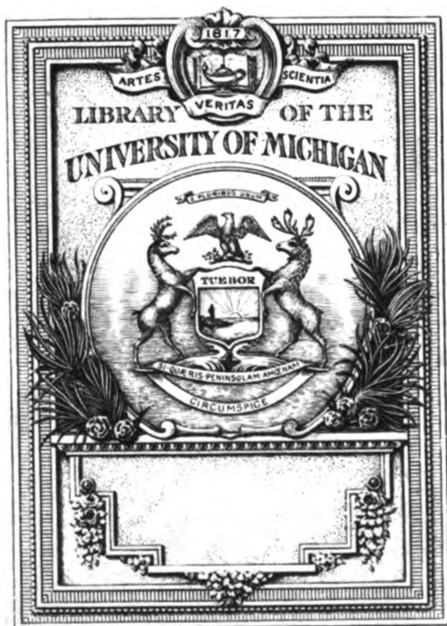

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

L'ÉCHO

DE

LA FRANCE

REVUE ÉTRANGÈRE

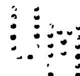
DE

SCIENCE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

LOUIS RICARD

AVOCAT.



Réaliser le bien et contempler le beau.

VOL. IX.

(*Du* 1er *Juillet* 1869 *au* 1er *Janvier* 1870.)

MONTRÉAL

IMPRIMÉ PAR LA COMPAGNIE D'EDITEURS ET IMPRIMEURS DE MONTRÉAL.

1869

From. Long
Hulbert
6-15 44
50525

L'ECHO DE LA FRANCE, Recueil de littérature, sciences, philosophie, beaux-arts, histoire, religion, politique, etc., etc., d'Europe, ainsi que d'Amérique et entr'autres du Canada, parait tous les mois, et contient de 100 à 150 pages chaque livraison, formant à la fin de l'année 2 volumes d'environ 1600 pages, renfermant près de 2400 pages de matière française.—Abonnement $4 par an ou par la poste et rigoureusement d'avance $3 par an. Les frais de poste sont à la charge de l'abonné. Servi à domicile $4. Le No. se vend 30 cents.—S'adresser franco à LOUIS RICARD, Dir., No. 423 Rue Craig vis-à-vis le Champ de Mars, Montréal, Canada.

L'abonnement des personnes qui ne payeraient pas d'avance et à qui nous pourrions continuer l'envoi de notre Revue après l'expiration de leur année sera invariablement de $4 par an. Les abonnements ne sont pas pour moins d'une année.

Se mettre au niveau des connaissances nouvelles, et des hautes questions qui, tous les jours, surgissent en France et en Europe, répandre parmi le peuple le goût d'une belle et saine littérature, donner aux hommes instruits l'occasion de se remémorer, tout en se délassant, au milieu de leurs études journalières, fournir à tous des lectures à la fois morales, amusantes et instructives puisées à bonnes sources, tel est le but que se propose l'*Echo de la France*. Les personnes approuvant cette ligne de conduite de la Revue sont priées de solliciter le concours de leurs amis à son développement.

NOTA.—Toute réclamation pour livraison égarée ou qui n'aura pas été reçue doit être faite, pour être valide, dans le mois où cette livraison aura paru.—Toute communication adressée à ce Bureau doit être préalablement affranchie, sinon on ne la retirera pas de la Poste.—On peut se procurer, à notre Bureau, toute la collection de l'*Echo de la France*. Chaque année se vend séparément. Prix $4.00, (en volumes brochés.)

L'ECHO

DE LA FRANCE.

LE FANTOME DES RUINES.

La famille Benoît était réunie un soir d'été, dans la vaste salle du château de***. Il était environ dix heures du soir. Le temps était lourd et orageux; pas un souffle d'air n'agitait les feuilles des arbres du parc, dont les grandes branches se prolongeant vers le château, rendaient l'ombre plus épaisse dans la salle à manger.

M. Benoît, ancien intendant des propriétaires du château de***, l'avait acheté à vil prix, lorsqu'il avait été vendu comme bien d'émigré, par suite de l'exil auquel les événements avaient condamné le comte D. et sa fille Blanche. Benoît avait dans le pays la réputation d'un honnête homme; aussi s'étonna-t-on fort lorsqu'on le vit devenir acquéreur du château de ses anciens maîtres. Cependant, comme sa mauvaise renommée d'avarice égalait pour le moins sa mauvaise réputation de probité. on expliqua sa conduite par le désir d'augmenter sa fortune. Et comme de plus il passait à juste titre pour être d'un caractère peu endurant, et qu'il avait pour habitude de ne rendre compte de ses affaires à personne, les gens du village, d'humeur assez paisible, ne se hasardèrent à lui adresser aucune question.

Sa femme même et ses deux enfants étaient tenus par lui tellement à distance que, quelle que fût d'ailleurs leur manière de voir, ils n'osèrent témoigner leur surprise, encore moins leur désapprobation quand Benoît leur annonça qu'ils étaient désormais les seuls maîtres au château.

Mme Benoît était une femme d'une grande douceur. Soumise à son mari et craignant par-dessus tout de le mécontenter, elle avait si bien inspiré à ses enfants ses propres sentiments, que tous deux, malgré la

remarquable énergie qu'ils tenaient de leur père, tremblaient en présence du chef de la famille.

Clémence, l'aînée, avait dix-huit ans. Élevée avec la fille du comte, elle ne pouvait se consoler du départ de sa bienfaitrice devenue son amie, à qui elle devait l'éducation distinguée qu'elle avait reçue. La pauvre fille avait pleuré de tout son cœur, en apprenant que Benoît avait acheté le château qui devait être l'héritage de Blanche. Mais elle avait soigneusement caché sa douleur devant son père et n'en avait fait confidence qu'à son frère Louis, charmant enfant de treize ans, qui portait à sa sœur la plus tendre affection, mais dont le caractère bouillant et emporté ne cédait qu'à la crainte que lui inspirait son père. Pourtant Benoît aimait ses enfants. Toutes ses pensées n'avaient qu'un seul but: leur laisser de la fortune. Pour lui, la fortune, c'était le bonheur! Il voulait les faire riches pour qu'ils fussent heureux, et s'inquiétait peu de leur témoigner son affection par des caresses ou de tendres paroles.

Le soir dont nous parlons, les quatre convives réunis autour de la table du souper paraissaient soucieux. Depuis quelque temps Benoît semblait s'apercevoir de la gêne que ses enfants éprouvaient en sa présence. Cette découverte le faisaient souffrir. Ses enfants se cachaient de leur père! Ils n'avaient pas confiance en lui! Ils ne le considéraient pas comme leur meilleur ami! Mais alors ils ne devaient pas être heureux! Et cette idée le torturait, et ils les observaient tous deux avec inquiétude, sans songer que par là il augmentait encore leur gêne et leur contrainte.

— A quoi penses-tu, Clémence? dit-il tout à coup.

La jeune fille tressaillit, et répondit en rougissant:

—A rien, mon père.

—Ah! c'est peu! fit le père mécontent. Et toi Louis? je suppose que tu me feras la même réponse.

— Non, mon père, dit l'enfant, je pensais qu'avant peu nous aurons un violent orage, et que les pauvres voyageurs qui sont en route maintenant feront bien de se hâter de chercher un abri.

— Crois-tu donc que l'orage soit si près? demanda vivement Clémence.

— Oh oui! s'écria, se mêlant soudain à la conversation, une vieille femme nommée Marianne, qui servait à table. Nous aurons une terrible nuit! Que le bon Dieu protége les voyageurs, surtout ceux qui doivent passer dans le voisinage de l'abbaye; c'est par ces temps-là que le danger est le plus grand.

— Bah! dit Benoît; je croirais, au contraire que par un temps pareil, il ne saurait y avoir aucun danger. Quels sont les malfaiteurs

qui voudraient aller se cacher dans ces ruines où il est impossible de trouver un abri, et où la terre, détrempée par la pluie, est si glissante qu'on peut à peine tenir pied.

— Il est bien certain, dit Louis, encouragé par un regard de son père, qui semblait s'adresser particulièrement à lui, qu'il ne peut y avoir aucun danger ! Je ferais volontier tout le tour des ruines sans avoir la moindre crainte !

— Ne tenez pas de pareils propos ! s'écria la vieille Marianne avec effroi ; cela porte malheur ! Ce ne sont pas les hommes qui sont à craindre, ce sont des êtres bien plus dangereux !

Un léger sourire effleura les lèvres de Clémence.

— Et quels sont ces êtres, Marianne ? demanda Louis.

— Qui ils sont ? Ne le savez-vous pas ? Faut-il prononcer leur nom pour attirer sur nous quelque mal ? Toutes les nuits un fantôme, et quelquefois plusieurs, errent dans les ruines de l'abbaye comme des âmes en peine. Sans doute, ils veulent des prières ; tenez, Jeanne, la femme du tisserand, qui les a vus, a manqué de mourir de peur.

—Comment ! Jeanne les a vus ! s'écria Benoît ; ah ! par exemple, voilà qui est curieux ! Et comment étaient-ils ?

— Il y en avait un blanc et un noir ; ils étaient grands comme des géants et marchaient ou plutôt glissaient sur l'herbe sans faire aucun mouvement. Dans un moment où la lumière de la lune a éclairé la grande arcade, vous savez celle qui était autrefois la porte de la chapelle ; le fantôme noir a paru sur la porte à l'endroit où l'on voyait il y a quelques années, un recoin qu'on disait avoir été la cellule d'un moine devenu plus tard un saint. Puis le fantôme a disparu tout à coup sans que Jeanne ait pu savoir où il était passé, et elle a aperçu au loin le fantôme blanc qui semblait danser et courir dans la campagne.

—Voilà un fantôme bien gai ! remarqua Benoît en riant.

— Si je ne craignais d'être surpris par l'orage, dit Louis, j'aurais été lui faire visite.

—Y penses-tu ? s'écria sa sœur en pâlissant ; t'aventurer à cette heure, au milieu des ruines qui peuvent servir de refuge à des malfaiteurs ! Mais heureusement il va faire de l'orage, ajouta-t-elle avec un sourire forcé ; je ne crois pas que l'envie de voir des fantômes soit assez forte pour te décider à affronter le mauvais temps.

—Oh ! si ce n'était que le mauvais temps, dit encore Benoît, tu pourrais y aller, Louis, car je remarque que les nuages, au lieu de se réunir, tendent à s'éloigner les uns des autres. L'air est lourd, il est vrai, mais il est très-possible que l'orage n'éclate pas de sitôt. Une autre raison m'empêche de te permettre cette promenade : c'est que, s

les fantômes n'existent que dans l'imagination de Marianne ou de quelques folle de son espèce, il peut fort bien y avoir dans les ruines des êtres en chair et en os, qui ont établi là leur retraite et qui te feraient un mauvais parti. Le fait mérite d'être éclairci ; mais, si quelqu'un va aux ruines, ce sera moi, et pas plus tard que demain.

—Mais qu'as-tu, Clémence ? s'écria-t-il en s'interrompant brusquement ; te voilà blanche comme un linge ! Tu souffres, mon enfant !

—Non, mon père, balbutia la jeune fille. Un instant de malaise qui est déjà passé ; n'y faites pas attention, c'est le temps qui en est cause.

—J'espère que, si tu étais malade ou si tu avais quelque peine, tu me le dirais franchement, reprit le père, tu sais que je t'aime bien. N'est-ce pas, Clémence, que tu ne doutes pas de l'affection de ton père ?

Surprise et doucement émue par ce ton auquel elle n'était pas habituée, Clémence regardait timidement son père, comme si elle eût une grande envie de parler et qu'elle eût néanmoins hésité à le faire.

—Allons ! viens m'embrasser ! dit Benoît, qui décidément était ce soir-là dans une heureuse veine d'amour paternel. Et toi aussi, mauvais garçon ! ajouta-t-il en s'adressant à Louis, qui regardait cette scène d'un air surpris. Croyez-vous donc si peu à mon affection qu'il me faille vous en assurer ? J'ai en tête de grandes préoccupations, je ne puis m'amuser à parler avec vous des enfantillages qui vous intéressent ; mais rappelez-vous bien que je pense sans cesse à vous ; alors même que je vous parais le plus indifférent, je m'occupe d'assurer votre avenir et votre bonheur !

La bonne Mme Benoît paraissait au comble de la joie en voyant pour la première fois peut-être son mari témoigner autant de tendresse à ses enfants. Elle remarquait que, depuis quelque temps, son caractère s'était modifié de la manière la plus heureuse, et elle attribuait ce changement aux longues méditations auxquelles il se livrait chaque jour, enfermé dans une salle abandonnée, située tout au haut de la tour du château et qu'il avait choisie pour sa retraite favorite. C'était, en effet, depuis qu'il avait pris cette nouvelle habitude que son humeur avait changé et qu'il avait paru s'apercevoir qu'un sentiment de crainte se mêlait chez ses enfants au respect qu'il leur inspirait.

—Qu'as-tu ? dit l'excellente femme à Clémence qui pleurait, appuyée sur l'épaule de son père. Pourquoi pleurer, quand tu devrais au contraire être heureuse de notre affection ?

—Si tu souffres, mon enfant, reprit Benoît, dis-le franchement. Je te répète que mon plus grand désir est de vous voir heureux et contents. Ainsi, embrassez-moi, quittez ces airs lugubres, ces mines

attristées qui me font peine à voir, et dis-moi, Clémence, ce qui te fait pleurer.

Encore une fois Clémence parut hésiter à parler. Mais après un instant de réflexion elle assura que ce n'était rien ; un malaise passager causé par l'orage... l'émotion que lui avait fait éprouver la tendresse de son père.

—Mais je me trouve maintenant tout à fait bien, dit-elle en souhaitant le bonsoir à ses parents.

—Bonsoir, Louis, dit Benoît. Surtout ne rêve pas au fantôme des ruines.

On se sépara pour goûter quelque repos après la fatigue d'une brûlante journée d'été.

Mais Louis n'avait pas envie de dormir. Il ouvrit la fenêtre de sa chambre et se mit à suivre des yeux les nuages noirs qui formaient des desseins bizarres au-dessus des grands arbres du parc.

Tout en regardant, il écoutait. Il entendit fermer l'une après l'autre toutes les portes intérieures. Bientôt le profond silence qui régna lui apprit que tout le monde était endormi.

Alors l'enfant, prenant ses souliers à la main pour faire moins de bruit, se glissa doucement hors de sa chambre, et descendit avec précaution le large escalier de pierre qui conduisait dans les salles du rez-de-chaussée.

Dans un petit office situé derrière la salle à manger, il ouvrit brusquement, pour abréger le grincement des ferrures rouillées, une porte base donnant dans le parc, et, s'asseyant par terre, remit ses souliers, puis il se dirigea en courant de toutes ses forces vers une des extrémités du parc, d'où il pût, grâce à la chaleur qui avait desséché le fossé, gagner facilement la route.

Le temps était lourd ; tout faisait croire que, suivant la prédiction de Benoît, l'orage redouté n'aurait pas lieu de sitôt. Par moments la lune, se dégageant des nuages qui la couvraient, éclairait la route, au grand déplaisir de Louis, qui, craignant d'être découvert, s'enfonçait alors dans un chemin creux, et se résignait en maugréant à des détours qui le retardaient. Sa jeune imagination avait été mise en éveil par les récits de Marianne. Il ne croyait pas aux fantômes; mais il voulait voir lui-même ces terribles ruines de l'abbaye, dont la réputation était si bien établie dans le pays, que peu de villageois osaient en approcher aprés le coucher du soleil.

Il était arrivé au but de son voyage nocturne. L'endroit où il se trouvait était, il faut l'avouer, de l'aspect le plus sévère, mais il y régnait un calme qui aurait ravi un poëte ou un rêveur.

Louis n'était ni poëte, ni rêveur. Il était curieux, voilà tout ; et ce

calme lui causa presque un désappointement. Se frayant avec peine un passage au milieu des hautes herbes qui croissaient pêle-mêle là où se trouvait jadis le réfectoire des bons moines, il s'arrangea un siége sur une grosse pierre, placée devant un débris de pilier ; et, s'asseyant le plus commodément possible, il attendit. Mais il avait beau regarder de tous ses yeux, écouter de toutes ses oreilles, il ne voyait rien, et n'entendait que le cri monotone du grillon, qui semblait lui reprocher d'être venu troubler sa solitude.

En dépit de sa volonté, le sommeil s'emparait de lui, alourdissait ses paupières, et l'empêchait de distinguer les objets qui l'entouraient. Il avait beau se frotter les yeux, les paupières se fermaient malgré lui, et il cédait à l'envie de dormir. Une ou deux fois pourtant il lui sembla entendre à peu de distance un murmure de voix. Mais quand, réveillé en sursaut par l'espoir d'assister à quelque spectacle extraordinaire il écoutait avec un redoublement d'attention, le bruit ne se renouvelait pas. Il se reprochait alors d'avoir été le jouet d'un songe, et se promettait de ne plus dormir, mais bientôt la fatigue l'emportait, et sa tête retombait lourdement sur sa poitrine.

Les douze coups de minuit sonnèrent à l'horloge du village. Minuit, l'heure des apparitions nocturnes ! Louis, plongé dans un demi-sommeil, n'entendit que vaguement les douze coups. O surprise ! ils furent suivis du son de la cloche appelant les moines au réfectoire. Bientôt l'enfant les vit arriver lentement, l'un après l'autre, et prendre place en silence autour de la table, dont lui-même se trouvait occuper l'un des bouts. Les ruines avaient disparu, l'abbaye était telle qu'au temps de sa prospérité. Des moines apportèrent sur la table un souper frugal. Le plus profond silence régnait dans cette étrange assemblée. Les convives portaient les mets à leur bouche par des mouvements réguliers qui ressemblaient plus à ceux d'automates qu'à ceux d'êtres vivants. Leurs capuchons cachaient leurs visages. La salle était d'ailleurs fort mal éclairée par deux lampes fumeuses.

Nul ne faisait attention à Louis ; on ne paraissait pas s'apercevoir de sa présence. Soudain quelques mots prononcés d'une voix douce frappèrent son oreille.

— Mangez un peu, disait la voix ; cela vous donnera des forces. Ne vous laissez pas décourager ; j'espère que tout ira bien.

— C'est singulier ! pensa Louis, on dirait la voix de Clémence.

Il fut sur le point d'appeler sa sœur ; mais un pouvoir invincible l'empêcha de proférer une seule parole. Il regarda tout autour de la table, pour savoir quel était celui des moines qui avait parlé. Mais tous gardaient l'immobilité la plus complète. Le repas était achevé, et pas un d'eux de semblait songer à quitter la table. Un seul coup retentit encore ; c'était le premier quart après minuit.

— Il est tard ! fit la voix que Louis avait déjà entendue. Je vais vous dire adieu. Cachez-vous demain dans le bois, car ici vous pourriez être découvert.

Au moment où Louis, toujours sous le poids d'une somnolence entre la songerie et le rêve, allait se détourner pour voir s'il n'y avait pas quelqu'un derrière la haute chaise de chêne qu'il occupait, les moines se levèrent tous comme d'un commun accord. Mais, au lieu de sortir lentement par la porte du réfectoire, ainsi qu'ils étaient entrés, ils semblèrent s'abîmer sous terre, en même temps que la table. Aux places qu'ils occupaient s'élevèrent des plantes de toutes sortes, qui, grandissant avec une rapidité prodigieuse, menaçaient d'enterrer Louis sous leurs branches entrelacées.

— Au secours ! murmura-t-il en se frottant les yeux.

Puis il se leva complétement éveillé pour échapper aux plantes envahissantes.

Tout était calme autour de lui. Les arcades gothiques, restées debout, se détachaient sur une partie du ciel, rendue moins sombre par la lumière de la lune qui brillait alors de tout son éclat. Les herbes et les plantes, qu'il avait vues à son arrivée, encombraient toujours les ruines de l'abbaye, mais sans atteindre les proportions gigantesques qui avaient causé tant d'effroi au pauvre garçon.

— J'ai rêvé, se dit-il ; voilà tout. Mais j'ai froid, il est temps de rentrer. Je crois que, pour cette nuit, je ne verrai pas le fantôme.

En pensant ainsi, il se préparait à reprendre le chemin du château, lorsque la voix douce qui l'avait frappé dans son rêve se fit entendre de nouveau :

— Adieu ! disait-on, bon courage ; je vais prier pour vous.

— Je ne dors pourtant pas ! murmura Louis, qui s'élança du côté d'où la voix était partie, derrière un vieux mur, reste de l'enceinte d'une cour intérieure de l'abbaye. Il arriva trop tard ! L'être qui avait parlé n'était plus là ! Louis aperçu seulement une forme blanche qui s'éloignait avec rapidité, et semblait en effet, comme l'avait dit Marianne, glisser sur l'herbe, tant était grande la légèreté de sa démarche.

— Oh ! je saurai ce que c'est ! s'écria l'enfant, oubliant toutes les précautions qu'il avait prises jusque-là.

Il se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes, sans s'inquiéter des pierres qui lui faisaient obstacle, et qui plus d'une fois lui occasionnèrent des chutes qu'il aurait trouvées douloureuses, s'il n'eût été excité par le désir de voir de près le fantôme ou soi-disant tel qui lui était apparu. En traversant en biais les terrains dépendant de l'ancienne abbaye, il espérait arriver le premier à l'endroit où le chemin

suivi par le fantôme croisait la route, et parvenir ainsi à le regarder en face.

Son cœur battait bien fort au moment où il se tapit dans l'ombre projetée par un buisson, juste au point de jonction des deux routes ! Cependant il n'avait pas peur, il était bien décidé à mener l'aventure jusqu'au bout. Mais on conviendra que sa situation était assez étrange pour motiver, de la part d'un enfant de treize ans, une certaine émotion.

Il était temps qu'il arrivât. Quelques secondes s'étaient à peine écoulées, lorsqu'il entendit un pas léger et précipité qui approchait de sa cachette. Bientôt la forme blanche qu'il avait aperçue de loin apparut de nouveau. N'ayant presque plus conscience de ses actions, Louis, s'élançant sur la route, se trouva en face du fantôme, qui poussa un cri perçant, et, reculant de quelqnes pas, alla s'appuyer, presque sans connaissance, contre l'arbre le plus rapproché.

En s'apercevant qu'il était un sujet d'effroi là où il avait cru, au contraire, avoir à faire preuve de courage, Louis s'approcha vivement du revenant. Ce fut à son tour de pousser un cri, non d'effroi, mais de surprise; car le fantôme était une jeune fille, et cette jeune fille était sa sœur !

— Clémence ! Clémence ! ma sœur chérie ! répétait l'enfant désolé ; n'aie pas peur ! C'est moi ! mais que fais-tu là ? qui pouvait s'imaginer te rencontrer dans les ruines, à cette heure ?

En reconnaissant la voix de son frère, Clémence se remit bientôt de la terreur qu'elle avait éprouvée.

— Tu sauras tout, lui dit-elle ; et j'espère que, malgré ta jeunesse, tu comprendras la gravité du secret que je vais te confier.

Mais le cri poussé par la fille avait été entendu au loin, et, au moment où le frère et la sœur allaient se remettre en route, un vieillard à l'aspect vénérable accourut vers eux en disant :

— Ne craignez rien, mon enfant, je suis là !

Les nuages s'étaient tout à fait dissipés, la nuit était claire, et l'on pouvait distinguer les traits réguliers, l'expression douce et noble de la physionomie de l'inconnu.

Mais cet inconnu n'en était évidemment pas un pour Louis ; car, saisi de surprise, l'enfant se découvrit respectueusement, en murmurant ces mots :

— Monsieur le comte !

Le vieillard aussi parut surpris en voyant Louis ; mais, après l'avoir considéré un instant :

— C'est toi ! lui dit-il, mon cher enfant ! je te reconnais maintenant, quoique tu aies beaucoup grandi depuis le jour où je t'ai vu pour la

dernière fois. Mais je m'étonne que tu aies pu me reconnaître, car plusieurs années d'exil et de souffrances ont dû produire en moi bien des changements.

— Tu sais mon secret maintenant, Louis, dit Clémence, qui semblait craindre que trop de paroles ne fussent prononcées de part et d'autre ; Mlle Blanche est restée à l'étranger. M. le comte, ne pouvant plus résister au désir de revoir son pays, est parvenu en s'exposant à mille dangers, à passer la frontière. Mais il n'est pas rayé de la liste des émigrés, et il a tout à redouter si l'on venait à découvrir sa retraite. Cette contrée où il est connu est plus dangereuse pour lui que toute autre, mais c'est aussi celle qu'il désirait le plus revoir. Je l'ai rencontré, il y a huit jours, alors que, mourant de faim et de fatigue, il se disposait à frapper à la porte du château. C'était vers le soir heureusement, et personne ne l'avait aperçu. Je l'ai conduit aux ruines où nous avons pu arranger, dans une ancienne cellule, une retraite à peu près sûre, et depuis huit jours je suis venue chaque soir, dès que j'étais libre, apporter ici quelque nourriture.

— Oui ! dit le comte, vous m'avez sauvé, chère enfant ! sans vous, j'allais imprudemment me faire reconnaître des nouveaux habitants de la demeure de mes pères ; de ces gens qui ont profité de mon malheur pour s'enrichir en achetant à vil prix des biens qui m'appartenaient.

Louis allait parler lorsqu'un signe de sa sœur lui imposa silence.

— Je vous ai déjà dit, monsieur le comte, répondit-elle, que vous jugez mal les gens qui habitent maintenant le château. Je sais qu'il est parmi eux des cœurs qui vous sont tout dévoués, et si jusqu'à présent je n'ai pas voulu, malgré vos instances, vous dire leur nom, c'est que j'espère toujours que bientôt vous aurez la preuve qu'ils ne méritent pas la mauvaise opinion que vous avez d'eux.

— Soit, dit le comte, faites comme vous voudrez, mon enfant, je vous dois trop pour vouloir vous affliger en détruisant une illusion causée par la générosité de votre cœur. Mais pourquoi refuser de prévenir Benoît, votre excellent père, de ma présence ici ? Il a toujours été estimé dans le pays, peut-être pourrait-il par ses relations arriver à obtenir pour moi le droit de rentrer en France. Jugez donc quel bonheur pour nous tous, si je pouvais ramener Blanche à l'endroit où elle est née, où elle a été élevée, où reposent les restes de sa pauvre mère !

Louis et Clémence se regardèrent tristement. Le premier comprenait bien maintenant pourquoi sa sœur avait caché au comte le nom de l'acquéreur du château ; mais il tremblait à l'idée de voir la présence du fugitif connue de son père.

— Permettez-moi, dit la jeune fille, de ne pas révéler encore votre

présence à mon père ; je ne puis vous dire mes raisons, mais croyez-moi, monsieur le comte, elles sont très-sérieuses, très-graves...

— Vraiment ? dit une voix qui fit tressaillir les trois interlocuteurs.

Mais leur émoi ne fut pas de longue durée, car aussitôt Benoît parut. Il paraissait en proie à une vive émotion.

— Mon bon, mon cher Benoît, s'écria le comte, quel bonheur de te revoir !

Et il tendait les deux mains à son ancien intendant, qui, les larmes aux yeux, les prenait avec effusion et respect.

Les deux enfants semblaient terrifiés.

— Pardonnez moi, monsieur le comte dit Benoît, d'avoir écouté votre conversation sans me montrer ; mais j'avais ce soir soupçonné l'intention de mon fils de venir faire une excursion de ce côté, et, craignant qu'il ne courût quelque danger, je l'avais suivi. J'étais loin de m'attendre à rencontrer Mlle Clémence, courant les champs au milieu de la nuit, loin de m'attendre surtout au bonheur de vous revoir.

— Mais, reprit le comte, lorsque la première émotion fut un peu calmée, dis-moi les gens qui ont pris ma place ? ta fille a refusé de m'apprendre leur nom.

— Je vous le dirai chemin faisant, répondit Benoît ; car, si vous le voulez bien, je vous conduirai dans une retraite plus digne de vous. L'heure est merveilleusement choisie, nous avons tout espoir de ne rencontrer personne.

Le comte, affaibli et fatigué par les épreuves qu'il avait subies, prit le bras de Benoit, et celui-ci, à la grande stupéfaction de ses enfants, commença en ces termes :

— Vous saurez, monsieur le comte, que le château est habité maintenant par une excellente famille, de braves gens pleins de cœur, les enfants surtout ! Malheureusement le père ne ressemble en aucune façon au reste de la famille ; c'est un homme dur, avare ; ses enfants tremblent devant lui, tout le monde le craint. Quand il a acheté le château, pour un prix beaucoup au-desous de sa valeur, il n'a fait part de ses projets à personne ; mais, connaissant son caractère, ses enfants n'avaient pas besoin de confidences pour comprendre qu'il n'avait pu être guidé par un vil motif d'intérêt personnel. Jugez de ce qu'ils ont dû souffrir en se voyant forcés d'habiter cette noble demeure, ces vastes salons où les ombres de vos ancêtres semblaient venir leur demander compte de leur présence ? Il est vrai que, si ce spéculateur n'avait eu en vue que votre intérêt et avait formé le projet de vous rendre un jour le bien qui vous appartient, il aurait encore dû, par prudence et pour ne pas éveiller de soupçons, agir ainsi. Mais, je vous le dis, sa famille le connaît si bien, qu'elle ne pouvait se méprendre à ce point

sur ses intentions. Pour le moment, laissons cet homme de côté, et permettez-moi, monsieur le comte, de vous demander si vous avez eu quelques nouvelles de notre bon et vénérable curé, obligé de fuir presque à la même époque que vous ?

— Non, dit le comte, c'était un digne homme que j'aimais et que je respectais ; il a sans doute, comme tant d'autres, péri malheureusement. C'est encore un ami que j'ai perdu ; combien de pareilles douleurs n'ai-je pas déjà éprouvées !

On était arrivé au château où Benoît introduisit avec précaution, pour n'éveiller personne, son hôte qu'il conduisit dans la grande salle. Le comte ne revenait pas de sa surprise. Mais, sans répondre à ses interrogations, Benoît le pria d'attendre quelques instants et disparut. Il rentra en effet, presque aussitôt, suivi d'un prêtre, à peu près de l'âge du comte.

En s'apercevant, les deux vieillards se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, incapables de prononcer une parole. Leur joie, leur émotion, étaient telles, que les larmes seules pouvaient l'exprimer.

— M'expliqueras-tu ce mystère ? dit enfin le comte à Benoît ; je marche de surprise en surprise, de bonheur en bonheur !

— Ce mystère est bien simple, dit Benoît, notre bon curé a fait comme vous : il a passé la frontière sans s'inquiéter des dangers auxquels il s'exposait. Mais, comme il voulait bien avoir quelque confiance en moi, il est venu tout d'abord me demander mon aide. C'est ainsi que depuis un mois il vit, caché dans une chambre retirée qui va devenir la vôtre momentanément, si vous y consentez, car mes démarches ont été couronnées de succès, et j'ai eu le bonheur de lui annoncer aujourd'hui même que le soin de sa sureté ne m'oblige plus à le retenir prisonnier. J'espère n'être pas moins heureux quand il s'agira de mon bon et généreux maître, de celui à qui je dois tout. Et quant à notre présence à tous dans ce château, elle s'explique d'un mot, monsieur le comte, puisque le coupable acquéreur n'est autre que votre intendant, qui peut enfin réaliser son rêve le plus cher, en vous rendant ce bien qui est à vous, et en vous suppliant de le garder à votre service.

Des larmes coulaient de tous les yeux pendant cette scène, et les moins heureux n'étaient pas les deux enfants de Benoît et leur mère, survenue tout doucement, et cachée inaperçue, selon son habitude, dans un coin de la chambre.

— Pardonnez-moi, dit le comte, en tendant la main à Benoît, de n'avoir pas compris tout d'abord ce que tu étais ; je n'ai pas su apprécier ton cœur, ta délicatesse ; acceptes-en mes excuses, en présence d notre digne curé.

— Je ne mérite pas tant d'éloges, balbutia Benoît confus, je n'ai fait que mon devoir.

— Laissez-nous du moins, dit le prêtre, le bonheur de vous exprimer notre gratitude. Monsieur le comte, sachez que depuis un mois cet homme généreux, non content de m'apporter lui-même tout ce qui m'était nécessaire, s'est astreint à venir passer chaque jour plusieurs heures auprès de moi, pour me tenir compagnie, me distraire, me consoler.

— Oui, dit Benoît en souriant, j'y allais pour vous, mais c'était à moi que ces visites étaient utiles ; vous m'avez rendu meilleur : vous m'avez fait comprendre que la fortune seule ne ferait pas le bonheur de mes enfants, et je vous devrai des joies de famille que je n'aurais jamais connues sans vos bons conseils. Vous voyez donc que c'est moi qui suis votre obligé.

Une discussion allait s'établir, mais il interrompit respectueusement le comte en lui disant :

— M. le curé n'a plus besoin de se cacher. Permettez-moi de vous donner sa chambre, et de jouer encore pendant quelque temps mon rôle de maître de maison. Dès demain, je commencerai les démarches nécessaires afin d'obtenir pour vous et pour mademoiselle Blanche la permission de revenir en France.

Quand Benoît descendit, après avoir installé le comte dans la tour où le prêtre était resté caché pendant un mois, ses enfants lui demandèrent pardon de l'avoir si mal jugé. Ils baisaient ses mains qu'ils arrosaient de larmes, et ne savaient comment exprimer leur repentir.

— Je ne vous en veux pas, dit Benoît ; mais à l'avenir ne doutez plus de votre père.

Et lorsqu'ils se furent retirés :

— Je leur en veux d'autant moins, ajouta-t-il, que ce n'est pas tout à fait leur faute.

— A mon tour, lui dit sa femme ; j'ai à te demander pardon. C'est moi qui leur ai inspiré cette crainte excessive qui les a tenus éloignés de toi. Mais dorénavant je saurai mieux te juger !

— Eh bien alors, dit gaiement Benoît, que tout soit oublié, j'ai dans l'idée que bientôt nous serons tous heureux.

. . . .

En effet, grâce aux démarches de Benoît, à son activité, à ses relations, le comte put reparaître ouvertement en France avec sa fille. Il prit possession de son château ; mais, quoique Benoît voulût à toute force rester son intendant, il le considéra toujours comme un ami, comme un frère. Blanche et Clémence, plus unies encore que par le passé, ne pouvaient rester une heure éloignées l'une de l'autre. Louis, qui, par les soins du comte, reçut une brillante éducation, devint un

officier de mérite. Enfin, comme l'avait dit Benoît, tout le monde fut heureux.

Seulement, lorsque Clémence paraissait hésiter à confier à son père quelque chagrin ou quelque préoccupation, celui-ci lui disait d'un ton demi-plaisant, demi-sérieux.

— Est-ce que tu as encore envie de jouer au fantôme dans les ruines de l'abbaye ?

Alors la jeune fille rougissait et renonçait bien vite à une réserve blessante pour l'affection si tendre, le dévouement si complet de ses parents.

La Semaine des Familles.

LES MARTYRS

DE LA LIBERTÉ DE L'ÉGLISE ET DU DROIT PUBLIC, EN 1867.

(Voir page 373 du Vol. VIII.)

XIV. — MARIE-HENRI DE FOUCAULT DES BIGOTTIÈRES.

Dans la notice sur Antoine Huygen, ce jeune Limbourgeois dont toute la jeunesse avait été si édifiante, nous avons dit que, pour plusieurs autres de ces martyrs de la liberté et du droit public, la mort a réparé et fait pardonner bien des fautes et des erreurs, et que Dieu réserve souvent de grandes circonstances pour de grandes expiations. Cette remarque trouve son application dans Marie-Henri de Foucault des Bigottières, zouave pontifical, mort à Rome le 25 octobre 1867. On le verra dans la notice que nous reproduisons d'après le *Journal* de *Château-Gontier*. Laissons la parole à M. l'abbé Julien Bomsel, professeur du collége, qui a écrit cet éloge funèbre du défunt.

« Marie-Henri de Foucault des Bigottières était né sur la paroisse de Saint-Jean, le 10 avril 1827, d'une des premières familles de la ville et du pays. Son père, qui avait fait les campagnes d'Espagne, a laissé parmi ceux qui l'ont connu la réputation d'un militaire intrépide et d'un fervent chrétien.

« Henri fit ses études au collége de Château-Gontier. M. Descars, alors directeur de cette maison, témoin de l'ardeur et de la sensibilité de son caractère, lui dit *qu'il serait tout bon ou tout mauvais*. L'avenir ne devait justifier que trop, dans un sens, cette sage prévision ; car si

Henri de Foucault a été *tout bon*, il avait été auparavant en quelque sorte *tout mauvais*.

“ Inutile de chercher à jeter un voile sur des entraînements de jeunesse qui ont été si pleinement rachetés. Nouvel Augustin, Henri de Foucault a bien des fois depuis confessé tout haut ses premiers désordres, pour s'en humilier et atténuer le mérite d'une vie d'édification, qu'il appelait, lui, une vie de réparation. Ce jeune prodigue, qui, depuis de trop longues années, compromettait, au milieu de la jeunesse parisienne, sa fortune et sa santé, fut enfin arrêté dans cette voie fatale. Dieu frappa, tout près de lui, un de ces coups où il se plaît souvent à faire éclater sa miséricordieuse providence. Henri avait un frère aîné, Théodore, officier de beaucoup d'avenir, qui lui avait donné l'exemple d'une vie trop légère, mais qui, dans une maladie dont il mourut, lui donna l'exemple du repentir le plus vif et le plus touchant.

“ C'était là que Dieu attendait le prodigue: Henri ouvrit les yeux, vit sa misère, se souvint des principes d'honneur et de piété qu'il avait puisés dans sa famille, eut le courage de revenir sur ses pas, et fit sa réconciliation avec Dieu. Ce fut pendant la station du carême que prêchait à l'église Saint-Jean le R. P. Broquet, en 1861.

“ A partir de ce moment, il n'eut plus qu'un but, celui de faire oublier à Dieu et aux hommes ses erreurs passées. Il se fit tout de suite un devoir de vivre dans la retraite, ne donnant que le temps strictement nécessaire aux relations de famille et de société. L'église et les demeures des pauvres furent bientôt l'objet de ses prédilections presque exclusives. Tous les matins, hiver comme été, il attendait qu'on ouvrît la porte de l'église, pour y entrer et y rester jusqu'à huit ou neuf heures; ses visites n'y étaient pas moins longues dans l'après-midi. Les nuits de l'adoration perpétuelle faisaient son bonheur; il les passait tout entières à l'église, dans un recueillement qui faisait l'admiration de tous ceux qui le voyaient. “ Je ne comprends pas, disait-il naguère à l'un de ses amis, qu'on puisse s'ennuyer devant le Saint-Sacrement. ”

“ Quand il rencontrait un prêtre portant le bon Dieu aux malades, il ne manquait jamais de s'agenouiller respectueusement et de le suivre jusqu'au chevet du moribond. Il aurait voulu voir s'établir ici, comme dans plusieurs autres villes, une association de pieux fidèles qui s'entendent pour faire cortége à Notre-Seigneur, toutes les fois qu'on porte le saint Viatique. La vivacité de sa foi à l'Eucharistie était peu commune. Les prêtres de Saint-Remi, qui lui donnaient très souvent la sainte communion, attestent qu'il la recevait très rarement sans que des larmes lui échappassent des yeux.

“ La société de Saint-Vincent-de-Paul, rétablie à Château-Gontier depuis bientôt deux ans, le compta, dès sa réorganisation, parmi ses mem-

bres les plus assidus et les plus zélés. C'étaient pour lui de douces heures que celles qu'il passait dans ces réunions fraternelles et expansives, au milieu d'amis dévoués et charitables comme lui. On le voyait partout prendre l'intérêt des pauvres avec toute l'ardeur d'une grande âme, qui ne voudrait pas que l'on calculât quand il s'agit de charité. Pour se dédommager du peu de ressources que lui offrait une société qui débute et qui étend ses générosités à des pauvres nombreux, il consacrait aux familles confiées à sa sollicitude le superflu, ou plutôt le nécessaire d'une fortune qu'il avait amoindrie, se contentant souvent pour lui-même, le vendredi surtout, de pain et d'eau, afin d'être en mesure de soulager plus de malheureux.

" Les familles qu'il patronnait savaient ce qu'elles perdaient. Bien que, avant son départ, il ait pourvu aux besoins de plusieurs d'entre elles, en leur payant d'avance, pour toute l'année, du pain, des vêtements, des mois d'école ou d'apprentissage, elles sont inconsolables. " *Vous ne sauriez croire*, disait, les larmes aux yeux, une pauvre mère, *quel malheur est pour nous la mort de M. Henri.* "

" Une nouvelle œuvre de charité allait lui fournir l'occasion de se dépenser pour le bien. Il était nommé directeur de l'*Œuvre de la jeunesse ou Patronage*, que les membres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul viennent de fonder à Château-Gontier, pour préserver les jeunes gens, et particulièrement les jeunes apprentis, des occasions dangereuses, si fréquentes dans nos villes, en leur procurant, le dimanche, de joyeux et honnêtes divertissements. Henri de Foucault se serait livré à cette œuvre si intéressante avec toute l'activité et le dévouement qu'elle réclame. Toutefois, paraît-il, le titre de directeur gênait sa modestie. Lui, qui ne révélait qu'à Dieu ses pieuses et charitables actions, se faisait difficilement à l'idée qu'il allait être obligé de paraître, de diriger, enfin d'attirer sur lui l'attention et les éloges qui s'attachent naturellement au succès, ou du moins aux généreux efforts.

" Il était préoccupé de ces pensées, quand, au mois de septembre, s'annonça l'orage qui allait éclater sur les États du Souverain-Pontife. Il y avait de quoi révolter une âme éprise de l'amour de Dieu et de son Eglise, et toute dévouée à la cause de la justice et du bon droit, dans ces machinations où l'on foulait aux pieds toute droiture et toute pudeur, et où la destruction de l'autorité divine du vicaire de Jésus-Christ était à peine dissimulée. Dans ses longs et secrets entretiens avec Dieu, Henri de Foucault se sent alors appelé par une voix intérieure ; son esprit s'exalte ; il prend une décision, et va consulter celui qu'il avait choisi pour guide de sa conscience. " Les ennemis du Saint-Siége se rassemblent, dit-il, il faut que les amis du Pape se groupent près de lui ; pour moi, rien ici ne me retient ; j'ai un long passé à réparer je vais offrir mon

bras à Pie IX, ma vie à Dieu. " A cette objection, qu'il avait dépassé l'âge réglementaire pour être admis dans l'armée pontificale, il répondit qu'il avait bon pied bon œil ; qu'il se ferait recommander par des amis influents ; que beaucoup de zouaves étaient morts victimes de leur zèle en soignant les cholériques à Albano, et qu'ainsi il espérait être plus facilement admis à combler les vides. " Garibaldi, " ajouta-t-il, a promis d'être à Rome le 28 septembre, je veux y être avant lui. "

" C'était le 20 septembre qu'il parlait ainsi : il n'avait pas de temps à perdre. Sans plus tarder, il mit ordre à ses affaires, et, comme nous l'avons dit, à celles de ses pauvres, vit un ou deux amis intimes, et partit, s'abstenant de dire adieu à ses autres amis et même aux membres de sa famille, pour échapper aux félicitations des uns, aux représentations des autres. Il se rendit à Solesmes, où, depuis sa conversion, on avait appris à le connaître et à le vénérer ; il allait se recommander aux prières de la communauté et aux bons offices du R. P. Abbé, fort connu à Rome. On célébrait, ce jour-là, la fête de Notre-Dame de la Merci : il se rendit à la chapelle de Notre-Dame du Chêne pour y communier et se mettre, à son départ, sous la protection de la sainte Vierge. Ce qu'il lui demanda alors (il l'avait dit auparavant à ses confidents), ce n'était pas la gloire des armes, mais la grâce de se rendre utile à l'Eglise et surtout de mourir pour expier ses fautes ; souhaits qu'il renouvela à Notre-Dame de Fourvières en passant à Lyon, et à Notre-Dame de la Garde, à Marseille.

" Il arriva à Rome la veille d'un jour cher à sa piété, la veille de la fête de saint François. Depuis quelque temps, en effet, le désir d'une vie plus austère l'avait fait entrer dans la famille du patriarche d'Assise ; il avait pris l'habit et le cordon des Frères du Tiers-Ordre. Il se confessa, en arrivant, au P. Lalande, notre compatriote, communia le jour de la fête de saint François, et, ainsi préparé, attendit, dans une cellule des Franciscains, le succès de son entreprise.

" On fit beaucoup de difficultés pour le recevoir dans l'armée parmi les zouaves, leur réglement portant qu'on ne peut être incorporé après quarante ans. Enfin, grâce aux protections qui appuyaient sa demande, grâce surtout aux instances du lieutenant-colonel de Charrette, il obtint d'être admis à endosser l'uniforme.

" Par une heureuse coïncidence, Henri de Foucault eut pour caporal le zouave Gigau, de la commune de Saint-Quentin (Mayenne), fils d'un ancien fermier de son père. Il se recommanda aux bons soins de ce jeune homme, pour apprendre au plus vite l'exercice ; et tout porte à croire que le nouveau soldat fit honneur aux leçons du caporal.

" Un fait prouva bientôt qu'il avait au moins déjà tout le sang-froid qui convient dans le péril. Les feuilles publiques ont rapporté ce trait de présence d'esprit, sans en nommer l'auteur ; mais M. Joseph de Vau-

bernier, zouave, ami de M. Henri, en écrivant à son père, à Laval, lui dit : * " Henri des Bigottières vient de se signaler par un important service. Une bande de garibaldiens avaient trouvé digne d'eux de forcer l'entrée de l'hôpital du Saint-Esprit, où sont nos soldats blessés ; ils avaient monté l'escalier et se préparaient à enfoncer la porte de la salle, sans doute pour y trouver des victimes. Mais Henri, qui était de service près des malades, ayant entendu des détonations au bas de l'escalier et le bruit d'hommes montant en tumulte, se méfia que ce pouvait être une attaque. Aussitôt il barricada la porte, et aux premiers coups qu'on y frappe, simulant avec des chaînes un bruit d'armes, il commande la charge comme s'il s'adressait à tout un peloton. Grâce à cette heureuse inspiration, il jeta l'alarme parmi les agresseurs, qui s'enfuirent et lui donnèrent ainsi une facile victoire. "

" Ce fut la seule, hélas ! du moins à notre connaissance, que Dieu voulut accorder à son dévouement. Il s'était rendu utile : c'était le premier de ses vœux ; il allait obtenir la mort à laquelle il aspirait.

" Voici ce qu'a écrit le P. Lalande. Le vendredi 25 octobre, Henri sortait de la caserne San-Callixto, chargé de vivres qu'il portait au poste le plus voisin. Tout à coup, plusieurs assassins, apostés par les révolutionnaires, lui tirent un coup de pistolet, et, se ruant sur lui, l'achèvent de deux coups de poignard. Au bruit de la détonation, les soldats accourent, les meurtriers sont saisis ; mais le zouave, qu'ils relèvent sans vie, avait été victime d'un infâme guet-apens.

" Henri de Foucault des Bigottières, par humilité, avait caché ses titres ; hors ses connaissances du pays, ses camarades ne le connaissaient que sous le nom de Foucault. Il se trouva ainsi confondu avec plusieurs autres soldats qui périrent le même jour, et fut enterré dans une fosse commune, au cimetière des franciscains. Ceci explique comment son corps n'a pu être retrouvé pour être rendu à sa famille, qui désirait l'avoir près d'elle. Qu'elle se console ! il est à sa place, puisqu'il repose là où sont les catacombes, dans la terre des martyrs. Pie IX a répandu sur lui ses larmes paternelles ; de sa main sacrée il a béni ses restes mortels, et ses prières lui ont déjà sans doute ouvert le séjour de la vie éternelle.

" La nouvelle de la mort de M. Henri de Foucault n'arriva qu'assez tard à Château-Gontier, et y répandit la stupéfaction et la tristesse. On l'avait vu si peu de temps auparavant ! On aurait voulu ne pas croire à un tel malheur. Bientôt il ne fut plus possible d'en douter, et l'on se disposa à lui rendre, avec les pieux témoignages de l'affection, les honneurs dus à son rang, à sa piété, à sa charité, et surtout au noble dévouement qui l'avait conduit à Rome et lui avait coûté la vie.

* Je cite de mémoire, sur le rapport qu'on m'a fait de cette lette.

" L'église de Saint-Remi fut, pour la circonstance, transformée en chapelle ardente. A l'intérieur, régnaient tout autour des tentures de deuil; de nombreux flambeaux remplaçaient la lumière du jour, que l'on avait interceptée. A l'entrée du chœur, s'élevait un riche catafalque, orné d'un écusson aux armes pontificales. La nef et les chapelles se remplirent d'une foule compacte. Là, pour honorer la mémoire du défunt, se trouvaient réunis tous les rangs de la société. A côté de ses parents et de ses amis, venus en nombre considérable, se pressaient les membres de toutes les administrations de la ville, les écoles, les hospices, les pauvres et beaucoup de personnes qui tenaient à manifester leurs sympathies pour le glorieux défenseur de la plus sainte des causes. Le clergé ne pouvait manquer à cette haute manifestation : près de quatre-vingts prêtres occupaient le chœur et le haut de la nef. Mgr. Grandin, évêque missionnaire des régions septentrionales de l'Amérique, se trouvait de passage à Château-Gontier. M. le curé de Saint-Remi, la veille au soir, le pria de célébrer le service. Ce fut une heureuse rencontre. Il était touchant de voir cet apôtre, qui s'efforce, depuis douze ans, dans un des postes les plus pénibles, de répandre au milieu des peuplades sauvages les lumières civilisatrices de la foi, rendre les derniers honneurs à ce soldat valeureux, accouru, à l'heure du péril, pour défendre l'Eglise, au prix de sa vie, contre les instincts brutaux d'ennemis déclarés de tout ordre social et religieux. Ce rapprochement n'échappa à personne, et chacun, au fond de son cœur, remerciait Dieu de susciter au sein de son Eglise de si purs et de si nobles dévouements. Sans aucun doute, il y avait de la tristesse dans les âmes, au milieu de cette pompe funèbre ; mais que la foi y mêlait de consolations ! Pourquoi aurions-nous pleuré celui que Dieu rappelait à lui, après l'avoir purifié par la pénitence et sanctifié par le martyre ?

" C'est une destinée digne d'envie. Henri de Foucault l'avait souhaitée ; beaucoup d'autres, après lui, vont encore, chaque jour, la chercher à Rome. L'élan est donné dans le monde catholique ; tous veulent servir les intérêts religieux et sociaux qui sont en jeu, les uns par leur sang, les autres par leur argent, tous par la prière. Et quand un des héroïques défenseurs de la cause sainte vient à tomber dans la lutte, son nom est cité avec orgueil, et un cri unanime s'élève de toutes parts : Honneur à la famille qui l'a produit ! Honneur à la ville qui l'a vu naître et qui s'en fait un titre de gloire ! "

XV.—Jean Leton.

Jean Leton, atteint mortellement à Mentana, est mort à Rome des suites de sa blessure.

Membre d'une famille chrétienne du diocèse d'Angers, gagnant à peine son pain de chaque jour, il entend parler des périls qui menacent le

Vicaire de Jésus-Christ, et prend la résolution de voler à son secours. Sa mère, femme admirable de piété, aimait avec tendresse son Jean ; elle espérait qu'il serait le soutien de ses vieux jours ; mais avant tout, elle élevait son enfant pour le ciel : " Mes parents étaient pauvres, disait-elle, mais ils nous ont laissé le plus précieux des héritages : la foi en Dieu. C'est là tout ce que je demande pour mes enfants. Si Jean veut aller secourir le Saint-Père, je le veux bien ; j'espère que le bon Dieu veillera sur lui et l'aidera à suivre la bonne route."

Jean partit en 1862, laissant à la Providence le soin de son avenir.

—Dieu arrangera tout, disait-il ; il aura pitié de moi ; si je retourne, je ne m'inquiète de rien.

Pleine de craintes sur le salut de son fils, la mère s'informait auprès de de l'aumônier s'il remplissait ses devoirs, s'il assistait aux offices, s'il restait bon chrétien. Chaque dimanche, elle se rendait à l'église au moment où, d'après ses calculs, son zouave assistait à la messe militaire : " Cela me console, s'écriait-elle en pleurant, de penser que je suis aux pieds du bon Dieu à la même heure que mon Jean, et qu'il entend nos prières dans le même moment."

Qu'elle dut être consolée quand elle lut dans une lettre de son fils : " Ne soyez pas inquiète sur mon salut : je trouverais bien honteux pour moi si j'étais venu où je suis pour l'oublier."

Après avoir assisté aux fêtes du centenaire de saint Pierre, Leton revint au pays ; mais il était bien décidé à rejoindre son régiment quand viendrait l'heure du péril. Sa mère ne l'attendait pas. "Je suis heureuse de l'embrasser, disait-elle ; mais je me dis en secret tout bas, pour ne pas lui faire de la peine : Que j'ai du chagrin qu'il ait abandonné notre Saint-Père."

Il est vrai qu'il promet de repartir si on attaque le Pape...., Non, non, bien sûr, je ne l'arrêterai pas."

Elle tint parole ; et son fils, averti, au commencement d'octobre, de l'invasion garibaldienne, court chez Antoine, son frère d'armes. Tous les deux arrivaient à Rome le 22 du même mois. Bientôt ils tombaient l'un et l'autre à Mentana. Leton, grièvement blessé à la hanche, essaya jusqu'à trois fois de se relever : mais trois fois il retomba, " tout chagrin, disait-il, de n'avoir pu décharger sa carabine."

Apercevant l'abbé Daniel, il lui cria : " Donnez-moi l'absolution, M. l'abbé ; dépêchez-vous. . Et maintenant, sauvez-vous vite. Voyez ces brigands qui vous visent."

Transporté chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, il fut le modèle de ses compagnons de souffrance par sa piété et sa résignation. " Je suis glorieux de ma blessure, disait-il à ceux qui le visitaient. J'en mourrai peut-être ; mais au moins, j'aurai la consolation d'avoir défendu la plus belle des causes, l'Eglise et le Souverain-Pontife."

M. l'abbé Daniel, annonçant à la pauvre mère la mort de son Jean, lui disait: “ Votre fils est non-seulement un martyr, mais encore un apôtre.” Hier, un soldat est venu me trouver. “ Je viens, m'a-t-il dit, “ pour obéir à Leton ; sur son lit de mort, il m'a fait promettre de me “ confesser tous les huit jours. Je serai fidèle à ma promesse.”

Accablée par un si rude coup, mais sublime de sa foi, sa mère redit souvent à ceux qui l'entourent : “ Nous n'avions de recours qu'en lui pour notre vieillesse ; mais je ne voudrais pas le voir revenir près de nous .... J'étais toujours inquiète du salut de mon Jean. Dieu lui a fait la grace de mourir pour sa cause. Que sa sainte volonté soit faite.

XVI. — Joseph Rialan.

Le mercredi, 20 novembre 1867, on célébrait un service funèbre dans la chapelle de l'Institution Saint-Sauveur, à Redon. Au milieu de la nef s'élevait un catafalque majestueux, orné des armes pontificales et décoré de branches de laurier et de couronnes d'immortelles. Deux épées en sautoir indiquaient qu'on allait prier pour un soldat. Une grande quantité de cierges étaient allumés tout autour. Sur le devant du catafalque étaient inscrit ces mots “ Mentana,— Joseph Rialan et un peu plus bas, à l'entour des armoiries du Saint-Père : La couronne éternelle aux généreux défenseur de la sainte église. Sur un des côtés, on lisait les noms mémorables — Nerola — Monte-Libretti — Monte-Rotondo — Tivoli — et sur l'autre côté : Castelfidardo — Gaston du Plessis de Grénédan — Paul de Parcevaux.

On voulait payer une dette sacrée à la glorieuse mémoire de cette phalange héroïque qui à sauvé Rome, en ces derniers jours, de l'invasion des hordes garibaldiennes, et y associer le souvenir non moins glorieux de ceux qui tombèrent victimes du massacre de Castelfidardo, il y a quelques années.

A cette première époque, l'Institution Saint-Sauveur comptait 21 de ses anciens élèves dans l'armée pontificale. Deux y donnèrent leur sang. En ces derniers jours, elle en comptait 15, tant parmi les zouaves que dans la Légion d'Antibes. L'un d'eux, Joseph Rialan, sergent des zouaves, est tombé à Mentana, le 3 novembre, et c'est à son intention plus spéciale que le service a été célébré.

L'office a commencé au milieu d'une réunion toute sympathique et pieusement recueillie. Tout le personnel de l'Institution était présent. Plusieurs ecclésiastiques de la paroisse avaient également pris place au chœur. Dans la tribune, les honorables membres de l'ancienne conférence de Saint-Vincent-de-Paul de la ville avec plus de 150 pauvres, hommes, femmes et enfants, étaient venus, eux aussi, rendre un dernier

hommage à celui qui fut, pendant plusieurs années, leur dévoué confrère, leur charitable protecteur et ami. On voyait encore tout près du catafalque, d'un côté, le père du jeune martyr de Mentana ; de l'autre, son frère. L'officiant était un ami intime de la famille : Joseph Rialan avait été son élève, dès son bas âge. A l'Evangile, cet excellent prêtre, lui aussi ancien élève de l'Institution Saint-Sauveur, est monté en chaire, et, avec la plus vive émotion, a retracé rapidement la vie de son cher élève, toujours si simplement chrétienne ; et célébré son dévouement pour la cause du Saint-Siége, poussé jusqu'à l'héroïsme du martyre.

Esquissons après lui, s'il est possible, les traits saillants qui montrent le soldat du Christ et le jeune homme vraiment chrétien.

Joseph-Edmond-Marie Rialan naquit à Ploërmel, département du Morbihan, le 21 août 1845, d'une famille très honorable et en même temps très chrétienne.

Formé par les leçons et les exemples domestiques, Joseph se montra, de bonne heure, pieux, obéissant, studieux. Il n'eut guère cette turbulence qui est l'apanage ordinaire de l'enfance. Il n'était pas triste, cependant ; mais, s'il jouait quand il le fallait, il se remettait au travail avec une sorte de bonheur. C'est dans ces heureuses conditions qu'il entra, bien jeune encore, à l'Institution Saint-Stanislas-Kostka, établie dans la maison principale des Frères de l'Instruction chrétienne à Ploërmel, par le vénérable abbé Jean-Marie de la Mennais.

Là, Joseph trouva deux prêtres *, amis de sa famille, qui le prirent en grande affection, à cause de ses heureuses dispositions, et cultivèrent avec un soin religieux cette âme d'élite.

On forma à Saint-Stanislas, qui n'eut d'abord que les premières classes d'humanités, une petite conférence de Saint-Vincent-de-Paul composée de tout jeunes enfants. A l'âge de dix ans environs, Joseph y fut admis et en devint bientôt le président. C'était une chose délicieuse de voir ce bienheureux enfant comprendre déjà parfaitement le beau rôle charitable qui lui était confié, et on se rappelle toujours à Ploërmel avec quel zèle et quelle grâce il visitait, consolait et soulageait les pauvres dont il était chargé.

Avec l'âge, ces heureuses dispositions de piété, de charité, de travail, se fortifièrent ; et quand, arrivé au terme des classes qu'on faisait alors à Ploërmel, il fut envoyé, pour les compléter, à l'Institution Saint-Sauveur, à Redon, son père put présenter son fils, muni des attestations les plus belles et des témoignages les plus élogieux.

Admis à Saint-Sauveur le 11 octobre 1859, il entra en seconde, et,

* M. l'abbé Guillou, maintenant vicaire général de Mgr. Testard du Cosquer, premier archevêque de Port-au-Prince, à Haïti ; et M. l'abbé Hilion, maintenant supérieur du Petit-Séminaire de Sainte-Anne-d'Auray.

tout d'abord, il se montra, comme à Saint-Stanislas, un élève modèle à tout point de vue.

Laborieux, exact observateur de sa règle, animé du meilleur esprit envers ses nouveaux maîtres dont il se fit bientôt aimer, il donna, néanmoins, tout d'abord quelques inquiétudes, parce qu'on ne devina pas ses intentions. Dans les récréations, on le voyait assez ordinairement fréquenter les élèves les moins réguliers.

" Comment concilier tout le bien que vous m'avez dit de Joseph Rialan, écrivait un des directeurs de Saint-Sauveur à un de ses amis de Saint-Stanislas, qui le lui avait chaleureusement recommandé, avec ses accointances ordinaires ? Ici, on le voit rechercher de préférence, ce semble, la compagnie de ceux qu'on nomme parfois, dans les colléges, les dissipés, les indépendants ? — Ne craignez rien, lui fut-il répondu : la vertu de Joseph Rialan est solide, et c'est par zèle qu'il agit ainsi. "

Effectivement, bientôt il fut constaté que Joseph, qui était bien accueilli par tous, se servait admirablement de son ascendant pour donner, parfois *assez rudement même*, la leçon à ceux qui s'écartaient tant soit peu de la ligne du devoir.

En arrivant à Saint-Sauveur, il était entré dans la conférence de Saint-Vincent-de-Paul, qui a toujours fait tant de bien aux jeunes élèves de cette maison.

Il en devenait successivement vice-président et président. En cette dernière qualité, il imprima à la petite société charitable un nouvel élan qui ranima l'ardeur de tous ses membres, et le rendit très cher aux pauvres de Redon, qui ne l'oublieront jamais. Leur empressement à assister tous au service du 20 novembre, sur une simple parole qui était à peine une invitation, en est la preuve la plus éclatante.

Cependant, l'Église était menacée par la révolution en Italie, et le vaillant général de Lamoricière mettait son épée à la disposition du Souverain-Pontife. Bon nombre de jeunes hommes se dévouaient à la défense de la plus sainte des causes, et Saint-Sauveur compta bientôt, comme nous l'avons déjà dit, 21 de ses anciens élèves parmi ces nouveaux croisés. Joseph Rialan eût voulu, dès lors, s'enrôler sous la bannière pontificale. Il était grand, fort, courageux et plein de cette sève de foi vive qui fait les héros chrétiens. Sa pieuse famille admira sa religieuse ardeur ; mais, de concert avec les guides de son éducation, elle décida qu'avant tout il fallait terminer des études, jusqu'à cette heure si bien suivies. En enfant docile, Joseph se soumit à cette sage décision, et on le vit aussitôt se remettre avec application au travail, Il en fut récompensé. A la fin de sa philosophie, il obtenait, avec distinction, le diplôme de bachelier ès lettres. Quelques mois plus tard, sur un nouveau désir de son père, il se rendait à Rennes pour suivre les cours de l'Ecole de

droit. A l'étude consciencieuse du code, il ajouta de lui-même la préparation au baccalauréat ès sciences dont il subit les épreuves avec succès. Cela ne l'empêcha pas, tant il savait bien employer son temps, de subir de bons examens à la faculté de droit, et, quand le temps en fut venu, de soutenir avec distinction sa thèse de licencié. D'ailleurs, il se montrait, à Rennes, en dépit de bien des exemples contraires, mais aussi en compagnie d'anciens condisciples et autres amis vertueux, qui tous l'aimaient et l'estimaient beaucoup, ce qu'il avait été au sein de sa religieuse famille, à Saint-Stanislas de Ploërmel et à Saint-Sauveur de Redon: toujours pieux, chaste, laborieux. A Rennes, il devint membre de la congrégation de la sainte Vierge et il en remplit les obligations avec un amour tout filial.

Cependant sa vocation première était toujours vivace au fond de son cœur, et la sainte Église, le Saint-Père étaient toujours exposés aux coups de la Révolution. En présence de cette situation toujours critique, Joseph Rialan exposa de nouveau son désir persistant de se dévouer à la défense de cette cause sacrée. On n'avait plus vraiment d'objections sérieuses à faire ; aussi le consentement fut-il noblement accordé et joyeusement accepté. " Mais, disait à Joseph, avant son départ, l'ecclésiastique qui a prononcé à Saint-Sauveur son éloge funèbre, si une balle allait vous frapper à Rome ?... " — " Je suis prêt à tout en partant ; que la volonté de Dieu soit faite ! S'il veut mon sang pour cette belle cause, quel bonheur pour moi ! "

A Rome, Joseph Rialan entra dans le corps des zouaves. Son ardeur martiale fut à la hauteur de sa foi ; c'était un vrai soldat, mais aussi un vrai saint, dans toute l'acception du mot. Sans rechercher cette réputation, à coup sûr, il l'eut bientôt conquise parmi ses compagnons d'armes, et il la maintint par la conduite la plus régulière et la plus exemplaire.

Deux années se passèrent d'abord dans une sorte d'inaction ; les brigands tout au plus, qui venaient par petites bandes sur la frontière, lui donnaient çà et là l'occasion, ainsi qu'à ses frères d'armes, de signaler leur courage et leur sang froid. Mais les choses n'en devaient pas demeurer là.

Ces escarmouches étaient les préludes de plus grands combats. Tout le monde connaît maintenant les hauts faits de cette vaillante armée du Pape, à Monte-Libretti, à Nerola, à Monte-Rotondo, à Tivoli, à Mentana. Partout les troupes pontificales ont été victorieuses. C'est que la foi centuple les forces de ces Maccbabées du XIXe siècle. — " Jamais on ne vit rien de plus beau et de plus héroïque, " écrivait un prêtre français résidant à Rome.

Joseph Rialan, comme tous les autres, a été à la hauteur de sa noble

mission. Le 29 octobre, il écrivait quelques lignes à sa famille, et il lui disait comment, malgré des fatigues innouïes et un jeûne forcé de plus de vingt-quatre heures, il était encore plein de force et de courage sur la brêche pour combattre les ennemis de la religion.

La veille de la Toussaint, il s'approchait du sacrement de pénitence, et communiait le lendemain. Il en faisait autant, le 2, fête de la commémoration des morts, et ainsi fortifié par la divine Eucharistie, comme les martyrs de la primitive Église, il allait voler au dernier combat. Il venait d'enfoncer, avec quelques autres braves, comme lui, du corps des zouaves pontificaux, un des derniers retranchements des hordes garibaldiennes à Mentana, lorsqu'il reçut d'une fenêtre une balle sur le haut de la tête. Elle traversa le cerveau, et l'intrépide jeune homme tomba raide mort sur le champ de bataille. C'était le 3 novembre. Son âme généreuse, tout le fait espérer, est montée immédiatement au ciel, afin de recevoir, avec la couronne éternelle, la palme des martyrs. Une si belle mort devait couronner cette vie de vingt-quatre ans, vie si pieuse, si chaste et dévouée jusqu'a l'héroïsme à la sainte cause de l'Église et de la société chrétienne toute entière.

Bientôt la famille Rialan fut instruite de cette mort si précieuse devant Dieu, et voici les détails consolants que le télégraphe lui transmettait dans un éloquent laconisme : " Après trois jours, transporté à Rome — Corp souple — Sourire d'ange — Semble dormir. "

Nous l'avons dit, tous ses compagnons d'armes regardaient Rialan comme un saint. Faut-il s'étonner, après cela, que ces vrais soldats chrétiens se soient partagé à l'envi les dépouilles de ce nouveau Guérin, pour les garder comme des reliques ?

" Il est mort en odeur de sainteté, écrivait le prêtre déjà cité et qui habite Rome. Combien vous devez vous estimer heureux, ajoutait-il à un directeur de l'institution Saint-Sauveur, d'avoir aidé à former un tel héros !... C'est votre œuvre, et vous devez reconnaître que votre temps a été bien employé. "

En France, dans les diocèses de Rennes et de Vannes, où le jeune martyr était connu et si parfaitement estimé, l'émotion a été grande en apprenant cette mort glorieuse.

On dit déjà que le Seigneur, qui exalte les humbles, semble vouloir glorifier ici-bas l'héroïque défenseur de la sainte Église. Cinq jours après sa mort, lorsque, dans l'église de Sainte-Agnès-hors-les-murs, on voulut placer son corps dans un cercueil de zinc pour l'envoyer à sa famille, on le trouva encore frais, souple, coloré, sans odeur, comme vivant et quand on voulut laver sa blessure, il sortit en abondance un sang limpide, qu'on s'empressa d'étancher avec des linges qu'on a conservés avec un soin e ligieux.

"Sur le champ de bataille de Mentona, on recueille, comme autrefois on recueillait le sang des martyrs, le sang de ceux qui sont tombés pour le Christ. On trempe des linges dans ce sang. Nous avons lu le procès-verbal dressé à l'occasion de la conservation prodigieuse de sa souplesse et de sa fraîcheur que présentait, six jours après la mort, le corps du zouave Rialan, quand tous les autres cadavres exhumés avec le sien tombaient en pourriture. Cinq signatures sont apposées à ce procès-verbal, celles de quatre prêtres et celle d'un fossoyeur, d'un *fossor*, comme autrefois dans les actes des martyrs."

Une lettre d'un compagnon de Rialan confirme aussi ce fait:

"Mon pauvre ami Rialan, dit ce compagnon d'armes, est mort le jour de la bataille. Une balle lui avait traversé la tête. Et, chose singulière, aujourd'hui 9 novembre, six jours après l'événement, son corps, que j'ai porté, n'exhalait aucune mauvaise odeur; ses bras et ses jambes étaient encore aussi flexibles et son sang aussi liquide, que le jour où Rialan a été tué. Un procès-verbal a été dressé de tout ceci pour être soumis à un examen, car la chose a paru extraordinaire."

Précis Historiques.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

DEUXIÈME CONFÉRENCE.—21 FÉVRIER, 1869.

L'ÉGLISE REPOUSSÉE, L'ÉGLISE NÉCESSAIRE.

Monseigneur, Messieurs,

Après avoir montré, l'année dernière, que la religion est la vie intime du progrès de l'humanité, et après avoir établi qu'aucune religion, une seule exceptée, ne pouvait réaliser les vraies conditions d'une religion directrice de l'humanité, nous nous tournons cette année vers la véritable cité de Dieu, la sainte Eglise catholique; et à cette religion, dénoncée aujourd'hui comme l'antagonisme du progrès, nous venons demander le progrès lui-même, que j'appelle maintenant le *progrès par le catholicisme.*

Ce sujet, depuis longtemps, le regard de ma pensée le cherchait et toutes les prédilections de mon cœur l'appelaient. Pourtant j'ai attendu l'heure de la Providence; et si je ne me trompe tout à fait, Dieu a vraiment pour nous sonné cette heure providentielle où l'actualité des

choses et l'attente des hommes doivent donner à cet enseignement un retentissement plus sonore et surtout plus efficace.

Avant d'entrer dans l'intime du sujet, nous avons jeté sur l'Eglise, considérée comme le grand fait religieux de l'humanité, un regard d'ensemble. Nous avons dit : " l'Eglise, vue en elle-même et dans les proportions qui la constituent, est un miracle de grandeur et de beauté ; l'Eglise, vue dans le milieu où elle se meut, est un miracle de résistance et de stabilité ; l'Eglise, vue dans l'action qu'elle déploie, est un miracle de puissance et d'efficacité ; elle est le phénomène le plus digne d'attention qu'il y ait sous le soleil : elle est à la lettre le grand miracle de l'histoire. "

Comment dès lors une chose si grande, si belle, si puissante, si salutaire, n'attire-t-elle pas à elle toutes les admirations, toutes les sympathies, tous les amours et tous les respects de notre race ? Même en faisant la part des infirmités inhérentes aux côtés humains de l'Eglise ; même en se mettant en face des corruptions et des scandales qui déshonorent ça et là quelques-uns des organes de cette grande institution, comment concevoir que l'institution elle-même, vue dans son ensemble, telle qu'elle apparaît couronnée par ses œuvres et illustrée par ses créations, n'est pas d'un bout du monde à l'autre acclamée comme la souveraine bienfaitrice de l'humanité, par ces générations couvertes de ses bienfaits ? S'il en est autrement, que peut faire la raison, témoin d'un antagonisme naturellement inexplicable, si ce n'est de s'écrier : " Mystère ! " Mystère qu'explique seule la perturbation de la chute primitive et, disons le mot, la présence de Satan dans l'humanité. Eh bien, messieurs, nous voudrions en vain dérober ici à vos regards ce triste et douloureux phénomène du monde moral ; voici le fait, palpable et mystérieux tout ensemble, palpable dans ses manifestations, mystérieux dans son fond, *la haine de l'Eglise catholique.* Quelle que soit la raison du mystère, le fait est là, se trahissant dans une lumière qui ne permet pas de ne pas le voir : la plus grande chose de l'humanité se trouve être la plus repoussée et la plus haïe dans l'humanité.

Et tandis que l'Eglise catholique est aujourd'hui la chose la plus haïe dans l'humanité, il se trouve qu'elle est en même temps la chose la plus nécessaire à notre humanité.

Tel est le double aspect que nous avons à contempler dans le grand fait dont nous avons parlé : le siècle poursuivant l'Eglise de sa haine, et l'Eglise se posant en face de cette haine comme seule capable de sauver notre siècle. L'humanité contemporaine s'acharnant par ses passions et ses fureurs à la destruction de l'Eglise, et en même temps proclamant par ses infirmités et ses erreurs qu'elle ne peut se passer de l'Eglise.

Messieurs, pour dire ici, sans réticence et sans faiblesse, tout ce qu'un tel sujet me commande de dire, il me faut quelque courage. J'y entre appuyé sur la double force qui me vient de Dieu et de vous, et je sens que j'aime assez et mes frères et mon siècle pour ne leur rien dérober du mal qui les blesse et du remède qui peut les guérir, de l'infirmité qui les atteint et de la force qui peut les sauver.

I

Ce que je veux d'abord constater devant vous, c'est le fait de la haine de l'Eglise avec les caractères qui la distinguent. Toutefois, messieurs, ne croyez pas que l'Eglise notre mère soit tout à fait déshéritée sur la terre de l'amour des hommes. Si j'ai le courage de constater devant vous ce phénomène deux fois attristant, la haine de l'Eglise, c'est que je sais bien et que vous savez comme moi-même qu'autour de l'Eglise, partout à côté de la haine il y a l'amour. L'Eglise, toujours haïe comme nulle institution ne l'a jamais été, est en même temps toujours aimée comme jamais une institution ne fut aimée sur la terre. Que de dévouements, que de sacrifices, que d'apostolats, que de martyrs, que de virginités, que de saintetés ont donné et donnent encore à l'Eglise catholique le témoignage d'un intarissable amour ! Et parmi vous-mêmes, messieurs, combien qui aiment l'Eglise du plus pur, du plus tendre, du plus respectueux et du plus généreux amour ! Combien qui l'aiment, en un mot, comme on aime une mère ! Et ne puis-je pas dire que cette Eglise, à certaines heures de votre vie, vous l'aimez tous ? Oui, comme vous le disait naguère votre digne et vénéré pasteur, cette Eglise, vous l'aimez au jour radieux de vos plus belles joies : aux jours attristés, assombris par les grands deuils ; aux jours surtout où la vérité, la beauté, la sainteté vous pénètrent de leurs plus doux et de leurs plus purs rayons. Témoins de ce phénomène de l'amour qui est devant vous et que vous êtes en partie vous-mêmes, ne craignons pas de nous instruire en regardant un moment le phénomène de la haine.

Ah ! messieurs, quand on a le bonheur d'avoir gardé son cœur vierge de cette chose affreuse qui se traduit par ce mot *haïr*, et lorsque en interrogeant son passé et son présent on n'en peut faire sortir que ces deux mots qui n'en font qu'un : aimer Dieu et aimer ses frères, on éprouve quelque répugnance à constater autour de soi un phénomène comme celui-ci : la haine ! la haine de la plus grande, de la plus belle et de la plus sainte des choses ; la haine de l'Eglise ! Il le faut cependant ; Dieu le veut ; le sujet l'ordonne, et, peut-être, les circonstances l'exigent.

Certes, messieurs, que l'Eglise rencontre sur sa route des oppositions,

des répulsions, des antipathies ; qu'elle y sente toujours plus ou moins les glaives de la persécution croisés sur sa poitrine, il n'y a là rien qui nous doive étonner : tout ce qui lève un drapeau provoque un combat, et c'est la destinée de ce qui est bon et pur de rencontrer la haine quelque part. Mais voici une haine vraiment à part, et, comme conséquence, un antagonisme, une répulsion, une guerre qui, ni de prés ni de loin, ne ressemble à aucune autre sur la terre.

Ce qui doit saisir tout d'abord ici, dans ce phénomène étrange, tout observateur impartial, c'est, dans l'Eglise catholique, ce privilége qui tient du prodige, le privilége des grandes haines et des antagonismes profonds. Notre siècle se vante d'avoir arraché à l'Eglise les priviléges qu'elle devait aux libres concessions d'un autre âge. Il y a un privilége que le siècle ne lui peut arracher et qu'il travaille à lui assurer chaque jour davantage, le privilége d'être haïe comme nulle autre institution ne l'a jamais été et ne saurait l'être dans l'humanité.

Voici, parmi les choses étranges, sans contredit la plus étrange : toutes les haines religieuses face à face avec l'Eglise, c'est-à-dire, avec la plus grande de toutes les religions ; *toutes* contre elle, et *elle* contre toutes ; l'Eglise attirant à elle et surtout vers son centre, c'est-à-dire, vers son cœur, tous les traits de l'adversaire ; le catholicisme, enfin, point convergeant de tous les grands assauts de l'erreur contre la vérité, du mal contre le bien, de l'humain contre le divin, de la haine contre l'amour, en un mot, le monopole des haines humaines, privilége éclatant de la religion divine. Voilà le fait.

Regardez autour de vous toutes les religions, celles-là même qui ont avec l'Eglise catholique tant d'éléments communs. Pourquoi ce repos dont elles jouissent en face d'une Eglise toujours poursuivie et toujours attaquées ?... Qui songe aujourd'hui, dans les rangs si pressés de l'antichristianisme militant, qui songe à attaquer sérieusement, je ne dis pas le brahmanisme, le boudisme, le sabéisme, le fétichisme, et toutes les formes encore si multiples du paganisme toujours vivant dans l'humanité ; mais mêmes ces religions les plus rapprochées de l'Eglise par leurs dogmes, leur origine, leur pratique ? Qui s'occupe à les harceler, à les vexer, à les percer à jour par la mitraille de toutes les presses ? Qui prend souci seulement de leur jeter en passant quelques-uns de ces traits chaque jour lancés au cœur de la catholicite ?

Parlerai-je du mahométisme, amalgame incohérent de la religion naturelle et de nos dogmes mutilés ? Connaissez-vous dans les rangs des adversaires un écrivain qui s'acharne à attaquer, jour par jour et heure par heure, la religion de Mahomet ? Je vois bien d'ici de grandes puissances ardentes à la curée et impatientes de se partager les lambeaux de ce grand corps ou, comme on dit aujourd'hui, de ce grand cadavre

politique. Mais qui songe sérieusement à attaquer la religion de l'islam ? Qui songe surtout à lui déclarer, comme institution religieuse, une guerre à outrance, une haine à mort ?

Parlerai-je du mosaïsme, dont les disciples priviliégiés jouissent d'une paix que le rationaliste et l'athée lui-même ne songent pas même à troubler ; du mosaïsme, dont les sectateurs puissants, princes de la bourse et rois de la finance, bien loin d'avoir à défendre le culte et la religion d'Israël, prennent eux-mêmes l'offensive et font mouvoir, par la puissance du million, les plus grands engins de la presse contemporaine contre l'Eglise et en particulier contre la papauté ?

Et vous, religions politiquement si puissantes et si dignes, à ce titre, de susciter des jalousies armées et des haines militantes ; vous qui gardez une portion du trésor de la vérité chrétienne ; vous qui portez avec nous le grand nom de ce Christ dont il a été dit qu'il serait " un signe de contradiction " ; vous qui, par conséquent, avez droit à une large part des haines vouées au christianisme par l'antichristianisme contemporain, d'où vient que, si rapprochées de nous, vous échappez pourtant à ces flèches ardentes qui, partout et toujours, s'en vont frapper l'Eglise ? D'où vient qu'au lieu de vous traiter en ennemis, nos adversaires, quelquefois, vous traitent en auxiliaires, et pour nous mieux accabler vous tendent la main et conspirent avec vous ? D'où vient que ces adversaires de tout christianisme, qui nient tout ce que vous affirmez, qui blasphèment tout ce que vous adorez, ne vous honorent cependant ni d'une de ces haines ni d'une de ces attaques dont l'Eglise catholique garde en face de vous le privilége réservé ? D'où vient que vous n'obtenez souvent, même des plus implacables, que le privilége ou, si vous aimez mieux, le bienfait de leur indifférence ?

Ah ! je comprends. Nos ennemis, qui sont les vôtres aussi, ont un instinct qui ne les trompe pas ; ils sentent que vous n'êtes pas la grande force du christianisme. Je ne sais quoi leur dit surtout que vous n'en êtes ni le cœur ni la tête. Voilà pourquoi leur haine vous oublie, leurs traits vous dédaignent, ct quelque fois leur hypocrisie vous exalte et vous glorifie. Ils savent que si, dans un sens large, vous êtes encore dans les frontières du christianisme, vous n'en êtes ni le boulevard qu'il faut renverser par terre, ni la cité qu'il faut prendre d'assaut. Ah ! la grande, la forte cité toujours attaquée, jamais prise, ils savent où elle se trouve. Du haut de leurs camps retranchés, les chefs de l'armée antichrétienne la montrent du doigt à toutes les légions enrôlées sous leurs drapeaux, et ils disent : " Tournez de ce côté et frappez là ; frappez au cœur, et visez à la tête ; là réside dans sa force inviolée notre véritable ennemie. Montez, montez à l'assaut de la vieille citadelle ! La citadelle prise, tout est pris, le royaume du Christ est conquis, le christianisme

est frappé à mort. Ces fantômes de christianisme, qu'on nomme ici le protestantisme, là l'anglicanisme, ailleurs le russianisme, s'en iront d'eux-mêmes emportés au souffle de cette suprême victoire. Ce rempart tombé, aucune de ces religions, qui n'étaient fortes que de leur haine contre l'Eglise, ne songera plus même à nous résister. Donc à bas l'Eglise! à bas l'Eglise! vous dis je, et c'est fini du christianisme." Et tous les soldats répètent d'une voix ou plutôt d'un frémissement unanime: "A bas l'Eglise, et il n'y a plus de christianisme!"

Quel spectacle, messieurs! Dans ce spectacle, quelle lumière! Dans cette lumière, quelle révélation des âmes et quelle révélation des choses! Et dans l'une et l'autre, quelle manifestation de la vérité et quelle glorification de l'Eglise!

Voici pourtant quelque chose qui agrandit le spectacle et en multiplie la lumière: je veux dire les caractères que présente cette haine de l'Eglise. Etudiez à fond cette haine anti-catholique avec la guerre qu'elle suscite, et vous y découvrez des signes, des caractères qui font de ce phénomène palpable un fait non-seulement étrange, mais absolument unique: caractères d'universalité, de perpétuité et d'implacabilité, caractères vraiment réservés à cette haine sans pareille.

Caractère d'universalité. Il est des haines individuelles, domestiques, nationales. Nées de situations particulières, ces haines sont localisées par leur nature, leur cause, leur raison d'être. Il n'y a pas contre quoi que ce soit au monde une haine vraiment universelle. Or voici contre l'Eglise l'universalité de la haine. Non pas, remarquez-le bien, que l'Eglise soit haïe de tous; mais en ce sens qu'elle est haïe partout, et que dans toutes les sphères de la vie cette haine a ses représentants.

Cette haine ne distingue exclusivement aucun des partis qui nous divisent politiquement et socialement. Elle n'est ni démocrate, ni républicaine, ni césarienne, ni communiste, ni socialiste. Elle est peut-être tout cela; mais elle est plus que tout cela; elle est elle-même; elle est anti-catholique.

Cette haine n'est pas de cette religion ou de cette autre; elle est de toutes les religions qui la rencontrent sur la terre. Cette haine, le protestantisme, l'anglicanisme, le moscovitisme la connaissent, et le rationaliste, le déiste, panthéiste ne l'ignorent pas. L'athée lui-même, l'athée qui abhorre toute religion, honore d'une haine de choix la plus grande des religions, et la haine de l'Eglise se confond dans son cœur avec la haine de Dieu.

Cette haine n'est pas de cette nation ou de cette autre: elle est de toutes les nations, que dis-je? de toutes les cités où le nom de l'Eglise retentit, et là surtout où elle a des enfants qui lui obéissent, des fidèles qui la suivent, des soldats qui la défendent. Et, chose singulièrement

digne d'être méditée, il n'y a pas une bicoque, une bourgade, si obscure soit-elle, qui ne renferme quelques-uns de ces cœurs dans lesquels frémit en secret ou éclate au dehors la haine de l'Eglise.

Cette haine enfin n'est ni de cette caste, ni de cette classe, ni de cette catégorie humaine; elle est de l'humanité. A tous les degrés de la hiérarchie humaine et sociale elle a ses personnifications ardentes et ses incarnations passionées, se produisant sous toutes les formes, dans tous les âges et dans toutes les conditions. Elle est homme et elle est femme; elle est riche et elle est pauvre; elle est savante et elle est ignorance; elle est noble et elle est roturière; elle est propriétaire et elle est prolétaire; elle est prince et elle est peuple; elle est humaine enfin et, dans sa prodigieuse universalité, toujours identique à elle-même.

Haine universelle dans l'humanité. Voici quelque chose de plus étonnant encore: haine perpétuelle dans l'humanité.

Il est des haines qui s'allument un jour au feu des luttes contemporaines et au foyer brûlant de l'actualité. Ces haines tombent comme elles s'élèvent; elles s'éteignent comme elles s'allument; elles s'en vont comme elles sont venues; elles passent avec les causes qui les amènent; elles sont essentiellement transitoires. Qui dira ce que signifie dans l'humanité cette haine rouge qui se perpétue à travers tous les siècles qu'amène le temps et à travers tous les événements qu'amènent tous les siècles? Comment l'expliquez-vous cette haine qui, contrairement à toutes les haines qui traversent le cœur de l'humanité, s'en va de siècle en siècle, ravivant sa flamme inextinguible et rallumant de jour en jour ses ardeurs immortelles? D'autres siècles, d'autres haines et d'autres amours, d'autres sympathies et d'autres antipathies. Comment se fait-il que la même religion marche à travers les siècles, exerçant sur toutes les générations qui passent devant elle les mêmes attractions et les mêmes répulsions, et trouvant partout et toujours et des amours portés jusqu'à l'héroïsme du sacrifice, et des haines poussées jusqu'au paroxysme de la fureur?

Et pourtant, cette chose, de prime abord si impossible et si inexplicable, c'est le fait visible, la tradition de la haine devant l'Eglise, comme l'Eglise est la tradition de l'amour devant l'humanité.

Ah! la haine de l'Eglise est une mère qui n'a jamais été et qui ne sera jamais stérile. On la voit partout, et, plus ou moins, on la verra toujours produire des enfants qui lui ressemblent, dignes de recueillir après elle un héritage des rancunes, des ressentiments et des colères qui caractérisent et partout font reconnaître, au premier regard, cette infernale passion.

Aussi voyez comme cette haine se transmet de générations en généra-

tions, s'attachant à l'Eglise comme l'ombre suit le corps, la poursuivant, la harcelant, la vexant de toutes les manières, dans ces âpres sentiers. Ceux qui la personnifient passent, mais elle ne passe pas; les armes dont elle nous frappe changent, mais elle ne change pas; en un mot, ses organes vivants et ses ministres attitrés meurent, mais elle-même ne meurt jamais. Vous diriez qu'elle tient du père de toute haine je ne sais quoi d'immortel. Et depuis le berceau de l'enfant Dieu, où une haine jalouse le cherchait pour l'étouffer, la voici incarnée, non plus dans un seul homme, mais dans une humanité qui s'appelle légion, aussi vivace, pour ne pas dire plus vivace que jamais.

Cette perpétuité de la haine contre une même institution, quel phénomène dans une humanité où les passions viennent et s'en vont au souffle de l'événement, et, alors même qu'elles ne meurent pas, changent sans cesse de théâtre et d'objet! En France surtout, où, selon la remarque d'un auteur, les passions vivent un peu moins que les "*lois* et les *roses*", cette persistance dans la haine tient du merveilleux. Prompts à maudire, nous le sommes plus à pardonner, et nous nous lassons vite de haïr. Aussi cette persistance de haine que certains hommes de notre race gardent contre l'Eglise est digne au plus haut point d'attirer votre attention. Ce je ne sais quoi d'âpre et d'obstiné, dans une nation dont la mobilité est le caractère saillant, tient du mystère; on y sent quelque chose qui n'est pas naturel. Et cette observation, plus particulièrement applicable au génie gaulois, nous conduit à vous révéler, dans le phénomène de cette haine, ce qui en est le caractère le plus dominant, le plus curieux et le plus instructif: avec le caractère de l'universalité et de la perpétuité, je vous révèle un caractère qui achève de vous le peindre, et que je nomme de son vrai nom *l'implacabilité.*

Ce qui caractérise le plus la haine de Satan, vous ne l'ignorez pas c'est cela même, c'est l'implacabilité. Impuissance d'aimer, nécessité de haïr, c'est le mystère de sa vie. L'éternité que cette haine porte en son sein la fait essentiellement *implacable;* et c'est le signe authentique des haines profondes de se rapprocher plus ou moins de ce caractère satanique.

A la lumière de cette vérité, regardez la haine antichrétienne, et, en particulier, la haine de l'Eglise catholique; pénétrez dans le mystère de sa vie intime; cherchez ce qu'elle renferme en son fond; vous y sentez tout de suite un je ne sais quoi que rien ne peut désarmer, conjurer, apaiser, et qu'à cause de cela j'ai nommé *l'implacabilité.* Et c'est là ce qui, par-dessus tout, distingue cette haine de toute autre haine. Ah! ce que peut la haine, une haine profoude, alors qu'elle a pris possession d'un cœur humain, qui peut l'ignorer tout à fait? Qui

n'a rencontré la haine avec ses frémissements au cœur, ses menaces aux lèvres, ses flammes aux yeux, et quelquefois ses armes à la main, cherchant le cœur de son ennemi ?

Toutefois, pour l'honneur de l'humanité, le cœur humain fait germer peu de haines qu'on ne puisse, à force d'amour, parvenir à désarmer. L'implacabilité absolue semble dépasser la mesure des haines humaines, et pourtant voici une haine où l'on sent vivre et frémir l'implacable. Ah ! c'est que cette haine ne ressemble à aucune autre ; elle a quelque chose de la haine des anges tombés ; on sent qu'elle a pour objet le divin ; à la lettre, elle est satanique.

Et ce qui lui donne un trait de ressemblance de plus avec la haine de Satan, c'est que cette haine se complique d'un effroyable jalousie. —La haine de l'Eglise, comme une mère affreusement féconde, enfante des jalousies qu'on dirait sorties de l'enfer pour outrager, dénigrer et humilier les gloires de cette fille du ciel. Cette haine est ainsi faite ; elle en veut à l'Eglise, non pour le mal, mais pour le bien qu'elle fait. L'Eglise puise dans l'amour, qui est son fond, et dans le dévouement, qui est son œuvre, une puissance qui déconcerte le génie du mal, et vous le voyez poursuivre de ses jalousies stériles et dévorantes les œuvres qu'il ne peut imiter. Cette gloire des œuvres catholiques sortant, comme une moisson toujours mûre et une germination toujours jeune, du sein éternellement fécond de l'Eglise, a je ne sais quoi qui l'offusque, l'attriste et l'irrite ; il n'est pas rare de rencontrer des hommes en qui s'est incarné ce génie tristement jaloux, passer toute leur vie et consacrer toutes leurs facultés à dénigrer, à calomnier ou à maudire ces œuvres qu'ils ne prennent en haine que parce qu'ils n'ont pas ce qu'il faut pour les comprendre et surtout pour les réaliser ; et les sectaires de cet anti-christianisme jaloux sont vus poursuivant l'Eglise et ses œuvres d'une haine qu'on dirait, à l'âpreté de son langage et à la violence de ses attaques, une haine personnelle.

Aussi, chose remarquable, cette haine de l'Eglise, c'est-à-dire, de la plus grande et de la plus sainte chose qui soit au monde, a créé dans l'humanité chrétienne une race d'hommes véritablement à part, partout identique à lui-même et se reconnaissant au même signe. On sent dans ces hommes, même naturellement les mieux doués, quelque chose de mystérieux et au premier abord d'incompréhensible, quelque chose qui corrompt leur nature en les détournant du pôle du bien ; êtres pervertis et vraiment *retournés*, ils gravitent vers le pôle du mal. Cette haine défigure en eux le chef-d'œuvre de Dieu ; elle les rend méconnaissables aux autres et souvent à eux-mêmes ; elle leur inspire des sentiments qu'ils ne se connaissaient pas, et fait monter jusqu'à leur cœur de ces pensées dont eux-mêmes s'épouvantent en certaines heures de calme et

de lucidité. Aucun des hommes dominés par cette haine n'échappe tout à fait au travail de dépravation qu'elle accomplit dans une âme, et les natures même les plus choisies en subissent l'action terrible. Bons, elle les fait méchants; droits, elle les rend injustes; sincères, elle les fait hypocrites, dissimulés, menteurs; honnêtes peut-être sur tous les autres points, elle leur donne ce je ne sais quoi dont la vertu rougit et dont l'honneur s'étonne; et quand on les voudrait nommer, les langues refusent les mots, ou elles en offrent de tels que nous ne pourrions les dire sans faillir au respect que nous devons toujours garder ici envers l'humanité, si abaissée, si pervertie soit-elle

Et maintenant, messieurs, si vous me demandez ce qui aujourd'hui, représente et incarne le plus cette haine dans l'humanité vivante, sans faire de cette chaire sacrée une tribune profane, j'oserai prononcer ici le grand mot qui résume à lui seul l'antagonisme dont nous parlons.

Cette chose qui porte au cœur comme l'essence même de sa vie, la haine de l'Eglise, elle se nomme la révolution. Non pas cette révolution ou cette autre; non pas tel fait ou telle date historique portant ce nom; mais la révolution cosmopolite, qui elle aussi, à sa manière, garde l'ambition de l'universalité. La révolution ainsi conçue, telle qu'elle s'accuse et se proclame elle-même devant le monde entier, a beaucoup plus au cœur la haine de l'Eglise et de la papauté que la haine des trônes et de la royauté. C'est que, selon la remarque d'un écrivain, " les trônes croulent et l'Eglise reste. "

Voilà pourquoi, dans la polémique et la stratégie de la révolution, la politique est reléguée au second plan. " Monarchie, empire, république, que m'importe ? dit le génie révolutionnaire. Ce qu'il me faut, c'est le triomphe de mon idée. Or mon idée est toujours la même; mon idée, c'est Voltaire, du haut de son piédestal, ricanant sur les ruines du christianisme ; c'est l'humanité nouvelle redisant ou plutôt pratiquant la parole du maître : " Ecrasez l'infâme " ; c'est moi-même, enfin, étouffant dans mes bras mon éternelle ennemie l'Eglise catholique. " Et la révolution dit vrai. L'anti-catholicisme ou la haine de l'Eglise, c'est le point de ralliement de toutes les opinions, de toutes les sectes, de toutes les écoles, de toutes les presses, de toutes les doctrines dites révolutionnaires. Là toutes les divergences se rencontrent dans *l'idée* commune ; là toutes les nuances et toutes les couleurs viennent s'effacer dans ce même fond noir, la haine de l'Eglise. La haine de l'Eglise, c'est l'essence même de ce sombre génie qui ébranle aujourd'hui le monde et menace de le briser ; c'est comme l'universelle protestation de Satan contre le Verbe, toujours parlant, toujours agissant, et toujours régnant dans l'Eglise catholique. La haine de l'Eglise, enfin, c'est le fait de tous les partis ralliés au drapeau de la révolution et marchant

dans l'ombre ou à la lumière, dans le bruit ou le silence, à la réalisation du dessein proclamé naguère par l'un des grands conducteurs de la révolution, alors qu'il déclarait aux siens : " Notre but final est celui de Voltaire, l'anéantissement du catholicisme et même de l'idée chrétienne. " Voilà le but, le but final ; et il faut lui rendre cette justice, la révolution y marche avec un ensemble, une persévérance, une opiniâtreté et une implacabilité qui ne se démentent pas.

Vous dire ce qu'est cette haine, surtout dans les grands sectaires de la révolution, c'est ce que je n'entreprendrai pas. L'histoire, messieurs, a enregistré dans ses annales le souvenir d'une haine demeurée célèbre. On dit qu'au bruit de l'antagonisme à jamais fastique qui armait Rome contre Carthage et Carthage contre Rome, le jeune Annibal amassait dans son cœur des trésors de haine et de vengeance, et qu'un jour, la main étendue sur l'autel, il jura devant les dieux protecteurs de la patrie de détruire l'éternelle rivale et l'éternelle ennemie de Carthage.

Eh bien, messieurs, la haine de la révolution est comme la haine d'Annibal ; que dis-je ? plus opiniâtre, plus âpre, plus implacable encore que la haine du grand Carthaginois. Elle aussi, jeune encore, elle a fait contre Rome le serment de son implacable haine ; elle aussi, elle a juré devant ses dieux infernaux de l'attaquer toujours, et, s'il se peut, de l'anéantir à jamais.

Et puisque nous évoquons en ce moment les souvenirs des haines illustrées par l'histoire, si vous voulez entendre tout ce que cette haine renferme dans son soin frémissant, le terme suprême de son ambition et de sa félicité, ah ! laissez-moi redire, en l'affaiblissant, un cri où retentit, mieux qu'en tout ce discours, cette haine contre l'Eglise et contre Rome, le cri de la Romaine agrandi par le génie de notre poëte national :

> Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
> Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

Eh bien, messieurs, qu'en pensez-vous ? Cette haine sans pareille et sans précédent dans l'humanité vous paraît-elle un phénomène ordinaire ? Ne sentez-vous pas que nous sommes ici en face du mystérieux ? Ne dirait-on pas que quelque chose comme la répulsion de Dieu, quelque chose comme la haine du divin ? Ah ! sans doute le divin est ici ; on le sent qui perce à travers ces haines humaines. Pour être haï de la sorte, non-seulement, comme dit de Maistre, il faut être la vérité, il faut être la vérité *divine*, il faut porter Dieu en soi ; la présence du divin seule peut à ce point susciter le satanique.

Ou, si vous vous obstinez à nier dans l'Eglise, comme cause et raison de ces haines innomées, la présence du divin, il y a une chose que vous ne pouvez contester et sans laquelle ce phénomène de la haine univer-

selle, permanente, implacable, serait convaincu d'être un phénomène inexplicable ; c'est, dans l'Eglise catholique, la présence de la force ; c'est, dans l'institution la plus désarmée qu'il y ait sur la terre, la plus grande puissance morale que l'on ait jamais vue. Ah ! si, comme on se plaît à le proclamer, l'Eglise n'est plus que l'impuissance, alors pourquoi contre l'impuissance ces perpétuels assauts ? Pourquoi ce déploiement de forces qu'on croirait organisées pour escalader le ciel et détrôner Dieu même ? Pourquoi toutes les sciences et toutes les philosophies, toutes les littératures et toutes les poésies, tous ces livres et tous ces journaux, toutes ces chaires et toutes ces écoles, toutes ces ligues de la parole et de l'enseignement, toutes ces polémiques ardentes où l'on sent frémir le souffle des passions ? Pourquoi contre le fantôme du *clérical* ces défiances opiniâtres, ces précautions jalouses, ces cris de de haine, ces explosions de colère et, plus souvent encore, ces peurs d'enfant ? Et tout cela, remarquez-le bien, se produisant sous mille formes diverses sur tous les points de l'Europe, ou plutôt d'un bout du monde à l'autre.... *Quare fremuerunt gentes.* Pourquoi contre la grande bienfaitrice du monde ce frémissement des nations ? Pourquoi contre la même et l'unique adversaire cette sorte de soulèvement général et d'armement universel ? Quoi ! pour vaincre la faiblesse, pour confondre l'impuissance, pour attaquer une ombre, pour tuer un fantôme, pour résister au néant ? Ah ! l'iniquité ici se ment à elle-même avec un éclat qui retentit par toute la terre.

L'impuissance, la faiblesse, le néant ! dit l'Eglise en regardant ses ennemis. Ah ! si je l'étais, vous auriez moins peur de moi ; si j'étais l'impuissance et rien que l'impuissance, vous me haïriez moins ; et si, comme vous essayez de le faire croire, je n'étais plus rien dans le monde moderne, vous ne feriez pas à mon néant une si rude et si implacable guerre. Allez, vous avez beau proclamer par les mille voix de la presse toutes mes faiblesses et toutes mes impuissances, vos haines témoignent et vos attaques démontrent ; elles témoignent de ma puissance ; elles démontrent qu'au sein de ma faiblesse même vit et tressaille ce que vous redoutez le plus, la force. Ah ! c'est qu'en effet, messieurs, grande est la force qui arme tant de haines ; si grande aujourd'hui encore est cette force catholique, elle pèse d'un tel poids dans la balance de vos destinées, que vous ne pouvez vous en passer, et que tout, aujourd'hui plus que jamais, conspire à démontrer que vous avez besoin d'elle.

Telle est la seconde face de ce grand fait contemporain : l'institution la plus repoussée par le siècle se démontre la plus nécessaire au salut de notre siècle. L'Eglise, en face d'une humanité menacée de mourir de toutes ses défaillances, dit à cette humanité qui la repousse : " Venez à moi, je suis la résurrection et la vie. "

II

Messieurs, en venant vous dire : Hors de l'Eglise, et surtout contre cette Eglise répudiée par tant de haines, ni dans l'ordre intellectuel, ni dans l'ordre moral, ni dans l'ordre social, ni dans l'ordre religieux, il n'y a pas de salut, ah ! ce n'est pas un défi que je viens porter à mon siècle ; c'est un cri d'amour et d'espérance que je veux lui faire entendre.

En dehors de l'Eglise, où sont les éléments de salut, les gages d'avenir, les signes d'espérance ? Vous avez essayé de tout, et pour vous sauver, rien ne suffit. Partout où vous creusez sans l'Eglise, et surtout contre l'Eglise, vous ne rencontrez que des effondrements et vous n'ouvrez que des abîmes. Et voici que cette reine du monde repoussée par le monde ; cette bienfaitrice de l'humanité poursuivie par l'ingratitude ; cette majesté désarmée, harcelée par tant de forces, et, comme disait superbement Lacordaire, " cette captive d'une jalousie universelle ", il se trouve qu'au milieu de toutes nos défaillances elle est seule notre force ; qu'elle est, contre l'envahissement de toutes les barbaries, notre unique défense, notre boulevard dans le présent, notre bouclier pour l'avenir. Et voici que pour traverser les ténèbres, les corruptions, les révolutions et les désastres où notre société moderne se traîne de catastrophes en catastrophes, nous avons besoin du regard, du cœur et de la main de notre mère la sainte Eglise catholique.

O la plus faible et en même temps la plus puissante des mères, oui, vous seule pouvez faire bonne garde autour de vos enfants menacés par tant de périls ! O sainte Eglise catholique, j'en prends à témoin et nos immenses faiblesses et nos immenses dangers, oui, vous seule pouvez empêcher ce siècle de périr tout à fait dans les trois abîmes de ses erreurs, de ses corruptions et de ses révolutions, et dans l'abîme encore plus profond de son irréligion ! Ah ! nous vous en conjurons, ô mère, malgré nos ingratitudes, nos révoltes, nos mépris, nos haines même, ne nous quittez pas. Le temps se fait sombre et l'on croit entendre, derrière des nuages qui portent la tempête, gronder une foudre lointaine ! Ah ! demeurez avec nous ! En vous quittant, ô mère divine, à qui donc irions-nous ? *Ad quem ibimus* ? . Vous anéantie ou retirée de nous, qui pourrait nous sauver ? Où est, en dehors de vous, aujourd'hui, je ne dis pas la puissance créatrice, mais la puissance préservatrice seulement ? Où, loin de vous, la force capable de porter le monde, à travers tant d'écueils, au terme de ses destinées ?

Et d'abord, où est la puissance capable de porter sans faiblir le monde des intelligences ? Où sont, à l'heure qu'il est, les doctrines complètes et les systèmes achevés ? Où sont les croyances fixes, les principes

certains, les symboles acceptés ? Vous demeure-t-il, nonseulement en religion, mais même en politique, en morale, en philosophie, un seul grand principe inébranlé, une seule vérité tout à fait debout ? A travers tant de systèmes discordants, tant d'opinions confuses et de philosophies babyloniennes qui conduisent l'esprit humain au bord des grands abîmes ; dans ce pêle-mêle de théories et d'utopies, de négations et de scepticismes où l'on voit passer, comme des fantômes blafards dans une nuit obscure, fouriérisme et saint-simonisme, panthéisme et positivisme, athéisme et matérialisme, rationalisme et socialisme, où se rencontre une vérité, une seule, pouvant rallier toutes les intelligences et servir de boussole à l'humanité voyageuse, sur l'océan où elle navigue au souffle de toutes les erreurs, guidée par des génies qui ont perdu leur chemin ? Et pour traduire ici sous d'autres images une même idée, l'impuissance de sauver le présent et d'assurer l'avenir, laissez-moi vous demander où, sur ce sable toujours mouvant des opinions et des philosophies humaines, vous espérez trouver une base pour appuyer un édifice. Où, dans ce vide des intelligences, dans cette absence totale de principes qui se trahit dans toutes les sphères de la vie, où trouver un point de départ pour marcher en avant ? Et dans ces demi-jours où les philosophies, même les meilleures, laissent flotter les intelligences, dans ces systèmes crépusculaires ou tout à fait ténébreux, où prendre le flambeau capable d'illuminer toutes les grandes routes de la vie humaine ?

Qui parmi vous trouvera la base pour construire, le point de départ pour avancer, la lumière pour éclairer, le ressort pour élever, et par-dessus tout la force pour sauver ? Ah ! ce fondement de l'édifice, ce point de départ de la marche, ce ressort du mouvement, cette lumière du chemin, cette puissance, en un mot, qui résume et suppose toutes les autres, la puissance de nous sauver, s'il est un homme parmi vous qui l'a trouvée dans une idée éclose de son cerveau, dans une doctrine sortie de son génie, qu'il se lève et qu'il dise : "Me voici. Moi je vous sauverai ! "

Ah ! messieurs, bien loin que nous puissions attendre de toutes nos philosophies le salut du présent et l'espérance de l'avenir, est-ce qu'il peut vous échapper que nous avons, au contraire à trembler devant les abîmes qu'elles creusent sous nos pieds, devant les menaces qu'elles suspendent sur nos têtes et devant les orages qu'elles font monter dans notre ciel de tous les bouts de l'horizon ? Véritable sinistre qui passe dans le monde des esprits, pareil à ces ouragans dévastateurs qui passent dans le monde des corps, la voyez-vous d'ici cette trombe tempêtueuse qui roule en tourbillonnant sur elle-même ? La voyez-vous venir, soulevant sur les chemins la poussière qui obcurcit le soleil, et emportant dans sa course tous les éléments de destruction qu'elle entraîne

dans son tourbillonnement ? La voyez-vous déracinant la forêt, fracassant les grands chênes, ruinant les édifices, tuant les animaux et les hommes, et laissant derrière elle, avec une longue traînée de ruines, les champs dévastés et les populations consternées ? Tel m'apparaît à peu près, dans son ensemble, le passage de tant de doctrines et de philosophies vertigineuses, véritable tourbillon du monde des intelligences, cyclone formidable qui s'abat sur les peuples, déracinant toutes les convictions, ébranlant toutes les certitudes, pulvérisant tous les symboles, et laissant les esprits s'étouffer dans ce vide où la vérité se dérobe à l'intelligence, comme une poitrine à laquelle manque son atmosphère. " Eh bien, pour vous arracher à ces grandes catastrophes du monde intellectuel, me voici, vous dit l'Eglise ; me voici avec ma doctrine complète, avec mes dogmes certains, avec mon symbole défini, prête à résoudre pratiquement tous les grands problèmes soulevés par votre siècle. "

Et dans l'ordre moral, où trouver la puissance pour régénérer l'humanité qui se meurt et relever les générations qui penchent ?... Je pénètre au fond de ces philosophies qui annoncent avec fracas la régénération du monde par la morale nouvelle, et je frémis en y voyant mourrir toutes les vertus qui sont le pain substantiel de la vie des nations. La chasteté, l'obéissance, la justice, le droit, le désintéressement, le sacrifice, l'héroïsme, que deviennent toutes ces saintes et sublimes choses, au sein de tous ces systèmes qui suppriment Dieu, l'âme, la liberté, l'immortalité, la responsabilité, et par là suppriment du même coup la raison, la condition, la sanction, l'essence même de toutes les vertus ?

Certes, messieurs, même pour l'observateur qui ne regarderait qu'à la surface de notre monde nouveau, le spectacle de nos dépravations serait déjà bien assez désolant.

Embrassez d'un seul regard toutes les variété des dépravations qui se produisent sur le théâtre de notre monde vivant, et vous frémirez de vos découvertes : extravagance de luxe, orgies de sensualisme, dévergondage de plaisir, de voluptés, d'obscénités, passant des mœurs dans les livres et des livres dans les mœurs ; exagération de paganisme poussée jusqu'aux extrêmes limites de l'audace, et quelquefois jusqu'aux frontières de l'impossible ; prodiges de débauches capables d'étonner même les vieilles corruptions d'Athènes et de Corinthe, de Rome et de Carthage, de Cythère et de Paphos. Je les vois, toutes ces hontes, se dresser devant moi, à toutes les surfaces de cette société si fière d'elle-même pourtant, et chaque matin venant devant l'univers exalter toutes ses grandeurs, vanter tous ses progrès, voir même toutes ses vertus. Je soulève d'une main tremblante le vêtement luxu-

eux qui couvre de soie, de pourpre et d'or tout notre corps social, et des pieds à la tête j'aperçois une effroyable lèpre, la lèpre de toutes les dépravations humaines. Je me penche sur ce corps malade, j'en écoute le souffle, j'en respire l'haleine ; je me détourne en m'écriant : " Pourriture ! "

Et pourtant le mal qui m'épouvante ici le plus et doit le plus à tous donner à réfléchir, ce n'est pas la corruption qui est dans les faits et la dépravation qui est dans les mœurs ; c'est la perversion qui est dans les idées et la dépravation qui est au fond de ces doctrines ; immondes doctrines qui font germer tous les vices et d'où sortent, comme une génération spontanée, la corruption dans les faits et la dépravation dans les mœurs.

Oui, messieurs, sachez-le bien, ce qu'il y a ici de plus triste à contempler, ce n'est pas la corruption qui s'attache au corps de la société comme une lèpre horrible ; c'est la consécration octroyée par les doctrines à la corruption elle-même. Vertu, morale, sainteté, justice, tout cela, je le sais, est encore dans les mots et prétend vivre dans les choses. Mensonge, hypocrisie, dérision ! Vos philosophes, ceux-là surtout qui se vantent de leur anti-christianisme, qu'ont-ils fait sous vos yeux ? Ils ont vidé les mots ; dans leur fureur d'innovation, ils ont jeté au vent du doute et de la négation tout ce que renfermaient ces mots, c'est-à-dire, les idées du genre humain, et par un reste de pudeur publique, ils en ont gardé l'écorce aride et la forme menteuse ; et voici que ces mots, qui portaient la vie, ne portent plus que la mort ; sépulcres vides d'où la vie s'en est allée !

Eh bien, je le demande, en face de cette mort des vertus et de cette glorification des vices, où trouver parmi nous, en dehors de l'Eglise catholique, la puissance de faire remonter le niveau de nos vertus ? D'où nous viendra le sel conservateur qui empêchera les dernières parties demeurées saines de se corrompre avec tout le reste ? D'où viendront surtout les germes régénérateurs qui feront sortir les vertus du sein de nos corruptions, et sur nos ruines morales refleurir la sainteté des mœurs ? C'est la question !

Oui, messieurs, c'est la question ; et j'admire ici comment certains hommes de ce temps essayent de la résoudre. Que faire pour arrêter ces mœurs qui poussent droit au grand gouffre ? Que faire pour relever, pour purifier, pour régénérer cette humanité qui se meurt de débauche ? Et des hommes graves ont répondu : " Il n'y a rien à faire, rien, si ce n'est de lui bâtir de belles demeures et de vastes théâtres ; rien, si ce n'est de lui donner, toujours de plus en plus, ce qu'appelait la Rome corrompue des Césars, " *du pain* et des jeux " *panem et circenses !*... rien, si ce n'est d'étendre sur cette lèpre des corruptions morales

le voile brillant du luxe, de la richesse, des spectacles et des plaisirs !

Voilà tout ce qu'ils imaginent pour conjurer les orages qui montent à tous les horizons. Ah ! c'est que quelque chose leur dit que s'ils peuvent tout par le dehors, ils ne peuvent rien par le dedans. Ils n'ont ni les éléments pour transformer les âmes, ni les germes pour régénérer les peuples. L'Eglise, et l'Eglise seule garde les éléments de la transformation et les germes de la résurrection morale des peuples même les plus corrompus ; elle les porte dans la virginité de ses doctrines, dans l'intégrité de ses principes et dans l'efficacité inimitable de ses sacrements. Et c'est là ce qui trace une ligne profonde entre la dépravation morale en dehors de l'Eglise et la dépravation morale dans l'Eglise même. L'Eglise porte dans son propre sein la puissance de régénérer ; elle garde, toujours prêts à faire éclore les vertus au sein même de la corruption, les germes indestructibles de la vie morale.

Et avec les éléments et les germes de la régénération morale elle garde, elle aussi, les germes, et les éléments de la régénération morale.

Ah ! la régénération sociale, elle est, à l'heure qu'il est, plus pressante qu'on ne peut dire. Car ce qui menace de périr aujourd'hui, dans ce nouvel envahissement de tant de doctrines subversives et de théories sauvages, ce n'est pas seulement la sainteté des mœurs, c'est la vie même des sociétés. Qu'ai-je ici besoin de vous instruire ? Est-ce que vous n'entendez pas le génie de 93, qu'on pouvait croire noyé dans le sang versé par ses mains farouches. rugir autour de vous par certains soupiraux ? Est-ce que ces rugissements qui dominent toutes vos voix, même les plus éloquentes, ne vous font pas assez entendre le mal social accumulé au sein de la société contemporaine ?

Qui donc, au milieu de cette orgie de doctrines, antisociales faisant au milieu de vous, à votre trop grande surprise, leur explosion nouvelle, qui donc se sent aujourd'hui capable de tenir debout et fermes tous les principes fondamentaux qui portent les sociétés humaines, et cela par le seul miracle de la puissance et de la force morale ? Qui saura sauvegarder les éléments les plus primitifs et les plus vulgaires de la vie sociale, que vous voyez chaque jour périr dans les systèmes des idéologues et sous la plume de leurs scribes mercenaires, payés à tant par jour pour travailler par la parole et par la plume à la destruction des vérités qui font vivre les peuples ? Qui défendra toutes ces grandes choses que la société peut posséder dans des mesures diverses, mais dont elle ne peut absolument se passer tout à fait, la liberté, l'égalité, la fraternité, l'autorité, la propriété ?

La liberté ! Vous en parlez toujours, et je ne m'en étonne pas ; car, dit Bossuet, " le peuple suit, pourvu qu'il en entende seulement le

nom " ; et vous ne voyez pas que vous en avez d'autant moins que vous en parlez davantage, et que ce qui périt par-dessus tout au fond de tous ces mécanismes de vie sociale rêvés par la révolution, c'est surtout cette chose qu'elle a la prétention de donner au monde, la liberté ? Quand comprendrez-vous enfin que rien n'est en réalité plus despotique que tous ces langes, et toutes ces enveloppes, et tout ce luxe de législation, de bureaucratie et d'administration que ce triste génie travaille sans cesse à multiplier autour des êtres libres ?

Vous parlez de l'égalité aussi, de l'égalité dont le nom passe sur nous comme un souffle de tempête. Allez, prenez-en votre parti : en dehors de l'Eglise, en dehors de son dogme qui en est la plus haute consécration, de son histoire qui en est la plus magnifique réalisation, non, en vérité, vous ne verrez jamais sur cette terre le règne de la véritable égalité. Au lieu d'atteindre, dans ce qu'elle a de légitime et de réalisable, l'égalité sociale, vous aboutirez à cette honteuse contrefaçon, à ce triste simulacre qui se nomme *l'égalitarisme.* Un jour vous passerez, avec toutes vos libertés captives, sous le niveau que fera peser sur vos têtes un effroyable despotisme ; vous tomberez sous le joug de quelque soldat heureux, et c'est alors que, posant sur vos fronts humiliés le bout de son sabre victorieux ou de son sceptre omnipotent, le despote dira le dernier mot de l'antichristianisme social : " L'égalité dans la servitude ! "

Vous parlez surtout de la fraternité. Oh ! la fraternité, ce rêve le plus séduisant et le plus légitime de nos sociétés modernes, n'espérez pas la réaliser en vous armant contre l'Eglise, la plus grande famille de frères que l'on ait jamais vue se pressant d'un bout du monde à l'autre sur le cœur d'une même mère. Si vous la reniez cette maternité divine la fraternité humaine vous fuira éternellement. Vous en reverrez le nom peut-être écrit au frontispice de vos monuments et de vos institutions ; mais la chose se traduisant dans les réalités de la vie sociale, jamais ! Vous vous en irez, à travers des chemins sans issue, poursuivant à perdre haleine l'idéal toujours fuyant des sociétés fraternelles, et au lieu de la fraternité qui embrasse et sauve les frères, vous rencontrerez le monstre qui médite le massacre des frères ; et un jour peut-être vous reverrez s'étaler, dans des proportions qui n'ont pas encore été vues, cette effroyable ironie sociale, la fraternité debout sur ses échafauds, abattant la tête des frères et en faisant rejaillir le sang sur les deux statues de l'Egalité et de la Liberté !

Puissiez-vous, d'ailleurs, maintenir parmi vous ces trois choses qui sont comme les trois colonnes de l'édifice social. Mais l'autorité, l'autorité librement acceptée et librement obéie, comment la fonderez-vous en reniant pour vous-mêmes la plus haute autorité devant laquelle les

hommes se soient jamais inclinés? Où, sur ce sol de la patrie éternellement remué; où sur cette terre dix fois labourée soixante et dix ans par le soc de tant de révolutions; où sur cette poussière de sceptres, de trônes et de dynasties, appuyer assez fermement le piédestal et élever assez haut la statue de l'autorité pour lui assurer une inviolable obéissance et d'intarissables respects?

Vous le voyez, en dehors de l'Eglise, tous les éléments de la vie sociale se dérobent et vous échappent de toutes manières. Encore n'ai-je pas parlé de cet élément qui vous touche le plus et qui fait vibrer la fibre frémissante des intérêts personnels: je veux dire la propriété. Or pouvez-vous ignorer que le catholicisme est le plus fort boulevard qui défend envers et contre tous cette base sociale sans laquelle vous essayeriez en vain d'élever une société quelconque, la propriété? Avez-vous oublié qu'un jour, au milieu de nos tempêtes sociales, la propriété elle-même faillit sombrer dans un abîme, l'abîme béant du communisme et du socialisme, et que l'Eglise, qui, alors comme aujourd'hui, ne possédait plus rien parmi vous, apparut à votre effroi comme le palladium sacré de vos droits menacés?

Et à l'heure même où je vous parle, que signifient ces mots qui repassent sur nos têtes comme des signes avant-coureurs de tempêtes nouvelles? J'entends parler de *justice* sociale, de *restitution* sociale, de *liquidation* sociale; mots ingénieux et délicats sentant leur parfum, disons mieux, leur odeur démagogique, et qui signifient, en bon français, la spoliation et peut-être l'extermination sociale! Or savez-vous qui, devant de telles menaces, ne fléchira jamais? Savez-vous l'institution qui est encore le plus ferme boulevard de la propriété menacée par la prédication du vol et de la spoliation? Celle qui ne possède rien aujourd'hui; celle qui ne pactisera jamais avec aucune iniquité; celle qui, devant toute violation du droit, se montrera toujours divinement inflexible; celle qui, dans ses membres les plus dévoués et ses enfants les plus fidèles, saura toujours mourir, non pour le triomphe de vils intérêts, mais pour le triomphe de l'éternelle justice: l'Eglise catholique!

Ainsi, messieurs, vous le voyez, force intellectuelle, force morale et force sociale, tout cela tient à l'Eglise et est pour ainsi dire l'Eglise même. Et la force religieuse, cette force sans laquelle, nous l'avons vu l'année dernière, rien ne se soutient dans le monde, où la trouverez-vous, en dehors de l'Eglise, telle que l'humanité l'invoque et la demande pour marcher à sa destinée? En dehors du christianisme, et même dans le christianisme, où y a-t-il une religion capable de contenir les passions, d'enchaîner les consciences, de brider les multitudes? Est-ce le brahmanisme? Est-ce le boudhisme? Est ce le mahométisme? Est-ce le protestantisme? Est-ce le russianisme? Ici je vous de-

mande de vous souvenir; je vous demande de vous rappeler et au besoin de relire ce que nous avons établi l'année dernière, avec une évidence qui a désespéré même la contradiction, à savoir qu'en dehors de l'Eglise catholique il n'y a pas d'édifice religieux debout et se soutenant lui-même et par lui-même. Qu'est-ce, en effet, en dehors de l'Eglise, que toutes ces constructions soi-disant religieuses et portant encore dans leur nom le grand nom de Jésus-Christ ? Qu'est-ce que tout cela, je vous prie, pour défendre notre présent et assurer notre avenir ? Quoi ! des échafaudages construits de mains d'hommes et appuyés sur des sabres ! Quoi ! des masures religieuses faites avec des ruines de religions : des amas de poussière que balayera le premier vent de l'avenir ; des fantômes d'Eglises et de société religieuse, relativement jeunes, déjà gagnées par la vétusté, et qui demain peut-être couvriront la terre de leurs débris et élèveront jusqu'au ciel, sur des monceaux de ruines, le témoignage grandiose de leur impuissance !

Telle est, messieurs, notre situation religieuse. Pour couvrir aujourd'hui l'humanité et lui donner un abri contre les tempêtes déchaînées de toutes parts, il n'y a qu'un édifice vraiment debout, assez large pour tout embrasser, assez fort pour résister à tout, l'Eglise catholique !... Vous qui creusez autour de ses fondements pour ébranler toute la masse ; vous qui rêvez, comme un progrès pour l'humanité, la démolition de cet édifice séculaire, le plus sublime, le plus fort et le plus résistant qui ait jamais été bâti sur cette terre pour abriter l'humanité, au nom du ciel, avant de démolir le vieil abri de l'humanité, montrez-nous, oui, montrez-nous celui que vous avez préparé de vos mains humaines pour couvrir cette humanité déshéritée de son abri divin. Avant de jeter par terre, comme vous vous en vantez, l'édifice du passé, montrez dans le présent les premières assises de ce que vous nommez, dans votre langue superbe, l'édifice de l'avenir. Ah ! je regarde autour de moi, je ne vois que des ruines entassées sur d'autres ruines ; je cherche quelque chose qui s'élève ; me demande où sont les hautes murailles appelant le dôme qui doit tout couvrir et tout couronner, et voici que je n'aperçois pas même de fondements. Je ne vois que des hommes qui creusent, qui creusent toujours ce sol tourmenté où ils ne rencontrent qu'un sable toujours mouvant, et qui, au lieu de poser sur un granit inébranlable la pierre angulaire du nouvel édifice, ne font qu'ouvrir des puits profonds qui donnent le vertige, et devant lesquels reculent quelquefois d'épouvante ceux-là même qui les ont creusés : téméraires génies, esprits audacieux qui creuseraient jusqu'aux enfers pour essayer d'en faire sortir le secret du paradis. ' Edifice de l'avenir, disent-ils, à la bonne heure ! " Mais en attendant que votre première pierre s'appuie enfin sur quelque chose, au milieu de tant de décombres accumulés par vos coups, dites, que

prétendez-vous faire de cette humanité, si ce n'est une humanité assise sur des ruines et exposée à tous les orages ? Edifice de l'avenir ! Quel édifice, je vous prie ? Edifice intellectuel ? Vous avez détruit tous les principes. Edifice moral ? Vous avez nié toute vertu. Edifice social ? Vous avez ébranlé avec le principe d'autorité la base de toute société. L'édifice religieux !... Quel édifice, grand Dieu ! un édifice de négations religieuses poussées d'erreur en erreur jusqu'à la négation même de toute religion ! édifice digne d'être construit par Satan ! l'édifice de la confusion ! moins que cela, l'édifice du néant !

Ainsi se proclame dans la lumière des faits l'impuissance de l'humanité contemporaine pour se sauver elle-même. Dans l'ordre intellectuel, moral, social et religieux, le monde, sans appui et sans équilibre, se sent suspendu sur l'abîme ; il y penche de toutes manières, et l'on dirait qu'une puissance fatale l'y pousse chaque jour. Une seule force, à l'heure qu'il est, est capable de le retenir et de le faire remonter ; une force toute morale et matériellement désarmée ; cette force se nomme l'Eglise catholique. Cette société moderne, fille légitime, mais ingrate, de l'Eglise, a besoin pour vivre de revenir à sa mère. Et c'est elle qu'on repousse ; c'est cette force que l'on attaque ; c'est cette Eglise que l'on se prend à haïr ! Le sort pourtant en est jeté, ô société moderne ! Voici ton destin prophétisé par la voix des choses : tu reviendras à l'Eglise ta mère, ou tu passeras, d'écroulements en écroulements, à travers d'effroyables cataclysmes. O société, société brillante, mais faible, riche de tout ce qui resplendit, pauvre de tout ce qui fait vivre ; enivrée du vin de ton orgueil, tu as beau dire et redire, toi aussi, le *fara da se* de ta suffisance pleine de superbe ; tu as beau t'écrier, comme le grand dragon dont parle l'Ecriture : " Je me suis faite moi-même et je saurai me sauver " ; non, non, au point où sont venus parmi nous et les hommes et les choses, rien de ce qui est de toi, et de toi seulement, ne suffit à te sauver. Il ne te reste qu'un moyen de salut, c'est l'arche, l'arche destinée à porter au-dessus des flots l'humanité qui ne veut pas périr, la sainte Eglise catholique et romaine.

Ah ! messieurs, niez tant que vous voulez l'approche du déluge ; la pluie tombe et le flot monte ; il monte toujours, et tout vous crie comme aux jours de Noé : " Entrez, entrez dans l'arche : car qui ne sera pas dans l'arche sera noyé par le déluge. " Ou plutôt, déjà jetés que vous êtes sur les grandes eaux et battus de toutes parts, comme des nautoniers dans la tempête, par tous les vents qui soufflent de tous les horizons, vent des erreurs, vent des scepticismes, vent des négations, vent des passions, vent des révolutions, entrez, entrez dans la barque toujours agitée, mais jamais submergée ; la barque ouverte à tous les vents, mais ouverte aussi à tous les naufragés ; barque invincible dont

Pierre, depuis dix-huit siècles, tient sur les flots le gouvernail triomphant. Lui seul sait où il faut jeter l'ancre pour résister à toutes les tourmentes; lui seul, à travers toutes les ténèbres, découvre l'étoile qui doit guider notre marche; lui seul possède la force qui supporte le choc de toutes les vagues; lui seul enfin porte dans sa barque le Christ sauveur, le Christ endormi quelquefois, mais sachant toujours se réveiller à temps pour commander à la tempête lorsqu'il entend Pierre s'écrier : *Domine, salva nos, perimus* " Seigneur sauvez-nous, nous périssons. "

Messieurs, croyez-le bien, ce n'est pas ici une vaine métaphore, une simple image évoquée pour le besoin ou l'éclat du discours; Dieu me garde, dans une telle situation, d'un tel jeu d'enfant, d'un tel abus de la parole. Ce ne sont pas des images seulement; ce sont des réalités, toutes les réalités vivantes qui vous crient: " Allez à l'Eglise, allez à l'Eglise ! " Ou plutôt c'est l'Eglise elle-même qui vous crie par la voix des choses; *Venite ad me.* " Je suis la résurrection et la vie *Ego sum resurrectio et vita.* Avec moi sans doute la lutte vous demeure, car je suis l'Eglise militante; mais la victoire est certaine. Avec moi la marche est laborieuse encore, car c'est la marche dans l'exil; mais cette marche, c'est le progrès, car avec moi la route est tracée, la force est trouvée, le ressort est posé, le mouvement est donné, l'idéal est poursuivi, le monde est sauvé ou du moins il vogue, au souffle de Dieu, vers l'éternel et béatifique rivage où le progrès convie l'humanité à sa dernière splendeur et à ses suprêmes fêtes. "

TROISIÈME CONFÉRENCE.—28 Février, 1869.

DE LA VITALITÉ DE L'ÉGLISE.

Messieurs,

Après avoir posé devant vous l'Eglise comme le miracle de l'histoire, miracle de grandeur, de stabilité et d'efficacité, nous avons considéré ce grand fait religieux sous ces deux aspects; nous avons dit l'Eglise repoussée par notre siècle, et l'Eglise nécessaire à notre siècle. D'un côté la haine de l'Eglise; de l'autre le besoin de l'Eglise: telle est la double face du grand fait.

La haine de l'Eglise, phénomène le plus mystérieux et en même temps le plus palpable, la haine la plus universelle, la plus perpétuelle, la plus implacable qui se soit jamais vue dans l'humanité. Le besoin de l'Eglise se présentant, dans le débordement de nos erreurs, de nos passions et de nos révolutions, comme l'arche aux approches du déluge; l'Eglise

nécessaire pour nous arracher à l'abîme de nos erreurs, à l'abîme de nos dépravations, à l'abîme de la révolution et à l'abîme encore plus profond de l'irréligion ; si nécessaire, que si la société moderne continue de se séparer de l'Eglise, la force des choses doit l'entraîner dans d'effroyables cataclysmes.

Et maintenant que nous avons vu l'Eglise comme le grand fait religieux sous les deux aspects que je viens de dire, il s'agit de vous montrer comment l'Eglise présente les caractères et réalise les conditions que nous avons demandées, l'année dernière, à la religion appelée à guider l'humanité dans la voie de son progrès. Or le premier signe qui doit distinguer entre toutes les autres la religion directrice du progrès de l'humanité, c'est la vitalité, c'est-à-dire la possesion pleine de la vie propre. La religion que nous cherchons doit donner le mouvement, et un mouvement d'ascension aux générations soumises à son maternel empire ; et ce qui donne le mouvement, ce qui est le mouvement même, c'est la vie, *vita in motu*. L'immobilité est le signe de la mort, c'est la mort elle-même ; le mouvement est le signe de la vie, c'est la vie elle-même. C'est ce qui explique pourquoi l'aspiration au progrès, c'est-à-dire au mouvement en avant, au mouvement qui élève et agrandit, se confond dans les mêmes âmes avec l'aspiration à la vie, car le progrès, dans les vivants, c'est l'accroissement de la vie. Vivre, vivre toujours davantage, c'est le cri de toute nature en croissance et de toute vie en progrès. Voilà pourquoi le maître de l'humanité ascendante, le vrai créateur du progrès humain disait au Père, dans sa divine prière en faveur de cette humanité qui allait grandir en lui et par lui : " Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient plus abondante." *Veni ut vitam habeant et abundantius habeant.* Et voilà pourquoi aussi, en se posant lui-même comme la tête et le cœur de cette humanité qui allait par lui remonter vers son sommet en gravitant vers son centre, il disait : " Je suis la résurrection et la vie" *Ego sum resurrrectio et vita.*

Donc, messieurs, ce que nous avons à rechercher ici avant tout, c'est la religion vivante. Je ne demande pas, remarquez-le bien, et ce point est décisif, où est la religion qui dure, car vivre et durer ne sont pas une même chose. Je demande où est la religion qui vit, se maintient, se développe et agit par sa vitalité elle-même. Arrière les religions mécaniques, qui ne durent et ne se soutiennent que par des procédés artificiels plus ou moins habilement concertés ; arrière le génie de la mort contrefaisant la vie. Il nous faut la religion vraiment organique et vivante dans le grand sens de ce mot, pareille à un corps où la vie abonde et surabonde ; une religion vivant de la vie sortie de son cœur et de ses entrailles, et n'ayant pas même besoin, pour croître et entretenir sa vitalité, de s'assimiler, comme tous les êtres créés, des éléments étrangers.

Cette vie, avons-nous dit, a des signes qui la font reconnaître dans l'humanité. Le premier, c'est la *spontanéité* par laquelle cette vie naît, se développe et agit toute seule. Mais parce que cette vie doit se perpétuer et couler comme un fleuve, de siècle en siècle, dans les veines de l'humanité, il faut qu'elle ait la puissance de se reproduire, c'est-à-dire la *fécondité*. Et parce que cette vie doit suivre l'humanité jusqu'à sa dernière heure et l'élever elle-même jusqu'au sommet de l'éternelle vie, il faut qu'elle ait ce signe absolument réservé et que ne présente ici-bas aucune chose créée, l'indéfectibilité de la vie ou l'*immortalité*; il faut qu'elle puisse dire toujours à l'humanité ce qu'a dit aux siens l'auteur même de la vie : Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles, vous montrant dans le temps la jeunesse de l'éternité.

Eh bien, messieurs, il y a une religion qui offre à tout regard impartial et lucide ces trois signes glorieux, et il n'y en a vraiment qu'une, l'Eglise catholique. Le temps et la force manqueraient au discours, si je voulais montrer dans tout leur éclat ces trois signes à la fois. Je réserve le troisième signe, en me contentant de l'indiquer, et vais me borner à montrer les deux premiers. O Eglise ma mère, apparaissez dans ce discours et révélez-vous telle que vous êtes, telle que le Christ vainqueur de la mort vous a posée sur la terre pour y perpétuer le mystère de sa propre vie ; venez dire par une faible voix, à ce siècle si affamé et si altéré de progrès et de vie ; " Vous cherchez le progrès par le mouvement et le mouvement par la vie ; or la vie, c'est moi-même, *ego sum vita* ; et cette vie éclate dans le double phénomène de ma spontanéité et de ma fécondité. "

I

Le premier signe de vitalité que l'Église catholique montre en elle même, comme un privilége à elle seule réservé, c'est ce que j'ai nommé le signe glorieux de la spontanéité. Là est, de l'aveu de tous ce qui sépare les êtres véritablement vivants des êtres ou des assemblages d'êtres purement mécaniques et artificiels, le mouvement vital sorti des profondeurs intimes de l'être vivant sans aucune impulsion du dehors, signe universel qui distingue partout dans les êtres vivants l'action de Dieu créateur. Regardez dans toute la nature, il n'est pas, dans tout le monde animal ou végétal, une apparition de la vie, si infinie soit-elle, qui ne se distingue de la matérialité pure et du pur mécanisme par ce signe non équivoque, la *spontanéité*, c'est-à-dire la vie qui se produit, s'étend et agit par un mouvement propre ; la vie qui sort avec évidence de ce qu'il y a dans son fond de plus intime et de plus mystérieux dans son mystère. Sous ce rapport, tout ce qui fut créé pour vivre dans la nature jouit plus ou moins de cette

propriété singulière, germer, se développer et se mouvoir soi-même et par soi-même.

Mais il en est tout autrement, si des êtres de la nature sortis immédiatement de l'action créatrice vous passez aux œuvres et aux créations sorties immédiatement de la main de l'homme. Un abîme sépare ici les créations humaines des créations divines, les œuvres de l'homme des œuvres de Dieu ; les œuvres de l'homme ne pouvant jamais ni naître, ni marcher, ni agir toutes seules.

Voilà pourquoi les religions humaines, par tout ce qu'elle tiennent de l'action propre de l'homme, manquent nécessairement de ce caractère de la spontanéité si remarquable dans les œuvres de Dieu. Voilà pourquoi, comme nous l'avons constaté l'année dernière, les religions même chrétiennes les mieux pourvues de toutes les resources et les mieux défendues par toutes les puissances humaines, protestantisme, anglicanisme, russianisme, sont condamnées à étaler au soleil, au sein de toutes leurs richesses et de toutes leurs splendeurs, le spectacle de la plus humiliante de toutes les indigences. Non-seulement elles n'ont pas la gloire de la liberté, elles n'ont pas non plus l'honneur de la spontanéité ; elles ne viennent, ni ne marchent, ni n'agissent toutes seules. Derrière leur berceau, leur mouvement, leur action, il y a une force, une impulsion extérieure, je ne sais quoi d'étranger et ne venant pas d'elles, qui leur crie : Va et marche ; va sous ma main qui te fait être et subsister ; marche aussi loin que mon souffle t'emporte ; et, sous le ressort qui te pousse, déploie ton action et prends ta place au soleil.

Voilà le fait palpable et universel des religions humaines, au moins dans ce qu'elles ont d'humain : elles sont mécaniques, artificielles, automatiques.

Eh bien, messieurs, au milieu, disons mieux, au-dessus de toutes ces religions incapables d'exister, de se développer et d'agir sans la main et le souffle de l'homme, voici le miracle que Dieu a montré sous le ciel : voici apparaître, dans le long cycle de sa vie, la religion vraiment spontanée ; spontanée dans sa naisance, spontanée dans son développement, spontanée dans son action, naissant toute seule, se développant toute seule, agissant toute seule, et par ces trois prodiges, qui se répondent et se complètent mutuellement, achevant ce miracle que Dieu m'appelle à vous montrer et qu'il vous convie à admirer avec moi, le miracle de la spontanéité, signe authentique et réservé de la vitalité de l'Eglise catholique.

Ce qui me frappe ici tout d'abord dans le miracle de cette vie, c'est la spontanéité absolue de sa *naissance.* A la lettre, la vie catholique *naît toute seule.* Et si vous ne tenez compte ici que des éléments de la nature et de l'humanité, cette naissance est, dans le vrai sens, et le seul vrai sens de ce mot, la *génération la plus spontanée* qu'il soit possible de

concevoir ; et l'Eglise catholique, dès sa première apparition, se déroba ainsi divinement à la loi qui gouverne toute génération dans la nature et dans l'humanité.

Regardez bien. Derrière elle, à sa naissance, comme auteur de sa naissance, il n'y a pas d'homme ; non, vous dis-je, il y a pas d'homme et dès lors pas de force et d'impulsion humaine. Que voyez-vous là, en effet, au berceau de l'Eglise notre mère ? Le Christ crucifié dans l'infamie ; un homme mort, dans une tombe scellée par le mépris et murée par l'opprobre. Quoi encore ? Les apôtres ? Ah ! oui, les apôtres, comme auteurs de cette génération aussi soudaine que mystérieuse, des hommes destitués non-seulement de tout prestige d'honneur et de gloire, mais de tout élément de puissance et de création ; les apôtres, c'est-à-dire, humainement et naturellement, des hommes *de rien*, des hommes néants, selon le mot prodigieux de l'Apôtre, *ea quæ non sunt eligit.* Et comment vient-elle, cette vie de l'Eglise qui ne doit ressembler à aucune autre ? Quoi ! vous le demandez ? Levez les yeux. La voilà qui vient, au jour de la Pentecôte, apportée dans un souffle du ciel ; elle fait, comme une tempête, sa soudaine explosion dans l'humanité ; elle fait briller son signe révélateur sur la tête de ces hommes de rien, tandis qu'elle fait tressaillir au fond de leur âme sa réalité divine. C'est la vie de Dieu qui descend dans des hommes, et tous en sont remplis, *repleti sunt omnes.*

Et voilà notre berceau ! Quel prodige !... Et tout à coup vous les voyez, ces hommes néants, envahis, subjugués, dominés par cette prise de possession de la vie de Dieu dans l'homme ; ces hommes faibles, timides, indifférents, les voilà, sans cause naturelle et sans raison humaine, subitement enflammés par un enthousiasme qui les transporte, les enlève, les ravit eux-mêmes hors d'eux-mêmes. Quelque chose d'invisible et d'humainement incompréhensible s'est posé sur eux ou plutôt est entré en eux ; c'est quelque chose comme une électricité mystérieuse qui fait vibrer en eux toutes les fibres de la vie humaine sous une secousse divine ; si bien que les témoins de ce phénomène inexpliqué et vraiment inexplicable s'écrient, dans l'étonnement qui les saisit : " Qu'est-ce que cela veut dire ? " *Quid hoc sibi vult esse?* " Ces hommes sont ivres ", s'écrie le peuple, *Musto pleni sunt.* Ah ! c'est que ces hommes étaient ivres en effet ; ils étaient enivrés de Dieu même ; ils avaient l'enivrement de la vérité divine, l'enivrement de la charité divine, l'enivrement de la vie divine. Oui, le flot de la vie de Dieu avait débordé sur eux et ils en étaient inondés. Et ces douze hommes ainsi remplis de la surabondance de cette vie qui les envahit de toutes parts et semble les soulever de la terre au ciel, c'était l'Eglise naissante, l'Eglise que les apôtres nommeront demain *Ecclesiam catholicam.*

Je le demande, messieurs, jamais vit-on sur la terre se révéler dans une institution naissante une vie plus divinement spontanée ? Où voyez-vous là une force humaine, une impulsion humaine ? Les apôtres sont là, il est vrai. Oui, ils sont là ; mais, au point de vue de la création humaine, hommes qui ne sont rien, hommes qui ne font rien, hommes qui ne peuvent rien, ils sont là, non pas créant eux-mêmes cette vie, mais envahis eux-mêmes par l'explosion subite de cette vie ; et au lieu d'en être les volontaires créateurs et les libres auteurs, ils se trouvent en être eux-mêmes, sans y avoir songé et sans l'avoir voulu, les organes obéissants et les ministres dociles.

Et en effet, messieurs, ce que vous trouvez ici de plus curieux à voir et de plus important à constater, c'est que la spontanéité omnipotente de cette vie est telle qu'elle s'impose comme une souveraine à ceux qui vont en être les agents sans en avoir été les auteurs, et qui, bien loin de lui donner l'impulsion et le mouvement, seront mus, poussés et emportés par elle. Cette vie, dans son mouvement victorieux, les entraîne si bien, en effet, que force leur sera de céder à ses divines violences et de la porter elle-même, sous sa propre impulsion, jusqu'aux extrémités de la terre.

Où donc voyez-vous ici, je ne dis pas la réalité, mais l'ombre d'une ambition ou d'une entreprise humaine, d'un projet ou d'un effort humain ? Où voyez-vous là rien qui ressemble à une préméditation de l'homme, à un travail de l'homme, à une création de l'homme ? Ah ! vous ne pouvez voir dans ce berceau miraculeux que ce que la Providence vient d'y faire tomber, la vie, la vie de Dieu éclatant dans l'humanité. Et il faut avoir perdu le sens des choses divines, voir même des choses humaines, pour se persuader que ces douze hommes de rien, en se partageant le monde et en s'élançant pour le conquérir, cédèrent à autre chose qu'à l'entraînement de cette vie qui les emporte par la force de sa spontanéité invincible et de son irrésistible impulsion.

Et qu'on ne dise pas ici que cet avénement de l'Eglise et ce phénomène de vitalité naissante ne fut que l'éclosion de ce qui était déjà, comme la fleur sur une tige, comme l'épanouissement de l'arbre déjà planté. Qu'on ne dise pas que l'Eglise fut le développement de l'organisation de telle ou telle doctrine déjà préexistante et lui communiquant sa vie. Non, l'Eglise, à sa première apparition, ne fut ni l'éclosion, ni le développement, ni l'agrandissement d'une doctrine ou d'une institution quelconque. Le génie de l'erreur humaine se heurte ici à ce berceau de la vie divine. Non, cette grande fleur du ciel ne s'est épanoui sur aucune tige humaine déjà vivante ; aucune philosophie, aucune doctrine, aucune religion du passé ne la portait dans son sein. Que dis-je ? elle ne fut pas même, comme on en pourrait le croire, un épanouissement de la synagogue, un simple per

fectionnement du judaïsme franchissant ses frontières et brisant ses langes pour envahir le monde et conquérir l'universalité. L'Eglise a été une création rigoureusement nouvelle; elle est sortie d'un seul jet de la vie de Dieu même, avec tous les principes de sa vitalité et tous les éléments de sa perfection. Entre Dieu, il n'y a pas d'intermédiaire. Vue du côté des créatures, l'Eglise est un phénomène sans cause; vue du côté de Dieu, elle est, dans le meilleur sens de ce mot, la germination spontanée de la vie de Dieu dans l'humanité; c'est Dieu même improvisant le règne de sa vie divine au fond de ces âmes humaines. La naissance de l'Eglise, c'est l'improvisation du chef-d'œuvre de Dieu dans l'humanité.

Mais, messieurs, voici de la vitalité de l'Eglise un miracle plus palpable. Autonome dans sa naissance, elle l'est plus dans sa croissance; spontanée à son point de départ, elle l'est plus dans sa marche; et la spontanéité de sa génération n'est surpassée que par la spontanéité de son développement.

Même en admettant qu'il y eût, au berceau de l'Eglise, une force humaine quelconque lui commandant de naître, resterait encore à savoir comment elle grandit sans raison humaine et sans ressort naturel; resterait à nous expliquer comment elle s'est développée—et avec la rapidité que vous savez,—sans force motrice étrangère à elle-même. Historiquement, pouvez-vous nier que, trois siècles passés, cette vie échappée du cœur de ces douze inconnus, dans une prédication humainement absurde et une parole littérairement barbare, s'était fait à elle-même une sphère grande comme le monde, j'entends le monde alors connu? Est-il vrai que dès le second siècle de l'Eglise, Tertullien osait publiquement menacer l'empire de la solitude, si tout ce qui portait le nom de chrétien, c'est-à-dire catholique, venait à se retirer? Est-il vrai que, même avant le triomphe de Constantin et avant le miracle du labarum, déjà, au dire des Pères contemporains, le grain du sénevé était devenu le grand arbre dont les rameaux couvraient toute la terre?

Qui avait donné à la vie catholique et cette rapidité de croissance et cette exubérance de végétation? D'où venait et ce besoin de dilatation et cette force d'envahissement? Humainement, naturellementet, si je l'ose dire, physiologiquement, qui poussait d'espace en espace cette vie envahissante et la faisait aller, à travers tous les obstacles, battre de son flot les plus lointains rivages? Rien, absolument rien.

Faut-il, messieurs, avec tous les apologistes catholiques, d'accord avec toutes les voix de l'histoire, faut-il vous dire, pour la centième ou pour la millième fois, que cette vie se répandant portout, s'infiltrant partout, courant partout à travers les générations émues, comme un sang nouveau dans les veines de l'humanité, ni la science ne la poussait, ni l'éloquence ne la poussait, ni la politique ne la poussait, ni une force humaine, ni

un souffle humain quelconque ne la poussait? Ah! messieurs, je n'oserais insister sur la démonstration d'un fait devenu commun de l'apologie catholique d'où sort toujours, cependant, la plus grande lumière et une démonstration de plus en plus victorieuse.

Arrangez, dénaturez, tourmentez ici en mille manières la vérité historique, voici le fait que vous n'ébranlerez jamais. Derrière cet immense mouvement de la vie catholique, c'est l'histoire qui vous le crie, il y a le néant de la force humaine. Que dis-je? non-seulement rien ne la pousse dans ce monde qu'elle envahit, mais tout semble lui dire et lui dit en effet, par la voix des choses: "Arrête!" Quoi donc! qu'est-ce qui veut empêcher cette vie de passer? Mais tout, et tout à la fois: les préjugés, les convictions, les philosophies, les religions, les mœurs, les traditions, les corruptions, les masacres et les exterminations. Tout cela crie à la vie: "Arrête!" Et la vie passe. Pourquoi passe-t-elle? A travers les écoles et leurs sophismes, à travers les persécutions et leurs échafauds, à travers tous les bataillons et leurs glaives menaçants, pourquoi passe-t-elle? Que dis-je? chassée de la lumière et du soleil, refoulée dans l'ombre des catacombes et le silence de nos cimetières, qui la faisait vivre et croître dans ces ténèbres, et pousser à travers ces souterrains ces rameaux vigoureux qu'on vit s'épanouir avec tant d'éclat au premier soleil de la liberté? Encore une fois, je le demande à l'histoire et à vous, mes contemporains, pourquoi la vie avait-elle marché et envahi la terre? Ah! demandez au sang pourquoi il circule, à la flamme pourquoi elle brûle, à la sève pourquoi elle se répand. Parce que je suis le sang, vous dit le sang; parce que je suis la flamme, vous dit la flamme; parce que je suis la séve, vous dit la séve. Et moi, dit l'Eglise catholique, j'ai marché, j'ai envahi, je me suis développée moi-même et par moi-même, parce que je suis la vie, la vie de Dieu dans l'humanité, et que c'est le propre de la vie de marcher, de se développer, de s'étendre et d'envahir toute sa sphère.

Donc, messieurs, c'est l'histoire qui le commande, bon gré mal gré, il faut en revenir à cette solution: l'Eglise marche toute seule; elle marche sans que rien ne la pousse, parce qu'elle est vivante, et que, comme telle, elle se pousse elle-même et par elle-même. Idée pleine de rayonnement, pour plusieurs d'entre vous tout à fait inattendue et peut-être surprenante; mais, pour moi, je l'avoue, toujours plus lumineuse et tout à la fois éblouissante: la vie catholique trouvant dans son sein le ressort qui la meut et la fait marcher, d'une marche libre et spontanée, et la conquête de ses destinées; la vie catholique, plante céleste éclose sur la terre sous un souffle de Dieu; la vie catholique, végétation, croissance et floraison la plus vraiment spontanée que le soleil des siècles ait jamais éclairée dans la sphère des créations morales et religieuses; la vie catholique, enfin, elle-même et par elle-même, se faisant jour à travers toutes les ténèbres où l'on voulait

l'enfermer, à travers toutes les ruines dont on croyait l'accabler, à travers tous les glaives dont on espérait l'exterminer, oui, voilà ce qui jette dans ma pensée un éclat d'évidence qui me domine et me fait m'écrier : " O vie divine dans l'humanité ! "

Mais non, dit ici la libre pensée, non, ce qui a donné à l'Eglise catholique cette croissance prodigieuse, ce n'est pas le ressort de sa propre vie la poussant par le dedans ; c'est le glaive de la persécution la poursuivant par le dehors et, par les coups dont elle la frappait, activant sa croissance, affermissant ses racines et multipliant ses rameaux. Oui, je le reconnais, c'est du grand arbre catholique, mieux que de n'importe quel arbre dynastique, que le poëte eût pu dire avec vérité :

> ...... Frappez, frappez encore,
> Plus vous retranchez de rameaux,
> Plus le tronc sacré voit éclore
> Des rejetons toujours nouveaux !

Oui, vous avez raison, si l'Eglise est un arbre divin ; oui, si sous son écorce la vie de Dieu circule comme une séve intarissable, si dans son tronc et dans ses racines la force de Dieu réside ; oui, dans ce cas, l'orage affermit l'arbre, les blessures fécondent la séve et multiplient les rameaux. Mais si l'institution est humaine, et, comme l'Eglise, désarmée et sans défense matérielle contre tout ce qui peut l'atteindre, que la persécution lui donne la force et le glaive la croissance, oh ! non, jamais ! Ah ! que les violences de la force puissent multiplier des sectes, des factions, des partis, des révolutions, des religions même portant elles-mêmes, pour se défendre, le fer et le feu, je comprends ! mais que le glaive multiplie, en les tuant par millions, des générations désarmées et n'ayant d'autre force, pour se défendre et se multiplier, que ces deux choses par lesquelles d'ordinaire tout périt dans l'humanité, à savoir *céder* et *mourir*, double force de tous nos apôtres et de tous nos martyrs, céder et mourir comme des agneaux ; qu'une telle religion doive à tous les coups reçus et à tout son sang versé cette dilatation de vie et cette exubérance de sève qui l'a fait envahir tout un monde, ô fanatisme de l'idée, ô crédulité de la libre pensée ! ah ! si vous y croyez à cette puissance du glaive pour affermir les religions et les doctrines ; si vous y croyez à cette fécondité de la mort pour multiplier la vie, eh bien, allez, soumettez à cette épreuve toutes les religions, excepté une. Que dis-je ? jetez, jetez, sans armes et sans défense, aux violences du sabre, du glaive ou de l'échafaud, les systèmes et les philosophies fils et filles de votre génie, et vous verrez. Vous verrez, à la ruine et à la poussière qui se fera de ces doctrines et de ces religions que vous estimiez les plus vitales et les plus invincibles, que la religion qui se pousse d'elle-même, depuis dix-huit siécles, à travers tous les obstacles, toutes les

violences et toutes les persécutions, donne la preuve éclatante de sa divine vitalité par le phénomène unique de son incomparable spontanéité.

Mais, messieurs, ce qui fait le plus éclater la vitalité de l'Eglise par le phénomène de sa spontanéité, ce n'est ni sa naissance ni même son développement ; c'est son *action*, non-seulement son action intérieure propre et normale, résultant du fonctionnement de sa vie organique, mais encore son action extérieure, résultant de ses rapports et de ses contacts nécessaires avec les puissances publiques. Quand à l'action propre de l'Eglise travaillant au salut du monde et à la sanctification des âmes, par les moyens que lui donna son divin fondateur, la prière, la prédication, l'enseignement, l'administration des choses saintes, la célébration du sacrifice, l'exercice de l'apostolat, la pratique de tous ses dévouements mis partout et toujours au service de Jésus-Christ, avec une persévérance que rien ne lasse, une ardeur que rien ne refroidit, une intrépidité que rien n'épouvante, et un héroïsme d'abnégation que nulle religion, païenne ni chrétienne, ni ancienne ni moderne, n'a jamais montré au monde : quand à cette action, que j'appelle l'action propre, organique et normale de l'Eglise, il est à peine besoin de vous y faire remarquer le caractère de spontanéité qui la distingue. Qui oserait dire, insinuer seulement que l'Eglise puise ailleurs que dans son propre cœur la force de suffire à tous les ministères restaurateurs, à tous les apostolats et à tous les dévouements régénérateurs qu'elle tire de cette source toujours jaillissante et jamais tarie !

Mais, messieurs, ce qui fait ici illusion aux regards superficiels sur le caractère vraiment spontané de l'action de l'Église, ce sont les points de contact qu'elle a plus ou moins avec les empires, les royaumes et les républiques qu'elle traverse ; ce sont surtout les alliances que le courant des choses et la marche des événements l'amènent à contracter avec les gouvernements terrestres, avec ceux surtout qui, marqués de son signe et acceptant ses lois, se mettent au service de sa maternelle autorité et, plus ou moins, prêtent à ses faiblesses augustes la protection de leur puissance. La spontanéité de l'Eglise, la propriété de ses actes, l'autonomie de ses mouvements, semblent alors plus ou moins disparaître sous le prestige de ses faveurs et devant les appareils de ces protections royales, consulaires et impériales ; et pour peu qu'on se contente de ne voir que les surfaces et de ne regarder que les apparences, l'originalité, la propriété, l'initiative, la spontanéité enfin de l'action catholique semblent se confondre, dans la complication des rapports et dans l'ombre des événements, avec l'initiative, le mouvement et l'action des gouvernements eux-mêmes. C'est ainsi que des observateurs inattentifs ou prévenus en arrivent à perdre entièrement de vue cette gloire incommunicable qui couvre de ses splendeurs toute l'histoire de l'Eglise catholique, la spontanéité et l'autonomie dans son action ; et peu s'en faut qu'ils n'en viennent à se persuader que

l'Eglise catholique, dans son action religieuse, relève des princes catholiques, à peu près comme l'anglicanisme relève du gouvernement britannique et le moscovitisme du gouvernement russe.

Eh bien, messieurs, c'est là une étrange illusion d'optique, alors que ce n'est pas un préjugé de l'ignorance. Oui, sans doute, dans sa longue course de voyageuse à travers les sociétés humaines, l'Eglise, cette fille du ciel, contracte des alliances avec les gouvernements de la terre spirituellement soumis à sa divine autorité. Elle accepte, sans en rougir et sans trop s'en glorifier, ces alliances, ces pactes, ces concordats plus utiles encore aux peuples qu'à elle-même ; mais jamais, quoi qu'il en soit des apparences, ces alliances ne deviennent ni une condition de son existence, ni un ressort de sa vie, ni une impulsion de ses mouvements, ni une initiative de ses entreprises, et beaucoup moins permet-elle qu'elles deviennent une consécration de sa servitude, un gage de sa dépendance, une confiscation de sa liberté, une suppression de sa spontanéité.

Ceux qui ne sont pas pour l'Eglise des étrangers, ceux qui ont puisé dans son sein maternel, avec le secret de son esprit, le secret de son histoire, voient cela d'un œil simple et limpide, même à travers le rideau de ténèbres que les politiques humaines étendent sur son passé et même sur son présent ; ils le voient clairement, alors même que durent encore ces alliances qui font l'union entre l'Eglise catholique et les sociétés catholiques. Ils savent qu'alors même l'Eglise n'a rien perdu de sa personnalité, ni de son originalité, ni de son autonomie, ni de sa spontanéité ; et, à vrai dire, ils sont seuls à le voir. Les hommes du dehors, les étrangers croient alors en toute naïveté, si ce n'est en toute sincérité, que l'Eglise n'est qu'une captive fortunée portant, à l'ombre de tel trône, des chaînes brillantes.

Mais lorsque ces unions viennent à se dénouer, lorsque ces pactes sont brisés par la violence et le despotisme, ou que le vent des révolutions en emporte les pages déchirées et les lambeaux épars, alors tous sont forcés de voir ce qui est : à la clarté même de l'événement, cette Eglise divinement libre, qui n'a plus pour elle ni un empereur, ni un roi, ni un consul, ni une monarchie, ni une république ; cette Eglise, qu'on croyait ne vivre que d'une vie empruntée et ne se mouvoir que par une force étrangère, apparaît ce qu'elle est réellement, la vie qui agit toute seule, comme elle vient et marche toute seule ; la vie rendue et livrée à elle-même, et, sous ce régime d'indifférence civile et de simple tolérance publique, se révélant dans ses mouvements et ses actions plus spontanée, si ce n'est toujours plus libre, que sous la sauvegarde des alliances même les plus illustres et sous le bouclier des concordats même les plus protecteurs.

Alors tous voient ce qui jusque là leur avait échappé ou ce qu'ils affec-

taient de ne pas voir ; ils sont forcés de le reconnaître et de le publier, à savoir que l'Eglise prétend vivre et sait en effet vivre de sa propre vie. Pour plus d'un penseur et plus d'un politique, c'est une surprise, et peu s'en faut qu'ils ne l'annoncent à leur siècle comme une découverte de leur esprit ou une illumination de leur génie.

Naguère encore, au milieu de nous, un homme, parlant dans une grande assemblée, laissait éclater ses naïfs étonnements. Du haut de la tribune il montrait du doigt, au haut du Vatican, le père de la catholicité convoquant à un concile œcuménique tous les évêques du monde, sans y inviter un seul maître de la terre, et, dénonçant au dix-neuvième siècle cette grande nouveauté, il s'écriait : " Pour la première fois dans l'histoire, par la voix de son premier pasteur, l'Eglise dit à la société laïque : " Je veux être, je veux me mouvoir, je veux me développer, je veux agir, je veux m'affirmer en dehors de vous et sans vous. J'ai une vie propre que je ne dois à aucun des pouvoirs humains ; que je tiens de mon origine divine et de ma tradition séculaire ; et cette vie me suffit. Je ne vous demande rien que la faculté de me régir selon ma volonté. "

Messieurs, j'admire ces paroles ; mais ce que j'admire encore plus, c'est l'étonnement de celui qui les dit. Quoi voilà le phénomène qui jette dans la stupéfaction la pensée de ces grands hommes d'Etat ; " Pour la première fois dans l'histoire " ? Vraiment, il faut être bien peu renseigné sur le passé de notre histoire pour tomber, devant un fait si simple, en de tels étonnements, et l'on est tenté de se demander si ceux qui voient cela pour la première fois dans l'histoire ne lisent pas peut être l'histoire pour la première fois. O grand théologien de la politique, détrompez-vous un peu et instruisez-vous davantage. Non, en vérité, ce que vous signalez comme une découverte n'est rien moins qu'une nouveauté. Nouveauté dans la forme, soit ; nouveauté pour le fond, non, mille fois non. Ce que l'Eglise dit ou plutôt ce qu'elle fait aujourd'hui, elle l'a toujours dit et toujours fait, avec des nuances toujours diverses, mais avec une attitude et et une prétention toujours identique à elle-même. Etre par moi-même, me mouvoir par moi-même, me développer par moi-même, agir et me déployer par moi-même, qui, dit l'Eglise catholique, ce fut toujours, même à l'ombre des trônes, sous le bouclier des puissants et sous le manteau des protections les plus dévouées, ma légitime et invincible ambition ! Vous étonner de me voir et de m'entendre, en plein dix-neuvième siècle, revendiquer l'initiative de mes œuvres et la spontanéité de mes mouvements, c'est vous étonner de voir le fleuve vous verser ses ondes, l'arbre vous donner son fruit, la fleur son parfum et le soleil sa lumière. Pour la première fois ! dites-vous. Vous me connaissez donc si peu ?... Où donc avez-vous étudié et le drame de mon histoire et le mystère de ma vie ? Le mystère de ma vie, c'est la spontanéité même de ma vie ; et mon histoire,

qui varie toujours, mais qui ne change jamais, c'est cette vie elle-même se révélant, de siècle en siècle, dans le miracle toujours plus éclatant de sa divine spontanéité.

Que réserve à l'Eglise notre mère, sous ce rapport, le mystère de l'avenir ? C'est le secret de Dieu, et ce n'est pas à nous d'anticiper, par de téméraires vaticinations, sur les desseins d'une sagesse toujours infaillible. Mais tout porte à croire que la Providence prépare à la libre pensée bien d'autres étonnements en préparant à la catholicité militante bien d'autres épreuves. Un mouvement nouveau des sociétés chrétiennes baptisées et élevées par l'Eglise les entraîne plus ou moins à répudier toute alliance avec elle et à la traiter comme étrangère, et plaise au ciel que ce ne soit pas comme une ennemie ! Devant cette perspective qui laisse pressentir à l'Eglise encore caché sous un nuage, l'inconnu de ses destinées, que demande l'Eglise ? Que craint l'Eglise notre mère ? Rien. Elle attend ; elle attend que le nuage se déchire et lui ouvre plus distinctes et plus lumineuses les routes de son avenir. Mais en attendant, à tous ceux qui ne connaissent pas assez la spontanéité de sa vie et l'autonomie de ses mouvements ; à tous ceux qui, devant l'inconnu de cet avenir, conçoivent ou des espérances chimériques ou des craintes insensées ; à tous ceux qui, à des points de vue divers et avec des intentions si différentes, demandent à l'église catholique comment elle fera pour traverser l'ombre de cet inconnu et porter le poids de ces siècles nouveaux, marchant seule et privée de tout appui humain, au soleil brûlant de la liberté et de la science moderne ; l'Eglise qui a le sentiment de sa propre vitalité, répond avec une divine sérénité : Ne craignez pas tant, mes amis ; et vous mes ennemis, n'espérez pas trop non plus. Ce divorce que le siècle semble me préparer avec les sociétés nouvelles, ce divorce qu'il appelle aujourd'hui par tant de voix retentissantes, moi je ne l'appelle pas, parce que mon idéal à moi c'est l'harmonie de toutes les forces mises par l'amour au service de la vérité. Mais, si je ne l'appelle pas, croyez le bien, je ne le crains pas non plus. Car ce divorce, s'il vient à se consommer, ne peut être pour moi ni la mort, ni même la défaillance. Et qui sait ? peut-être fera-t-il mieux éclater à tous les regards, à ceux des amis et à ceux des ennemis, le miracle de ma vitalité dans l'évidence de ma spontanéité. Et qui sait ? peut-être verra-t-on cette vie plus dégagée de terrestres entraves et moins voilée par des mains humaines, et des alliances temporelles pousser dans un air plus libre des rameaux plus florissants. En attendant, à tous ceux qui ne peuvent croire à la spontanéité de ma vie et à l'autonomie de mon action, je me contente de dire : Regardez-moi dans mon passé et regardez-moi dans mon présent ; regardez-moi dans mon passé, florissante et belle sous des protections illustres ; regardez-moi dans mon présent, marchant depuis quatrevingts ans aux rivages et aux déserts

du nouveau monde, dans les larges sentiers d'une neutralité absolue ; voyez ma vie poussant d'elle-même, à travers les régions habitées par l'erreur, ces rameaux magnifiques que je nomme mes filles de la nouvelle Amérique, et dites, si vous voulez, que mon action et ma fécondité ne viennent pas de moi-même.

La fécondité ! En prononçant ce mot, j'ai nommé un autre signe et indiqué une autre face de la vitalité catholique, seconde face du sujet que nous allons regarder avant de finir.

II

La fécondité atteste la vitalité, parce qu'elle la suppose. La fécondité est une surabondance de vie destinée à la reproduire et à la perpétuer ; elle est, à la lettre, la puissance de reproduire la vie. Si l'Eglise est vivante, vous le reconnaîtrez à ce signe qui ne trompe pas ; vous trouverez en elle, avec le prodige de la spontanéité, le prodige de la fécondité.

Tous les vivants ont reçu le principe et la mesure de leur fécondité de cette parole du Créateur : " *Croissez et multipliez-vous.* " Après l'épanouissement de votre vie et l'expansion de son activité, avant de mourir, jetez hors de vous le germe de votre propre vie, et léguez à l'avenir, en vous épuisant dans le présent, l'honneur traditionnel d'une postérité. Cette parole, une seconde fois créatrice, complétait la création en la perpétuant, et ouvrait à la vie ses fleuves intarissables et ses dérivations permanentes en créant toutes les fécondités. Depuis que ce mot a été dit, aucune vie n'a failli au commandement divin ; par elle, la vie des races et des espèces, une fois posée dans sa voie, ne s'arrête plus ; elle suit son cours fidèle et ses rives inflexibles ; elle se perpétue en se renouvelant elle-même : ainsi les plantes, les fleurs, les animaux, les hommes et, dans une mesure restreinte, leurs œuvres.

Mais, chose remarquable, telle est la loi qui atteint ici-bas toute vie créée, nul être vivant ne garde longtemps la gloire d'être fécond. Tous, avant le terme de la vie, voient tarir leur fécondité, et la stérilité est pour tous les vivants comme un apprentissage et un commencement de la mort. La fleur, avant de mourir, jette au vent qui l'emporte sa poussière vivante ; l'animal, lui aussi, sent mourir avant lui-même sa puissance de produire ; et pour l'un comme pour l'autre, la fécondité s'arrête et dit, elle aussi, le *nec plus ultra* de la puissance qui meurt. Ainsi l'homme lui-même, non-seulement dans la reproduction de sa vie, mais encore dans la création des œuvres portant le cachet de sa force et le signe de son génie, trouve à sa puissance de créer et de produire des limites qu'il essayerait vainement de dépasser. L'impuissance de retenir en soi le mys-

tère de la fécondité est universelle et absolue dans tous les êtres qui ne portent en eux d'autre germe que celui de la nature; c'est une des plus grandes lois de la création et l'un des plus grands secrets du Créateur; nous n'y pouvons rien changer. Ceux qui veulent faire fléchir cette inflexible législation de la vie aboutissent au néant, à l'avortement ou à la monstruosité, pour ne pas dire au ridicule. En un mot, messieurs, la fécondité s'en va de nous comme elle est venue en nous, c'est-à-dire sans nous. Sa source est un mystère, et ce mystère est hors de nous. Elle passe en nous comme l'onde dans le fleuve; elle sort, comme le fleuve, du mystère pour retourner à son abîme, qui est un mystère encore, et elle dit en traversant notre vie : Je suis venue hier, et je m'en irai demain pour ne plus revenir.

Et veuillez le remarquer, messieurs, cette impuissance de retenir en soi avec le flot de la vie le germe de la fécondité se révèle plus frappante encore dans les œuvres sorties de la main, de la tête ou du cœur de l'homme. Institutions politiques, sociales, religieuses, animées par leurs auteurs et formant une sorte de corps organisé où la vie circule de tous les membres au chef et du chef à tous les membres, rien de tout cela ne sait retenir longtemps ce signe éclatant de la vitalité, la puissance d'être fécond.. Sans doute, dans ce monde supérieur il y a des choses vraiment vivantes et dont la vitalité vigoureuse éclate en une fécondité puissante. Ces institutions à travers lesquelles on sent passer le tressaillement d'une vie qui a besoin de se répandre, vous les voyez se couvrir en peu de temps de la beauté, de la grandeur, de la gloire, peut-être de l'immortalité de leurs œuvres. Oui; mais combien durera cette explosion de la vitalité ? Attendez; le temps va faire quelques pas; il va passer sur ces institutions si fortes de leur vitalité, si belles de leur fécondité; les enthousiasmes vont s'éteindre, les souffles vont se retirer, les forces vont défaillir, les activités vont languir et la fécondité va tarir; pour elle aussi le flot aura passé, et il ne reviendra plus.

Telle apparaît, dans toutes les sphères de la création, la fécondité avec ses infranchissables barrières, accusant par sa présence dans les êtres vivants la puissance et la force de la vitalité, et accusant par sa fuite leur faiblesse et leur caducité.

Eh bien, messieurs, voici l'incomparable privilége dont le Christ a investi l'Église son épouse vivante : il lui a donné toutes les gloires de la fécondité, moins les limites qui l'arrêtent et les infirmités qui l'humilient dans la nature et dans l'humanité. Nous l'avons fait remarquer l'année dernière, la religion directrice et institutrice des peuples, non-seulement doit être féconde, parce qu'elle doit avoir la vie pleine et surabondante; il lui faut une fécondité à part, échappant aux défaillances et aux limites des fecondités vulgaires. Je parle ici non de la

fécondité dans les œuvres, dont il doit être question ailleurs, et qu'on pourrait nommer la fécondité du dehors; je parle de la puissance de se reproduire elle-même, et que l'on pourrait nommer la fécondité au dedans. . . . .

Or cette fécondité intérieure par laquelle l'Eglise reproduit sa miraculeuse vie, avez-vous remarqué, messieurs, dans quelle mesure Dieu la lui a donnée, à quelle puissance il l'a élevée, et par quels caractères il l'a distinguée divinement et séparée si profondément de toute autre fécondité? . . . .

Qui a jamais vu dans une institution ou une religion vivante une telle puissance de reproduire sa propre vie? Qui pourra compter les générations et les générations portant le signe du divin époux, et toutes sorties du sein toujours fécond de cette mère toujours vivante? Dieu, un jour, dit à Abraham son serviteur: "Compte, si tu le peux, les étoiles du ciel; plus nombreux seront les enfants qui sortiront de toi et de ta race." Mais les enfants de la sainte épouse du Christ, de cette mère du monde nouveau, de cette Sara cent fois miraculée dans ses enfantements, qui pourrait les compter? Nous le disions naguère, et nous ne craignons pas de le redire, plus de dix milliards d'êtres humains portant le germe de sa vie sont sortis de son sein, ont été formés sur ses genoux, et peuvent dire, en la regardant d'un regard d'amour, du fond des siècles et des espaces: "Vous êtes notre mère, et nous sommes vos enfants; vous êtes la source de notre vie, nous sommes la couronne de votre gloire et la joie de votre maternité."

Ah! si je contemple avec bonheur, et quelquefois avec ravissement une mère souriante et joyeuse, embellie de la couronne de ses nombreux enfants, que dois-je éprouver, ma mère, en voyant des milliards d'enfants formant à votre maternité à nulle autre pareille une couronne qui embrasse, enlacés l'un à l'autre, tout l'orbe de la catholicité vivante et tout le cycle des âges chrétiens? Levez vos yeux, ô mère, et reconnaissez à leur sourire tous ces enfants rassemblés autour de vous des quatre vents du ciel — *Leva oculos tuos, et vide: omnes isti congregati sunt et venerunt tibi.* Ils sont devant le ciel et la terre l'ornement de votre maternité—*his velut ornamento vestieris* — et vous les porterez rangés autour de vous, comme la plus belle couronne de l'épouse — *et circumdabis eos tibi quasi sponsa.* Ah! si le grand arbre de la forêt prouve la puissance de la fécondité par la plénitude de sa sève s'épendant autour de lui dans la multiplicité et la beauté de ses rameaux, qui s'exaltera d'une sainte admiration devant cette vigne plantée par la main de Dieu et dont les rameaux féconds enlacent toute la terre?

Et remarquez, messieurs, je vous prie, les caractères absolument distinctifs de cette fécondité sans pareille!

Fécondité essentiellement propre, spontanée comme sa vie, elle ne lui vient pas d'une source étrangère à elle-même; elle jaillit de son cœur; elle sort de ses entrailles; elle lui est inhérente, propre, dans le sens le plus strict de ce mot. Elle ne demande ni à la richesse, ni à la politique de lui acheter ou de lui annexer des enfants qu'elle n'a pas engendrés. Comme certaine religion servile de notre temps, elle ne demande pas au sabre, au knout, à la déportation, à la violence, le secret de multiplier ses enfants et d'étendre au loin, sous le manteau de la politique et le drapeau national, les sollicitudes soi-disant maternelles d'une marâtre; elle ne déshonore pas sa maternité glorieuse par ce commerce deux fois honteux dont ne rougissent pas des religions séparées: acheter les enfants, les peser au poids de l'or, et jeter ainsi dans leur giron des générations religieusement rachitiques, générations étrangères qu'elles n'ont pas portées dans leur sein, qu'elles n'ont pas nourries de leur lait, qu'elles n'ont ni enfantées par leurs douleurs ni élevées par leurs sacrifices. L'Église, elle, mère vraiment généreuse et royale, n'a que des enfants qui sont siens, sortis de l'exubérance de cette vie partout et toujours également féconde. Et c'est là encore un de ces caractères qui la distinguent et la distingueront à jamais de toute maternité religieuse différente de la sienne.

Regardez ces religions qui ont quitté la divine source de sa vie; elles portent sous vos yeux le déshonneur de la stérilité, ou, si une apparence de fécondité leur demeure encore, elle ressemble à la fécondité des êtres purement automatiques; elle leur vient par le dehors, non par le dedans; elle est empruntée et étrangère, propre et spontanée. Elles demandent à un intérêt humain, à une politique humaine, à une puissance humaine, à un ressort humain quelconque, une activité et une fécondité telle qu'elle, parce qu'elles n'ont plus pour agir la vitalité de leur cœur, et pour produire la fécondité de leurs entrailles. Ainsi le protestantisme, l'anglicanisme et le russianisme, de par la puissance de la politique, de la richesse, du patriotisme, gardent religieusement et chrétiennement un simulacre de fécondité qui n'est autre que la stérilité elle-même. Et en face de ces stérilités déshonorantes ou de ces fécondités apparentes et empruntées, l'Église, l'incomparable mère, garde la gloire d'une fécondité qui tient à sa vie elle-même et jaillit de ses entrailles comme le fleuve de sa source.

Et parce que cette fécondité tient aux entrailles mêmes de l'Église catholique, elle l'emporte avec elle à travers tous les espaces et à travers tous les siècles; elle est féconde partout et elle est féconde toujours; privilége vraiment unique de la vitalité divine au sein de l'humanité, double dérogation à la loi qui régit, dans l'empire de la vie, toutes les fécondités de la terre et du temps.

Il n'y a dans l'espace ni longitude ni latitude où cette fécondité n'éclate au grand soleil; il n'y a pas de zone si froide ni de climat si ingrat où cette graine divine de la vie catholique ne sache prendre racine, s'épanouir dans sa fleur et se couvrir de ses fruits. Chaque plante semble avoir son sol pour germer, son ciel pour fleurir et son soleil pour mûrir. Voici une vie qui germe en tout sol, qui fleurit sous tous les cieux, qui mûrit à tout soleil et qui partout montre les fruits d'or de la vérité, de la sainteté et du sacrifice, dans les glaçons du nord comme sous les feux de l'équateur!

Être fécond par soi, être fécond partout, c'est deux fois miraculeux dans une institution. Il y a un troisième miracle plus grand encore que les deux autres, être fécond *toujours*, oui, toujours, et cela alors que la loi de la vie créée la condamne à passer dans les vivants comme un flot qui s'écoule et qui ne peut plus revenir!

Tandis que le temps, en passant sur les religions humaines, y tarit les sources d'où la vie jaillissait et dessèche les canaux par où elle s'épanchait; tandis que ces institutions d'où la vie sembla faire un jour, au souffle de certaines passions, des explosions si spontanées, n'apparaissent plus que comme des foyers éteints; tandis, enfin, que le temps, comme il fait pour toutes choses créées, met à la fois les rides à leur front, le froid à leur cœur et la stérilité dans leurs entrailles, comment se fait-il qu'il ne peut rien pour tarir cette source de vie toujours jaillissante du cœur de l'Église? Comment se fait-il qu'au lieu de dessécher les canaux par où cette vie s'épanche dans le monde entier, il y pousse, comme dans les fleuves les plus larges et les plus profonds, des flots toujours abondants et des courants toujours pleins? Comment se fait-il, enfin, qu'au lieu d'apporter à l'Église cette stérilité qui atteint fatalement un jour tous les êtres vivants, il apporte à sa fécondité elle-même un perpétuel rajeunissement?

Ah! sans doute l'Église, elle aussi, a ses moments de ciel plus pur et de soleils plus chauds, où les moissons de sa vie se révèlent plus riches et plus belles. Elle a, elle aussi, comme notre terre et notre atmosphère, ses jours d'orages qui fécondent les germes, font éclater les fleurs et mûrir les fruits sous le coup mystérieux d'une électricité plus abondante; elle a, elle aussi, ses jours de pluie et de rosée, rosée de sueurs apostoliques, pluie de sang de ses martyrs, qui hâtent la croissance et multiplient les moissons! Mais, même dans son état le plus normal, dans sa condition la plus ordinaire, je n'ose dire dans ses heures les plus vulgaires, la fécondité jamais ne la délaisse tout à fait. La vie éclate moins alors; mais elle fermente toujours. Comme la semence qui attend le soleil, alors elle semble dormir dans le sillon. Des souffles froids ont peut-être passé sur elle et attardé l'heure des fécondes éclosions. Mais,

patience; une heure de grand soleil va se lever sur ce champ qui ressemble à un tombeau où la vie s'est couchée pour mourir; les germes vont se réveiller, et sur ces terres qu'on pouvait croire frappées d'une stérilité sans espérance, la moisson va refleurir et proclamer encore une fois, en s'épanouissant au soleil, l'inaltérable fécondité de l'Église.

Ainsi, un jour, au milieu de nous, dans la grande nation chrétienne, les erreurs et les égoïsmes, en soufflant sur le champ de l'Église, semblaient y avoir non-seulement refroidi la terre, mais encore tué les germes et anéanti l'espoir des moissons nouvelles. Eh bien, cette fécondité, c'est-à-dire cette surabondance de vitalité catholique qu'on voulait croire anéantie; cette fécondité qui va voir se lever l'aurore de son vingtième siècle, la voilà qui éclate sous nos yeux avec une vigueur et une magnificence que ces ennemis ne lui soupçonnaient plus. Regardez autour de vous, et regardez loin de vous; est-ce que rien annonce ou présage la fin de cette fécondité déjà plus de dix-huit fois séculaire?

Regardez autour de vous, près de vous, que dis-je? regardez en vous-mêmes; est-ce que vous pourrez ne pas voir cette renaissance de vitalité catholique déployant ses jeunes phalanges en face de cette recrudescence d'antichristianisme qui souffle au milieu de nous la haine de Dieu, du Christ et de son Église? N'est il pas évident, même pour les plus inattentifs, qu'à travers ce nouveau déluge d'erreurs, dans ce débordement nouveau de matérialisme et panthéisme qui consterne la pensée, le ferment de la vie catholique se remue et qu'un nouveau tressaillement de fécondité, même en ces jours mauvais, vient relever nos espérances?

Eh! messieurs, même sans aller au delà de cette enceinte, pensez-vous que votre présence ici n'est pas de notre vitalité un témoignage assez éclatant? Pensez-vous que le spectacle que vous offrez ici est fait pour démontrer dans l'Église l'absence de la vie et le déclin de la fécondité? Et ne vois-tu pas, grande assemblée de Notre-Dame, que tu es toi-même l'un des plus authentiques et des plus éloquents témoignages de notre vitalité contemporaine? Pourquoi ces foules que je retrouve inondant cette basilique de leurs flots agrandis et d'une affluence qui dépasse encore la mesure à laquelle vous nous avez dès longtemps accoutumé? Pourquoi venez-vous ici, si nombreux, si pressés, si sympathiques et parfois, sous mes regards, si visiblement émus? Est-ce que vous croyez que je suis assez simple, assez illusionné sur la puissance de cette parole, pour croire qu'elle puisse seule expliquer et un tel concours et un tel empressement? Comment une parole si infirme par elle-même, une parole n'ayant recours à aucun prestige ni à aucune

rhétorique futile, et faisant profession de ne flatter aucune erreur, si populaire soit-elle, parvient-elle, malgré l'insuffisance de l'organe, à tenir vos esprits attentifs et vos âmes captives? Ah! c'est que cette année surtout vous y sentez tressaillir la vie. Et pourquoi y sentez-vous le tressaillement de la vie? Parce que vous y entendez résonner le nom pour vous le plus sonore, le nom qui pour vous signifie la vie elle-même, le nom le plus haï, mais aussi le plus aimé, le nom de notre mère la sainte Église catholique!

Et maintenant, franchissez cette enceinte; allez, par la pensée, par delà les frontières de la patrie et même de toute la vieille Europe. Ah! regardez loin, oui, bien loin, et jusqu'aux plus affreux rivages: est-ce que vous n'apercevez pas à tous les bouts du monde, plus magnifique et plus belle cette universelle et perpétuelle nativité qui réjouit le cœur de votre mère? Est-ce que vous n'entendez pas les plus lointains échos du monde redire la voix de l'Église chantant sur les berceaux où la vie du Christ vient de naître de ses douleurs et de ses dévouements: "Gloire à Dieu au plus haut des cieux! Une Église nouvelle nous est née, et la catholicité compte une chrétienté de plus"? Quand donc, je vous prie, l'œuvre des missions catholiques, l'organe le plus puissant et le plus actif de la fécondité contemporaine de l'Église, s'est-elle déployée dans des proportions plus grandioses et signalée par des résultats plus éclatants? Comptez nos missionnaires, qui à l'heure où je vous parle font naître dans la sueur et le sang de nouvelles moissons de chrétiens! Comptez surtout ces moissons elles-mêmes, et dites, si vous voulez, que l'Église a cessé d'être féconde, et que désormais elle est, elle aussi, condamnée à l'humiliation de la stérilité!

La stérilité! Ah! messieurs, en prononçant ce mot, je crois entendre une immense protestation venant de tous les rivages du monde acclamer dans un immense concert la vie toujours féconde de l'Église. Du fond des montagnes Rocheuses, du sein de toutes les îles de l'Océanie, des rivages de l'Inde, de la Chine, de la Corée et du Japon; du fond des deux Amériques et de leurs déserts, je crois voir des générations qui se lèvent, portant la vie de Dieu tombée dans leur âme, de la parole et du cœur de l'Église. Églises nouvelles, nées hier sous le souffle puissant de la catholicité, belles comme ces grandes fleurs des tropiques écloses dans un ciel pur, elles regardent de loin, à travers l'espace, cette maternité qui les fit naître hier de son sein toujours fécond; elles écoutent la vaste rumeur des voix qui s'élèvent contre elle d'un bout du monde à l'autre, celles surtout qui la proclament déchue de l'honneur de la fécondité, elles s'écrient, en se montrant elles-mêmes comme témoignage vivant d'une fécondité toujours nouvelle: O mère, nous le jurons pour cette vie puisée hier dans votre sein maternel et virginal,

non, vous n'êtes pas stérile ; et c'est votre gloire sans égale de pouvoir montrer encore, après bientôt deux mille ans, avec les fruits de votre intarissable fécondité, la fleur de votre divine jeunesse et de votre divine immortalité !

Ah ! la jeunesse et l'immortalité, voilà ce qui élève aussi haut que possible, devant le ciel et la terre, la gloire de notre vitalité, et voilà ce que je regrette de ne pouvoir montrer, heureux du moins de les nommer, et de jeter au siècle comme un défi ces deux mots qui sont l'éternelle apologie et l'éternel honneur de l'Église : jeunesse et immortalité ! Car ce qu'on ose aujourd'hui reprocher à l'Église, ce n'est pas seulement la stérilité de la vie ; c'est la défaillance, l'épuisement, le dépérissement de la vie, la vieillesse enfin, vieillesse caduque, qui n'est, dit-on, que le présage de notre mort prochaine.

Eh bien, Gloire à Dieu, gloire à l'Église, gloire à l'épouse vivante et féconde de Jésus-Christ ! à cette accusation de vieillesse et de caducité elle oppose, en pleine lumière de ce siècle lui-même, le spectacle de sa jeunesse et de son indéfectibilité ; jeunesse portant au front sa fleur toujours belle, toujours épanouie et toujours embeaumée ; jeunesse séculaire, jeunesse pleine d'espérance et d'avenir, de force et de généreuse ambition, dont l'Église va nous donner dans quelques mois le témoignage le plus authentique et le plus irrécusable, en faisant éclater, dans un concile œcuménique, au sein de toutes vos décrépitudes doctrinales et religieuses, l'immortelle jeunesse de sa parole, de son dogme et de son institution !

Ainsi, messieurs, cette vieille religion qu'on représente chaque jour comme mourante, pour ne pas dire comme déjà morte, et qu'on voudrait reléguer, comme une ruine du passé, dans les catacombes de l'histoire, se dresse devant nous avec tous les tressaillements de la vie. Parcourez le monde entier ; partout où l'Église a planté sa tente et déployé ses pavillons, vous la sentez pleine de vie, et rien ne la démontre mieux que la guerre implacable qu'on lui fait partout comme à la chose la plus vivante, et comme telle la plus capable d'envahir et de résister.

En vérité cette haine, constatée naguère comme le grand fait contemporain ; cette haine toujours en éveil et toujours en alarme, toujours la menace aux lèvres, si ce n'est le glaive à la main, contre une institution religieuse qu'on proclame mourante, si ce n'est tout à fait morte, pourrait prêter à rire, si elle ne donnait à pleurer ; car la contradiction de l'erreur qui accuse en nous la mort, et de la haine qui attaque en nous la vie, dépasse ici tout ce que l'on peut imaginer.

Dites-moi, vous qui, chaque jour, faites ces deux choses que l'on s'étonne de rencontrer ensemble ; vous qui attaquez avec tant d'éclat

la puissance de notre vie et en même temps sonnez si haut l'heure de nos funérailles, quand donc enfin serez-vous d'accord avec vous-mêmes? Est-ce ainsi, je vous prie, qu'on traite les mourants et qu'on persécute les morts? Qui songea jamais à poursuivre de sa haine ou les douleurs de l'agonie ou la poussière des sépulcres?... Qui ne se sent bienveillant en face de ce qui va mourir, et désarmé devant ce qui est mort? Allons, répondez franchement et prenez votre parti : sommes-nous vivants, ou sommes-nous morts?

Si nous sommes vivants, pourquoi remplir la terre du bruit de notre mort? Si nous sommes morts, pourquoi nous attaquer comme si nous étions vivants? Si vous nous haïssez, comment sommes-nous morts? Si nous sommes morts, comment nous haïssez-vous? Avec un publiciste profond de ce temps, ou plutôt avec la logique elle-même, je vous enferme ici dans un dilemme dont vous ne pouvez sortir qu'en cessant d'accuser notre mort ou d'attaquer notre vie. Ah! sortez, sortez enfin d'une contradiction qui révolte à la fois la raison et l'équité, et où le ridicule le dispute à l'inconséquence. Quoi! l'Église va à la caducité, elle menace ruine, dites-vous, et vous assistez à sa chute! Alors que ne la laissez-vous tomber toute seule, et que signifient ces efforts de Titans et ces combats de géants pour renverser une chose qui tombe? Quoi! l'Église est à son agonie ; elle a au front les sueurs de la mort, et vous entendez le râle de sa vie expirante! Alors, que ne laissez-vous en paix mourir l'agonisante, et que signifient ces clameurs poussées autour d'un dernier soupir? Quoi! l'Église est une morte que nous voulons en vain ressusciter ; l'Église est un cadavre que nous essayons en vain de galvaniser! Soit : mais alors que ne la laissez-vous s'en aller en poussière? Pourquoi tant d'agitation faite autour d'un cadavre? Et pourquoi tant d'armements pour ne tuer qu'un mort?

En trois mots, je somme ici l'adversaire de s'accorder avec lui-même ou de proclamer avec nous le miracle de la vie catholique. L'Eglise tombe, dites-vous ; laissez-la tomber! l'Eglise se meurt : laissez-la mourir! L'Eglise est morte ; laissez en paix le cadavre et passez votre chemin!

Mais non, la libre pensée ne passe pas ainsi ; elle fait à ce mort tous les honneurs de la vie ; elle fait à ce cadavre une guerre digne du corps le plus vivant et le mieux armé pour se défendre, et cette guerre perpétuelle et implacable faite à une religion dont on annonce toujours la mort, qui va toujours mourir et qui ne meurt jamais est la plus populaire démonstration et le plus invincible témoignage de sa vitalité!.

QUATRIÈME CONFÉRENCE—7 mars 1869.

DE LA SAINTETÉ DE L'ÉGLISE.

Monseigneur, Messieurs,

Voulant montrer cette année le progrès par le catholicisme, nous avons commencé par poser l'Église catholique comme le grand fait du monde religieux, et ce grand fait religieux, nous l'avons envisagé sous ces deux aspects: l'Eglise repoussée et l'Eglise nécessaire, la haine de l'Egli-e et le besoin de l'Eglise.

Et maintenant, nous voulons montrer comment cette religion, si repoussée et si nécessaire tout ensemble, réalise les conditions et porte les signes de la religion appelée à marcher à la tête de l'humanité.

Le premier signe que nous avons montré au fond de l'Eglise, c'est le signe éclatant de la vitalité. Pour donner la vie à l'humanité, il faut une religion vivante : or l'Eglise catholique est vivante, et ce qui frappe tout d'abord en elle, c'est le miracle même de sa vitalité. Cette vitalité s'est révélée à nous par deux signes non moins éclatants: la spontanéité et la fécondité ; la vie de l'Eglise divinement spontanée dans sa génération, dans son expansion, dans son action ; la vie de l'Eglise divinement féconde, féconde par elle-même, féconde partout, féconde toujours, et portant dans cette perpétuelle fécondité la garantie et la démonstration de son immortalité.

Mais, messieurs, pour que la religion réalise le progrès du monde, il ne suffit pas qu'elle soit vivante ; il faut que cette vie soit, par son élévation et sa pureté, capable d'élever et de sanctifier l'humanité. Nous l'avons dit l'année dernière, la religion mère du vrai progrès doit être, par-dessus tout, la religion sainte, c'est-à-dire la religion capable d'élever par son influence morale le niveau général de la moralité ; capable de susciter du sein des multitudes soumises à son action féconde une sorte d'aristocratie de l'ordre moral ; capable enfin de donner l'impulsion à l'humanité entière, en tenant au devant elle l'idéal réalisé des vertus héroïques. Je n'insiste pas sur une vérité désormais acquise, la nécessité de la sainteté dans la religion mère et institutrice de l'humanité régénérée.

Mais une question se présente ici au seuil du sujet, et devant la question un immense préjugé qu'il importe d'écarter de notre route avant d'aller plus loin. Comment et en quel sens l'Eglise doit-elle être sainte ? Manifestement la question n'est pas de savoir si tout ce qui a sa place et sa fonction dans l'Eglise est saint et ne peut être que saint.

Il faut admettre que l'humanité, même sous la maternité vigilante de glise, demeure toujou [illegible] l'humanité, fille de la chute, avec ses immortelles faiblesses, gardant jusque dans les bras de l'église ses impérissables répul-

sions de la sainteté et sa perpétuelle attraction vers le vice. Il faut admettre que l'homme, fût-il placé dans un paradis de vertu, d'innocence et de sainteté, peut, comme l'ange de la rébellion, abuser de ce qu'il y a de meilleur pour devenir ce qu'il y a de pire, et personnifier en lui cette vérité toujours ancienne et toujours nouvelle : ce qu'il y a de pire, c'est la corruption de ce qu'il y a de meilleur—*corruptio optimi pessima.* Il faut admettre que l'Eglise n'a et ne doit pas avoir le secret d'enchaîner par une chaîne de diamants la volonté humaine à la volonté divine, ni la liberté des chrétiens à la sainteté du Christ ; il faut admettre que l'homme garde la faculté de se mettre en antagonisme de mœurs même avec l'institution moralement la plus pure et intrinsèquement la plus sainte, et que cette opposition même, quand elle s'incarne dans un homme, le pousse, par son naturel penchant, jusqu'au pôle de l'extrême perversité ; il faut admettre enfin, ce que je n'hésite pas à reconnaître et à proclamer, que l'antagonisme avec l'institution la plus sainte fait éclore quelquefois de l'âme humaine, au sein du christianisme, des prodiges de perversités dont le paganisme lui-même aurait lieu de s'étonner.

La question qui doit nous préoccuper en ce moment n'est donc pas de savoir si les corruptions humaines peuvent éclater au sein même de cette religion divine. Le but propre de ce discours n'est pas même de rechercher jusqu'à quel point l'Eglise, en fait, réalise la sainteté dans son histoire ; je laisse pour le moment, en le regardant que de loin ce côté historique du sujet. Il s'agit uniquement de savoir si l'Eglise en elle-même est sainte et si elle ouvre à l'humanité, dans son propre sein, les vraies sources de la sainteté. Posée sur ce terrain solide, l'Eglise se dresse hardiment en face de ses ennemis comme de ses amis, et elle dit, en se montrant dans sa divine beauté : Regardez-moi. Je suis la sainteté, et comme telle la grande initiatrice du progrès moral dans le monde chrétien.

O Sauveur, ô maître, auteur et consommateur de toute vraie sainteté, toujours l'apôtre que vous envoyez doit apporter dans son ministère une âme sanctifiée et des lèvres purifiées ; mais jamais il ne le doit plus que quand il s'agit de parler de sa sainteté elle-même ! Ah ! mettez dans mon âme et faites passer dans ma parole un rayon purificateur, et que ce rayon en montrant la gloire de la sainteté brillant au front de la mère, en suscite l'amour au cœur de tous ses enfants !

I

Avant d'énumérer les sources spéciales de sainteté que l'Eglise catholique fait jaillir, d'un perpétuel et universel jaillissement, au sein de notre humanité, il faut bien entendre qu'elle est elle-même, par sa

nature la plus intime, la source des sources, c'est-à-dire la sainteté même en essence.

Laissez la région des phénomènes; ne vous arrêtez pas même à cet organisme visible qui fait, dans son ensemble, fonctionner la vie de l'Eglise, ou du moins, à travers l'organisme extérieur, arrivez au principe vital; à travers le corps, arrivez jusqu'à l'âme; à travers la forme, pénétrez jusqu'à l'essence; et au-dessus de tout ce qui est, dans l'Eglise, tangible et phénoménal, saisissez par la pensée, à la lumière de notre foi, la réalité intangible qui soutient, vivifie et engendre tout le reste: je veux dire la substance même de la vie de l'Eglise catholique. Déjà, nous l'avons remarqué, l'essence de l'Eglise, c'est le corps mystique de Jésus-Christ; c'est la communion efficace avec Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur, communion dont l'Eglise est tout à la fois le sujet, l'organe, le théâtre et l'agent divinement constitués. Cette communion, par le fait que l'Eglise existe, est son essence même; en tant qu'elle agit, c'est son but final, but partiellement et progressivement atteint sur la terre, et qui n'aura que dans le ciel sa pleine consommation. L'Eglise commence et poursuit dans le temps la communion des saints, qui doit s'achever dans l'éternité; et cette communion initiales qui est l'Eglise sur la terre, sera, à son terme final, le paradis dans le ciel.

Cette notion bien comprise nous révèle tout de suite l'idée qu'il faut se faire de l'Eglise au point de vue de la sainteté. Quoi qu'il en soit des imperfections qui se révèlent à ses surfaces et des corruptions même qui peuvent atteindre ses organes visibles; quoi qu'il en soit des souillure, attachées à ce vêtement qui recouvre le mystère de sa vie voyageuse et ramasse au chemin quelque chose de la poussière des siècles, l'Eglise, en elle-même et dans le fond intime de sa vie, est essentiellement sainte, et dès lors nécessairement sanctificatrice dans son action au dehors. A la clarté de ce flambeau qui brille au sanctuaire de sa vie, vous voyez se révéler l'identité parfaite de ces deux choses, l'Eglise et la sainteté. La sainteté de Dieu en communion avec l'humanité dans l'Eglise et par l'Eglise; Jésus-Christ, l'auteur et le restaurateur de la sainteté dans toute humanité, médiateur divin et humain de cette communion régénératrice; et l'Eglise, sanctifiée par lui, unie à lui par des noces immortelles, mystérieuses, invisibles, mais pourtant fécondes de la vie et du salut du genre humain; l'Eglise se révélant à ses divins regardstelle qu'il l'a voulue et telle qu'il se l'est faite, pour enfanter avec lui la race qui sort de lui, la royale, la divine race des saints, c'est-à-dire une épouse glorieuse et vraiment immaculée, n'ayant ni ride à son front ni tache à son visage — *gloriosam sponsam, non habentem maculam, neque rugam*,—digne, à cause de cela, de devenir la mère universelle des saints, comme Eve, épouse du premier

Adam, est la mère universelle de tous les pécheurs: voilà, messieurs, l'Eglise vue dans la grande lumière de la foi, se révélant comme la pureté et la sainteté en essence.

Messieurs, je voudrais me plonger plus avant et plus longtemps avec vous dans ces mystiques profondeurs où brillent aux yeux des vrais croyants, dans la plus pure lumière, la beauté de la divine épouse et la gloire sans ombre de la céleste immaculée. Si je n'avais qu'à songer à moi-même, aux exigences de ma pensée et aux besoins de mon cœur, je n'irais pas plus loin, je m'arrêterais dans la contemplation béatifique de cette divine beauté; je demeurerais, enfant joyeux, face à face avec cette maternité sans tache; et dans l'extase et le ravissement de mes filiales admirations, dans la joie ingénue de mon enthousiasme, volontiers je m'écrierais: j'ai assez vu; j'ai vu dans son sanctuaire intime la gloire de la reine que je nomme ma mère; je l'ai vue unie par un mariage deux fois sacré, au Christ sainteté; je l'ai vue tout enveloppée de l'atmosphère céleste qui émane de son divin époux: j'ai vu la sainteté de Dieu incarnée dans le Christ, et j'ai vu la sainteté du Christ réalisée et organisée dans l'Eglise.

Oui, je l'avoue, ce regard de ma foi jeté au fond intime de cette céleste vie suffit à me révéler le mystère de sainteté immanente dans l'Eglise catholique; car ce fond intime de l'Eglise, je le vois pur comme un ciel d'azur; j'y vois la sainteté de mon Dieu se réfléchissant dans cette âme de ma mère, comme le soleil peint son disque radieux dans le miroir d'un lac dont rien n'altère la limpidité.

Mais toutes les intelligences, je le sais, ne se plaisent pas également à ces contemplations mystiques, et la sainteté de l'Eglise pourrait demeurer pour plusieurs comme une lettre close, un jardin fermé ou une fontaine scellée, si je ne montrais ici la sainteté de l'Eglise jaillissant dans les âmes humaines de sources plus accessibles et par un jaillissement plus palpable.

Donc, après avoir entrevu dans l'ombre du mystère la source profonde de la sainteté cachée au sein même de l'Eglise, suivons maintenant les principales dérivations par où cette sainteté descend dans l'humanité pour y purifier et sanctifier les âmes.

II

Après cette source générale ouverte au fond le plus reculé des abîmes de la vie catholique, la première que je découvre, jaillissant de cette source universelle, c'est l'inviolabilité de sa doctrine; c'est, en particulier, l'inaltérable virginité de sa doctrine morale.

L'Eglise, elle aussi, a son intelligence, et dans cette intelligence sa pensée, qui n'est autre que la pensée même du Verbe son divin époux.

On doit donc s'attendre à trouver dans cette pensée de l'Eglise, c'est-à-dire dans sa doctrine, une pureté immaculée comme la pensée même du Verbe, dont elle n'est que le reflet. Et parce que la parole n'est que la pensée elle-même se révélant dans sa forme, l'image de l'intelligence se produisant au dehors, cette intelligence immaculée doit avoir une parole sans tache, et cette doctrine sans souillure doit se produire dans une prédication vierge de toute mutilation et de toute profanation.

A cette condition seulement l'Eglise se démontrera sainte ; à cette condition surtout elle se démontrera capable de produire la sainteté et d'élever dans les nations, à sa légitime hauteur, le niveau de la grandeur morale. La sainteté est la fleur épanouie sur la tige de la vérité. La morale vient du dogme et les vertus de la morale. Telle la doctrine morale acceptée et pratiquée par un peuple, telle la moralité et la perfection de ce peuple. Et bien qu'un homme, en réalité, ne fasse pas nécessairement de ses mœurs la traduction exacte de la doctrine morale professée par lui-même, il n'y a jamais de grandeur morale sans une doctrine moralement saine, et, pris dans un vaste ensemble, le niveau des mœurs publiques se mesure sur l'élévation de la doctrine morale enseignée aux multitudes.

Donc, ce qu'il faut avant tout à la religion qui doit élever l'humanité, c'est une doctrine morale sans tache et une prédication moralement irréprochable, une prédication qui soit tout à la fois l'expression de la sainteté qu'elle porte au dedans et l'instrument de la sainteté qu'elle doit produire au dehors ; car une doctrine sans souillure, se traduisant dans une parole sans tache, produit ce double effet : elle est un témoin authentique de la sainteté qu'elle exprime et un organe efficace de la sainteté qu'elle engendre.

Et voici, messieurs, dans l'Eglise catholique une merveille que vous n'admirez pas assez, accoutumés que vous êtes à la voir comme vous voyez chaque matin, sans vous en étonner, cette grande merveille de la nature, le soleil versant sur vous une lumière et une chaleur qui ne manquent jamais à votre attente ni à l'appel de la Providence. Voici, depuis bientôt vingt siècles, que l'Eglise, à tous les points de l'espace et du temps, parle à l'humanité qui l'écoute, et par sa parole s'en va toucher, au fond des âmes et des cœurs, à toutes les fibres les plus vives et les plus délicates ; et voici que partout et toujours, et sans se démentir jamais, l'Eglise met sa doctrine, pure comme le rayon de soleil, dans un Verbe sans tache et par lui-même comme un cristal réfléchissant une gerbe de lumière.

Ce qu'il y a, en effet, de remarquable tout d'abord dans cette épouse immaculée du Verbe sainteté, c'est l'intégrité de sa doctrine morale,

c'est la chasteté de sa pensée, c'est la virginité de sa parole. Parcourez toute l'histoire de l'enseignement, surtout de l'enseignement moral de l'Eglise, et dans cette parole, qui depuis vingt siècles ne se tait ni jour ni nuit, cherchez une injure faite à la pureté de la doctrine, une défloration de cette beauté morale qui sort de son âme pour se réfléchir dans sa parole et rayonne de sa parole pour se peindre au fond de l'âme humaine : l'histoire et la vérité vous défient de les trouver.

Ah ! je le sais, de loin en loin, quelques rares casuistes, en parcourant le dédale si compliqué des applications de la doctrine aux réalités de la vie, ont pu un moment perdre vue dans ses labyrinthes obscurs où la pleine lumière se dérobe même aux plus clairvoyants. Mais, remarquez-le bien, ces docteurs ne se trompaient pas sur le fond de la doctrine, mais sur certaines applications de la doctrine. Ces casuistes, en toute hypothèse, n'étaient pas l'Eglise, demeurée pure de ces souillures individuelles. Et bien loin d'applaudir, l'Eglise a blâmé ; et ces hommes, qui, même en la compromettant, ne prétendaient que la servir, elle les a arrêtés, corrigés, châtiés, anathématisés quelquefois. Et encore, faut-il le reconnaître, la plupart de ces erreurs, si effroyablement exagérées par la haine et la malveillance, vous paraîtront presque innocentes, si vous venez à les comparer à ces aberrations, disons mieux, à ces perversions, à ces orgies d'immoralités consacrées audacieusement par tant de doctrines nouvelles.

Eh bien, nous fils de la doctrine et de la parole sans tache, nous le disons avec une fierté humble, parce que c'est la gloire de notre mère et non pas notre gloire : Non, nous n'avons jamais sacrifié une vertu ; non, nous n'avons jamais abdiqué un principe ; non, nous n'avons jamais légitimé une passion ; non, nous n'avons jamais fait, ni par la négation d'une vérité, ni par la prédication d'une erreur morale officiellement et publiquement enseignée dans l'Eglise, une seule injure à la beauté de la doctrine et à la sainteté des mœurs. Ah ! si dans cet enseignement et cette prédication publique de près de vingt siècles vous trouvez une atteinte portée à la plénitude de la morale, dans l'individu, dans la famille, dans la société, une seule, eh bien osez la dénoncer aux indignations de la vertu et aux anathèmes de la conscience ; osez dire : En tel siècle, en telle année, à tel jour, dans tel lieu du monde, sur tel point capital, nous avons surpris l'Eglise en flagrant délit d'enseignement immoral et d'adultère doctrinal avec le génie du mensonge et du vice. Ah ! messieurs, ce n'est pas une fois, mais cent fois que l'Eglise notre mère a été conviée à ces outrages à la pureté doctrinale et, selon le mot énergique de saint Paul, à ces *adultérations* de la doctrine et de la parole. Eh bien, qu'à fait l'Eglise toujours ? Elle a résisté ; elle a gardé et garde encore l'inviolable virginité de l'une et de l'autre ; elle peut dire aujour-

d'hui, comme il y a dix-neuf siècles : Ma doctrine est toute pure et ma parole est immaculée.

Ce phénomène vous paraît peut-être bien simple, messieurs, et pourtant, vu de près et embrassé dans toute son étendue, c'est un phénomène anormal, inouï, inconnu dans le présent comme dans le passé ; c'est un phénomène vraiment miraculeux. Ah ! messieurs, partout et toujours à travers les obscurités de toutes les philosophies, à travers toutes les corruptions accumulées et souvent légitimées par les passions, à travers toutes les menaces et toutes les tentatives des puissants, garder l'incorruptibilité permanente et universelle de la doctrine et de la parole ; devant toute chose injuste, immorale, déshonnête, si protégée fût-elle par la majesté de la puissance et le prestige de la gloire, avoir osé dire et redire : Cela n'est pas permis ; maintenir envers et contre tous cet éternel *non licet* d'une incorruptible parole et d'une inflexible sévérité, et cela sans calcul, sans profit, contre tout intérêt humain, par le seul amour du juste, du pur, du beau, en un mot par la seule passion de la sainteté aimée elle-même et pour elle-même : ah ! j'en prends à témoin cette humaine infirmité dont le passé et le présent étaient partout dans le monde moral les défaillances de doctrines et les lâchetés de parole, non, un tel phénomène n'est pas purement humain.

Songez, messieurs, songez à ceci : nous voici, en France seulement, quarante mille prêtres portant l'honneur et la responsabilité de la parole publique, et appelés à toucher par cette parole aux fibres les plus vibrantes de la vie réelle ; combien, dès lors, dans la catholicité entière, portent un honneur et une responsabilité pareille ? Comment se fait-il que pas un de ces organes attirés de la parole catholique n'est surpris faisant à l'intégrité de la vertu et à la doctrine de la sainteté une blessure profonde ? Je ne parle pas des écarts de forme, des excentricités de pensée ou de parole ; je ne parle pas même des affirmations échappées quelquefois à l'inexpérience, à la témérité ou à la fougue du tempérament ; je parle des erreurs formulées avec réflexion, sciemment enseignées et opiniâtrément soutenues. Quel prodige de voir une prédication qui parle partout et toujours, et par des organes si multiples et si divers, depuis bientôt deux mille ans, demeurer l'inaltérable proclamation de tous les devoirs de la vie et l'invincible défense de tous les droits de la conscience humaine ! Et cela lorsqu'il n'y a pas une seule vertu qui n'ait été outragée par quelque philosophe, et pas un principe de morale, de justice et de pureté qui ne soit, aujourd'hui surtout, battu en brèche par quelque inventeur de morale nouvelle !

Ah ! si vous ne comprenez assez ce qu'il y a de supérieur, d'extraordinaire et de miraculeux dans ce phénomène de la parole catholique,

faites une expérience de plus. Proclamez, sans réserve aucune, la liberté absolue de pensée et de parole. Que tous ceux qui ont dans leur tête une idée sur les devoirs et la destinée de l'homme montent sur une chaire ou s'installent dans la rue pour enseigner ; qu'ils annoncent non-seulement dans chaque capitale, mais dans chaque cité, des cours de haute morale sur les droits et les devoirs, sur la justice et la propriété, sur la liberté et l'autorité, sur le sacrifice et la charité ; laissez ces publics enseignements se perpétuer, je ne dis pas deux mille ans, je ne dis pas deux cents ans, je ne dis pas même deux ans, mais deux mois seulement en pleine licence de tout dire et de tout enseigner. Oui, messieurs, je vous donne deux mois de liberté absolue et illimitée. Eh bien, je vous le déclare d'avance, sûr de ne recevoir de l'épreuve aucun démenti, si ces distributeurs publics de morale humaine et de morale sociale ne sont pas foncièrement chrétiens, la moitié au moins vous débitera, dans une rhétorique équivoque, de la morale falsifiée, et fera par quelque endroit, à l'honneur de la vertu et à la sainteté du devoir, de publiques insultes. L'un dira : " Je nie l'autorité ; l'autorité n'est qu'un fantôme. " Un autre dira : " Je nie la propriété ; la propriété n'est que le vol. " Un autre dira : " Je nie la chasteté ; la chasteté, c'est folie. Je nie le sacrifice ; le sacrifice, c'est fanatisme. " Un autre, plus hardi et plus audacieux, faisant de sa chaire un piédestal, s'écriera : " Moi je nie tout, oui, tout, hormis l'indépendance et l'autonomie de ma personne, libre de tout penser, de tout dire et de tout faire. "

Eh bien, messieurs, il y a une parole qui a dans le monde, à l'heure qu'il est, plus de trois cent mille chaires pour enseigner, et qui enseigne sous tous les cieux depuis bientôt deux mille ans ; et cette parole n'a jamais failli à la prédication de la sainteté totale en tout ordre de chose. Elle dit, elle : L'autorité, c'est l'ordre ; la propriété, c'est le droit ; la chasteté, c'est la beauté ; le sacrifice, c'est la gloire de l'homme et le salut du monde ; l'abnégation, c'est la racine de tout bien, et l'égoïsme la racine de tout mal. Et nul ne pourra jamais comprendre et surtout ne pourra jamais dire ce que cette parole toujours pure et toujours immaculée a fait et fait encore dans les générations humaines pour élever le niveau général de la moralité publique et pour élever encore au-dessus du niveau général l'élite des vertueux et l'aristocratie des saints.

III

Mais, messieurs, voici, dans l'Église catholique, une source ou une dérivation plus féconde encore de vertu et de sainteté, l'*action sacramentaire* appliquant à l'humanité les mérites du Rédempteur. La prédication est une lumière qui montre dans une pleine clarté ce que doit

faire l'humanité pour s'élever jusqu'à la sainteté ; l'Eglise par ses sacrements, donne la force d'y monter en effet. La parole que l'Eglise prêche maintient inaltérable dans l'humanité chrétienne l'idéal de la sainteté ; les sacrements qu'elle administre donnent la puissance de le réaliser.

Vus dans la lumière de la foi catholique, les sacrements portent la grâce, c'est-à-dire un secours, une force de Dieu donnée gratuitement à l'homme pour l'aider à devenir saint ; la grâce, ce je ne sais quoi de Dieu en nous qui, conspirant avec notre liberté, élève nos actes au mérite, à l'honneur et à la gloire du surnaturel ; la grâce, cette grande réalité mystique que la libre pensée relègue dans le monde des chimères, et qui, dans le christianisme et dans toutes les âmes qu'elle visite, est aux vertus ce que la séve est aux arbres, ce que la lumière est aux fleurs, ce que la pluie est aux champs. Et les sacrements eux-mêmes, que sont-ils à la grâce ? Ils sont ce que les fleuves sont aux sources, ce que les canaux sont aux fleuves ; fleuves divins, canaux mystérieux qui font dériver des plaies du Christ crucifié jusqu'au fond des âmes le flot toujours jaillissant des mérites de la rédemption.

Ceci soit dit surtout pour tous ceux qui parmi vous s'éclairent au soleil de notre foi et voient toutes choses dans le rayon de sa pure lumière. Mais, même en faisant un moment abstraction du côté rigoureusement mystique et surnaturel de l'action sacramentaire sur les âmes chrétiennes, quel rationalisme se rencontrera assez dénué de toute raison pour ne pas comprendre que les sacrements reçus par les croyants, au flambeau de leur foi, sont, dans l'Eglise catholique, une perpétuelle excitation à la pureté des mœurs et à la sanctification des âmes ?

Que peut et doit dire, je vous prie, le baptisé de l'Eglise, reconnaissant lui-même dans cette lumière de la foi qui éclaire son baptême ? Il se dit, il doit se dire, du moins : Me voilà marqué du signe des saints. J'ai été baigné aux flots du sang régénérateur. Mon baptême m'a affranchi de toute souillure et il m'a fait la vocation de toute sainteté. Arrière le mal ! Qui osera toucher d'un souffle impur la vivante image du Christ resplendissant en moi ?

Mais l'enfant de l'Eglise, le néophyte de la vie divine, reste faible même après sa régénération. Soldat du Christ, enrôlé pour le défendre et avec lui tout ce qui est pur et tout ce qui est saint, tandis qu'il garde la faiblesse au dedans, il voit l'ennemi qui le menace au dehors. La confirmation vient ; elle pose sur sa tête la main qui donne la force ; et cette faiblesse armée devient, pour accomplir tout bien et vaincre tout mal, plus forte que toute force de l'homme. Le confirmé est un héros armé pour vaincre ses passions et cueillir dans les combats la palme de la sainteté.

Toutefois, même investi de cette force (tant est grande la puissance du mal !), le soldat tombe sur le champ de bataille ; il peut tomber du moins, et, en tombant, souiller dans la fange une âme vêtue de Jésus-Christ. La pénitence vient ; elle relève en l'humiliant cet ange tombé de la vie catholique ; elle le purifie dans ses larmes, et, lui rapportant sa robe d'innocence et son vêtement de sainteté, elle lui dit : Te voilà saint encore. Va, pour ne plus défaillir au chemin, va manger le pain des forts ; va chercher dans l'embrassement de Dieu la force de porter d ns le vase de ton humaine fragilité, à travers les péripéties du temps, le trésor de l'éternité.

Et l'eucharistie vient : elle ouvre devant l'âme purifiée le tabernacle d'or ; elle dresse devant elle le banquet des anges, où seuls les purs peuvent s'asseoir, et étendant vers elle les bras de l'amour qui l'invite : Viens, dit-elle, mange le saint des saints ; viens et embrasse Dieu, et dans le tressaillement sacré de cette union fortunée avec la sainteté même, porte au ciel et à la terre le défi de t'arracher aux bras de cet amour, amour incarné qui te nourrit de lui pour te faire à son image, amour crucifié qui te donne dans sa chair et son sang, cause efficace de toute sainteté, un mémorial de ses souffrances et un gage infaillible de tes éternelles espérances.

Et le mariage, cette source de la sainteté et de la pureté domestique, ignorez-vous ce qu'il faut dans l'Eglise de Dieu pour multiplier les saints dans l'humanité ? Un jour il vient, sous le regard de Dieu et sous la main de l'Eglise, réaliser son mystère sur deux êtres qui s'unissent pour faire sortir de leurs cœurs chrétiennement unis des rejetons dignes du sang et de la beauté du Christ. Il sacre le père et il sacre la mère pour ce ministère deux fois saint, élever dans l'Eglise de Dieu une postérité de saints. Et après l'avoir sacrée pour le temps et l'éternité, l'Eglise demeure au plus intime foyer de cette famille créée et sanctifiée par elle ; elle y couvre et féconde de son maternel regard les germes de toutes ces vertus dont la floraison fait la beauté et l'honneur de la famille chrétienne ; et nul ne peut dire tout ce qu'il y a de puissance de sanctification dans ce regard plein de lumière et de feu, tombant sur des âmes pures. Ah ! messieurs, qui a vu le fond d'une famille chrétienne éclose sous ce regard et sous cette bénédiction de l'Eglise ; qui a respiré le parfum que répand sous un toit sanctifié cette belle fleur de Dieu sortie du sacrement de l'Eglise, comprend ce que je dis.

Et à l'heure dernière de cette vie déjà tant sanctifiée, l'Eglise, pareille à l'ange de la purification et de la sainteté, vient, de sa main bénie, enlever, par une suprême onction, à cette âme voyageuse la derniére tache capable de fermer encore devant elle le lieu de la sainteté consommée et

de l'innocence absolue. Et sa voix attendrie crie à l'âme prête à s'envoler des ombres de l'exil dans la lumière de la patrie : Ame chrétienne, pure et chaste colombe, déploie tes blanches ailes et va te reposer au sein de Dieu, sanctuaire de l'infinie sainteté, habitacle éternel des véritables immaculés.

Ainsi l'action sacramentaire ou l'application des sacrements est, dans l'Eglise, une perpétuelle excitation à la sainteté ; car les sacrements, par leur nature même, sont, aux yeux des croyants, le signe, la prédication et la réalisation de la sainteté, germant, croissant, fleurissant et fructifiant de jour en jour, comme les plantes sous le rayonnement du soleil et sous les rosées du ciel.

Mais, messieurs, j'oubliais, ah ! oui, j'oubliais un sacrement illustre dans l'Eglise de Dieu, le sacrement de l'ordre, qui sacre toute une légion d'hommes pour le ministère même de la sanctification ! Et qui pourra dire tout ce que cette heure sainte de l'onction sacerdotale, heure du ciel sur la terre, met au cœur du prêtre et de désir d'être saint et d'ambition de sanctifier ? O jour radieux entre nos jours, jour béni où le novice du sacerdoce, se relevant de sa prostration, montre au ciel et à la terre un front illuminé des plus purs rayons, tandis qu'il porte dans sa poitrine un cœur rempli des plus saintes émotions et des plus célestes aspirations ! O Christ sanctificateur, ah ! donnez, donnez à tous vos prêtres le souvenir chaque jour renouvelé de ce baptême sacerdotal, et que l'immense légion de votre sacerdoce puise dans ce souvenir efficace la puissance de remplir sur la terre la fonction sublime de la hiérarchie catholique : sanctifier les âmes, multiplier dans l'Eglise les générations des saints !

IV

Voici, en effet, dans l'Eglise une autre source d'où la sanctification descend sur les âmes, la hiérarchie catholique fonctionnant comme un seul homme pour produire la sainteté, c'est-à-dire pour graver dans les générations chrétiennes l'image du Christ sanctificateur. Nous reviendrons plus directement à cette grande chose catholique, la hiérarchie ; nous le prenons ici au point de vue restreint de sa mission sanctificatrice, et j'ose dire qu'à ce point de vue, rien de semblable n'a jamais été vu dans l'histoire : une armée de plus de quatre cent mille hommes, répandue sur toute la terre, portant autour du monde le drapeau du Christ sainteté et la Vierge immaculée, et n'ayant sur la terre d'autre fonction que cette fonction : sanctifier les âmes !

Ah ! messieurs, dites, si vous voulez, que dans cette armée organisée pour la sanctification, il est des prévarications qui tournent à la perversion de l'humanité un ministère sanctificateur de l'humanité. Hélas ! oui, il y en a, et nous n'aurons jamais assez de larmes pour pleurer sur ce

chutes qui sont la tristesse de l'Église, la douleur des anges, la perdition des âmes, la malédiction du ciel et le malheur de la terre !

Accusez tant que vous voudrez les faiblesses et les lâchetés prévaricatrices ; une chose demeure certaine, inattaquable, c'est que l'institution même a ce but sublime et que tout y est organisé par rapport à ce but ; sanctifier les âmes, élever l'humanité.

Lisez ou plutôt méditez les paroles de l'ordination du prêtre, de la consécration de l'évêque et de l'élection du pontife. Quel parfum de sainteté ! Comme la loi du ministère y est proclamée, inculquée, sanctionnée ! Quelles aspirations et quelles impulsions vers tout ce qu'il y a de plus pur et de plus céleste sortent de ces paroles qu'on croirait des anges, et descendues de la cité des saints jusqu'à l'âme de nos prêtres, de nos évêques, de nos pontifes ! Et quels monstrueux démentis doit donner aux paroles qui le consacrent et l'envoient, le prêtre, l'évêque ou le pontife, pour porter dans sa fonction une autre ambition que cette ambition : se sanctifier lui-même pour mieux sanctifier ses frères !

Suivez, dans l'ensemble et le détail de ses ministères obligatoires, le prêtre catholique dans la prière liturgique, à l'autel du sacrifice, au tribunal du pardon, dans la chaire de vérité, sous le toit du pauvre, au chevet du malade, dans l'agonie du mourant et sur la tombe des morts. Partout il respire ce qui est saint ; il parle une langue sainte ; il administre les choses saintes ; il vit en un mot, à toute heure du jour, dans une atmosphère de sainteté ; il aspire et respire Dieu par chaque souffle de sa bouche, par chaque soupir de son âme, par chaque battement de son cœur. Ah ! je le sais, même enveloppé de cette divine atmosphère, comme Lucifer dans le ciel, le prêtre peut faillir encore et montrer l'abomination au centre du sanctuaire. Mais, enfin, s'il ne veut à toute heure mentir à Dieu, aux hommes, à lui-même, que doit vouloir et chercher le prêtre dans ce paradis du sanctuaire et, si je l'ose dire, dans ce ciel de la terre où il rencontre partout le face à face de Dieu, si ce n'est la sainteté et encore la sainteté ? Lui le sanctificateur d'office, que doit-il être d'abord ? Saint. Que doit-il être ensuite ? Saint. Que doit-il être encore ? Saint ; oui, saint, vous dis-je, et toujours plus saint aujourd'hui qu'il n'était hier, pour être par sa sainteté même la lumière des âmes et le sel conservateur de cette humanité qu'il met de toutes parts en communion avec Dieu.

Regardez. Dans toute paroisse catholique il y a un homme, le père, le pasteur des âmes, et cet homme a une mission, et cet homme a une loi, une obligation absolue dont rien, pas même le danger de la mort, ne le peut dispenser : être saint, et conduire toutes ses brebis boire aux sources du Christ les eaux vives et pures de toutes les saintetés.

Regardez plus haut dans la hiérarchie des fonctions sacrées. Voici un

homme encore, c'est un évêque. Pourquoi est-il là, cet homme, la mitre en tête, la crosse à la main et la croix sur sa poitrine ; cet homme portant en lui, avec une plus haute majesté, une plus grande représentation de la sainteté ; cet homme qui étend sur un plus vaste troupeau une plus grande sollicitude ? Pourquoi est-il là, si ce n'est pour faire germer sur un champ plus étendu les fleurs de la vertu et les moissons de la sainteté ? Et que veut, que cherche, qu'ambitionne ce roi des âmes, en parcourant la part du royaume du Christ confiée à sa garde vigilante et dévouée ? A l'exemple de son Dieu, il passe en faisant le bien ; il passe en encourageant toutes les vertus et en combattant tous les vices ; il passe en relevant les mœurs et en purifiant les âmes ; il passe enfin en murmurant sans cesse, au milieu des populations qui accourent à sa rencontre, la parole du maître : " Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. "

Messieurs, voulez-vous regarder encore plus haut ? Ah ! oui, à la plus haute cime du monde moral et religieux, regardez. Voici la plus auguste et la plus complète représentation de la sainteté sur la terre ; voici le père de l'humanité, celui que sa fonction a fait si bien nommer par le monde entier le *saint-père !* le suprême sanctificateur des âmes. Lui a, sous ce rapport, la sollicitude de l'univers. Dans le monde tout entier il n'y a pas, dans une vallée si obscure, dans un désert si profond, sur un rivage si lointain soit-il, une fleur de sainteté qui ne s'épanouisse sous son regard et ne lui envoie, dans le souffle des brises, ses meilleurs parfums, comme un tribut de reconnaissance et d'amour au père de la sainteté. Et que veut, que cherche cet homme sur la terre ? Il vit, il respire, il prie, il agit, il souffre, ah ! oui, il souffre pour le triomphe de tout ce qui est juste, de tout ce qui est saint. Il ne parle que pour condamner le crime, pour flétrir l'iniquité, pour anathématiser partout, et si haut qu'il se rencontre, l'injuste, l'impur et l'immonde ; il ne parle, en un mot, que pour faire planer sur l'humanité entière, par la hauteur souveraine de sa parole, et l'idéal de la vertu, et la bannière toujours blanche et toujours sans tache de la pureté et de la sainteté catholique ; et sous ce rapport, la langue inimitable des bulles et des encycliques demeure, dans les lettres et les langues humaines, une langue à part, une langue divinement originale.

Ainsi se révèle à tout regard impartial l'armée militante de nos pasteurs, de nos pontifes, et de tous les sacerdoces, et de tous les apostolats consacrés pour marcher, de siècle en siècle et d'espace en espace, à l'extermination des vices, à la défaite des passions, à l'édification des âmes et à la création des vertus, en un mot, à l'extension et à l'élévation de la sainteté au sein des générations humaines.

Oui, messieurs, comme vous avez une armée de soldats pour défendre et protéger la patrie, une armée de laboureurs pour cultiver et féconder

la terre, une armée d'industriels pour dompter et subjuguer la matière, ainsi vous avez une armée de prêtres pour défendre et protéger les âmes, une armée de prêtres pour cultiver et féconder les vertus, une armée de prêtres pour dompter et subjuguer les passions, une armée de prêtres pour travailler, dans la paix comme dans la guerre, dans le calme comme dans la tempête, à la destruction de tout mal et à l'édification de tout bien. Institution telle qu'on n'en vit jamais dans l'humanité, et ayant un but tel que nulle autre institution n'en poursuivit jamais, dans ces proportions du moins; institution essentiellement sanctificatrice, dont l'idéal réalisé serait d'être uniquement composée de saints, et dont le but toujours réel et l'ambition toujours infatigable est de créer, de multiplier et d'élever indéfiniment les saintetés sur la terre!

Qui ne voit et ne salue ce grand fait, comme on voit et on salue la lumière du soleil, est un homme aveugle ou un homme méchant; il a, pour l'empêcher de voir, un vice dans le regard ou un mal dans le cœur. Et j'admire la stupidité antichrétienne qui, confondant cette fonction divine avec toute autre fonction humaine, voudrait faire des sanctificateurs des âmes de vulgaires salariés, pour ne pas dire des esclaves déshonorés de la puissance des Etats.

Ah! plus grande est son ambition, plus haute sa fonction, plus illustre sa noblesse, plus sublime sa destinée. Par tous les souffles qui animent son vaste corps, par toutes les énergies qu'il renferme et tous les dévouements dont il dispose, conspirer et travailler, d'un bout du monde à l'autre, à relever le niveau des mœurs et l'idéal de la perfection par l'élévation de ses mœurs et son essor vers toute perfection; arracher la masse du genre humain du bourbier des corruptions humaines, ou du moins l'empêcher d'y croupir tout à fait; soutenir l'humanité, relevée de ses chutes et purifiée de ses fanges, au-dessus du cloaque des choses immondes, les regards et les aspirations tournés vers l'idéal de toutes les pures et de toutes les saintes choses: oui, vous dis-je, quoi qu'il en soit des ombres qui viennent ici quelquefois vous dérober la lumière, voilà, dans sa fonction propre, et avec sa destinée unique, et avec son ambition permanente, la hiérarchie catholique, regardée du point de vue où nous sommes.

Ah! messieurs, le monde lui-même, le monde même le plus ennemi, l'adversaire public et avoué, l'anticatholicisme contemporain, en est lui-même si convaincu, que l'ombre seule d'une prévarication dans ce public et universel ministère de la sainteté fait un scandale inouï dans toutes les autres sphères de la vie personnelle ou publique. O grands ennemis de la sainte épouse du Christ, je vous remercie du témoignage que vous rendez ici à la vérité. Vous nous pardonnez à peine d'être *des hommes;*

preuve invincible de notre sublime destinée; involontaire, mais glorieux hommage rendu par la haine et même par le blasphème à l'idéal de cette fonction essentiellement sainte et sanctificatrice !

V

Il y a dans l'Eglise catholique une source plus profonde de sainteté et où la hiérarchie elle-même a besoin de se retremper toujours pour accomplir dans toute son efficacité son ministère de sanctification ; cette source toujours et perpétuellement jaillissante, c'est le culte et l'adoration du sacrifice.

Ai-je besoin de vous rappeler ici que toute sainteté est à la condition du sacrifice ? Le sacrifice, c'est la plus pure essence de la vertu ; le sacrifice, c'est toute la substance de la sainteté. Le cœur d'un saint est un autel, et le saint est lui-même, sur cet autel, victime et sacrificateur. Le souffle généreux qui entretient dans les cœurs le feu du perpétuel sacrifice est le souffle même qui y féconde toutes les vertus, celles-là surtout qui, dédaignant la vulgarité, veulent monter jusqu'à l'héroïsme. Supprimez dans les âmes le ressort du sacrifice, vous coupez les ailes à la vertu, vous arrêtez l'essor vers les grandes saintetés, vous tuez l'héroïsme, et cette humanité, descendue et découronnée de l'auréole du sacrifice, vous la condamnez au terre à terre de la vertu. Et si vous ne la poussez, par l'égoïsme, jusqu'aux grandes orgies du mal, vous la retenez infailliblement dans le prosaïsme et, si je le puis dire, dans la trivialité du bien. Autant le sacrifice élève les sociétés qu'il pénètre de son grand souffle, autant l'égoïsme aplatit les sociétés qu'il retient sous son bas empire. Cherchez dans certains peuples qui vont à la décadence ou croupissent dans l'immobilité, la raison dernière de la médiocrité des vertus et de l'absence de la sainteté ; vous arrivez toujours à la même découverte : l'extinction dans les âmes de cette vitalité magnanime et seule capable de l'héroïsme, l'extinction du sacrifice. Lorsque l'idéal, que dis-je ? lorsque la simple notion du sacrifice a disparu au sein des peuples livrés à la tyrannie avilissante de tous les égoïsmes, toutes les saintetés y meurent, toutes les vertus y rampent, l'humanité y est par terre.

Donc, pour qu'une religion rehausse avec toutes les aspirations de l'humanité tous les mouvements de sa vie, surtout pour qu'elle élève jusqu'à l'héroïsme l'essor des magnanimes, il faut qu'elle mette au sein de l'humanité, avec la pratique du sacrifice, le ressort vivant des grandes vertus et des grandes saintetés.

Or nous voudrions en vain nous faire sur ce point la moindre illusion : pour que le sacrifice vive dans les âmes, il faut qu'il demeure sur l'autel. En retrancher le culte dans la religion, c'est en retrancher la

pratique dans la vie : témoin toutes les religions qui altèrent, diminuent ou suppriment tout à fait au milieu d'elles le culte et l'adoration du sacrifice de l'autel. Luthéranisme, calvinisme, anglicanisme, tous les protestantismes et tous les rationalismes religieux, de quelque nuance qu'ils soient et à quelque secte qu'ils se rattachent, toutes ces religions et toutes ces philosophies diminuent le sacrifice au cœur de l'humanité qui rélève d'elles, à mesure qu'elles diminuent elles-mêmes l'adoration et le culte du sacrifice sur l'autel, si tant est qu'elles gardent encore même un autel.

Et maintenant, vous dirai-je, regardez la sainte Eglise catholique, à l'heure qu'il est, présente à tous les points de l'espace et partout offrant sur l'autel universel l'universel sacrifice. La voilà avec son immense couronne de prêtres, d'évêques, de pontifes, de religieux, de fidèles de toute condition ; la voilà avec son surplis blanc et sa chappe majestueuse, étincelante de l'éclat des pierreries. Que fait-elle dans ses sanctuaires pleins de lumières et de parfums, prosternée avec le peuple autour de son autel où réside et d'où rayonne sur elle l'ineffable mystère, le véritable saint des saints ? Ah ! ce qu'elle fait, vous le demandez ? Mais elle adore ; et qu'adore-t-elle ? Elle adore ce sacrifice dont le feu ne s'éteint jamais sur l'autel catholique ; elle adore son Dieu victime. Que dis-je, elle l'adore ? Ah ! c'est trop peu ; elle l'aime ; elle l'embrasse ; elle se l'incorpore chaque matin dans le mystère plus ineffable encore de la communion ; elle se l'assimile comme son propre aliment, dans ce banquet où Dieu sert à l'humanité qui a faim et soif de lui sa chair immolée et son sang versé pour le salut de tous ; et dans l'extase qui la transporte hors d'elle-même pour passer tout entière dans son Dieu ou plutôt pour faire passer son Dieu en elle, elle lui demande, avec d'inénarrables élans d'amour, de faire passer tout le mytère du sacrifice qu'elle adore et dans les réalités intimes et dans les manifestations publiques de sa propre vie.

VI

Enfin, messieurs, il est une dernière source de sainteté dans l'Eglise catholique, une chose déjà renfermée implicitement dans le sacrifice dont nous venons de parler, et qui l'explique, comme une cause son effet. Cette chose, à laquelle il m'est doux de revenir toujours comme au centre de toutes les attractions de ma vie, c'est l'amour de Jésus-Christ, l'amour passionné du Christ sanctificateur. Si l'Eglise est sainte, c'est qu'elle est la divine épouse du Christ, et que, comme telle, elle vit de son amour et fait sortir de cet amour les saintetés dont il garde la séve toujours féconde. Quelle éloquence de séraphin, quelle langue de feu, quels accents du ciel il me faudrait ici pour vous dire,

dans une parole digne du sujet, ce que l'amour de Jésus-Christ est aux vertus des saints et ce que l'Eglise est elle-même à l'amour de Jésus-Christ !

Ce que l'amour de Jésus-Christ est aux vertus des saints ? Ah ! que n'ai-je ici devant moi le cœur de tous les héros de la sainteté, et que ne m'est-il donné de pénétrer avec vous ce mystérieux sanctuaire où l'amour du Christ fait ses miracles de transformation et de sainteté qui tiennent en admiration et la terre et le ciel !

Ce que fait pour les vertus des saints l'amour de Jésus-Christ ? Ah ! je vais vous le dire, ou plutôt vous le rappeler seulement. Il emporte avec lui, transfiguré en lui-même, tous les purs amours, toutes les saintes passions, toutes les généreuses ambitions. Impossible pour un cœur de graviter autour de ce centre sans monter de lui-même vers l'idéal de toute perfection, de toute grandeur, de toute beauté, de toute pureté, de toute générosité et de tout héroïsme.

L'amour de Jésus-Christ ! mais c'est l'amour du vrai ; c'est l'amour du beau ; c'est l'amour du grand ; c'est l'amour du parfait ; c'est la passion même de toutes les saintetés ; c'est la séve qui produit les saints, ces fruits d'or du ciel que porte le grand arbre catholique arrosé par le sang même de cet amour ! L'amour de Jésus-Christ, enfin, c'est l'imitation de Jésus-Christ ; c'est l'idéal même de la sainteté, contemplé par le regard, aimé par le cœur et reproduit, dans les saints, par la main de l'amour. L'amour de Jésus-Christ, dans la réalisation des vertus et la création des chefs-d'œuvre de la sainteté, c'est le peintre, le sculpteur, l'artiste inspiré, qui ne s'élève jamais plus haut, qui n'est jamais plus parfait et plus achevé dans ses œuvres que quand il reproduit avec ses délicatesses infinies et ces touches inimitables le portrait de ce qu'il aime ! L'amour du Christ, enfin, c'est la voie abrégée qui conduit au cœur de la sainteté ; la communion avec Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur !

Aussi, parcourez, d'un bout de notre histoire à l'autre, la longue galerie de tous nos saints ; à travers les miracles de vertus et les prodiges de sainteté, à travers ces impossibilités de la nature, ces sublimes folies de la croix qui remplissent ces vies humainement extravagantes, cherchez la ressort caché qui les explique toutes, vous retrouvez partout et en tout l'explosion de cet amour victorieux qui soulève la vie à des hauteurs que la nature ne connaît pas et que la raison toute seule ne soupçonne même pas. Vous trouverez enfin que dans ces mille variétés de la vertu, de la sainteté, du sacrifice, de l'héroïsme et de tous les martyrs, martyrs du cœur, martyrs de l'âme, martyrs du corps, les saints ont fait et font encore invariablement une même chose : ils aiment Jésus-Christ, encore Jésus-Christ, et toujours Jésus-Christ.

Or, si c'est l'amour de Jésus-Christ qui a la puissance de créer les saintetés, ce qui garde la puissance de passionner les cœurs par l'amour de Jésus-Christ, c'est surtout l'Eglise catholique. En vain le schisme et l'hérésie voudraient ici contester à l'Eglise cette gloire séculaire ; en vain ils l'accusent de voiler sous un formalisme d'observances accessoires et de pompes arbitraires cette âme vivante du vrai christianisme, l'amour de Jésus-Christ ; l'Eglise garde à jamais le culte sympathique de cet amour qui est sa force et sa vie au dedans, comme il est son ressort dans ces créations visibles et ses combats du dehors ; et en même temps qu'elle garde pour elle-même le culte indéfectible et l'intarissable passion, elle le suscite au cœur de ses enfants, et elle entretient de son souffle maternel ce foyer sacré que rien n'y peut éteindre.

Et qui donc, je vous prie, pourrait s'en étonner ? L'amour de Jésus-Christ, est-ce que ce n'est pas le fond immuable du culte et de l'adoration catholique ? L'amour de Jésus-Christ, est-ce que ce n'est pas en tous et pour tous le fruit substantiel des sacrements de l'Eglise catholique ? L'amour de Jésus-Christ, est-ce que ce n'est pas l'âme de la parole catholique, le ressort de tous les apostolats catholiques, l'inspiration de tous les martyrs catholiques, le signe authentique et le caractère distinctif de tous les saints élevés sur l'autel catholique ? L'amour de Jésus-Christ, ah ! c'est le cœur même de la divine épouse ; c'est le centre rayonnant du véritable christianisme constitué et vivant dans l'Eglise ; c'est le vrai soleil du monde catholique, communiquant aux cœurs héroïques cette chaleur féconde qui fait éclore, au milieu même des corruptions du siècle, la fleur céleste de la sainteté ; fleur choisie du jardin de l'époux, offerte sur l'autel par la main de l'époux ; fleur immortelle qui montrera toute sa beauté en versant tous ses parfums dans la patrie du ciel, et qui, même sur cette terre de l'exil, déjà laisse voir une beauté qui séduit et répand un parfum qui enivre de je ne sais quel enivrement sacré l'élite des cœurs capables de subir son charme sans pareil !

Tel est, en effet, dans les cœurs catholiques, le phénomène charmant que produit l'amour de Jésus-Christ en y produisant les grandes saintetés ; c'est comme un parfum de la patrie respiré dans l'exil, un je ne sais quoi du ciel qui embaume les âmes même au sein des corruptions de la terre.

Ah ! ces cœurs de saints embaumés par leur propre amour, vous ne les connaissez pas peut-être ; mais je les connais, moi ; j'en ai approché quelquefois ; j'en ai senti le rayonnement doux et béatifique comme un rayonnement du ciel et comme un pressentiment du paradis ; et ce cœur des saints, où l'Eglise catholique cultive la divine fleur de l'amour

de Jésus-Christ, était pour moi comme la rose la plus belle et la plus parfumée du jardin de l'Eglise, rose mystique s'embaumant elle-même, et avec elle tout ce qui l'environne, de ses propres parfums !

Et maintenant je demande : Ce que l'amour du Christ doit produire dans l'Eglise catholique en y versant à flots perpétuels la sève de toutes les saintetés, l'a-t-il fait en réalité ? Cet amour de Jésus-Christ, si cultivé partout dans l'Eglise, a-t-il fait germer, éclore et s'épanouir réellement les grandes moissons de la sainteté ? Ici, messieurs, du fond de tous nos siècles chrétiens, tous les saints passionnés par l'amour de Jésus-Christ se lèvent pour répondre ; tous les Paul et tous les Xavier, tous les Augustin et tous les Bonaventure, tous les Dominique et tous les François d'Assise, toutes les Thérèse et toutes les Catherine de Sienne, oui, tous ces saints et toutes ces saintes, passionnés par l'amour, se lèvent, couronnés d'un diadème de l'éclat de leurs mérites, portant dans leurs mains les gerbes brillantes de leurs vertus et les bouquets parfumés de toutes les saintetés écloses de l'amour du Christ sous le souffle de l'Eglise ; ils regardent avec un sourire du ciel cette mère du bel amour, et ils s'écrient : O mère, ô la plus belle et la plus sainte des mères, Eglise catholique, salut ! Nos vertus sont votre ouvrage, nos mérites sont votre gloire, et tous ensemble nous sommes à votre front l'immortelle couronne de votre sainteté ! . . . .

Telles sont, messieurs, les grandes sources de la sainteté que l'Eglise catholique fait jaillir de son sein dans le sein de notre humanité ; telle est son incomparable puissance pour multiplier sur la terre la magnanime légion des saints. Sainte elle-même, la sainteté en essence, elle produit de siècle en siècle des générations qui lui ressemblent. Oh ! qu'elles sont belles ces générations sorties du sein toujours fécond de l'épouse immaculée, et quelle auréole de gloire resplendit sur leur front ! *O quam pulchra est casta generatio cum claritate.* Cette génération, le ciel la regarde avec amour et la terre elle-même la voit passer avec admiration ; et à la beauté des enfants et à la sainteté dont ils portent le signe on reconnait l'inviolable beauté et l'inaltérable sainteté de la mère.

Et pourtant il y a des hommes qui passent, sans l'apercevoir, devant cette grande merveille du monde moral. Que dis-je ? bien loin de voir briller sur le front de l'immortelle voyageuse cette gloire séculaire, ils lui dénient même l'honneur d'une sainteté vulgaire. Ils ont vu des taches sur son vêtement ; ils ont vu des points noirs au fond de ses longs siècles, et ils disent : Non, l'Eglise n'est pas sainte !

Ils s'en vont sur toutes les routes de notre histoire, comptant, avec une satisfaction mal dissimulée, les prêtres, les religieux, les pasteurs, les evêques, les pontifes qui font tache sur le vêtement de cette Eglise

que nous proclamons immaculée. Tout entiers à ces scandales qu'ils grossissent, multiplient et parfois exagèrent jusqu'à l'impossible, ils passent, sans même les apercevoir, devant les miracles de vertus qui brillent comme des flambeaux, d'étape en étape, sur toute la route parcourue par cette mère féconde de toutes les saintetés, et voilant aux regards des peuples cette longue galerie de saints qui orne et embellit notre histoire, ils disent, en montrant du doigt les quelques points qui se détachent de ce fond lumineux ; Vous le voyez bien, cette Eglise proclamée sainte par un sacerdoce intéressé, la voilà couverte de souillures ; la voilà bien nommée, par la voix du moine réformateur, la *grande prostituée.*

Je pourrais vous dire ici, avec un écrivain célèbre : Vues d'une certaine hauteur et des points élevés de chaque siècle, ces prévarications, disséminées dans une étendue vaste comme le monde et dans une durée longue comme notre vie, ces prévarications ressemblent à ces accidents qui, dans un panorama de la nature, disparaissent au regard qui le contemple d'une cime élevée. Mais agrandissez, si vous voulez, ces prévarications qui font scandale à la libre pensée. Eh ! qu'importent, vous dirai-je, ici ces quelques taches sur une beauté dont l'éclat se répand sur tant d'espaces et de siècles ? Qu'importent, sur tant d'horizons inondés d'une pure lumière, ces quelques points obscurs que votre œil semble seul apercevoir ? Ah ! nous ne sommes pas tous des saints, dites-vous. Vraiment vous l'avez découvert ? Dans deux mille ans de notre histoire vous n'avez pas vu la sainteté partout et en tous, et vous ne pouvez plus croire à la sainteté de l'Eglise ? Les prévarications que vous avez rencontrées de loin en loin dans quelques-uns de ses membres souillés au contact des vices, qui sont peut-être les vôtres, vous indignent, vous révoltent, vous irritent, et à votre regard soi-disant impartial, la sainteté de l'Eglise se dérobe tout à fait. O vertueux, il est pourtant une sainteté plus difficile à découvrir que celle de l'Eglise ; c'est la vôtre ! Contempteur de l'Eglise, insulteur de la sainteté même, laissez-moi vous le demander : Où sont vos vertus, où votre sainteté ? Voulez-vous dérouler sous nos yeux, page par page, tout le livre de votre vie ?

Quoi ! vous ne voyez pas la sainteté de l'Eglise ? Ah ! je comprends, le pur devine et admire le pur ; le beau devine et admire le beau ; ainsi le saint devine et admire le saint. Ah ! vous ne voyez pas la sainteté dans l'Eglise, et vous vous en glorifiez ? Moi, je vous plains, aveugle qui ne voyez pas le soleil. Ah ! pour moi, je l'avoue, si j'avais ce malheur de ne pas voir, de ne pas deviner, de ne pas sentir que l'Eglise est sainte, je me garderais de le dire ; car, en vérité, il n'y a pas lieu de s'en prévaloir et moins encore de s'en vanter. Qui ne

voit pas le soleil a le regard vicié : qui ne sent pas la sainteté a le cœur corrompu. Vous ne voyez pas la sainteté de l'Eglise ? Eh ! qu'importe ? Les siècles l'ont vue, ils l'ont admirée ; l'armée des saints a laissé sur eux ses vestiges éclatants ; notre siècle la voit encore, et la meilleure part de l'humanité s'incline devant elle, et respire son parfum en baisant la trace de ses pas ; et malgré la clameur de l'impiété et le frémissement des passions, il en sera toujours ainsi ! Le chef-d'œuvre est là, et l'édifice est sous vos yeux, chef-d'œuvre sans pareil, édifice miraculeux, où chaque pierre est une vertu, chaque ornement une sainteté ; miracle de la richesse et de la beauté morale, à quoi bon le décrire davantage ? Il brille de sa propre splendeur et il porte un nom que les siècles n'effaceront plus : l'Eglise, la *sainte* Eglise catholique, apostolique et romaine !

(A continuer.)

LE COUSIN GABRIEL.

(Voir pages 464 et 515.)

IV

Ce fut d'un pas presque joyeux qu'il gagna le bateau à vapeur avec lequel il devait descendre le Rhin. Mais lorsqu'il vit de loin la terrasse de sa maison se détacher, à quelque distance du débarcadère, sur le fond verdoyant des coteaux, son front se couvrit d'un nuage. Combien ses plans d'avenir étaient différents au départ ! Il lui devint tout à coup impossible de garder au doigt la bague de la pauvre Traud ; il l'ôta et la cacha dans la poche de son gilet ; un moment plus tard, il eut honte de cette faiblesse et la remit à sa main. En arrivant à sa demeure, il rencontra sur le seuil le vieil intendant ; Gabriel détourna les yeux pour échapper à la muette question de son sourire ; il lui dit simplement qu'une affaire imprévue le ramenait, il l'interrogea ensuite d'un air distrait sur le produit de la vendange et se dirigea vers sa chambre en donnant l'ordre qu'on ne le dérangeât point.

Il éprouva un véritable supplice en traversant les pièces désertes que, la semaine précédente, il avait ornées avec tant de sollicitude, car il s'était flatté d'y recevoir Cornélie et ses parents, d'y célébrer la fête de

ses fiançailles en même temps que celle des vendanges, et il avait presque partout préparé à sa cousine une surprise délicate. Ici, le piano qu'il voulait lui offrir, là, une grande volière dorée, pleine des oiseaux favoris de la jeune fille; plus loin, dans une bibliothèque de bois de rose, la collection des meilleurs poëtes anglais et allemands; enfin, un joli boudoir tendu et meublé de damas de soie bleu clair, car elle avait dit, à ce dernier bal qui avait eu tant d'influence sur leur destinée, qu'elle préférait cette couleur à toute autre. Mais c'était dans sa propre chambre que Gabriel devait ressentir l'émotion la plus poignante. Il y avait réuni tous les présents qu'il avait reçus d'elle, depuis le rond de serviettes brodé de perles bleues, don enfantin de la petite cousine, jusqu'au candélabre de bronze vert qu'il avait mille fois contemplé avec amour, dans la pensée que peut-être il éclairerait un jour son bonheur domestique.

En revoyant ces objets si chers, une souffrance aigüe lui saisit le cœur; il se laissa tomber sur un siége, abattu, oppressé sous le poids de ses souvenirs. Un torrent de larmes le soulagea. Quant cet accès de désespoir fut calmé, il résolut d'anéantir un passé qui réveillait en lui tant de regrets amers et désormais coupables. Il renferma au fond d'une armoire les dons de Cornélie, condamna la porte du boudoir bleu et, sous prétexte que le ramage bruyant des oiseaux lui était insupportable, il fit transporter la volière dans un endroit reculé de la maison. Après s'être ainsi mis en règle avec sa situation nouvelle, il alla vers sa bibliothèque, prit un livre, puis un autre, les feuilleta et les reposa sur les rayons. "Pourquoi Traud ne finirait-elle point par avoir le goût des choses de l'esprit? Et même, quand elle n'y entendrait jamais rien, quel mal y aurait-il à cela? Des milliers de gens n'ont-ils pas vécu parfaitement heureux sans connaître ni Shakespeare ni Gœthe? Ne sommes-nous au monde que pour lire les poëtes? Le sentiment par lequel l'âme comprend instinctivement les beautés de la nature ne vaut-il pas mieux, ne donne-t-il pas des jouissances plus vraies que l'éducation qui égare notre sensibilité sur des fictions brillantes? La nature! la nature! Voilà ce qui seul est grand et sublime. Si j'étais, comme Robinson, dans une île déserte, à quoi me servirait que ma femme pût estropier une sonate de Beethoven? Qui m'empêche de me créer ici une solitude, de mettre entre le monde et moi une barrière qu'aucun importun ne puisse jamais franchir? Oui, je le ferai, et certainement l'affection de cette douce créature me sera bientôt plus précieuse que toutes les délicatesses qui me semblaient autrefois un besoin."

Ces sages réflexions lui ayant rendu un peu de courage, il sortit pour visiter ses vignes, se montra satisfait de la récolte, parla aux ouvriers

plus familièrement que de coutume. Le soir, rompu de fatigue, il se mit au lit et dormit neuf heures.

Les jours suivants, tout alla mieux encore. Chacune des paroles de Traud lui revint en mémoire, il se représentait son frais visage et sentait naître peu à peu le désir de se retrouver auprès d'elle. Une sorte de chant de fiançailles s'élevait pour lui au milieu des ceps de vigne. Qu'elle serait gentille à voir détachant, de ses doigts agiles, les grappes destinées à faire le vin de choix ! Là-dessus, il poussa un soupir involontaire, et se mit, contre son habitude, à boire plusieurs rasades de vin doux ; il parlait avec tant de volubilité, tant d'animation, que la femme de l'intendant prit de l'inquiétude, s'imaginant qu'il avait le cerveau malade. Son mari la rassura ; il posa d'un air de mystère un doigt sur son cœur : " C'est là qu'il souffre ; il n'y a pas grand danger," dit-il avec un sourire.

Vers le milieu de la semaine une lettre arriva, qui donna beaucoup à penser au couple curieux. L'adresse, d'ailleurs assez lisible, trahissait une main inexpérimentée ; ce n'était certes pas un message d'affaires ; le papier, le cachet le disaient clairement. Le mari et la femme avait fini par conclure qu'il n'y avait rien là qui méritât leur attention ; grande fut donc la surprise de l'intendant, lorsque son maître lui arracha la lettre des mains et courut s'enfermer dans son cabinet. Tandis que le vieux serviteur se livrait à ses conjectures, Gabriel, resté seul, avait posé le billet sur la table sans pouvoir se décider à l'ouvrir. Il alluma un cigare, lança violemment dans l'air quelques bouffées de tabac, puis, s'étant excité d'une manière factice par le souvenir de cette soirée passée au clair de la lune avec Traud, il s'étendit sur le divan et rompit le cachet.

La lettre, d'une écriture enfantine, était ainsi conçue :

" Trè -honoré Monsieur !

" Cher Fiancé !

" Bien qu'il ne m'ait pas été donné de jouir de votre présence, ce temps si court m'a permis d'apprécier vos qualités admirables. Dès que je vous ai vu, vos manières séduisantes ont fait impression sur mon cœur. Je n'ai pu résister, hélas ! à votre regard si doux et si tendre, votre voix aussi harmonieuse à mon oreille que celle du rossignol. O vous, le plus aimable des mortels, voyez de quels traits vous avez blessé mon âme ! J'en suis venue à ce point que, pour moi, le ciel est toujours sombre, quand les étoiles polaires de tes yeux *bleus* ne me sourient pas. (Le mot *bleus*, ajouté après coup, laissait encore voir les quatre lettres de l'adjectif *bruns* qui, sans doute, avait été mis d'abord

par mégarde.) Je vous ai fait naïvement l'aveu de l'inclination que vous m'avez inspirée, mais l'amour sans réciprocité est une torture digne de l'enfer. Oh! n'opposez pas l'insensibilité du granit aux effusions d'un cœur virginal! Quelques paroles de tendresse me raviront au septième ciel. Comme dit le poëte :

Cueille sur ton chemin la rose et la fleur du souvenir.
La couronne que nous tresse l'amour doit rester épanouie
Jusqu'à ce que l'éternel sommeil ferme nos yeux.

"Je termine, très-cher et très-honoré Monsieur, en vous assurant de la profonde reconnaissance et de l'affection, ou plutôt du culte, de

votre promise,

"GERTRUDE WENDELIN."

Il avait lu jusqu'à la fin, les yeux grands ouverts, avec une sorte de stupeur. Plusieurs fois, il regarda la signature. Cette épître brûlante était bien d'elle, et c'était bien à lui qu'elle s'adressait! Un moment, il fut comme écrasé, puis un accès d'hilarité folle soulagea son cœur; il jeta la lettre loin de lui et rit aux larmes.

Dans cette disposition, il se leva vivement, courut à un tiroir où il renfermait toutes sortes d'objets sans valeur, et y prit un petit livre jauni qu'il se mit à feuilleter. C'était un recuil épistolaire à l'usage des amoureux. Un de ses camarades le lui avait donné dans un moment de joyeuse humeur, pour railler son indifférence envers le beau sexe. Sans avoir besoin de chercher beaucoup il y trouva, imprimée tout au long "la tendre effusion d'un cœur virginal" qu'il venait de lire écrite d'une main inhabile et tremblante. Un rire nerveux s'empara de nouveau du jeune homme, mais cette gaieté ne dura pas; il ramassa la lettre et la déchira en mille morceaux qu'il jeta dans le foyer. Il y mit ensuite le feu, puis il suivit d'un œil pensif les flammes qui consumaient les débris du malheureux billet. L'enveloppe était restée sur la table. En la prenant pour la brûler aussi, Gabriel vit qu'elle contenait un autre papier. L'écriture était la même que celle de la lettre, toutefois, bien différente de celle-ci, qui ne laissait rien à désirer sous le rapport de l'ortographe, elle accusait une précipitation extrême et un mégris complet des lois de la grammaire.

"J'ai été obligée, disait Traud, d'entrer dans la maison où je m'étais engagée, mais pour quelques jours seulement, et vous ne m'en voudrez pas quand vous saurez pourquoi. Je vous expliquerai cela le jour où vous viendrez, c'est-à-dire dimanche, si vous tenez parole. Je suis en attendant,

"Votre respectueuse et affectionnée

"TRAUD."

"*P. S.*—S'il vous était plus commode de me voir chez mes maîtres

que dans l'endroit dont nous sommes convenus, vous me trouverez au nº 27 de la rue du Rhin. C'est une maison très comme il faut, vous n'avez pas à être inquiet de moi. Je ne sers que la demoiselle; on l'appelle mademoiselle Cornélie; elle est malade, et c'est pour cela que je n'ai pas pu refuser d'entrer au moins pour une semaine; car il n'y aurait eu personne pour la soigner. Maintenant que vous savez tout, vous ne me gronderez certainement pas. Portez-vous donc bien, et pensez à votre amie."

C'en était trop, le sort s'acharnait sur Gabriel. Il pensa étouffer de douleur et de honte. La porte donnant sur la terrasse était ouverte, il s'y précipita, mais il n'y put rester; son sang brûlait ses veines, un nuage voilait ses yeux. Il courut à l'écurie, sella lui-même son cheval, et s'élança tête nue vers la grande route qui, en cet endroit, suit les profondes sinuosités du fleuve.

L'intendant s'était hâté d'apporter le chapeau du jeune homme; il arriva seulement pour le voir disparaître au tournant du chemin. Les heures s'écoulèrent, Gabriel ne revint pas; le lendemain, une courte lettre annonça qu'il ne fallait pas l'attendre, qu'il ne savait pas lui-même combien de temps son absence se prolongerait. Le reste de la semaine se passa sans apporter d'autres nouvelles. Le matin du huitième jour, un épais brouillard enveloppait le fleuve et les collines, l'air était humide et froid, les vendangeurs, courbés sur les ceps, sentaient leurs doigts se glacer au contact des grappes couvertes de rosée. Tout à coup ils entendirent le galop d'un cheval et ils aperçurent leur jeune maître qui s'avançait vers la maison. Monture et cavalier semblaient exténués de fatigue. L'intendant qui surveillait les travaux de la récolte, accourut s'informer avec sollicitude de l'état du voyageur, mais il reçut à peine une réponse. Le jeune homme demanda les lettres arrivées pendant son absence, parcourut les adresses d'un œil anxieux, et parut respirer plus librement après s'être assuré que cette correspondance était purement commerciale. "Sans doute, pensa l'intendant, il craignait d'y reconnaître cette mystérieuse écriture qui l'a si fort troublée." Gabriel congédia le vieux serviteur, s'assit devant son bureau, et, après quelques instants d'hésitation, commença une lettre sur laquelle il avait déjà réfléchi longtemps. Fou de terreur à la nouvelle de la maladie de Cornélie, il avait passé cette longue semaine aux environs de la demeure de sa cousine, guettant avec angoisse tous les indices qui pouvaient l'éclairer sur son état. L'immense douleur qu'il avait éprouvée lui avait fait comprendre la force du sentiment qui l'unissait à la jeune fille. Jamais il n'aimerait une autre femme. La fièvre du dépit l'avait un instant troublé, il voyait clair maintenant dans son cœur.

La feuille blanche qu'il avait sous les yeux ne contenait encore que les mots : " Chère Gertrude," il cherchait de quelle expression il envelopperait ce qu'il avait de pénible à dire, lorsqu'un coup discret se fit entendre à la porte de sa chambre. L'intendant venait lui annoncer qu'une jeune fille demandait à lui parler. " Elle prétend, ajouta-t-il, que monsieur la connaît et qu'elle a des choses importantes à lui apprendre."

Traud, en habits de voyage, châle épais, chapeau de paille, entra bientôt, portant un petit paquet sous le bras. Gabriel poussa vivement la porte, sans la fermer toutefois, car il ne voulait pas qu'on fît de commentaires au sujet de cette visite.

—Tu arrives justement, Traud, lui dit-il, au moment où je t'écrivais

Elle garda le silence de l'air embarrassé d'une personne qui ne sait par où entamer une confidence difficile. Elle évitait de regarder Gabriel ; ses yeux erraient au hasard sur la campagne, que le soleil sorti victorieux de sa lutte contre le brouillard, commençait à dorer de ses rayons. Le jeune homme la contemplait avec une inquiétude croissante, cherchant à lire sur son pâle visage les sentiments qui l'agitaient.

—Je vais, reprit-il, te faire servir à déjeuner, Traud. Assieds-toi, tu dois être fatiguée.

—Je vous remercie, répondit-elle d'une voix douce et calme. Je me suis reposée sur le bateau à vapeur ; d'ailleurs je ne resterai pas longtemps ; je ne viens que pour....

—Regarde, interrompit-il en lui montrant la feuille sur laquelle était tracé son nom, cette lettre te serait arrivée aujourd'hui, si je ne t'avais pas vue.

—Tant mieux que vous ne l'ayez pas écrite, répliqua-t-elle. Ce que vous m'auriez dit ne me conviendrait pas, je pense. Je ne puis plus recevoir avec joie vos lettres d'amour : vous en aimez une autre qui le mérite davantage ; nous aurions été malheureux ensemble.

—Qui t'a appris...? s'écria-t-il avec un profond étonnement.

—C'est Lisbeth ; mais je m'en doutais déjà. Je ne pouvais voir votre bague sans me sentir toute triste, car elle me paraissait mille fois trop belle pour une fille comme moi. Et puis je me rappelais vos bonnes paroles, votre honnête figure, et je me rassurais. J'avais dit à ma marraine que j'avais changé d'avis. que je ne voulais plus quitter la maison, et elle avait bien vite couru chez mes maîtres pour leur reporter le denier à Dieu. Ils auraient consenti sans peine à le reprendre, si la demoiselle n'était pas tout à coup tombée malade.— Rassurez-vous, elle va mieux.—Mais les parents voulaient mettre auprès d'elle une brave fille dont ils seraient sûrs, et non pas un mauvais sujet, comme cela

peut arriver quand on n'a pas le temps de choisir. J'ai donc été obligée d'entrer chez eux, je vous l'ai écrit. Je remercie Dieu que les choses soient arrivées de la sorte, car sans cela je n'aurais pas su la vérité. Les deux premiers jours, je n'ai remarqué absolument rien. Mademoiselle Cornélie était calme et ne disait pas un mot. La fièvre vint le lendemain soir : elle parlait tout haut dans le délire, mais cela ne me fit pas comprendre davantage, seulement je voyais qu'elle avait du chagrin et qu'elle ne voulait pas le dire ; même dans les moments où elle ne souffrait pas, elle était triste à la mort ; avec cela, une douceur d'ange. Elle m'avait prise en amitié : une fois que j'étais seule avec elle dans sa chambre, elle me dit : " Si je mourais, Traud, promets-moi de porter à la poste la lettre qui est dans le tiroir de mon secrétaire, et de n'en parler à personne. Tu me garderas le secret, n'est-ce pas ? " Je lui dis qu'elle pouvait être tranquille, mais je ne devinais rien encore. Ce que je vous raconte là se passait avant-hier, quand elle était au plus mal. Le médecin vint dans la soirée et prescrivit de nouveaux remèdes. Je courus à la pharmacie. En revenant, je rencontrai Lisbeth, qui avait servi avant moi dans la maison ; je la connaissais un peu. Elle m'arrêta pour me demander comment allait notre demoiselle, car elle avait appris qu'elle était malade. Je le lui dis et nous nous mîmes à causer.—" Ah ! reprit-elle en riant, ce ne sont pas des potions ni des drogues qui peuvent la guérir. Il faudrait savoir ce qui lui donne la fièvre, et justement, moi, je le sais.—Alors pourquoi n'as-tu pas parlé ? lui dis-je.—Un instant ! répondit Lisbeth. Je ne veux pas me brûler les doigts à la chandelle. D'ailleurs elle n'a que ce qu'elle mérite : elle m'a renvoyée parce que je me laissais faire un brin de cour. Cela lui a bien réussi, à elle, de tenir la dragée haute à son prétendu ? Il a mal pris la plaisanterie, et ils sont brouillés." Je lui demandai d'où elle savait cela. Elle me dit alors qu'il était venu un soir, que c'était un beau jeune homme très-bien mis, et qu'il avait appelé la demoiselle sa cousine. Elle avait écouté leur entretien et n'en avait pas perdu un mot, parce que la porte du salon était restée entr'ouverte. Il était parti après l'arrivée d'un monsieur français, qui n'avait pas tardé à s'en aller aussi. Alors Lisbeth était revenue et elle avait trouvé la demoiselle étendue sur le canapé. Son mouchoir était mouillé à tordre.

Traud s'arrêta un moment pour regarder d'un air de compassion Gabriel, qui s'était jeté dans un fauteuil et tenait ses yeux fixés à terre.

—Ne prenez pas la chose trop à cœur ; tout s'arrangera, dit-elle. A mon retour, je la trouvai encore bien mal : elle avait une fièvre très-forte ; cependant elle fut mieux après avoir pris la potion. Le médecin

revint vers minuit: il dit que la crise etait passée, que la demoiselle se rétablirait bien vite. Tout le monde se coucha; je restai seule. Je ne pus m'empêcher alors—car je pensais qu'il serait inutile d'avertir le cousin—d'aller doucement au secrétaire et de prendre la lettre. Elle était dans une enveloppe cachetée. Combien je fus saisie, mon Dieu, en y lisant votre nom !... Le tonnerre serait tombé près de moi, que cela ne m'aurait pas bouleversée davantage. Je comprenais tout. Vous vous étiez attaché à la première venue pour vous consoler de votre chagrin, et vous n'aviez pas répondu à ma lettre, parce que, ayant encore dans le cœur votre ancien amour, vous ne vouliez pas m'écrire un mensonge.

Gabriel se leva, lui saisit les mains, et lui dit :

—Traud, tu as l'âme la plus belle que je connaisse. Je t'ai assuré que je t'aimais sincèrement, Dieu sait que je ne t'ai pas trompée en cela. Mais, tu as raison, je n'aurais pas eu le cœur de te cacher la vérité. Ma lettre allait t'apprendre qu'une autre m'était plus chère encore que toi; je voulais te prier de me rendre ma parole, car deux personnes qui s'épousent doivent être tout entières l'une à l'autre, et tu mérites la tendresse profonde, complète, d'un mari. Tu es venue la première rompre un engagement inconsidéré ; ta noble conduite me fait rougir de la mienne.

Le jeune homme s'était détourné pour cacher son émotion.

—Il n'y a pas de quoi rougir, reprit-elle. "L'amour rend fou le plus sage," dit le proverbe. Quant à moi, j'oublierai tout cela ; le mal n'est pas grand. J'ai eu de l'amitié pour vous : j'aurais été heureuse de vous en inspirer aussi, mais je sens que c'était impossible, et je n'en mourrai pas. Déjà une fois je m'étais crue aimée ; mon prétendu en a épousé un autre. J'ai pensé que le chagrin me tuerait ; cependant j'ai fini par reprendre goût à la vie. Ne vous occupez donc pas de moi, et faites que la demoiselle guérisse bien vite. Dès hier ma résolution était arrêtée. J'ai dit que ma mère m'avait écrit de venir tout de suite pour s'entendre avec moi au sujet d'un héritage. Bonté divine! il n'est guère question chez nous d'héritage. Ce matin, madame m'a permis d'aller passer trois jours chez mes parents; elle ne se doute pas que je suis partie pour ne plus revenir; mais, quand la demoiselle se portera bien et qu'elle sera heureuse, qui s'inquiétera d'une pauvre fille ? Je vais chez une cousine qui habite aux environs; je resterai près d'elle jusqu'à demain, et ensuite je me rendrai au pays. Depuis longtemps ma mère désire me voir. C'est tout ce que j'avais à vous apprendre ; il ne me reste plus qu'à vous remettre votre bague et redemander la mienne. Je m'aperçois que vous ne l'avez pas portée non plus.

—Laisse-la-moi encore, répondit-il, je te l'enverrai bientôt. Crois-moi, Trand, tu n'auras pas lieu de regretter ce malentendu : si tu perds un fiancé, tu gagnes un frère dont l'affection ne te fera jamais défaut ; tu en auras la preuve. Je n'insisterai pas davantage en ce moment, ce serait te blesser. Je ne te retiens pas, continua-t-il, en voyant qu'elle se dirigeait vers la porte ; je dois aller où ma présence est si nécessaire, mais je t'écrirai demain matin pour te faire savoir où en sont les choses. Que Dieu te protége ! chère enfant, qu'il t'accorde un bonheur solide et véritable, afin qu'un jour, devenus vieux, nous puissions rire de ce qui nous cause en ce moment tant de trouble, et bénir la Providence dont la bonté tire souvent le bien du mal même.

Il lui pressa les mains et lui donna sur les joues un baiser fraternel. Après qu'elle eut quitté la maison, il se mit à la fenêtre pour la suivre des yeux. Elle s'avançait d'un pas agile sur la grande route, tournant de temps à autre un visage qui avait repris toute sa sérénité et sur lequel étaient déjà revenues les fraîches couleurs de la jeunesse.

V

Les vendanges étaient terminées depuis longtemps, les dernières feuilles rougeâtres de la vigne avaient été balayées par le vent d'automne. on arrivait à ces tristes jours dont chacun redoute l'approche, sauf ceux qui ne s'inquiètent ni du froid, ni de la pluie, parce qu'ils ont dans le cœur leur rayon de soleil. Un feu brillant pétillait dans la cheminée du vaste salon de la rue du Rhin, mais les portes du balcon étaient ouvertes, l'on avait seulement avancé un peu vers l'intérieur les deux grands palmiers. Le soir était venu, et Gabriel se trouvait une fois encore assis près de sa cousine, au-dessous du vert paysage représentant la Jungfrau et les troupeaux de moutons ; mais aujourd'hui, il n'y avait entre eux ni gêne ni froideur. La main dans la main, riant et conversant ensemble, ils s'occupaient à décacheter un monceau de lettres de félicitations arrivées pendant le jour. Bien que les formules de cette correspondance fussent peu variées, nos deux amis ne la parcouraient pas moins avec une vive satisfaction. Tout à coup, Cornélie remarqua un billet qui ne ressemblait aux autres ni par l'écriture, ni par la manière dont il était plié.

—Vois donc, dit-elle, c'est sans doute quelqu'un qui profite de l'occasion pour nous demander un secours ; on sait que les gens heureux n'ont rien à refuser : “A la très-noble et très-honorée mademoiselle Cornélie.” Je ne devine pas du tout qui cela peut être, mais cette main-là n'écrit pas plus de deux lettres par an.

Elle tendit le papier à Gabriel sans s'apercevoir qu'il était devenu

pâle et sérieux ; après un rapide regard jeté sur l'adresse, il se leva comme s'il eût été saisi d'un malaise subit. Cette écriture devait en effet le troubler, car, depuis le jour malheureux où il l'avait vue pour la première fois, elle ne s'était jamais représentée devant ses yeux, et il se demandait avec inquiétude ce que Traud pouvait dire. Selon sa promesse il lui avait envoyé, le lendemain de leur entrevue, une lettre longue et affectueuse; mais, ne recevant pas de réponse, il s'était dit que la jeune fille avait un caractère trop vaillant pour se laisser abattre par le chagrin, et il avait pris son silence pour de l'oubli. Son amour, d'ailleurs, l'absorbait. Il avait passé près de Cornélie les douces heures de la convalescence, il s'était enivré du bonheur de la retrouver après avoir couru le danger de la perdre; tout entier à ses émotions, il n'avait bientôt plus songé à Traud et l'idée ne lui était pas venue de s'enquérir par lui-même s'il ne pouvait lui être utile. Maintenant que le souvenir de la pauvre fille lui était subitement rappelé, il éprouvait un embarras extrême, qu'il s'efforçait de dissimuler en regardant le ciel empourpré par les derniers rayons du soleil.

—Écoute, Gabriel, que je te lise cette lettre; elle n'est vraiment pas mal, dit Cornélie. Tu sauras que, pendant ma maladie, il est entré à la maison une nouvelle servante, pour laquelle, malgré ma tristesse j'ai ressenti tout de suite une sympathie très-vive. C'était bien la fille la meilleure, la plus adroite, la plus jolie que j'aie rencontrée. Elle m'a soignée avec l'affection d'une sœur de lait. Je crois que je ne me serais jamais séparée d'elle, et cependant il y aurait eu de l'imprudence à la garder, car elle aurait pu être dangereuse pour toi. Mais, un matin, la singulière enfant me demanda la permission d'aller passer deux jours chez sa mère. Nous l'aimions trop pour refuser ; nous ne doutions pas du reste qu'elle ne revînt comme elle l'avait promis. Au lieu d'elle, ce fut sa marraine — la femme d'un aubergiste — qui se présenta chez nous et, d'un air très-embarrassé, nous dit que la mère de notre fugitive ne voulait pas la laisser retourner à la ville. Quant à la cause de cette résolution soudaine, nous ne l'avons jamais sue. Mais je vois bien à présent qu'il y a là-dessous une histoire d'amour. Voilà ce qu'elle m'écrit :

" Bonne et chère demoiselle,

" J'ai lu dans le journal que vous alliez vous marier, et, comme vous avez été si bonne pour moi, j'ai pensé que vous me permettriez de vous écrire pour vous présenter mes souhaits les plus sincères. Je demande au ciel de vous rendre heureuse et de vous combler de ses bénédictions. J'ai entendu dire que monsieur votre fiancé est aussi bon que beau et instruit ; vous vous connaissez depuis longtemps, cela vaut mieux, car on est plus sûr de s'entendre ensemble.

" Je vous apprendrai que je dois me marier, le jour des Rois, avec quelqu'un que je connais aussi depuis longtemps; il a eu déjà une femme, mais elle est morte, laissant un pauvre petit enfant d'un an qui aurait bien besoin d'une mère. Déjà auparavant, j'avais dû épouser Lorenz, mais il avait été obligé de prendre, pour faire plaisir à son père, une fille qui avait de l'argent. A présent qu'il est veuf, il m'a demandé si je voulais encore de lui; j'ai consenti, car il a du bien, et il avait toujours gardé dans le cœur de l'attachement pour moi. Et puis, cela me faisait compassion de voir que le pauvre petit orphelin n'était pas soigné comme il faut; c'est une si mignonne créature, avec ses jolis cheveux blonds!

" Maintenant, mademoiselle, je vous dis adieu; ma mère vous présente ses respects. Ne m'en voulez pas de vous avoir quittée, j'avais bien du chagrin, mais cela ne pouvait pas être autrement. Pensez quelquefois à celle qui gardera toujours le souvenir de votre bonté.

" Votre dévouée servante,

GERTRUDE WENDELIN.

P. S.—Bien que je ne connaisse pas monsieur votre fiancé, je vous prie de lui faire mes compliments, si vous ne regardez pas cela comme une indiscrétion de ma part."

Cornélie avait replié la lettre et semblait attendre que Gabriel parlât. Voyant qu'il continuait à se taire:

—Eh bien, dit-elle, ma petite garde-malade n'a pas l'air de t'intéresser beaucoup. Quel dommage que tu ne l'aies pas vue! Tu l'aimerais, car c'est une excellente et naïve enfant.

—Ma chérie, répondit Gabriel, cette naïve enfant est plus diplomate que tu ne penses.

—Comment cela?

—Elle parle de moi comme d'un étranger, la petite masque! Cependant nous ne nous sommes que trop bien connus. Mais sa réserve est une preuve de tact. Son défaut d'instruction ne l'empêche pas de savoir parfaitement ce qu'il faut dire et ce qu'il faut faire. Allons, ma bien-aimée, il fait maintenant assez sombre pour que je puisse me confesser à toi sans que tu me voies rougir.

Il se rapprocha de Cornélie et appuya sa tête contre l'épaule de la jeune fille, de manière à lui cacher ses yeux.

Alors il lui raconta tout.

Nous ignorons si le pénitent fut condamné à une sévère expiation; nous savons seulement que, trois jours après, une caisse volumineuse, contenant les présents de noces les plus variés, partait pour le village

de Traud. Dans une petite boîte se trouvaient deux lettres de félicitations affectueuses et deux bagues enveloppées soigneusement de papier de soie. L'un de ces bijoux était envoyé par Cornélie, qui l'avait porté; l'autre était un anneau formé d'un mince fil d'or incrusté de grenats; on y avait joint un billet ainsi conçu:

" A sa chère petite sœur, souvenir fraternel de Gabriel T..."

—*Le Correspondant.*

LE 12 AVRIL.

Au moment où nous écrivons, la fête sacerdotale du Saint-Père est célébrée dans Paris par le soleil et le printemps autant que par les cœurs. Toutes les églises sont décorées, la foule s'y presse, les communions sont abondantes comme un jour de Pâques. C'est vraiment le Jubilé. Ce matin, quand le soleil montait, élargissant de plus en plus le domaine de l'azur dans ces brumes chaudes qui annoncent un beau jour, il semblait qu'il voulût verser la lumière, les fleurs et la félicité sur la terre, tandisque cet autre soleil de Dieu qui luit au Vatican versait dans les âmes la double allégresse de l'indulgence et de l'espoir.

Comment ne pas espérer, lorsque la prière est si large et si forte, lorsque la foi est appuyée de tant de merveilles! On repasse en esprit l'histoire de ce grand Pontificat, si prolongé, si manifestement soutenu de Dieu à travers tant d'orages, et qui nous apparaît debout au milieu des immenses débris dont s'est couvert le monde, plein de vie et d'honneur, attirant à lui toutes les vénérations du genre humain, défendu par l'amour, affermi par les tempêtes même qui voulaient le renverser.

O triomphe de la vérité, de la justice et de l'amour! Pierre élève la voix dans la messe de cet heureux jour du Bon Pasteur. Nous parlant de Jésus-Christ, il nous parle en même temps de son prêtre, et sa parole nous fait comprendre la durée de cet empire de la vérité, de la justice et de l'amour que le Christ a fondé sur le rocher apostolique:

" Frères très chers, Jésus-Christ a souffert pour nous, lui qui n'avait
" commis aucun péché et de la bouche duquel il n'est sorti aucune
" parole trompeuse.... En butte aux mauvais traitements, il n'éclata
" point en menaces; chargé d'injures, il demeura dans le silence; mais
" il s'abandonna au pouvoir de celui qui le jugeait injustement. C'est
" lui qui a porté sur la croix la peine de nos péchés, afin que, renon-

" çant à l'iniquité, nous vivions par la justice. C'est par ses plaies que " nous avons été guéris. Car vous étiez comme des brebis égarées ; " mais maintenant vous êtes retournés à celui qui est le Pasteur et " l'Evêque de vos âmes."

Tel a été le Christ, tel a été Pierre, telle a été la Papauté, tel est et tel nous voyons Pie IX, et tel sera le monde, quoique puisse faire, pour un temps, la puissance et la folie du monde. Pie IX, de la bouche duquel n'est sortie aucune parole trompeuse ; Pie IX, en butte aux mauvais traitements, chargé d'injures, dépouillé, et qui n'a abandonné ni la justice ni la miséricorde ; Pie IX a porté la peine des péchés du monde, mais il a vécu par la justice, et ses plaies ont commencé d'opérer la guérison du monde. Combien de ceux qui l'ont frappé sont déjà revenus à l'Evêque de leurs âmes ! Combien encore reviendront !

Il est à regretter que les chefs de la société civile, si assidus à l'étude des journaux, ne daignent pas lire quelquefois le livre de messe. Leur intelligence, sinon leur âme, y gagnerait beaucoup. Ils connaîtraient la politique de l'Eglise ; ils sauraient ce que croient, ce que désirent, ce que veulent plusieurs millions d'hommes qui ne changeront jamais de sentiment, et dont l'obstination vaincra toute force contraire.

La prière de l'Église est encore pleine du parfum des catacombes. Longtemps persécutée partout, toujours persécutée quelque part, elle a gardé son espérance, et par son espérance elle a vaincu tous ses tyrans et usé tous ses vainqueurs. Or, l'Eglise demande et elle espère inébranlablement, ce qui n'est possible que par elle, le règne de la liberté dans la justice et dans la paix, *et fiet unum ovile et unus pastor*.

Et afin que ce règne arrive, l'Eglise prie pour son chef, l'homme élu de Dieu pour être le flambeau du monde. L'Eglise demande, non pas qu'il ait la force, mais qu'il ait la vertu : " Accordez-lui d'édifier votre Eglise par ses paroles et par ses exemples."

C'est cette prière qui dans ce moment même jaillit du cœur catholique avec toutes les ardeurs de la reconnaissance et de l'admiration ; c'est cette prière qui est exaucée. C'est là ce que l'Eglise demande, c'est là ce que Dieu fait, et c'est là qu'échoue toute la force et toute la folie du monde.

La *Correspondance de Rome* est remplie de détails sur les glorieuses fêtes du 50e anniversaire, suivies immédiatement de la fête toute romaine qui se célèbre, chaque année, le 12 avril, en mémoire de la conservation du Saint-Père dans le terrible accident arrivé à Sainte-Agnès-Hors-les-Murs. Durant trois jours, l'allégresse publique s'est

manifesté avec un éclat incomparable. Rien de pareil, en effet, ne se voit dans le reste du monde, et ce sont les choses d'un autre monde et d'un autre temps. Il y a sur la terre un roi parfaitement aimé de son peuple parfaitement libre, un homme entièrement honoré du genre humain. On peut demander à qui l'on voudra, où l'on voudra, qui est ce roi et qui est cet homme. Toute langue nommera Pie IX, ou ne nommera personne.

Sans doute, il s'élève des protestations. Cet homme, à qui la voix universelle décerne une gloire de respect et d'amour si rare dans le cours des siècles, inouïe de nos jours, cet homme, dont le nom est devenu le nom du Bien, et que sont tenus d'honorer même ceux qui n'aiment pas et ne font pas le bien, il a ses ennemis ou plutôt ses insulteurs. Ce qui reste de conscience dans l'Humanité s'unit à ce que l'Humanité a conservé d'amour, pour lui faire un triomphe peut-être sans exemple ; mais pourtant ce triomphe ne peut pas s'accomplir en dehors des conditions humaines : il y faut la voix de l'esclave. La voix de l'esclave n'est pas absente ; elle crie, on l'entend. Certes, les gens ne manquent point pour remplir ce personnage si secourable aux bassesses que toute grandeur opprime, et qui souffrent particulièrement quand c'est la vraie grandeur qui est honorée. Les Anciens montraient une philosophie profonde lorsqu'ils attachaient l'esclave au char du triomphe :—Va ! dis ce que tu voudras, soulage-toi, crache et vomis ; fais aussi ton chemin du Capitole ! Parce que l'on sait ce que tu honores, tu ne peux rien déshonorer !

Cependant cette gloire éclate, et l'hosannah retentit par toute la terre. Il devient difficile de croire que l'heure dernière du christianisme a sonné, quand le monde s'émeut ainsi au cinquantième anniversaire du jour où l'abbé Jean Mastaï, alors serviteur de quelques orphelins pauvres, a célébré le mystère du Christ pour la première fois. Et ce prêtre si grand, même de la seule grandeur humaine et politique, est né en 1792. L'autel renversé par l'indifférence des peuples allait disparaître sous le sang des prêtres. On disait[1] : Tout est fini ! Mais Dieu savait ce qu'il avait mis dans ce berceau flottant sur ce déluge ; Dieu sait ce que contiennent les berceaux et ce que contiennent les tombes, et la foi le pressent.

A Valence même, en 1799, sur le cercueil de Pie VI, mort captif et insulté, la foi affirmait son espérance et disait que la Papauté vaincue ne laissait qu'un otage aux mains du vainqueur. Le même homme a pu voir Pie VI à Valence, Pie VII à Fontainebleau, Pie IX à Gaëte, et se trouver, le 11 avril, dans la basilique vaticane, devenue trop étroite pour la foule accourue de toutes parts à cette messe du cinquantième anniversaire, que l'exilé de Gaëte célébrait devant les tombeaux

glorieux du prisonnier de Valence et du prisonnier de Fontainebleau.

Entre la mort de Pie VI et le triomphe de Pie IX il y a soixante-dix ans. Le temps de la captivité. Qu'aura vu le monde, quand le siècle sera complet? Ce qui est certain, c'est que durant ces soixante-dix années, le monde a vu instituer, célébrer et oublier bien des anniversaires civils, militaires, politiques, religieux même, dont aucun, même en sa faveur, n'a eu cet éclat. L'année dernière, l'Allemagne célébrait le centenaire de Luther. Qu'importait au monde, et même à l'Allemagne? Et l'autre centenaire, qui nous est annoncé en France, pour cette année même, sous le nom de *Jubilé*? Il peut se célébrer sans doute; mais où sera la jubilation? Les puissances de la terre sont fortes. Elles peuvent multiplier les pompes, les discours, les gratifications: il n'y a plus rien de sérieux dans le monde que la croix du Christ; il n'y a plus de respect et d'amour que pour elle; il n'y a plus d'abri et de vie qu'à son ombre.

Nous vivons en des jours si chargés d'orage et nous habitons des maisons si exclusivement faites d'écroulements, qu'il n'est plus de garanties de sécurité. Là même où règne aujourd'hui la paix, peut s'ouvrir soudain le cratère de la grande et universelle épouvante. Nous avons eu le jour, nous songeons au jour du Calvaire. Mais, enfin, ce triomphe n'est pas une chose vaine et qui puisse n'avoir qu'un éternel lendemain d'horreur. Dieu nous a donné la vision de la justice et de la paix; la vision du bercail tranquille sous la main désarmée du pasteur. Il y a un roi, il y a un père, il y a des frères, il y a un cri de la conscience humaine, et un règne de la justice apparaît possible ici-bas. Rien ne fera que le genre humain n'emporte cette lumineuse image dans la nuit formidable où il peut être plongé.

Ls. Veuillot.

LE P. GRATRY ET M. VACHEROT

La Revue des Deux-mondes, dans son dernier numéro, contient trois lettres du P. Gratry sur la religion, en réponse a un précédent article de M. Vacherot sur le même sujet, et la réponse de celui-ci aux lettres du célèbre Oratorien.

Des raisons de convenance et de dignité ont fait souvent désirer, que les écrivains qui défendent la cause catholique, se soient estimés assez forts et assez nombreux pour avoir une revue propre à opposer au recueil de M. Buloz, et d'où ils pussent répondre comme de chez eux à leurs

adversaires, sans aller contribuer par leur concours, au succès d'une publication généralement hostile au catholicisme.

Mais le débat ayant été engagé entre le P. Gratry et M. Vacherot dans la *Revue des Deux-Mondes*, nous devons nous féliciter de l'issue de la lutte et applaudir à la victoire remportée pour nous.

C'est pour répondre au désir de M. Vacherot: de voir la théologie "*croiser le fer*" avec l'école critique et la philosophie, que le P. Gratry est descendu en armes dans l'arène ; il fond sur son adversaire, il le serre, il le presse, et, par la seule force de la logique et de la vérité, il le renverse à plat.

Tout d'abord le P. Gratry s'attaque à la méthode de M. Vacherot, qu'il appelle une *méthode d'erreur*, et qui consiste à affirmer et à nier successivement, et à rester dans le doute, entre l'affirmation et la négation sans jamais prouver ni conclure absolument. Ainsi M. Vacherot commence par *poser en thèse* la religion, puis il détruit lui-même sa thèse en opposant la philosophie à la religion, et de l'affirmation du commencement et de la négation de la fin, il tire une conclusion contradictoire qui ruine le livre tout entier.

Cette critique générale sur la méthode de l'auteur est comme le siège de l'ouvrage, après quoi le P. Gratry entre en assaillant dans la place, et *les fers se croisent.*

Pour faire prévaloir la philosophie de *la critique moderne* sur la religion, M. Vacherot avait essayé de montrer que le christianisme repose sur une théologie impuissante et sur une doctrine imparfaite.

La théologie lui parait impuissante en face de la *critique moderne*, parce que les théologiens ne sont pas libres de douter. Et, par exemple, "le Jésus de la théologie commence, poursuit, achève sa mission avec une force toute divine : sauf un accès de défaillance au jardin des Oliviers et un cri de désespoir sur la croix, il conserve une foi et une espérance indomptables jusqu'au dernier soupir, et meurt en voyant les cieux ouverts et le Père qui tend les bras à son Fils ressuscité."

Mais, ajoute M. Vacherot, ce Jésus de la théologie, qui montre cette confiance et cette sérénité, "n'est-ce pas seulement le Jésus de saint Luc et de saint Jean ? Dans les évangélistes saint Mathieu et saint Marc, où se laisse entrevoir la réalité historique à travers une tradition plus fidèle, le drame de la passion est autrement sombre et désolant ; *là il n'est question ni de résurrection ni de glorieuse ascension au ciel* avant la mort de Jésus."

Eh bien ! là où la théologie affirme, malgré les contradictions des Evangélistes, la critique moderne doute : et voilà pourquoi la théologie est impuissante devant la philosophie.

Le P. Gratry ouvre l'Evangile. S'agit-il du récit tout entier des qua-

tre Evangélistes ; l'annonce de la résurrection et de l'ascension du Sauveur se trouve onze fois dans saint Mathieu et saint Marc, où M. Vacherot dit qu'elle n'est pas, et quatre fois seulement dans saint Luc et saint Jean où il dit qu'elle est exclusivement.

S'agit-il seulement, dans les quatre évangélistes, du récit de la Passion, la prophétie se trouve dans saint Mathieu et saint Marc, chez qui M. Vacherot ne l'a pas rencontrée, et elle ne se trouve pas, au contraire, dans les deux autres, saint Luc et saint Jean, où le critique l'y a vue si manifestement.

Ainsi, dans l'un et l'autre cas, M. Vacherot se trompe également, par une ignorance complète du texte même des Evangiles. Et voilà la *critique moderne!*

En second lieu, le christianisme est une doctrine imparfaite, que la philosophie doit remplacer avec la *morale moderne*. "La morale évangélique ne parle que le langage du sentiment et de l'amour, tandis que la morale moderne parle le langage le plus sévère des principes du devoir et du droit. L'âme chrétienne connait la charité ; la *conscience moderne* connait la justice, c'est-à-dire le respect de la personne humaine."

Ici encore, le P. Gratry ouvre l'Evangile. Il montre, par des textes nombreux et positifs, que la morale évangélique est fondée sur la justice, et qu'on y trouve la formule éternelle, universelle, absolue, savante, populaire, pratique, de la loi de justice. "Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux."

Mais la *critique moderne* ne connait point ces textes.

A l'appui de ses assertions, M. Vacherot ose citer comme exemples la permanence de l'esclavage et l'infériorité de la femme dans le christianisme. La justice et l'histoire demandent ici des preuves. M. Vacherot n'en donne point pour l'esclavage, et celles qu'il donne pour montrer l'infériorité de la femme dans la doctrine catholique, sont fausses ou puériles. Et comme si l'abolition de l'esclavage et l'émancipation de la femme n'étaient pas le grand bienfait social du christianisme, il rend grâce à la *morale moderne* d'avoir fait l'*homme moderne* et la *femme moderne*.

Nous reviendrons sur ces deux points d'histoire qui demandent à être traités à part, et où M. Vacherot n'apporte point d'autre preuve que celle de son ignorance.

Aux lecteurs eux-mêmes de la *Revue des Deux-Mondes*, la dialectique du P. Gratry paraîtra victorieuse. Son argumentation est forte, pressante inévitable. M. Vacherot ne répond pas ou répond faiblement ; il esquive la lutte, il abandonne le terrain où il l'avait lui-même engagée, et se rejette dans les lieux communs de sa méthode philosophique. La théologie, la science et la raison l'y attendent encore, et le P. Gratry ne manquera pas de poursuivre l'adversaire qui fuit et qui se dérobe sous des passes de parade, au

lieu de "croiser le fer." Le R. P. Gratry publiera d'ailleurs très prochainement ses *lettres*, qui formeront un volume in-8o de plus de 300 pages. On peut d'avance annoncer le succès d'une polémique aussi forte qu'élevée.

Dans un précédent article, nous avons fait connaître à nos lecteurs la polémique engagée entre le P. Gratry et M. Vacherot, dans la *Revue des Deux Mondes* En attendant la nouvelle réponse du P. Gratry, qui ne manquera point d'être décisive comme la première, et en laissant de côté la question théologique, nous pouvons prendre dans le débat ce qui appartient à l'histoire, relativement à la condition de la femme et à l'esclavage dans la société chrétienne.

Quoique sur la question théologique, M. Vacherot cite la Bible, saint Paul, un Pape, un canon de Concile, un texte de Bossuet, rien ne sera plus aisé que de lui montrer qu'il n'entend ni la Bible ni saint Paul, et qu'il ne connait point la doctrine de l'Eglise sur le mariage. Par la seule lecture de l'article *Mariage*, dans le dictionnaire théologique de Bergier, il aurait appris des choses qu'il ignore absolument, et que savent en substance tous les enfants des catéchismes de paroisse.

Nous ne voulons donner sur ce point qu'un exemple de la force de la *critique moderne*, au nom de laquelle nos savants d'aujourd'hui prétendent renverser l'Evangile et la théologie. L'Evangile, nous avons déjà vu comme ils le connaissent, eux qui en ignorent jusqu'aux textes; la théologie, ils dédaignent sans doute de l'étudier.

"N'est-ce pas au sein d'un Concile, dit M. Vacherot, que fut agitée la question de savoir si la femme a une âme?" Et pour en imposer à ses lecteurs, il cite en note le canon XIV du Concile de Mâcon de 585.

Mais où a-t-il vu ce canon? Dans quelle collection des Conciles l'a-t-il trouvé? Est-ce dans Labbe ou dans un autre? Ce texte n'existe nulle part. La citation est une imposture ou une étourderie. La fable du Concile de Mâcon, rapportée avec impertinence par M. Henri Martin, où M. Vacherot l'a sans doute prise, a son origine dans un incident de ce Concile; les Evêques, sur l'observation de l'un deux, eurent à décider que le terme générique d'*homme* dans la Bible convenait aussi bien à la femme qu'à l'homme. Cet incident, qui n'est même pas mentionné dans les Actes du Concile, a été rapporté par Grégoire de Tours *.

La *critique moderne* consisterait-elle à citer sans vérifier, à affirmer sans prouver?

M. Vacherot donne encore comme un argument décisif de l'infériorité de la femme dans la doctrine théologique, ce passage de Bossuet: "Les femmes n'ont qu'à se souvenir de leur origine, et, sans trop vanter leur délicatesse, songer après tout qu'elles viennent d'un os surnuméraire, où il n'y avait de beauté que celle que Dieu y voulut mettre †."

* *Hist. Franc.*, VIII, 20.

† *Elévations sur les mystères.*

Bossuet parle ici en moraliste, non pour abaisser la femme au rang d'un être inférieur, mais pour la soustraire à la vanité naturelle de son sexe, et lui inspirer des sentiments chrétiens d'humilité. Faut-il voir dans ce souvenir historique de la création de la femme une doctrine dégradante pour elle ? Tout au contraire.

En voici la preuve dans un auteur sérieux, très versé dans l'étude des documents originaux, et qui a fait un livre remarquable sur *la Chaire française au moyen âge* ‡. "La plupart des sermonnaires, dit-il, voient un symbole de l'égalité des époux dans l'origine de la première femme, qui a été tirée, non de la tête ni du pied, mais d'une des côtes de son mari. Cette explication mystique de la création d'Eve, se rencontre non moins souvent chez les théologiens antérieurs et postérieurs."

Après cela, nous pourrons apprécier historiquement l'opinion de M. Vacherot, qui attribue au christianisme l'abaissement de la femme et la permanence de l'esclavage dans l'ancienne société.

Dans un précédent article, écrit à l'occasion d'une parole injuste de M. Vacherot, après avoir exposé la condition légale de la femme sous le régime du droit romain, nous avons rappelé les principes libérateurs de l'Evangile, qui devait changer l'ancienne législation.

La chose dont le mari avait la propriété et qui devient une personne ; l'esclave en tutelle ou en puissance maritale élevée à la dignité de femme libre et d'épouse ; la victime de la débauche et de la cupidité délivrée de ses hontes, et protégée par la liberté et l'indissolubilité du mariage : voilà le miracle de transformation accompli dans la famille par l'influence du christianisme.

Pour apprécier complètement la grandeur de cette révolution sociale, il faudrait présenter, en regard des maximes nouvelles de la loi divine, l'état de la famille, telle que la loi romaine l'avait faite, au moment où l'Evangile parut dans le monde ; il faudrait exposer, avec les poëtes et les historiens satiriques, les effets de ces lois immorales, œuvre de la politique des Césars, qui, en attribuant d'odieux priviléges à la paternité, firent du mariage une spéculation et de la femme un instrument d'acquisition par la débauche. On se mariait, dit Plutarque, et l'on avait des enfants, non pour avoir des héritiers, mais pour avoir des héritages *. Juvénal nous fait assister à un de ces marchés criminels entre un mari et un complaisant adultère qui lui procure, par la souillure de la femme, le bénéfice des

‡ Ouvrage de M. Lecoy de la Marche, archiviste aux archives de l'Empire.

* Montesq., *Esprit des lois*, III, 23.

primes légales †. Une loi du Digeste nous montre les magistrats contraignant les pères à marier leurs enfants ‡. Le célibat était puni et méprisé. La dégradation morale, infligée à la femme par les lois julienne et papienne, s'ajoutait en elle aux nombreuses incapacités civiles que nous avons mentionnées, et la rendait deux fois esclave, du despotisme et de la débauche.

Le divorce et l'adultère régnaient universellement à Rome; les plus sages d'entre les citoyens, Caton, Paul Emile, Cicéron répudiaient leur femme sans raison ou pour les motifs les plus ridicules; les meilleurs ne craignaient pas de pratiquer publiquement l'adultère; les autres s'en faisaient un jeu et même un honneur.

Cet état d'une société civilisée nous indique assez de quel esclavage et de quelle dégradation il fallait retirer la femme. Ce fut l'œuvre du christianisme.

On ne conteste plus aujourd'hui l'influence générale de l'Evangile sur le droit romain, qui s'exerça de deux manières: par les coutumes que les premiers chrétiens observaient entre eux, et par les emprunts des grands jurisconsultes des deuxième et troisième siècles de notre ère aux idées nouvelles. Les livres de Sénèque, tout pénétrés des doctrines de saint Paul, inaugurèrent dans la Rome païenne une morale meilleure et inspirèrent la science du droit. Ulpien, Gaïus, Paul, Papinien et les autres, procèdent de Sénèque. Les rapports de Sénèque et de saint Paul, qui vécut deux ans à Rome, prêchant, écrivant et convertissant, paraissent certainement établis par l'histoire et l'épigraphie. Le philosophe reçut de l'Apôtre des nations des enseignements inconnus jusqu'à lui, et les Pères de l'Eglise ont pu l'appeler *Seneca noster.* Par ce progrès des idées philosophiques, le droit devint à la fois plus raisonnable et plus équitable. Il y eut alors quelques améliorations légales dans le sort de la femme. En même temps, grâce au développement continuel du christianisme qui entra jusque dans la maison des Césars, les coutumes des premières communautés chrétiennes devinrent la loi pratique d'un grand nombre de citoyens romains. Les Evêques, institués par saint Paul, juges naturels des chrétiens §, acquirent une juridiction presque aussi importante que celle des préteurs.

Mais il fallut le triomphe du christianisme avec Constantin pour amener un changement plus complet dans le droit.

Sous le règne des empereurs chrétiens, l'influence de l'Eglise sur la législation est manifeste. L'arbitrage épiscopal est consacré par les lois;

† Juv., sat. IX, 82 et suiv.

‡ Loi 19. *De ritu nupt.*

§ Saint Paul, 1, *ad Corinth.*, vi, *ad Timoth.*, iii, 3; *ad Rom.* iii, 13.

le siége de l'Evêque est érigé en tribunal ordinaire des fidèles. Les Evêques s'adressent directement à l'Empereur pour lui proposer des réformes, et leurs lettres deviennent des constitutions impériales. Dans lès conseils des princes législateurs, ils siégent à côté des jurisconsultes. Le droit canonique pénètre le droit romain. La législation justinienne, quoique très défectueuse encore, est pleine des innovations de la théologie.

Grâce au triomphe des principes chrétiens, la condition de la femme dans la famille et dans la société ne cessa point de s'améliorer. Dès les premiers temps, nous voyons la femme émancipée par l'Evangile, quitter l'*atrium* où le despotisme marital la tenait enfermée comme une esclave, pour prendre part à la vie active et remplir en public les devoirs de la charité, de l'éducation et de l'apostolat. L'institution des diaconesses est une des premières œuvres des Apôtres; les femmes furent les plus actives auxiliatrices de la prédication chrétienne au sein des familles. " Saluez Prisca et Aquilla, mes coopératrices dans le Christ Jésus, écrit saint Paul aux Romains*; grâces leur soient rendues pour moi et pour toutes les Eglises des nations.—Saluez Marie, qui a beaucoup travaillé parmi vous.—Saluez Tryphène, Tryphose et Perside, qui travaillent dans le Seigneur, etc."

L'Evangile n'égale point l'épouse au mari, mais il donne à la femme la même dignité morale qu'à l'homme; il fonde la société conjugale sur la réciprocité des affections et des devoirs; il déclare le mariage saint et indissoluble. L'effet de ces principes nouveaux fut d'élever peu à peu la femme à une condition juridique semblable à celle de l'homme.

Affranchissement de la femme du servage de la tutelle, abolition du système des incapacités civiles, égalité des sexes dans les droits de succession, réciprocité des rapports personnels et des rapports pécuniaires des époux, assimilation des deux puissances paternelle et maternelle, abrogation des lois julienne et papienne; tels furent les effets civilisateurs du christianisme, en partie consacrés par la législation de Justinien.

M. Troplong dit, dans son ouvrage *de l'Influence du Christianisme sur le droit romain*; " Ce furent les Evêques, les Pères de l'Eglise et les Conciles qui donnèrent l'impulsion réformatrice et accélérèrent la marche. La jurisprudence dut moins ses perfectionnements à elle-même qu'à la théologie."

L'histoire ne permet point de douter de cette rénovation du droit romain par l'Eglise. Car, bien que la science des jurisconsultes n'y ait point été étrangère, cette science elle-même se développa au contact des principes du christianisme, devenus populaires par la prédication universelle de l'Evangile.

L'école des juristes, qui attribuaient tout le progrès à la philosophie,

* Ad Rom. XVI, 3, etc.

n'a plus de crédit. Ce serait également une erreur de croire, avec certains auteurs ecclésiastiques, abusés par des traditions d'école, que le droit romain a passé dans le droit canonique. Si le droit canonique a pris du droit romain sa langue, plusieurs de ses axiomes et de ses théories, et les formes de sa procédure, il s'est fait lui-même. On doit en chercher les origines dans les catacombes, dans les coutumes chrétiennes des premiers siècles, dans les écrits des saints Pères et les canons des Conciles. C'est lui qui passa dans le droit des empereurs chrétiens et le transforma en partie. Montesquieu remarque très justement que "le christianisme donna son caractère à la jurisprudence *."

Ainsi, les progrès accomplis dans la condition légale de la femme, qui marquent le dernier état du droit romain, c'est à l'Evangile qu'il faut les attribuer, et la *critique moderne* de M. Vacherot ne détruira point ce que les travaux d'hommes compétents ont bien établi.

L'œuvre du christianisme ne s'arrêta point là. Une nouvelle société se forma sur les ruines de l'Empire romain, et l'Eglise eut à faire une nouvelle application de ses principes. La société chrétienne du moyen âge nous montre la femme en possession de la dignité, de l'honneur et des droits que l'Evangile lui avait assurés pour toujours.

—*L'Univers.*

MISS SAURIN.

L'importance de la question irlandaise, qui intéresse si justement les catholiques non-seulement du Royaume-Uni, mais encore du monde entier, en vertu du grand principe de solidarité qui fait qu'à Rome aussi bien que dans les montagnes Rocheuses on gémit sur les maux de l'Irlande et de la Pologne, m'a empêché jusqu'à présent d'aborder un sujet qui a eu également son moment de vogue dans toute l'Angleterre protestante.

C'est qu'aussi le titre qui figurait en caractères gigantesques sur le sommaire des journaux, placé à la porte des marchands, était bien alléchant et de nature à affriander toute la race des Murphy. Jugez-en vous-même en songeant que ce titre était : *Grand scandale dans un couvent.* Aussi la foule se pressait aux abords de Westminster, où se jugeait le procès. Pour empêcher la foule de se ruer dans une salle déjà trop pleine, l'autorité avait dû envoyer une troupe toute spéciale de constables. C'est que chacun allait entendre des révélations terribles.

* *Esprit des lois*, XVIII, 21.

La supérieure d'un couvent de Sœurs de Charité était accusée d'avoir, de concert avec le troupeau qu'elle dirigeait, frappé et emprisonné une des sœurs de sa communauté. Evidemment il allait y avoir une exposition de ces fers, de ces carcans et de ces chaînes, dont M. Whalley a fait si souvent à la Chambre des communes une description probablement empruntée aux vieilles ferrures contenues dans la tour de Londres. On allait soumettre aux membres du jury les reproductions des *in-pace* et des cachots dont M. Newdegate a levé si souvent le plan comme s'il les avait habités lui-même.

Hélas ! que d'espérances déçues ! Après une enquête qui n'a pas duré moins de vingt et un jours, et pendant laquelle les questions les plus minutieuses ont été posées, tant par l'accusation que par la défense, il a été unanimement reconnu qu'il n'y avait pas, selon l'expression populaire, de quoi fouetter un chat. Aussi les galeries, violemment envahies pendant la première semaine, se sont-elles peu à peu dégarnies, et durant les dernières séances on n'y voyait plus que ces habitués pour qui l'atmophère des tribunaux est devenue un besoin.

C'est qu'en effet, réduite à sa plus simple expression, l'affaire ne signifiait absolument rien. Une jeune fille, miss Saurin, issue d'une famille dont presque tous les membres appartiennent à la vie religieuse, croit avoir, comme ses frères et sœurs, une sainte vocation, et va faire son noviciat au couvent de Bagget-Street, à Dublin. Après avoir prononcé ses vœux, elle est envoyée alternativement à Hull et à Clifford, dont les établissements sont régis par la même supérieure. Une fois dans la pratique du couvent, la jeune religieuse, qui ne paraît pas jouir d'une intelligence bien lucide, se dégoute bien vite de ces devoirs pénibles et prosaïques de la vie intérieure d'une pauvre communauté, qui n'a pas les moyens d'entretenir des sœurs laïques pour les ouvrages fatigants. Ce désappointement se manifeste par un grand changement dans ses manières, et Mme Star, sa supérieure, qui l'avait spécialement demandée à la maison mère et l'avait protégée dans les commencements, finit par se fatiguer des fautes réitérées qu'elle commet contre les règles monastiques. Cependant elle les endure avec patience, ainsi que les autres sœurs, tant que ces fautes ne sont que des désobéissances, des révoltes, des manières blessantes pour ses compagnes.

Mais bientôt, à ces fautes habituelles vient s'en joindre une, que le lord premier juge qui présidait la cour, et qui est lui-même protestant, a qualifiée de haute trahison contre les principes de la vie religieuse. Miss Saurin entretient avec un de ses parents, prêtre dans un autre diocèse, une correspondance clandestine, dans le but d'obtenir un changement de résidence. Tous les écrivains sur les obligations de la vie religieuse sont d'accord pour dire qu'une correspondance de ce genre

est une faute très grave. Dès lors, la supérieure de la communauté de Hull dut en référer à Mgr Robert Cornthwaite, Evêque de Beverley.

Mgr de Beverley lut et considéra en présence de Dieu, suivant son expression, les dépositions des douze sœurs formant la communauté, et le résultat de cette investigation fut qu'il devait en référer au Saint-Père pour demander l'annulation des vœux de miss Saurin et la rendre au monde, qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Les parents de la jeune fille ne furent pas satisfaits de la décision de Sa Grandeur, et il en résulta entre eux et l'Evêque une très longue correspondance, qui se termina par la proposition de Mgr Cornthwaite de soumettre le cas à une commission de cinq prêtres, qui non-seulement prendraient connaissance des accusations portées contre miss Saurin, mais pourraient encore l'interroger elle-même et entendre ses réponses. Le vénérable prélat ajoutait qu'il ne persisterait dans sa résolution que si quatre prêtres sur cinq l'approuvaient. Les parents consentirent à cet arrangement. La commission se rassembla et confirma, non point par quatre voix, mais à l'unanimité, la décision de l'Evêque de Beverley.

Les parents de la jeune fille, loin de remplir leur engagement, résolurent d'en appeler à la justice humaine, et quelle justice ? Un jury composé de douze hommes dont je ne veux pas suspecter la moralité, mais qui, en leur qualité de protestants, devaient être remplis de préjugés contre la religion de leurs ancêtres, allait être appelé à se prononcer dans une question soulevée par une sœur catholique contre la communauté qui l'avait rejetée de son sein. La tentation était trop forte pour que ces jurés ne cédassent pas à la tentation de se conformer au vieil adage : Comme Anglais, nous haïssons la Papauté ; il en résulte que comme Anglais nous devons toujours condamner les partisans de la Papauté.

Le fait est tellement vrai que dernièrement un conseiller de la reine (*Queen's counsel,* le plus haut degré dans le barreau) disait à l'excellent abbé Vasseur : " Si l'on m'accusait d'avoir mis l'Eglise Saint-Paul dans ma poche, comme tous mes collègues savent que je suis catholique, je m'empresserais de transiger à tout prix pour éviter une condamnation certaine. "

Ici, qu'il me soit permis une observation personnelle. Sans avoir besoin de me renseigner sur les dépositions des Sœurs de Hull et de Clifford, sans consulter la décision de Mgr de Beverley, sans même recourir à la commission des cinq ecclésiastiques, je crois que pour tout homme de bonne foi, miss Saurin, en cédant aux suggestions de sa famille, a donné clairement la preuve que non-seulement elle n'était pas faite pour la vie religieuse, mais encore qu'elle était très mauvaise catholique. On ne saurait penser autre chose d'une personne qui, au

moment où sa religion est en butte à une attaque systématique, vient encore donner à ses ennemis un nouveau sujet de calomnies.

En effet, pour beaucoup de personnes qui n'ont vu que ces affiches et qui n'ont pas suivi les débats de cet interminable procès, qui formeraient bien quatre volumes, il en résultera toujours qu'il y a eu un grand scandale dans un couvent. Dire lequel, ils en seraient bien embarrassés ; et, à ce sujet, j'ai vu à l'étalage d'une boutique l'affiche suivante, en anglais, bien entendu :

GRAND SCANDALE DE COUVENT.

SAURIN CONTRE STAR.

Découverte de cinquante cadavres d'enfants dans le jardin.

Curieux de savoir ce que ces cadavres d'enfants pouvaient avoir à faire dans un procès que je suivais avec anxiété, tout en prévoyant comment il se terminerait, j'entre et j'achète. C'était un journal hebdomadaire, dans lequel quelques pages après le procès, se trouvait un fait divers donnant lieu à la troisième ligne de l'affiche. Ce qui n'empêche pas que la réunion de ces trois titres, sans séparation aucune, impliquera chez ceux qui n'ont pas lu la première ligne des dépositions, l'idée que ces bonnes sœurs ont probablement égorgé et enterré dans leur jardin une cinquantaine d'enfants, et qu'elles ont dû pour cela comparaître devant la justice.

Miss Saurin a donc eu le plus grand tort d'agir ainsi, d'autant plus que, si elle croyait avoir à se plaindre de la décision de Mgr Cornthwaite, elle avait, malgré la commission acceptée par ses parents, un autre moyen beaucoup plus simple et surtout bien moins dispendieux de se faire rendre justice. Il lui suffisait d'en appeler au métropolitain de Mgr Beverley, c'est-à-dire à l'Archevêque de Westminster, qui a le pouvoir et le droit de réviser ses jugements lorsque la partie croit avoir sujet de réclamer. Si la décision de Mgr Manning ne satisfaisait pas Miss Saurin, elle avait encore le droit de recourir au Saint-Père lui-même. Or, il est de toute évidence qu'elle avait beaucoup plus à attendre justice de la part d'un Prélat étranger au diocèse, et ne connaissant aucune des parties, ou du chef de l'Eglise lui-même, que d'un jury protestant, et par suite hostile au catholicisme.

J'ai entendu des personnes demander pourquoi, tout en ayant raison et dans le seul but d'éviter tout ce bruit, on n'avait pas cherché un compromis. J'avoue humblement que moi-même, dans le commencement, j'étais complétement de cet avis. C'est qu'alors je ne connaissais pas l'état réel des choses. Ce compromis avait bien été proposé, mais à des conditions inacceptables pour la communauté, qui ne reculait de-

vant aucun sacrifice pécuniaire. Mais la famille Saurin exigeait une rétractation des faits dénoncés à l'Evêque, un mensonge enfin, et qui plus est, le mensonge de tous les membres d'une communauté.

Bref, le procès a eu lieu, et le lord premier juge, qui a conduit les débats avec une impartialité remarquable, après avoir déclaré qu'il ne comprenait pas qu'une futilité semblable eût provoqué des discussions aussi longues, a fait un résumé tel qu'on pouvait s'attendre à un acquittement. Mais c'était compter sans le jury, travaillé depuis trois semaines par la presse à bon marché, cette presse qui, à Londres, empoisonne la classe ouvrière en lui soufflant les plus mauvaises passions et qui est dévorée avidement, attendu qu'elle paraît le dimanche, et que l'artisan a tout le temps nécessaire pour la dévorer. Devant une intimidation semblable, les jurés n'avaint qu'un parti à prendre, et, aprés cinq heures de délibération, ils ont écarté les délits d'emprisonnement et de mauvais traitements, convaincu la communauté de s'être entendue pour diffamer miss Saurin...

Ce verdict est d'autant plus étrange que s'il y a eu diffamation, elle provient de la demoiselle elle-même, ou tout au moins de sa famille. Le rapport à l'Evêque était secret, et s'il a été connu de cinq personnes, c'est sur la demande de la famille. S'il a été connu de l'Angleterre entière, c'est à la requête de miss Saurin. Or, je ne sache pas que dans la Grande-Bretagne, le pays par excellence des indemnités pécuniaires, il soit jamais venu à l'idée d'un officier de demander des dommages-intérêts à son colonel, qui aurait fait sur lui un rapport défavorable au commandant en chef de l'armée anglaise.

Mais la haine du catholicisme est ici plus forte que tous les raisonnements, et elle vient de consacrer une nouvelle injustice.

Un mot pour terminer.

Faut-il complétement regretter ce procès ?

Pour ma part, je ne le crois pas. Il aura été d'un grand enseignement aux futures miss Saurin. En dévoilant la vie intérieure d'un couvent, il aura montré le revers de la médaille et détruit bien des illusions. Certes, quand on voit passer ces saintes femmes que l'auréole de la charité semble transfigurer, quand on pénètre dans les asiles qu'elles dirigent, et qu'on voit éclater la reconnaissance des enfants ou des malades, bien des jeunes imaginations s'enthousiasment et se prennent à rêver une existence aussi paisible. Mais aujourd'hui que les débats ont révélé la vie intime de ces filles, dont l'existence se partage entre la charité, le travail et la prière, ces jeunes personnes jalouses d'accroître la famille de Saint-Vincent de Paul auront à envisager sérieusement si elles se sentent la force de se lever de grand matin, et quelquefois la nuit, de laver même au milieu des plus grands froids les

dalles de leur couvent, etc., etc. Le nombre des novices diminuera peut-être ; mais du moins celles qui prendront le voile le feront en toute connaissance de cause, et en se rappelant que sainte Thérèse, en sortant de ses extases séraphiques, était dans l'obligation de prendre le balai pour nettoyer sa cellule.

—*Lettres de Londres.*

L'ART INDUSTRIEL
ET
LE MOBILIER MODERNE.

(Voir page 442 du Vol. VIII.)

II

Si de cet examen des meubles usuels produits par l'antiquité, le moyen âge ou la Renaissance, nous passons maintenant à notre mobilier moderne, nous nous trouvons, il faut bien l'avouer, en présence d'une infériorité certaine, au point de vue du niveau général artistique. Nous mettons, bien entendu, de côté la question utilitaire, le confortable, qui a fait d'immenses progrès sur les âges qui nous ont précédés. Nous excluons encore ces riches meubles d'apparat, somptueux ornements de quelques habitations privilégiées ou œuvres de réclame plutôt que d'utilité pratique, de nos dernières expositions, ces tournois modernes de la fiévreuse industrie. Ces œuvres qui rivalisent avec les productions des belles époques antérieures, sont trop souvent comme invention la servile reproduction, le décalque des dessins de l'époque de François Ier, Henri II, Louis XVI. Quant à l'exécution, nos artistes, proclamons-le hautement, ont rivalisé avec leurs devanciers et déployé toute la fécondité de leur talent. Mais, nous le répétons, ces œuvres n'entrent pas dans le plan que nous nous sommes proposé : elles ne sont, en terme d'industrie, que des *articles* d'exposition, réclames honorifiques infaillibles, spécimens aussi brillants que trompeurs pour donner une saine idée du niveau artistique d'une époque.

Ne nous adressons donc ni à un palais, ni à une exposition moderne, mais procédons comme à Limoges ou à Pompéi même ; entrons dans une demeure, ni la plus riche ni la plus modeste, mais d'une élégance courante ; non chez Diomède mais chez le poëte tragique : que voyons-nous ? Les

vases culinaires de bronze n'ont aucune forme pure, nulle recherche, absence même d'ornementation. Le fer à peine dégrossi vient, dans les emmanchements, par quelques rivures se juxta-poser brutalement au cuivre. C'est un travail barbare. L'utilité est tout, la forme rien. Dans la salle des repas la vaisselle usuelle ne présente dans son uniformité aucun ornement. Qu'un émail blanc et solide l'enveloppe, on n'exige rien de plus; heureux encore si nous ne rencontrons pas de ces faïences aux impressions criantes comme tons, fausses comme dessins, mécaniquement obtenus par l'impression. Si la faïence artistique décorée au pinceau reprend du terrain, et se présente comme une des branches dans laquelle il y a le plus d'efforts de tentés, les plus satisfaisants résultats obtenus, ce ne peut être encore qu'à titre de *curiosité* et non d'usage ordinaire, car le haut prix assigné à chaque objet ne peut permettre de compter sur l'usage quotidien de pareille vaisselle. Meubles de dressoir et décoration, ils ne se prêtent pas encore aux services domestiques que l'on exigeait des faïences d'Oiron, de Rouen ou de Nevers.* Nos bols présentés à la fin du repas ont-ils quelque rapport avec la belle aiguière du seizième siècle, destinée au même usage? Voici enfin l'argenterie, puis dans les autres pièces les bronzes, les siéges et les meubles. Tous ils présentent le même caractère. Fabriqués sur un modèle uniforme et banal, ils affichent une apparence de richesse, s'obtenant au moyen de surmoulés mariés sans goût, d'un dessein détestable, fondus en quantités énormes, sortis tels quels du moule, à peine ébarbés, recouverts d'une mixture donnant l'apparence de l'or ou de l'argent, sous laquelle se cache la pauvreté de composition comme d'exécution. Heureux encore les meubles décorés de pareilles bronzes, et non d'un alliage d'étain et de zinc. Plus heureux encore ceux créés avec un bois consistant et réel auquel viennent s'appliquer des sculptures véritables qui, non fouillées en plein bois, il est vrai, ne sont pas toutefois une pâte sans valeur; ils ne sont pas alors une légère et fragile charpente recouverte d'un plus léger placage venant seul décorer leur éphémère splendeur et desquels un humoriste moderne donnait cette véridique définition: "Meubles d'acajou, faits de bois de sapin obtenu du peuplier." Qu'on prenne même dans l'appartement le plus somptueux les plus riches ornements (en dehors des

* Espérons toutefois dans la vulgarisation de ce genre d'industrie artistique. Une mesure excellente vient d'être prise depuis deux ans par l'édilité parisienne. De nombreuses jeunes filles, dans nos écoles communales, sont initiées à la peinture sur porcelaine et sur faïence: de bons modèles sont mis sous leurs yeux. Elles sont déjà arrivées à une habileté de reproduction et à une sûreté de main très remarquable, qui promettent à elles tout d'abord une rémunération lucrative, aux amateurs qui repoussent la banalité, des produits, artistiques comme fabrication, usuels comme valeur.

collections, bien entendu, et des objets anciens) et l'on trouvera invariablement, comme verroux de porte, serrures, clefs, chenets, bronzes d'éclairage, cadres de glaces, sculpture décorative des plafonds, murailles ou lambris, de simples surmoulés de bronze, de cuir, de pâte, reproduction le plus souvent de vieux modèles, mal soudés, plus mal retouchés encore par une restauration moderne, ornements semés partout à profusion, dans lesquels la mode impose ses plus singulières fantaisies, tandis que l'art, comme création aussi bien que comme exécution, fait à peu près défaut.

La seule partie qui se soit maintenue à un niveau satisfaisant, c'est l'étoffe d'ameublement ou de tenture. La reproduction mécanique du genre ornemental obtenue à Lyon pour la soie, à Aubusson ou Beauvais pour la laine, ou simplement par l'impression sur étoffes à Mulhouse ou Puteaux, voir même à Paris, sur ce vulgaire papier de tenture, genre secondaire, il est vrai, emprunté exclusivement à la flore de nos jardins, est arrivé à une telle perfection de travail, soit comme couleur appliquée, soit comme tissage lui-même, qu'on croirait avoir souvent devant les yeux la peinture originale due à un habile pinceau et non la reproduction répétée à l'infini par les organes délicats d'une obéissante machine. Il y a loin pourtant encore de ces séduisants et chatoyeux tissus aux belles tapisseries de haute lisse des Flandres du seizième siècle, et à celles de Beauvais des dix-septième et dix-huitième siècles qui, n'empruntant leurs compositions qu'au genre héroïque ou historique, exigeaient des cartons semblables à ceux que conservent religieusement le palais d'Hampton-Court, et n'utilisaient les fleurs et les ornements que pour servir de cadre au sujet principal. L'art toutefois peut y être moins élevé aujourd'hui, mais, bien que secondaire, c'est toujours de l'art, et non ce que nous reprochions tout à l'heure au reste de l'ameublement, du faux luxe et du mauvais goût.

Hâtons-nous cependant de le reconnaître. Ce débordement de faux luxe visant plus à l'apparence qu'à la réalité, auquel la mode, à l'exclusion de toute idée artistique, dicte ses lois souveraines, a été entravé en partie par une réaction au profit de la Renaissance et de l'antiquité elle-même. Cet heureux mouvement commencé après la chute du premier empire, lors de la renaissance des arts, des lettres, comme de la liberté, s'est maintenu, développé même par le respect et le goût des objets d'*antiquité*, expression, comme le mot gothique appliqué à l'architecture, employée d'abord par dérision et devenue bientôt synonyme de tout objet précieux. Le culte des épaves des âges passés s'est peu à peu infiltré dans nos habitudes modernes. Société étrusque, égyptienne, grecque, romaine, japonaise, chinoise ou de la Renaissance, a fourni chacune à son tour son contingent de trésors ; tout ce qui était œuvre d'art, fragment même d'œuvre d'art, par un sentiment esthétique très-prononcé, a été

recherché à prix d'or ; et si cette recherche, longtemps le monopole des gouvernements, a guidé trop souvent les simples amateurs vers un but mercantile ou vers une spécialité ridicule, toujours est-il qu'elle a vulgarisé chez l'acquéreur le goût de l'art, chez le producteur les modèles et l'imitation de l'art véritable. Après les fastidieuses productions des bronzes troubadours, nous avons vu, sous l'impulsion donnée par ces précieux spécimens, la réduction Collas doter nos appartements de la reproduction des chefs-d'œuvre légués par les époques précédentes. Une telle révolution n'eût pu s'exécuter si le terrain, c'est-à-dire, l'esprit même des modernes Mécènes n'avait été suffisamment préparé par le goût, nous dirons presque les études que le commissaire-priseur, au feu des enchères, leur inculquait à grand renfort de marteau d'ivoire. Paris devenaient dès lors le centre des ventes artistiques du monde entier.

Grâces soient donc rendues à la possession des collections, fussent-elles entreprises par l'Etat dans nos musées, ou par de simples particuliers recherchant ces trésors que les tombeaux antiques ou le flot des laves ont sauvés de flots plus destructeurs, celui des barbares du cinquième siècle, celui surtout des ignorants avides qui pendant plus de dix siècles convertirent en lingots ou en moellons tout métal ou tout marbre qui leur tombait entre les mains : la société moderne subissait ainsi ce profond engourdissement intellectuel que devait dissiper tout à coup le souffle vivifiant et libéral du quinzième siècle.

Résumons donc en quelques mots l'impression que doit faire éprouver la vue de notre mobilier usuel. A l'exception des meubles d'exposition, des tentures, de certaines faïences et des réductions intelligentes de quelques bronzes anciens, tout le mobilier d'apparat étale un luxe déplacé et de faux aloi, tout ce qui est réservé à l'usage domestique n'est composé que d'objets de pacotille, barbares de forme, laid au point de vue du goût, nuls au point de vue de l'art, voués à une désolante simplicité, qui n'ont qu'à perdre à la comparaison des bronzes antiques, des fontes et faïences de la Renaissance, des terres cuites et des objets usuels que nous ont légués Pompéi et Herculanum.

III.

A quelles causes attribuer une si regrettable conséquence ? Est-ce à l'incapacité de nos artistes mis en regard des artistes anciens ; est-ce à une dégénérescence du talent ? Non certes ; jamais n'entrera dans notre esprit cette pensée banale, répétée à tous les âges du monde, qu'Homère lui-même ne craignait pas de jeter à la face de ses contemporains, en les comparant aux vainqueurs de Troie. Nos artistes, au contraire, ont une habileté de main qu'on rencontre rarement à une autre époque. Quant à

notre siècle, au point de vue des sciences, avec la vapeur, l'électricité et la mécanique, il a laissé loin derrière lui tous les siècles antérieurs. La science architecturale appliquée à l'industrie, grâce au fer, nous présente des modèles parfaits et sans similaires précédents. Mais quand à l'art lui-même, au style, au souffle inspirateur, nous sommes bien forcés de l'avouer, notre époque n'est pas au niveau de celles qui l'ont devancée. Et c'est surtout dans l'ameublement qu'un tel vice apparaît. De tout temps il y a eu du mauvais goût, c'est incontestable ; l'antiquité n'en est pas plus exemptè que la Renaissance, et lorsque nous pénétrons, par exemple, dans la maison de la fontaine à Pompéi, nous ne pouvons rien voir de plus puéril, de plus ridicule que ces petites cascades en rocaille, intuition du style Louis XV, suprême caprice d'un brave bourgeois de la ville de Vénus. Mais alors ces œuvres étaient exceptionnelles ; la règle, au contraire, était la forme artistique dans toutes les parties du mobilier. Chez nous, c'est l'inverse : le mauvais goût à peu près général est la règle, et l'art l'exception. La cause, selon nous, est complexe chez l'habitant, l'influence de l'habitation luxueuse, l'obligation de paraître, résolvant le problème du besoin de confortable réuni à la nécessité impérieuse de l'économie ; chez l'artiste, l'éloignement à consacrer son talent à des objets industriels ; chez l'administration gouvernementale et municipale ; enfin, l'absence de conviction artistique, d'où résulte une instruction vicieuse de la jeunesse.

Qui pourrait nier, en effet, que la splendeur des façades, entraînant le luxe exagéré des intérieurs, n'impose à chaque habitant de ces palais à fastueux mais banals ornements, la nécessité de conformer son mobilier aux dorures qui l'enserrent de toute part. Quelle figure feraient les meubles de bronze de l'antiquité, les siéges et crédences de simple chêne de la Renaissance, ou même le modeste et désastreux mobilier d'acajou de nos pères, au milieu des salons qu'une compagnie financière, subitement métamorphosée en architecte, fait surgir d'un coup de marteau, comme Minerve, armés de pied en cap de bronzes, sculptures, glaces et dorures. Il faut de toute nécessité que ces pauvres meubles, eux aussi, suivent le torrent, tout en restant dans les termes d'un programme économique tracé d'avance : confortable exigé et limitation de prix. Tandis que Grecs ou Romains se contentaient de siéges de bronze, sans aucune étoffe ni draperies, tandis que la Renaissance recouvrait déjà ces mêmes siéges de quelques coussins a peine garnis, l'époque actuelle fait disparaître le siége, sous toutes les faces, d'étoffes matelassées. Rien de trop doux ni de trop moelleux pour le bourgeois sybarite du dix-neuvième siècle. Pour lui, le pétale de la rose a été remplacé avantageusement, il faut le reconnaître, par la fine toison de brebis ou le volatil duvet des oiseaux. Des ressorts ingénieux sont venus encore ajouter à ces molles recherches.

En présence de ce savant et coûteux confortable, quel rôle restait-il en vérité à l'art, comme place matérielle et comme rémunération mercantile? On s'est donc contenté, suivant les expressions convenues, de simili-bois, de simili-pierre, de simili-marbre, de simili-bronze et de simili-cuir, objets mécaniquement obtenus par quantités similaires innombranlables, qu'une apparence de peinture ou de dorure vient recouvrir d'un vernis suffisant; et le bourgeois du dix-neuvième siècle a ainsi résolu ce grand problème qui consiste à se procurer à bon marché un mobilier fastueux, en rapport avec l'appartement qu'il est condamné à habiter, mobilier éphémère comme l'habitation elle-même, se conformant au rôle de nomade imposé à son possesseur par la transformation édilitaire, et qui ferait piètre figure, si jamais les cendres d'un nouveau Vésuve, après l'avoir enterré pendant plusieurs siècles, venait subitement le rendre à la lumière du jour.

L'éloignement de l'artiste pour ces objets qu'il considère comme indignes de son crayon ou de son ciseau est encore une cause de la dégénérescence du goût. Peu d'artistes, en effet, consentent à exécuter des peintures sur nos lambris, à composer des figurines inédites, au modelage savant, à l'attitude étudiée, concordant avec le style et l'ensemble général de l'ameublement, et à placer sur nos cheminées, sur nos tables, jusque dans les âtres des cheminées des compositions analogues à ces multitudes de petits bronzes que les artistes d'autrefois prodiguaient avec une si inépuisable fécondité. C'est qu'alors les grands artistes donnaient eux-mêmes l'exemple de la vulgarisation du talent. Raphaël ne rougissait pas d'appliquer contre un mur des arabesques de stuc et de composer des cartons pour des tapisseries et Léonard de Vinci de dessiner des alphabets pour l'enfance. C'est que les nombreux élèves de ces grands maîtres, grands artistes eux-mêmes, qui connaissaient peu le luxe et son énervante influence, avant de penser à des statues ou des peintures triomphales, cherchaient d'abord à traiter magistralement les petits sujets, qui, loin d'abaisser leur talent, étaient pour eux, au contraire, une source féconde d'étude et d'inspiration.

Qu'on nous permette de rappeler ici les souvenirs d'une conversation que nous avions, sur ce sujet, il y a quelques années, avec un artiste trop tôt enlevé à la statuaire moderne, et qui portait dans ses œuvres le sentiment de la draperie et de la forme antique: son *Danseur napolitain*, comme sa *Comédie*, sont présents à tous les esprits. Lui signalant le mauvais goût invétéré dans la vie ordinaire se traduisant par des meubles d'un style déplorable, nous lui citions l'exemple des grands artistes de la Renaissance ne reculant pas devant la vulgarisation de l'art. Ce raisonnement le frappa, et quelques mois plus tard, lui, membre de l'Institut, avait, à l'imitation des délicieux bronzes d'Herculanum, créé trois charmants bronzes usuels dans lesquels la figure tenait la place principale.

Depuis cette époque, nous avons vu avec plaisir cet exemple suivi par quelques artistes de talent : il suffit de citer parmi les richesses mobilières étalées à l'Exposition dernière, certaines peintures sur porcelaine ; le surtout de table de la ville de Paris dont le dessin était dû à un architecte de talent, et les figures nombreuses avaient été modelées par deux statuaires émérites ; certaines tapisseries de meubles dont les remarquables cartons étaient l'œuvre de deux artistes renommés. C'est là un bon exemple que nous engageons tous nos artistes à suivre. Leurs œuvres sérieuses et plus importantes ne feront que gagner à une pareille diffusion du talent.

Mais c'est à l'administration d'un pays qu'incombe, par-dessus tout, la mission de diriger, d'élever les instincts artistiques d'un peuple ; au gouvernement, par des musées savamment composés, méthodiquement classés, régulièrement ouverts aux studieuses recherches ; à la municipalité, par des exemples pratiques, ornements de ses places, promenades et principales artères ; par-dessus tout enfin, par les principes d'art qu'elle doit inoculer à la jeunesse studieuse, jeunesse destinée bientôt à devenir ces habiles et ingénieux artistes industriels auxquels doit échoir la grave mission de vulgariser sur l'étoffe, le bois, le fer ou le bronze la pratique de l'art inspiré par les modèles anciens, tenant haut le niveau artistique d'une nation, et la maintenant ainsi à la tête de ses rivales industrielles. Cette double mission gouvernementale et municipale est-elle bien comprise de nos jours ? Nous ne le croyons pas.

Le gouvernement a-t-il bien le sentiment de ce que doit être un musée ? A son point de vue, est-ce réellement une collection destinée à vulgariser le beau, aussi bien pour le grand art décoratif que pour l'art industriel ? N'est-ce pas plutôt une parure somptueuse acquise à grands frais, souvent un peu au hasard, suivant la mode et le goût du jour, parure qui sied si bien à une nation glorieuse, en décorant ses vastes palais construits, non en vue de cette destination inférieure, mais par simple besoin de parallélisme extérieur ; en offrant surtout à l'œil distrait de l'étranger, à l'admiration duquel tout est sacrifié lors de ses banales et rapides courses à travers toutes ces toiles et ces marbres précieux mais incompris, un nouvel attrait dans le séjour de ce caravansérail moderne qu'on nomme une capitale ? A voir comment, en dehors de la direction spéciale elle-même dont tout bon vouloir reste paralysé, est réglementé notre grand musée du Louvre depuis les nouvelles constructions, c'est à croire que telle est la véritable pensée du gouvernement.

Parlerons-nous des marbres antiques ? Notre musée possède, en fait de Vénus comme de bustes antiques, de véritables trésors. Les deux salles qui les contenaient, grâce à la malheureuse et regrettable démolition de l'escalier Perrier et Fontaine et aux affouillements des fondations qui

en furent la conséquence, ont été étayées et fermées. Depuis plus de six années, les pauvres Vénus, semblables à des vestales criminelles, se sont vues enfouies, avec de nombreux autres marbres, loin de tout regard curieux. Leur porte a été soigneusement murée. Ces pauvres captives ont enfin été extraites de leur réduit, puis, après une laborieuse et compromettante ascension au premier étage, perdues dans un salon délaissé des antiquités égyptiennes, elles sont revenues s'installer dans les couloirs sombres et déserts des sarcophages, souvent à faux jour, plus souvent encore à des places où le recul est impossible; certaines mêmes, après leur laborieux hégire, sont introuvables. Quant aux bustes des empereurs romains, quelques privilégiés, Vitellius, par exemple, exhumés après quatre années de captivité, ont été provisoirement déposés dans une longue galerie servant d'accès aux cortéges impériaux. Faut-il ajouter encore que cette galerie, à l'exemple des salles de la Renaissance et de la Sculpture moderne, n'était qu'irrégulièrement ouverte? L'artiste ou l'ouvrier dessinateur qui, ayant consacré son temps précieux à venir relever une étude indispensable, trouve porte close, ou, ce qui est l'équivalent, le modèle qu'il recherchait absent ou transporté dans un réduit inconnu, dégoûté de tout travail sérieux, retourne à son atelier, décidé à ne plus recourir à un musée qui n'a ni fixité, ni classement, ni accès régulier, conditions sans lesquelles l'étude n'est plus possible. Un tel état s'est perpétué pendant plus de six années et vient enfin de cesser en partie. *

Parlerons-nous des collections nouvelles, de la collection de Campana, par exemple? En dehors des terres cuites et des vases régulièrement classés et devenus, sous leurs vitrines officielles, le musée Napoléon III, cette collection comportait encore une certaine quantité de marbres

* On a pensé enfin aux pauvres marbres prisonniers: les murs ont été consolidés, les curieux plafonds de l'école de Simon Vouet ont été restaurés, entourés de somptueuses dorures, et depuis deux mois seulement ces deux galeries ont été rouvertes au public. L'aspect en est éclatant et fait le digne pendant avec la galerie supérieure d'Apollon. La collection des bustes impériaux s'y est enrichie de plusieurs similaires curieux provenant de la collection Campana. L'ensemble, reconnaissons-le, est satisfaisant. On retrouve seulement dans le nouveau et méthodique classement un but bien plus historique et politique qu'artistique. Toute la place est réservée aux empereurs. Diane de Gabies, les Vénus, etc., n'ont plus repris leur ancienne place d'honneur, et Dianne chasseresse elle-même, exilée, a cédé dans l'hémicycle du fond la présidence d'honneur au divin Auguste. Pour que l'allusion fût encore plus transparente, et que les rapports entre toutes les épopées impériales fussent plus saisissants, on a pris le soin délicat d'incruster dans les plafonds protecteurs de tous ces antiques, deux compositions modernes, le couronnement de l'impératrice et la charge des cuirassiers de Waterloo qui, ingénieusement opposés au couronnement de Charlemagne, et aux légions de César, présentent à l'œil surpris le plus singulier anachronisme historique et artistique.

antiques. Or, parmi eux, tout ce qui n'est pas effigie d'empereurs romains gît encore pêle-mêle, comme à l'arrivée, sous les portiques ouverts du nouveau palais, exposé aux intempéries des saisons, partageant du reste cet oubli avec les nombreux spécimens d'art antique que de coûteuses missions ont été recueillir en Afrique et en Asie Mineure.

Un dernier mot enfin sur les surmoulés antiques. Sur ce point encore même erreur, même mépris de l'étude. Ne pouvant offrir à la jeunesse studieuse tous les objets d'art de l'Europe, les gouvernements antérieurs firent faire des surmoulés en plâtre des principaux chef-d'œuvre de l'antiquité. Une salle entière leur était consacrée au Louvre. Que sont-ils devenus depuis que la place a été triplée par les nouvelles constructions. Loin de leur trouver un plus vaste local, on les a supprimées complètement. Quelques plâtres ont été disséminés au milieu des estampes; ceux dont la dimension rendait tout voyage impossible ont été relégués dans un escalier, le reste est enfoui dans quelque réduit ignoré ou dans les magasins de l'école des beaux-arts: conséquence plus que singulière des nouvelles et immenses constructions du nouveau Louvre. Pour la Renaissance enfin, un ministre, ami et connaisseur éclairé des arts, avait conçu, en 1840, le fécond projet d'ouvrir une salle entière consacrée aux œuvres des artistes florentins; une copie du *Jugement dernier*, placée au fond, devait être entourée de tous les surmoulés des œuvres de Michel-Ange, des Donatello, des Cellini. Quelle féconde inspiration notre jeunesse n'eût-elle pas trouvée dans un tel spectacle. La copie de Sigalon prit la place assignée, la *Pietà* de Saint-Pierre se cacha, honteuse de son isolement, dans un enfoncement obscur, puis ce fut tout: la France, assez riche pour payer sa gloire et pour promener son drapeau, ne l'était plus assez sans doute pour prendre l'empreinte d'une trentaine de marbres précieux. Seules, la colonne Trajane à Rome et la statue de la Victoire à Brescia,* faisant sans doute exception par leur caractère belliqueux, ont été jugés dignes d'un surmoulage au galvanisme. Nos élèves se voient ainsi privés des modèles de la Renaissance, comme ils ont été privés des surmoulés de l'antiquité et des marbres antiques eux-mêmes. Et l'on s'étonne, après un tel systéme, de la dégénérescence du goût.

L'exemple, parti de haut, ne pouvait qu'être suivi par l'édilité. On doit, avons-nous dit, à la génération toute formée des exemples, des modèles, à la génération qui se forme l'instruction artistique. Or, tout

* Pour ces deux seuls surmoulages dont notre musée s'est enrichi depuis quinze ans, la Victoire est un présent offert, après la victoire de Solférino, à l'empereur, par la ville de Brescia; quant à la reproduction de la colonne Trajane, la haute dimension des quatre tronçons dont elle se compose en rend l'exhibition difficile; on songe à les enterrer, loin de toute étude pratique, dans les nouvelles salles du musée archéologique de Saint-Germain.

d'abord, quels modèles l'édilité parisienne présente-t-elle à nos yeux, en dehors, bien entendu, des grandes décorations monumentales qui sortent de notre cadre restreint, mais en fait de fontes, de bronzes et d'accessoires d'ornementation ?

Quand il serait si facile de prendre pour modèles des candélâbres édilitaires le beau trépied antique orné de pieds et de têtes de boucs, trépied aux formes sveltes et élégantes, modèle que vient si heureusement d'inaugurer à Munich la municipalité pour l'éclairage de la rue Frédéric, la ville de Paris choisit comme type un informe lampadaire, à base rhomboïde, dont la tige est soudée à l'aide de bourrelets inégaux, ensemble sortant des mains d'un tourneur, sans goût et non d'un artiste modeleur ; puis viennent ces candélabres des Champs-Elysées : trop élevés dans l'origine et créés en forme de colonne corinthienne, ils ont perdu leur soubassement et leur socle, maladroitement remplacés par une large sphère aplatie n'ayant aucun rapport avec le reste de l'appareil, mélange peu heureux d'un mat vénitien du seizième siècle et d'une colonne grecque. Passons sous silence l'affreux système d'éclairage de la cour du Louvre, lourd, anguleux, triste inspiration d'une renaissance bâtarde, comme ces massifs lampadaires qui entourent le palais de l'Industrie, système hybride de trépied, en porte-à-faux sur sa vaste base de pierre, dont les profils sont masqués par ces aigles triomphantes aux ailes éployées. Décidément, l'administration n'a pas la main heureuse dans le choix de ses dessins. Pourquoi encore, dans les grilles d'ornement qui entourent nos squares, produire un modèle semblable à celui du square Montholon, emprunté à nous ne savons quel style assyrien primitif. Est-ce par de tels spécimens qu'on pense former les idées artistiques des masses ? Nous sommes heureux toutefois, au milieu de cette affreuse ornementation, de découvrir deux modèles artistiques : les candélabres de bronze, au dauphin ornemental, de la cour du Carrousel, et les lampadaires aux élégants rinceaux installés au centre des nouveaux refuges de nos carrefours. Là se trouvent réunis dessin correct, ornementation sobre, exécution soignée.*

Parlons maintenant de l'instruction, point capital en matière d'art industriel. L'instruction artistique est déversée largement dans nos

* On ne se rend pas assez compte de toute l'importance que tient la place dans la valeur artistique d'une œuvre. Tel objet d'ornement qui brillera sous un portique restreint ou au milieu d'une cour limitée—comme la fontaine de l'Alhambra—deviendra ridicule transporté au milieu d'une promenade publique. Que dire, par exemple, de ces deux puériles jardinières de marbre blanc déposées devant la façade de la Madeleine : fleurs d'un entretien impossible, pièce d'eau, jet d'eau, éclairage, tout s'y trouve réuni. Ce n'est plus là de l'ornement, mais de l'enjolivement enfantin.

écoles primaires. Chaque quartier a son école, ses écoles mêmes; le nombre des jeunes gens et des jeunes filles qui les suivent augmente chaque jour. L'effort est constant, nous le reconnaissons; mais ce dont nous nous plaignons, c'est que dans cet effort il n'y a aucune conviction artistique, aucune direction convaincue, aucun plan préconçu. On en a bien lorsqu'il s'agit de démolir des quartiers entiers et de les astreindre aux règles brutales et sans appel de la ligne droite; mais qu'il s'agisse de produire une œuvre suivant les règles de la raison et de maintenir l'art à niveau constant, au-dessous duquel il n'y a plus que dégénérescence et mauvais goût, alors la fantaisie, dans ce qu'elle a de plus futile, la volonté individuelle et changeante, le désir de saisir, de prévenir même cette volonté vaguement exprimée, le chaos enfin remplace les lois les moins contestées. La jeunesse se trouve alors livrée à la mode et non à l'art. La curieuse exposition des œuvres de nos écoles primaires, faite concurremment avec l'exposition rétrospective de 1867, exposition passée trop inaperçue, malgré, peut-être même à cause de cet innombrable déploiement de dessins à travers d'interminables galeries, cette exposition, disons-nous, a dévoilé aux plus aveugles que dans ces premières notions enseignées aux enfants des écoles il y a deux vices radicaux; mauvais choix de modèles; faux système suivi.

Chaque directeur, clérical ou laïque, est libre de donner à ses élèves des modèles de son choix, se composant, en majorité, de dessins sans valeur, de bustes officiels et de quelques rares plâtres antiques, surmoulés banals qui perdent même leur valeur par la réduction ou le fractionnement. Et pourtant chaque élève est destinée à concourir à l'ornementation de nos maisons, de nos appartements, de nos ameublements, et à maintenir par là, au point de vue du commerce comme de l'amour-propre national, la suprématie artistique de la France sur les autres nations ses tributaires, bientôt ses émules, peut-être même ses rivales. Que ne lui fournit-on, dès lors, des modèles spéciaux, choisis ou désignés par une commission artistique, modèles empruntés principalement, comme art appliqué à l'industrie, aux trésors des grands siècles, collectionnés à grand frais de tous côtés, et non à de mauvais bustes et enluminures de convention.

Quant au système général suivi, a très-peu d'exception près, il est en opposition avec une saine éducation artistique. Ce n'est, en effet, ni à la copie d'après nature, ni à la copie d'après des surmoulés, qu'on exerce la main et surtout l'œil des élèves, mais à la copie servile d'une lithographie banale, ou d'une gravure défraîchie. Tout est mathématiquement reproduit, hachures régulières, pointilité de la roulette. Les contours eux-mêmes, relevés, non par le coup d'œil exercé à saisir les proportions, mais à coup de compas et de mesurage laborieux, n'est plus le travail

d'un artiste, mais l'œuvre de patience d'un consciencieux géomètre.* Il faudrait, au contraire, habituer l'œil à saisir vite et bien l'ensemble des lignes, la proportion des diverses parties, laissant au crayon le soin de traduire et non de copier, au moyen du trait que chacun doit inventer à sa guise, le modèle du sujet, les ombres qui doivent donner du relief aux parties saillantes, du retrait aux plans éloignés. Comme instruction, une ébauche saisie d'après nature, mise en place et terminée en une séance, a cent fois plus de valeur qu'une servile copie obtenue après plusieurs mois de travail.

Que ne prend-on, dès lors, pour modèles de la figure humaine les surmoulés de nos musées, la tête de Vitellius dont nous parlons, le *Gladiateur*, la *Vénus de Milo*, les *Prisonniers* de Michel-Ange, et tant d'autres plâtres si remarquables ; que ne prend-on pour modèles de vases des coupes de Nola ou des chaudrons de Pompéi ; comme flambeaux, le flambeau au Silène de Naples, ou le chandelier de St. Marc ; comme siéges et autres objets d'ameublement, un spécimen quelconque des millions d'objets dont la résurrection des villes enfouies et les fouilles nombreuses ont doté tous les musées d'Europe. Que ne prend-on encore les surmoulés des crédences, des verrous et des serrures du seizième et du dix-septième siècle, des imitations des poteries de Lucca della Robbia ou de Bernard Palissy, des peintures de Pompéi enfin : dans tous ces modèles, la figure humaine, le grand style, se marie à l'ornement, les formes sont pures. C'est par de tels exemples que le goût se forme et s'ennoblit. Déjà un pas a été fait dans ce sens. Le système Ravaisson, reproduisant par la photographie les principaux modèles dont nous parlons, offre aux écoles une collection précieuse ; mais ce ne sont toujours que des gravures estompées, et non la nature ; l'élève les copie, mais ne peut les traduire. Objectera-t-on le prix relativement élevés des surmoulés ? A cette objection, il n'y a qu'une réponse. Une municipalité aussi prodigue de ses deniers que la ville de Paris, si elle est réellement convaincue de sa haute mission artistique, ne peut reculer devant la donation une fois faite à chaque école d'une collection n'exigeant qu'une somme minime, relativement à la grandeur du résultat. Ce qui manque, ce n'est pas l'argent, mais la conviction.

* Ce que nous disons là pour l'école primaire est applicable aux lycées destinés à former nos archéologues, naturalistes, diplomates, marins et officiers, appelés à rendre tant de services artistiques au moyen de croquis prompts et assurés. Or, il y a vingt ans, les études du dessein commençaient avec la bosse et se terminaient par la nature. Aujourd'hui changement complet. Pendant trois ans les élèves pâlissent sur les mêmes lithographies, les mêmes énervantes hachures, et n'arrivent plus que la dernière année à travailler d'après un plâtre, tardive étude qui ne peut qu'incomplètement leur donner le coup d'œil et la science des plans et des raccourcis

Par suite de l'absence de conviction et du faux système suivi, édilité et gouvernement arrivent à produire, en nombre infini, d'habiles praticiens, de patients copistes, mais, en réalité, peu d'artistes puisant leur inspiration dans leur souvenir d'étude, dans la contemplation de musées accessibles et, par-dessus tout, dans leur esprit inventif, dirigée par leurs premières études vers le sentiment du beau. Là apparaît, dans tout son éclat, l'intime liaison qui existe entre le grand art décoratif et le simple art industriel. La même atonie d'invention, le même mépris de la forme de la ligne, dont nous nous plaignons pour nos objets usuels, se retrouve dans nos expositions des beaux-arts. Le niveau qui, au milieu d'une production surexcitée s'abaisse en haut, suit donc en bas la même dépression. La vulgarisation de l'art a un double avantage, développer pour l'artiste la production artistique, ouvrir l'esprit d'un peuple à la compréhension des chefs-d'œuvre par cette éducation instinctive qu'amène la contemplation journalière d'objets d'art usuels. En était-il autrement à Athènes sous Périclès, à Florence sous les Médicis? Pourquoi ces mêmes peuples, aujourd'hui insensibles à toute production du grand art, qu'hier encore un ancien ministre italien proclamait, à un point de vue spécial, dans un état d'infériorité, *spaventevole*, épouvantable, et ne possédant, comme conséquence directe, que des meubles d'une simplicité primitive, étaient-ils autrefois ivres de joie en présence des productions d'un grand artiste, et transformaient-ils en objets d'art les meubles les plus usuels de leur foyer domestique? C'est qu'à ces époques, les influences directrices étaient bien puissantes, bien fécondes. Les Périclès, les Antonins, les Médicis, les François Ier savaient appeler à eux les grands artistes et discerner l'art sérieux de la mode passagère. Peintures, bronzes, marbres d'ameublement naissaient sous leur souffle créateur. L'exemple parti de haut était partout suivi. A Rome, comme en Grèce, elle était bien féconde l'influence de la frise du Panthéon de Phidias, des *Lutteurs* ou du *Laocoon* d'Agésander, du *Gladiateur* d'Agasias, du *Germanicus* de Cléomène, de ces nombreuses Vénus dites de Milo, du Capitole et de Médicis.

Tous ces marbres, les gouvernants savaient les faire éclore et les présenter ensuite comme exemple aux yeux émerveillés du public. Les places publiques devenaient de véritables musées que chacun, municipalité et particuliers, mettait leur amour-propre à décorer. A Venise, la place Saint-Marc et la Piazzetta s'ornaient d'objets d'art rapportés par les riches armateurs des contrées de l'Orient; à Pise, c'était le Campo Santo qui était le but de cette orgueilleuse parure; à Florence, la place du Palazzo-Vecchio, centre de la vie politique, s'encombrait, sans souci pour la circulation ou le parallélisme, de portiques, des fontaines de Jean de Bologne, et des statues de Cellini et de Michel-Ange. Chaque praticien

reproduisait invariablement de tels modèles, chaque citoyen en ornait sa demeure, extérieurement, par des antefix de terre cuite—tels les beaux spécimens de la collection Campana,—dans l'atrium, par des reproductions de marbre ; dans l'habitation, par des peintures murales et des bronzes de toute grandeur. L'éducation était complète ; des hautes sphères, l'art, comme le sang parti du cœur, s'infiltrait, par les plus petites artères, jusque dans les réduits les plus éloignés ; et en retour, le citoyen, qui chaque jour se trouvait entouré d'objets portant l'énergique empreinte de l'art, sentait son esprit ouvert à la juste appréciation d'un chef-d'œuvre. Aussi croyons-nous rêver, de notre temps, en voyant Phidias ou Apelles prendre leurs modèles parmi les jeunes filles des premières familles, n'entreprendre leurs œuvres que sur l'ordre du peuple tout entier venant les chercher en triomphe, en voyant cette œuvre terminée devenir un événement populaire, consacré, à l'égard d'une victoire, par les réjouissances publiques : puis encore, à une autre époque, les portes de Ghiberti paraître si merveilleuses que la seigneurie de Florence, accompagnée des ambassadeurs étrangers, s'empressaient de venir solennellement les visiter ; ou la Vierge de Cimabuë portée en triomphe par le peuple florentin, ivre de joie de contempler une œuvre qui sortait enfin des langes de l'art byzantin. Il fallait, certes, une éducation artistique bien forte pour produire chez un peuple tout entier des élans si passionnés.

Et qu'on ne s'y trompe pas ; l'absence de croyance artistique et la fausse éducation ne peuvent être combattues efficacement par une production monumentale effrénée, type municipal stéréotypé, ni par cette création instantanée d'emblêmes décoratifs, accessoires obligés d'inauguration officielles. C'est là feu de paille et non éclat persistant. Il en est de l'art, en effet, comme de la lumière : diffuse, et projetant une irrésistible clarté jusqu'aux réduits les plus éloignés lorsqu'elle émane du soleil, l'astre naturel et radieux, elle n'est plus qu'inerte et limitée lorsqu'elle émane d'un foyer artificiel, quelqu'éclat qu'on cherche à lui donner. L'art, lui aussi, s'épanouissant sous une atmosphère qui lui est favorable pénètre jusque dans les demeures les plus modestes ; qu'un gouvernement vienne, au contraire, comme avec la lumière électrique, développer artificiellement et d'une manière convulsive, les productions artistiques, sans s'adresser aux vraies sources de l'art, l'éclat ne sera qu'impuissant ; il s'arrêtera aux premières limites, illuminant la première place d'une lueur fausse sans avoir la force de pénétrer plus avant et laissant tous les objets usuels dans une pénombre bien voisine des ténèbres.

Nous avons constaté le vice qui dépare notre mobilier aussi bien que les œuvres décoratives. Or, ce n'est pas aux conséquences, c'est-à-dire, au mauvais goût et au faux luxe contre lesquels viendront inutilement se

briser les diatribes sénatoriales ou les satires de la comédie, mais aux causes mêmes qu'il faut s'attaquer. Ces causes, nous le répétons, viennent d'une fausse éducation artistique. Que l'Etat développe partout ses collections utiles; que loin de les regarder comme des parures de luxe, il les considère comme de nécessaires moyens d'enseignement; qu'au lieu de les restreindre au profit des écuries et des casernes, il les développe dans un méthodique et artistique classement; et bientôt l'édilité, rappelée à une conviction artistique qui lui manque aujourd'hui complètement, sortant enfin de l'ornière dans laquelle elle est enrayée, prescrira dans les écoles une méthode rationelle, et livrera à l'appui, comme modèles, des surmoulés et des copies, inspirations des grandes époques, qui resteront comme germes féconds dans l'esprit des jeunes ouvriers destinés à maintenir l'industrie artistique française à un rang qu'elle a longtemps occupé et dont elle est menacée de déchoir. Une nouvelle exposition des dessins industriels de toutes nos écoles de France est annoncée pour 1869: puisse-t-elle, mieux que la dernière, nous montrer une saine et raisonnable application de tous ces principes, dont l'oubli peut devenir fatal à l'art aussi bien qu'à l'industrie. Puisse le public éclairé constater alors la reproduction de bons et utiles modèles mis sous les regards d'une jeunesse intelligente, par une administration ouvrant les yeux à la lumière, ayant conscience de ses devoirs, se montrant enfin tant soit peu soucieuse de l'avenir de cette grande source de richesse nationale, l'art industriel. Rappelons, en terminant, à nos artistes, qu'ils ne doivent pas rougir de vulgariser leur talent, en consacrant leur génie inventif à l'ornement du foyer domestique. C'est là l'indice d'une grande époque. Cette nouvelle renaissance artistique, nous l'appelons de tous nos vœux.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

RÉCEPTION DE M. AUTRAN.

Pour ne négliger aucun des devoirs de la publicité, nous avons à parler de la séance de l'Académie française de jeudi dernier. C'est la mode de s'occuper de ces séances; depuis longtemps elles ont le privilége d'intéresser les esprits. Les nouvelles occasions de harangues qu'une loi récente et le goût des discours ont créées de toutes parts, n'ont rien enlevé à l'intérêt attaché aux solennités académiques. Toutefois, même à l'Académie il y a du choix, et la curiosité est plus ou moins vivement piquée. Etait-elle bien ardente jeudi? Il s'agis-

sait de louer M. Ponsard, de recevoir M. Autran ; et M. Cuvillier-Fleury était le représentant de la docte assemblée. Assurément si ce sont là trois astres, ils ne sont pas de la première grandeur. Pour notre part, nous n'avons pas souvent rencontré leur rayonnement. Peut-on appeler rayonnement l'éclat que M. Cuvillier-Fleury jette au *Journal des Débats*, entre M. Lemoine et M. Carraguel, bien au-dessous de M. Saint-Marc Girardin ? Des trois étoiles de jeudi dernier, c'est celle-là néanmoins que nous avons le plus souvent aperçue à notre horizon.

Nous ne méprisons pas M. Ponsard. Nous n'ignorons pas les succès qu'il a obtenus : nous en avons entendu parler jadis ; mais nous sommes si vieux déjà que la préoccupation des vers et de leur musique nous avait tout à fait quitté, quand M. Ponsard débarqua de Vienne à Paris, vers 1843. Le poëte s'est maintenu sur son théâtre, où nous ne sommes jamais allé le chercher. Quand il entra à l'Académie, nous avons lu son œuvre : elle nous parut peu éclatante. Nous en avons dit notre sentiment en ce temps. Faut-il revenir sur ce mince sujet, et ne nous accuserait-on pas de chercher le scandale ? M. Ponsard a eu des triomphes au théâtre : ses prédécesseurs à l'Académie en avaient eu comme lui. Aucune des pièces de M. Ponsard a-t-elle eu à Paris plus de succès qu'*Osiris* ou *Ninus II*? Connaissez-vous les auteurs de ces deux tragédies ? L'une, je ne sais laquelle, doit être de M. Baour-Lormian, le prédécesseur à l'Académie de M. Ponsard ; l'autre est de M. Briffaut, dont M. Jules Sandeau tient la place à juste titre. La nuit se fait vite sur certaines œuvres. Combien faudra-t-il de printemps encore pour que les noms de MM. Ponsard et Sandeau soient aussi dépouillés de rayonnements que ceux de Briffaut et de Baour ? L'Académie est pleine de ces leçons : elle en a de vivantes. M. Lebrun, qui devait répondre jeudi à M. Autran, et qui s'est excusé sur son grand âge, n'entre-t-il pas dans la nuit ? On sait le nom de sa *Marie Stuart ;* on la soupçonne d'être un peu moins morte qu'*Osiris* ou que *Ninus*.

Ah ! qu'il s'en faut de peu !

En rappelant par ces exemples frappants combien les succès les plus vifs ont souvent peu de durée et sont loin de prouver une qualité littéraire supérieure, nous ne voulons pas critiquer les anciens choix de l'Académie : ils ont été justes et légitimes : les concurrents eussent-ils fait meilleure figure que les élus ? Se souvient-on des concurrents de Briffaut ou de Baour ? Les candidats qui frappent aujourd'hui à la porte de l'Académie, les candidats impatients de s'asseoir au fauteuil, les plus rutilants, les plus *chocnosophes*, comme ils disaient il y a quinze ans sans songer à l'Académie, verront aussi pâlir leur éclat et

tomber leur lustre. Plusieurs, dans le dépouillement qui les attend, pourront tout au plus peut-être, comme M. Théophile Gautier, garder pour ainsi dire une illustration d'ignorance des vérités premières, essentielles à l'homme, que leurs prédécesseurs, malgré des efforts consciencieux, n'ont jamais pu obtenir. Les titres littéraires n'en sont pas de meilleur ni de moindre aloi : ces sortes de réputations morales sont même livrées à la fantaisie, à l'imagination.

M. Ponsard ne passait-il pas pour moraliste ? M. Autran à l'Académie encore a parlé des purs sentiments et des beaux vers du poëte. L'illusion est singulière. La morale de M. Ponsard était celle que les rédacteurs du *Siècle* peuvent admettre, et leur religion était la même. Ce poëte était bien de l'Eglise de M. L. Jourdan : il était la poésie même de M. Havin. Comment s'étonner de son succès ? Voyez combien le *Siècle* a de lecteurs. Aux débuts et au terme de sa carrière, M. Ponsard a donné un témoignage de son intelligence religieuse. *Agnès de Méranie* et *Galilée* lui ont servi de symboles. Ces poëmes dans leurs vers edisent toutes les âneries des bourgeois de 1830. M. Ponsard, élevé dans la procédure d'une petite ville de province, avait leurs goûts, leurs préjugés, leurs inepties. Cela n'ôte rien à son talent, mais cela ne lui prête point de ressort ; son vers est un pastiche. Le souffle lui manque, et il va d'imitation en imitation, sans rencontrer l'originalité, ni le trait ni le mouvement. C'est une pauvreté quasi-absolue.

Tout cela, sans doute, n'était peut-être pas à dire trop crûment à l'Académie ; et l'on comprend la situation d'un nouvel académicien : il pouvait se permettre des réserves, il devait, après tout, faire l'éloge de son prédécesseur. Je ne critiquerai pas M. Autran pour le choix des vers de M. Ponsard qu'il a voulu honorer. Il les déclare beaux. Pourquoi les a-t-il cités ? Quel est le maltraité de muse qui pourrait supporter les consonnances et les chevilles de ce début de la *Lucrèce*.

Lève-toi, Laodice, et va puiser dans l'urne
L'huile qui doit brûler dans la Lampe nocturne

Ninus et *Osiris* n'ont, assurément, jamais rien dit de plus lourd, ni de plus dissonnant. *Lucrèce* avec ses sœurs, est en chemin de rejoindre ces ombres qui ne sont même plus fameuses. Laissons-la s'enfoncer dans les ténèbres de l'oubli, et ne lui contestons pas les fleurs que lui jette encore un académicien.

Cet académicien est encore un poëte. Dans le bagage de M. Autran il y a même une palme tragique, une seule. On dit qu'elle a été remise au poëte par M. Hugo lui-même, le grand M. Hugo, et que M. Dumas, le fameux M. Alexandre Dumas, a patroné le jeune auteur. Toutes

ces cautions ne sont peut-être pas bourgeoises. M. Hugo ne s'est jamais fait tirer l'oreille pour proclamer de nouveaux poëtes. S'il avait fallu le croire sur parole, où en serions-nous ? De quels bohêmes et de quels infirmes serait composée la horde poétique dans la république des lettres !

M. Autran, heureusement pour lui, a d'autres répondants. Il a le témoignage public. Ses vers se vendent. Voilà un privilége qui trouvera bien des jaloux. Le poëte, tout en faisant consacrer sa réputation par l'Académie, n'a pas conquis son renom à Paris. En dépit de son triomphe dramatique, il est poëte de province ; et sa considération est très grande en France, de la Loire et des Alpes à la Méditerranée. M. de Laprade, un de nos meilleurs poëtes français, a dit M. Cuvillier-Fleury,—M. de Laprade a donné la raison de ce grand succès. Les œuvres de M. Autran, assure-t-il, peuvent être lues en famille. C'est là un éloge que M. Cuvillier-Fleury a bien fait de reproduire ; il ne pouvait rien dire de plus favorable, et, pour notre part, nous serions fort sensible à un tel mérite. Il ne tient pas lieu de tout, sans doute, mais quel beau privilége ! Se faire lire, c'est déjà quelque chose ; et bien des fameux ne conquièrent pas cette puissance. On les achète encore, et le volume peut se rencontrer quelques semaines sur une table de salon ; mais le lire, quelle chimère ! Le lire en famille, qui jamais y a pensé ? Si M. Autran a cette gloire, c'est la plus belle assurément : et sur la foi de M. de Laprade, nous nous engageons volontiers à jeter les yeux sur les vers du poëte marseillais, la première fois que son recueil nous tombera sous la main.

La famille, en effet, est le sanctuaire de toutes les vérités. Dieu y est connu. La vie immortelle y pénètre ; le Christ y ouvre ses bras crucifiés, et de son cœur percé découlent tous les grands et vrais sentiments qui lient et relient les hommes et fondent les sociétés. Le respect, l'obéissance, l'amour, ont leur foyer dans la famille ; si elle existe, elle ne peut être que chrétienne ; quel titre de noblesse pour un poëte d'avoir ses entrées dans ce monde admirable et pur ! Il y entre au nom de la vérité *évangélique :* M. Cuvillier-Fleury a prononcé le mot, sans le bien comprendre peut-être, mais nous souhaitons que le nouvel académicien en sente le prix et le sente vivement. Il a eu le bonheur d'avoir pour père un homme " de grand sens, un chrétien sérieux" ; c'est encore à l'Académie qu'on nous a donné ce détail ; et ce détail engage. Pourquoi, dans le discours du nouvel académicien, ne trouve-t-on pas un seul mot qui puisse rappeler ces nobles engagements ? N'était-ce pas le cas de les rappeler et de les soutenir.

On avait à parler de Ponsard, il est vrai, et du théâtre, et on s'est renfermé dans son sujet : mais quel sujet ne peut être illuminé de la

vérité qu'une âme possède! Tout en faisant l'éloge de son prédécesseur, le nouvel académicien ne pouvait-il indiquer ce qu'il y a d'étroit, de mesquin, d'inutile et de banal dans la moralité de ses comédies ? Nous ne reviendrons pas sur la mesure de cette moralité : nous pensons l'avoir donnée exacte. Mais M. Ponsard ne s'est pas contenté de marquer, par son impuissance morale, la pauvreté de son inspiration ; il a étalé, dans ses tragédies, la misère de son inintelligence religieuse. M. J. Autran, fils d'un chrétien sérieux et d'un homme de grand sens, avait, dans *Agnès de Méranie*, autre chose à relever que " le cadre malheureusement trop classique de cette tragédie " ! Le grand sens et le sens chrétien eussent été d'un grand secours pour ne pas tomber en extase en dépit du goût et de la poësie, et ne pas s'exclamer devant cette grossière et grotesque peinture : " Quel tableau plus magnifique ! " Les convenances académiques et les exigences de l'éloge n'obligeaient pas M. J. Autran à manquer en cette circonstance à toutes les traditions de sa famille, dont on l'honore à juste titre.

N'avait-il pas aussi, à propos du *Galilée*, quelque chose à dire ? On sait dans quelles sinistres conditions a été composé ce pauvre drame, dirigé contre la sainte Eglise. Le poëte était déjà dans les angoisses de l'agonie quand il conçut et exécuta cette triste comédie.

La mort, dit M. Autran, la mort qui sait être patiente quand elle est sûre de sa proie, lui permit cette fois encore d'achever son œuvre. Il manque, dira-t-on, à ce dernier poëme plusieurs des conditions de l'art dramatique; il est vrai, ce n'est peut-être pas une tragédie, mais c'est mieux que cela : c'est un pressentiment, c'est une élévation de l'âme vers cet infini peuplé de mondes étincelants, vers ces régions lumineuses que la rêverie humaine n'a jamais cessé d'interroger, et qui, dans les nuits d'insommie, attireront toujours la pensée des mourants.

Des mots, des mots, dirait Hamlet, et des mots d'admiration ! Voilà tout ce que l'orateur a trouvé à propos de cet entêtement hébété d'un esprit malsain qui use son agonie à blasphémer, sans grande colère, il est vrai, et sans beaucoup de fiel, contre la mère divine sur la terre de lumière et de la vie !

Nous ne voulons pas discuter avec M. J. Autran ; mais si le grand sens et le sens chrétien du nouvel académicien sont à l'aise avec l'élévation de l'âme; l'infini étincelant et les régions lumineuses familières à M. Ponsard, on nous trompe sur le succès des poëmes de M. Autran, et ce n'est pas dans les bonnes, sages et chrétiennes familles du midi de la France que peut être accueillie sa poésie. Car remarquons bien que M. Autran ne croit pas devoir entrer dans d'autres détails sur la conclusion de l'affreuse agonie de son prédécesseur. Les mots et les interrogations de la rêverie humaine suffisent à sa consolation et à sa doctrine.

La mort vient au bout cependant. La pensée du mourant s'est-elle fixée sur quelque chose de plus sérieux ? L'Eglise, qui pardonne tout, qui a les trésors de réconciliation, a-t-elle eu accès auprès de ce lit où elle venait d'être insultée par le poëte ? A-t-elle pu tourner le dernier regard du mourant sur le véritable infini, sur les lumières de la miséricorde, sur les régions étincelantes de la vérité ? M. Autran trouve superflu de le dire. Il laisse l'auditeur sur cette peinture lamentable. Pouvait-il consoler les âmes blessées à cette vue ? A-t-il conscience de l'horrible spectacle qu'il étale avec tant de complaisance ? Croit-il avoir au moins dans cette détresse une vérité à proclamer ou à venger ? On en peut douter.

"Quelques semaines après, ajoute-t-il, François Ponsard n'était plus qu'un nom célèbre dans nos souvenirs et dans nos regrets."

Et l'âme, monsieur l'académicien, cette pauvre âme baptisée, couverte du sang de Jésus-Christ, nourrie au moins une fois, on n'en saurait douter, du corps même de son Dieu, cette âme, qu'est-elle devenue ? Quelle lumière, quelle espérance avez-vous à nous offrir sur son sort éternel ?

Ah ! dit M. Autran, les lettres prenaient le deuil du noble poëte ! Le deuil des lettres ! des mots ! des mots ! Il parle ensuite des "funérailles civiques" dont "les villes romaines de la contrée du Rhône ont gardé la tradition."

Après ce discours, on peut douter que les poésies de M. Autran brillent de ce grand sens, de ce sens chrétien qui était dans la tradition de sa famille.

Nous ne dirons rien de M, Cuvillier-Fleury ni de son discours. Il y a longtemps que nos lecteurs connaissent sa morale et son francais.

LE CATHOLICISME LIBÉRAL.

Nous avons reçu du Puy-Notre-Dame une lettre où l'on nous demande de donner une définition nette et précise du catholicisme libéral. N'ayant vu nulle part cette définition, et espérant la trouver chez ceux qui professent ce catholicisme nouveau, nous avons relu un article que le *Français* adressait dernièrement au *Journal des Débats*, pour lui prouver qu'on peut être à la fois libéral et catholique. Notre espérance a été déçue. Comme tous les journaux de cette couleur

le *Français* demeure dans le vague. Les catholiques libéraux ne veulent pas dire ce qu'ils sont, et, très probablement, la plupart d'entre eux ne le savent pas. Voyons ce qu'est véritablement le libéralisme ; c'est, à ce qu'il nous semble, le seul moyen de savoir s'il peut jamais devenir catholique et engendrer un catholicisme libéral.

Le catholicisme soumet tous les hommes à la loi de Dieu, manifestée par son Eglise ; le libéralisme affranchit tous les hommes et de l'autorité de l'Eglise et de la loi de Dieu. Son premier dogme est que la conscience humaine ne relève que d'elle-même et n'a point de loi. Cette doctrine est contre nature, et toutes les intelligences libérales ne sont pas assez dépravées pour l'accepter dans sa rigueur. Beaucoup reconnaissent encore un Dieu et une loi divine de justice et de vérité ; mais on peut dire que c'est pour la forme, puisqu'ils se réservent le droit de faire Dieu à leur image et de déterminer eux-mêmes souverainement quelles croyances et quels devoirs impose sa loi. Pour rester chrétiens, les protestants, ces premiers pères du libéralisme moderne, ont gardé la Bible et le Saint-Esprit ; mais chacun d'eux étant l'organe du Saint-Esprit, et interprétant la Bible à sa guise, leur conscience demeure pleinement affranchie et indépendante de toute autorité ; ils peuvent toujours se vanter d'être libéraux. Pour rester catholiques, les légistes et les rois gallicans s'abstinrent de nier l'autorité de l'Eglise ; mais pour entrer dans la voie de progrès ouverte par l'hérésie, ils entreprirent de soustraire à cette autorité l'ordre social et politique, et de la subordonner, de la soumettre à l'autorité supérieure de l'Etat. Comme particuliers, disaient-ils, les dépositaires de la puissance temporelle demeurent sous la loi de l'Eglise ; mais comme souverains ils ne relèvent *que de Dieu et de leur épée ;* de même les individus dont l'ensemble forme la société doivent reconnaître l'Eglise ; mais les sociétés humaines comme sociétés en sont indépendantes, et gardent le droit souverain de prendre ou de laisser dans sa doctrine et ses lois, selon les temps et les circonstances, ce qui leur convient. C'était, sous une autre forme, et avec tous les tempéraments qu'imposait encore la foi des peuples *l'organisation politique* du protestantisme, organisation qui s'établit nécessairement chez toute nation où règne le principe protestant et libéral de la liberté de conscience, et qui nécessairement aussi amène le règne de ce principe partout où elle s'établit. Aussi l'Eglise l'a-t-elle toujours combattu, et il est difficile de comprendre que le R. P. Hyacinthe ait pu y voir *l'organisation politique* du catholicisme.

Quand la puissance spirituelle disparaît, la puissance temporelle reste seule, et forcément les choses de la religion et de la conscience tombent sous son pouvoir. S'il n'y a pas de société spirituelle indépendante

des sociétés temporelles, celles-ci sont maîtresses de leur organisation religieuse, et l'Etat, c'est-à-dire leur gouvernement, l'ordonne suivant son bon plaisir. Les libéraux et les révolutionnaires ne voient pas tous cette conséquence inévitable de leurs principes; mais elle n'en est pas moins l'idéal que poursuivent partout le libéralisme et la révolution. Partout ils nient plus ou moins ouvertement le dogme catholique de la distinction des deux puissances; partout, explicitement ou implicitement, ils refusent de reconnaître dans la société religieuse fondée par Jésus-Christ une société parfaite, c'est-à-dire une société souveraine, une puissance indépendante de toutes les puissances humaines, et ayant comme telle le droit et le pouvoir de se régir elle-même par son propre chef et par ses propres lois. Partout on cherche à subordonner, à soumettre l'Eglise à l'Etat, et on ne veut voir en elle qu'une société d'ordre inférieur, que le pouvoir civil peut bien investir de certains droits, à laquelle il peut bien accorder certaines libertés, suivant les temps et les circonstances, mais qui, en définitive, tient tout de lui, et dont il doit toujours rester le maître.

Nous disons que cette doctrine est une conséquence nécessaire du principe protestant et libéral. N'est-il pas évident, en effet, que si, dans l'ordre spirituel, l'intelligence et la conscience individuelles ne relèvent que d'elles-mêmes, il n'y a sur la terre aucune autorité établie de Dieu pour les diriger et leur imposer des dogmes ou des préceptes. Dès lors l'autorité divine que s'attribue l'Eglise est une usurpation. Dès lors aussi la puissance temporelle est la seule qui soit vraiment souveraine; planant au-dessus des religions diverses comme une autorité supérieure, elle prétend les tenir toutes sous sa dépendance et avoir le droit de décider en dernier ressort des droits et des libertés que l'Etat peut leur accorder. En vain les religions, au nom de la liberté des consciences, réclameront-elles. L'Etat leur dira: croyez ce qu'il vous plaira, je ne m'occupe pas de vos dogmes et je vous laisse parfaitement libres de penser, de croire et de prier comme bon vous semble; mais tout ce qui est extérieur et public est de mon domaine; mon droit et mon devoir sont de veiller au bon ordre, à la conservation de la société, de réprimer tout ce qui la trouble, de faire disparaître tout ce que dans ma sagesse je juge être un péril pour elle. Vous avez des droits, sans doute, mais c'est à moi qu'il appartient d'en déterminer l'étendue et d'en régler l'exercice. Je ne puis vous concéder les attributs de la souveraineté ni vous reconnaître autre chose qu'un droit subordonné au droit supérieur de l'Etat. Si vous refusez de le reconnaître, vous êtes des rebelles; entre vous et moi, il n'y a plus qu'une question de force, et ne suis-je pas le plus fort?—A toute société religieuse purement humaine, et qui ne peut revendiquer les prérogatives de la souveraineté

spirituelle, l'Etat a parfaitement le droit de tenir ce langage.

Le système qu'il résume fut en vigueur dans le monde païen, et l'on sait ce qu'il produisit : d'un côté la plus effroyable anarchie religieuse et morale, le règne des plus extravagantes et des plus infâmes superstitions; de l'autre, le plus affreux despotisme. Les sociétés humaines ne purent être délivrées de ces deux fléaux que par la constitution de la société divine, de la puissance spirituelle dont le libéralisme et la révolution, plus ou moins soutenus par tous les gouvernements, rêvent aujourd'hui la destruction. Laissant à César ce qui est à César, l'Eglise lui reprit ce qui est à Dieu, le domaine sacré de la religion et de la conscience : d'une part, elle réunit les peuples dans l'unité de la même foi, dans la soumission à une même loi de vérité et de justice, liant les gouvernements, comme leurs sujets; de l'autre, par cette unité et par cette loi, elle opposa une digue puissante, une force réelle et efficace aux mouvements désordonnés des peuples, aux excès des souverains, et le monde chrétien ne vit rien de semblable, ni à la corruption païenne, ni à la tyrannie des Césars.

Les Grecs se séparèrent les premiers de l'Eglise; ils gémissent encore sous le joug des Turcs. Les Russes les suivirent : ils sont sous le joug moscovite Quand aux nations protestantes, elles se trouvent toutes en pleine décomposition religieuse : la religion y est abandonnée à tous les caprices de la déraison individuelle, et comme chez les schismatiques, leurs églises sont soumises à l'Etat, reconnaissent sa suprématie, et vivent sous sa dépendance. Sans passer par le schisme ou l'hérésie, d'autres peuples ont vu leurs gouvernements faire la guerre à l'Eglise et se soustraire à son autorité, ils sont en proie aux révolutions. En se déclarant indépendants de l'Eglise, en proclamant la société temporelle affranchie, comme société, de la loi de Dieu et de l'autorité spirituelle, ces gouvernements adoptaient pour leur compte le principe protestant et libéral, et leurs exemples non moins que leurs maximes l'inoculaient aux peuples, alors même qu'ici on révoquait l'édit de Nantes, que là on maintenait l'inquisition ; le virus a produit son effet.

Les libres penseurs nous demandent souvent pourquoi les nations catholiques sont en décadence ? Il y aurait beaucoup à dire sur ce point, et il est facile de montrer que ces nations ont conservé des biens plus précieux que tous ceux dont s'énorgueillissent les nations protestantes; mais, en admettant la décadence, nous pouvons répondre : parce que depuis longtemps leurs gouvernements n'étaient plus catholiques. Leur politique gallicane, régaliste, joséphiste, etc., soutenant d'une main l'Eglise qu'elle combattait de l'autre, jetait le trouble dans les âmes, altérait la foi, semait l'incrédulité. C'était là du catholicisme

libéral s'il en fut jamais. Ce manichéisme, aussi absurde qu'impie, divisait la nation et la partageait en deux peuples ennemis, l'un qui restait chrétien, l'autre qui ne l'était plus; son unité était rompue, ses forces brisées. Comment des hommes qui mettaient le roi, le gouvernement au-dessus de l'Eglise, pouvaient-ils croire à la divinité de l'Eglise?—S'il y a une loi divine, elle oblige tous les hommes, sans distinction et sans exception. Dire que les rois et leurs gouvernements sont indépendants de cette loi et de l'autorité qui la promulgue, c'est dire que cette loi n'est pas universelle, n'est pas divine, que cette autorité est purement humaine et que par conséquent tout homme, aussi bien que les rois, leurs ministres et leurs magistrats, a le droit de la rejeter ou de ne la reconnaître que dans la mesure où il le trouve bon.

En deux mots, si le catholicisme est vérité, la justice, la loi même de Dieu, les sociétés comme les individus, les rois comme leurs sujets, sont tenus d'être catholiques et de conformer à cette loi suprême leurs lois particulières. Un gouvernement n'a pas plus le droit de la violer dans son Etat qu'un père de famille dans sa maison. Les actes qu'il commet contre elle ne sont pas plus excusés par les nécessités de la politique que les actes coupables des particuliers par les nécessités de leurs affaires ou le désir d'accroître leur fortune.

Quant à ceux qui rejettent la loi de Dieu, ou, ce qui revient au même, l'autorité établie et assistée de Dieu pour la maintenir parmi les hommes, ils doivent avouer qu'en matière de religion il ne peut y avoir que des lois humaines; que les religions diverses relèvent toutes de l'Etat, investi du pouvoir de régler souverainement leurs rapports entre elles, avec les citoyens et avec lui-même; que dans l'ordre spirituel, les nations, abandonnées de Dieu, n'ont rien de mieux à faire que de se confier à la sagesse de leurs gouvernements, et, qu'en fin de compte, le principe protestant et libéral de la liberté de conscience aboutit à mettre les consciences à l'abri de l'Etat.

Ils devront reconnaître aussi que toutes les consciences étant libres et indépendantes de toute loi, de toute autorité, la conscience des gouvernements l'est au même titre que celle des gouvernés; que dans l'exercice de leur pouvoir, ils n'ont d'autre règle que leur propre volonté, leur propre sagesse, conseillés par leurs intérêts ou par leurs passions. Il est vrai que, par compensation, les gouvernés ont le même privilége, de sorte que la doctrine de la libre conscience consacre à la fois le droit à la tyrannie et le droit à la révolte. En ceci, comme en tout le reste, elle est l'antipode du catholicisme, qui, imposant à tous gouvernants et gouvernés, une même loi, condamne tout à la fois la révolte et la tyrannie, et qui, par l'action de la puissance spirituelle, oppose à l'une et à l'autre dans toute nation fidèle à l'Eglise d'invincibles obstacles.

Au fond et dans son essence, le libéralisme est la négation de la souveraineté de Dieu sur l'homme; dans ses diverses formes, il est la négation des diverses souverainetés établies de Dieu. Il nie avant tout la souverainé spirituelle de l'Eglise, qui consacre et garantit toutes les autres: sa souveraineté sur les Eglises particulières: d'où les schismes, les Eglises nationales et toutes les sectes qui gardent une forme d'Eglise; sa souveraineté sur les consciences: d'où les apostasies individuelles et toutes les formes de l'incrédulité; sa souveraineté sur les sociétés temporelles: d'où, sous toutes ses formes (gallicanisme, joséphisme, etc.), l'apostasie ou, comme on dit aujourd'hui, la sécularisation des gouvernements, amenant à la longue la sécularisation, c'est-à-dire, pour parler français, l'apostasie de la société comme société, avec toutes ses conséquences.

Ces trois négations se tiennent, et chacune d'elles suppose les deux autres: si l'Eglise n'a pas la souveraineté spirituelle sur les consciences, elle ne peut l'avoir ni sur les Eglises particulières, ni sur les sociétes temporelles. Si elle ne l'a pas sur les Eglises et sur les sociétés, comment l'aurait-elle sur les hommes qui les forment?—La souveraineté spirituelle est une et universelle de sa nature; son domaine ne se partage pas, il faut le laisser à l'Eglise ou le lui prendre tout entier.

Les catholiques libéraux ne nient pas, je suppose, la souveraineté spirituelle de l'Eglise sur les Eglises particulières; ils ne revendiquent pas pour elles le droit au schisme. Ils ne nient pas non plus sa souveraineté sur les consciences, ils ne revendiquent pas pour les particuliers le droit à l'apostasie. Reconnaissent-ils de même la souveraineté spirituelle de l'Eglise sur les sociétés temporelles? C'est le point sur lequel ils n'ont jamais voulu s'expliquer clairement.

S'ils ne la reconnaissent pas, voici ce qu'ils doivent dire: "Les sociétés humaines, comme sociétés, ne sont pas tenues d'être catholiques, de se soumettre à la loi de Dieu; elles ont le droit de chasser Dieu et son Eglise de leurs institutions et de leurs lois; de se régir et de se gouverner comme s'il n'était pas venu sur la terre, comme si son Eglise n'existait pas. Les gouvernants, comme tels, ne doivent pas avoir de conscience, ou du moins leur conscience gouvernementale n'est pas soumise à la loi qui régit les consciences vulgaires. Ils n'ont d'autre loi que la politique, et la politique ne relève pas de la loi religieuse; elle n'a d'autre règle que son propre intérêt. En d'autres termes, le gouvernement des sociétés, d'où dépend le bonheur temporel des peuples et le bonheur éternel d'une foule d'âmes, est de droit livré à la sagesse de ceux que le hasard de la naissance ou des révolutions porte au pouvoir et complétement soustrait à l'autorité établie de Dieu pour diriger les hommes dans les voies de la justice et de la vérité."—Si les

catholiques libéraux disent cela, comment peuvent-ils se croire catholiques ?

S'ils ne le disent pas, s'ils reconnaissent la souveraineté spirituelle de l'Eglise sur les sociétés temporelles, ils doivent avouer que c'est un devoir pour elles de lui obéir, de se conformer à ses lois ; qu'elles n'ont pas le droit de lui opposer des lois contraires ; qu'elles ne peuvent sans crime se séparer de l'Eglise, garder une neutralité indifférente entre elle et les autres religions et les traiter comme ses égales. Mais avouer cela, n'est-ce pas déclarer faux et dignes de réprobation tous les principes du libéralisme : la liberté de conscience, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la liberté et l'égalité des cultes, la liberté des associations proscrites par l'Eglise, la liberté de propager par la parole ou par la presse les doctrines que l'Eglise condamne, etc., etc. ?

Je conclus : il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de catholicisme libéral ; les catholiques libéraux qui sont vraiment catholiques ne sont pas libéraux, et ceux qui sont vraiment libéraux ne sont pas catholiques.

Du Lac.

LES LIBERTÉS MODERNES

ET LES LIBERTÉS CHRÉTIENNES.

« On connaît l'arbre à ses fruits," nous disent le discours d'ouverture et l'Evangile.

Les interpellations de la Chambre et du Sénat n'y changeront rien. Elles ne « feront pas donner des raisins aux épines et des figues aux chardons." Elles ne feront pas produire l'ordre aux libertés modernes, ni la sage liberté au peuple souverain ; car ces choses impliquent contradiction dans les termes.

Les amis de l'Empire veulent un régime libéral et conservateur, une presse libre et respectueuse, des réunions et des associations qui éclairent sans aboutir aux clubs et aux barricades ; et cela en substituant « le droit nouveau au droit divin," le règne de l'opinion au règne de Dieu. Ils veulent que des « épines donnent des raisins," et l'histoire du régime libéral ne leur a rien appris. Pourtant, cette histoire est déjà bien longue.

Le libéralisme a tué l'ancien régime et livré Louis XVI à la Convention.

Le libéralisme a tué la Restauration et livré Charles X à Louis-Philippe.

Le libéralisme a tué la monarchie de Juillet et livré Louis-Phillippe à la République, qui elle-même a succombé sous le libéralisme bien plus que sous le coup-d'Etat.

Le libéralisme a tué la monarchie de Marie-Christine et livré la reine Isabelle au triumvirat Topete, Prim et Serrano.

Le libéralisme a valu Sadowa à l'Autriche, que M. de Beust est en train de livrer à l'inconnu.

Le libéralisme de 1815 a placé le premier Empire entre deux feux: entre l'étranger et la Révolution. Vainqueur à Waterloo, Napoléon eût succombé au libéralisme des Chambres et du Champ-de-Mars, s'il l'eût laissé croître.

" Des chardons ne donnent pas des figues," et le fruit des principes modernes ne sera ni l'ordre, ni la liberté: ce sera toujours, et quoi que l'on fasse, la ruine et la mort. " On connaît l'arbre à ses fruits."

Oui, sans doute, la France " veut asseoir ses destinées sur l'alliance du pouvoir et de la liberté;" c'est le vœu de tous les partis, depuis le catholicisme le plus pur jusqu'au démocratisme le plus rouge. Personne, en effet, ne *peut* se passer de pouvoir, puisque par nature l'homme est fait pour vivre en société; mais personne non plus ne *veut* être privé de la liberté, puisque, par nature aussi, l'homme est " un animal raisonnable."

La question n'est donc pas de savoir s'il faut allier le pouvoir et la liberté, ce qui ne fait doute pour personne, mais de savoir à quel pouvoir, à quelle liberté nous devons nous rattacher. Or, il nous faut opter entre le pur Catholicisme et la pure Révolution, car l'ancien régime et le libéralisme ne font que la préparer comme l'enfance prépare l'âge viril, comme la maladie prépare la mort, quand elle est mortelle et qu'on s'obstine à ne pas la guérir.

Pour bien juger le libéralisme il faut, avant tout, comparer les termes extrêmes qu'il prétend concilier.

II.

Catholiques et révolutionnaires, nous voulons tous la liberté religieuse et la libre-pensée, la liberté de la parole et de la presse, la liberté civile et politique, la liberté de réunion et d'association; mais ces mots, pour nous, n'ont pas le même sens; car le révolutionnaire appelle servitude ce que nous appelons liberté, et réciproquement. Le catholique, suivant un mot sublime que la magistrature et l'armée ont empruntée à nos Livres saints, se fait l'*esclave* de la justice et du devoir pour que son âme soit libre, libre de toute crainte et de toute faiblesse.

Le révolutionnaire se fait esclave de l'iniquité pour être indépendant

de Dieu et de sa justice. A Dieu seul appartient l'indépendance, et tout être créé obéit; mais il appartient à l'être raisonnable de choisir son maître; de choisir entre les créatures et le Créateur.

L'Evangile, et particulièrement l'épître aux Romains et le VIIIe chapitre de saint Jean, sont le lumineux développement des doubles voies du pouvoir et de la liberté. " Délivrés de l'iniquité, dit l'Apôtre, vous " êtes esclaves de la justice; mais lorsque vous étiez délivrés de la justice, " vous étiez esclaves de l'iniquité; car on est le serviteur de celui auquel " on obéit." (VIII, 18, 20, 16.)

Servir Dieu seul, obéir aux hommes quels qu'ils soient, à cause de lui seul, et à Dieu dès lors plutôt qu'aux hommes, s'affranchir du joug de la nature et des passions; voilà pour le catholique la vraie liberté.

Cette liberté est incomplète dans les Etats infidèles, parce qu'ici l'âme seule est libre, libre comme au temps des martyrs. Mais la liberté est aussi complète qu'il est possible ici-bas, quand l'Etat, la famille et l'école, non moins que l'Eglise, sont régis par les envoyés et par la loi de Dieu, et que l'autorité spirituelle vient partout au secours du pouvoir et de la liberté des hommes. Nous sommes vraiment libres, parce que la vérité nous délivre et que le Christ est notre seul Seigneur. Dans l'ordre temporel comme dans l'ordre spirituel, il est notre Dieu et notre Roi, notre Législateur et notre Juge, notre Lumière et notre Force. C'est en son nom et par son autorité, que le père et le prince, le pasteur et le maître, le législateur et le juge enseignent et gouvernent, décrètent les lois et les appliquent. En tant qu'homme, le Christ lui-même gouverne, non pas en son nom, mais au nom et par l'autorité de Dieu, qui l'envoie. Et c'est là "le droit divin," parce que Dieu est le principe et la fin de tout l'ordre social.

Toutes les libertés chrétiennes en découlent; mais ces libertés sont des servitudes pour nos adversaires. "Le droit divin," qui est notre force, notre honneur et notre gloire, est un honteux esclavage pour le révolutionnaire. Pour qu'il se sente libre, il faut qu'il soit indépendant de Dieu et de toute autorité, tant religieuse que civile, qui vient de lui; indépendant de toute loi tant divine qu'humaine, de tout droit tant humain que divin, qui gêne ses passions

Pour rompre les liens qui enchaînent nos cupidités naturelles, il se fait l'esclave des tribuns et des sophistes qui le flattent; esclave des Césars et des Assemblées qui lâchent la bride à ses convoitises et lui promettent de les satisfaire, en lui donnant pouvoir, honneurs, richesses, plaisirs.

L'insurrection contre toute autorité légitime, contre Louis XVI et Pie IX, est pour lui "le plus saint des devoirs; mais il ploie devant Robespierre et Danton, devant Garibaldi et Mazzini, et pour dominer un moment, il se fera l'esclave à vie des Loges.

III.

Nous voulons toutes les libertés que veulent nos adversaires, mais très différemment dans les deux camps.

La liberté religieuse pour les catholiques consiste à s'affranchir du joug des imposteurs et des faux dieux, du pontificat des divins Césars, ainsi que des papes et papesses laïcs, pour ne servir que le Dieu vivant, créateur du ciel et de la terre, n'écouter que ces envoyés, n'adorer que lui seul, en lui rendant le culte véritable et spirituel qu'il a prescrit à l'Eglise. Mais le révolutionnaire a la liberté religieuse quand "tout est Dieu, excepté Dieu lui-même." La liberté qu'il aime, c'est le droit à l'apostasie; le droit au schisme, à l'hérésie, au déisme, à l'idolâtrie, au matérialisme, à l'athéisme; le droit de croire ce que bon lui semble, d'adorer ce que bon lui semble et comme bon lui semble, et même de ne rien croire du tout. Sous la Convention, la liberté des cultes était la négation du seul culte légitime et même de tous les cultes, et l'adoration de la déesse Raison.

Pour nous, la libre-pensée est la pensée affranchie des séductions des sophistes et des sens, et surtout de la tyrannie de l'opinion; c'est la pensée en pleine possession de la vérité éternelle; tandis que pour le révolutionnaire, c'est le droit de mépriser toute vérité immuable, tant naturelle que révélée, et de ne s'en rapporter qu'à son opinion, opinion mobile comme les passions et les intérêts qui la forment.

L'enseignement est libre au yeux du catholique quand les clercs et les laïques, les communes, les départements, les particuliers peuvent, non moins que l'Etat, fonder des écoles où la religion, la morale et la vérité sont respectées; où le maître, disciple lui-même du Christ, lumière du monde, ne substitue pas ses opinions, fût-il Aristote ou Platon, à la vérité éternelle. Mais pour le révolutionnaire, la liberté d'enseignement est la faculté d'égarer les esprits et de corrompre les cœurs, afin de bannir la vérité de la terre, d'en bannir le règne et la justice de Dieu.

Pour nous, la presse est libre quand, sous la surveillance de l'Eglise et d'un prince, évêque du dehors, et soumis comme tel à son autorité *spirituelle,* la presse peut sans obstacle défendre la morale et la religion, la justice et le droit, discuter ce qui est douteux, blâmer ce qui est blâmable, louer ce qui est digne de louange, avertir respectueusement le pouvoir qu'on trompe ou qui se trompe, lui exposer nos besoins et nos vœux, servir de lien entre les hommes en aidant à la propagation de tout ce qui est bon, vrai, dévoué au soulagement des misères, au progrès des libertés légitimes et de la véritable civilisation. Mais pour le révolutionnaire, la presse est libre quand, exempte de tout contrôle, elle peut attaquer tout ce qui est bon, juste et saint, propager sans obstacles l'erreur, la corruption et l'impiété, servir de lien à toutes les conjurations contre

Dieu et ses ministres spirituels et temporels, vanter Orsini, Milano, Mazzini, élever des statues à Voltaire, "écraser l'infâme" et "traîner le Catholicisme dans la boue."

Nous voulons la liberté politique et civile. C'est pour nous, non le droit à l'insurrection de la rue ou des Chambres, mais la faculté de *faire nos propres affaires*, d'exposer, de défendre dans des assemblées, soit communales, soit départementales, soit générales, nos droits et nos intérêts, sans pour cela que ces assemblées usurpent le gouvernement et le pouvoir royal, sans qu'elles imposent au prince, dans une monarchie, ses ministres et ses décrets. La liberté politique implique bien un certain droit de conseil et d'opposition, mais pour conserver et non pour détruire, pour conserver les lois fondamentales, les coutumes justes et nationales, les droits acquis, et acquérir légitimement ce qui nous manque.

La liberté catholique, loin dé détruire la soumission aux autorités légitimes, la fortifie au contraire ; car le catholique obéit non par contrainte, mais par dévouement. Or, rien n'est plus libre que l'amour. S'il sert, il reçoit en échange les services de ses chefs. Aimé et être aimé, servir et être servi, voilà la liberté, l'égalité, la fraternité véritables ; voilà la civilisation catholique. La France, sous saint Louis, connaissait ces libertés-là : elle les a perdues au fur et à mesure qu'elle s'est éloignée de l'Eglise, qui seule possède l'esprit de charité et de liberté. L'homme de la nature est né pour l'esclavage ; il ne peut être affranchi que par le Libérateur du monde.

Les peuples sont politiquement libres quand les princes soumis à son vicaire, dans l'ordre spirituel, ne sont que les lieutenants du Christ. Les peuples, alors, ont l'essence de la liberté ; tous les accessoires arrivent facilement ensuite, au fur et à mesure qu'ils en sont plus dignes.

L'obéissance des nations catholiques est raisonnable, parce que les lois et les décrets sont médités dans les conseils et raisonnables ; filiale, parce que les princes sont les pères de la patrie ; religieuse, parce qu'ils sont évêques du dehors ; éclairée, parce qu'ils font connaître les motifs, le but, la justice des lois à leurs sujets, qui, de leur côté, font connaître leurs vœux ; équitable, parce que la loi est dans l'intérêt de tous, et non pas seulement dans l'intérêt d'une majorité ou d'une dynastie ; exemple de servitude et de révolte, parce que soit en leur obéissant, soit en résistant aux lois contraires à la loi divine, on obéit à Dieu. Il y a plus : nos anciens rois, et c'est là leur gloire, ordonnaient de désobéir quand leurs ordres étaient contraires à la loi : leur résister alors, c'était encore les servir.

Nous voulons même la souveraineté nationale. Dans la civilisation catholique, en effet, le prince, chef de l'Etat, est membre comme nous de l'Etat. Régner avec lui, non pas en partageant, en divisant le pouvoir,

en usurpant ses fonctions royales, mais parce que lui et nous sommes membres d'un même corps et animés du même esprit national; régner avec lui et par lui, voilà pour nous la souveraineté nationale. La tête seule, il est vraie, dirige et porte la couronne; mais le corps et les membres règnent avec la tête, parce qu'ils vivent de la même vie. La pensée du prince est notre pensée, et sa volonté notre volonté; mais aussi notre pensée est sa pensée, notre volonté est sa volonté; car ce n'est ni son esprit particulier, ni celui de la majorité qui anime l'Etat chrétien; c'est cet esprit public et national allumé au foyer de l'Evangile qui inspire au prince et aux sujets, aux grands et aux petits, ce que chacun doit faire dans l'intérêt de tous, suivant son état, sa condition, ses fonctions. Cet esprit est un, alors surtout que l'esprit national est vivifié par l'esprit de l'Eglise, par suite de l'intime union de l'Eglise et de l'Etat, de la mère et des filles. Quand l'Etat est vraiment catholique, vraiment uni à l'Eglise qui l'a engendré, puis nourri, aimé, protégé au prix de ses sueurs et souvent de son sang, il participe, autant que le permet sa nature, aux priviléges de l'Eglise.

Quand au révolutionnaire, il ne voit la liberté politique que dans l'omnipotence du peuple souverain. C'est pour lui le droit d'élire des mandataires révocables par lui seul et responsables devant lui seul. C'est le droit de chasser le chef temporaire de l'Etat qui ne lui convient plus.

Ce que rève le vrai révolutionnaire, c'est un César, maître absolu de toutes les âmes, de tous les corps et de tous les biens, à la seule charge d'enchaîner l'Eglise et d'appeler ses séides à la curée, type que réalisera l'antechrist.

L'Eglise disait aux princes comme au dernier de leurs sujets: "Bien d'autrui ne prendras." et les princes, jadis, en étaient réduits à faire le plus souvent la guerre à leurs frais, quand leurs intérêts étaient seuls en cause.

De toutes les propriétés, la plus sacrée est celle de notre propre corps et de nos enfants. De là l'absence d'armées permanentes et la répugnance de l'Eglise romaine pour la conscription moderne.

La Révolution, au contraire, peut prendre à la famille son dernier écu et son dernier enfant, pourvu que ce soit au nom du peuple souverain.

Nous voulons la liberté civile, en lui donnant pour base la famille et la propriété.

Nous voulons la famille telle que Dieu l'a créée, puis perfectionnée depuis l'Evangile, en faisant du mariage un sacrement. Nous voulons pour la famille la sainteté, l'indissolubilité du lien conjugal, une existence durable, les traditions qui sont la source de l'esprit de famille et de l'esprit national. Nous voulons pour le père toute la dignité de l'autorité paternelle, autorité si noble que Dieu n'en réclame pas d'autre, parce que la paternité humaine est l'image de la paternité divine.

Nous voulons qu'il puissent maintenir l'union de ses enfants, car "l'union fait la force;" nous voulons que sa prévoyance ait la faculté d'empêcher la liquidation forcée de son héritage après sa mort, et la dispersion des siens aux quatre vents du ciel.

La Révolution veut les unions libres; tout au plus un contrat temporaire que le magistrat civil peut rompre et former lui seul. Des familles vagabondes, sans feu ni lieu, sans perpétuité, sans traditions; des parents sans dignité, des enfants sans respect, la liberté, l'égalité, la fraternité révolutionnaires jusqu'au sein de la famille.

Nous voulons que la propriété collective et perpétuelle soit aussi sacrée que la propriété privée, alors surtout qu'il s'agit des droits de l'Eglise, qui sont les droits de Dieu et des pauvres.

Pour la Révolution, comme on vient encore de nous le dire à Paris, la propriété, c'est le vol; surtout la propriété ecclésiastique. L'annexer, l'incamérer, c'est justice.

Nous voulons la liberté des réunions et des associations, mais des réunions pour le bien, et non pour le mal; des associations pour fonder, et non pour détruire; un droit écrit dans les cœurs et dans la coutume bien plus encore que dans la loi; un droit qui soit l'expansion de la vie au lieu d'être un rêve de légiste, et qui favorise l'union des cœurs et des intérêts légitimes, au lieu d'être un club et une conjuration, comme le demande la Révolution.

IV.

Le libéralisme, il est vrai, repousse à la fois ces extrêmes, et rêve la réconciliation de l'Eglise avec les libertés modernes. Les conservateurs libéraux repoussent et la Révolution et ce qu'ils appellent la réaction; ils veulent des profits sans risques, la Révolution sans ses excès; ses principes, en confisquant pour eux seuls les applications. Ils disent: Laissez faire les classes libérales et éclairées; donnez leur le monopole de la puissance et de l'enseignement, et nous garantissons aux peuples l'ordre et la liberté. Mais s'il y a deux sortes de pouvoirs et de libertés, encore faut-il savoir lesquels; car toute lutte impliquant une victoire qui la termine, le libéralisme est un leurre ou pour les révolutionnaires ou pour les catholiques: pour les révolutionnaires, si les catholiques libéraux, comme ils s'en flattent vainement, enchaînent la Révolution au nom des libertés modernes; un leurre pour les catholiques libéraux, si les libertés modernes, comme s'en flatte avec bien plus de raison la Révolution, détruisent radicalement "le droit divin," le droit de l'Eglise, du Christ et de Dieu lui-même.

Le système libéral met en présnce le Catholicisme et la Révolution,

en leur disant : Combattez, discutez ; vous êtes libres : mais un combat ne peut être éternel ; et le vaincu, c'est forcément le parti conservateur s'il repousse l'Eglise, car la nature déchue est la complice et la proie de la Révolution.

Le Monde.

L'ARRIVEE DU PRINTEMPS

FANTAISIE.

L'avez-vous vu ?—qui le retarde ?
Les oiseaux ne sont pas contents.
Le monde des lilas bavarde,
A quoi pense donc le Printemps ?
On l'a cependant vu naguère,
Vers Paris marchant à grand train ;
Effrayé par les bruits de guerre,
Aurait-il rebroussé chemin ?
Aurait-il parlé politique ?
Et l'aurait-on coffré, sortant
D'une réunion publique
De Montmartre ou Ménilmontant ?
Ou, pris d'un scrupule baroque,
Aurait-il refusé, plutôt,
De paraître à la même époque
Que les *Couleuvres* de Veuillot ?
Ou bien encore, usant d'astuce,
Et nous devançant sur le Rhin,
Aurait-il été dire en Prusse
Que l'on nous attende à Berlin ?

Le Printemps, frappant à la porte du Zodiaque.—Le cordon, s'il vous plaît ?

Le Zodiaque.—Qui est là ?

Le P.—Moi, le Printemps.

Le Z.—Eh bien ! qu'est-ce que tu veux, mon enfant ?

Le P.—Comment ! ce que je veux ? Mais je veux emménager.

Dans le calendrier, lisez-vous quelquefois ?
Vous saurez qu'aujourd'hui c'est le vingt-six du mois,

Et que depuis quatre jours je devrais être entré,
Avec le Soleil, dans le signe du *Bélier*.

Le Z.—Diable ! diable ! Mais c'est que......

Le P.—C'est que quoi ?

Le Z.—Eh bien ! c'est que le logement n'est pas libre.

Le P.—Comment ! il n'est pas libre ! Est-ce que, par hasard, vous n'auriez pas donné congé, à ce vieux glaçon de père Hiver ?

Le Z.—Si fait ! mais il ne veut pas déguerpir.

Le P.—Pourtant, son terme est expiré depuis le 22.

Le Z.—Je le sais bien. Mais il s'entête à rester.

Le P.—Il faut le faire mettre à la porte.

Le Z.—C'est bientôt dit, le faire mettre à la porte, mais par qui ?

Le P.—Par le *Bélier*. Un bon coup de corne, et allez donc !

Le Z.—Je vais te dire, mon bon homme, c'est que je crois que ce vieil obstiné de père Hiver s'entend avec le *Bélier*, qui me fait l'effet d'avoir encore de la laine à placer. Chacun tâche de faire son petit commerce. Si tu allais demander asile à la *Vierge ?*

Le P.—La *Vierge !* la *Vierge !* C'est que nous ne sommes pas précisément cousins ensemble. Ah ça ! mais, avec tout cela, je gèle à la porte, moi. Voyons, Zodiaque, êtes-vous, oui ou non, propriétaire des douze maisons célestes ?

Le Z.—Certainement !

Le P.—Vous n'avez donc pas de concierge ?

Le Z.—Si fait ! J'ai le *Taureau ;* mais je le soupçonne de s'entendre aussi avec le *Bélier*.

Le P.—Parbleu ! entre gens mariés on se soutient. Mais, sac à papier ! je grelotte. Brrr...!

Le Z.—Si tu veux entrer te chauffer un moment chez le *Verseau* ?...

Le P.—Merci ! je sors d'en prendre. J'entrerais bien chez le *Sagittaire*, c'est mon élève, presque mon fils ; c'est moi qui lui ai mis l'arc et les flèches à la main, à cet amour ; mais en ce moment il doit être transi comme moi. Il faut pourtant que cela finisse. Voyons, père Zodiaque, si ce vieux podagre d'Hiver ne veut pas déménager, envoyez chercher la garde mobile !

Le Z.—Elle n'est pas encore organisée. Mon petit Printemps, sais-tu ce que tu devrais faire, si tu étais bien gentil, bien bon enfant, comme tous les ans ?...

Le P.—Je gage que vous allez me conseiller une bêtise ; c'est égal, allez-y.

Le Z.—Tu irais faire un petit tour dans le Midi, en attendant que le logement du *Bélier* soit libre. D'abord, ça te réchauffera et tu

n'auras pas besoin de souffler dans tes doigts, comme tu le fais depuis une demi-heure.

Le P.—Mais j'en arrive du Midi.

Le Z.—Tu es allé à Nice ?

Le P.—Il y pleut.

Le Z.—A Cannes ?

Le P.—Il y bruine.

Le Z.—A Antibes ?

Le P.—Il y neige.

Le Z.—A Marseille ?

Le P.—Il y gèle.

Le Z.—A Monaco ?

Le P.—Il y grêle.

Le Z.—A Montpellier ?

Le P.—Il y vente à arracher des navets.

Le Z.—As-tu passé par Paris?

Le P.—J'y ai attrapé des engelures la semaine dernière. Adieu, père Zodiaque.

Le Z.—Eh bien ! où vas-tu donc ?

Le P.—Je vais en Sibérie. Puisque l'Hiver ne veut pas me céder la place, il faut bien que je prenne la sienne. Je pars pour Tobolsk. Avez-vous des commissions pour les ours ?

Le Z.—Non, merci. Et quand reviendras-tu ?

Le P.—Quand il plaira à Dieu.

(*La Liberté.*)

LE CAPORAL ET LA PAYSE.

Arthémise (seule).—Les v'là partis ! Les maîtres sont-ils drôles ? ça peut sortir quand ça veut, et c'est une heure à tournailler ! C'est pourtant si bon de sortir ! Oh ! il n'y a pas à dire, puisque j'ai un billet, il faut que j'aille à la comédie. Ah ! ça, mais j'y pense, j'ai un billet de deux places, et je suis toute seule. J'emmènerais bien Exupère, qui va venir, mais non ! il faut quelqu'un pour garder les enfants, je lui dirai que j'ai une commission à faire, pendant ce temps-là, j'irai voir une pièce avec ma cousine Turlure. Je reviendrai, mon caporal veillera sur les moutards, ça lui comptera pour une corvée.

Exupère (au dehors.)

Je connais la meunière
Qui possède un moulin.

Arthémise. — Oh ! le v'là qui roucoule dans l'escalier ; a-t-il une jolie voix ! quel dommage qu'il ne soit pas dans les tambours.

Exupère (ent'rouvrant la porte).

Garde à vous ! garde à vous !

Bonsoir, payse, es-tu plongée dans la solitude ?

Arthémise. — Oui, entre donc !

Exupère (chancelant.) — Ah ! qu'on est fier d'être Français...

Arthémise. — Mais tais toi donc ! tu vas réveiller les petits bourgeois.

Exupère. — Fichtre ! ne troublons pas leurs pavots. (Etendant les mains.) Jeunes mômes, que le sommeil vous soit lourd !

Arthémise. — Oh ! toi, tu déteste les enfants, c'est connu.

Exupère. — Je les adore, au contraire, c'est leur âge que je n'aime pas ; ils viennent au monde trop jeunes, v'là leur défaut.

Arthémise. — Va, tu ne diras pas toujours ça ; quand tu seras père...

Exupère. — Je n'aspire pas après cet avancement.

Arthémise. — Pourtant, monsieur, quand vous aurez fini vot temps, vous savez que nous devons aller nous établir dans not' village. Moi d'abord, je veux revoir mon pays !

Exupère. — Eh bien ! le voilà, ton pays ! il est devant toi, ton pays ! Je suis le tien comme tu es la mienne, et ça doit te suffire. Arthémise, tu es ma seule, parole sacrée ! Ce matin, on m'a coupé les cheveux et je t'en ai conservé plusieurs dans du papier.

Arthémise. — Je m'en fiche pas mal de tes cheveux ! garde-les pour l'hiver, ça te tiendra chaud.

Exupère. — Tu les dédaignes ! (à part). J'en trouverai le placement. (Il les remet dans sa poche.)

Arthémise. — Quand nous serons mariés, à la bonne heure ; car enfin monsieur, vous avez promis de m'épouser.

Exupère. — Je te le promets encore mais ta marraine ne donnera jamais sa filleule à un caporal ; je connais ses idées sur les caporaux.

Arthémise. — Ah ! faudra voir !

Exupère. Doit-elle aussi, ton estimable bourgeoise ?

Arthémise. — Non, elle est sortie avec monsieur. Ils sont en soirée.

Exupère. — Oh ! fameux ! à nous la maison ! Dis donc, est-ce que tu n'as rien à mettre sous la dent. Je voudrais tortiller quelques vivres.

ARTHÉMISE. — Oh ! je te reconnais bien là, tu ne penses qu'à manger.

EXUPÈRE. — C'est pas vrai ! je pense aussi à boire.

ARTHÉMISE. — Justement, il ne me reste rien du dîner. J'ai bien encore des pruneaux.

EXUPÈRE. — Des pruneaux ! j'ai des préventions contre cette nourriture.

ARTHÉMISE. — Et puis une bouteille de vin là, dans l'armoire.

EXUPÈRE. — Le breuvage est admis, mais le liquide, sans le solide, laisse toujours du vide.

ARTHÉMISE (à part.) — Oh! la bonne occasion pour sortir ! (Haut.) Tu as donc bien faim ?

EXUPÈRE. — Je suis creux comme un tuyau d'orgue.

ARTHÉMISE. — Eh bien ! je vais te chercher quelque chose, de la charcuterie,

EXUPÈRE. — O ma payse ! tu es ma sauveuse ! Tâche d'avoir de la dinde farcie.

ARTHÉMISE. — Oui !

EXUPÈRE. — Avec un cervelas !

ARTHÉMISE. — Oui !

EXUPÈRE. — Et des côtelettes de porc frais ! n'en prends qu'une demi-douzaine, c'est assez.

ARTHÉMISE. — Par exemple, je te préviens que c'est un peu loin.

EXUPÈRE. — C'est loin ! alors prends-en davantage !

ARTHÉMISE (à part.) — Oui, compte là-dessus !

EXUPÈRE. — Je vas m'en donner jusqu'à la troisième capucine.

ARTHÉMISE. — Mais toi, pendant que j'irai dehors, fais attention aux enfants.

EXUPÈRE. — J'aurai pour eux des égards tendres.

ARTHÉMISE. — L'aîné est couché dans ce cabinet et si le petit se réveille, tu lui mettras dans la bouche ce biberon (elle le lui montre sur la cheminée) ; ça n'est pas difficile.

EXUPÈRE, — Oh ! ah ! oh ! tu veux que j'allaite ce jeune citoyen ? tu me transformes en père nourricier ? c'est un état, mais je le réserve pour mes vieux jours.

ARTHÉMISE. — Mon Dieu ! pour un instant, te v'là bien malade !

EXUPÈRE. — Allons, soit ! je l'abuserai avec cette mécanique ; pourvu qu'il n'exige pas autre chose.

ARTHÉMISE (s'oubliant.) — Quel plaisir ! je vais donc voir Arnal !

EXUPÈRE. — Hein ! qu'as-tu proféré ? Tu vas voir Arnal, quel est ce individu ?

ARTHÉMISE. — Je n'ai pas dit ça !

Exupère. — Tu as dit : Je vais donc voir Arnal, et j'insiste pour savoir quelle espèce de pékin c'est.

Arthémise. — Arnal ? pardine ! Arnal, c'est le charcutier chez qui je vais acheter les côtelettes !

Exupère. — Le charcutier ! j'aime à le croire ! Mais pourquoi t'écrier avec une expression ravissante : Je vais donc voir Arnal ! Arthémise ! ce fabricant de saucisses plates vous est cher !

Arthémise. — Veux-tu te taire, imbécile ! Je vais me dépêcher. (Arthémise sort.)

Exupère (seul).—V'là tout ce qu'elle me dit : Veux-tu te taire, imbécile ; je crains de l'être. Elle aimerait un charcutier ! Arthémise me trahirait pour un élève de St. Antoine ! un homme qui fréquente les animaux dont elle me joue un pied ! c'est un jambon qui me tombe sur la tête ! Et pendant qu'ils sont ensemble, je resterais de planton auprès de ses mioches ! Oh ! non, ma bonne amie, pas si jobard ! Je déserte. J'opère une descente chez tous les apprentis Véro-Dodat, et gare au tien si je le rencontre. Je le saigne, je le fais fumer, je le réduis en saucissons. (Il va à la porte et tente de l'ouvrir.) Allons, bien ! elle a fermé la porte ! je suis en cage comme un tigre du Jardin des Plantes ! Oh ! il faut que je casse n'importe quoi ! (Il prend une chaise et frappe violemment sur le plancher ; l'enfant du berceau s'éveille et pleure.—Cris.) A l'autre, à présent ! le marmot qui s'éveille ! (Il s'approche du berceau.) Veux-tu te taire, méchant gamin ! vas-tu finir ta cavatine, ou je te fourre au violon ! (L'enfant crie plus fort). Il crie plus fort, soyons conciliant. (Il le berce) Dodo, l'enfant do... Voilà une soirée récréative ! Dodo... Je dois ressembler à la gravure de l'ange gardien. Dodo..., sauf ses ailes ! (L'enfant crie). Il crie toujours ! Ah ! il a peut être soif, donnons-lui la goutte. (Il va chercher le biberon.) Ah ! il n'y a rien dedans, c'est adroit ! Mais s'il ne boit pas, il va beugler toute la nuit. Ah ! j'ai ce qui lui faut, j'ai son affaire. (Il va prendre la bouteille dans l'armoire.). Je vais lui mettre du vin à la place, ça ne peut pas lui faire de mal, c'est tonique ! (L'enfant crie.) Un instant, donc ! Est-il pressé ? voyons d'abord s'il est bon. (Il goutte au biberon, s'impatiente et boit à même la bouteille.) Voilà le véritable biberon d'Arbois. Ah ! il est fort, il est très fort ! A-t-il de la chance, ce gamin-là ! (Il verse du vin dans le biberon.) C'est tout de même bien inventé, ces biberons. Certainement, j'aime mieux la nature, mais ceci fournit un laitage plus varié. (L'enfant crie.) Voilà, voilà ! (Il s'approche du berceau et met le biberon dans la bouche de l'enfant.) Bois, mon garçon, donne toi une bosse. Oh ! quels yeux il fait ! Hein ! petite canaille, en voilà du lolo ! Il rit, il a le vin gai. Allons, attends, nous allons trinquer ensemble. (Il se verse un verre de vin et trinque avec l'enfant.)

L'ENFANT. (dans le cabinet, appelant d'un ton pleurard)—Ma bonne ! ma bonne ! Hi ! hi !

EXUPÈRE.—Qu'est-ce que c'est que ça ?

L'ENFANT.—Ma bonne Mimise, mais viens donc !

EXUPÈRE.—Ah ! c'est l'autre, c'est le grand ! Sacrebleu, celui-là va voir que je ne suis pas sa bonne, et il braira comme un âne !

L'ENFANT.—Mimise, ma bonne Mimise !

EXUPÈRE (faisant la voix de femme.)—J'y vas, mon petit, j'y vas ! Déguisons mon sexe sous les insignes d'Arthémise. (Il met dans l'obscurité un tablier blanc et un bonnet.) Je me dégrade, je transige avec ma dignité d'homme. Oh ! si je tenais le charcutier !

L'ENFANT. —Ma bonne, j'ai bobo, j'ai bobo !

EXUPÈRE. — Quelle espèce de bobo peut-il avoir? offrons lui du tonique comme à l'autre, ça l'apaisera peut-être. (Il prend la bouteille et le verre.)

L'ENFANT. — J'ai bobo ! Hi ! hi ! hi !

EXUPÈRE (entrant dans le cabinet). — Qu'est-ce que c'est, mon petit louloup ? (Il reste un instant et revient.) Ce n'est pas ça, il ne veut pas boire, au contraire.

(Il pose la boutellie et le verre et cherche dans la table de nuit et sous le lit.)

L'ENFANT (pleurant). — Hi ! hi ! hi !

EXUPÈRE.—Gredin d'enfant ! on y va ! (Après avoir cherché partout et sous le lit.) Décidément, il n'y en a pas. (Il rentre dans son cabinet, il en sort un moment après.) Grand Dieu ! quelle fonction pour un guerrier ! Si on me voyait, que diraient les puissances étrangères ! (Les deux enfants se mettent à crier.) Ah ! très bien, tous les deux à présent Te tairas-tu, petit pochard ! Comment, je leur donne du vin à quinze, je les comble des soins les plus... Je vais leur flanquer le fouet.

MADAME POUPELARD (au dehors). — Mon ami, éclairez moi donc !

EXUPÈRE (s'approchant de la porte). — J'entends monter !

POUPELARD (au dehors). — Minute, mon adorée, j'allume mon rat.

EXUPÈRE. — Le bourgeois et sa femme, c'est le bouquet. (On entend mettre une clef dans la serrure.) Les voici, éclipsons-nous !

VARIN.*

*** La dissimulation est l'art de cacher ses sentiments, la diplomatie l'art de cacher ceux des autres. L'instruccion est l'ornement du riche et la richesse du pauvre.

* L'auteur dramatique qui vient de mourir.

LES LILAS.

Le printemps ne saurait mieux annoncer son arrivée que par l'épanouissement des *lilas*.

C'est seulement lorsque les thyrses odorants de l'élégant arbrisseau s'épanouissent que l'on peut compter sur le beau temps, et nulle fleur, en effet, ne saurait aussi bien, que celle du lilas, représenter la saison nouvelle.

Quoi de plus jeune, de plus frais, de plus suave, de plus léger qu'une branche de lilas ?

Couleur charmante, délicieux parfum, exquise coquetterie, tout ce que l'on recherche dans la fleur est réuni dans ces grappes de carolles si finement découpées.

Le lilas est originaire de l'Orient, mais le ciel de la France était fait pour lui, aussi s'est-il promptement naturalisé dans nos climats.

De sa famille est le *troëne*, un arbrisseau plus modeste, mais dont les thyrses de fleurs blanches, rappelant celles du lilas, se montrent dès le mois de juin dans les haies, les buissons et sur la lisière des bois touffus.

Au nombre de ses proches, il faut encore compter le *frêne*, un de nos arbres les plus utiles et dont plusieurs espèces vivent dans nos contrées.

C'est dans les bois frais et le long des ruisseaux que le frêne habite de préférence.

Son bois est très estimé pour les ouvrages de carosserie, et son feuillage est une grande ressource pour les animaux de la ferme lorsque l'herbe vient à manquer.

Le *jasmin* a trop de ressemblance avec le lilas pour en être bien éloigné ; aussi les botanistes ont-ils créé pour lui la famille des *jasminées*, et lui ont-ils donné une place toute charmante entre le troëne et les pervenches. Le *jasmin sauvage*, à fleurs jaunes, n'est pas très répandu en France ; mais, en revanche, l'espèce cultivée abonde dans tous nos jardins.

Les *pervenches*, auxquelles Rousseau rattachait de si doux souvenirs, constituent à elles seules, dans notre pays, la petite famille des *apocynées*. On distingue les deux espèces à *petite* et à *grande fleur ;* mais cette dernière est plus rare que l'autre, et sans les jardiniers, qui la cultivent, serait-il peut-être très difficile de se la procurer.

Les anciens botanistes classaient parmi les pervenches des plantes

très curieuses dont on a fait les *asclépiadées*, et qui sont connues sous le nom rassurant de *dompte-venin*, quoiqu'il soit aujourd'hui prouvé qu'elles n'exercent aucune action sur les virus ou les poisons.

Les dompte-venin présentent des feuilles grandes et fermes comme celles du lilas, et leurs fleurs d'un blanc jaunâtre, sont très élégantes. Tout l'été on les trouve épanouies dans les bois ; et les Parisiens qui voudraient les connaître, pourront les rencontrer sous les ombrages du bois de Boulogne, où bien souvent sans doute, ils les ont foulées aux pieds.

Tout le monde connait le *houx*, cet arbrisseau bizarre, aux feuilles dures, épineuses, vernisées et luisantes comme les plaques d'une cuirasse. Armé de la sorte, inabordable, inflexible et raide, le houx sert à former des haies plus puissantes que des murailles ; car il est impossible de les trouer ou de les franchir. A lui seul, il constitue la famille des *ilicinées*. Ses fleurs sont d'un blanc pur, et ses fruits d'un beau rouge ; plusieurs de ses variétés, à feuillage panaché, sont cultivées pour l'ornement des jardins et des squares.

Je ne puis terminer cette rapide histoire des voisins et des parents du lilas, sans dire quelques mots sur la famille des *gentianes*.

La *gentiane jaune*, si précieuse en médecine, est le type des *gentianées*. Elle ne croit en France que sur les plateaux élevés, et sur le flanc des hautes montagnes ; c'est en Auvergne et dans les Vosges qu'on la recueille principalement.

Cette espèce a des mœurs remarquables. On ne la rencontre que par grandes quantités à la fois. Ou les prés en sont couverts, ou bien ils en sont complètement dépourvus. Il semble que la plante fuit la solitude, et qu'elle ne puisse vivre qu'en compagnie. C'est la plus curieuse de toutes celles qui présentent le même phénomène, et que l'on a désignées, à cause de cela, sous le nom de plantes *sociales*.

La plupart des gentianes sont d'ailleurs très intéressantes à considérer au point de vue de leur distribution géographique et de l'habitation. Chaque espèce croit à une certaine hauteur au-dessus du niveau de la mer, et dans une zone particulière dont elle ne s'écarte pas.

A mesure que l'on s'élève depuis la basse plaine, jusqu'aux neiges éternelles de la région alpine, on trouve toujours des gentianes sur son chemin, mais les espèces varient avec les diverses altitudes.

Sur les pelouses humides du fond de la vallée on observe d'abord la gentiane *pneumonanthe*, aux magnifiques fleurs bleues, en forme d'entonnoir ; un peu plus haut, jusqu'à 600 mètres environ de hauteur, les gentianes *croisettes* et *germaniques* caractérisent une deuxième zone.

La région subalpine, commençant à 600 mètres d'altitude, possède le plus grand nombre de gentianes ; cependant, vers son bord inférieur,

croissent de préférence les gentianes *champêtre* et *ciliée*, puis, vers ses limites supérieures, la gentiane *jaune* et *asclépiade*.

De 15 à 1,900 mètres, nouvelle zone très distincte. La gentiane des *Pyrénées* et la *printanière* s'y rencontrent abondamment. Enfin, dans la région alpine, de 1,900 mètres aux neiges éternelles, s'épanouissent successivement la gentiane des *Alpes*, puis celles des *neiges* et des *glaciers*, qui paient encore par des fleurs la goutte d'eau qu'elles boivent et le pâle soleil qui les réchauffe.

La Revue pour tous.

L'HORLOGE DE LA CATHÉDRALE DE BEAUVAIS

Une horloge astronomique, destinée à la cathédrale de Beauvais, est exposée, au palais de l'Industrie de Paris. Nos lecteurs jugeront eux-mêmes de l'importance prodigieuse et de la curiosité de cette œuvre par la notice suivante, que nous adresse M. le président de la commission préposée à ce travail pas Mgr l'évêque de Beauvais :

Paris, 12 juin, 1869.

« Monsieur le directeur,

« On voit exposée en ce moment, au palais de l'Industrie (pavillon sud-ouest), une merveille qui intéresse à la fois les arts et la religion. A ce double titre, elle mérite d'attirer l'attention. Permettez-moi donc d'emprunter les colonnes, si bien remplies d'ailleurs, de votre estimable feuille pour entretenir un instant vos nombreux lecteurs. Il s'agit de l'horloge astronomique monumentale conçue par M. Vérité, l'illustre ingénieur civil de Beauvais, exécutée dans ses ateliers et destinée à la magnifique cathédrale de cette ville.

« M. Vérité a fait faire à l'horlogerie des progrès considérables ; il a doté beaucoup d'églises et de monuments publics d'horloges aussi remarquables par leur précision que par la multiplicité de leurs indications. Son nom seul atteste donc qu'il s'agit ici d'une œuvre sérieuse et vraiment digne de lui. Elle est, en effet, son chef-d'œuvre. Mais il faut la voir et l'étudier longtemps pour en comprendre tout le mérite et reconnaître qu'elle est la merveille de l'horlogerie moderne. Il faudrait presque un volume pour la décrire. Je ne puis donc prétendre vous la faire connaître dans le détail ; mais je voudrais au moins vous en donner une idée.

« L'horloge se compose de près de quatre-vingt-dix mille pièces, et elle

est enchassée dans un meuble qui ne mesure pas moins de douze mètres de hauteur.

" Rien ne peut exprimer l'étonnement dans lequel jettent ces pièces qui sont liées ensemble avec un art et une symétrie admirables et qui, dépendant d'un régulateur unique, sur trois faces de l'horloge, donnent les indications les plus diverses, les plus curieuses et les plus savantes. Il y a des roues qui font un tour en une minute et même en une seconde; et il y en a qui n'avancent que d'une division en un siècle. Le plus ingénieux mécanisme règle tous les mouvements, même séculaires, en dépit de toutes les complications des calculs astronomiques, avec une précision d'un quart de seconde par siècle.

Sans parler des cadrans qui indiquent les heures d'une foule de villes du monde les plus éloignées les unes des autres, de ceux qui marquent les heures du lever et du coucher du soleil et de la lune, leur élévation au dessus de l'horizon, leur passage au méridien, on trouve toutes les indications du comput ecclésiastique, épactes, nombre d'or, lettre dominicale, indiction, cycle solaire, le calendrier pour tous les jours de l'année, avec les fêtes mobiles à leurs places précises, les éclipses de soleil et de lune, la position des étoiles dans le ciel à chaque instant du jour et de la nuit, le tableau des marées pour Jersey et le mont Saint-Michel, avec l'heure de la pleine mer et l'indication des grandes marées, etc., etc.

" La quatrième face de l'horloge permet d'examiner et d'étudier de près le secret de ce mécanisme où se perd l'imagination.

" Ce qui augmente l'intérêt, c'est que l'illustre horloger, en faisant une œuvre sérieuse et d'une science extraordinaire, a voulu en même temps que cette œuvre charmât les yeux et qu'elle fût comme un poëme. Il y a toute une histoire qui se déroule sous les yeux étonnés et qui émeut tous ceux qui la regardent. Il ne s'agit rien moins que de l'histoire de l'humanité.

" Le meuble, en effet, au premier abord, ne vous frappe que par sa masse, qui paraît même un peu écrasée, et par ses dimensions grandioses; mais si vous approchez, vous aimez cette architecture romane d'un style à la fois sévère par la pureté comme par la simplicité des grandes lignes, et éblouissant de richesse par l'ornementation byzantine et par la savante distribution des tons et des nuances. Or ce meuble, dont l'ensemble paraît immobile, contient dans la partie supérieure une multitude de pièces qui font passer sous vos yeux, dans l'espace d'une heure, le résumé de l'histoire du monde.

" Ce monde est représenté par trois séries de statuettes qui remplissent les baies creusées dans toute la face principale de l'horloge; les vertus et les vices, qui exercent sur lui tant d'empire, le dominent;

Noé, Moïse, les prophètes, représentent les temps anciens ; les évangélistes avec leurs attributs, les temps nouveaux. Au sommet, le Christ assis dans la gloire et environné des anges et des saints ; un nuage le sépare de la terre.

" Or sous ses pieds passent les générations humaines, représentées par les quatre âges de la vie : l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse, qui se succèdent de quart d'heure en quart d'heure. La vieillesse, qui représente aussi la fin des temps, appelle la mort et le jugement. Au moment où va se dérouler la grande scène, le coq déploie ses ailes superbes et chante par trois fois. L'heure sonne. Aussitôt le Christ fait un signe et l'univers s'ébranle : les anges s'approchent du Christ juge ; les hommes disparaissent, et les flammes qui dévorent le monde s'élancent par toutes les baies. Au même instant, les anges sonnent de la trompette, et une âme, celle d'un juste, apparaît pour être jugée. La sainte Vierge et saint Joseph intercèdent ; saint Michel tient la balance du jugement ; celle-ci oscille plusieurs fois, enfin elle s'incline définitivement du bon côté, et l'âme bienheureuse est conduite au ciel par un ange, tandis que l'on entend l'harmonie des célestes concerts. Mais bientôt le tonnerre gronde, et une âme réprouvée, qui précède un affreux démon, vient à son tour comparaître devant le juge suprême. En vain les saints redoublent leur supplications ; la balance de Michel penche du mauvais côté, et, au milieu du fracas de la foudre, le malheureux, que déchire le remords et qui se voile honteusement la face, est entraîné dans les enfers. Il y a en ce moment une impression de terreur dont on ne peut se défendre. Mais bientôt le tonnerre s'éloigne, le calme renaît et la vie reprend son cours dans le monde qui a reparu.

" Ces quelques détails, monsieur le directeur, pourront vous donner une faible idée de l'œuvre que M. Vérité expose en ce moment au palais de l'Industrie. Ceux de vos lecteurs qui habitent Paris ou qui se rendent dans la capitale ne manqueront pas de la visiter, et, je n'en doute pas, l'impression qu'elle laissera sera bien au-dessus des éloges que je pourrais lui donner ici.

(*La Semaine.*)

*** La première et la plus rare des qualités sociales est l'abnégation de soi-même.

*** Les abus qui détruisent les bonnes institutions ont le privilége de faire subsister les mauvaises.

*** On respecte dans l'abaissement ceux qui se sont respectés dans la grandeur.

LES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Le séminaire des Missions-Étrangères se trouve à l'extrémité de la rue du Bac, non loin de la rue de Sèvres. A l'exception d'une croix de bois, dont la porte est surmontée, aucun signe extérieur ne le désigne aux regards du passant.

C'est une vaste et déjà vénérable maison, située entre une petite cour qui donne accès dans la chapelle, et un jardin très étendu dont les arbres, plantés par le fondateur de l'établissement, sont deux fois séculaires. Les allées sont larges et sablées, les pelouses bordées de buis, les arbres conformément taillés à leur sommet, comme ceux du parc de Versailles. Le perron par lequel on descend de la maison dans le jardin, les cariatides qui ornent l'entablement des croisées, portent au plus haut degré l'empreinte architecturale du dix-septième siècle.

Dans l'intérieur du séminaire, il y a de longs corridors sur lesquels s'ouvrent les chambres des élèves, petites cellules semblables les unes aux autres, proprement, modestement meublées. L'une d'elles, plus vaste, renferme la collection des souvenirs des martyrs de la foi. Vêtements encore sanglants, ossements soustraits par les néophytes à la rage des bourreaux, instruments de supplice rapportés par ceux qu'ils n'ont pas frappés, tableaux grossièment peints, destinés à rappeler des scènes odieuses, sur lesquels on voit des hommes torturés, écartelés, décapités, telles sont les reliques de ce musée, qu'on appelle la Salle des martyrs.

Au dehors, sous le péristyle qui précède le jardin, d'autres objets viennent frapper les regards; les uns rapportés des lointaines missions, les autres prêts à y être envoyés. Ici, c'est une cloche autrefois donnée à la Chine par Louis XIV et reprise depuis dans l'une des pagodes d'Hong-Kong. Là, c'est une cangue dont plus d'un martyr a subi le joug. Plus loin, ce sont des cartes géographiques, des armes, des instruments d'astronomie et de musique, des chapelets en verrerie, autant d'objets destinés à devenir les complices des missionnaires.

Plusieurs journées passées dans cette maison n'épuiseraient pas l'émotion qui saisit le visiteur. Le moindre souvenir y a sa légende, depuis ce glaive vieux, rouillé, suspendu dans la salle des martyrs, et qui a fait couler, au-delà des mers, assez de sang chrétien pour rougir le plus grand fleuve de l'Asie, jusqu'à cette médaille qui a pu compte

les battements d'un cœur fanatique, dans une poitrine criblée de flèches acérées.

Voilà la demeure décrite en quelques mots. Parlons maintenant des habitants.

Ce sont pour la plupart des prêtres jeunes, vigoureux, doués d'une force d'âme égale à la santé de leur corps, d'une ardente imagination, détachés de tout ce qui rend la vie chère à l'homme, prêts à mourir comme à vivre. Nourris de la moëlle des lions, le cerveau brûlé par une flamme sacrée, ils sont décidés à affronter tous les périls pour le triomphe de leur Dieu. Loin de redouter le combat, ils le souhaitent, afin d'y trouver une victoire que le plus grand nombre d'entre eux paiera de son sang. Ils n'ignorent pas quel sort leur est réservé ; car, loin de le dissimuler, on le leur montre sans cesse, dans le but de détourner d'une destinée aussi aventureuse ceux qui n'auraient pas la force de l'affronter. Ils savent tous que, sur cent missionnaires partis pour aller évangéliser les infidèles, il n'en revient pas vingt. Mais on n'en compte pas un qui n'ait à cœur de n'être pas de ces derniers.

On peut dire de ces prêtres qu'ils sont les zouaves de la grande armée religieuse. Combien d'entre eux qui, condamnés à vivre dans une modeste cure de village, auraient été de mauvais pasteurs, et qui, livrés aux aventures, accompliront, à la conquête des âmes, des miracles d'intrépidité et de persuasion !

On peut les juger diversement, les trouver fous, sottement audacieux ; mais il faut admirer leur courage, l'énergie de leurs convictions. Ils vivent, combattent, meurent pour une grande idée, et cette idée ne serait pas éminemment civilisatrice, que leur sort serait encore enviable.

Ces prêtres qui partent au nom de la religion sont les instruments les plus utiles de la civilisation parmi les peuplades sauvages et méfiantes.

Les marins qui ont touché aux extrémités du monde disent qu'il n'est pas d'agents diplomatiques plus entreprenants, plus dévoués, plus habiles que les missionnaires, et qu'il n'y a pas un martyr qui, avant de mourir pour la cause catholique, n'ait fait acte de citoyen, en servant celle de la patrie. Les archives du ministère de la marine sont là pour l'affirmer.

En dépit des dangers qu'une telle destinée réserve à ceux qui l'embrassent, le nombre de ceux qu'elle séduit est considérable. Toutes les années, les supérieurs du séminaire se voient dans la nécessité de refuser des concours vaillants, courageux, enthousiastes. L'établissement devient chaque jour plus petit, comme si la perspective du martyr revêtait tous les jours un extrait nouveau et irrésistible.

Ceux qui y sont admis y passent plusieurs années. S'ils ne sont pas encore prêtres, ils y font toutes les études ecclésiastiques. S'ils ont

déjà reçu les ordres, on les prépare sur-le-champ au grand œuvre des missions. On leur donne quelques notions des langues étrangères ; on leur apprend le maniement des armes, car il ne leur est pas interdit de défendre leur vie ; on leur apprend aussi la musique, car de même qu'autrefois Orphée civilisa les barbares, à l'aide de sa lyre, ils pourront, à l'aide d'une mélodie réduire une tribu de sauvages. L'étude de la physique, de la botanique, de la geographie, de l'astronomie complète leur éducation.

Puis arrive le grand jour du départ. Les départs ont lieu généralement quatre fois par an, et comprennent plusieurs missionnaires appelés à faire route ensemble jusqu'au lieu où les nécessités de leur mission les sépareront.

Toujours prêt à prendre la mer, le missionnaire n'est prévenu qu'à court délai qu'il a été désigné pour telle ou telle mission. L'heure où cette nouvelle lui est annoncée est pour lui une heure de joie. A dater de ce moment, il devient pour tous ses jeunes camarades un objet de respect et d'envie.

On lui accorde une semaine pour mettre ordre à ses affaires, pour embrasser sa famille, ses amis, pour les convier à la cérémonie qui doit précéder son départ. Ce jour-là, la chapelle du séminaire est remplie. Dans presque tous les yeux, il y a des larmes. Seul, celui qui va partir est joyeux.

La cérémonie dont il est le héros n'est pas sans grandeur. Elle est présidée par un des missionnaires qui, après plusieurs années de souffrances et de luttes, sont venus respirer l'air natal et se reposer des fatigues de l'apostolat. Il adresse à celui qui va marcher sur ses traces une paternelle allocution. Il lui donne des conseils, l'exhorte à la prudence, l'engage à ne pas courir étourdiment au devant du péril. Il lui indique les obstacles qui vont se dresser devant lui, les moyens de les aplanir. Il le presse surtout de se montrer patient, de ne pas vouloir tout faire en un jour, et de semer avec soin avant de songer à récolter.

Puis, le jeune prêtre monte sur l'autel. A la main, il tient un bâton ; ses pieds sont nus : les assistants viennent y déposer un baiser, tout en chantant le cantique du départ. Aussitôt après, il s'incline une dernière fois, et, quelques minutes plus tard, il est en route.

SUR UN PARAPLUIE.

Ami commode, ami nouveau,
Qui contre l'ordinaire usage,
Reste à l'écart quand il fait beau,
Et se montre les jours d'orage.

L'ÉCHO

DE LA FRANCE.

L'AVEUGLE ET LE SOURD-MUET.

Quel enfant rose et frais ! C'est la pêche et la fleur !
Mais son visage est morne ; il y manque une flamme...
Quoi ! ses yeux sont éteints ! et la main du Seigneur
Brisa, dans son berceau, ces deux miroirs de l'âme !

Cet autre a deux soleils qui brillent dans ses yeux,
Sa figure est mobile et sa marche est alerte ;
Mais sa bouche est muette, et sans babil joyeux,
Nulle phrase ne sort par cette porte ouverte.

Et cet esprit actif, qui ne peut nous parler,
Dans cette tête blonde, oisif et solitaire,
Voudrait aller, venir, entendre, circuler,
Et ne peut pas quitter sa prison cellulaire !

L'aveugle vit aussi comme un autre proscrit,
Sans voir la plaine immense et la moisson vermeille,
Les bois dans le lointain. Car Dieu met par merveille
L'horizon le plus grand dans l'œil le plus petit.

Il n'a pas vu sa mère : il n'a que ses étreintes...
Il n'a pas vu le ciel et ses rayons de feu :
Car l'aveugle est privé de deux lumières saintes :
Le regard d'une mère et le soleil de Dieu !

Hélas ! pour quelques-uns les destins sont sinistres !
Dieu fit l'homme, pourtant, pour régner ici-bas :
Il y vient comme un roi parcourant ses États,
Escorté des cinq sens, comme de cinq ministres.

Si l'un manque à l'appel, l'homme est déshérité.
Alors Dieu fait surgir quelques esprits étranges,
De grands cœurs unissant génie et charité,
Et qui sont à la fois des aigles et des anges.

L'un d'eux dit au muet : " Sois fier et triomphant,
" La parole est à toi ! car dans mes nuits de fièvres
" Je la trouvai... Prends-la... Regarde bien, enfant,
" Et cueille, comme un fruit, la phrase sur mes lèvres.

" Pose-la sur ta bouche, elle y va rencontrer
" Ton sourire charmant. Allons, essaye, approche :
" Puisque Dieu te laissa le battant dans la cloche,
" Pourquoi ne pas apprendre à le faire vibrer ?

" De ta jeune pensée on connaîtra la flamme ;
" C'est l'œuvre du Seigneur qui sans cesse grandit.
" Éditeur du bon Dieu, je publierai ton âme,
" Qui resterait sans moi comme un livre inédit.

" Puis ta mère en jouant, et sans étude amère,
" Le soir, au coin du feu, va t'instruire et causer ;
" Et, dans ces mouvements des lèvres d'une mère,
" Tu pourras recueillir le mot et le baiser. "

L'autre dit à l'aveugle : " En vain l'ombre est profonde.
" Ouvre ce livre et lis, car je le veux ainsi ;
" Lis Bossuet, Homère, un autre aveugle aussi :
" Sans avoir la lumière, il la donnait au monde.

" Dans ton obscur cerveau, que la nuit envahit,
" Je ferai resplendir les sciences, l'histoire :
" Pour y donner la vie et l'éclat, il suffit
" D'allumer des flambeaux dans cette chambre noire.

" Rien ne distrait l'aveugle ; il s'absorbe et s'instruit ;
" En lui tout est brillant, devant lui tout est sombre ;
" Et chez ce grand rêveur, qui s'inspire dans l'ombre,
" L'âme est un rossignol qui chante dans la nuit.

" Or, le toucher va donc remplacer tes prunelles,
" Ta main savante, active, aura tous les emplois ;
" Et pour lire en relief des pages immortelles,
" Je te ferai venir des yeux au bout des doigts.

" Si l'on te dit : " Comment sais-tu fable, élégie,
" Les livres des savants, le nom de chaque roi ? "
" Tu répondras : " Je sais tout cela par magie,
" Car c'est mon petit doigt qui me l'a dit, à moi. "

A ces deux bienfaiteurs, qu'on aime et qu'on renomme,
Enfants, donnez vos cœurs, ce sont leurs vrais lauriers.
Dieu, l'artiste divin, le sculpteur qui fait l'homme,
Pour finir votre ébauche, a pris ces ouvriers.

Me. Anaïs Ségalas.

JEANNE D'ARC À SON CALVAIRE.*

Voyons-la maintenant, messieurs, sortant du prétoire et marchant à son calvaire. C'est là surtout que son âme éclate en des accents incomparables : ce n'est plus seulement une héroïne, c'est une sainte. Recueillons, messieurs, avec respect ces cris suprêmes.

Huit cents hommes d'armes l'entourent et l'entraînent, "portant glaives et bâtons;" un peuple immense était là, comme toujours, demandant son spectacle ! *Populus spectans*, et on voyait les scribes et les pharisiens branler la tête, comme naguère au pied de la croix : Elle qui a délivré les autres, qu'elle se sauve donc elle-même !

Pour Jeanne, en apercevant le bûcher, elle fait entendre le cri de compassion du Sauveur sur Jérusalem : "Rouen ! Rouen ! seras-tu donc ma dernière heure ? J'ai grand'peur que tu n'aies à souffrir de ma mort, et qu'il ne t'en arrive malheur !" Le peuple, entendant ces paroles, pleura.

Puis, attachée au bûcher, elle pousse le cri du pardon, qui fut le premier cri de la croix, "elle leur pardonne tout le mal qu'ils lui ont fait, et leur demande à tous de prier pour elle," puis elle proclame avec une nouvelle énergie sa mission divine, et que tout ce qu'elle avait fait elle l'avait fait par la volonté de Dieu. Et voyant la flamme monter, elle demande une croix. Un pauvre soldat anglais en fait une avec deux morceaux de bois ; elle la pose sous ses vêtements, sur son cœur.

Pendant ce temps, son confesseur court à l'église voisine chercher

* Fragment du *panégyrique* prononcé par Mgr. Dupanloup, dans la cathédrale d'Orléans, le 8 mai, jour anniversaire de l'entrée triomphale en cette ville de l'héroïne de Vaucouleurs

un crucifix, et le lui présente. Elle l'embrasse avec ardeur. Ses regards, ses lèvres et son cœur ne s'en détachaient pas. A ce moment, es flammes s'approchant: "Retirez-vous, dit-elle au bon prêtre qui était sur le bûcher près d'elle, et tenez le crucifix bien haut pour que je le vois toujours."

Puis elle conjura à haute voix tous les prêtres présents de lui donner une messe après sa mort.

Et enfin elle pousse un dernier cri, celui de la filiale confiance au Calvaire: "Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. Jésus, Jésus, Jésus!" rendant ainsi son âme à celui à qui elle l'avait vouée dans son virginal amour...... Puis on la vit pencher sa tête expirante. Tout était consommé.

Mais voilà qu'aussitôt après, au pied de son bûcher, des cris inattendus retentissent; c'est le cri de la conscience populaire qui éclate comme au pied de la croix. Les juges et les bourreaux se dispersent, et le peuple les poursuivait de ses clameurs vengeresses, comme autrefois ceux qui descendaient du Calvaire. Un officier du roi d'Angleterre, s'en retournant, s'écrie: "Nous sommes tous perdus! nous avons brûlé une sainte!" Celui qui avait allumé la flamme du bûcher, consterné, court se confesser au confesseur même de Jeanne, s'écriant: "Je suis damné! j'ai brûlé une sainte!" L'un des juges s'écrie en gémissant: "Plût à Dieu que mon âme fût où je crois qu'est l'âme de cette femme!" Un Anglais, qui avait apporté une facine au bûcher pour en attiser la flamme, l'entendant crier: Jésus!...... recula d'épouvante et attesta avoir vu s'envoler du bûcher une colombe.

Et, en effet, la pure et fière colombe, un moment captive, mais libre enfin et ses liens brisés par la flamme sans qu'on ait pu la blesser au cœur, s'envolait dans les joies éternelles, et, dès ce jour, son image devait planer pour jamais, comme l'image même de la vertu et de l'honneur, sur la France sauvée.

Elle meurt, mais elle triomphe; son dernier regard avait vu pleurer les Anglais et ses juges, et son dernier cri: Jésus! Jésus! Jésus! cet appel au nom de l'éternelle justice, à l'éternel amour, les avait tous fait se disperser glacés d'effroi, et sa parole prophétique s'élevant au-dessus des flammes les poursuivit de ville en ville, d'année en année, jusqu'à ce que tout fût accompli, qu'il ne restât plus sur le sol de la France un Anglais, ni un seul des grands coupables que leur crime vouait aux coups de la Providence.

Elle avait dit à ses juges: "Prenez garde de mal juger et de vous mettre en grand péril. Je vous donne cet avis afin que, si vous êtes punis de Dieu, on s'en souvienne." Chargés toute leur vie de la haine des peuples, ils moururent misérablement. Son Judas, celui qu'elle

avait fait l'homme de sa confiance et qui la trahit, se répent comme Judas; mais il est bafoué par les grands seigneurs anglais comme Judas par les princes des prêtres, et il meurt à Bâle misérablement, comme Judas. L'évêque mourut frappé d'une subite apopleixe. Le dur promoteur dans ce procès infâme fut trouvé mort aux portes de Rouen, dans un égout, et le lâche prédicateur fut frappé de la lèpre quelque jours après.

Elle avait dit aux Anglais: "Avant sept ans, vous perdrez un plus grand gage qu'Orléans." Et six ans après, en 1436, Paris tombait aux mains de Charles VII.

Elle leur avait dit encore: "Le roi entrera à Paris en bonne compagnie." Et en 1437, le roi y faisait une entrée triomphale au son des trompettes et à la tête de ses chevaliers.

Enfin, elle leur avait dit qu'ils seraient tous boutés hors de France et que, fussent-ils cent mille, il n'en resterait pas un. Et, en 1558, la bannière de France flottait sur les murs de Calais, et les Anglais ne devaient plus jamais posséder un pouce de la terre française!

LA COURSE.

C'est un fort beau cheval; une large poitrine,
Des jambes de gazelle, et dans chaque narine
Une fauve lueur;
La queue échevelée, une crinière folle
Qui se déroule au vent comme une banderolle
Sur le col en sueur;

Des yeux fiers, pleins de vie, ardents comme la braise,
Qu'on prendrait pour deux trous au mur d'une fournaise
Ou pour deux diamants;
Des yeux illuminés d'une lumière rouge
Comme un soleil dans l'eau, qui frisonne et qui bouge
A tous les mouvements;

Une croupe arrondie où des glands dorés pendent,
Et de souples jarrets dont les muscles se tendent
Comme des arcs d'acier;
Un ongle plus poli que le jaspe ou l'écaille;
Quel roi dans son haras eut jamais qui te vaille,
O mon noble coursier!

Tu danses sur les blés comme une sauterelle,
A chacun de tes pieds est attachée une aile,
Ton galop, c'est un vol ;
Et, quand à bonds pressés tu dévores la plaine,
L'oiseau reste en arrière, et l'ombre peut à peine
Te suivre sur le sol.

La bride sur le col, va, marche, à toi l'espace !
Va, lutte de vitesse avec le vent qui passe
Comme avec un rival ;
Va sans crainte ;—le monde est grand, la terre est large,
Le vent est déjà loin, trop de vapeur le charge ;
Hurrah ! mon bon cheval !

Hurrah ! des rocs aigus aux tranchantes arêtes,
Fais jaillir en sautant des gerbes de paillettes
Avec ton dur sabot ;
Brise cet horizon qui n'a pas une lieue
Et voudrait t'enfermer dans sa muraille bleue
Comme on fait un pied-bot.

Chemins rompus, halliers, buissons, ronces, broussailles,
Hérissant leurs stylets, entortillant leurs mailles,
Grands fossés à franchir,
Ravins marécageux, où le feu follet flambe,
Fondrières, rochers, rien n'entrave ta jambe
Qui ne sait pas fléchir.

Oh ! comme les maisons, comme les arbres filent !
Oh ! comme étrangement sur le ciel ils profilent
Leur contour incertain !
Essor prodigieux, le sol que ton pied foule
Se retire sur toi comme un ruban qu'on roule
Et tout se fait lointain.

—Vois, là-bas, tout là-bas, cette flèche d'église,
Qui, pour te regarder, lève sa tête grise
Par dessus l'horizon,
Te montre au doigt, te nargue, et comme des reproches
A ton oreille fait tinter ses quatre cloches
Et galoper le son.

Hop ! hop ! mon andalous, mon noir,—plus vite encore !
Une course pareille à celle de Lenore !
Je suis content, c'est bien.
Le clocher tout confus derrière un mont se cache,
L'oiseau qui te suivait à peine au ciel fait tache,
Et je n'entends plus rien.

Mais, quoi donc ! tu faiblis.—Çà, veux-tu que je teigne
Mes éperons en poupre à ton flanc brun qui saigne ?
Allons, courage, allons !
Car nous sommes suivis, mon brave, d'un vampire ;
Je sens tiède à mon dos le souffle qu'il aspire ;
Il est sur nos talons.

Que derrière tes pas cette porte se ferme,
Et nous sommes sauvés.—Nous touchons presque au terme ;
Saute, vole, bondis !
Le monstre ne peut rien sur moi dans cette chambre
Dont émane un parfum de fleurs, de femme et d'ambre,
Comme d'un paradis !

N'as-tu pas vu son œil luire à la jalousie ?
Tout mon bonheur est là, toute ma poésie,
Mes souvenirs, ma foi,
Tout, avec mon amour ; c'est ma pâle créole,
Le soleil de mon cœur, mon âme, mon idole,
Ma Béatrix, à moi.

C'en est fait,—le voilà, mes prières sont vaines ;—
Il m'éteint les regards et m'entr'ouvre les veines
De ses ongles de fer,
Courbe mon dos et met sur ma tête pendante
Une chape de plomb comme aux damnés du Dante
Dans le neuvième enfer.

Tu cours bien, mon cheval, et ta croupe est fidèle,
Tu dépasses le vent, le son et l'hirondelle ;
Mais il court mieux, lui,
Et pourtant le coureur, ce n'est pas un arabe,
Un anglais de pur sang,—ce n'est qu'un vilain crabe
Aux pieds boiteux,—l'ennui.

Théophile Gautier

LE NATURALISTE AUDUBON À PARIS.

I

C'est un curieux commentaire à la question des préjugés nationaux qu'un anglophobe de naissance et d'éducation ait été l'obligé de l'Angleterre dans les deux entreprises qui ont le plus occupé sa vie. Tel a été le cas d'Audubon cependant.

Fils d'un Français d'abord attaché à l'armée de La Fayette en Amérique, plus tard capitaine de vaisseau dans la marine française et l'un des plus ardents admirateurs de Napoléon, il n'est pas surprenant de voir le jeune Audubon imbu d'une profonde aversion pour les Anglais. Il était né à la Louisiane; mais encore enfant il avait été amené en France, où il reçut sa première éducation et suivit l'atelier de David. Il semble toutefois avoir consacré beaucoup moins de temps à la partie sérieuse de ses études qu'à ses recherches ornithologiques, car jamais il ne perdait une occasion d'aller s'enfoncer dans les bois, et de bonne heure il se mit à dessiner les oiseaux de France, dont il ne fit pas moins de deux cents esquisses. Jeune homme, on voulut le faire entrer dans l'armée; mais comme il n'avait aucun goût pour l'état militaire, il fut envoyé en Amérique pour surveiller les biens de son père.

En arrivant en Pensylvanie, il vit, à son grand déplaisir, que le possesseur du domaine qui lui confinait était un Anglais. Comme il abhorrait jusqu'au nom de cette nation, il repoussa pendant quelque temps toutes les avances de ce voisin; mais un jour qu'il suivait un coq de bruyère, il se rencontra à l'improviste avec le gentleman en question. L'Anglais était aussi affable dans ses manières qu'habile à manier le fusil; ses chiens, parfaitement dressés, excitèrent l'admiration du jeune homme, et la communauté de goûts triomphant des préjugés nationaux, Audubon accepta l'invitation du gentleman à le venir voir. Des relations agréables s'en suivirent, et miss Lucy Bakewell, la fille de celui-ci, devint le professeur d'anglais d'Audubon, son élève de dessin et finalement sa femme.

M. William Bakewell, frère de Lucy, après une visite chez Audubon, fait de la personne de son beau-frère et de son logis la description suivante :

“ En entrant dans sa chambre, dit-il, je fus étonné en même temps que ravi de voir qu'elle était transformée en musée. Les murs étaient

enguirlandés d'œufs d'oiseaux de toute espèce, soigneusement vidés et suspendu à un fil passé au travers. La cheminée était couverte d'écureuils, de chats sauvages, de sarigues empaillés, et les rayons alentour étaient également chargés de spécimens montés: poissons, grenouilles, serpents, lézards et autres reptiles. Outre ces animaux empaillés, plusieurs dessins, représentant principalement des oiseaux, étaient suspendus aux murs. Audubon était habile dans l'art de conserver toute espèce d'animaux. Il avait aussi le talent de dresser les chiens dans la perfection, et son fameux chien Zéphyr en offrait un merveilleux exemple. C'était un tireur admirable, un nageur expert, un habile cavalier; il possédait une grande activité, une force prodigieuse. Remarquable par l'élégance de sa personne et la beauté de ses traits, il ajoutait à la nature par le soin qu'il apportait à sa toilette. En autres talents d'agrément, il était musicien, possédait une certaine force à l'escrime, dansait avec grâce, faisait avec adresse des tours de prestidigation, exécutait des ouvrages en crin et en osier, etc., etc."

Heureux dans le choix qu'il fit en prenant une compagne, Audubon le fut moins dans ses associations industrielles. Son beau-père ayant jugé à propos qu'il s'initiât au commerce, il se rendit à New York, mais ce genre d'occupation ne convenait pas à ses aptitudes, et il en résulta que pendant plusieurs années il fit de mauvaises spéculations, ou se laissa tromper. Son amour de la nature surpassait de beaucoup son amour des richesses, et tandis que ses dessins et sa connaissance des oiseaux augmentaient, ses ressources diminuaient rapidement.

A la fin une crise arriva. Une usine, dans laquelle Audubon avait des intérêts comme associé, ayant fait faillite, il abandonna tout ce qu'il possédait et quitta Hendersonville avec sa femme malade, son fusil, son chien et ses dessins. Peu de temps auparavant, son père étant mort, 17,000 dollars avaient été consignés à un négociant pour lui être remis; mais le négociant refusa de lui livrer l'argent sans de plus amples preuves de son identité, et avant qu'il eût pu se procurer cette preuve, le négociant mourut insolvable et Audubon ne reçut jamais un sou.

Pendant quelques années Audubon erra un peu à l'aventure, se créant de précaires ressources en peignant des portraits, en donnant des leçons de dessin et de danse, en faisant, en un mot, plus d'un métier. Chaque fois qu'il réussissait un peu, il faisait venir sa famille auprès de lui; puis, au retour de l'adversité, il repartait tout seul, tandis que sa femme, utilisant ses propres talents, s'entretenait elle et ses enfants, en donnant des leçons. A Cincinnati, Audubon obtint la direction du musée et ouvrit une école de dessin; grâce à ces deux

sources de revenus, il réussit pendant quelque temps. Mais quand il eut achevé d'empailler la collection zoologique de la ville, on se priva de ses services; en même temps ses élèves de dessin devinrent ses concurrents pour donner des leçons, de sorte qu'en définitive, il lui fallut se remettre en route comme auparavant. Pendant une couple de mois, il discontinua d'écrire son journal par la raison péremptoire qu'il n'avait pas d'argent pour acheter du papier; et à différentes occasions il fut obligé d'avoir recours au troc pour pourvoir à ses besoins de chaque jour, ici peignant le portrait d'un cordonnier en échange de chaussures, là payant son passage à bord d'un bateau à vapeur en dessinant le capitaine et sa femme. Audubon rend ici sommairement compte de ses travaux, de ses pérégrinations d'une année:

"Depuis que j'ai quitté Cincinnati, le 12 octobre 1820, j'ai terminé soixante-deux dessins d'oiseaux et de plantes, trois quadrupèdes, deux serpents, cinquante portraits divers, et j'ai subsisté de mes humbles talents, car je n'avais pas un dollar à mon départ. J'ai envoyé une traite à ma femme, et j'ai commencé à vivre à la Nouvelle-Orléans avec 42 dollars et mon plan de faire une collection de tous les oiseaux de l'Amérique."

En 1810, pendant qu'Audubon habitait à Louisville, avec une certaine aisance, il reçut la visite de Wilson, l'auteur de l'*Ornithologie américaine*, et ci-devant tisserand. Il est fâcheux que l'entrevue de ces deux naturalistes célèbres n'ait pas eu pour résultat une amitié durable; tout au contraire, un des deux pour le moins montra une petitesse d'esprit regrettable. En allant à Louisville Wilson avait principalement en vue d'obtenir des souscripteurs à son ouvrage, alors en cours de publication. Audubon était sur le point d'inscrire son nom sur la liste, mais son associé intervint, lui disant que ses dessins étaient bien supérieurs à ceux que contenait la livraison spécimen de Wilson, et que la connaissance qu'il avait des oiseaux et de leurs habitudes était au moins égale à celle que s'attribuait son concurrent. Audubon, laissant flatter sa vanité, retira sa souscription. Wilson ne pardonna pas ce manque d'égards; son ressentiment le porta non-seulement à oublier les politesses qu'il avait reçues d'Aubudon, mais même à les nier tout à fait; car, quoique Audubon eût présenté Wilson à ses amis, lui eût montré ses portefeuilles, lui eût procuré des spécimens d'oiseaux qu'il n'avait jamais vus auparavant, et lui eût offert de le laisser copier ses dessins et de publier le résultat de ses recherches, Wilson, dans un volume de son ouvrage qui parut postérieurement, dit de cette même visite à Louisville: "Je n'ai jamais reçu ni un acte de politesse de ceux à qui j'étais recommandé, ni un abonnement ni un oiseau nouveau... La science ou la littérature ne

compte pas un ami en cet endroit." Cependant Audubon, en diverses occasions, parle en termes très-bienveillants du pauvre Wilson, et il attachait un grand prix à un manuscrit que celui-ci lui avait donné, mais auquel il n'est point fait allusion dans sa biographie.

Pendant son séjour au Kentucky, Audubon fit la connaissance d'un autre naturaliste, homme très-excentrique aussi, nommé Rafinesque, qu'il rencontra portant sur le dos un paquet qui paraissait être du trèfle desséché, mais qui, en réalité, se composait de spécimens de plantes qu'il avait recueillis. L'aspect et le genre d'accoutrement de cet enthousiasme étaient des plus extraordinaires, et ses manières l'étaient tout autant, témoin les anecdotes suivantes :

" Il me pria de lui montrer mes cartons, impatient qu'il était de voir les plantes que j'avais introduits à côté des oiseaux que j'avais dessinés. Ayant trouvé parmi mes dessins une plante qui lui était étrangère, il en nia l'authenticité ; mais quand je lui eus assuré qu'elle poussait dans le voisinage, il insista pour aller la voir sur-le-champ. Lorsque je la lui eus indiquée, le botaniste ne put se contenir et manifesta son ravissement en gesticulant comme un fou. Il recueillit les tiges les unes après les autres, se mit à danser, me serra dans ses bras et me dit, dans son allégresse, qu'il possédait non pas simplement une espèce nouvelle, mais un genre nouveau !... Après toute une journée de recherches et d'études d'histoire naturelle, l'étranger s'accommoda d'un lit dans une mansarde. Nous étions tous allés nous coucher ; je m'imaginais que tout le monde dormait d'un profond sommeil, excepté moi, quand tout à coup j'entendis un grand vacarme dans la chambre de Rafinesque. Je me levai, j'atteignis sa retraite en un instant et j'ouvris la porte ; à mon grand étonnement, je vis mon hôte courant tout nu, tenant le manche de mon violon favori dont il avait brisé le corps en morceaux en le frappant contre les murs pour essayer de tuer les chauves-souris qui étaient entrées par la fenêtre restée ouverte, attirées probablement par les insectes qui volaient autour de sa chandelle. Je demeurai ébahi ; mais lui continua de sauter, de courir de tous côtés, jusqu'à ce qu'il fût complètement épuisé ; alors n'en pouvant plus, il me supplia de lui procurer une des chauves-souris, objets de sa convoitise, convaincu qu'il était qu'elles appartenaient à une espèce nouvelle."

On regardera sans doute comme un acte surprenant de témérité de la part d'Audubon que, ayant amassé une petite somme d'argent à la suite d'une heureuse campagne comme maître d'armes et de danse, plus ce qu'avait gagné sa femme en donnant des leçons, il soit parti pour l'Angleterre dans le but de publier là un ouvrage d'un genre tellement dispendieux, que chaque livraison devait coûter deux guinées et l'exemplaire

complet 180 guinées ou 4500 francs. Ce prix paraîtra étourdissant à ceux qui ne connaissent pas la nature de l'œuvre ; mais chaque livraison, outre une notice descriptive, contenait cinq gravures représentant chaque oiseau dans ses dimensions naturelles, voire même l'aigle et le dindon. Quand les oiseaux étaient petits, la planche en donnait quatre ou cinq, montrant l'oiseau dans des positions différentes, avec la différence de plumage du mâle et de la femelle, et les petits à divers âges ; de plus, les plantes, les fruits et les fleurs au milieu desquels les oiseaux se trouvaient, et les insectes dont ils se nourrissaient étaient de gra[illegible]eur naturelle, et d'une exactitude parfaite de formes et de couleurs ; [illegible] c'était la représentation des oiseaux surpris vivants dans les bois [illegible] plaines, et non d'oiseaux perchés sur un bâton dans la boutique [illegible] empailleur. Chacune de ces planches mesurait 3 pieds 2 pouces ang[illegible] sur 2 pieds 2 pouces, et comme il y en avait en tout plus de quatre cents, les figures approchaient du nombre de deux mille. La publication de l'ouvrage prit plus de douze ans.

Arrivé en Angleterre en 1826, Audubon exposa ses dessins à Liverpool et à Manchester, et ensuite les emporta à Edimbourg, où il obtint un grand succés. Son journal nous fournit de curieux détails sur ce qu'il fit dans cette ville, sur ces relations avec Walter Scott, le professeur Wilson, le docteur Brewster, le professeur Jameson, Sir William Jardine et plusieurs autres notabilités de l'Athènes écossaise, sur sa réception dans diverses réunions scientifiques et son élection comme membre de la Société Royale ; sur ses arrangements pour la publication de son ouvrage, et enfin sur le lancement de son prospectus.

D'Edimbourg il se rendit à Londres, où il présenta une lettre de recommandation à sir Thomas Lawrence. Le grand portraitiste se montra tout d'abord un ami précieux. En effet, un matin il se rendit chez Audubon, examina ses dessins, s'informa du prix de quelques-uns, et au bout de quelques heures, il revint avec des acheteurs au grand étonnement de l'artiste son confrère, qui termine le récit de cette entrevue par les réflexions suivantes :

" Sans la vente de ces dessins je faisais banqueroute avant d'avoir à peine commencé mon ouvrage, et, deux jours de plus, j'aurais vu s'évanouir toutes mes espérances de publication ; car M. Haville (le graveur) était déjà venu me dire que j'avais à lui payer 60 livres samedi. Non-seulement je n'avais pas alors un sou vaillant, mais encore j'avais quelques jours auparavant emprunté 5 livres pour acheter de quoi travailler à mes peintures. Les tableaux que sir Thomas me fit vendre me mirent à même de rembourser l'argent que j'avais emprunté et de me présenter les mains pleines quand M. Haville revint. J'avais franchi le Rubicon !

" A cette époque, je peignais toute la journée, et j'utilisais les heures sombres de la soirée à aller vendre mon travail dans le Strand et les autres rues où régnaient les juifs, passant promptement d'une boutique dans l'autre et ne refusant jamais les offres qui m'étaient faites pour les tableaux que j'apportais tout frais descendus du chevalet. Tout surprenant, tout effrayant que cela peut paraître, ce n'en est pas moins la vérité et un des curieux épisodes de ma vie si extraordinaire. J'ajouterai ici que je vendis sept exemplaires de *la Loutre prise au piége* à Londres, à Manchester et à Liverpool, sans compter une huitième copie dont je fis présent à mon ami M. Richard Rathbone. Je vendis aussi de sept à dix copies d'autres tableaux, si[illegible] en changeant l'itinéraire de mes promenades, et, cho[illegible]a dire, c'est que quand, plusieurs années après et dan[illegible]mps meilleurs, j'allai voir les différentes personnes auxquell[illegible]avais vendu ces tableaux, je n'en trouvai jamais un seul en leur possession. Je me rappelle qu'une fois par inadvertance, m'étant rendu dans une boutique où j'avais vendu une de mes œuvres, le marchand m'acheta la copie au même prix qu'il m'avait payé l'original ! Que sont devenues toutes ces peintures ?"

De Londres Audubon alla à Paris, où il fut reçu avec la plus grande affabilité par le baron Cuvier et d'autres hommes célèbres ; mais il y réussit peu à augmenter le nombre de ses souscripteurs, et si le gouvernement et les membres de la famille royale ne lui avaient pas pris neuf exemplaires, son voyage eût été tout à fait sans utilité. Ce voyage à Paris étant la partie de la biographie d'Audubon qui doit surtout intéresser des lecteurs français, nous allons reproduire ici dans leur entier les deux chapitres qui en sont la relation.

C'est le 1er septembre 1828, qu'Audubon quitta Londres pour se rendre à Paris, et son journal devient un peu moins monotone après qu'il a respiré la brise salée de la Manche. Toutefois beaucoup de place y est donné, comme à l'ordinaire, à des sujets tout à fait insignifiants en eux-mêmes, et de nature à n'intéresser que le petit cercle de famille auquel ces pages étaient destinées. Le voyageur jouit de ses impressions nouvelles ; on voit en lui un plaisir tout différent de celui qu'éprouvent en pareils cas des personnes moins naïves. A vrai dire on trouve dans Audubon de la coquetterie, une grande dose de force physique, de l'intelligence, un grand amour du changement. Nomade comme un Arabe, il babille comme un enfant ; agile comme un cerf en liberté, il s'alourdit comme un ruminant de l'espèce bovine * quand il veut faire l'homme sérieux dans les villes.

A son arrivée à Paris, sa première visite fut pour le Jardin des

* L'expression appartient à son éditeur, M. Buchanan.

Plantes et pour le célèbre Cuvier. Nous allons citer les principaux détails de cette visite.

II

" 2 *septembre* 1828. Nous frappâmes à la porte et demandâmes le baron Cuvier; il était chez lui, mais on nous dit qu'il était trop occupé pour recevoir. Cependant, résolus que nous étions de voir le grand homme, nous attendîmes, puis nous frappâmes de nouveau et envoyâmes nos noms avec une certaine insistance. Le messager revint, nous salua et nous fit monter au premier étage où, à l'instant même, M. le baron, comme un excellent homme qu'il est, vint à notre rencontre. Il avait beaucoup entendu parler de mon ami Swainson, et il l'accueillit comme il le méritait; il fut poli et affable à mon égard, quoiqu'il n'eût jamais entendu parler de moi auparavant. Je le contemplai attentivement, et voici le résultat de mon impression :—Age, environ soixante-cinq ans; corpulent; taille 5 pieds 5 pouces, mesure anglaise; tête grosse, visage ridé et assez brun; yeux très-brillants, étincelants même; nez aquilin, gros et rouge; bouche grande, avec de bonnes lèvres; dents peu nombreuses et usées par l'âge, excepté une dent à la mâchoire inférieure, mesurant près de trois quarts de pouce quarré. Tel était le baron Cuvier; je l'ai décrit presque comme s'il appartenait à une *nouvelle espèce d'homme*, simplement d'après la peau. Mais comme il nous a invités à dîner avec lui samedi prochain à six heures, et que j'espère avoir l'occasion de le voir mieux, j'en profiterai pour décrire ses habitudes morales autant que je le pourrai faire.

" 5 *septembre*. Après avoir déjeuné de raisins, de figues, de sardines et de café à la française, mon ami Swainson et moi nous nous rendîmes au Jardin des Plantes en longeant la Seine, qui, en cet endroit, Lucy, n'est pas si large que le Bayou Sara, où j'ai si souvent observé les alligators en me baignant. Marcher dans Paris est très désagréable. Les rues sont pavées, il est vrai, mais elles ont à peine un trottoir, et un large ruisseau rempli d'eau noir et sale passe au milieu de chacune. Les gens vont et viennent sans aucune espèce d'ordre, soit au milieu de la rue, soit près des maisons; les voitures, les attelages de toute sorte, etc., en font autant, et je suis étonné qu'il arrive si peu d'accidents. Nous avons vu, à l'entrée, un très-vilain pont appelé le *Pont-Neuf*, où s'élève la magnifique statue de Henri IV. Toutefois, ce qui a eu le plus d'attraits pour nous, ça été la vue du nombre considérable d'oiseaux mis en vente le long des quais; il se trouvait là quelques spécimens rares. Une marchande nous a fait entrer chez elle et nous a montré plusieurs centaines d'oiseaux du Bengale et du Sénégal qui nous ont tout à fait surpris.

" Fatigués de marcher, nous avons pris un cabriolet qui, pour vingt-cinq sous, nous a conduits au Jardin, et nous sommes allés à notre rendez-vous avec le baron Cuvier. Nous l'avons vu ; il nous a donné un billet pour que nous pussions entrer au Musée, et il s'est mis à notre disposition pour tout ce que nous voudrions. Au Musée, M. Valencienne a été également très-affable. Comme j'avais dans ma poche une lettre de recommandation pour Geoffroy Saint-Hilaire, nous nous sommes présentés à sa maison, qui est située dans les jardins, et nous avons été enchantés de son accueil. Il nous a fait ses offres de services fort gracieusement, beaucoup comme l'eût fait un gentleman anglais. M. Geoffroy nous a prouvé qu'il comprenait parfaitement la différence d'idées existant entre les Anglais et les Français. Il nous répéta les paroles de Cuvier, et nous assura que nulle part en France on n'avait entendu parler de mon ouvrage. Il nous promit de nous mener à l'Académie des Sciences le lundi suivant.

" Enfin nous sommes retournés à notre logis ; nous nous sommes habillés et sommes sortis pour aller dîner chez le baron Cuvier. Arrivés à l'heure ponctuellement, nous avons été annoncés par un domestique en livrée, comme en Angleterre. Le baron nous a reçus avec bienveillance et nous a présentés à sa fille unique, personne de petite taille, bien faite, de bonne mine, ayant des yeux noirs très-vifs, et, avec tout cela, extrêmement aimable. Comme je vais rarement quelque part sans rencontrer quelqu'un que j'aie connu ailleurs, cela est encore arrivé ici. J'ai trouvé parmi les invités arrivés avant moi un membre de la Société linnéenne qui me connaissait et qui, paraît-il, avait parlé de mon ouvrage au baron et à sa fille ; et dès lors je me suis aperçu que j'étais de leur part l'objet d'attentions que je n'avais pas remarquées à ma première entrevue. A ce moment est entrée la baronne, dame âgée ayant l'air d'une bonne grand'mère ; puis, comme tous les convives, au nombre de seize, étaient présents, on est passé à table. Madame la baronne, au bras d'un monsieur, nous montra le chemin ; le baron offrit le sien à sa fille, mais il fit entrer M. Swainson et moi avant lui ; tout le reste de la société a suivi. M. Swainson était assis à côté de Mlle Cuvier, qui, heureusement pour lui, parle parfaitement l'anglais. J'étais en face d'elle, à côté du baron, et j'avais le membre de la Société linéenne à ma droite. La table n'avait pas le même déploiement de luxe que j'avais vu chez des personnes du même rang en Angleterre, non certes ; mais nous avons eu un bon dîner, servi à la française ; tout le monde semblait heureux, et tout s'est passé avec plus de simplicité qu'à Londres. Le domestique qui servait le vin a mentionné tout haut les noms de trois ou quatre crus différents, et chaque convive a fait son choix.

" Le dîner fini, j'entends l'expédition des mets, la baronne s'est levée, et tout le monde l'a suivie au salon, qui est la bibliothèque du baron. Cela m'a plu beaucoup, car je ne puis supporter les provocations à boire qui ont lieu aux tables anglaises. On a servi le café, et la société s'est accrue rapidement. Au nombre des nouveaux venus se trouvaient le capitaine Parry, M. Condillot et M. Lesson, qui venait d'arriver d'un voyage autour du monde. Cuvier est resté auprès de M. Swainson et de moi et nous avons parlé ornithologie. Il a demandé le prix de mon ouvrage et je lui ai donné un prospectus. A ce moment le salon était plein, et, comme il se faisait tard et que nous avions près de cinq milles à faire pour retourner à notre demeure, nous avons fait nos adieux à la française, très-satisfaits de ce premier pas chez les savants français.

" 8 *septembre.* Je suis allé présenter mes respects au baron Cuvier et à Geoffroy Saint-Hilaire ; je n'ai trouvé que le premier. Il m'a invité à aller à l'Institut royal ; j'ai eu tout juste le temps de retourner chez moi et d'arriver à l'Institut avant la séance de l'Académie royale des sciences. J'ai pris mon portefeuille et, en entrant, j'ai demandé M. Cuvier. L'illustre savant est venu à moi d'une façon très-courtoise, a fait porter mon livre sur le bureau par le garçon de salle et m'a assigné un siége d'honneur. La séance s'est ouverte, et l'on a procédé à une lecture ennuyeuse sur la vision de la taupe. M. Swainson m'accompagnait. Ensuite le baron Cuvier s'est levé, nous a présentés à ses collègues et a parlé de mon ouvrage, qui a été passé de main en main, et admiré comme d'ordinaire ; après quoi Cuvier a été chargé d'en faire l'objet d'un rapport destiné aux mémoires de l'Académie. M. Cuvier m'a prié de laisser mon portefeuille, ce que j'ai fait, en le recommandant aux soins particuliers des bibliothécaires, qui doivent le montrer à tous ceux qui désireront le voir. Il m'a dit aussi qu'il proposerait à l'Académie de souscrire ; s'il y réussit, je n'aurai pas perdu ma journée.

" 9 *septembre.* Je suis allé au Jardin du Roi, où j'ai rencontré le jeune Geoffroy, qui m'a conduit auprès d'un homme qui empaille des oiseaux pour le prince d'Essling. Le prince, me dit-il, avait un exemplaire de mon ouvrage (ne serait-ce pas plutôt l'ouvrage de Wilson ou de Selby ?), et il y souscrirait si je voulais bien l'aller voir demain avec lui.

" Après cela je me suis promené sur les boulevards, regardant les choses étranges que j'y voyais, pensant à ma vie étrange, elle aussi, et songeant combien était singulière ma situation actuelle dans le pays de mon père et de mes ancêtres.

" De là je suis allé au Louvre, et, comme j'allais franchir la porte

des Tuileries, une sentinelle m'a arrêté en me disant qu'on ne pouvait entrer avec une casquette de fourrure. Je me suis présenté à une autre porte, que j'ai franchie sans qu'on m'ait rien dit, et je me suis rendu dans la grande galerie. Au milieu des Raphaël, des Corrége, des Titien, des Véronèse et de mille autres, j'ai récréé mes sens et accru mes connaissances. Au sortir du Louvre j'ai pris le chemin de l'Institut et, comme on me l'avait recommandé, j'ai remis mon prospectus au secrétaire de la bibliothèque. Là j'ai rencontré le fils Geoffroy, jeune homme aimable et instruit, qui a examiné mon ouvrage, s'est montré pour moi plein d'attentions, et m'a fait donner un cabinet à moi seul pour examiner des spécimens et écrire. Comme cela est bien différent des établissements publics d'Angleterre, où, au lieu qu'on vous salue, vous avez à saluer tout le monde! Les garçons de salle, les employés et les secrétaires avaient tous reçu l'ordre de faire tout ce que je désirerais, et j'étais traité avec les plus grands égards. Maintenant j'ai jeté le gant à l'Europe, Lucy, et je puis être fier de deux choses; c'est que je suis considéré comme le premier peintre d'ornithologie et le premier naturaliste pratique d'Amérique!

"10 *septembre*. J'ai été voir l'empailleur d'oiseaux du prince d'Essling, lequel empailleur m'a proposé de me conduire à l'hotel du prince. Nous avons été introduits dans le muséum de ce personage. Cette collection, par la magnificence et le grand nombre des spécimens rares d'oiseaux, de coquillages et de livres qu'elle renferme, surpasse tout ce que j'ai encore vu. Nous y flânions depuis quelques instants, lorsqu'on nous a fait dire que le prince, étant indisposé, nous priait d'aller auprès de lui. J'ai pris ma livraison à la main et je suis entré dans une belle salle, où le prince était couché sur un canapé. En me voyant, il s'est levé, m'a salué et m'a présenté à sa jeune et charmante femme. Pendant que je déliais mon carton, l'un et l'autre m'ont adressé quelques questions et m'ont regardé avec une manifeste curiosité; mais aussitôt qu'ils eurent vu une de mes planches, ils se sont écriés tous deux: "Ah! c'est bien beau!" Puis ils m'ont demandé si je ne connaissais pas Charles Bonaparte; et quand j'eus répondu oui, ils ont tous deux ajouté: "Oh! c'est monsieur dont "nous avons tant entendu parler, l'homme des bois; les dessins sont "tous faits par vous! etc." Le prince dit qu'il regrettait beaucoup que si peu de personnes en France fussent en position de souscrire à un ouvrage pareil, mais que je ne devais pas compter sur plus de six ou huit souscripteurs à Paris. Il a nommé tous ceux que lui ou sa femme connaissait, et il m'a dit qu'il aurait du plaisir à ajouter son nom à ma liste. Je la lui présentai ouverte, en le priant de s'inscrire lui-même; ce qu'il a fait de la meilleure grâce du monde, précisément au-dessous du nom du duc de Rutland.

" Ce prince, fils du célèbre maréchal Masséna, est âgé de trente ans, d'une apparence délicate, pâle, maigre, et cependant bien portant, entièrement dévoué à l'histoire naturelle. La princesse est une belle jeune femme d'environ vingt ans, extrêmement gracieuse et polie. L'un et l'autre m'ont complimenté sur la pureté de mon français et m'ont souhaité tout le succès que je méritais. Je suis allé, bien content, retrouver mon ami dans le cabinet, et nous sommes retournés à notre demeure. Ne trouvant pas de notre goût l'appartement de notre hôtel, je retournerai aujourd'hui à *l'Hôtel de France*, où, pour vingt sous par jour, j'ai une chambre grande, propre et commode. Je dois te dire, qu'en France, qu'un homme soit prince ou duc, on l'appelle simplement *monsieur*, et sa femme *madame*, et tous sont d'un accès aussi facile que les hommes qui n'ont pas un grand nom. Cela m'a mis tout à fait à l'aise avec le prince d'Essling.

" 11 *septembre.* J'ai couru tout Paris aujourd'hui, et je n'ai abouti à aucun résultat. Je suis allé chez M. Geoffroy Saint-Hilaire; il m'a donné de bons avis afin d'obtenir la souscription du roi et d'autres.

" 12 *septembre.* J'ai vu à la Bibliothèque le bibliothécaire du roi, M. van Praet, un petit homme à cheveux blancs, qui m'assura, de la façon la plus courtoise qu'on puisse imaginer, qu'il était impossible de souscrire à un ouvrage si coûteux. Cependant il me donna une carte pour me présenter à M. Barbier, bibliothécaire attaché à la bibliothèque particulière du roi au Louvre. Là, j'ai appris que le port en France d'une lettre de Paris à Londres est de vingt-cinq sous. Il y a une malle pour Londres quatre fois par semaine.

" Ce n'est pas sans peine que je trouvai la bibliothèque du roi. A force de suivre la direction *toujours tout droit*, j'avais perdu toute notion de latitude et de longitude. Ayant enfin atteint l'endroit cherché, j'entrai par une porte faisant face au fleuve et trouvai M. Barbier absent. Mais je le rencontrai plus tard dans la journée. M. Barbier, ne pouvant pas lui-même rien me dire de définitif, me renvoya au baron de la Bouillerie, intendant de la maison du roi. Je lui écrivis en français la première lettre que j'ai écrite dans cette langue depuis vingt-cinq ans, et j'ose dire que c'était une lettre curieuse pour un personnage comme lui.

" 13 *septembre.* J'ai porté mon portefeuille à Geoffroy Saint-Hilaire et ensuite au baron Cuvier. M. G. Saint-Hilaire, après l'avoir examiné, est revenu sur son impression première relativement à ses dimensions, et a déclaré qu'il en était satisfait. Un M. Duménil, graveur français, m'a été envoyé par le prince d'Essling, et j'ai appris de lui que mon ouvrage pouvait être fait mieux et à moins de frais en Angleterre qu'en France. Le cuivre est plus cher ici qu'en Angleterre, et les bons coloristes beaucoup plus rares.

" Je reviens, avec mon ami Swainson, de chez le baron Cuvier, qui reçoit des savants tous les samedis. Mon livre était sur sa table, et Cuvier m'a accueilli avec une affabilité particulière qui m'a mis à mon aise. En M. de Condillot, j'ai trouvé un homme d'une amabilité remarquable. La société a été, à peu de chose près, la même que samedi dernier. J'ai éprouvé un grand plaisir à converser avec Cuvier et M. de Condillot. Le premier a consenti volontiers à poser pour que M. Parker fît son portrait; l'autre m'a dit que si j'allais en Italie, il me faudrait descendre chez lui et m'y considérer comme chez moi. Mon ouvrage a été examiné, et Cuvier a émis l'opinion que c'était le plus beau qui existât de ce genre. Comme nous essayions de nous esquiver, Cuvier s'en est aperçu, a couru après nous et nous a pris par la main pour nous faire revenir; mais nous avions devant nous une longue route à faire par l'obscurité, cette raison nous a servi d'excuse.

(*A continuer.*)

Revue Britannique.

MLLE FRÉDÉRIKA BREMER.

SES ROMANS DE LA VIE INTIME EN SUÈDE ET SES VOYAGES DANS L'ANCIEN ET LE NOUVEAU MONDE.

(Voir pages 429 et 558.)

IV

Il me reste à montrer Mlle Bremer sous un aspect nouveau.

La relation du voyage le plus important de Mlle Bremer a pour titre : *la Vie de famille dans le nouveau monde* (3 vol. in-18). Ce sont de nombreuses lettres adressées d'Amérique à sa sœur. En les publiant, Mlle Bremer a déclaré que, lorsqu'elle les a écrites, elle ne songeait pas à les faire imprimer, ni à écrire un livre sur ce pays : " Elles le prouvent suffisamment, dit-elle : car sans cela elles auraient été moins immédiates, plus châtiées, plus parées, plus en toilette ; j'ignore, ajoute-t-elle, si cela eût mieux valu. En Amérique, je pensais trop à vivre pour songer à écrire sur la vie. L'idée d'écrire un livre sur l'Amérique m'est venue trop tard, c'est-à-dire au moment où j'allais quitter le grand continent de l'Occident."

Ces lettres sont pour la plupart, Mlle Bremer le déclare encore, " les impressions d'un cœur qui se répand dans un autre." La voyageuse

prie ses lecteurs de ne pas oublier que ces impressions du moment ont souvent été mûries ou changées par des impressions ultérieures, et qu'il faut enfin considérer cette correspondance " comme des chiffons de papier que l'on est obligé de parcourir pour en tirer un nombre total. " Quatre de ces lettres plus longues, plus réfléchies, sont comme des points de repos sur la route, " d'où l'œil embrasse les étapes déjà parcourues, d'où l'on réfléchit à la route et à son but. " Elles sont adressées a S. M. la reine douairière de Danemark, à J. P. Boeklin, à MM. C. Uersled et Martensen.—Nous savons que les lettres composant *la Vie en Amérique* ont beaucoup gagné à la traduction, grâce au tact avec lequel tous les détails insignifiants ou par trop personnels ont été élagués. Remercions une fois encore Mlle du Puget, et jetons un regard sur l'ouvrage le plus développé de l'écrivain suédois.

Mlle Bremer avait visité les pays voisins de la Suède, lorsqu'elle songea sérieusement à réaliser son projet de voir le nouveau monde. Elle se rendit d'abord en Angleterre. Elle voulait " connaître un peu ce pays, et surtout Londres, pour mieux juger de l'Amérique et de New-York, et ne pas être trop abasourdie par cette dernière ville. " Elle voulait " connaître la mère avant de faire connaissance avec la fille," afin d'avoir des points de comparaison qui puissent l'aider à distinguer les types originaux. Mlle Bremer n'ignorait pas que " la Suède et Stockholm sont d'une autre famille que les villes et les provinces anglaises, sous le rapport du peuple, des mœurs, des constructions, etc. ;" mais que le caractère, les lois, certaines institutions des premiers habitants de l'Amérique leur venant de l'Angleterre, il fallait d'abord jeter sur ce pays un coup d'œil rapide. Elle applique son esprit tout entier à cet examen.

Le 23 septembre 1849, Mlle Bremer quitta l'Angleterre. La traversée fut rapide et bonne. Voici une de ses premières lettres à sa sœur ; elle est écrite en pleine mer. Mlle Bremer n'y trahit aucune émotion féminine :

" Cinquième jour de mer, et nous sommes déjà à mi-chemin de New-York. Le vent est favorable ; si nous continuons ainsi, notre traversée sera l'une des plus promptes et des plus heureuses qui aient été faites entre l'Europe et l'Amérique. Mais " il ne faut pas crier *He !* avant d'avoir franchi la colline." Comme le vent est vif et que la vague bat plus fort aujourd'hui, mon écriture ressemble un peu, je le crains, à celle de Charles XII, quand il écrivait à " Mon cœur. " Je me porte à ravir et n'ai aucune envie d'arriver, tant je me trouve confortablement ici, et puis l'aspect du ciel et de la mer est si propre à élever et à ranimer l'âme ! Elle prend des ailes et s'élance bien au-dessus de l'Océan mugissant. Depuis plusieurs jours nous ne voyons que le ciel, l'eau et

des oiseaux qui tournoient autour de nous : pas une voile, pas une fumée s'élançant d'une cheminée à vapeur : ce vaste espace est désert. Mais les vagues, les rayons du soleil et les nuages errants sont une compagnie suffisante ; on peut y ajouter ses propres pensées. Je me tiens et me promène des heures entières seule sur le pont ; je hume l'air frais et moelleux de la mer ; je vois notre *Léviathan* plonger et remonter avec les flots mugissants, tandis que mes pensées plongent et tournoient comme les oiseaux de mer dans le lointain inconnu. Il y a toujours eu en moi un peu de l'animation de nos pirates et de leur amour pour les flots ; il en est encore de même à présent. La journée d'hier a été magnifique du commencement à la fin, et j'en ai joui d'une manière inexprimable."

Quelques jours après, elle note ce qui suit :

" Le soir et la nuit, quand les vagues font tant de bruit, quand elles passent par-dessus nos têtes et que le navire craque et crie, j'éprouve un peu de malaise, un léger mal de mer seulement."

Enfin Mlle Bremer touche à Halifax le nouveau continent, et peu après arrive à New-York. Tout autour d'elle avait un air de fête, " grâce au soleil et à la douceur du vent." La réputation littéraire de Mlle Bremer l'avait précédée. Il lui fut fait une réception pleine de chaleur. Les Américains s'empressèrent auprès d'elle, avec cette ardeur qu'ils mettent à tout. Leurs vifs témoignages de sympathie touchaient vivement l'illustre voyageuse, mais il n'en résultait pas moins pour elle une fatigue véritable.

" Une journée de lionne, écrit Mlle Bremer, m'a complétement épuisée. Dès le matin, et tout le jour, j'ai été obligée de recevoir des visites, de me tenir assise ou debout dans un élégant petit salon, de me tourner de l'un vers l'autre, de saluer, de donner des poignées de main, souvent à une demi-douzaine de nouvelles connaissances à la fois, hommes de différentes professions et nations, femmes qui m'offrent leur maison et m'invitent à y venir " sur-le-champ !" Ensuite arrivent une foule de lettres, que je n'ai pas même le temps de décacheter, pour me demander des autographes, etc. J'ai donné aujourd'hui des poignées de main à soixante-dix ou quatre-vingts personnes, et il m'a été impossible de recevoir un grand nombre d'autres visites. Pas un nom, pour ainsi dire, ne m'est resté dans la mémoire ; mais la plupart des personnes que j'ai vues m'ont plu par leurs manières franches et cordiales ; je suis reconnaissante de leur grande bienveillance à mon égard. Cet accueil est si chaud, si hospitalier !"

Elle s'aperçoit bien vite de la situation imprévue qui lui est faite. Elle se trouve assez embarrassée : " Je voudrais seulement, écrit-elle, avoir un peu de temps à ma disposition. La difficulté pour moi sera

de pouvoir répondre à la bienveillance qui vient à ma rencontre de divers lieux lointains et proches, de différents États, de diverses villes." Pour se dérober à l'ovation dont elle est l'objet, elle quitte New-York, se retire dans une charmante résidence près de Newburgh, sur l'Hudson. Elle pensait que là, dans le commencement du moins, les visiteurs lui laisseraient quelque répit. Il n'en est rien. "Hier au soir, écrit Mlle Bremer à sa sœur, au milieu des ténèbres, de lat empête et de la pluie, tandis que j'étais paisiblement assise avec mes hôtes dans leur paisible salon, arriva l'éditeur de *l'Union Magazine de Sartaine*, à Philadelphie. Le professeur Hart, sitôt que l'annonce de mon arrivée en Amérique était parvenue à Philadelphie par les journaux de New-York, s'était rendu dans cette dernière ville, et m'avait suivie jusqu'ici, uniquement, comme il le disait, pour me "monopoliser" dans l'intérêt de son *Magazine*, me demander d'écrire pour ce journal et nul autre durant mon séjour en Amérique. C'est un échantillon de l'esprit d'entreprise américain, sous le rapport des affaires..."

Quand Mlle Bremer peut s'arracher à ses nouveaux amis, elle se rend à Boston. Les événements politiques survenus en Amérique pendant ces dernières années, ont un peu vieilli le livre que Mlle Bremer a écrit sur ce pays. Je ne m'occuperai donc que de la voyageuse elle-même, limitant à un petit nombre les extraits de son livre. Mais traçons d'abord rapidement l'itinéraire suivi par Mlle Bremer. Quand elle quitte Boston, c'est pour se rendre par mer dans la Caroline du Sud. C'est à Charleston qu'elle débarque. Elle fait une pointe dans la Géorgie et revient à Charleston par Columbia. Ici se place une nouvelle traversée sur mer, cette fois du midi au nord. Mlle Bremer aborde à Philadelphie. Elle visite Washington, fait une excursion au cap May, et se prépare à entreprendre sa grande tournée dans l'Ouest. Elle remonte encore au nord jusqu'à Albany et part de là. C'est d'abord Rochester qui se présente sur son chemin. Après une courte station, elle se rend à Niagara, en passant par le lac Ontario. Elle visite Buffalo, continue son trajet par le lac Erié, traverse la presqu'île de Michigan, et arrive enfin à Chicago. De Chicago à Milwaukee, trajet par le lac Michigan. Il faut indiquer ici le voyage en diligence à Watertown dans le Wisconsin, dont Mlle Bremer visite aussi Madison, capitale de cet État. Elle se rend à la colonie norwégienne de Koskonong, où elle est reçue comme une compatriote. Elle veut voir de près les Indiens du Minnesota, et séjourne au milieu d'eux. Après les lacs, les grands fleuves. Le Mississipi conduit Mlle Bremer à Saint-Louis ; de là elle remonte par l'Ohio à Cincinnati. Elle redescend de nouveau vers le Sud, visite Wicksburg, parcourt la région du sucre, s'arrête un instant à la Nouvelle-Orléans, d'où elle quitte les

États-Unis pour la Havane. Elle fait un long séjour à Cuba, revient à Charleston, se rend à Richmond, dans la Virginie, et de là à Philadelphie. Mlle Bremer était liée par ses promesses à ses amis, et ne pouvait se dispenser de quitter l'Amérique sans retourner à Boston et à New-York. C'est de cette dernière ville qu'elle reprit le chemin de l'Europe, le 12 septembre 1851, ayant ainsi passé deux années à parcourir le nouveau monde dans les directions les plus diverses, avec assez peu de méthode, comme on vient de le voir, et, pour ainsi dire, au gré de sa fantaisie.

La vie de famille dans le nouveau monde,—toujours la famille, les affections intimes, le foyer,—voilà ce que Mlle Bremer a tenté de peindre après avoir parcouru l'Amérique. Elle avait eu d'abord la pensée de métamorphoser le nouveau monde tout entier en un roman, dont ses amis auraient été les héros et les héroïnes,—en s'y prenant avec tant d'adresse, dit-elle ironiquement, "que pas un de ceux-ci ne s'y serait reconnu et n'eut reconnu l'Amérique. Mais poursuit-elle en s'adressant à ces amis d'au-delà de l'Atlantique, les scènes de la réalité dans votre vaste pays ne voulaient pas se laisser classer dans un roman. Cette idée se dissipa comme l'arc-en-ciel dans le nuage; cependant la réalité était toujours là, avec sa grandeur, sa petitesse, sa douceur, son amertume, sa beauté, sa laideur; en un mot, dans sa vérité. J'ai compris qu'une peinture fidèle était ce que j'avais de mieux à faire."

Peu de temps après son arrivée, Mlle Bremer note ainsi ses impressions :

"L'effet produit sur moi par mon voyage en Amérique a déjà pris le tour le plus décidé, sa nature est tout autre que je ne m'y attendais. Je suis venue ici pour respirer un air vital plus frais, pour étudier la vie de ce peuple, les institutions d'un État nouveau, pour avoir des idées plus nettes sur certaines questions relatives au développement de l'État et de la nation, surtout pour étudier lès femmes, la vie de famille dans le nouveau monde, et connnaître l'avenir de l'humanité en prenant mon point de vue au seuil du foyer. Les sources du ciel forment les fleuves; de même la vie des peuples et leurs destinées dépendent de la vie cachée du foyer domestique. Je suis venue, en un mot, pour m'occuper d'affaires générales, et c'est la vie *privée*, ce sont les individus qui captivent surtout mon intérôt, mes sentiments, mes pensées. Je suis venue avec le dessein secret de me détacher du roman et de ce qui le constitue, de songer uniquement à un autre but: et me voilà forcée de m'en tenir au premier plus fortement que jamais, forcée sans rémission, par mes pensées et mes sentiments, à donner la vie à des formes, des tableaux, des rapports qui se sont agités dans l'ombre et l'arrière-plan de mon âme depuis une période de vingt ans. Dans ce

pays soi-disant de la réalité (qui a cependant plus de vie poétique qu'on ne le pressent en Europe), j'ai déjà "*in petto*" vécu et écrit d'une manière plus romantique que je ne l'ai fait depuis bien des années, et il est probable que je continuerai de même pendant mon séjour ici.

"Quand je me suis aperçue qu'à partir de mon réveil, le matin, je m'occupais dans mon atelier le plus intérieur, non pas d'affaires et de questions américaines, mais de mes propres créations d'idées, sous l'influence des impressions que me donnaient mon nouvel entourage, mes nouveaux rapports, alors j'ai renoncé à la pensée d'essayer un autre travail, et m'en tiens à celui que Dieu m'a imposé. Je dois chercher également ici à faire fructifier mon talent, à suivre ma vocation, en laissant les événements et les choses agir sur moi comme bon leur semble. Je cultiverai donc, comme par le passé, le monde de la vie privée, en y faisant pénétrer le grand air du nouveau monde, de la vie universelle, et en lui donnant plus de substance. Je voudrais que ce fût toujours ainsi; j'y parviendrai mieux à l'avenir. Je pressens depuis longtemps le roman de la vie dans sa grandeur, son intimité infinie, et n'oublierai jamais le moment où commença à poindre devant moi la première vision d'un monde glorifié. Aurore céleste, elle a été, elle est et restera éternellement le point lumineux de ma vie. J'en ai l'obligation à la Suède. Mais des nuages l'obscurcirent pendant un moment; je ne la voyais pas avec netteté, ou plutôt son impression ne se présentait plus à moi avec sa première beauté. Maintenant je la vois de nouveau, et, j'en ai le pressentiment, je serai redevable de son complet développement à l'Amérique."

Mlle Bremer est surtout impressionnée par les belles scènes de la nature qui s'harmonisent avec la vie privée telle qu'elle la devine, forte et poétique. Lisez ce qu'elle écrit des rivages pittoresques de l'Hudson, des collines de Newburgh, au début d'une claire journée d'octobre.

"Encore un beau matin. La rivière est unie comme un miroir; des centaines de petites voiles glissent doucement sur l'eau et ressemblent à des mouettes qui nagent entre les hautes montagnes. Comment font-elles pour se mouvoir? car le vent paraît dormir. Sur la rivière et les montagnes, sur les forêts qui prennent de plus en plus la couleur de l'or, sur les villages blancs scintillants avec leurs clochers dans les bras des montagnes boisées, repose le voile vaporeux de l'été indien. C'est une scène grande et paisiblement romantique: je le vois et je le sens,—non pas seulement en dehors de moi. L'été indien, avec sa vie mystique, son voile étendu sur les forêts et les montagnes dorées, vit dans mon âme. En regardant la nature, je lui demande: "Est-ce moi qui vis en toi, ou toi qui réveilles cette vie en moi?" Ces jolies petites maisons bien bâties, avec leurs vergers et leurs parcs enchâssés

commes des perles dans les cadres vert émeraude du rivage, contiennent abondamment, sans doute, ce qu'il y a de meilleur dans la vie du nouveau monde ! Qu'elle semble belle et parfaite ici, la vie privée incrustée dans la vie publique, et combien je me félicite de connaître quelques-uns des petits foyers des bords de la grande rivière. "

Et plus loin :

" La rosée du matin couvre le moelleux gazon sous ma fenêtre et les jolis groupes d'arbres et de fleurs qu'on y voit ; un petit mangolier, avec ses jolies coques rouge-clair est parmi eux ; tout est joli, paisible, et cette grande, cette riche perspective, la vie sur la rivière, est en bas ! J'aimerais habiter près d'un grand cours d'eau comme celui-ci. Quelles hautes pensées, quelle vie il apporte depuis son origine dans les nuages, son berceau dans la montagne, et pendant sa course à travers les vallées et les champs de terre, en se développant et en acquérant une puissante croissance. "

Avec les dispositions et le caractère que nous connaissons à la voyageuse, on peut penser que les tentatives faites pour remplacer la vie domestique par la vie en commun devaient la choquer. Parmi les invitations qui lui avaient été faites dès son arrivée à New-York, en était une pour visiter le phalanstère qui se trouvait aux environs de cette ville. Mlle Bremer était curieuse de voir de près " ce monstre. " La famille qui lui avait fait cette proposition en lui offrant sa maison, " n'avait rien d'effrayant ; au contraire, elle était attrayante, simple, amicale et sérieuse. " Mlle Bremer alla donc visiter le phalanstère. La première impression produite par la petite société communiste ne fut pas trop défavorable. Mlle Bremer se rend compte de l'idée de l'association phalanstérienne. Elle trouve les femmes aimables, les jeunes filles jolies, les hommes doux et bons. Elle veut prendre part aux travaux du grand ménage, et fait pour le déjeuner une quantité de crêpes de sarrasin. Le soir, elle coud des petits sacs dans lesquels le phalanstère expédie à New-York le *homony* qu'il confectionne :—c'est une sorte de gruau de maïs dont l'usage est extrêmement répandu, surtout pour les déjeuners. Le philosophe W. Channing, qui l'avait accompagnée dans cette excursion, voulut aussi coudre sa part de petits sacs, prétendant même coudre plus vite que l'aimable Suédoise. Dans la salle de compagnie, Mlle Bremer, pour amuser les jeunes gens, joua des danses et des chansons de son pays qui firent un grand plaisir. Mais malgré toutes les prévenances dont elle fut l'objet, elle fut vite fatiguée de son " rôle de citoyenne, " et elle rendit " grâces au ciel " quand il lui fut permis de reprendre par le bateau à vapeur le chemin de New-York. Elle n'était nullement convertie. Ses instincts avaient subi un véritable froissement. Comment aurait-elle pu,—elle, le poëte

du foyer domestique,—adopter et approuver cette vie en commun dans laquelle la famille disparaît au profit du groupe ? "Je renoncerais à m'intéresser à ma propre personne, dit Mlle Bremer, si je ne me croyais pas intimement associée aux intérêts de l'humanité, dans les grandes comme dans les petites choses, et si je ne sentais pas que je fais partie des travailleurs du grand phalanstère de l'espèce humaine ; mais l'association, de près ou dans la vie extérieure, est complétement opposée à ma nature."

Mlle Bremer devait être bien autrement froissée de la violence faite à la famille par l'esclavage. Est-il nécessaire de dire que cette institution, qui, depuis le séjour aux États-Unis de Mlle Bremer, est devenue la principale cause du conflit qui a ensanglanté ce pays, ne trouve pas grâce à ses yeux, bien qu'elle ait eu de nombreux exemples de la servitude la plus adoucie par les bons traitements et même l'affection.

Le résumé des réflexions qu'inspire à la voyageuse l'état si complexe de la société américaine, se trouve assez nettement exprimé dans sa lettre à la reine douairière de Danemark.

"Si loin que soient les États-Unis de réaliser l'idéal d'une société dont tous les menbres seraient à même d'acquérir la vertu, l'instruction, le bien-être, par leur activité ; une société chez laquelle la bonté et la capacité formeraient l'aristocratie la plus haute, où le rang le plus élevé serait occupé par la plus haute individualité humaine ; on ne peut nier cependant que leur désir ne soit de s'en rapprocher tous les jours, et plus peut-être que les autres États de la terre. On peut dire ceci en particulier des États septentrionaux et libres de l'Union, peuplés surtout par les descendants des anciens pèlerins, où l'État quaker envoie ses messagers porter la doctrine de la "lumière intérieure," de la liberté, de la fraternité universelle. L'enthousiasme religieux et la pensée du bien-être de l'homme ont fondé les États septentrionaux. Leur force, leur grandeur, se sont développées sur cette base, et se développent encore aujourd'hui, en augmentant de plus en plus leur puissance.

"Les États du Sud reconnaissent le même but, les mêmes principes de liberté, du droit de l'homme au bien-être ; mais ils portent une chaîne qui arrête leurs progrès dans la voie du développement humain et social ; une chaîne qu'ils ne *veulent* ou ne *peuvent* pas rompre, c'est-à-dire l'institution de l'esclavage. Ils ont fait un esclave du nègre, et celui-ci les enchaîne à son tour, les empêche de donner de l'extension aux écoles, à l'industrie, à toutes les bonnes institutions sociales qui rendent un État fort et puissant, comme nous le voyons par les États septentrionaux de l'Union."

Ces divergences de principes du Nord et du Sud des États-Unis

s'effaçent, quand on compare l'esprit de cette partie du continent américain à l'esprit des populations de race latine qui ont colonisé l'Amérique centrale. La nouvelle opposition qui se produit alors, n'échappe pas plus à la voyageuse philosophe que ne lui avaient échappé les tendances diverses des États de la Confédération. Elle remarque que Cuba est le point de contact des deux races américaines. "Cuba, écrit-elle dans cette même lettre à la reine douairière de Danemark, se trouve placée entre les deux Amériques ; les races espagnole et anglo-normande s'y rencontrent,—avec bienveillance ou inimitié, luttant en secret et ouvertement pour la souveraineté. On voit déjà dans cette nature tropicale, merveilleuse et belle, dans les plantations de café et de palmiers, des foyers, des chemins de fer, des magasins semblables à ceux de l'Amérique du Nord ; mais le "en avant" de cette dernière se heurte ici contre la devise des créoles espagnols "poco a poco" il est cependant facile de prévoir que, tôt ou tard, il sautera par-dessus."

Dans les deux années passées en Amérique au milieu de gens distingués, Mlle Bremer a connu et fréquenté quelques-uns de ces hommes dont la réputation a traversé l'Atlantique ; W. Channing, "noble, enthousiaste, nature aussi brûlante que pure, yeux rayonnants, visage régulier ; "—Waldo Emerson, "figure calme, sérieuse, teint pâle, traits et lignes fortement marqués, cheveux foncés ; "—Washington Irving, "homme de soixante ans, jolis yeux, grand nez bien fait, figure encore agréable, sur laquelle des fossettes et des sourires jeunes rendent témoignage de la jeunesse de l'âme et de l'esprit ; "—bien d'autres encore. Cette femme du Nord se prit d'affection pour ces hommes ardents et sympathiques. Et quand elle quitte à regret et pour toujours cette terre nouvelle, et qu'elle cherche à résumer ses impressions, voici ce qu'elle note : "Si l'on me demande ce que le peuple du nouveau monde a de plus que celui de l'ancien, je répondrai avec l'impression encore fraîche de ce que j'ai vu et éprouvé en Amérique : un battement de cœur plus chaud, une vie plus énergique, plus juvénile."

A la fin du mois de mai 1856, Mlle Bremer entreprit une nouvelle série de voyages qui devaient durer plusieurs années. Elle se rendit d'abord en Suisse, où elle séjourna près d'un an. De là, elle alla visiter l'Italie, Turin, Rome, Naples, la Sicile. Puis elle se rendit à Alexandrie et partit pour Jérusalem. Après son excursion en Palestine et en Judée, elle prit le chemin de Constantinople, et voulut voir ensuite la Grèce et ses îles. Des relations de ces voyages, une seule partie a été traduite en français (par Mlle du Puget), *la Palestine et la Turquie*. C'est un abrégé de l'ouvrage original. On y a fait disparaître des considérations politiques et religieuses s'adressant trop spécialement aux Suédois. On nous promet les voyages en Grèce, en Italie et en Suisse.

Mlle Bremer, toujours désireuse de voir de près les hommes et les choses pour lesquels elle a quitté le coin de son feu, ne manque pas de se faire présenter aux plus grands personnages de ce temps, aux souverains, aux diplomates, aux artistes.... Mais elle a quelquefois, je le crois, rapporté des idées fausses de ces entretiens vagues et polis qui forment le fond d'une réception officielle. A l'en croire, Pie IX, après une assez longue discussion avec elle, lui fit des concessions importantes sur la liberté des opinions religieuses. M. de Cavour lui expliqua ses projets et les moyens qu'il comptait employer pour leur réussite (on était à la veille de 1859). Le roi des Belges lui fit une sorte d'exposition du mécanisme du gouvernement parlementaire et des avantages qui y sont attachés. Mais ici je pense que Mlle Bremer a mal compris le Pape, plus deviné M. de Cavour qu'il ne s'est dévoilé lui-même, et quant à Léopold, je ne saurais me former au juste une opinion sur les loisirs qui sont laissés à un roi constitutionnel. Il se peut encore, après tout, que tout cela ait été fait et dit comme le rapporte Mlle Bremer : les femmes ont des priviléges particuliers.

Je me suis demandé plusieurs fois, en esquissant la physionomie littéraire de Mlle Frédérika Bremer, comment il se faisait que son talent et son caractère n'eussent pas jusqu'ici provoqué l'attention d'un critique autorisé. Je crois que cela tient à ce que Mlle Bremer est restée, malgré tout, à nos yeux, une étrangère dans le sens le plus étendu du mot. Elle ne s'est en effet nullement préoccupée de peindre pour nous les mœurs de son pays, comme l'ont fait tant de romanciers, Walter Scott en tête, dont nous avons accepté les récits avec reconnaissance. Les romans de Mlle Bremer ont été écrits pour ses compatriotes. C'est parce qu'ils ont pleinement réussi dans leur objet, que leur réputation a franchi la distance. Mais malgré les éclaircissements donnés par les traducteurs, ils renferment en eux quelque chose de froid, assez difficile à définir. Le lecteur croit assister à une conversation, ayant lieu devant lui, dans une langue dont il possède mal les éléments ; le fil du dialogue lui échappe parfois. Il se sent un peu exclu d'un ordre de faits et d'idées qui se produisent en dehors de son milieu. Il ne faut pas oublier qu'en adressant sur ce point un reproche à Mlle Bremer, on rend du même coup hommage à sa modestie et à ses bonnes intentions; elle ne s'attendait pas à être écoutée de si loin ; sans cela elle eût certainement pris ses précautions pour être toujours goûtée ; en outre, elle voulait avant tout être utile. Au surplus, ce défaut de l'aimable écrivain, défaut par rapport à nous, s'atténue sensiblement à la lecture complète de ses œuvres. Peu à peu on apprend à connaître à fond la Suède, son esprit, ses mœurs, ses lois ; un détail achève un autre détail, et il n'est pas sans agrément de faire ainsi

soi-même maintes découvertes qui ajoutent du relief à l'ensemble des compositions.

J'ai dit que Mlle Bremer a écrit pour ses compatriotes. La Suède se présentait il y a peu d'années encore aux intelligences d'élite de ce pays, comme réclamant impérieusement de profondes réformes religieuses et sociales. Les efforts personnels du roi Oscar ont beaucoup fait pour opérer ces réformes. Les écrivains suédois ont de leur côté provoqué l'examen des questions à résoudre et vulgarisé les solutions possibles. Mlle Bremer n'a point failli à sa tâche. Grâce à elle surtout, l'esprit public a relevé la femme de l'infériorité légale où elle se trouvait. " La femme, a répété Mlle Bremer avec insistance et sur tous les tons, n'est pas encore pour la société tout ce qu'elle pourrait être, elle n'a pas toute la somme de liberté et de bonheur dont elle pourrait jouir." On se souvient des efforts de Hertha pour l'amélioration du sort de la femme : l'appel adressé au roi a été entendu. Les femmes, en Suède, n'étaient jamais majeures. Il n'en était autrement que par une exception fort rare ; il fallait pour cela une autorisation royale. Mais à la fin du règne d'Oscar une loi concéda aux femmes non mariées ayant atteint l'âge de vingt cinq ans, et ayant adressé au magistrat une demande en vue de faire constater leur majorité, le droit d'administrer leurs biens. Cette loi a rendu plus précieuse la loi de 1845, qui accorde aux femmes une part égale dans l'héritage paternel à celle des fils, part qui depuis le XIIIe siècle n'avait été que la moitié de celle reconnue à chacun de ceux-ci. Il reste en Suède d'autres prétentions des plus légitimes à satisfaire, si l'on songe que la femme reste par le mariage dans une minorité perpétuelle, et que le divorce la laisse sans protection. Mais les écrits de Mlle Bremer lui survivent et aideront à achever les réformes commencées sous leur influence.

J'ai essayé de combler une lacune dans l'histoire littéraire et la critique contemporaine, et en même temps de réparer l'injustice que l'on a commise en négligeant un peu trop Mlle Bremer. J'ai puisé dans l'étude plus suivie de ses œuvres le désir de les connaître mieux encore. Je souhaite que l'exposition que j'en ai faite ait inspiré le même désir à quelques-uns. Après avoir vaincu dans son pays la " mauvaise littérature," Mlle Bremer peut nous venir en aide, pour combattre dans le nôtre la littérature triviale et insignifiante, le roman cauchemar et le roman mystificateur.

Le Contemporain.

CHIC, CHICMENT.

Je connais un vieux professeur en retraite qui est aussi intraitable sur les questions de grammaire que peut l'être, sur les prescriptions de l'étiquette, le plus entêté maître de cérémonies dans une petite cour allemande. Il ne connaît d'autre malheur au monde que de manquer à la langue, et la moindre faute en ce genre lui est plus sensible qu'un gros péché à une dévote. Il suffit d'un tour un peu douteux pour le mettre mal à son aise; une locution vicieuse, un terme impropre, un mot barbare lui donnent sur les nerfs et le jettent hors de lui; un solécisme d'un fort calibre et tiré à bout portant serait fait pour le tuer raide.

Il y a quelques jours l'excellent homme allait rendre visite à l'un de ses anciens élèves qui s'est donné à la peinture, et qui n'est pas plus mauvais peintre, pour avoir appris, dans son temps, au collége, Homère, Virgile et Corneille. Il se promenait par l'atelier, regardant au hasard les meubles, les costumes, les armes, et ce pêle-mêle d'œuvres terminées ou en train, qui traînent de toutes parts dans une chambre d'artiste. Il s'arrêta devant une ébauche et parut la considérer de très près.

—Oh! lui dit le peintre, ne faites pas attention à cela, *c'est fait de chic!*

Le grammairien releva la tête comme un bon cheval de bataille au premier coup de trompette.

—*Fait de chic!* répéta-t-il; qu'est-ce que ce mot veut dire?

L'artiste se gratta le front en homme qui s'est mis dans une mauvaise passe et ne sait par où en sortir.

—Tenez! dit-il en faisant reculer son homme de deux pas, regardez-moi ce tableau, prenez-le d'ensemble, et sans vous en arrêter au détail. N'est-il pas vrai qu'il y a un je ne sais quoi qui saisit les yeux tout d'abord? Cette femme est là très coquettement posée dans son fauteuil: les plis de sa robe sont froissés avec beaucoup d'élégance et font illusion; ces grosses pivoines rouges, qui s'étalent dans un vase à côté, ont un grand air de pivoines, et l'on a plaisir à les voir si fraîches épanouies, si éclatantes de couleur. Cette guirlande d'or, qui circule autour du vase, en relève la beauté; elle occupe le regard et l'amuse. Il y a dans tout cela une certaine grâce qui surnage et qui prévient: on s'y laisse prendre au premier moment que l'on tressaille. Approchez, maintenant, plus près encore; entrez dans le détail. La pose de cette femme n'est point naturelle, ou du moins le mouvement des diverses parties du corps n'est

pas commandé par l'allure générale de la personne. Ces plis ne sont pas vrais; ils ont été arrangés par caprice et pour l'effet. Examinez avec soin ces fleurs qui vous ont séduit; ce ne sont que des plaques de couleur habilement jetées sur la toile. Reconnaissez-vous là des feuilles de rose, de dahlia ou de pivoine? sont-ce même des feuilles? On sent trop que tout cela a été fait loin du modèle; rien n'y est pris sur nature ni fortement étudié. Eh bien, ces sortes de peintures qui sont faites, comme les horizons de Fénélon, à souhait pour le plaisir des yeux, mais où l'esprit ni l'art sérieux n'ont point leur compte, nous les appelons, en style d'atelier, des *peintures de chic*.

—Fort bien! reprit le professeur; de façon que ce mot est une critique et non un éloge.

—Pardonnez-moi! il est l'un et l'autre, c'est selon où on le place et comme on veut l'entendre. Si vous disiez à un peintre qui a des prétentions au grand art et qui vient d'exposer au Salon une toile importante sur laquelle il fonde sa réputation: "Monsieur, voilà qui est peint *de chic!*" soyez sûr qu'il vous saurait un gré médiocre de votre admiration, et que la critique la mieux cinglée ne lui serait pas plus douloureuse; mais si vous rencontrez dans l'album d'une femme du monde un croquis lestement enlevé, et que vous veniez à dire: "Cela ne manque pas *de chic,*" vous ferez là un compliment qui sera bienvenu de l'artiste, car ce sera lui reconnaître une grande habileté de main, une exécution vive, sûre et pleine d'agréments. Ces qualités, pour être secondaires, n'en ont pas moins leur prix, et des esquisses d'album n'en exigent pas d'autres.

—Je commence à me rendre compte de l'expression; mais tirons-là, s'il vous plaît, de la peinture où je n'entends goutte, pour la transporter dans un ordre de faits qui me soient plus familiers. Un écrivain chiffonne assez galamment un semblant d'idée, et il a une certaine adresse à faire chatoyer sur le satin de sa phrase ou d'étincelantes paillettes, ou des reflets gorge de pigeon dont le papillonnage n'est pas toujours désagréable: peut-on dire qu'il écrit *de chic?*

—Mon Dieu, oui; je vous avertis seulement que, par ce mot, vous ne contenterez ni lui ni les hommes de goût qui l'ont lu; il se plaindra de la critique, ils se plaindront de l'éloge.

—Ne dira-t-on pas de même d'une pièce de théâtre qu'elle a *du chic* si l'on n'y trouve point une forte étude de passions, de caractères ou de style, mais qu'elle plaise par le mouvement de la mise en scène, par un certain art de fouetter le dialogue et de le mener grand train, par un habile et heureux emploi des procédés dramatiques les plus à la mode? Ne faudra-t-il pas convenir qu'une femme a *du chic* dans sa toilette si avec rien, un bout de ruban, un nœud, une gaze, elle sait tout de suite se donner une apparence, attirer l'œil et le charmer.

—Parfaitement; mais, dans ce dernier cas, le mot de *chic* sera toujours un éloge: le grand art n'a rien à voir avec la toilette de ces dames.

—Et *chic* n'a pas d'autre sens?

—Pardon! Si vous montrez un tableau à quelque amateur en lui disant qu'il est d'un tel, il vous répondra: "Ce n'est pourtant pas son *chic*." Nous entendons par là cet ensemble de qualités ou de défauts propres à un artiste, et où on le reconnaît. Nous avons adopté ce mot-là faute d'autre.

—Comment! faute d'autre! s'écria le professeur; mais on dit: la *manière*, le *faire*, la *touche* d'un écrivain; tous ces termes sont excellents. Le *faire*, surtout est une de ces expressions comme nous en avons trod peu dans notre langue. J'aime ces infinitifs, ils ont un sens très précis, et en même temps la grâce un peu flottante des neutres antiques. Mais tant de mots, déjà faits et bien faits pour exprimer la même idée, rendent au moins inutile ce nouveau venu, qui ne sonne point agréablement à l'oreille, et dont l'homonyme a un sens fâcheux et qui répugne. Je m'en tiens au premier sens que vous m'avez expliqué. Vous voyez que je ne suis point exclusif: en ce sens, j'accepte le mot; je suis fâché qu'il paie si mal de mine; mais je n'en connais pas d'autre qui puisse rendre d'une façon aussi brève et aussi nette une idée que la manière dont nous entendons l'art aujourd'hui ramène sans cesse dans nos conversations et dans nos livres. J'attendrai, pour m'en servir, que l'usage des honnêtes gens l'ait mieux établi et qu'il ait pris pied dans le monde; mais je souhaite qu'il réussisse comme il le mérite.

Là-dessus, le bonhomme prit son chapeau et sortit. Il n'avait pas fait dix pas sur le boulevard, qu'il fût arrêté par le dialogue suivant:

—Ton appartement est-il *chic?* disait un jeune homme.

—Tout ce qu'il y a de plus *chic*, répondit l'autre, et un peu *chicment* meublé, je t'en réponds.

—Et ils se comprennent! pensa douloureusement le vieux professeur, sont-ils heureux!

Je le rencontrai à quelques minutes de là, et lui demandai d'où lui venait cet air rêveur: il me mit au fait.

—Cela n'est-il pas triste? ajouta-t-il; on vient, il n'y a qu'un instant, de définir ce mot, et voilà déjà que je ne puis l'entendre. Qu'est-ce que peut bien être un appartement *chic?* et pourquoi cet air de vive satisfaction en disant qu'il est *chicment* meublé.

—Rassurez-vous, lui répondis-je. *Chic* est tout simplement, pour la plupart de ceux qu'il l'emploient, le superlatif de l'éloge. Nous aimons en France le superlatif, cela date de loin. La Bruyère écrivait déjà de son temps: "Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne ou qu'elle est mauvaise, et les raisons pourquoi elle est telle, demande du

bons sens et de l'expression; c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton décisif et qui emporte la preuve de ce qu'on dit ou qu'elle est exécrable ou qu'elle est miraculeuse." Nous disons aujourd'hui qu'elle est *chic* ou qu'elle est *infecte*. Vous voyez que nous sommes toujours les mêmes; la langue seule a changé.

Revue pour Tous.

LES ÉLECTIONS EN FRANCE.

L'HOMME QUI RIT.

La fièvre qui fait battre la campagne, d'habitude aussi pique la verve. L'imagination, dans l'accès fébrile, sort de l'ornière et trouve impromptu des vocables inusités, d'imprévues conjontions d'idées, de flamboyantes images. La fièvre électorale qui sévit et qui agite la presse, n'a pas offert ce symptôme. Les professions de foi libérales, démocratiques et ultra-démocratiques, se sont évertuées à se donner des couleurs distinctes, à être tranchées, à paraître neuves. Elles ne sont pas sorties, hélas! d'une consternante uniformité. Examinons-les avec une impartialité d'autant plus assurée, que le débat est clos.

C'est un immense ébranlement de lieux communs. En dépit de certaines agitations de surfaces, nous inclinons à croire que les immortels principes sont désormais quelque chose d'épuisé et d'inerte. Ce n'est plus le silex recélant du feu dans sa veine, c'est du plâtre; on a beau battre dessus le briquet, on n'en fait plus sortir d'étincelles.

Toute excentricité est la bienvenue, qui rompt la monotonie de cette littérature électorale. Sous ce rapport, la circulaire de M. Henri Rochefort a eu au moins le mérite d'être égayante. Le lanternier s'est posé en futur député de l'action, non de l'idée. Voilà qui est parler clair. M. Rochefort demande une lettre de marque plutôt qu'un mandat législatif aux électeurs de la 7e circonscription. Il arme en course; si la liberté est refusée.... *il la prendra*.

Dans le *Rappel*, M. Paul Meurice commente et prône cette profession de foi. Le commentaire est laconique, mais significatif. "L'action " et la politique sont deux, dit M. Meurice. Rochefort n'est peut-être " pas un politique. Il néglige les moyens, il ne voit que le but. Je " ne sais s'il pourrait faire un discours, mais je réponds qu'à un " moment donné, *il dira le mot*." Voilà au moins une candidature

qui s'originalise en ne pataugeant pas dans les aphorismes. Cet aspirant législateur signe sa circulaire: *Henri Rochefort, candidat radical.* Candidat bouledogue irait mieux au ton de son petit manifeste.

Encore une rareté dans cette saison d'éloquence uniforme: M. Jules Vallès, qui se présente dans la 8e circonscription, en concurrence avec le solennel Jules Simon, le grand Lama de la démocratie, comme 'appelle *Figaro.* M. Jules Vallès a fait un mot. Il veut être *le député de la misère.* Les trois milliers d'individus devant lesquels discourait M. Vallès étaient, à son estime, *trois mille misérables.* Le candidat a dit cela à leur barbe. Si l'épithète doit s'entendre dans le sens qu'y a attaché le roman de Victor Hugo, et suppose quelque ressemblance avec la famille Thénardier, le mot était peu flatteur pour l'assistance.

Cette agitation dans le vide, ces multitudes de postulants qui s'offrent et font eux-mêmes des réclames à leurs mérites, tout cela donne un spectacle triste. Les hommes de vraie valeur sont plus sauvages que cela, et ont horreur de s'afficher. Si le suffrage populaire pouvait être intelligent quoique universel, il irait aux fiers, aux forts, aux indignés qui se tiennent à l'écart; il forcerait les retraites des hommes de courage ou de génie, toujours quelque peu ours par nature, et les éleverait d'autorité sur le pavois. Par malheur la loi électorale est faite d'autre sorte; elle commande la présentation et l'exhibition détaillée du candidat par lui-même. La loi est à la hauteur des mœurs politiques. Elle ne s'est pas arrêtée à supposer qu'il reste de la fierté dans les caractères.

Figaro pâlit, il rit toujours: le rire est sa marchandise, mais il rit mélancoliquement. Le tonitruant succès du *Rappel* lui donne pire que des insomnies et des préoccupations de rivalités littéraires; il lui donne des soucis de boutique. On sent cela à travers les gaietés et gaudrioles du désolé barbier. Le *Rappel* n'est pourtant pas un volcan d'esprit, MM. Vacquerie, Albert Baume, Robert Hyenne, voire les deux fils, les deux diminutifs de Victor Hugo, forment une pléïade d'écrivains très décidés à être excessifs, mais d'une incontestable modération...... de talent. La vogue du *Rappel* tient à une question de vocabulaire. Ces messieurs nomment les choses par leurs noms désagréables, et choisissent en toute rencontre le mot violent. Ils cassent tous les jours tous les carreaux de vitres de la convenance et de l'usage, sinon de la légalité, et se tiennent sur cette ligne extrême de l'aggression, qui n'est séparée du délit que de l'épaisseur d'un cheveu. C'est hasardeux, voilà le charme.

Ce journal, au reste, avant tout, est porté par son feuilleton: la

fragile construction en voliges des étages d'en haut est peu de chose. Ce qui attire la foule, c'est le bas-relief bizarre du soubassement, c'est l'*Homme qui rit*, le roman tout neuf de Victor Hugo, ce grand sculpteur de chimères, ce Michel-Ange du fantasque, de l'énorme, de l'impossible. Une plume compétente formulera en temps et lieu, dans l'*Univers*, un jugement sur l'*Homme qui rit;* nous ne voulons qu'exprimer en courant l'impression que nous a laissée ce que nous en avons lu.

Franchement, nous avons cru d'abord à un ramollissement sénile du poëte. Les données sont hors nature, hors de la vérité de l'histoire et de la vérité humaine; ceci n'est point nouveau, M. Hugo ne quitte pas ce milieu de l'impossible, qui semble être son milieu naturel. Mais l'inusité, la surprise, est qu'on ne retrouve pas, dans les premiers chapitres au moins de l'*Homme qui rit*, ce vaste souffle, cette délirante puissance d'imagination qui fait mouvoir ailleurs et fait vivre d'une apparence de vie les délirantes figures créées par M. Victor Hugo. Le stye est rassis, taillé à froid, l'absurde reste nettement visible, sans les éclairs et les éblouissements qui le dérobent en maint autre ouvrage du maître. Il s'agit des *Comprachicos.* Comprachicos veut dire: *Achète petit.* Les comprachicos fleurissaient en Angleterre, sous le règne de Jacques II. Leur industrie était de fabriquer de petits êtres difformes, des nains pour servir de hochets aux grands seigneurs et aux rois, et des phénomènes humains pour égayer le populaire, les jours de foire. Les comprachicos pratiquaient une orthopédie à rebours; ils faisaient à volonté un bossu ou un clown sans apparence de charpente osseuse, d'un enfant qu'ils avaient acheté correctement conformé. D'autres fois, ils ne travaillaient que le visage, le sculptaient grotesquement, désarticulaient la mâchoire et stéréotypaient sur la face du petit patient un rire idiot et éternel.

M. Hugo déclare que l'affiliation des comprachicos, prohibée pour la forme, était en sous-main très tolérèe et très encouragée sous les derniers Stuarts. Ces bandits étaient Espagnols et catholiques. Leur art était utile, dit-il, à la politique de Jacques II. Il ne se pouvait rien imaginer de plus ingénieux pour faire disparaître un héritier et, par là, faciliter la confiscation d'un fief substitué. Les comprachicos démarquaient un enfant comme on démarque un mouchoir. Le petit être, au sortir de leurs mains, ne reconnaissait plus lui-même son propre visage. D'ailleurs, avant de subir ces abominables manipulations, l'enfant buvait un breuvage qui le frappait de torpeur et abolissait en lui toute mémoire de sa famille et de sa vie antérieure; c'était la mort sans le meutre.—D'accord; voilà une combinaison savante, un moyen perfectionné d'escamoter les héritiers, qui auraient pu, en effet, rendre

plus aisée la confiscation des domaines, des lairds presbytériens de l'Ecosse ou des complices de la révolte de Monmouth. Mais en fait a-t-il jamais été fait usage de ces infernales machinations? Nous avons attentivement lu Macaulay, très hostile, comme on sait, aux Stuarts, et particulièrement à Jacques II; nous n'avons pas aperçu dans l'historien anglais trace de l'industrie des comprachicos et de la tolérance occulte dont ils auraient joui jusqu'à l'avénement de Guillaume d'Orange. L'histoire, comme l'arrange M. Victor Hugo, ressemble à un rêve d'un buveur d'opium. C'est atroce et c'est puéril. Aux premières pages, nous avons réellement cru que cette grande puissance d'imagination était finie et que le Titan tombait en enfance.

Mais avec les poëtes on n'a jamais fini d'asseoir un jugement, une condamnation définitive surtout. Ils flottent, ils se dérobent; si l'on a fait son siége, tant pis! L'heure d'après, c'est à recommencer; le poëte blasphème, déraisonne outrageusement, et, quelques pages plus loin, ouvre les ailes, prend son grand vol et nage dans l'infini. Tel est toujours Victor Hugo. Il vient de mettre en scène des contrebandiers basques s'échappant à la nuit de la baie de Portland. Ces contrebandiers, ou plutôt ces comprachicos, montent une ourque de Biscaye. L'ourque est bizarrement peinte et ornée, et le poëte d'en prendre prétexte pour s'envoler à tire-d'ailes parmi les mœurs pittoresques et les grands sites du pays basque. " Ce tatouage est dans le génie de " ces peuples charmants, un peu sauvages. Le sublime bariolage de " leurs montagnes, quadrillées de neiges et de prairies, leur révèle le " prestige âpre de l'ornement quand même. Ils sont indigents et " magnifiques; ils mettent des armoiries à leurs chaumières; ils ont " de grands ânes qu'ils chamarrent de grelots, et de grands bœufs " qu'ils coiffent de plumes; leurs charriots, dont on entend à deux " lieues grincer les roues, sont enluminés, ciselés et enrubannés. . .

" ...... Ils galonnent leurs vestes de cuir; ils ne recousent pas le " haillon, mais ils le brodent. Gaîté profonde et superbe......

. . . .

" La montagne, cette masure colossale, est, en Biscaye, toute lumi- " neuse; les rayons entrent et sortent par toutes ses brèches. Le " farouche Jaisquivel est plein d'idylles. La Biscaye est la grâce " pyrénéenne, comme la Savoie est la grâce alpestre......

" ...... Qui a vu le pays basque veut le revoir. C'est la terre bénie. " Deux récoltes par an, des villages gais et sonores, une pauvreté " altière; tout le dimanche, un bruit de guitares, danses, castagnettes; " amour des maisons propres et claires; les cigognes dans les clochers."

Le faux badigeon voltairien de Victor Hugo est une bravade, un mensonge, qui ne peut le tromper lui-même. Il procède de Dante, non

de Voltaire. Il a tous les épouvantements catholiques devant la mort et l'éternité, et il parle, quand ces terreurs de l'infini l'envahissent, une langue formidable.

Un enfant abandonné par les comprachicos basques sur les rochers de Portland, voit se dresser devant lui, sur le plateau de la falaise, un gibet où est attaché le corps de quelque contrebandier. Sur ce gibet et ce cadavre inconnu, Victor Hugo a écrit des pages d'une poésie de terreur inégalée de Dante et Shakespeare. " Cette masse passive " obéissait aux mouvements diffus des étendues ; elle avait on ne sait " quoi de panique ; l'horreur, qui disproportionne les objets, lui ôtait " presque la dimension en lui laissant le contour ; c'était une conden- " sation de noirceur ayant un aspect ; il y avait de la nuit dessus et de " la nuit dedans ; cela était en proie au grandissement sépulcral ; les " crépuscules, les levers de lune, les descentes de constellations derrière " les falaises, les flottaisons de l'espace, les nuages, toute la rose des " vents, avaient fini par entrer dans la composition de ce néant visible ; " cette espèce de bloc quelconque suspendu dans le vent, participait " de l'impersonnalité éparse au loin sur la mer et dans le ciel, et les " ténèbres achevaient cette chose qui avait été un homme."

" C'était ce qui n'est plus."

. . . .

. . . .

" Il existe des réalités ici-bas qui sont comme des issues sur l'inconnu, " par où la sortie de la pensée semble possible, et où l'hypothèse se " précipite...... Il y a dans l'invisible d'obscures portes entrebaillées ; " nul n'eût pu rencontrer ce trépassé sans méditer...... La présence " d'un spectre dans un horizon est une aggravation à la solitude...... " Il était la preuve de la matière inquiétante, parce que la matière " devant laquelle on tremble est de la ruine d'âme. Pour que la " matière morte nous trouble, il faut que l'esprit y ait vécu...... " Derrière cette vision, il y avait on ne sait quelle occlusion sinistre. " L'illimité, borné par rien, ni par un arbre, ni par un toit, ni par un " passant, était autour de ce mort.

" Quand l'immanence surplombant sur nous, ciel, gouffre, vie, tom- " beau, éternité, apparaît patente, c'est alors que nous sentons tout " inaccessible, tout défendu, tout muré. Quand l'infini s'ouvre, pas " de fermeture plus formidable."

Manifestement la conversion voltairienne de M. Victor Hugo est une fiction, une comédie comme son faux exil : l'homme qui a écrit ces terribles pages est un croyant. Rien n'est caduc dans Victor Hugo, pas plus sa primitive foi que ses immenses facultés. Il a tout gardé des dons qui lui ont été prodigués, et il porte entière la responsabilité

de ses grandes déviations. L'avouerons-nous? Malgré la tristesse que font éprouver les sombres écarts du poëte, il ne nous déplait pas que cette voix éclate par intervalles. Les autres, les lilliputiens de la littérature libre penseuse, nous ont si absolument déshabitués de toute grandeur, même funeste! Quand cette rafale souffle du rocher de Guernesey et court dans l'air, elle éteint les petits fredons subalternes des galoubets et des guitares. C'est une trêve; on oublie quelques jours de se pâmer d'aise aux drôleries des singes de lettres. On perd de vue que M. Villemot ou M. Edmond About existent.

L'Univers.

LES PARTIS LIBÉRAUX.

Ce que nous avons le plus à craindre aujourd'hui, ce n'est ni le protestantisme, qui est décrépit et stérile, ni le gallicanisme, qui est mort et que le Concile va enterrer, ni la Révolution, qui gronde et guette l'Europe comme sa proie, mais qui pour le moment lui fait horreur: le grand péril, la grande hérésie de l'époque actuelle, c'est le libéralisme, héritier du gallicanisme et du protestantisme, et précurseur de la Révolution, qu'il amène après lui.

Sans le libéralisme des classes éclairées, la démocratie solidaire et socialiste serait enchaînée facilement; mais en écartant de tout l'ordre social l'autorité spirituelle de l'Eglise, il enlève à la société la seule force capable de museler la Révolution, qui devient alors inévitable.

En temps de calme, il est bien peu de révolutionnaires qui aillent jusqu'au bout de leur principe. Les disciples de Proudhon et de Mazzini, de Robespierre et de Danton, les admirateurs de la guillotine et de la lanterne, les dévots de la déesse Raison et du saint devoir de l'insurrection, sont rares encore. Mais aujourd'hui, dans tous les pays catholiques, excepté Rome, les princes, les gouvernements, les ministres, les Chambres, toutes les classes lettrées, toute la presse, sauf de rares exceptions, en un mot, tout ce qui a pouvoir, influence, fortune, est dupe, esclave ou complice du libéralisme. De là l'insignifiance des dernières interpellations, malgré les périls révélés du Pré-aux-Clercs, à Belleville, au Vieux-Chêne, etc., etc.

Le libéralisme contemporain est la plus grande force qu'ait jamais eue la Révolution; c'est la grande hérisie des temps nouveaux.

L'hérésie, comme l'indiquent la définition et l'étymologie du mot, est

en effet la substitution d'une opinion humaine à la vérité divine enseignée par l'Eglise. La doctrine qui substitue explicitement et partout la discussion à l'autorité, et le régne mobile de l'opinion des hommes au règne éternel et immuable de la vérité chrétienne, est, dès lors, l'hérésie universelle. Les vrais libéraux nient en effet le Catholicisme tout entier en proclamant la libre-pensée. Les demi-libéraux croient encore à la Révélation, mais ils nient son action en séparant l'ordre naturel de l'ordre surnaturel, la raison de la foi, l'Etat de l'Eglise, le Prince du Pasteur.

II.

Sans doute, il y a des libéraux de bien des espèces: autre est le libéralisme de *l'Opinion nationale*, autre celui du *Siècle*, autre celui du *Journal des Débats*, autre celui de la *Gazette de France*, autre celui du *Français*, du *Correspondant* et de la *Revista* de Gênes. M. Havin, qui était libéral dans son journal et chrétien dans son village, ne l'est pas comme M. Guéroult. l'adversaire franc et constant du christianisme. M. Guizot, qui admet la Révélation, défend le Pape, proclame le Catholicisme " une grande école de respect," ne l'est pas comme l'était le philosophe Cousin; et M. de Montalembert, l'intrépide défenseur de la liberté de l'Eglise, ne l'est pas à la façon de M. de Cavour, qui, lui, a pris la célèbre maxime: *L'Eglise libre dans l'Etat libre.*—Mais, pourtant, il faut bien qu'il y ait un certain principe commun à tous les partis libéraux, puisque *l'Union libérale* a pu naguère se former et fonctionner, et que le Saint-Siége condamne le libéralisme de toute couleur, aussi bien le libéralisme catholique que le libéralisme anti-chrétien.

Ce principe commun, *c'est la séparation de l'ordre temporel et de l'ordre spirituel.*

De là les libertés modernes; puis l'égalité devant la loi civile de tous les cultes et de toutes les opinions; l'égalité de l'erreur et de la vérité, et l'égale admission de *tous* les citoyens à *toutes* les fonctions publiques; enfin, l'union fraternelle, dont *l'Union libérale* est l'essai, de tous les partis libéraux sur le terrain de la liberté et du droit commun.

L'Etat n'étant pas juge de la vérité, les catholiques en concluent qu'il doit la recevoir de l'Eglise; mais les libéraux soutiennent qu'il doit laisser tout dire et tout écrire, pourvu que l'ordre matériel ne soit pas troublé.

En vertu des principes de l'égalité combinée avec l'abolition de toute religion d'Etat, un Juif, un Arabe, un saint-simonien pourraient être, en France, ministres de l'instruction publique et des cultes; et Sa Ma-

jesté Apostolique a pris le comte de Beust pour ministre dirigeant, et l'a chargé de discuter le Concordat. En vertu de ce principe, la catholique et libérale Belgique acclama, en 1830, un roi protestant et franc-maçon et le duc d'Aumale, gouverneur de l'Algérie, posait la première pierre d'une mosquée.

Tout cela est la conséquence logique de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et de l'égalité de droits de l'erreur et de la vérité du christianisme et du naturalisme devant la loi civile.

Sans doute, les catholiques libéraux ne sont pas des libres-penseurs, quoique la libre-pensée et la conséquence du libéralisme soient le droit à l'apostasie et à la séparation des deux ordres. Puisque les hommes ne s'unissent au Christ que par l'Eglise, et à Dieu que par le Christ, seul "médiateur de Dieu et des hommes," le libéralisme conduit logiquement au naturalisme, et le naturalisme à l'athéisme et à l'idolâtrie. "Qui vous méprise me méprise ; qui me méprise, méprise Celui qui m'a envoyé," a dit le Christ à ses Apôtres ; et, de fait, 1789 a suivi 1682,et 93 a suivi de près 89.

Sans doute, la raison répugne aux excès de 93 ; mais l'homme déchu n'écoute pas plus la raison qu'il n'écoute la foi ; il préfère les ténèbres à la lumière, parce qu'il est enclin au mal dès sa naissance.

III.

Le libéralisme, aujourd'hui, se partage en deux écoles opposées : l'école anti-chrétienne et l'école chrétienne.

L'école anti-chrétienne, à son tour, se subdivise en deux partis hostiles, mais qui toujours se coalisent contre l'Eglise : d'un côté, les libéraux révolutionnaires ; de l'autre, les conservateurs libéraux ; d'un côté, le panthéisme et l'humanitarisme; de l'autre, le déisme et le rationalisme.

L'école chrétienne, elle aussi, se subdivise : d'un côté, les libéraux politiques : de l'autre, les catholiques libéraux ; d'un côté, les indifférents ; de l'autre, les *cléricaux*.

Les objectifs de ces diverses écoles sont très différents.

Pour le révolutionnaire, le libéralisme est une simple étape qu'il faut franchir avant d'arriver à la pure Révolution ; une machine de guerre qui sape le trône et l'autel, la famille et la propriété, en attendant que la Révolution achève la besogne. C'est un masque transparent que l'on prend dans les Etats constitutionnels pour éviter l'amende et la prison. Au fond de l'âme, le révolutionnaire méprise souverainement le libéralisme. Brutus ou César, voilà l'idéal des révolutionnaires libéraux de l'Italie. La liberté exclusive de l'erreur et l'oppression de

Eglise est l'idée qu'ils poursuivent sous le masque libéral. Garibaldi et Mazzini sont plus francs sans être plus hostiles.

Les libéraux rationalistes ne vont pas aussi loin. Ils veulent la Révolution, mais une Révolution conservatrice et modérée, pure des excès de 93. Il leur faut des annexions sans garibaldiens, et des révolutions par les seuls *moyens moraux*. Ils repoussent la foi, mais ils voudraient conserver la raison, pourvu toutefois qu'elle ne soit pas intolérante et sache s'incliner devant l'opinion, reine du monde moderne, et devant le fait accompli qui leur profite.

Les deux écoles libérales anti-chrétiennes ont la même haine du Catholicisme ; mais les uns veulent " l'étouffer dans la boue, écraser l'infâme et la vermine sacerdotale ;" les autres attendent patiemment sa mort. Ils se bornent à enfermer le prêtre dans la sacristie, et à lui enlever toute action sociale, toute indépendance, tout moyen d'existence.

L'école libérale anti-chrétienne, tant révolutionnaire que conservatrice, est fort peu nombreuse ; car elle implique une apostasie formelle qui fait horreur aux moins dévots ; mais elle dispose de l'enseignement supérieur et de la presse, et par le moyen des Loges pénètre dans tous les gouvernements.

Grâce à ces puissants moyens d'action, grâce à leur activité, à leur persévérance satanique, une poignée de sectaires tient sous le joug les nations catholiques. Mais sans l'aveugle concours des chrétiens, et surtout des catholiques libéraux, il nous serait facile de retrouver l'ordre et la paix, et d'échapper à la Révolution qui nous menace. Le salut est dans nos mains, et quand les gouvernements feront remorquer le fragile vaisseau de l'Etat par la barque insubmersible de Pierre, la Révolution sera réduite à l'impuissance.

IV.

Mais les classes libérales et éclairées, bien que la très grande majorité soit chrétienne, s'obstinent à repousser l'aide du Christ. " Son royaume, disent-elles, n'est pas de ce monde," et son Eglise n'a rien à voir dans la politique.

Cet aveuglement des libéraux chrétiens fait la force de la Révolution.

Sans doute, en théorie, les libéraux chrétiens diffèrent grandement des libéraux rationalistes ; les uns admettent la Révélation, les autres la nient. Les uns sont indifférents sur la question religieuse et ne s'occupent que de la question politique, tandis que pour les rationalistes la question politique est l'accessoire. Ils veulent, avant tout, détruire

l'Eglise, tandis que les libéraux chrétiens se contentent de l'annuler et ne demanderaient pas mieux que de réconcilier la civilisation moderne avec l'Eglise si elle voulait s'y prêter et adopter le droit nouveau dans ses Etats.

(A continuer.)

MGR. L'ÉVEQUE DE TULLE CHEZ LES FRÈRES D'ARGENTAT.

Mgr. l'Evêque de Tulle vient de donner un nouveau témoignage de bienveillant intérêt à sa bonne ville d'Argentat. Il a daigné honorer de sa visite une école récemment fondée, confiée aux clercs de Saint-Viateur. C'était le jour fixé pour la distribution des prix. A l'ombre d'un antique manoir qui touche à la ville et reçoit l'air pur de la vaste plaine, lieu de solitude et de silence, singulièrement propre à l'étude, — les religieux ont toujours bon goût, — dans une cour spacieuse ingénieusement protégée contre le soleil de la saison, se pressait une nombreuse jeunesse, sémillante des grâces du premier âge et des grâces incomparables d'une éducation toute chrétienne. Nombreuse et vraiment choisie était l'assistance; outre le concours obligé des parents d'élèves, vous eussiez vu là les notables de la ville et des paroisses voisines; tous semblaient heureux et même fiers de cette école longtemps désirée et si vite remplie.

Il suffit, dit-on, qu'une illustre parole éclate quelque part pour attirer de ce côté l'attention des foules intelligentes. Et si cette parole est la parole d'un Evêque, de l'Evêque de Tulle, qu'on prête l'oreille, car il ne viendra pas de là des sons vulgaires, tristes véhicules d'idées médiocres. Ne s'agirait-il que de ces scènes si souvent reproduites, qu'on intitule *distribution des prix*, si l'Evêque de Tulle préside vous êtes assurés d'un intérêt puissant; de larges horisons seront ouverts, de sublimes principes seront posés, vous aurez des programmes, et de justes applications seront faites, et des conséquences inattendues seront déduites. Métaphysique, poésie, grace, naïve, cri du cœur ému, douce effusion, rire fin, ironie mordante à l'erreur, toutes ces richesses de l'âme éclateront sous vos regards. Et partout l'à-propos, ce sens exquis des convenances qui proportionne le langage aux personnes et aux lieux. Un petit groupe d'enfants réunis pour recevoir des couronnes, c'en est assez pour tirer de son noble cœur quelques-uns de ces accents, dont Rome même garde le souvenir.

C'est que, pour l'Evêque de Tulle, l'humanité, même en son premier rudiment, l'enfance, tient si large place dans les plans divins, l'Incarnation l'élève si haut, qu'il semble n'en parler jamais que le front perdu dans les cieux et la main appuyée sur la croix.

Entendez plutôt : "Le petit enfant, c'est le rudiment de l'avenir, le germe de l'Eglise, de la patrie et du Ciel. Dieu, infini en son être, engendre un fils éternel comme lui..... quand il a créé le monde, il a voulu avoir un second fils ; c'est l'homme qu'il a pris pour redire au dehors les profondeurs, les magnificences de son être infini : mais il semble s'être mépris : cet homme, il le fait naître, il le fait d'abord petit enfant ; comment s'adresser à si peu pour être traduit et chanté ?

Qu'y a-t-il à espérer d'une lèvre à peine déplissée, plus semblable à une rose qu'à une lyre ? L'Eglise fait ce miracle, elle prend cet enfant, elle met sur cette lèvre encore baignée du lait maternel de fières et délicates intonations, de grandes syllabes, de beaux discours. Mon Dieu, c'est par ces dires d'enfants que vous entendez détruire l'ennemi de votre nom ! *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem, propter inimicos tuos.* Et s'il y avait un peuple prédestiné à le mieux servir dans l'exécution de son plan, là surtout la bouche des enfants devrait s'ouvrir pour jeter son cri à Dieu et à son Christ. C'est une des joies de l'Evêque de rencontrer dans son bien aimé diocèse, émaillé de tant de fleurs des enfants par milliers ayant la bouche pleine de Dieu, promettant de combattre l'ennemi du Christ, de le bannir de cette noble terre de France, ainsi que le faisait Clovis le lendemain de son baptême. "

Ici le prélat, avec le charme de sa limpide narration, raconte la légende populaire du *milan*, vrai fléau pour la plaine d'Argentat, écarté à jamais par l'anathème de saint Sacerdos. "Sans m'inscrire, dit-il, contre une légende si gracieuse, voici ce que j'aime mieux croire : c'est que le saint a intimé son ordre au démon, le milan invisible qui voudrait ravager ce champ de l'Eglise, et lui a donné congé définitif... Si Argentat est si religieux, si ses foyers sont pleins de mélodies sacrées, si ses enfants sont si pieux, s'il y a là pour Dieu un amour si universel, oh ! sans doute, Dieu a voulu que cette belle terre fût préservée : son sol lui-même est vaillant, il ne se lasse pas de produire, une moisson y succède à une autre moisson ; j'aime à voir là un bénéfice de la Providence et un effet de la bénédiction du saint Evêque.

" Sur cette terre aimée du Ciel, il fallait une école comme celle que nous trouvons ici. Dans cette ville il y avait une école où l'on apprenait le nom du Christ en de beaux termes ; les maîtres qui la dirigeaient ont droit à la reconnaissance, ils se retirent pour goûter un repos dignement conquis. C'est bien.

" Mais, continue le Prélat, il fallait ici une école chrétienne dans toute la splendeur du mot, et pour la conduire des fils de cette *Sophie éternelle*

qui jugule ses enfants, *Sophia jugulat filios suos,* qui leur ôte le droit de courir après la richesse, d'aller ici et là sans soumission, qui leur interdit la vie vulgaire, qui, les prenant sous sa dépendance spéciale, les fait pauvres, obéissants et purs; les voilà jugulés, mais qu'ils sont forts au dedans, tandis que le manteau de la philosophie tressaille sur leurs épaules.

" Des maîtres comme cela, le bon curé de la ville les a cherchés et trouvés, cette école est sa joie et sa gloire, son dévouement a suscité des assistances généreuses. Que Dieu bénisse l'œuvre entreprise! que les maîtres, libres d'autres préoccupations, n'aient qu'à cultiver ces sillons d'un champ vivant, ces âmes des petits chanteurs du Christ qui leur sont confiés!

" Le prêtre n'est pas seul à poursuivre le bien dans la ville d'Argentat, le *magistrat* de la cité lui prête un loyal concours. Personne n'est ignorant de tout ce qu'il y a d'harmonieux, de fort et de suave derrière le front serein et dans le noble cœur de ce magistrat. En ce moment, il exécute un projet destiné à faire revivre un grand souvenir. Sur les rives de la Dordogne, à l'endroit même où mourut saint Sacerdos, il élève à ses frais un sanctuaire. Le Ciel y versera ses grâces pour la cité et ceux qui la représentent si bien."

Ces justes félicitations délicatement réparties, le Prélat revient à ses chers petits qui vont prendre leurs vacances. " Ces vacances, ils les ont bien chantées, elles leur sont dues après leurs travaux. Enfants, vous nous avez montré ce que vous êtes devenus sous les leçons de vos maîtres, de vos *frères*, vous avez pu dire à vos parents, à vos amis, à cette nombreuse assistance. Venez, et écoutez, vous qui craigrez le Seigneur, ce que le bon-Dieu a fait en nous. Oui, Dieu a béni notre entrée, il a dirigé vos progrès, qu'il sanctifie votre sortie, *sanctifica egressum.* Il ne faut pas sortir d'une manière vulgaire, mais d'une façon très noble, comme de petits enfants envoyés du ciel, *tanquam pue los ve cœlo d imjssos.* Que vos vacances soient chastes et vertueuses.

" Saint Colombin, enfant comme vous, courait au milieu des herbes fleuries, il tomba en extase. Ses petits camarades le couvrirent de marguetites, de violettes et de lys, il s'éveilla sous ce brillant manteau. Nobles jeux, hommage délicat à la vertu! Faites de ces jeux. Bernardin de Sienne rougissait quand jaillissait d'une lèvre impure un mot malséant, son cœur pleurait; voilà Bernardin qui vient! disaient ses amis, ne le faisons pas rougir... Gardez-vous de toute parole capable de faire monter la rougeur aux fronts pudiques de vos jeunes frères... Une sainte recluse, ouvrant sa fenêtre, aperçut une forme lumineuse échappée d'un tombeau: c'était une colombe qui se jeta dans les bras d'une grande dame. La recluse demanda ce que c'était, il lui fut répondu: Je suis venu chercher l'âme de cet écolier, *animam scholaris istius,* qui est l'âme d'un petit martyr...

" Tout écolier chrétien doit être un petit martyr, c'est-à-dire, un témoin;

soyez aussi des témoins par le monde, vous avez subi votre martyre dans cette maison.... Comme les branches de vigne que j'aperçois sur ces coteaux, vous avez embrassé de vos bras débiles des ormeaux robuste qui sont vos dignes maîtres ; mais il vous a fallu endurer le tranchant de l'acier, vous avez été taillés, vous avez pleuré avant de porter vos beaux fruits ; ainsi la vigne, *postquam gemuit rutilat*, elle n'a ses perles et ses joyaux succulents qu'après avoir pleuré ; j'aime bien ces larmes qui précèdent les fruits. Et maintenant allez attester Jésus-Christ notre Seigneur, et plus tard, quoi que vous deveniez, magistrats, guerriers, orateurs, vous vous prosternerez sans embaras et sans gêne au pied des autels ; tout en montrant que dans l'école chrétienne, on ne vous a rien désappris de ce que vous deviez savoir et qu'on n'a pas négligé de jeter autour de vous les décorations de la science, vous traduirez la foi avec des accents plus aimés et plus purs. Je me félicite d'être venu au milieu de vous, dans cette école que je vois environnée d'une atmosphère de bienveillance."

Et voilà une journée que cette grande parole d'Evêque a faite bonne pour la ville d'Argentat, douce pour son digne curé, bonne et douce surtout pour vous, humbles religieux, cher Frères. Cette parole est pour votre maison comme un saint baptême. Courage, vous êtes solidement établis désormais.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.—14 mars 1869.

DE LA CATHOLICITÉ DE L'ÉGLISE.

Messieurs,

La religion directrice du monde doit être vivante, parce qu'elle doit donner la vie à l'humanité. Nous avons ajouté : Cette religion doit être sainte, parce qu'elle doit sanctifier l'humanité, et, en créant une élite de saints, élever le niveau général de la moralité et de la pureté humaine.

Or il est une religion qui réalise cet idéal ; sainte en elle-même, elle ouvre à l'humanité, dans son propre sein, les vraies sources de la sainteté. En même temps qu'elle rayonne la sainteté par sa nature même, comme le soleil la chaleur, l'Eglise a, pour produire la sainteté dans les âmes, et la

pureté de sa doctrine morale toujours inviolable, et l'efficacité de ses sacrements, qui accroissent ou restaurent la sainteté dans les âmes, et son action hiérarchique, qui n'est autre que le ministère même de la sanctification, et l'adoration du sacrifice, source profonde des grandes saintetés, et enfin l'amour de Jésus-Christ, qui produit les saints comme les arbres leurs fruits, tandis qu'il est lui-même produit dans les âmes par la sainte Eglise catholique.

Ainsi, comme il a paru des religions qui portaient dans leurs entrailles les germes de la corruption et de la décadence morale, par exemple le polythéisme et le mahométisme, l'Eglise porte dans son sein les sources vives de la sainteté ; si bien qu'elle produit et multiplie les saints dans la mesure même où les âmes consentent à se tremper dans ses sources fécondes.

L'Eglise apparaît tellement sainte en elle-même, malgré les prévarications qui déshonorent un certain nombre de ses menbres, et ces deux choses, l'Eglise et la sainteté, sont tellement unies dans la pensée de tous, même dans la pensée des ennemis, que tout ce qui en elle n'est pas saint fait scandale dans l'humanité, et que toute injure faite à la pureté des mœurs, par ses organes officiels, apparaît aux regards de tous non-seulement comme une contradiction et une inconséquence qui révolte, mais quelque chose comme une monstruosité qui étonne. O sainte Eglise, ô maternité virginale, ô beauté vraiment immaculée, il en est ainsi ; quand nous cessons d'être saints, nous vos enfants, nous surtout vos prêtres, organes constitués de la sanctification, nous devenons non-seulement des êtres méconnaissables à vos yeux, indignes de vous regarder et surtout de vous servir ; nous devenons devant le monde lui-même un je ne sais quoi qu'on ne sait comment nommer et qui pareil au cadavre dont parle Bossuet, " n'a plus de nom dans les langues humaines."

Mais, messieurs, avec la sainteté il faut à la religion, pour remplir sa fonction dans l'humanité, un autre attribut dont nous allons parler. Comme la religion doit être assez sainte par sa nature et par son action pour sanctifier tout ce qui subit son influence, il faut qu'elle soit assez vaste par sa sphère et assez ambitieuse par ses aspirations pour tendre à tout embrasser par sa puissance sanctificatrice. Faite non pour une fraction humaine, mais pour l'humanité, il faut qu'elle soit universelle et qu'elle joigne à l'honneur de la sainteté et de la vitalité la gloire à elle seule réservée de la *catholicité*. Il faut qu'elle légitime et justifie le nom prodigieux que lui ont donné les apôtres et que tous les siècles ont ratifié en la nommant, après eux et avec eux, l'Eglise *catholique*.

Mais pour comprendre comment l'Eglise porte dignement et divinement cet incomparable nom, il faut se faire de cette catholicité une idée exacte ; il faut renverser les barrières étroites où l'ignorance et le préjugé se plai-

sent, trop souvent à l'enfermer; il faut la regarder dans toutes les sphères où elle se déploie, à partir de la sphère mystérieuse de sa vie intime jusqu'à la sphère supérieure de la vérité, par laquelle elle s'étend jusqu'à Dieu, en passant par les sphères plus visibles de l'espace, du temps et de l'humanité. La catholicité se déployant dans ces cinq sphères dont l'ensemble peut seul donner sa mesure et faire comprendre sa grandeur, va vous apparaître sous un aspect peut-être nouveau pour plusieurs d'entre vous. Puisse-t-elle être pour tous une de ces apparitions qui transportent l'âme en illuminant la pensée, et puissiez-vous tous vous écrier, dans une lumière victorieuse de toute ombre : C'est la vérité, l'Eglise seule réalise sur la terre le miracle de la catholicité !

I

La première sphère où la catholicité d'une religion doit se révéler à l'observateur, c'est sa sphère intérieure, c'est sa vie intime elle-même. Car une universalité toute matérielle, sans une constitution intime prédisposant à l'universel et l'appelant comme une vocation, pourrait n'être acceptée que comme un fait fortuit, un événement de hasard, un phénomène sans rapport sensible avec une cause, sans liaison appréciable avec un plan providentiel.

L'universalité que nous cherchons doit partir du fond même de la religion appelée à l'universel ; elle doit sortir de son âme, de son cœur, de ses entrailles, comme sa fécondité elle-même ; elle doit se déployer dans l'univers comme l'arbre dans sa sphère, en vertu d'un principe qui la fait être d'une loi qui la gourverne, d'une force qui la pousse et d'une vocation qui l'appelle. On doit pouvoir la pressentir dans sa conception, l'entrevoir à travers l'ombre de son berceau, la deviner dans les paroles qui la fondent, dans les éléments qui la constituent et jusque dans le nom qui lui est donné.

Et en esquissant ces quelques traits que doit offrir la religion créée pour l'universel, qu'ai-je fait autre chose que de vous montrer l'Eglise prédestinée à conquérir un jour l'empire universel dans l'humanité ?

La catholicité, messieurs, est tellement de l'essence de l'Eglise, elle est tellement son premier principe vital qu'elle entre jusque dans le mystère de sa conception. De toute éternité Dieu portait en lui l'idée et le plan de la grande cité de Dieu sur la terre. Or la conception de l'Eglise, dans l'intelligence divine, c'était l'idée d'une société organisée non pour un peuple et pour une race, mais pour l'humanité ; non pour un siècle mais pour tous les siècles. Le but de cet organisme religieux conçu dans la pensée de Dieu, que pouvait-il être, si ce n'est d'appliquer à l'humanité

tout entière les mérites du sang réparateur ? Pourquoi le salut pour les uns, non pour les autres ? Pourquoi des exclus dans le plan de celui qui veut le salut et la rédemption de tous ? *Qui vult omnes salvos fieri* ? Qui ne voit dès lors que cet organisme social destiné, dans le plan divin, à réaliser l'idée de Dieu réparateur, à savoir le *salut de tous*, devait nécessairement porter en lui-même le germe de l'universalité, comme le grand chêne porte le germe qui le fait se déployer grand et beau dans toute la sphère que la Providence lui prédestine et que sa vie a besoin d'envahir tout entière ?

Une religion n'ayant pas la vocation d'aller partout, de marcher toujours et de s'adresser à tous, ne pouvait donc pas réaliser l'idée fondamentale de la réparation, tous les hommes tombés en un seul, tous les hommes restaurés en un seul, et pour appliquer à tous, partout et toujours, le mystère restaurateur, une seule société organisée pour l'humanité entière.

Pour répondre ici à la conception et à l'idée de l'universel, il fallait la vocation à l'universalité ; et voici que cette vocation sort précisément des grandes paroles qui ont fait à l'Eglise sa mission sur la terre : "Allez, *enseignez* toutes les *nations !* " *Ite docete omnes gentes !* " Et voici " que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles ! " *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.*

Ah ! messieurs, quelles paroles ! et dans ces paroles, quelle prophétie de la catholicité de l'Eglise ? Comme si le Sauveur disait aux siens : Allez, enseignez partout ; allez, enseignez toujours ; et partout et toujours, enseignez *tous* les hommes ; et à tous les hommes, partout et toujours, enseignez tout ce que je vous ai confié : *Omnia quæcumque mandavi vobis.* O petite Eglise encore enfermée dans vos langes divins, allez, remplissez votre vocation ; allez, montrez ce que vous devez être, universelle dans l'espace, universelle dans la durée, universelle dans l'humanité, universelle surtout dans l'enseignement de la vérité ; et comme le soleil se lève partout et toujours pour tout éclairer de sa lumière et tout féconder de sa chaleur, ainsi levez-vous sur le monde ; allez, et portez partout, toujours et à toutes les âmes le plein et universel rayonnement de la doctrine et de la vérité !

Aussi, il parut bien, aux signes qui brillèrent au premier grand jour de l'Eglise, quel devait être sur la terre l'avenir de cette Eglise recevant une telle mission. Regardez au berceau de l'Eglise ; voyez les signes qui éclatent au cénacle et tiennent dans l'étonnement Jérusalem tout entière : ce sont tous les symboles les plus expressifs de la propagation ; ce sont les signes de l'universel prêt à se déployer dans l'univers.

Quels signes ? C'est le vent d'abord, le vent qui se précipite et semble apporter sur ses ailes la vie de Dieu tombant du ciel sur la terre ; le vent, ce rapide messager qui emporte au loin, par ses souffles propagateurs, la emence des plantes et des fleurs.

Quels signes, demandez-vous encore, éclatent sur ce berceau ? Ce sont des langues, *apparuerunt dispartitæ linguæ* ; des langues, signes expressifs symbolisant la parole, la parole qui tend par sa nature même à la conquête de l'universel, la parole qui porte aux plus lointains rivages, par delà toutes les montagnes, tous les fleuves et tous les océans, la semence des idées, comme le vent la semence des arbres et des fleurs.

Quels signes enfin voyez-vous briller sur ce berceau, comme signes de la vocation à l'universel ? Ah ! messieurs, le plus authentique de tous, le feu ; car ces langues mystérieuses, sillon ardent de la vie de Dieu descendant sur les apôtres, ce sont des langues de feu, *apparuetunt dispartiæ linguæ tanquam ignis ;* tel est le signe le plus prophétique de la catholicité de cette vie naissante, le feu, essentiellement envahisseur ; le feu qui ne dit jamais : C'est assez ; le feu qui est la lumière, le feu qui est la chaleur, le feu qui est la force, et, comme tel, trois fois expansif. Le feu, qui brûle toujours et ne s'arrête jamais jusqu'à ce qu'il trouve quelque chose à dévorer ; le feu, l'élément le plus universel dans la création ; le feu, qui se fait par son action plus ou moins visible, mais partout réellement présente comme une catholicité dans la nature ; le feu présage à l'Eglise naissante sa catholicité dans l'humanité.

Ah ! messieurs, jamais signes ont-ils été plus que ces signes ce qu'ils doivent être toujours, c'est-à-dire révélateurs de la nature des choses ? Creusez, en effet, au fond le plus intime de ce christianisme naissant. Qu'y a-t-il là, je vous prie, aux yeux des croyants du moins ? Mais il y a tous les éléments qui appellent l'expansion et veulent conquérir l'universel, toujours l'universel. Là il y a la vérité, l'amour et la vie, la vérité divine, l'amour divin, la vie divine. Oui, là il y la vérité, la vérité qui est comme la lumière, la vérité qui veut se répandre dans le monde des esprits comme la lumière se répand dans le monde des corps. Oui, là il y a l'amour, l'amour qui est comme la chaleur, l'amour qui a l'ambition d'envahir toutes les intelligences. Oui, là il y a la vie, la vie de Dieu dans l'umanité, la vie qui est comme la séve, et comme la séve éprouve le besoin de circuler dans toute sa sphère. Là enfin, dans cette Eglise continuant le Verbe incarné, il y a la parole, organe propagateur de ces trois choses envahissantes, la parole vraiment catholique, qui éprouve le besoin de réaliser la grande prophétie : Leur parole sortira de leur bouche pour retentir par toute la terre, *in omnem terram exivit sonus eorum ;* et rien ne pourra se dérober au triple envahissement de la lumière, de la chaleur et de la vie portées par cette parole trois fois ambitieuse de l'universel.

O Eglise catholique, voilà l'idée qui a présidé au mystère de votre conception divine, l'idée de l'universel ; voilà la mission qui nous fut donnée par votre divin fondateur, la mission de l'universel ; voilà les si-

gnes qui ont brillé au jour de votre miraculeuse naissance, les signes de l'universel; voilà enfin les éléments qui constituent le mystère même de votre vie intime, lse éléments de l'universel!

Quoi d'étonnant, dès lors, qu'au moment où vous alliez être baptisée dans le sang de vos premiers enfants, vous ayez reçu au baptême un nom sans pareil, un nom sans précédent, un nom qu'une institution humaine quelconque n'eût jamais osé prendre, un nom qui était à la fois un signe et une prophétie, le signe de votre vie intime et la prophétie de votre publique histoire, alors que les apôtres, avant de se séparer pour conquérir le monde, osèrent vous nommer devant le ciel et la terre, devant le présent et l'avenir, Eglise catholiqne? *Ecclesiam catholicam.* Comment à ces douze hommes de néant, hommes sans lettres, sans philosophie, sans science, sans puissance aucune, l'idée seule d'un tel nom a-t-elle pu seulement venir? Mystère! Quelle apparence y avait-il, quelle espérance pouvait-il y avoir que cette religion encore au berceau — et dans quel berceau! — pût un jour légitimer un nom? Comment, si jeune et si petite, si méprisée, si dénuée de tout prestige humain et de force humaine, osait-elle prendre un nom qui eût fait reculer même la puissance et le génie conspirant pour la fondation des plus grandes choses? Et comment se fait-il que nulle autre religion, même en son plein développement et en pleine possession de sa domination, n'a jamais même songé à se donner un tel nom?

Et pourtant, rien n'est plus certain, ce nom sans second dans l'humanité, l'Eglise le prend, et elle le prend même avant tout développement, avant son expansion historique et son règne public; elle le prend dans l'ombre de son berceau, et, si je le puis dire, du fond même de son néant, et elle le prend dans cette obscurité même de son présent comme un défi jeté à l'avenir. Oui, dit-elle du fond même de ce néant d'où elle sort à peine, je me nomme catholique, c'est-à-dire, l'universelle; catholique, c'est mon nom, mon nom propre et incommunicable; ainsi m'ont nommée mes apôtres, aussi obscurs, aussi impuissants, aussi *néant* que moi-même; ils m'ont baptisée de leur sang; ils ont dit, autour de mon berceau, le grand mot de mon avenir: *Ecclesiam catholicam!* Et ce nom, signe authentique de cette vie divine que je sens tressaillir dans mon sein, ce nom pour moi est plus qu'un nom; c'est une prophétie, c'est l'infaillible prophétie de mon avenir. Ce nom invincible, on essayera de me l'arracher; il sera plus fort que tout. En vain l'erreur, en vain les hérésies, en vain les révolutions organiseront contre ce nom une conspiration permanente; il demeurera à jamais; il demeurera de siècle en siècle, pour être la justification de mon passé comme il est aujourd'hui la garantie de mon avenir, partout et toujours la démonstration publique de mon incomparable histoire.

Ainsi tout, dans l'Eglise, même en faisant abstraction de son histoire,

révèle la religion née pour l'universel et appelée à devenir et se faire au dehors ce qu'elle est au dedans, la religion vraiment digne de guider le monde parce qu'elle sera catholique.

Et maintenant, messieurs, regardons dans l'histoire, et, sans craindre ses démentis apparents, disons hardiment : La catholicité n'est pas seulement dans l'Eglise une idée, une conception, un nom, une ambition ; c'est un fait. L'universalité a été montrée d'avance à tous les horizons de l'avenir ; l'avenir est devenu l'histoire. La voix du fait accompli a répondu à la voix de la prophétie, et la catholicité, en possession du monde et en pleine lumière de l'histoire, crie partout : Me voici, je suis l'*universelle.*

Mais ici, je le sais, se rencontre devant moi une difficulté qui s'estime invincible. Où donc est-elle votre universalité ? Parcourez l'univers. Que de frontières religieuses, que de cultes multipliés, que de temples divers ! Que de rivages encore où la catholicité n'a pas posé le pied ! que de déserts encore qui n'ont pas entendu sa voix ! que de peuples encore où jamais n'a retenti son nom ! Et puis, même en face de cette religion qui prend comme sa propriété ce nom ambitieux, que de régions qui, par leur étendue, semblent vous disputer l'honneur de l'universel et donner à votre catholicité des démentis éclatants !

Cette difficulté, qui peut-être offusque parmi vous plus d'un esprit prévenu par elle, disparaît vite, si l'on se fait de la catholicité historique une idée exacte. Il est evident, messieurs, que la catholicité, à tous les instants de sa vie, ne peut être acceptée comme un fait matérial en équation parfaite avec la triple étendue de l'espace, du temps et de l'humanité. Qui oserait dire que, pour justifier son nom, dès le lendemain de la Pentecôte l'Eglise devait être en possession intégrale des espaces, des siècles et des peuples ? Lorsque les apôtres, avant de se séparer pour prendre du monde une possession effective, proclamaient dans le symbole l'*Eglise catholique*, qui croira que les apôtres entendaient proclamer la catholicité comme un fait accompli ? Et le Christ, dans sa prise de possession du monde, se devait-il à lui même de multiplier à ce point le miracle que, du jour au lendemain, une universalité qui devait avoir des hommes pour instruments, la terre pour théâtre et les siècles pour durée, dût se révéler comme un fait instantané ? Qui ne voit où pousserait ici, de conséquence en conséquence, une exigence que rien ne justifie ? Manifestement, le plan conçu dans l'idée de Dieu emportait un développement, et tout développement dans l'espace, dans le temps et dans l'humanité, est, sous ce triple aspect, essentiellement successif et volontiers je dirais ici avec un libre penseur : " Le temps est le *coefficient* de toute chose qui se développe dans l'espace et la durée."

Le contraire aboutirait à l'absurde multiplié par l'absurde ; car, pour

donner raison à ces exigences superbes du gènie de l'objection, il faudrait que Dieu prît l'étrange résolution de se passer du temps, de l'espace et de l'humanité, dans ce qu'il fait dans le temps, l'espace et l'humanité. Vous le voyez, messieurs, ce que la raison ici peut exiger se réduit précisément aux proportions du fait tel qu'il s'accomplit et se produit dans l'histoire : une catholicité en puissance, se développant dans le fait, devenant de plus en plus l'histoire, gardant de siècle en siècle, avec une plénitude morale, la tendance à l'universalité et la force indéfectible de la conquérir toujours, et la conquérant, en effet, toujours d'avantage ; " Eglise toujours répandue et toujours prête à se répandre", selon la belle remarque d'un auteur ; toujours étendue et indéfiniment extensible dans les trois sphères de l'espace, du temps et des âmes ; toujours en possession de lieux, de siècles et d'hommes déjà conquis, mais toujours conquérant d'espaces, de temps et de peuples nouveaux.

En un mot, messieurs, une catholicité vivante et se dilatant, comme la vie, par un progrés lent, insensible quelquefois, mais réel toujours ; la vie même de l'unité se déployant dans ce triple empire de l'universel, et la catholicité intime, qui est de l'essence de l'Eglise, faisant sans cesse au dehors son expansion nécessaire et, si je le puis dire, son explosion spontanée : voilà, messieurs, en quoi gît le mystère de la vraie catholicité ; et celle-ci, il n'est pas difficile de vous en montrer le fait resplendissant sur les hauteurs de l'histoire.

II

Et d'abord, voici un fait qui frappe par son évidence ; c'est la catholicité dans l'*espace*, l'universalité morale de fait jointe à un mouvement d'universelle expansion.

Encore couchée, comme un enfant dans son berceau, l'Eglise abrégée dans douze hommes laisse éclater ce besoin d'envahissement, cette passion de la catholicité qui doit être l'ambition de toute sa vie. Voyez plutôt. Déjà son regard s'étend pour mesurer la terre et son cœur s'ouvre pour l'embrasser. Il avait été dit à ces hommes de rien : " Vous irez non-seulement jusque dans Samarie et jusqu'aux confins de la Judée ; vous irez jusqu'aux extrémités du monde, et partout vous serez mes témoins." Aussi, voyez ce qui arrive. A peine la vie de Dieu était tombée dans le cœur de ces douze hommes, que ce cœur s'ouvre à des ambitions de conquêtes telles qu'on n'en avait jamais vu dans l'humanité, non-seulement dans de tels hommes, mais dans les hommes même les plus ambitieux par leur nature et les mieux préparés par leur puissance et le cours des événements à la conquête du monde.

Vous diriez une force irrésistible qui pousse du dedans au dehors cette vie miraculeuse ; vous diriez une voix divine qui crie du fond de ces cœurs : *Fac mihi spatrum!* Portes de l'espace, ouvrez-vous et laissez passer la vie qui a le besoin et le devoir d'aller partout, à l'orient et à l'occident, au midi et au septentrion ; laissez la marcher ; que dis-je ? laissez-la courir, voler et se répandre de distance en distance, avec la rapidité de l'étincelle électrique. Voyez-la, en effet, courir et circuler par le monde, cette vie nouvelle, impatiente de la limite comme le souffle de la vapeur, prête à dévorer l'espace et frémissant de sa captivité tant qu'elle n'aura pas pris de la terre une possession absolue. L'empire romain, tout à coup, sent que quelque chose d'inconnu l'envahit et le pénètre de toutes parts ; c'est comme un sang nouveau qu'il croit sentir circuler dans ce vaste corps dont les membres allaient toucher à toüs les bouts du monde civilisé. Et quelques siècles sont à peine passés que cette vie, qui n'a pour elle ni une impulsion humaine, ni un ressort humain quelconque, a fait le tour du monde alors connu. Ah ! cette vie elle avait pris, pour s'étendre, mieux que les ailes de l'aigle ; elle avait pris les ailes de la vérité et de l'amour, et elle avait volé d'un vol si rapide et en même temps si universel que bientôt, de tous les sommets du monde, on put l'apercevoir. Et j'entends ses docteurs qui, il y a quinze siècles, déjà acclamaient la prodigieuse étendue de cette vie et déjà proclamaient comme un fait public non-seulement l'existence et la vitalité, mais la catholicité de cette Eglise qui portait ce nom sublime et déjà réalisait son nom. J'entends saint Augustin qui publie le grand fait : " L'Eglise, dit-il, s'élève et s'étend dans tout l'univers, et elle ne cessera de s'étendre jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un seul lieu où ne se trouve l'Eglise de Jésus-Christ." Que dis-je ? bien avant Augustin j'entends saint Irénée, dans son enthousiasme, saluant la vie catholique déjà florissante sous tous les cieux et sur tous les rivages alors connus.

Je ne démontre pas en ce moment le miracle qui éclate en ce phénomène. Je constate un fait, l'explosion de la force catholique, et cette force intime de l'Eglise se manifestant elle-même et par elle-même dans une catholicité réelle, et cette marche conquérante devenue l'universelle conquête.

Et remarquez-le bien, messieurs, cette marche ne s'arrêtera pas. En se voyant devenue tout à coup aussi large, plus large que l'empire, cette vie eût pu dire, ce semble : Arrêtons-nous ; nous n'irons pas plus loin. Ah ! sans doute, pour une vie humaine, c'était assez ; pour la vie divine, c'était trop peu ; il lui fallait le monde, et tout grand qu'il fût, l'empire n'était pas à la mesure du monde. Aussi voyez comme à tous les avant-postes de la catholicité déjà faite, la vie catholique, toujours plus ambitieuse de l'espace, frémit entre les frontières de l'empire en s'écriant : " Encore plus loin." Au milieu de cet immense chaos des invasions barbares, dans ce va-et-vient des grandes armées, dans ce flux et ce reflux des peuples qu

de tous côtés débordent pardessus les frontières de l'empire, la catholicité est plus ambitieuse et plus envahissante elle-même que ne le sont les barbares. Ceux-ci envahissent les corps ; elle envahit les âmes. A mesure que le flot montant des barbaries vient déborder sur l'empire, portant partout le massacre et la mort, la vie catholique déborde de l'empire à travers toutes les barbaries, portant partout la lumière et l'amour, et rien n'est curieux, dans cette phase tourmentée de la vie catholique, comme de voir par delà les frontières de la civilisation contemporaine cette légion de conquérants apostoliques que je ne puis même nommer, la croix dans une main et le bréviaire dans l'autre, courant de peuple en peuple, de race en race, de barbarie en barbarie, porter dans les ténèbres et les glaçons du Nord la divine lumière de la vérité et le feu sacré de l'amour.

Et plus tard, lorsque l'Europe, traversée en tout sens par des souffles orageux, s'ébranlera par des secousses inouïes et verra devant elle s'ouvrir des horizons nouveaux, la catholicité, blessée et mutilée au dedans par les violences complices de l'erreur et des passions, prendra vers les régions les plus lointaines un gigantesque essor. On la verra, cette vie, pressant ses barrières pour trouver une issue, se précipiter par toutes les voies ouvertes, comme l'air précipite dans le vide qu'il rencontre sa force comprimée, elle volera sur la proue des navires des Christophe Colomb et des Vasco de Gama, plus hardie que les plus hardis des navigateurs et mille fois plus ambitieuse de voir se lever devant elle des rivages inconnus et des mondes inexplorés. Et tous les Pauls et tous les Xaviers de ce temps-là s'élanceront sur les navires de l'Espagne et du Portugal, et bientôt de la France, pour conqnérir à la vie catholique ici une province, là un royaume ou un monde de plus. Si bien que les grands coups qui ont frappé en Europe la vie catholique ne feront que la faire refluer, comme une mer qui peut se déplacer, mais qui ne peut tarir, jusqu'aux extrêmes limites de l'Asie. Et la Chine, et le Japon, et les Indes, et Madagascar, sans parler du reste, verront en tressaillant la vie catholique battre leurs rivages et fleurir sous leur ciel.

Et aujourd'hui, si vous doutez encore des catholiques ambitions de cette vie sans pareille, je vous dirai : Prenez en main la carte du monde; suivez du regard et marquez du doigt, aux frotières les plus reculées, tous les postes occupés par tous les vaillants pionniers de la vie catholique, héroïques soldats de la grande armée de nos missions étrangères, et dites, si vous voulez, que la catholicité s'arrête, qu'elle a trouvé ses colonnes d'Hercule et dit le *nec plus ultra* de sa propagation.

Ah ! voici bien surtout ce qui, dans l'Eglise catholique, atteste, au dix-neuvième siècle comme dans tous les siècles, l'invincible besoin et la vocation divine d'être ce qu'elle se nomme, c'est-à-dire, universelle ! A l'heure où je vous parle, debout aux plus lointains rivages, l'Eglise, par les voix

des mille héros travaillant à reculer les limites de son royaume, crie à tous les vents du ciel : " Plus loin, encore plus loin. " Comme Alexandre, insatiable de conquêtes, mais mieux que lui sûre de conquérir toujours davantage, même après avoir étendu, comme nulle religion ne le fit jamais, le cercle de ses conquêtes, elle regarde et elle aspire *au delà*. Oui, tendre toujours au delà, appeler dans le vrai royaume du Christ, c'est-à-dire, dans son propre sein, encore des cités, encore des provinces, encore des royaumes, encore des mondes, c'est ce qu'a toujours fait l'Eglise et c'est ce qu'elle fait encore aujourd'hui et plus que jamais. Tandis que partout l'anti-catholicisme travaille à la déraciner de la vieille Europe et l'attaque—et avec quel acharnement, vous le savez,—l'Eglise fait ces deux choses prodigieuses : elle résiste en Europe et elle s'étend au delà. Au delà, c'est sa devise ; au delà, c'est son ambition ; l'Eglise, dans le sens le plus vrai, c'est la religion de l'*au delà*.

Et ce qu'il faut ici remarquer, dans cette prise de possession de l'espace ce n'est pas la matérialité pure du fait, c'est-à-dire, la réelle expansion dans l'espace. Ce qui est surtout digne d'être mérité, c'est, dans cette réelle possession de l'espace, l'universelle aptitude pour embrasser tout ce qui est dans l'espace, tous les climats, toutes les races, toutes les nationalités, sans jamais s'arrêter à tel climat, à telle race, à telle nationalié, et sans rien exclure de son sein et de son action régénératrice.

Les autres religions ressemblent à certaines plantes qui n'ont qu'un sol pour germer, un ciel pour s'épanouir, un soleil pour mûrir ; hors de ce sol et loin de ce ciel, privées de ce soleil, elles languissent aujourd'hui et elles meurent demain. Pourquoi notre vie peut-elle germer en tout sol, fleurir sous tous les cieux et mûrir à tout soleil ? Ah ! messieurs, pour cette raison bien simple, parce que Dieu l'a créée catholique et qu'il lui a donné le tempérament de la catholicité, la puissance de vivre partout, parce qu'elle a la vocation et l'obligation d'aller partout. Toute longitude et toute latitude est la patrie de la catholicité, et elle y trouve son sol, son ciel, et son soleil.

Les autres religions semblent porter le signe de telle race et le caractère de telle zone de l'humanité. Il est des religions prodigieuses par leur étendue, et qui, depuis trois mille ans de règne exclusif sur les vastes peuples de l'Asie, n'ont pu parvenir encore à se faire en Europe un seul disciple de leur culte, un seul adorateur de leur Dieu. Pourquoi notre vie a-t-elle la puissance d'entrer dans l'âme et le cœur de toutes les races humaines sans distinction aucune ? Pourquoi surtout sait-elle faire sortir de toutes ces natures si diverses d'origine, de langage, de couleur et de sang, la même beauté de mœurs, les mêmes fleurs de vertus, les mêmes fruits de sainteté ? Pourquoi ? Parce qu'elle est la vie catholique, et comme telle appelée à régénérer et à transformer toutes les races dans la grande vie d'un même Christ.

Il est enfin des religions qui portent le nom et qui marchent sous le drapeau d'un même peuple. Une nation se lève et dit : j'ai mon dogme moi, moi l'Angleterre, moi la Russie, moi la Prusse, moi la Suède. Et pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi une religion se proclame-t-elle nationale ? Parce qu'elle n'est pas catholique, c'est-à-dire, universelle ; parce qu'elle est un fragment, non un tout, une pierre détachée par la main de l'homme non un édifice fondé par la main de Dieu, parce qu'elle n'est pas le grand arbre, mais un rameau séparé. Le jour où Constantinople a dit : Le christianisme, c'est moi : le jour où l'Angleterre a dit : Le christianisme, c'est moi ; le jour où Saint-Pétersbourg a dit : Le christianisme, c'est moi : ce jour-là, l'honneur de la catholicité, la gloire de l'universel se sont enfuis de ces grands empires ; eux-mêmes se proclamaient fragments, fragments énormes, si vous voulez, mais enfin fragments. Et pourquoi l'Eglise dont nous sommes les fils n'aura-t-elle jamais dans l'humanité cette souveraine humiliation, se proclamer *nationale* ? Pourquoi repoussera-t-elle partout et toujours un nom d'homme, de cité ou de peuple ? Parce qu'elle se sent catholique, c'est-à-dire, universelle, et que jamais le prestige du plus grand des peuples ni de la plus grande épée ne lui fera appliquer avec le nom l'honneur qui est le sien, l'honneur de l'universalité.

III

Ainsi, messieurs, l'Eglise possédant réellement l'espace, l'envahissant toujours, et toujours aspirant à l'envahir davantage, et partout en rapport efficace avec tout ce que renferme l'espace : telle est la seconde sphère où la catholicité se déploie. Et voici la troisième : être, par sa durée, en possession des temps et en rapport efficace avec tous les temps qu'embrasse sa durée.

Manifestement, la même raison qui demande que l'Eglise soit en rapport effiicace avec tous les espaces exige qu'elle soit en rapport, et en rapport efficace, avec tous les temps. La religion que nous cherchons, c'est l'institutrice que Dieu a créée tout exprès pour élever l'humanité comme une mère son enfant. Dès lors il faut que cette religion l'accompagne toujours, et toujours, comme une mère, la porte dans ses bras ou marche devant elle pour guider tout ensemble et encourager ses pas. Mais qui aura tout à la fois et cette prétention et cette puissance, répondre et suffire à tous les temps, être de tous les âges de l'humanité, et toujours répondre aux besoins de l'humanité ? C'est une étrange ambition ; et pourtant c'est la miraculeuse histoire de l'Eglise.

Prenez-la cette Eglise, en pleine lumière de son histoire, en pleine pos-

session de son présent. La voilà telle que je l'ai montrée sous vos regards, attaquée, mais debout ; toujours assaillie, mais toujours vivante Depuis bientôt deux mille ans, pas un jour, pas une heure qui ait suspendu sa pleine possession de l'humanité. Depuis le premier jour de cette existence deux fois millénaire, pas une génération qui ne l'ait vue ; car elle est toujours et partout visible ; sa visibilité est le nécessaire rayonnement de sa catholicité ; ce qui est partout et toujours ne pouvant pas n'être pas vu. —Parcourez à vol d'aigle les sommets de l'histoire ; depuis qu'une religion s'est rencontrée ornée de cet incomparable nom *Eglise catholique*, si vous le pouvez, trouvez dans le tissu si serré et si brillant de ses jours un fil qui se rompt. Dans cette présence visible et dans cette action efficace de l'Eglise au sein de l'humanité cherchez une lacune, un vide, un quart d'heure d'interruption, une solution de continuité quelconque. Il n'y en a pas .De Pie IX à saint Pierre, suivez, d'anneau en anneau, la longue chaîne de la papauté ; cherchez un anneau qui se brise. Vous ne le trouverez pas. Grande image ou plutôt grande réalité de la catholicité dans le temps.

Remontez enfin, d'étape en étape, au point de départ de cette voyageuse du temps, au commencement de ce long présent de deux mille ans.

Vous voilà à Bethléem ; vous voilà devant cette crèche qui porte, avec l'enfant Dieu, le christianisme abrégé, ou plutôt vous voilà au sommet du Calvaire, la plus haute cime de l'histoire de l'Eglise et de l'histoire du monde, ce qu'on nomme bien le point de jonction des deux versants de l'histoire. Je monte en effet à ce sommet illustre ; de là je regarde dans le passé, à travers quatre mille ans, jusqu'aux portes fermées de l'Eden primitif, et voici que ce magnifique présent de l'Église ne m'apparait que comme le prolongement et la consommation de son passé, et que toute cette histoire n'est que le splendide accomplissement de la prophétie. J'entends les grandes voix des prophètes ; toutes les voix se font écho de siècle ; toutes annoncent l'avénement de l'Eglise universelle ; et David, et Isaïe, et Jérémie, et Daniel, et Malachie saluent, dans le lointain de l'histoire des peuples nouveaux, le royaume universel, l'empire universel, l'institution universelle. La synagogue la prépare, la Bible la prophétise, tout le peuple de Dieu la figure et l'annonce. La catholicité remplit le monde de sa prophétie avant de le remplir de son histoire.

Ainsi de siècle en siècle, du haut du Calvaire jusqu'au berceau du monde, vous suivez le sillon éclatant des lumières qui la montrent, et vous entendez, d'échos en échos, le chœur de toutes les voix qui prophétisent son avènement, exaltent sa gloire et acclament dans l'humanité son règne universel.

Il y a donc une présence de l'Eglise catholique même de l'autre côté du Calvaire. De l'Eden au Golgotha, on la voit venir dans des routes

pleines de lumières prophétiques et à travers des évènements pleins d'images et de réalités figuratives. Et je ne suis pas étonné de voir aujourd'hui nos grands historiens de l'Eglise commencer au berceau du genre humain l'histoire de l'Eglise universelle. Et, à vrai dire, si son berceau proprement dit est à Bethléem, au Calvaire ou au cénacle, sa généalogie remonte, comme celle du Christ lui-même, de patriarche en patriarche, jusqu'à la naissance de l'humanité. Adam et Eve, dans leur gloire et surtout dans leur chute, prophétisent l'immortelle union de la nouvelle Eve et du nouvel Adam, père et mère du siècle futur ; et Dieu lui-même la montre de loin par l'étonnante parole qui prophétise dans le désastre de la chute le mystère de la réparation.

Ainsi, comme de ce côté du Calvaire il n'y a pas de solution à l'histoire qui raconte l'universelle, de l'autre côté du Calvaire il n'y a pas de solution à la prophétie qui l'annonce. Et tandis que, vue dans son passé, elle a pour elle quatre mille ans de prophétie, et dans son présent près de vingt siècles d'histoire, elle vit et se soutient par une parole qui ouvre devant elle les longs siècles de son avenir, horizons indéfinis qui reculent devant ses yeux à mesure qu'elle avance, et qui n'ont d'autre limite que la limite posée aux siècles eux-mêmes par le maître du temps et de l'éternité : " Et voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles." Parole doublement miraculeuse, prodigieuse prophétie annonçant une telle histoire, prodigieuse histoire justifiant une telle prophétie, et l'une et l'autre ouvrant devant l'Eglise les perspectives d'un tel avenir : *Ecce vobis cum sumusque ad consummationem sæculi.*

Ainsi l'Eglise était hier, elle est aujourd'hui et elle sera demain, dans tous les siècles, comme le Christ lui-même ; elle sera jusqu'à la fin ce que le Christ l'a faite au commencement, catholique dans le *temps* comme dans l'espace, dans la durée comme dans l'étendue. Et cette catholicité des siècles devenue sa possession terrestre ne quittera son long combat du temps que pour entrer en triomphe dans son éternité, et réaliser là-haut, par la consommation de tous les saints, la catholicité triomphante dans un jour sans déclin, à la lumière d'un soleil qui ne se couchera plus.

Et ce qu'il faut surtout ici remarquer, c'est qu'en même temps que l'Eglise a la puissance d'être dans tous les siècles, elle a la puissance plus merveilleuse encore de s'adapter à chaque siècle, et de répondre dans chaque siècle à chacun de ses besoins.

Cette prodigieuse élasticité d'action dans l'immutabilité de son dogme et de son institution, cette extensibilité indéfinie qui, sans briser le cadre inflexible de l'un et de l'autre, lui permet de se mettre au niveau de toutes les situations et à la mesure de toutes les exigences et de tous les besoins légitimes que les siècles apportent avec eux en passant devant elle, est le

signe le plus divinement authentique de la vraie catholicité. Cette puissance manifeste de demeurer en communion efficace avec l'humanité de chaque siècle, et de se mettre en relation effective avec toutes les générations qui se succèdent sans se ressembler, et se posent devant l'Eglise toujours ancienne avec des aspirations, des exigences et souvent des misères toujours nouvelles, en un mot la perpétuité dans la suffisance et la permanance dans l'actualité : tel est le signe éclatant, telle est l'essence constitutive d'une religion vraiment catholique ; et c'est la condition absolument nécessaire de la religion directrice de l'humanité et institutrice des générations humaines. Vous n'êtes que pour un siècle, pour une époque, pour une phase de l'humanité ; retirez-vous. Vous n'êtes pas en permanance d'efficacité et d'actualité ; retirez-vous. Exclusive et partielle dans le temps, comme d'autres le sont dans l'espace, vous êtes un fragment, vous aussi ; vous n'avez pas le signe de la vraie catholicité.

Aussi, ce que l'adversaire en tout temps, et aujourd'hui en particulier, essaye surtout de dénier à l'Eglise catholique, c'est cela même, c'est la permanence de son actualité, c'est la perpétuité de sa suffisance pour répondre aux besoins, aux aspirations et aux exigences de l'humanité nouvelle. Eglise et religion du passé, oui ; Eglise et religion du présent, soit ; Eglise et religion de l'avenir, non ; non, jamais plus cette religion du passé ne s'élèvera à la hauteur de l'avenir et jamais plus elle ne sera au niveau de ses besoins. Arrière la religion qui ne comprend plus le siécle et que le siècle ne comprend plus ; arrière la religion qui excommunie la société moderne de ses dogmes anciens et que la société moderne excommunie de ses progrès nouveaux. Ainsi on proclame l'antagonisme de l'Eglise ancienne avec l'humanité nouvelle ; on décide son insuffisance intellectuelle, scientifique, philosophique, sociale, sociale surtout ; on organise contre elle l'universalité de la proscription et de l'excommunication ; on appelle sur sa tête couronnée de la majesté de tant de siècles et de la gloire de tant de bienfaits, l'ostracisme de l'opinion et l'irrévocable anathème du suffage universel ; on pose devant elle le *nec plus ultra* de sa suffisance aux besoins nouveaux de l'humanité, et on lui dit : C'est assez, vous n'irez pas plus loin ; laissez à un autre christianisme que le vôtre la mission de guider l'humanité dans ses voies.

Ainsi on pose à la catholicité de l'Eglise des barrières dans le temps, des frontières dans la durée.

Que fait l'Eglise catholique en entendant ces discours de l'ingratitude et de l'injustice retentissant dans le vent du siècle ? Elle sourit du sourire des immortelles, et elle dit : Nous allons voir. Elle passe majestueuse et sereine comme une fille de l'éternité, et prenant dans ses bras maternels, comme un enfant de l'exil, l'humanité du présent ainsi que l'humanité du passé, elle la retient sur son cœur toujours vivant et toujours aimant ; elle

la couvre de ses bienfaits, de ses dévouements et de ses sacrifices ; elle lui ouvre au plus intime d'elle-même des sources toujours plus profondes de lumière et d'amour ; elle révèle au grand jour, pour secourir toutes les misères et répondre à tous les besoins, des ressources qu'on ne lui connaissaissait pas encore. Continuant vers l'avenir, de bienfait en bienfait, sa marche catholique, elle traverse d'un pied léger, mais avec une force invincible, tous les régimes qui gouvernent les sociétés et toutes les situations qui lui sont faites dans l'humanité, la persécution, la protection, la liberté, et elle y fait éclater aujourd'hui comme hier son indéfectible puissance et son immortelle actualité.

Ainsi l'Eglise montre, pour suffire à tous les temps comme à tous les espaces une aptitude qui ne se dément jamais ; et emportant toujours avec elle, du présent dans l'avenir, son indéfectible actualité elle démontre qu'elle a, dans le temps comme dans l'espace, la vocation de la catholicité ; et elle dit en se déployant dans ces deux sphères qui s'embrassent l'une et l'autre : Je suis l'universelle.

IV

Nous pourrions nous arrêter ici, ce semble. La catholicité historique de l'Eglise éclate dans ces deux grandes dimensions, partout et toujours visible, universalité dans l'espace, universalité dans le temps. Mais ces deux universalités se complètent par une autre moins visible peut-être aux regards de la multitude, mais plus intéressante et plus démonstrative pour les hommes graves et les esprits méditatifs : je veux dire l'universalité dans *l'humanité*. Ici apparaît la quatrième sphère où se déploie la catholicité, et que j'appelle la sphère des âmes. Voici, en effet, dans l'Eglise une catholicité que vous ne remarquez pas assez : voici la religion qui parle à toutes les âmes ; voici la religion qui, dans toutes les âmes, saisit et gouverne toutes les facultés.

Ce qu'il faut bien remarquer ici, en effet, tout d'abord, c'est que la religion, pour remplir sa fonction suprême et atteindre son but sublime, doit, dans les espaces et dans tous les temps, embrasser toutes les âmes. Oui, enseigner toutes les âmes, éclairer toutes les âmes, gouverner toutes les âmes, régénérer toutes lès âmes, est-ce que vous ne comprenez pas, messieurs, que là doit être la première et dernière ambition de la religion appelée à marcher à la tête de l'humanité comme une divine impératrice, ou à la tenir dans ses bras comme une tendre mère et une divine institutrice ? Quoi ! pas une âme qu'elle ne doive avoir l'ambition de se soumettre à son maternel empire ? Non, pas une ! Et pourquoi une âme, une seule, seraitelle exclue de cette maternité universelle et de cette royauté sans limite créée tout exprès pour le gouvernement des âmes ? Pourquoi une seule

âme excommuniée par cette religion dont toute la raison d'exister sur la terre est précisément l'universelle communion des âmes !

Eh bien, en dehors de l'Eglise catholique, où donc la trouvez-vous cette doctrine, cette institution, cette Eglise, cette religion qui est pour toutes les âmes ? Ne parlons pas des philosophies ; elles sont pour une élite d'âmes, c'est-à-dire, pour un groupe imperceptible et comme un infiniment petit dans la grande masse humaine. Ne parlons que des religions, des institutions religieuses, des communions religieuses. Les religions de l'extrême Orient sont pour des castes, et les religions de l'Occident sont pour des catégories humaines, des gouvernements humains, non pour l'humanité. Pour qui le protestantisme, avec ses groupes multiformes et ses fractionnements indéfinis ? Le protestantisme, fidèle à son principe, n'est pas et ne peut pas être populaire ; l'universalité des âmes lui échappe. Qui a pu croire et qui osera dire qu'un système religieux qui pose comme un principe, et impose comme une loi l'examen rigoureusement individuel des mystères les plus profonds et des textes les plus obscurs, puisse jamais devenir la religion de toutes les âmes et le gouvernement universel de tous les esprits ?

Ah ! pour enseigner toutes les âmes et pour être comprise de toutes les âmes, il n'y a vraiment que vous, ô Eglise catholique, vous la vraie mère universelle, vous dont la maternité a quelque chose de la largeur de l'amour et de la paternité de Dieu, vous qui êtes pour toutes les âmes comme le soleil est pour toutes les plantes. Oui, toutes les âmes, les plus grandes et les plus petites, âmes de savants et âmes d'ignorants, âmes de riches et âmes de pauvres, âmes de rois et âmes de pâtres, se rencontrent et s'embrassent en vous, éclairées de la mêmé vérité dans le fraternel honneur d'une même et sublime égalité.

Telle est, en effet, la divine originalité de votre doctrine et de votre enseignement, qu'ils s'élèvent jusqu'à la hauteur du génie en demeurant au niveau de l'intelligence populaire ; comme tout ce qui est divinement universel, touchant à ce qu'il y a de plus haut sans se dérober à ce qu'il y a de plus bas ; pareils à la lumière du soleil, qui inonde à la fois de ses flots et le chêne des plus hautes montagnes et la plus humble fleur des champs, embellis et fécondés par les mêmes rayons. Action vraiment catholique de la vérité divine sur les âmes humaines, s'étendant si bien d'une extrémité à l'autre du monde des intelligences, que le même homme sent sur lui et en lui cette catholicité de la vérité qui l'enveloppe de toutes parts ; si bien que Bossuet, l'aigle de la pensée catholique, même aux plus hautes cimes où monte son génie, se retrouve dans la simplicité de l'enfance, et que l'enfance, dans sa simplicité, s'élève comme Bossuet, s'illumine au même soleil et voit les mêmes clartés.

Ah ! messieurs, parler à toutes les âmes, être compris de toutes les

âmes, illuminer également toutes les âmes, quel signe de catholicité et quelle démonstration de suffisance pour guider toute l'humanité ! Mais il y a pourtant ici quelque chose de plus remarquable et de plus universel encore, et que je ne puis qu'indiquer en passant : dans toutes les âmes, atteindre, saisir et maîtriser, par la plus suave domination, toutes les puissances et toutes les facultés, toute l'intelligence par la puissance de la doctrine, tout le cœur par la puissance de l'amour, toute la volonté par la puissance de l'autorité, toute l'imagination par la puissance de l'art et de la beauté, tous les sens eux-mêmes par la pompe du culte et le glaive de l'austérité, tout l'homme enfin par la puissance incomparable de son universalité.

V

Enfin, messieurs, pour toucher ici au dernier sommet de mon sujet, j'ai besoin de vous dire qu'il est une sphère supérieure où la catholicité brille de son suprême éclat ; c'est la sphère rayonnante de la vérité elle-même. Dans tous les espaces, dans tous les temps, à toutes les âmes enseigner toute la vérité, *omnem veritatem*, tel est l'idéal de la vraie religion, de la religion illuminatrice de l'humanité entière.

L'humanité, en effet, n'a pas soif seulement de telle ou telle vérité : elle a soif de la vérité ; et pour vivre de sa vie pleine, il la lui faut tout entière, toute la vérité philosophique, toute la vérité morale, toute la vérité sociale, toute la vérité religieuse. Tout ce qui ne lui donne qu'une part de la vérité la déshérite, la mutile, la blesse et, plus ou moins, la condamne au rachitisme de la vie. Les grandes fleurs de la terre ne croissent et ne s'épanouissent que sous les pleins rayonnements de leur soleil ; l'humanité, la plus belle et la plus grande fleur de la création, n'a toute sa grandeur et toute sa beauté que sous les rayonnements de la vérité pleine.

Or l'Eglise seule offre ce rayonnement total de la vérité intégrale, de la vérité vraiment catholique.

L'Eglise catholique embrasse tout entière la sphère de la vérité dogmatique, morale et religieuse. L'Eglise catholique, c'est l'universalité de l'affirmation ; c'est la catholicité du vrai. Chaque philosophie, chaque système, chaque religion affirme quelque chose, si elle n'est l'absolue négation ; l'Eglise affirme tout, toute la vérité dogmatique, toute la vérité morale, toute la vérité sociale, toute la vérité religieuse. Comme son divin fondateur, elle a la plénitude de la vérité, parce qu'elle est le Christ lui-même parlant dans l'humanité et redisant partout, toujours et à tous : *Ego sum veritas ;* non pas une portion de la vérité, mais la vérité, toute la vérité ; car je suis le Verbe, c'est-à-dire, la raison de Dieu se révélant

aux âmes humaines. Tout ce qui n'est pas elle nie ou retranche quelque chose ; elle ne nie et ne retranche rien. Tout ce qui n'est pas elle est fragment ; elle seule est l'édifice, tout l'édifice de la vérité ; elle est la vérité pleine. Son symbole est vraiment catholique, parce qu'il est adéquat à la vérité et qu'il exprime le Verbe total.

Depuis le premier mot de ce symbole : *Je crois en Dieu créateur*, jusqu'à son dernier mot : *Je crois à la vie éternelle*, l'Eglise catholique croit tout, affirme tout, prêche tout, défend tout, combat et au besoin meurt pour tout faire triompher. Tandis que les religions humaines emportent avec elles les fragments de vérités, dernières épaves de la foi naufragée, derniers débris du symbole mutilé, l'Eglise catholique se dresse et demeure face à face avec toutes ces ruines, comme l'édifice harmonieux où toutes les vérités se répondent et s'accordent. Tandis que toutes ces religions diminuées s'en vont, emportant dans leurs ténèbres quelques rayons détachés du grand foyer du vrai, l'Eglise, planant sur tous les espaces, tous les temps et toutes les âmes, verse partout, toujours et sur tous le rayonnement de la vérité pleine, parce qu'elle en garde le foyer tout entier. Comme le Verbe, dont elle est le réflecteur universel, elle dit, elle aussi : Je suis la lumière du monde, *ego sum lux mundi*, non pas cette lumière ou cette autre, mais la lumière, toute la lumière, lumière universelle et vraiment catholique de notre monde humain, comme le soleil est la lumière universelle et vraiment catholique de notre monde planétaire ! Quelle ambition, grand Dieu ! et qui jamais a conçu cette idée et révélé cette prétention à nulle autre pareille : étendre sur tous les espaces, sur tous les siècles, sur toutes les âmes le faisceau inextinguible et à jamais inaltérable de la lumière nécessaire à toute intelligence ? Et c'est la divine ambition de l'Eglise catholique !

Et ce qui justifie cette étrange ambition et met ici le comble au prodige, c'est que depuis que toutes les philosophies et toutes les religions rivales, offusquées par cette grande lumière, cherchent à donner à cette catholicité du vrai dans l'Eglise de Dieu les démentis de l'histoire, jamais elles n'ont pu surprendre l'Eglise non-seulement, comme nous le disions naguère, dans l'enseignement d'une seule erreur morale, mais même dans l'enseignement d'une seule erreur dogmatique, sociale ou religieuse.

L'Eglise, dans la sphère où elle a mission d'enseigner, est vierge de toute erreur doctrinale. Et voilà surtout, croyez-le bien, ce qui explique contre l'Eglise l'universalité de la contradiction, de l'antagonisme et de la haine. Chaque philosophie et chaque religion, par la vérité qu'elle nie, blesse l'Eglise du glaive de sa négation ; et l'Eglise, de son côté, la blesse et tôt ou tard la tue du glaive de son affirmation. Tous sont contre elle et elle contre tous ; et elle emporte après elle,

comme la divine manifestation de sa catholicité l'universalité de l'attaque, de la haine et de l'hostilité ; cortège vraiment glorieux, le seul digne d'accompagner en sa route la majesté de l'universelle.

Ainsi, messieurs, la catholicité de l'Eglise se développe et se déploie de sphère en sphère. Elle part de la sphère mystérieuse de sa vie intime. Là, et au premier instant de son existence, et au plus profond de sa vie, se révèle le besoin, l'instinct et l'ambition de l'universel. Une fois en possession de sa vie, l'Eglise, par toutes ses tendances, appelée à l'universel, se déploie dans l'universalité de l'espace, toujours le possédant et toujours tendant à le posséder davantage et à entrer en rapport efficace avec tout ce que renferme l'espace. Et tandis qu'elle se déploie dans l'espace et tend à le conquérir par une expansion continue, elle se déploie, par un mouvement pareil et une puissance similaire, dans la sphère de la durée, du haut du Calvaire remontant à l'Eden par la chaîne non interrompue de ses traditions prophétiques, s'étendant dans son présent par la chaîne plus serrée et plus continue encore de ses traditions historiques, et s'élançant vers les siècles de son avenir par l'invincible besoin de ses aspirations catholiques. Et la voilà cette Eglise, catholique par son fond, par son étendue et par sa durée, se révélant plus catholique encore dans la sphère de l'humanité, planant au-dessus des âges et des espaces sur toutes les âmes humaines, et, comme le soleil dans la nature, les éclairant et les échauffant par sa lumière et sa chaleur ; embrassant les plus hautes cimes et pénétrant jusqu'aux plus profondes vallées que présente à son universel rayonnement le monde des âmes ! La voilà enfin, déployant sa catholicité dans la plus haute des sphères, la sphère supérieure du royaume de la vérité, et de là faisant tomber sur tous les espaces, sur tous les siècles, sur toutes les âmes, non pas tels rayons de la vérité, mais le faisceau total de la vérité, et brillant sur toutes ces sphères à la fois, pareil à un lustre immense étincelant de toutes les lumières, suspendu au ciel de l'infini et descendant du ciel de Dieu même pour éclairer, par la lumière combinée de toutes les vérités divines, toutes les intelligences humaines !

Ah ! messieurs, quelle conception, quelle vision s'offre ici à ma pensée et à la vôtre aussi ! Et même en supposant que cette conception ne fût que purement idéale et cette vision purement imaginaire, qui parmi vous, dans la clarté qu'il en reçoit, pourrait en contester l'incomparable grandeur ? Et encore faudrait-il se demander, devant la raison étonnée d'une telle conception, ce que c'est que cette religion qui professe de telles idées et raconte à la terre de telles visions. Qu'est-ce donc, quand vous venez à penser que cette idée, c'est la réalité, que cette vision, c'est le fait, et que cette grande et sublime imagination, c'est l'histoire,

l'histoire de notre passé, l'histoire de notre présent, l'une et l'autre prophétisant l'histoire de notre avenir ?

Messieurs, attendez, attendez quelques mois encore, et voici que cette vision, qu'on croirait une vision fantastique, va se poser devant vous comme un spectacle vivant, dans un événement historique qui demeurera non-seulement comme le plus haut sommet d'un pontificat illustre, mais encore comme le sommet de ce siècle lui-même, portant à sa plus haute cime le phare qui doit éclairer notre monde moderne. O saint concile du dix-neuvième siècle, ah ! déjà nos regards vous cherchent aux radieux horizons de la ville éternelle et nos espérances se tournent vers vos pavillons magnifiques déjà entrevus, dans une lumière encore mêlée d'ombres, comme l'aurore d'une ère nouvelle et d'un jour radieux ! O grand pontife, vous avez donné le signal, mieux que cela, le rendez-vous catholique de cette incomparable assemblée, et vous allez en être l'âme, la lumière directrice et l'inspirateur infaillible, sous la lumière et l'inspiration divine de l'Esprit-Saint, qui va couvrir de ses ailes le plus auguste sénat des intelligences qui se puisse voir dans ce monde ! Ah ! nos cœurs s'émeuvent d'avance et nos âmes catholiques tressaillent d'allégresse dans l'attente de ce grand spectacle que vous préparez au monde et qui va bientôt se révéler à nos regards comme la plus complète et la plus magnifique image de la catholicité. Oui, messieurs, c'est là, dans cette assemblée sans pareille sur terre, dans ce concile bien nommé œcuménique, c'est-à-dire, universel, c'est là que l'Eglise abrégée, dans ses plus hauts représentants, va se montrer ce qu'elle est, c'est-à-dire, dans le plus grand sens de ce mot, l'Eglise catholique, catholique dans toutes les sphères superposées dont ce discours vient de vous montrer l'ordre ascendant, depuis le sein profond de la catholicité jusqu'au sein plus profond encore de l'infinie vérité. Ce concile œcuménique, ah ! messieurs, ne voyez-vous pas que c'est la grande fête de la cotholicité ?

Ecoutez, messieurs, écoutez. Voici que le père du monde, exprimant dans sa parole l'ambition native de la catholicité, crie à tous les évêques de l'univers : Venez *tous !* Et tous vont venir ; ils vont venir du couchant à l'aurore, du midi au septentrion ; ils vont venir par tous les chemins que n'auront pas fermés les passions, les despotismes ou les révolutions ; que dis-je, ils vont venir ? ah ! les voici qui viennent. Et tandis que les évêques de la France très-chrétienne et de toute la catholique Europe s'apprêtent à partir pour visiter la Jérusalem nouvelle, à l'heure où je vous parle, d'augustes pèlerins, déjà partis de tous les plus lointains rivages, s'avancent, à travers les glaçons du Nord ou sous les feux de l'équateur, vers l'universel rendez-vous ! Arrivés là, au centre universel, sous les regards du père universel, demain tous vont s'écrier comme un seul homme : L'univers est abrégé dans Rome ; voici la catholicité dans l'espace !

Et ces évêques, représentant la catholicité dans l'espace, vont parler, et leur voix sera l'écho traditionnel et le retentissement séculaire de la voix de Nicée, de la voix d'Ephèse, de la voix de Chalcédoine, de la voix de Constantinople, de la voix de Trente ; et cette voix vivante, écho de tant de voix qui ont parlé la même vérité et acclamé le même symbole, d'étape en étape, sur la grande route de l'Eglise, criera devant le ciel et la terre, en prolongeant les échos variés de l'immuable doctrine : Nous sommes la catholicité dans la durée !

Et cette parole de l'universel concile, résumant en elle la voix des espaces et la voix des siècles, elle va parler *à tous ;* elle va porter des décrets qui seront *pour tous*, pour les peuples et pour les rois, pour les grands et pour les petits, étendant sans distinction de rang, de condition, de race, de science ou de génie, dans l'empire des âmes, sa catholicité, doctrinale et son symbole rigoureusement catholique. Car la doctrine qui sera définie ou ratifiée par cette voix œcuménique, ce sera le verbe abrégé, le compendium de la vérité religieuse, totale, complète, adéquate ; à la lettre, le vrai syllabus de la vérité catholique. Et quand le siècle aura vu ce phénomène, quand il aura entendu cette voix attestant dans l'Eglise l'indéfectible ambition de l'universalité, proclamant pour tous les espaces, tous les siècles, toutes les âmes, la plénitude de la vérité et l'universalité de la doctrine, le monde, témoin de ce spectacle, pourra s'écrier, dans cette admirable lumière : J'ai vu l'Eglise catholique. Et nous tous, messieurs, les véritables croyants, nous dirons mieux encore ; nous dirons, dans la joie de la vérité proclamée par notre mère : Je crois à la sainte Eglise *catholique.*

SIXIÈME CONFÉRENCE,—Paris, 21 mars 1869.

LE PROGRÈS PAR L'ÉGLISE.

DE L'UNITÉ DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Monseigneur, Messieurs,

L'Eglise, à la gloire de la vitalité et de la sainteté joint, avons-nous dit, la gloire plus éclatante encore qui se nomme la catholicité. La catholicité de l'Eglise nous est apparue non comme un fait fortuit et un évènement de hasard, mais comme l'épanouissement de sa vie, pareille a une grande fleur s'épanouissant dans toutes les sphères que Dieu a prédestinées à son développement et à sa plénitude, à partir de la sphère mystérieuse de sa vie intime jusqu'à la sphère supérieure de la vérité, en

passant par les trois sphères plus visibles de l'espace, de la durée et de l'humanité ; cinq sphères superposées et merveilleusement unies, qui font de la catholicité de l'Eglise l'un des plus grands spectacles que puisse rencontrer le regard de la pensée.

Cette catholicité de l'Eglise est le signe évident de sa destinée ; la religion appelée à diriger le monde devant, en effet, pouvoir embrasser tous les espaces, tous les siècles, toutes les âmes, et à tous les espaces, à tous les siècles et à toutes les âmes enseigner toute la vérité.

Mais cette religion si vaste, si étendue, si catholique, pour imprimer à l'humanité une impulsion décisive, doit avoir une force de concentration sans laquelle il n'y a jamais rien de fort ni de fécond dans l'humanité. Cette force qui doit faire graviter autour d'elle et monter avec elle l'humanité soumise à son impulsion, c'est la force de l'*unité*. Car, remarquez-le bien, messieurs, si la religion sur la terre n'imprime pas à l'humanité, vers son idéal, un mouvement d'ascension plus décisif, cela tient surtout à la divergence religieuse qui apparaît dans l'humanité et qui éclate encore, pour le malheur du monde, même en plein christianisme. Qu'importe que la religion soit la grande impulsion de l'humanité, si les forces religieuses qui lui impriment le mouvement agissent en sens contraire ou du moins dans des directions diverses? Donc la religion vivante, sainte, catholique, pour remplir toute sa fonction dans l'humanité, doit posséder dans son fond la force et montrer à son front le signe de l'unité.

Dieu d'ailleurs ayant mis sur toutes ses œuvres le sceau de l'unité qu'il comtemple en lui-même, on doit bien s'attendre que l'unité, qui resplendit partout et partout fait la beauté des êtres où elle resplendit, ne sera pas absente de la plus grande et de la plus belle de ses œuvres. Mais messieurs, vous me demandez quelle est cette unité qui doit resplendir au front de l'Eglise comme signe authentique de sa destinée. Je n'hésite pas à répondre : L'unité la plus complète ; l'unité dans tout ce qu'elle a de compatible avec la variété, élément nécessaire de toute beauté ; unité la plus universelle ; unité en tout, unité partout : la communion de la vie avec la vie sous tous les rapports et sous tous ses aspects. L'idéal de l'unité, c'est que toutes les âmes soient rattachées à un même point fixe par toutes leurs puissances, du moins par toutes les grandes faces de leur vie, et par là consommées dans l'unité, conformément à la prière du Christ : *Ut sint consummati in unum* " Mon Père, faites qu'ils soient *un*."

Ici, messieurs, plus que jamais je sens mon impuissance pour faire retentir au fond de vos âmes ce que j'entends en silence retentir dans la mienne. Ce discours devrait être plus qu'une parole ; il devrait être un chant ; car ces belles harmonies de l'unité, il ne faudrait pas seulement les dire, il faudrait les chanter.

Puisse votre parole intérieure suppléer au défaut de la parole extérieure ! Puisse surtout l'Esprit-Saint mettre dans ces faibles sons qui vont sortir de mes lèvres quelque chose de cette harmonie qu'il a cachée au sein de son Eglise, dans le mystère de son unité !

Et d'abord, messieurs, ce qu'il faut entendre ici avant d'aller plus loin, c'est l'unité de notre vie intime. Comme il y a dans l'Eglise une vitalité intime, une sainteté intime, une catholicité intime, il y a aussi dans l'Eglise une unité intime, l'unité de vie, qui, d'après l'Ecriture et le dogme catholique, unit comme un seul homme tous les chrétiens en Jésus-Christ— *Christus vita vestra* ; — vie du Christ circulant dans tous les vrais chrétiens, comme la vie du chef circule dans tous les membres, comme le sang du cœur jaillit dans tout le corps, comme la sève et la vitalité de la vigne selon le mot prodigieux du Sauveur, se répand dans tous les rameaux. *Je suis la vigne et vous êtes les rameaux*, et tout ainsi que la vie de la vigne et la vie des rameaux ne sont pas deux vies, mais une seule vie, ainsi votre vie et ma vie sont une seule et même vie. Nous sommes le corps du Christ, et de même que les membres et le chef ne sont qu'un seul corps, ainsi dans notre pluralité nous trouvons l'unité, car nous sommes *un* en Jésus-Christ — *multi unum sumus in Christo.* — Unité de vie en Jésus-Christ Notre-Seigneur, unité de chef animant et gouvernant tous les membres, unité entre les membres se rattachant au même chef, communion divine entre les vies humaines incorporées à Jésus-Christ vivant : telle est notre unité fondamentale ; unité mystique, impalpable, unité de vie intime, support, origine et centre de toutes les unités plus visibles et plus palpables que ce discours veut montrer.

I

Après cette unité fondamentale qui prépare et explique toutes les autres, la première face de l'unité que je veux voir en mon Eglise, c'est l'unité dans la croyance, l'unité *doctrinale* ou dogmatique par la communion de toutes les intelligences avec le même centre de la vérité ; toutes les intelligences créées par le Verbe, sans lequel rien n'a été fait, venant se rencontrer en lui comme en leur principe et leur centre ; toute avec lui et en lui venant affirmer tout ce qu'il affirme, rejeter tout ce qu'il rejette ; tous ces esprits si divers par l'instruction et par l'éducation, par les mœurs et par les habitudes, par la condition humaine et par la hiérarchie sociale, par leur culture littéraire et leur développement scientifique ; tous, savants ou ignorants, barbares ou civilisés, riches ou pauvres, princes ou peuple, tous unis librement dans les mêmes affirmations du vrai et les mêmes négations du faux, tous recevant du même soleil le reflet de la même lumière, tous enfin par les mêmes liens rattachés au même centre de la vérité, préludant

aux joies de la vision béatifique par leur communion initiale avec le Verbe divin, centre harmonieux de toutes les intelligences humaines : ah ! messieurs, quel idéal d'unité à réaliser dans cette vallée des séparations et dans ce triste empire de la division ! Il le faut cependant, oui, il faut que toutes les intelligences, nobles captives de Dieu, soient rattachées à leur centre par la chaîne d'or de l'éternelle vérité, chaîne divinement infrangible, qui tient suspendus tous les esprits angéliques, inondés des mêmes clartés dans la comtemplation du même Verbe, éclairant de son visage toute la cité de Dieu.

Et voilà le premier rayonnement d'unité que j'aperçois dans l'Eglise catholique sur la terre avec la différence toujours profonde qui distingue le croire et le voir, les ombres de l'exil et les clartés de la patrie, l'obscurité de la foi et la lumière de la gloire, la même unité fondamentale, la même communion universelle des intelligences humaines avec l'intelligence divine. En effet, messieurs, la même adhésion donnée par tous à la plénitude du dogme et à l'universalité de la doctrine, c'est l'essence même de la foi catholique ; car qui nie sciemment et volontairement un seul dogme affirmé par l'Eglise parlant avec le Verbe, se retranche du sein de l'unité ; une négation libre et réfléchie en face du Verbe, parlant par la bouche de l'Eglise, c'est l'excommunication volontaire du royaume de l'unité. Donc tout ce qui y demeure, tout ce qui continue d'y vivre de la foi totale et de ses affirmations complètes, vit et se meut en effet, même sur la terre, dans cette atmosphère céleste, ce ciel anticipé où les intelligences communient au centre de la vérité avec l'intelligence de Dieu, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, sublime banquet des esprits où tant de millions d'intelligences viennent manger le pain substantiel de la vie et boire la divine ambroisie de la vérité ! Quelle contraste avec la division des esprits, le conflit des opinions, le fractionnement des écoles ! Quelle gloire pour l'Eglise, en face de cette pulvérisation de toutes les philosophies, de tous les schismes, de toutes les hérésies et de tous les rationalismes !

Ailleurs, pas deux nations, pas deux Eglises, pas deux sectes, pas deux familles, pas deux hommes quelquefois ayant sur les mêmes points, et souvent les plus fondamentaux, une même foi absolue. Ici, tous ayant la pensée de chacun et chacun la pensée de tous, et affirmant d'une foi unanime la même vérité donnée à tous et reçue par tous. Ailleurs, les intelligences, dispersées par l'individualisme, suivant, à travers d'arides déserts, quelques dérivations de la vérité. Ici tous les esprits, sans rien perdre de leur individualité, venant se baigner au même fleuve de la vérité, et y plongeant dans la mesure de leurs puissances, sans sortir jamais de ses rives éternelles, où le Verbe contient ses flots divins et où ils rencontrent en s'y arrêtant avec un indicible bonheur, le *nec-plus-ultra* de la vérité !

Ailleurs, l'isolement dans la négation, pas un homme arrivant à la gloire d'attacher deux intelligences à sa propre pensée. Ici, l'union, l'union fraternelle dans l'affirmation, pas un homme si pauvre de génie soit-il, qu'il ne sente des millions et même des milliards d'intelligences, en communion avec sa pensée. Ailleurs, enfin, toutes les intelligences, sans rien qui les relie à une autre intelligence, tournant sur elles-mêmes, dans le monde vide des opinions et des systèmes, plus étrangères les unes aux autres que les grains de poussière tourbillonnant au souffle d'un même ouragan. Ici, toutes les intelligences trouvant aux mêmes points qui les rattachent à un même centre, la raison radicale d'une invincible fraternité ; serrée les unes contre les autres comme par un ciment divin, et formant, chacune à son lieu et à son rang, comme le vivant édifice de la vérité ou la vrai cité de Dieu dans l'humanité, véritable Jérusalem nouvelle où les esprits exilées dans toute les Babylones de l'erreur chantent ensemble, dans un concert ineffable, le *credo* de la vérité, comme les enfants d'Israël, revenus des rives étrangères, chantaient à Jéhovah, dans le temple restauré, leurs hymnes harmonieux ; cité vaste comme le monde, où les intelligences se renvoient l'unité de la doctrine retentissant dans l'unité de la *parole*.

Telle est, en effet, la seconde face de l'unité, le retentissement harmonique et universel d'une parole divinement une et divinement immuable.

II

Vous venez d'entendre le premier miracle de l'unité, la communion efficace de toutes les intelligences dans la même vérité doctrinale. Mais messieurs, le miracle de l'unité dans la doctrine engendre le miracle de l'unité dans la parole. Lorsque le verbe divin s'est emparé des intelligences, quand il les a faites à son image, que dis-je ? quand il les a remplies de lui-même, quand il les a fait vibrer intérieurement au charme de ses silencieuses harmonies, que peuvent faire ces intelligences pleines du Verbe retentissant en elles, si ce n'est de le jeter autour d'elle, dans le retentissement de leur propre voix ? Quand il leur a dit, au plus imtime de la vie, le mystère de la vérité qui est en lui et qu'il est lui-même, que peuvent faire ces intelligences où ce mystère abonde et surabonde, si ce n'est de le parler lui-même à toute créature ? Et comment dès lors toute parole humaine ne retentirait-elle pas comme un écho de ce Verbe divin ? comment toute âme humaine qui s'est assimilé la substance de ce Verbe n'éprouverait-elle pas le besoin de s'écrier avec le prophète : *Eructavit cor meum verbum bonum.* "Mon cœur a fait retentir la bonne parole ?" Comment enfin cette unité intérieure de la doctrine, qui résonne au fond des intelligences comme un concert du ciel, ne passerait-elle pas dans les voix qui se font ses organes, pour la faire retentir sur la terre ?

Aussi, messieurs, étant donné cet accord des âmes catholiques dans l'unité de la vérité, rien ne se conçoit-il mieux que l'unité dans la parole, c'est-à-dire, dans l'enseignement et la prédication catholique ; et nous pouvons ajouter, rien n'est plus grandiose et plus ravissant que ce concert de tant de paroles catholiques faisant entendre, du fond de tous les espaces et de tous les siècles, les échos indéfiniment variés du même Verbe divin retentissant par tant de voix humaines.

Comptez, messieurs, si vous le pouvez, toutes les voix qui se font dans la catholicité, des échos plus ou moins sonores et plus ou moins harmonieux du Verbe incarné, c'est-à-dire, de la vérité faite homme !

Ah ! faites mieux encore ; penchez-vous, pour entendre, sur l'abîme des siècles ; écoutez les échos encore retentissants de toutes les voix catholiques qui ont parlé. Quel concert de voix ! quelle universelle musique de la parole catholique ne se taisant ni jour ni nuit, retentissant du couchant à l'aurore et du midi au septentrion ! voix de tous les pontifes, voix de tous les évêques, voix de tous les pasteurs, voix de tous les prêtres, voix de tous les apôtres et de tous les martyrs, voix de tous les confesseurs et de toutes les vierges, voix de tous les docteurs et de tous les théologiens, voix de tous les prédicateurs et de tous les orateurs, voix de tous les fidèles et de tous les croyants de la catholicité !

Eh bien, au milieu de cet immense concert, trouvez, si vous le pouvez, une voix, une seule voix donnant un démenti formel à un seul dogme enseigné par l'Eglise. Cherchez parmi toutes ces paroles qui formulent le dogme ou publient la doctrine catholique, cherchez une seule parole en désaccord complet avec tant d'autres paroles et faisant à la gloire de l'unité une injure quelconque. La vérité vous porte le défi de la trouver !

Ah ! messieurs, cette unité de la parole, cette identité de la prédication catholique dans le monde tient tellement au cœur et aux entrailles de la catholicité, qu'un seul mot, que dis je ? une syllabe, un accent injurieux à l'unité, tombant du haut d'une chaire catholique et d'une bouche sacerdotale, suffirait à soulever toutes les âmes qui ont gardé le vrai sens catholique, et cette parole discordante dans le concert de l'unité ferait courir un tressaillement immense et comme un frisson universel dans le corps ému de la catholicité entière. En voici, dans notre histoire, un exemple fameux. Un jour, dans une cité célèbre de la catholicité, un homme se rencontra qui, du haut de la chaire, laissa tomber sur son auditoire un mot qui blessait l'unité de la croyance à la divinité de Jésus-Christ. Stupéfait d'abord et dans la consternation, l'auditoire tout entier se lève tout-à-coup dans un mouvement d'universel d'indignation, et il crie d'une voix unanime : "Anathème à Nestorius ! anathème à l'hérétique ! anathème au blasphémateur ! " Qu'avait donc fait Nestorius ? Il avait

changé un mot, moins que cela, l'accentuation d'une syllabe ; cette altération d'un mot et ce changement d'une syllabe avait suffit pour provoquer l'universel anathème des âmes, tant la fibre de l'unité est vive, délicate et toujours vibrante au cœur de la catholicité. Eh! messieurs, même sans monter si haut, qu'arriverait-il, pensez-vous, dans ce grand auditoire, si ma parole venant à tromper ma pensée, portait ici à l'unité doctrinale un public outrage? Vos âmes, prises d'un même étonnement et soulevées par une même indignation, répondraient à la parole par un solennel murmure et par un mouvement improbateur, et demain, toute la cité, pour ne pas dire toute la France, ressentirait à la fois et l'émotion de cette parole et le contre-coup de votre indignation.

Ah! gloire à la vérité et gloire à la parole qui la fait retentir, l'unité, qui est au fond des intelligences rattachées au même centre, éclate dans tout l'univers, par toutes les voies unies dans un même concert et chantant dans une même harmonie. Allez à l'équateur, sous ses feux dévorants ; allez aux pôles, sous leur ciel glacé par les frimas ; c'est la même parole qui retentit, et au fond de cette même parole, la même vérité. Que le signe de la Providence m'appelle aux plus lointains rivages ; que le souffle de l'événement me pousse aux régions les plus inhospitalières ou dans les déserts les plus sauvages ; que je traverse les plus brillantes civilisations ou les barbaries les plus grossières ; que j'entre dans le plus humble des sanctuaires ou dans la plus grande des basiliques : si l'Eglise catholique y parle, si elle y compte quelques prêtres et quelques fidèles gardant dans leur âme l'intégrité de la doctrine et sur leurs lèvres la liberté de la parole, nulle part je ne me sens un étranger ; partout je reconnais et la voix du Verbe qui a parlé à l'Église ma mère, et la voix de l'Eglise ma mère redisant aux fidèles ses enfants la voix du Verbe ; partout, de loin comme de près, d'espace en espace et de siècle en siècle, je reconnais et salue avec une joie attendrie, comme on reconnaît une voix de père ou de mère, de frère ou de sœur, les échos divers, mais toujours reconnaissables, de la grande voix catholique parlant à l'univers.

Admirable unité de la parole catholique se produisant, dans l'espace et la durée, avec une variété et une diversité indéfiniment extensibles, et sachant, par la varieté de ses formes et par la diversité de ses accents, répondre aux aspirations de chaque siècle et à tous les appels de la Providence! O gloire! ô privilége incomparable de l'éloquence que l'Eglise a créée tout exprès dans l'humanité chrétienne, sachant mettre son enseignement éternel en rapport efficace avec toutes les faces du temps, et, sans rien ôter ni ajouter au dépôt sacré de la doctrine, sans rien sacrifier ni aux hommes, ni aux peuples, ni au temps de son éternelle intégrité, développant, de degré en degré, le fond infini de

l'immuable et réalisant ainsi le perpétuel progrès sans sortir jamais du sein de sa féconde et virginale unité; faisant sortir de millions et de millions d'âmes, sous un souffle identique, par ces voix toujours diverses, mais toujours d'accord, le même hymne universel à la vérité toujours ancienne dans son fond et toujours nouvelle dans ses expressions ; pareille à un orgue immense, faisant sortir de son vaste sein, par la multiplicité de ses vibrations, l'harmonie d'un même chant !

Oh ! dites-moi, est-ce que vous ne l'entendez pas vous venir de tous les rivages de la terre, porté par tous les souffles du ciel, cette harmonie de l'unité retentissant dans la parole catholique? Ecoutez, écoutez. J'entends l'Occident qui chante : *Credo ;* et l'Orient, faisant écho à sa voix, se lève et répond : *Credo ;* et le Midi et le septentrion, eux aussi, se lèvent et chantent : *Credo ;* et tous les vivants échos de la catholicité redisent ce *credo* de l'indivisible et inviolable unité ! Universel *amen* non-seulement des intelligences qui affirment au dedans, mais aussi de toutes les voix qui retentissent au dehors ; harmonieux *amen* que les esprits chanteront au ciel dans l'éternel silence de la vision béatifique, et que j'entends retentir ici-bas comme un écho de la patrie dans la vallée de l'exil ; *amen* vraiment divin, qui n'est autre que la voix du Verbe lui-même, s'affirmant de toute éternité, et redite et répétée dans le temps par toutes les voix devenues ses échos ! O magie de l'unité ! ô harmonie des intelligences ! ô musique de la parole, immense clavier des âmes humaines où chacune, touchée par le même Verbe, principe et auteur de toute harmonie, crée la même mélodie et chante le même *credo !* Le prodige de Babel est retourné, la diversité est vaincue, et l'unité triomphe dans la parole comme dans l'intelligence de l'humanité.

III

Etre unis de conviction et de foi dans la même vérité, et d'un bout du monde à l'autre s'entendre et se répondre dans l'harmonie d'une même parole, certes c'est déjà dans la formation de l'unité religieuse, un double miracle accompli. Cette unité de foi et de parole est la condition nécessaire à son rayonnement total ; mais elle ne constitue pas l'unité achevée. Avec les intelligences, reflets d'une même vérité, et avec les paroles, échos d'un même Verbe, il faut l'union des volontés librement soumises à la même autorité. Pour que, selon la prière sortie du cœur du Christ, tous ne soient qu'*un*, il ne suffit pas qu'ils soient unis par l'intelligence et par la parole ; il faut qu'ils le soient par la volonté et par la dépendance. Ce n'est pas assez, pour être vraiment un, que nous croyions et que nous parlions, il faut que nous voulions et que nous obéissions ensemble.

En effet, messieurs, ce n'est pas seulement par l'antagonisme des opinions et par l'individualisme des doctrines que nous tendons à la séparation ; c'est encore et par-dessus tout par l'autonomie de notre vouloir, par l'empire de notre liberté et par le personnalisme de nos actions. L'accord dans la doctrine, l'entente des intelligences, l'accord dans la parole est la base de l'unité ; elle n'en peut être le couronnement.

Ce qui a fait en tout temps les grandes blessures à l'unité chrétienne, ce sont des volontés opiniâtres perverties par des vices profonds. L'erreur de l'intelligence prépare les hérésies et les schismes ; seule la perversion des volontés les consomme. L'Eglise ne reconnaît la pleine consommation du schisme et de l'hérésie que lorsque Satan y a imprimé, par l'organe d'une volonté opiniâtrément rebelle, le sceau authentique de la séparation. Aussi ce qui vous a fait, ô sainte Eglise catholique, de siècle en siècle, ces blessures profondes dont votre cœur maternel saigne et souffre toujours, ce n'est pas l'erreur seule, même armée de tous les glaives de la parole ; c'est la liberté conspirant avec l'égoïsme ; c'est la volonté en révolte, ayant pour complices ces tristes passions essentiellement anarchiques et schismatiques, la volupté, l'orgueil et la cupidité !

Donc, pour faire resplendir l'unité et la beauté de l'Eglise dans toute sa magnificence, il fallait que le principe unitaire de la société chrétienne eût non-seulement la puissance de réaliser la communion efficace des intelligences adhérant à un même symbole et s'exprimant par une même parole ; il fallait surtout la puissance de réaliser la communion des volontés relevant du même commandement et s'inclinant dans la même obéissance. Et pour cela, il fallait que, pour une hiérarchie ascendante d'obéissance et de commandement, toutes les volontés convergeant à un même point pussent venir s'embrasser au centre de tout bien, comme les intelligences, par l'unité de la foi, viennent s'embrasser au centre de tout vrai.

Ici encore, quel idéal à poursuivre ! quel spectacle à montrer sur la terre, région des schismes et des séparations ! Cet idéal, c'est le vôtre, ô Église catholique ; et ce spectacle, c'est celui que vous êtes appelée à déployer au sein de l'humanité qui porte avec le signe du Verbe vérité le signe du Verbe authorité !

Messieurs, remontez d'étage en étage cette magnifique pyramide d'où le commmandement descend du sommet jusqu'à la base, embrassant toutes les volontés qui relèvent de l'empire de Jésus-Christ. Au sein de Dieu, assis à la droite du Père, voilà le Christ dans la plénitude de sa puissance et de sa souveraineté ; le voilà redisant dans les siècles éternels ce qu'il a dit une fois dans le temps, à ses disciples,

en leur léguant l'investiture de sa puissance et le partage de sa souveraineté : Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ; allez donc ; comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie ; allez dans la plénitude, l'universalité et la perpétuité de ma puissance ; allez, enseignez ; allez, parlez ; allez, commandez en mon nom, comme je le commanderais moi-même. Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise.

Ainsi, comme le gouvernement des intelligences le gouvernement des volontés est donné à l'Église : pouvoir d'enseigner et droit de se faire croire, mais aussi pouvoir de commander et droit de se faire obéir ; pouvoir de formuler le dogme et de fixer la croyance, mais aussi pouvoir de décréter des ordres et d'organiser la discipline ; pouvoir de régner sur les intelligences, mais aussi pouvoir de régner sur les volontés, c'est-à-dire, de faire accepter dans ces deux sphères de la vie chrétienne la royauté efficace et absolue de Jésus-Christ.

Mais pour que de cette parole vraiment créatrice l'harmonie pût sortir, il fallait que cette puissance elle-même, descendue du sein de Dieu au sein de l'humanité, eût dans cette humanité elle-même son centre unitaire et son suprême sommet, par où toutes les volontés relevant de l'empire du Christ pussent venir se rencontrer et s'unir, pour de là remonter toutes ensemble à leur centre divin.

Eh bien, messieurs, Dieu a mis à sa divine architecture ce sceau de l'unité. A cette hiérarchie de puissance il a donné un centre universel, Pierre, un sommet suprême, Pierre, une base fondamentale, Pierre ; Pierre portant en lui la plénitude du Christ maître des intelligences et roi des volontés ; Pierre au sommet, Pierre au centre, Pierre à la base soutenant tout, couronnant tout, concentrant tout, ou plutôt faisant tout reposer sur le Christ, tout remonter jusqu'au Christ, tout converger dans le Christ, par cette royale omnipotence du monde intellectuel, moral et religieux, la plus haute, la plus pleine et la plus authentique représentation de la royauté du Christ sur la terre ! Puissance d'enseigner, puissance de légiférer, puissance de punir, puissance d'administrer, puissance de régner enfin dans l'empire des volontés, tout s'appuiera sur cette base, tout convergera vers ce centre, tout remontera jusqu'à ce sommet comme de ce sommet tout descendra pour aller atteindre, au nom de Dieu et de son Christ, toute humaine volonté.

Ainsi, de la plus haute cime de l'humanité, que dis-je ? des profondeurs même de la divinité, l'autorité s'en va, de degré en degré, atteindre toutes les libres volontés pour les faire librement graviter vers leur centre universel, et par là réaliser entre elles l'unité entre tous les êtres libres, le plus beau concert et la plus ravissante harmonie de la création.

Quel spectacle ! Voilà un homme commandant au nom du Christ et représentant le Christ ; le voilà placé au centre et au sommet du christianisme ; le voilà revêtu de l'omnipotence communiquée par le Christ lui-même, pour ramener toutes les volontés libres au but de la première et de la seconde création ; le voilà redisant sur la terre la parole de son Christ vivant et commandant en lui : *Data et mihi omnis potestas in cœlo et in terra.* J'ai toute puissance pour commander sur la terre, et par mon commandement de conduire au ciel toute volonté fidèle. Je commande à l'univers comme je commande à la cité, et j'envoi à l'un et à l'autre mon commandement de roi et ma bénédiction de père — *urbi et orbi.* Je vous apporte dans ma parole le commandement de Dieu, et je vous envoie dans ma bénédiction la force de l'accomplir — *urbi et orbi ;* et personne, quels que soient son pouvoir et son rang, ne doit échapper ni à cet ordre, ni à cette bénédiction. O humanité chrétienne vous qui portez le signe de la race de Jésus-Christ et l'honneur de son nom, humanité de la cité, et vous aussi humanité de l'univers, tombez à genoux, et courbez avec vos corps vos volontés soumises sous le commandement du roi et sous la bénédiction du Père, et permettez que, vous rattachant toute à votre centre par la chaine éternelle de la divine autorité, je fasse éclater entre toutes vos volontés, librement et unanimement obéissantes, le plus difficile, mais aussi le plus divin miracle de l'unité !

Ah ! je le sais, il s'en faut bien que le monde chrétien tout entier réalise cette harmonie des volontés, dociles aux impulsions de la grande force unitaire. La liberté, hélas ! peut vous blesser, et ne vous blesse que trop, ô belle et harmonieuse unité ! et par la perversion qu'à jetée notre chute première dans le monde des volontés libres, jamais votre idéal n'a été et jamais il ne sera complétement réalisé sur la terre. Mais, ô sainte Église catholique, il n'en demeure pas moins que cet idéal est le vôtre ; que vous le p ursuivez de plus en plus, et que plus vous en approcherez en soumettant les âmes à votre maternel empire, plus vous ferez reluire dans l'humanité la grande image de Dieu, et plus la Jérusalem de la terre deviendra semblable à la Jérusalem du ciel !

IV

Croire ensemble à la même vérité, chanter ensemble le même *credo,* obéir ensemble au même commandement : telles sont les trois premières faces de l'unité dont nous contemplons la merveille sans égale. En voici un quatrième : adorer ensemble, se prosterner devant un Dieu, dans une même adoration et un culte identique, identique par son fond

et, sauf des variétés accessoires qui complètent la beauté, identique par la forme.

Un mot résume dans sa substance l'unité du culte catholique, l'adoration de Jésus-Christ ; et cette adoration, il n'y a pas deux manières de l'entendre, il n'y en a qu'une, le culte latrique rendu à Jésus-Christ Dieu. De toutes les extrémités du monde j'aperçois le christianisme catholique à genoux non-seulement devant le même Dieu créateur du ciel et de la terre, mais devant le même Christ réparateur et sauveur du genre humain. J'entends l'Eglise catholique qui crie à tous ses enfants, en les convoquant dans ses temples et devant ses autels : *Venite adoremus, et procidamus ante Deum.* "Venez, adorons et prosternons-nous devant Dieu." Quel Dieu ? Le Dieu de Bethléem, du Calvaire et de l'autel. Et j'entends tous les enfants de la catholicité qui chantent l'hymne universelle de la même adoration : "Seigneur, nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous*adorons—adoramus te !* car vous seul êtes Dieu, vous seul le Fils du Très-Haut, ô Jésus-Christ ; oui, vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant." Telle est la grande unité du christianisme adorateur ; et sous ce rapport, tous ceux qui, comme nous, adorent en esprit et en vérité Jésus-Christ Fils de Dieu, sont avec nous.

Tel est le point central de notre unité liturgique et, si je le puis dire adoratrice, et de ce centre elle rayonne pour tout illuminer, tout élever et tout transfigurer à travers le culte catholique tout entier : unité des sacrements, unité du sacrifice, unité de l'autel, unité du temple, unité de la prière, toutes ces unités, en reflétant la lumière du Christ adoré, font resplendir par toutes ses faces la grande unité *liturgique.*

Unité des *sacrements.* Sortez de l'Eglise catholique : que devient l'unité sacrementaire, qui, sous la garde saintement jalouse d'une tradition de dix-huit siècles, porte le sceau du Christ, son divin fondateur ? Les sacrements s'en vont comme les dogmes, emportés à tout vent de doctrines, si ce n'est au souffle de toutes les passions. Ces canaux sacrés ouverts par la main du Christ lui-même, pour faire couler de ses blessures dans l'âme des chrétiens les torrents de ses grâces et les flots de son sang, sont brisés, mutilés, si ce n'est tout à fait anéantis par la main des novateurs. Chaque secte qui s'élève, chaque culte qui s'organise fait subir à l'intégrité et à l'unité séculaire de nos sacrements des mutilations toujours nouvelles et des fractionnements toujours nouveaux. Ici cinq sacrements, ailleurs quatre, ici trois, là deux seulement, et ailleurs un seul échappe à la mutilation et à la ruine, si tant est même qu'un seul y subsiste encore dans son rite et sa forme légitime.

Eh bien, messieurs, il y a une Eglise où, pas plus quel 'unité doctri-

nale, l'unité sacrementaire n'a subi aucune atteinte, l'Eglise catholique ! Voici les sept canaux sortant du cœur du Christ et, aujourd'hui comme il y a dix-neuf siècles, faisant couler dans les veines de l'humanité les flots du sang régénérateur ; voici nos sept sacrements perpétués et administrés, à tous les points de la catholicité, avec le même rite immuable et la même formule sacramentelle, c'est-à-dire, avec la même inviolable et inaltérable unité.

Unité du *sacrifice* et de l'autel. Cherchez à travers les ruines faites dans le christianisme par les violences de l'erreur religieuse : qu'est devenue, au sein de tous ces cultes si divers, si multiples, si contradictoires, l'unité de l'autel et du sacrifice ? Ici encore des mutilations, des fragments, des débris, si ce n'est la ruine tout entière de ces deux choses qui n'en font qu'une et qu'on doit trouver au centre de toute religion, le sacrifice et l'autel.

Ah ! regardez au centre de la vie catholique. Voici l'autel et voici le sacrifice—*habemus altare.* Nous avons un autel, non pas deux, mais un seul ; et autour de cet autel, voici rangé, de loin comme de près, le monde catholique tout entier. Nous avons un sacrifice, nous n'en avons qu'un seul, et dans cet unique sacrifice une victime toujours la même, et pour immoler la victime, le même universel et perpétuel sacrificateur ; et ce sacrifice, le voici : Voici qu'en tout lieu un sacrifice est offert—*ecce in omni loco sacrificatur ;* du lever du soleil à son couchant, une victime sans tache est offerte en mon nom—*offertatur nomini meo oblatio munda,* et j'entends l'humanité, respirant en tous lieux l'encens d'un même sacrifice, chanter dans tout l'univers, en se prosternant devant l'autel catholique : *O salutaris hostia !* et ce sacrifice est le centre toujours et partout vivant de l'universelle et perpétuelle unité de notre liturgie et de notre adoration.

Unité du sacrifice et de l'autel ; unité du *temple,* image matérielle, mais expressive de l'unité de l'Eglise universelle. Le voyez-vous dans son ensemble harmonieux le temple catholique ? Regardez surtout, dans sa magnifique et grandiose unité, la basilique du moyen âge, sortant de terre, appuyée sur ses fermes fondements, s'élevant sur ses fières colonnes, et montant jusqu'à son plus haut sommet, comme le symbole lapidaire de la grande unité catholique qui couvrait alors le monde ! Comme tout s'y tient et s'y soutient ! comme tout s'y enchaîne à tout ! et comme tout va converger au centre du sanctuaire ! et comme de ce centre plein de reflets, de lumière et de parfums, l'unité s'épanouit en une multiplicité toute pleine d'harmonie !

Unité du temple où s'accomplit le sacrifice ; unité de la prière surtout, de la prière qui monte au ciel sur les ailes de la foi et de l'amour avec l'offrande du sacrifice ; unité liturgique dans le plus grand

sens de ce mot! D'un pôle à l'autre, et du couchant à l'aurore, une même prière comme un même sacrifice. Oui, moi catholique, lorsque je me prosterne pour prier devant la face de Dieu, lorsque de l'abîme de mon néant la prière s'élève pour aller frapper au cœur de l'infini, ah! je sais que je ne suis pas seul; j'aperçois de loin, à travers les espaces et les temps, l'immense assemblée de tous mes frères les suppliants, et j'entends l'écho de leur prière qui monte avec ma prière, avec le même sens et souvent sous la même formule, vers le même cœur du Père qui est au ciel. Je prie avec tous les prêtres, tous les évêques et tous les pontifes; je prie avec tous les apôtres, tous les martyrs, tous les saints; je prie avec tous les religieux, tous les moines, tous les cénobites, tous les anachorètes; je prie avec tous les fidèles de la catholicité, avec les savants et avec les ignorants, avec les riches et avec les pauvres, avec les grands et avec les petits, avec les rois dans leurs palais et avec les pâtres dans leur chaumière, avec tout ce qu'il y a de plus haut et tout ce qu'il y a de plus bas, avec tout ce qui brille aux plus splendides sommets et avec tout ce qui se cache au fond des plus obscures vallées.

Et toutes ces prières qui montent des rives les plus reculées, des régions les plus lointaines, des cités les plus populeuses et des déserts les plus profonds, elles s'élèvent dans un parallélisme magnifique et vont, comme des sœurs se reconnaître dans le même cœur de Dieu. O unité de la prière catholique! ô harmonie de l'universelle invocation, que ne puis-je, dans une parole plus digne de vous, faire résonner au fond de toutes ces âmes saintement frémissantes vos mélodies sacrées!

O maître! ô Sauveur! tout à la fois le terme, le témoin et l'inspirateur de la supplication catholique, ah! vos vœux ne sont pas seulement accomplis, ils sont surpassés! Vous disiez, en appelant sur l'humanité chrétienne l'unité de la prière: "Quand deux ou trois "seront réunis pour prier, je serai au milieu d'eux." Ah! voici bien autre chose; voici deux cents millions d'âmes assemblées pour prier la même prière; voici devant vous un monde agenouillé dans une même prosternation et faisant monter de son cœur jusqu'au vôtre une même supplication; voici enfin la grande famille catholique, de tous les confins du monde, assemblée devant la face du Père; l'univers est comme son temple; tous dans ce temple se prosternent dans la même adoration, entourent le même autel, participent aux mêmes sacrements, assistent au même sacrifice; surtout ils font monter au ciel la voix d'une même et fraternelle prière; à travers les neuf mille lieues qui mesurent l'orbitre terrestre, j'ai entendu la même prière montant vers l'infini et disant la même parole: "Notre Père!" Et tandis que passait devant mon âme cette sublime vision, moi le fils joyeux de l'unité, j'ai reconnu

ma mère ; j'ai vu l'Eglise, harmonieuse et belle comme nulle autre chose ne l'est sur la terre ; j'ai entendu la divine unité et la divine harmonie de sa prière ; j'ai reconnu la beauté et la voix de la divine épouse, et je l'ai saluée avec un accent d'autant plus ému et avec une âme d'autant plus ravie que j'ai reconnu dans cette beauté la beauté de l'amour, et dans cette harmonie la voix même de l'amour. Oui, toutes ces unités, qui s'appellent les unes les autres unité de doctrine, unité de prédication, unité de commandement, unité d'adoration ; toutes ces unités partielles, qui composent comme des traits divins la céleste figure de l'unité catholique, m'ont paru d'autant plus ravissantes que je les ai vues partout couvertes des reflets d'une unité plus ravissante encore, l'ineffable unité de l'amour.

V

L'amour ! Ah ! messieurs, en vous montrant sous ses grandes faces l'unité de l'Eglise, se peut-il que je passe, sans m'y arrêter un instant avec vous, devant cette chose la plus essentiellement unitaire, celle qui fait l'unité entre les hommes, comme l'attraction fait l'unité entre les corps ? Certes l'unité dans la croyance, dans la parole, dans l'obéissance et dans l'adoration, c'est quatre fois miraculeux déjà ; mais le miracle de l'unité, ne serait pas complet si Dieu n'avait pas trouvé le secret de faire converger vers un même centre unitaire, avec la foi de toutes les intelligences, l'obéissance de toutes les âmes, l'amour de tous les cœurs.

Qui ne porte au fond de lui-même ce sens et cette voix de la vie se sentant et s'attestant elle-même ? Le cœur est centre, et parce qu'il est centre, il emporte tout après lui. C'est le cœur qui fait l'ordre et l'unité en se mettant en son lieu, et c'est le cœur qui crée le désordre et l'anarchie en sortant de sa sphère ; car, comme les corps gravitent par leur centre, ainsi les vies humaines s'attirent ou se repoussent par leur centre, c'est-à-dire, par leur cœur. Il n'y a donc pas dans l'humanité d'unité possible et surtout durable sous un principe supérieur qui fasse graviter les cœurs vers les cœurs ; et si vous voulez me montrer sur la terre l'idéal de l'unité, je vous dirai : Montrez-moi tous les cœurs devenus comme un seul cœur, et par lui toutes les vies devenues comme une seule vie—*cor unum !*

Eh bien, messieurs, voici le grand et doux mystère de l'unité qui se découvre aux regards de la pensée ravie—*ecce mysterium dico.* Tous les chrétiens sont un seul corps, le corps de Jésus-Christ, en qui nous sommes et que nous sommes nous-mêmes. Ce corps, comme tout corps,

a un centre organique, et ce centre, comme en tout corps vivant, c'est un cœur, le cœur de Jésus-Christ, source de sa propre vie et centre vivant de sa propre unité. Et dans ce cœur, il y a le grand et suprême moteur de tout; il y a l'amour, l'amour infini, l'amour divin animant un cœur humain, et par ce cœur venant se placer, pour le faire vivre et se mouvoir en lui, dans l'humanité entière. L'amour du Christ, en un mot, enchaînant à son cœur tous les cœurs par des chaînes plus fortes que tout ce qui peut user la vie et tout ce qui peut briser la mort, voilà le plus intime secret, et nous pouvons bien ajouter le dernier mot de notre unité chrétienne et catholique. Oui, dans ce centre divin, tous les cœurs sont un seul cœur et tous les amours deviennent un seul amour !

Ainsi nous avons un centre d'amour comme un centre de vérité et d'autorité, et le cœur de Jésus-Christ, lieu vivant de cet amour, apparaît aux regards de notre foi comme le lieu vivant de l'unité de tous les cœurs gravitant autour d'un seul cœur, centre universel d'attraction morale dans le monde catholique; et c'est la fonction aussi suave que sublime de l'Eglise catholique de travailler à consommer de plus en plus, dans la multiplicité de tant de cœurs humains, l'ineffable unité d'un même amour divin !

Mais, messieurs, veuillez le remarquer ce grand centre des cœurs nous demeure invisible et impalpable. Ce cœur du Christ, nœud vivant de tous nos amours, ne se laisse ni voir ni toucher. Et pourtant il faut aux cœurs, comme aux intelligences et aux volontés, un centre visible, un centre palpable, accessible, dont on puisse dire en l'approchant et le touchant: Le voici. Aussi Dieu, pour achever son œuvre, a fait cette autre merveille; il a créé trois amours, comme trois rameaux sortis du grand arbre, comme trois rejetons de la divine sève de l'amour de Jésus-Christ; il nous a donné l'amour d'une mère, l'amour d'un père et l'amour qui sort des deux autres, comme leur fruit légitime, l'amour des frères.

L'amour d'une mère, d'une mère qui nous engendre par l'amour même de Jésus-Christ, et qui, après nous avoir portés dans son sein et enfantées par ses douleurs, nous attire et nous presse sur ce cœur ému et tressaillant comme un centre d'amour qui raillie tous les cœurs. Catholiques, mais hommes et infirmes que nous sommes, ah ! je le sais, nous pouvons nous diviser sur beaucoup de choses, et nous ne nous divisons que trop. Mais une chose nous rallie tous invinciblement, l'amour d'une mère; nous aimons tous l'Eglise! Frères séparés, schismatiques, hérétiques, et vous surtout, rationalistes, ah! vous l'ignorez cette joie des vrais chrétiens; relégués que vous êtes dans les régions plus ou moins arides du séparatisme, de l'isolement et de

l'individualisme, vous ne connaissez pas comme nous une institution vivante, sympathique, que dis-je une institution? disons-mieux, un être qui a un cœur pour aimer, des entrailles pour compatir, et, pour nous protéger contre le mal et l'erreur, une force invincible, une religion qui nous dit sans cesse : Mes enfants, mes petits enfants, et à laquelle nous disons tous : Ma mère, ô la plus belle, la plus aimante, la plus tendre des mères !

Et si nous avons, pour nous attirer et pour nous serrer les uns contre les autres, le cœur d'une mère, nous avons aussi, pour achever le miracle de notre unité, le cœur d'un père. Au plus haut lieu du monde, au centre de la catholicité, il y a un homme, et cet homme a un regard pour veiller sur toute l'Eglise, un cœur pour l'embrasser, et dans ce cœur, il y porte un amour comme on n'en a jamais vu, un amour qui s'étend par delà toutes les barrières où s'arrêtent les autres amours, un amour qui va jusqu'à tous les bouts du monde, qui, à la lettre, aime l'humanité, toute l'humanité, sans rien perdre de sa profondeur, de sa tendresse, de son énergie et de son intensité. Cet homme est un père ; cet homme, c'est le *saint-père ;* cet homme, c'est le père du monde ! Et l'amour de ce père de l'humanité chrétienne a, pour sauver tous ses enfants, des sollicitudes, des dévouements et aussi des douleurs telles que n'en connut jamais une autre paternité ; et souvent, dans le secret de Dieu et de son cœur, il verse sur les pieds du Christ des larmes telles que n'en versent pas d'autres yeux sur la terre ; et ce cœur du père universel, du fond de ses tristesses, laisse entendre aux anges du ciel des gémissements tels qu'il n'en sort pas des autres cœurs humains. Oh ! non, nul autre amour de père ne ressemble à cet amour, et pour bien entendre cet amour du père catholique envers ses innombrables enfants, il n'y a que l'amour de tous ses enfants pour le père de la catholicité. Ce père, qui a pour ses enfants d'indicibles tendresses, quelles tendresses aussi il suscite pour lui-même au cœur de ses enfants, c'est ce que ne comprendront jamais bien ceux qui, par l'injure des événements ou par leur propre faute, demeurent séparés de cette paternité qu'ils ne connaissent pas ou qu'ils n'aperçoivent qu'à travers les préjugés, les ignorances, les sophismes et quelquefois les haines semées autour d'eux comme la poussière dans l'atmosphère. Ah ! combien nous aimons le *père !* Ce que nous voudrions mettre à ses pieds de dévouements et de sacrifices pour lui prouver notre amour, c'est que vous ne pouvez pas entendre, vous surtout, vous pauvres égarés, vous qui, par une étrange perversion du cœur humain, voyez des yeux de la haine cette grande et douce personnification d'amour, vous qui, en retour de l'universelle bénédiction qu'il laisse tomber sur tous et de l'intarissable tendresse qu'il ne refuse à personne, lui envoyez

l'outrage de l'ingratitude, et qui, par chaque blessure que vous faites à son cœur, multipliez l'amour et le dévouement dans le nôtre.

Ah ! vous avez beau l'humilier devant ces deux cents millions d'enfants, cette paternité, la plus auguste et la plus tendre qu'il y ait sur cette terre, l'humanité catholique la révèle dans son cœur à mesure que vous essayez de l'abaisser dans le monde. Le père connaît les enfants et les enfants connaissent le père ; ce père, nous ne l'abandonnerons pas. En vain l'ennemi chercherait à nous fractionner, à nous diviser, à nous armer les uns contre les autres ; nous avons un père, un père unique, un père commun, et dans la guerre comme dans la paix, dans l'orage comme dans le calme, nous nous serrerons les uns contre les autres autour de cette paternité protectrice, lieu vivant et visible de notre unité et centre universel de notre *fraternité*. Car l'amour du père et l'amour de la mère produisent un troisième amour qui consomme notre communion efficace dans le cœur de la même paternité et de la même maternité, l'amour des frères !

L'amour des frères, épanouissement naturel de l'amour d'un père et de l'amour d'une mère ; pareil à celui des plus belles et des plus grandes fleurs de la création, plein d'un céleste parfum et d'une ravissante beauté ! *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !* Ah ! vous cherchez, vous appelez, vous exaltez la fraternité ! La fraternité, la voici : elle habite entre le cœur du père et le cœur de la mère, ces deux cœurs qui n'en font qu'un, au sein de la plus belle, de la plus vaste, de la plus douce et de la plus harmonieuse unité, plus vaste que toutes les unités qui se font ou se défont sur la terre, plus belle que celle du palmier, étendant avec grâce ses rameaux fraternels, plus douce que la rosée qui descend sur les fleurs au penchant de l'Hermon ou de la vallée de Térébenthine, plus harmonieuse que tous les concerts qui retentissent dans les mille voix de la nature. Pourquoi ? Ah ! vous venez de l'entendre, parce que cette unité c'est le concert des intelligences unies dans une même foi, le concert des voix unies dans une même parole, le concert des volontés unies dans un même commencement, et tous célébrant avec une joie et un transport unanime, au sein de l'Eglise catholique, la fête universelle de l'unité et de la fraternité ! *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Ah ! messieurs, à ce rayonnement de l'unité que je viens de vous montrer, je le sais, il manque quelque chose ; il faudrait vous la montrer resplendissant à travers toute notre histoire ; car elle aussi elle a traversé tous les espaces et tous les siècles, tous les peuples, et dans tous les peuples, tous les siècles, tous les espaces, elle a vaincu toutes les causes de séparation, toutes les forces schismatiques et toutes les

puissances de la division. Il faudrait vous montrer, dans cette longue vie de l'Eglise, le travail de nos évêques, de nos pontifes, de nos conciles pour sauver l'unité à l'heure des grandes tempêtes, bravant tout, sacrifiant tout pour le triomphe de l'unité catholique.

Mais ce n'était pas mon point de vue. Et d'ailleurs à quoi bon ? Ce long travail des siècles va se résumer et s'abréger devant vous; car si le concile œcuménique du dix-neuvième siècle doit être la grande manifestation de la catholicité de l'Eglise, il sera encore plus la manifestation de son incomparable unité! O messieurs, encore une fois reposons nos regards sur cette grande et belle chose que déjà nous voyons poindre à l'horizon d'un prochain avenir! Quel spectacle Dieu va vous montrer, à vous si avides de spectacles!

Voici apparaître le christianisme comme la plus grande chose de l'humanité; voici la plus grande chose dans le christianisme lui-même, la sainte Eglise catholique; voici ce qu'il y a dans l'Eglise elle-même de plus imposant, de plus auguste et de plus solennel, le concile œcuménique; et voici, dans le concile œcuménique, celui qui en est le cœur et la tête, le centre et le sommet, le pontife romain, résumant et condensant, comme le chef fait pour le corps, toute la vitalité, toute l'autorité, toute l'infaillibilité du concile lui-même, dominant et confirmant tous ses frères; et lorsque sa voix, résumant tant de voix, aura parlé, et lorsque d'échos en échos aura retenti l'universel *amen* de la catholicité, ah! oui, ce sera la grande manifestation, disons mieux la grande fête de l'unité.

Hors de là, messieurs, le sort en est jeté, non-seulement il n'y a plus d'unité religieuse, il n'y a plus même de véritable religion; il n'y a plus que des âmes juxtaposées, pareilles aux grains de sables du rivage, emportés, ou par le flot qui vient ou par le flot qui s'en va, et selon le beau mot d'un publiciste, il n'y a " qu'une poussière gouvernée par le vent." Or la seule manière pour le vent de gouverner, c'est d'éparpiller. Et tel est, en effet, le spectacle que présente partout la religion en dehors de l'unité catholique: au lieu de la concentration, l'éparpillement universel. Ah! je ne parle pas, en ce moment, à ces intelligences rétrogrades qui reculent jusqu'à vouloir anéantir ce que les barbares eux-mêmes savent encore respecter. Je parle à tous ceux qui adorent encore prosternés devant un autel, à ceux que la conviction rallie, surtout à ceux qu'une même foi prosterne devant le Christ Dieu, réparateur et Sauveur; je parle à tous les chrétiens mes frères, que je voudrais pouvoir atteindre par cette parole sous tous les cieux et sur tous les rivages, et à ceux-là je crie de toute mon âme: Comme nous et avec nous, vous croyez au pasteur unique des âmes, Jésus-Christ Notre-Seigneur; comme nous et avec nous, vous voudriez réaliser l'idéal de

l'unité qu'évoquait son cœur par un cri d'incomparable amour ; vous appelez de tous vos désirs l'unité visible du troupeau sous la garde de l'unique pasteur visible. Ah! venez avec nous, car la force des choses l'ordonne, l'histoire de vos séparations le commande, la poussière des sectes emportée sur tous les chemins du monde religieux par le vent de tous les rationalismes vous le crie avec nous ; vous reviendrez à nous, ou vous vous en irez vous éparpillant de plus en plus ; vous achèverez avec nous, sur l'inébranlable pierre, l'édifice de l'impérissable unité, ou vous vous en irez vous séparant, vous divisant, vous pulvérisant, vous anéantissant de plus en plus, jusqu'à ce que votre christianisme s'évanouisse tout à fait, comme un fantôme, dans le vide creusé sous vos pieds par l'antichristianisme.

Oh! non, il n'en sera pas ainsi, et notre cœur fraternel ne s'y peut résigner! Frères en Jésus-Christ, vous que le Christ appelle, vous que l'Eglise appelle, vous que le pontife appelle, vous que nous appelons tous dans ce royaume de l'unité où il n'y a vraiment qu'un seul troupeau et un seul pasteur, ah! je vous en prie, entendez, par la bouche de Pie IX, la voix de l'unité vous conviant à ses plus belles fêtes; rameaux brisés, relevez-vous ; membres épars, rassemblez-vous ; âmes endormies, réveillez-vous ; frères en Jésus-Christ, reconnaissez-vous, aimez-vous, embrassez-vous ; reconnaissez-vous dans le cœur du même Christ, aimez-vous dans le cœur de la même mère ; et puis, sur le cœur de ce père qui vous ouvre avec le sien le cœur même de Dieu, embrassez-vous ; que la voix universelle et perpétuelle de notre unité réponde, d'espace en espace et de siècle en siècle, à la parole du maître : "Mon Père, qu'ils soient un, comme vous et moi nous sommes "un" *Ut sint unum sicut et nos unum sumus.* C'est alors que cette grande religion, emportant avec elle-même toutes les intelligences, toutes les volontés, toutes les âmes, tous les cœurs, gravitant autour d'un même centre vers l'éternelle destinée, sera plus que jamais la force motrice qui poussera le monde de progrès en progrès. J. FÉLIX.

ALLOCUTION DE L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Messieurs, ou, je l'aime mieux, laissez-moi vous nommer mes frères, je viens de mêler ma prière à la vôtre en disant la sainte messe pour vous, et j'éprouve le besoin de mêler aussi mes paroles aux accents de votre foi et d'exprimer les sentiments que m'inspire le spectacle de cette grande assemblée.

Avant tout, je remercie Dieu qui protége la France et qui permet que cette capitale, si ouverte à toutes sortes d'erreurs et de séductions, compte néanmoins encore tant de fermes esprits et de vaillants catholiques.

J'offre aussi ma gratitude au zélé prédicateur dont la parole vous a tenus réunis depuis six semaines autour de la chaire de Notre-Dame.

Enfin, messieurs, je vous dois à vous-mêmes des remercîments et des félicitations pour le grand acte de religion que vous venez d'accomplir et pour l'exemple que vous donnez à Paris et, on peut le dire, à la France et au monde.

Cette foule m'émeut, la voix de vos cantiques me va jusqu'à l'âme, et tout à l'heure, en vous donnant la sainte communion, votre attitude convaincue, votre dévotion virile, m'ébranlait tout entier et m'imprimait de ces secousses qui finissent par les larmes. Ce qui me touche particulièrement, ce n'est pas la solennité extérieure, ce n'est pas le dehors; c'est le dedans, c'est votre acte de foi et de piété avec les conséquences qu'il ne peut manquer d'avoir pour vous, pour vos familles et pour notre pays.

En recevant la sainte eucharistie, vous venez d'imprimer à votre âme un nouveau mouvement d'ascension vers Dieu et de faire un progrès de plus dans l'œuvre de votre transformation morale. Vous marchez ainsi vers le but de votre existence terrestre; car, vous le savez, la condition de l'homme, c'est qu'il est imparfait et déchu; sa loi et son devoir, c'est qu'il se relève et se perfectionne en tâchant d'imiter Dieu, qui est la sainteté même; son mérite et son bonheur, c'est d'accomplir ce travail avec la grâce de Dieu, qui vient en aide à sa liberté, et d'obtenir la récompense promise aux élus.

Ce travaille suppose donc un type, un exemplaire à reproduire, des ruines à réparer et des moyens d'action à mettre en jeu.

Premièrement un type, un exemplaire à reproduire.

Le type, l'exemplaire, c'est Dieu lui-même, Dieu vivant et personnel, créateur et père de l'humanité. Il nous a fait à son image, à sa ressemblance qu'il a gravée, non dans votre corps pétri de terre, mais dans notre âme immatérielle. De même, en effet, que Dieu, suprême intelligence, possède la raison et la liberté, ainsi est-ce dans notre raison et dans notre libre volonté qu'il faut chercher son auguste image. De même encore que Dieu est le souverain maître de toutes choses, ainsi trouve-t-on quelque image de cette royauté puissante dans notre domination sur toutes les créatures terrestres. Il semble, au reste, d'après l'enseignement de nos pères, que si l'image de Dieu reluit naturellement dans notre âme, sa ressemblance s'y grave surtout par les efforts que nous faisons pour développer et perfectionner nos facultés dans le sens de notre vocation, c'est-à-dire pour pratiquer la vertu et pour acquérir la sainteté.

Ainsi donc, c'est par la création que nous avons reçu en nous l'image de Dieu; mais c'est par notre liberté soutenue de la grâce que nous pouvons arriver à sa ressemblance.

Le type, l'exemplaire, c'est encore, c'est surtout Dieu fait homme. En prenant un corps et une âme semblables aux nôtres, Jésus-Christ devient

notre modèle ; il n'habite pas seulement une lumière inaccessible, mais il se fait visible en paraissant sur la terre ; il parle, agit, souffle et meurt comme les autres hommes. Son Père l'envoie sans doute afin que nous soyons sauvés en croyant en lui, mais aussi et surtout pour qu'il soit notre modèle et que notre vie ressemble à la sienne. Nous sommes tous appelés au ciel ; mais nul n'y entrera qu'avec Jésus-Christ, chef glorieux du corps dont nous sommes les membres lorsque nous vivons de sa vie et de son esprit. C'est pourquoi lui-même a dit : "Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et me suive. Je vous ai donné l'exemple afin que ce que j'ai fait vous le fassiez vous-mêmes. Soyez miséricordieux et bons comme votre père céleste. Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait."

C'est vers ce noble but que nous appellent et nous entraînent la grande vie et la grande mort de Jésus-Christ, les mérites de son sang répandu, l'autorité de sa doctrine, la force de ses exemples, l'action de l'Eglise qui continue parmi nous son ministère de réparation et de salut.

Voilà le type présenté au monde entier. C'est là le modèle que tous les saints ont imité ; c'est en suivant la voie de la croix, en marchant sur les traces du crucifié, qu'ils se sont acquis le droit d'entrer avec lui dans le ciel pour être récompensés. C'est aussi notre modèle à tous.

Secondement, le sujet qu'il s'agit de réformer sur ce type auguste c'est nous-mêmes, et les ruines qu'il faut réparer sont en nous. — L'homme est sorti des mains de Dieu avec une nature saine et parfaite, dans un état de justice et de sainteté. Son intelligence, quoique bornée et faillible, était exempte d'erreurs et de préjugés ; sa volonté droite, son cœur innocent et pur ; ses sens eux-mêmes se tenaient dans l'ordre, et rien encore n'avait converti en péril leur simplicité sans tache. En outre, Dieu, lui assignant une fin surnaturelle, l'avait orné de sa grâce et revêtu ainsi d'une force propre à le soutenir et à le faire avancer dans le chemin de sa destinée supérieure. — Toutefois, l'homme, soumis à une épreuve, s'y montra inégal. Un commandement lui fut donné, commandement positif, intimé par la voix de Dieu même, facile à suivre, sanctionné par des promesses et des menaces pleines de gravité. — Malgré les secours naturels et surnaturels dont il était pourvu, l'homme faillit, et sa chute entraîna des conséquences terribles pour lui-même et pour ses descendants. L'alliance avec Dieu fut rompue, la grâce perdue, l'âme frappée de mort. Le désordre parut dans la nature humaine tout entière : la raison resta désormais obscurcie, la volonté portée au mal, la liberté blessée et affaiblie, l'image de Dieu défigurée en nous, le corps révolté contre l'âme et l'âme contre Dieu. Les anciens, même en dehors de la vraie religion, avaient constaté cette étrange misère et ce renversement. La philosophie chrétienne, après saint Paul, les a décrits en termes éloquents, et chacun

de nous ressent en lui-même les contre-coups de cette chute originelle et peut mesurer, par ses tentations et par ses fautes, la profondeur du mal et l'étendue des ruines.

Or ce sont ces ruines morales qu'il faut réparer; c'est cet édifice de notre nature, brisé dans le premier Adam, qu'il faut relever, par les vertus du second, dans les proportions de son ancien plan. Ce travail est de toute la vie, et il se fait quand on soumet le corps à l'âme et l'âme à Dieu, les sens à la raison et la raison à la foi.

Car il y a trois forces qui se disputent la suprême direction de notre vie: une force inférieure et sensuelle, qui nous met en rapport avec le monde physique; une force intelligente et morale, par où nous entrons en communication avec les vérités qui sont le patrimoine et l'honneur de l'esprit humain; une force plus haute encore et surnaturelle, qui nous est donnée de Dieu pour pratiquer la vertu sur la terre et parvenir à la gloire du ciel.

Ces trois forces se livrent entre elles un combat de tous les instants, au fond de notre conscience, sur le théâtre borné de notre vie extérieure et individuelle, et sur le théâtre plus grand où s'agite l'humanité. L'une ou l'autre inspire chacun de nos actes, prévaut dans l'ensemble de notre existence et lui imprime son caractère moral. Tous les hommes, et même tous les peuples et tous les siècles, à des degrés divers, obéissent à l'une ou à l'autre de ces forces, écoutent la voix des sens, ou la raison orgueilleusement émancipée, ou les enseignements de la foi.

De ces trois forces jamais éteintes et toujours en lutte, celles-là doivent être contenues et subordonnées qui sont les moins nobles, qui ne peuvent que nous tromper et nous faire déchoir, si elles avaient jamais la domination. Celle-là doit vaincre et gouverner les autres qui est la plus noble et la plus intelligente. Ainsi faut-il que les sens obéissent à la raison, parce que la suprême loi de l'homme n'est pas dans ses organes, et faut-il que la raison obéisse à la foi, parce que si la raison est l'esprit de l'homme, la foi est l'esprit de Dieu et par conséquent la dépasse toujours.

Voilà dans quel sens il faut régler notre vie; voilà l'harmonie, la discipline qu'il faut rétablir en nous.

Troisièmement, les moyens de ramener ainsi l'homme à son divin modèle sont la grâce et la liberté.

La grâce nous vient de Dieu; elle est donnée à qui la demande et la cherche. On la demande par la prière, qui est une loi essentielle de l'ordre moral et qui y remplit le même rôle que l'étude dans le monde intellectuel et le travail dans le monde physique. Comme le travail du laboureur féconde la terre et lui fait porter des fruits savoureux et nourrissants, comme l'étude et la réflexion fortifient et développent notre esprit et le mettent en possession des vérités les plus élevées et les plus utiles, ainsi la prière

est la culture du cœur ; elle l'ouvre, elle le dispose aux influences d'en haut, et quand la pratique des sacrements s'y joint, la grâce le visite et le purifie, elle l'éclaire et l'ennoblit ; elle rend notre libre volonté fertile en résolutions généreuses et en actes de vertu.

Quant à la liberté, nous l'apportons en naissant et nous la gardons toute la vie ; le sens intime nous le persuade, la voix du monde entier le proclame, la foi l'enseigne. Mais cette liberté augmente ou diminue dans l'homme en raison de l'usage qu'il en fait. Elle diminue s'il accepte le joug de l'erreur, de la passion, de l'orgueil, de l'intérêt, de l'opinion et des hommes ; car enfin il reste l'esclave de tous ces maîtres importuns, et il continue de plus à relever de la raison qu'on n'étouffe pas et de Dieu qu'on n'évite pas comme on veut. La liberté, au contraire, augmente lorsque l'homme s'affranchit graduellement de ses passions, de ses instincts, de tous ces dominateurs injustes que je viens de nommer, lorsqu'il échappe à leur tyrannie en n'acceptant pour maître que la vérité, c'est-à-dire Dieu lui-même.

Avec cette liberté ainsi développée par la grâce de Dieu qui la dirige et la soutient, l'homme peut ramener et maintenir l'ordre dans toutes ses facultés et ses forces, dans son esprit qu'il refait et perfectionne par la foi, dans son cœur qu'il transforme par la charité, dans son activité qu'il soumet virilement à la loi du devoir.

C'est ce que vous ferez, messieurs ; c'est ce que nous ferons tous avec courage. Oui, appliquons-nous à croire, et, par la foi, donnons notre esprit à Dieu qui est vérité. Car nous devons l'étudier et le connaître, non-seulement par la raison, qui est faible et insuffisante pour cet objet, mais par la foi, absolument nécessaire à qui veut savoir tout ce qu'il faut et comme il faut.

Ayons et gardons la foi que nous ont transmise soixante générations, qui est la meilleure partie de leur héritage pourtant si glorieux ; la foi, qui est descendue dans notre cœur à travers les tendresses d'une mère ; la foi, qui nous ouvrira la porte de cette partie supérieure où nos aïeux nous ont précédés. Gardons la foi, quoi que disent contre elle les esprits forts, qui sont souvent des esprits faibles et presque toujours des cœurs troublés. Car enfin, vous avez beau avoir de l'esprit, Dieu en a plus que vous ; or Dieu met son esprit dans sa parole comme vous mettez votre esprit dans la vôtre, et par conséquent ce qu'il dit vous dépassera toujours ; et ainsi la foi qui croit Dieu va plus loin et voit plus clair que la raison qui se fie seulement à l'homme.

Gardons la foi, principe d'action qui élève l'humanité en la dirigeant, qui la transforme et la conduit vers le ciel, qui protége le jeune homme contre l'orage des passions et l'homme mûr contre les déceptions et les découragements de la vie, qui tempère l'orgueil de l'heureuse fortune et

console dans l'adversité, qui fait la grandeur morale des individus et des peuples, et contribue si puissamment à la vraie beauté de la civilisation.

Donnons aussi notre cœur à Dieu par la charité. Nous devons aimer Dieu par-dessus toutes choses et nous élever vers lui non-seulement par ce vague sentiment de l'infini dont la nature n'est jamais dépourvue, mais par ce naturel amour dont Jésus-Christ est venu lui-même allumer la flamme généreuse, et qui, sous le beau nom de charité, donne à toute vie, même la plus humble, tant de mérite, d'éclat et de grandeur.

Aimez Dieu! Votre cœur, si haut placé qu'il soit, ne peut nourrir de plus sublimes prétentions, et il ne peut oser moins se trahir lui-même, car telles sont ses aspirations toujours renaissantes et tels sont ses insatiables désirs qu'il ne saurait autrement se satisfaire et se fixer. Dans sa brûlante ardeur, il cherche partout un aliment à cet incendie qui promet de s'apaiser, mais qui dure toujours. Nous parcourons avidement la création pour atteindre et saisir l'idéal de bonheur aperçu dans nos rêves. Tout semble l'offrir, mais rien ne le donne. Notre cœur traverse toutes les joies sans pouvoir s'y arrêter; le charme qu'il y avait découvert de loin s'évanouit de près, et la créature seule reste, ajoutant ses imperfections à nos propres misères. Alors, dans la tristesse de nos espérances déçues, nous brisons l'idole d'hier pour en faire une autre que nous briserons demain, changeant ainsi d'illusion quand il faudrait bien plutôt changer de cœur, et nous élever vers Dieu par-dessus tout cet univers qui ne nous vaut pas, non, qui ne nous vaut pas.

Donnons enfin notre activité à Dieu, qui est la règle et la loi, et faisons sa volonté par l'accomplissement courageux de nos obligations privées et publiques, religieuses et sociales. La famille, l'Etat, l'Eglise; on ne peut détendre et briser un des ces anneaux sans détendre et briser aussi la chaîne qui tient toutes les forces vives de la société réunies en un commun faisceau. Tous les bons principes sont solidaires, comme toutes les mauvaises passions se tiennent et s'entendent; ce que la loi perd quelque part, c'est la licence générale qui le gagne. C'est pourquoi restons tous fermes dans le devoir; que le devoir nous inspire et nous suive partout! Que notre influence fasse régner autour de nous ce noble sentiment qui est la meilleure garantie de tous les intérêts privés et généraux, présents et futurs. Ainsi, que Dieu soit béni dans tous ses commandements, Dieu notre souverain maître, source du droit, raison du devoir et principe de l'ordre! Que l'Eglise catholique, gardienne des croyances morales et religieuses, soit écoutée de tous ses fils! Que dans les sphères diverses où Dieu l'a placée, au foyer domestique, au sein des villes et des Etats, l'autorité rencontre ce respect et ce dévouement qui assurent l'empire des lois et le triomphe du bien public, selon la parole de la sainte Ecriture, qui attache à la pratique des vertus chrétiennes les prospérités de la terre

aussi bien que le bonheur du ciel: *Pietas ad omnia utilis est; promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.*

Qu'il me soit permis, en terminant, d'exprimer un vœu qui résume tout ce discours. Puissent la foi, la charité, la vertu, demeurer et s'affermir au milieu de nous pour la grandeur morale des individus, pour le repos et la joie des familles, pour la paix et la félicité de la France, et, en définitive, pour le salut des âmes, pour le triomphe de l'Eglise, et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui je demande de vous bénir tous, vous, mes frères, et tous ceux qui vous sont chers.

(Fin.)

LE CITOYEN BRUTUS.

"Et moi je te dis que c'est un chaud et fameux patriote que le citoyen Brutus, et qu'il n'y en a pas un meilleur dans toute la section des droits de l'homme.

—C'est possible, mais je crois, moi, qu'il est un peu de l'espèce des tambours et qu'il fait plus de bruit que de besogne.

—Oh! je sais bien que tu ne l'aimes pas; mais tu n'oses rien dire quand il est là, et..... tiens, le voilà justement qui vient; dit-lui donc qu'il n'est pas patriote."

En effet, au même instant la porte du marchand de vin chez lequel avait lieu cette conversation, s'ouvrit et l'on vit paraître un homme de haute taille et aux formes athlétiques; de longs cheveux grisonnants tombaient sur ses épaules et une barbe épaisse de la même nuance entourait le bas de sa figure ouverte et franche. Il était coiffé d'un énorme bonnet rouge, il portait une veste de gros drap, des bas de laine et de gros souliers.

"Salut et fraternité, dit-il en entrant. Citoyen, voici la carmagnole racommodée dans le bon genre.

—C'est bien, citoyen Brutus, tu arrives à propos? on parlait de toi. On disait que tu n'étais pas un bon patriote.

—Si l'infirme qui a tenu un pareil propos voulait le répéter, à la longueur de mon bras seulement, je parie bien une bouteille du meilleur qu'il ne le dirait pas une troisième fois. Ah! je ne suis pas un bon patriote, moi, président de ma section; moi, qui ai acheté en bons assignats cette maison qui appartenait à des ci-devant, moi, qui ai fait du jardin de plaisance de ces aristocrates un potager dont je vends les

légumes aux patriotes? et au minimum encore. Quel est le fainéant qui se dit plus patriote que moi? Qu'il se montre donc; il n'osera pas. Je parie que c'est ce méchant perruquier que je vois se cacher là-bas; il se croit plus patriote que moi parce qu'il a prêté son épouse pour en faire la déesse de la Raison; ainsi, depuis ce temps-là, elle lui en donne des raisons et des bonnes, à grands coups de manche à balai sur les épaules."

Tous les assistants se mirent à rire aux éclats, excepté le perruquier qui sentait sur son dos la vérité de ce que disait Brutus.

"Je lui conseille de parler, lui qui va se cacher dès qu'il entend le tambour; s'il en valait la peine, il y a longtemps que je lui aurais rabattu les coutures de sa carmagnole; mais je n'aime pas à battre la fausse monnaie; cependant je lui conseille en ami de ne pas trop m'échauffer les oreilles, car je pourrais bien lui faire, en deux points, un discours en langage de Saint-Quentin, où toutes les paroles sont dans la main."

Brutus avait une telle réputation de patriotisme, et sa force herculéenne était si bien connue que personne n'osait se fâcher avec lui; il n'était pas méchant, mais on le craignait; aussi tous les rieurs furent-ils de son côté, et le perruquier ne se sentit pas le courage de riposter à cette menaçante attaque.

"A bon entendeur suffit, dit le maître de la maison; allons, citoyen Brutus, buvons un coup à la santé de la nation, et ne parlons plus de cela. On frappe à la porte; c'est ton porteur d'eau; il est exact celui-là, tous les matins il arrive de bonne heure.

—Oh! c'est que c'est un bon, ça n'est pas un bavard, un vantard, c'est solide; aussi je lui ai donné ma pratique quoiqu'il loge loin. Je vais lui ouvrir. A revoir et sans rancune."

Brutus fit entrer le porteur d'eau et referma soigneusement la porte.

"Je vous ai fait un peu attendre, monsieur l'abbé, dit Brutus, en recevant les seaux que portait celui qui venait d'arriver, c'est qu'il faut prendre garde, on est si méfiant.

—Vous avez bien fait, Yvon, la prudence est indispensable en ce moment."

Puis ils montèrent au premier et pénétrèrent dans une chambre qui ressemblait à un vestiaire; là, un double changement eut lieu: tandis que le prétendu porteur d'eau quittait son modeste costume pour revêtir des habits sacerdotaux, Brutus, ôtant sa carmagnole et son bonnet rouge, endossait une livrée vert et blanc, et se chaussait de bas de soie et de souliers à boucles.

"Comment va madame la marquise? demanda l'abbé.

— Bien, monsieur l'abbé; son état est toujours le même. Je réponds

à toutes ses questions ainsi que vous me l'avez ordonné. Ce sont de petits mensonges que Dieu nous pardonnera, n'est-il pas vrai, monsieur l'abbé ?

—Oui, mon fils; dans les temps malheureux où nous vivons, il est quelquefois nécessaire de compter sur l'indulgence de Dieu. D'ailleurs notre motif est bon, et nos innocents subterfuges ne peuvent nuire à personne. Par eux, nous laissons à cette pauvre femme, que la vérité tuerait, une illusion qui la sauve; soyez donc sans crainte, mon cher Yvon, Dieu est miséricordieux, il ne jugera que les intentions, et, comme je vous l'ai dit, les nôtres sont trop bonnes pour craindre qu'il les condamne.

—Merci, monsieur l'abbé, c'est que, voyez vous, il me vient quelquefois des scrupules, et il m'en coûte tant pour faire le révolutionnaire.

Les changements de costumes étaient terminés, et Brutus en grande livrée, précédant l'abbé, se dirigea vers un appartement au même étage. La pièce dans laquelle ils entrèrent était vaste et meublée avec le luxe et la richesse, un peu passée, des anciens châteaux. De vieilles tapisseries en couvraient les murs, un lit à baldaquin, placé sur un montoir en velours, se trouvait au fond; un tapis de sujet était étendu sur le parquet; on voyait, de chaque côté, des portraits de famille; tout cela était sévère, mais noble et grand. Dans un vaste fauteuil, près de la cheminée, était assise une femme très-âgée, vêtue à l'ancienne mode, avec simplicité et dignité. Sur un tabouret placé à ses pieds, on voyait une jeune fille de seize ans environ. A l'aspect du prêtre, elle se leva et salua respectueusement: l'une était la marquise douairière de Kersalun; l'autre Bonne de Sérigny, sa petite-fille.

" Soyez le bien-venu, mon père, dit la douairière; en vous attendant ma petite fille me lisait l'instructive et édifiante histoire de notre glorieux roi Saint-Louis; c'était un bon temps que celui où il vivait.

— Oui, madame, et si quelque chose peut nous consoler de ce qui se passe en ce moment, c'est la persuasion que ces vertus chrétiennes revivent dans son noble petit-fils.

— Mais que se passe-t-il donc, monsieur l'abbé ? Moi, que mon âge et mes infirmités tiennent recluse dans ce réduit, je ne sais rien. Dites-moi donc ce qui arrive ?

—Rien qui puisse vous effrayer, madame la marquise, mais chaque temps a ses moments d'épreuves; il faut s'y soumettre et prier Dieu de les abréger autant que possible.

—C'est ce que nous faisons chaque jour, ma petite-fille et moi. Mais encore un mot: et mon fils, le comte de Sérigny, je n'en reçois pas de nouvelles, que devient-il ?

—Eloigné, comme je vous l'ai dit, pour le service du roi, il a désiré

que vous passiez le temps de son absence dans ce petit hôtel; il reviendra bientôt, nous l'espérons du moins, et alors nous serons tous heureux.

— Allons prier pour lui, Monsieur l'abbé, et demandons à Dieu qu'il le protége. "

Pendant ce colloque, Brutus avait ouvert la porte d'un petit cabinet adjacent. Là était un autel dédié à la Vierge Marie. On roula le fauteuil de la marquise jusqu'auprès d'un prie-Dieu placé en face de la porte; elle s'agenouilla ayant Bonne à ses côtés, et le saint sacrifice commença.

C'était le citoyen Brutus qui servait la messe.

Cette blanche et fraîche jeune fille agenouillée près de sa grand'mère, et priant avec ferveur, au pied de cet autel si simple; la figure digne et calme de la douairière, vrai type des nobles dames de l'ancien temps; l'onction de ce prêtre, bravant le martyre et exerçant en cachette son saint ministère, l'organe grave de ce vieux serviteur remplaçant la voix légère du jeune lévite qui d'ordinaire prononce les répons de la messe, tout concourait à donner un caractère particulier au tableau présenté dans ce modeste oratoire.

Lorsque l'office fut terminé et que le prêtre eut béni les assistants, la chambre de la marquise reprit son aspect ordinaire. La jeune fille embrassa son aïeule et la quitta disant qu'elle allait étudier: le prêtre se retira et redevint porteur d'eau.

A peine échappé de la chambre de sa grand'mère, Bonne échangea sa robe blanche, contre un simple casaquin d'indienne, un tablier et un fichu de couleur, se coiffa d'un petit bonnet rond et devint la plus jolie ouvrière qu'on puisse imaginer; elle prit un petit panier et sortit lestement de la maison. Quant à Brutus ou plutôt Yvon, toujours revêtu de sa livrée, il approcha un guéridon du fauteuil de la marquise lui servit le café quotidien sur un plateau et dans une coupe d'argent, aux armes de la famille de Kersalun, et resta debout, la serviette sous le bras, à deux pas du fauteuil, dans la position respectueuse des serviteurs de grande maison.

" Sais-tu bien, Yvon, que tu n'es pas beau avec cette grande barbe? dit familièrement la douairière.

—Aussi n'est-ce pas pour me parer que je la porte, madame la marquise, mais pour cacher cette cicatrice que j'ai au menton.

—Et que tu as sans doute attrapée en te battant avec quelque gars à un pardon. "*

Yvon ne répondit pas clairement à cette question car il ne voulait

* On appelle pardon, en Bretagne, des fêtes dans lesquelles s'élèvent souvent des rixes entre les paysans de diverses paroisses.

pas apprendre à la marquise que cette cicatrice était celle d'un coup de sabre reçu en défendant son maître.

Pendant que la marquise déjeune, nous dirons quels événements avient amené la position exceptionnelle dans laquelle se trouvait la famille de Kersalun.

Doublement attaché à la cause royale par sa position et son rang et par la famille de la femme dont il déplorait la perte, le comte de Sérigny avait nécessairement pris un commandement dans l'armée du roi, lorsque la Vendée s'était soulevée; mais comprenant à quels dangers seraient exposées sa belle-mère affaiblie par l'âge et sa fille encore si jeune, il avait résolu de les éloigner du théâtre de la guerre. Paris est, et à toujours été, la ville dans laquelle il est le plus facile de se soustraire aux regards; ne pouvant quitter son poste, il fallait à M. de Sérigny quelqu'un de sûr auquel il pût confier son précieux dépôt. Yvon était un de ces vieux serviteurs comme on en trouve en Bretagne, dévoués à leur maître, toujours prêts à s'exposer et à mourir pour lui; il avait de plus assez d'intelligence pour qu'on pût compter sur lui. Le comte lui donna donc ses instructions, lui fit comprendre l'importance et le danger de sa mission, et ayant à grand'peine décidé la vieille marquise à quitter son château, il les fit partir incognito, donnant à Yvon le peu d'argent dont il put disposer, ce qui n'était pas considérable, car les chefs vendéens sacrifiaient tout à la cause qu'ils défendaient, et d'ailleurs, il espérait pouvoir, de temps en temps, leur envoyer des secours. Mais bientôt ses propriétés furent ravagées et les moyens de correspondance complètement interceptés; de là, cette gêne que Bonne et Yvon cachaient avec tant de soins à la vieille marquise qui, grâce à leurs efforts, à leur travail incessant, à leurs pieux mensonges, ignorait tout ce qui se passait, ne se doutait même pas que son château avait été incendié, que ses biens étaient sous le séquestre, et qu'elle devait le bien-être dont elle jouissait à sa petite-fille, qui s'était faite lingère, et à Yvon, qui s'était improvisé tailleur en vieux.

Dès que la marquise eut déjeuné, Yvon desservit et retourna en bas repetasser les carmagnoles des citoyens qui l'honoraient de leur confiance. La journée se passa comme d'habitude, calme et solitaire. Vers le soir, Bonne rentra, sa figure était bouleversée.

" Qu'avez-vous, mademoiselle ? s'écria Yvon.

—Rien, mon ami. Tenez, voici l'argent de ce qu'ils appellent ma décade, prenez-le.

—Ah ! ma bonne et noble demoiselle ! si vous saviez tout ce que je souffre en vous voyant obligée de travailler pour vivre ! Mais, hélas ! comment faire ? j'aurais beau, moi, travailler jour et nuit de ce maudit état de tailleur, je ne suis pas assez habile pour gagner de quoi suffire aux dépenses de la maison.

—Oui, mon cher Yvon, je sais que vous faites tout ce que vous pouvez, et je vous en remercie; d'ailleurs, quoi de plus naturel que je travaille pour ma grand'mère? ce n'est pas cela qui m'est pénible, mais sortir seule...

—Il vous est arrivé quelque chose, je le vois à votre agitation; dites-le moi, je vous en prie.

—Rien de bien alarmant; mais ce matin, dans ma précipitation pour ne pas arriver trop tard à mon atelier, j'ai oublié d'attacher à mon bonnet cette cocarde qu'on exige...

—Mais vous en avez une.

—Oui. De méchantes gens, qui s'étaient aperçues de cet oubli, m'injurièrent et allaient me faire arrêter, lorsqu'un jeune homme... que je ne connais pas, accourut, et, présentant une cocarde, dit: "La cocarde de la citoyenne vient de se détacher; je marchais derrière elle, et je l'ai ramassée; je vais la lui rattacher." Ce mensonge adroit calma ces furieux qui me laissèrent passer, mais j'ai eu grand'peur.

—C'est un brave garçon, que ce jeune homme; et vous ne le connaissez pas?

—Non. Seulement, je dois vous le dire, Yvon, car je ne puis me confier qu'à vous; depuis quelque temps, il se trouve matin et soir sur mon passage.

—Il ne vous a jamais parlé?

—Jamais! Mais, je ne sais pourquoi, je suis gênée quand je le rencontre.

—J'aurais bien dû me douter que jeune et jolie comme vous êtes, vous attireriez les regards malgré votre humble costume; mais comment faire? Il n'y a qu'un moyen: ce qu'il a fait ce matin me donne une bonne idée de ce jeune homme, je lui parlerai.

—Il ne faudra pas le rudoyer, il a été bien poli, et a l'air très-timide.

—Ne craignez rien, laissez-moi faire."

(*A continuer.*)

*** On éprouve l'or par le feu, la femme par l'or, et l'homme par la femme.

*** Vieillir rapetisse, mourir grandit.

*** L'égalité consiste pour certaines gens à vouloir être l'égal de leurs supérieurs et le supérieur de leurs égaux.

*** Parler pour ne rien dire, c'est pour les trois quarts et demi des gens exprimer tout ce qu'ils pensent.

*** La mémoire est la caisse d'épargne de l'esprit et de l'expérience.

L'ECHO

DE LA FRANCE.

LA JEUNE MÈRE À LA FONTAINE.

Il est de ces fraiches figures,
Belles d'une candeur qu'on ne peut définir,
De ces apparitions pures
Dont l'image sourit à notre souvenir.

J'ai vu tantôt, à la fontaine,
Une mère tenant son enfant dans ses bras;
De sa cruche déjà trop pleine
L'eau débordait, brisée en scintillants éclats.

Mais qu'importait l'eau renversée?
Elle était tout entière à son petit enfant;
A lui son unique pensée,
A lui son tendre amour, son regard triomphant;

A lui son plus charmant sourire;
A lui ces mots du cœur, si frais, si gracieux;
Et que les mères, pour les dire,
Ont emprunté sans doute au langage des cieux.

Je la voyais, d'amour éprise,
Couvrir de cent baisers tantôt ses blonds cheveux,
Tantôt sa bouche de cerise,
Et sa joue arrondie et ses deux grands yeux bleus:

Puis soudain, avec raillerie,
Pour le mieux agacer, faire mille détours,
Retirer sa lèvre chérie,
Et détourner la tête, et sourire toujours,

Tandis que vers la fugitive
Ce gracieux enfant, l'enfant aux cheveux d'or,
Rapprochait sa face naïve
Et ses petites mains, pour l'embrasser encor.

O vous qui, près de la fontaine,
De la cruche pesante oubliant le fardeau,
Ne pensez pas que l'heure entraîne
Le temps qui toujours passe et fuit comme votre eau,

Je vous enviais, jeune mère !
Je disais : tous ces biens qu'ici-bas l'on chérit
Ne sont-ils pas une chimère,
Quand on a, comme vous, un enfant qui sourit ?

Un bel enfant au teint de rose,
Candide séraphin béni de l'Éternel,
Et dont l'âme nouvelle éclose,
S'ouvre, comme une fleur, à l'amour maternel ?

Lorsque sur votre sein, qu'il presse,
Vous voudriez pouvoir le fixer sans retour,
Et, pour l'enivrer de tendresse,
Mettre tout votre cœur dans un regard d'amour,

Alors votre beauté rayonne,
Alors vous ressemblez aux tableaux du saint lieu,
A ces tableaux où la Madone,
Dans sa sérénité, sourit à l'Enfant-Dieu.

Mais son front fatigué se penche,
Son œil à demi clos lutte avec le sommeil ;
Laissez, sur votre épaule blanche,
Reposer mollement son visage vermeil.

Qu'il dorme calme et sans envie,
Lorsque le ciel encore est doré devant lui.
Plus tard, l'horizon de la vie
Ne sera plus brillant et pur comme aujourd'hui.

Jamais le sommeil qui l'oppresse
Ne lui sera si doux au séjour des humains,
Qu'ainsi bercé d'une caresse,
Le front sur votre épaule et les pieds dans vos mains.

Les anges, dans un météore,
Planent en souriant et lui jettent des fleurs ;
Plus tard, s'ils reviennent encore,
Ils reviendront, hélas ! pour essuyer ses pleurs...

—*Revue pour tous.*

LE CITOYEN BRUTUS.

(Voir page 257.)

Le lendemain matin, Brutus, car c'est ainsi qu'il faut le nommer quand il est hors de la maison, suivait à quelque distance Bonne, qui allait à son atelier. Bientôt il apperçut un jeune ouvrier qui semblait guetter le passage de la jeune fille, et qui, après l'avoir saluée, la suivit sans l'approcher, ni lui parler. Arrivée à la porte de la maison où elle allait travailler, Bonne entra, le jeune homme s'arrêta devant cette porte et y resta rêveur et pensif.

" Eh bien ! citoyen, dit Brutus en s'approchant, que fais-tu donc là planté devant cette porte comme l'arbre de la liberté du faubourg Antoine ? Est-ce que tu espéres voir à travers les murs ?

—Que vous importe ? répondit avec fierté le jeune homme ; passez votre chemin, je n'ai pas de comptes à vous rendre.

—C'est ce que nous allons voir. D'abord il m'importe que tu ne suives pas cette jeune fille comme tu le fais, car cette jeune fille est ma nièce.

—Votre nièce ?

—Rien que ça ; et, à ce titre, il me semble que j'ai bien le droit de savoir pourpuoi tu te trouves toujours sur sa route, et pourquoi tu restes en faction devant la porte où elle est entrée ?

—Je vous jure, citoyen, que mes intentions sont loyales, je n'ai jamais dit un mot à votre nièce.

—Je le sais ; aussi, mon enfant, ce ne sont pas des reproches que je veux te faire, mais des conseils que je veux te donner. Ecoute-moi : il ne faut pas te bercer d'une espérance qui ne peut pas se réaliser ; ma nièce ne peut pas te convenir.

—Mais pourquoi, citoyen ? Ma famille est honnête ; je suis un ouvrier,

c'est vrai, mais j'ai du courage, je puis honorablement gagner ma vie ; peut-être ne serons-nous pas toujours dans des circonstances semblables, et alors...

— Et alors, ce sera toujours impossible. Il y a des raisons que je ne puis pas te dire, des raisons qui feront qu'il y aura toujours un obstacle.

— Un obstacle ? je le surmonterai ; mon père m'a dit souvent : " Vouloir, c'est pouvoir ; " je voudrai, donc je pourrai ; vous êtes peut-être plus à votre aise que nous, mais je suis jeune, le travail est une fortune, et je rendrai votre nièce si heureuse !

— Mon pauvre garçon, je n'en doute pas. Je vois à ton air, à ton langage, que tu es un brave jeune homme, et si cela ne dépendait que de moi seul, je ne dis pas...

— Ah ! Ah ! mon cher monsieur ! s'écria le jeune homme en lui sautant au cou.

— Oui, mais ça ne dépend pas de moi... enfin, je ne sais comment t'expliquer la chose, qu'il te suffise de savoir que c'est impossible. Allons, sois raisonnable, il n'y a pas longtemps que tu aimes ma nièce, tu l'oublieras.

— Détrompez-vous, il y a bien longtemps que je l'aime, et ce sentiment s'accroît encore chaque fois que je la vois ; jugez si je l'aime, je ne le lui ai jamais dit !...

— Au fait, c'est une preuve cela ; mais enfin, si je te donnais de l'espoir, je te tromperais. Sois raisonnable, et promets-moi de ne plus chercher à voir ma nièce.

— Ne plus la voir !... oh ! cela me serait impossible, citoyen ; mais je puis vous promettre de la voir sans en être vu, de ne plus la gêner par ma présence, de fuir ses regards, mais c'est tout ce que je puis faire.

— Et c'est tout ce que je te demande. Et tu tiendras parole ?

— Je vous le jure sur mon honneur.

— Je te crois, dit Brutus en lui tendant la main ; il n'est pas possible de mentir avec cet accent-là. Tiens, garçon, excepté ma nièce, demande-moi tout ce que tu voudras, et compte sur moi comme je compte sur toi. Adieu, ou plutôt à revoir, car je te verrai toujours avec plaisir.

— Merci, citoyen ; vous me rendez bien malheureux, mais je ne puis pas vous en vouloir. "

Et ils se quitrètent.

" C'est dommage, se disait Brutus en s'en allant, c'est un brave garçon... mais enfin, ce qu'il désire est impossible, il n'y faut plus songer. "

Rentré dans la maison, Yvon reprit ses habitudes ; il se remit à travailler, à servir la marquise, et plusieurs jours se passèrent sans que rien de nouveau vint troubler la vie si calme des habitants de la petite maison.

Un matin, au moment où Yvon, après avoir servi le déjeuner de la marquise, redescendait dans le rez-de-chaussée qu'il habitait, on frappa à la porte de la rue. C'était un événement, car jamais personne, excepté le prétendu porteur d'eau, ne venait heurter à ce logis silencieux.

" Qui peut venir ici ? se dit Yvon qui s'empressa de quitter sa livrée et de revêtir son costume républicain ; quelqu'un qui se trompe sans doute, car je ne sais rien qui puisse nous attirer une mauvaise visite ; voyons. " Et ouvrant un petit judas grillé qui avait été pratiqué dans la porte, il apperçut le jeune homme avec lequel il avait eu un entretien " Ah ! c'est toi, mon jeune camarade, dit-il ; par quel hasard ?

—Je voudrais vous parler, citoyen Brutus.

— C'est bien, je vais aller te trouver. " Et il sortit. " Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?... Mais que vois-je ?... le sac sur le dos, le bâton à la main ! on dirait que tu vas en pèlerinage.

— Je pars pour l'armée.

— Pour l'armée !...

— Oui. Je vous ai fait, citoyen, une promesse sur l'honneur ; si je reste, je ne pourrai pas la tenir, je le sens, et comme je n'y veux pas manquer, je m'éloigne. On a proclamé la patrie en danger, on a appelé des volontaires je me suis engagé. Et, jugez si j'aime votre nièce et si je tiens à ma promesse, j'ai résisté aux larmes de ma mère, aux supplications de mon père, je pars. Ou je ne reviendrai pas, ou quand je reviendrai, cet obstacle que vous ne voulez pas me faire connaitre, je serai assez haut placé pour le surmonter.

— Tu as un noble cœur, garçon, dit Brutus, embrasse-moi, et que Dieu te protége.

— A votre tour, une promesse, citoyen Brutus : ne vous hâtez pas de marier votre nièce, laissez-moi le temps de la mériter, ce ne sera pas long, car si je ne suis pas tué, je parviendrai bientôt.

—Je ne puis te promettre qu'une chose, c'est que tant que les circonstances ne changeront pas, ma nièce ne sera pas mariée, et même il faudra qu'il se passe bien des événements avant qu'elle y pense.

— J'aurai donc le temps, et j'emporte votre promesse, elle me donnera du courage. Adieu, citoyen Brutus, ne m'oubliez pas, je reviendrai digne d'elle et de vous.

— Et où vas-tu ?

— A la frontière.

— Avec qui pars-tu ?

— Avec des volontaires.

— Comment t'appelles-tu ?

— Louis Dufour.

— Adieu ; je n'ai pas besoin de te recommander d'être brave.

— Vous entendrez parler de moi. "

Et il s'éloigna après avoir serré avec affection la main de Brutus.

« Ça me fait cependant de la peine de le voir partir, dit le vieux domestique en rentrant ; mais ce n'est pas ma faute si ce qu'il désire est impossible. »

Tout reprit son allure accoutumée dans la petite maison isolée ; Bonne et Yvon travaillèrent avec courage, la marquise pria, et le temps s'écoula au milieu des terribles événements de l'époque, sans que rien vint troubler la tranquillité de cette solitaire retraite. Yvon avait déjà presque oublié Louis Dufour, lorsqu'un jour il reçut une lettre ainsi conçue :

" Citoyen Brutus,

" Je suis bien sûr que vous ne pensez plus à ce pauvre ouvrier dont " le cœur, bien plus que les yeux, suivait votre nièce lorsque chaque " matin elle allait, modeste et gracieuse, travailler à son atelier, et " quand chaque soir elle en revenait toujours réservée et inspirant le " respect et l'admiration. Ce pauvre ouvrier a tenu sa parole, il a fui " un danger qu'il ne se sentait pas le courage d'affronter, et il en est " allé chercher d'autres qu'il a bravés sans crainte. Lui qui tremblait " devant la jeune fille timide, a été fier devant l'ennemi. Il s'est rap- " pelé le but auquel il voulait atteindre, voilà un an à peine qu'il a " pris le fusil, et il est officier. Ce n'est pas assez, il le sait, mais encore " un peu de temps, et cet obstacle qu'il ignore aura disparu, il l'espère. " Je ne vous en dirai pas plus long ; comme le jeune général sous les " ordres duquel je vais combattre dans l'Ouest, je prends cette devise : " *Des choses, et non des mots* ! Mes actions parleront pour moi.

" Adieu, ne m'oubliez pas.

" Louis Dufour. "

" Pauvre garçon ! dit Yvon, il va justement dans un pays où il sera obligé de combattre contre le père de celle qu'il veut mériter ; singulier moyen d'arranger ses affaires. Enfin, je ne puis rien dire, laissons faire la Providence."

La guerre avait pris dans la Vendée des proportions gigantesques, la République avait été forcée d'y envoyer des troupes nombreuses, et elle voyait ses meilleurs soldats tomber sous les coups de paysans armés de faux et de bâtons, mais auxquels la foi et le dévouement inspiraient un courage tel, que Napoléon a appelé cette lutte une *guerre de géants*. Par son courage, par son sang-froid, sa bonté pour les siens, M. de Sérigny était devenu un des principaux chefs du parti vendéen. Il déplorait au fond du cœur cette guerre cruelle entre compatriotes, mais il ne pouvait abandonner ceux qui, comme lui, obéissaient à leur foi religieuse et politique.

Nous ne suivrons pas dans toutes ses péripéties cette lutte acharnée,

nous nous bornerons à un épisode qui se rattache à notre histoire. Refoulés derrière la Loire, les Vendéens ne se battaient plus qu'avec le courage du désespoir; leurs chefs avaient presque tous péri; épuisés par leur héroïque résistance, les débris de l'armée royale luttaient cependant encore, mais chaque jour voyait diminuer leur nombre. Un jour on apporta aux avant-postes républicains un officier qu'on venait de ramasser sur le champ de bataille.

" Capitaine, dit un des hommes qui portaient le blessé, en voilà un qui nous a donné du mal; nous n'avons pu l'avoir que lorsqu'il a été à terre, et encore il a fallu prendre des précautions; c'est un brave, et s'il y en a encore beaucoup comme celui-là, nous ne sommes pas près d'en avoir fini. "

Louis Dufour, car c'était lui qui commandait ce poste, logea le blessé dans la chaumière en ruines qui lui servait de quartier général, et fit venir un chirurgien.

" C'est ça, dit le sergent, on va le guérir pour le tuer après. Eh bien, foi de sergent, quoique ce soit un blanc, ça me fera de la peine de le voir fusiller.

— Tu sais bien, reprit un soldat, que le capitaine ne se charge pas de ces corvées-là.

— Il a raison; après les coups de fusil, il ne doit plus y avoir d'ennemis."

Le chirurgien, après avoir pansé le prisonnier resté sans connaissance, lui fit respirer quelques sels; le blessé revint à lui, et l'aspect de l'uniforme de l'officier lui fit comprendre le danger de sa position.

" Vous souffrez, monsieur, ? dit le capitaine.

— Ce n'est pas pour longtemps, je l'espère.

— Le major cependant ne désespère pas de vous sauver.

— C'est possible, mais tout son art ne me sauvera pas du sort qui m'attend.

— Peut-être vous trompez-vous.

— Je ne demande pas de grâce.

— Et si quelqu'un la demandait pour vous ?

— Que voulez-vous dire ?

— Un des vôtres n'a-t-il pas crié en mourant : " Grâce pour les prisonniers ! "

— Oui, Bonchamp. Mais il était chrétien, celui-là.

— Et qui vous dit que je ne le sois pas ?

— Je le crois ; mais quand vous voudriez m'épargner, en seriez-vous le maître ?

— Tous ceux qui sont tombés entre mes mains ont été sauvés, et cela sera plus facile à présent que la soumission...

— Dites l'épuisement, l'abandon...

— Comme vous voudrez, mais tant que vous serez près de moi, vous n'avez rien à craindre.

— Je ne doute pas de votre bonne volonté, mais demain peut-être vous serez forcé de me laisser là et d'autres...

— Je ne vous abandonnerai pas, je vous le promets.

— Quoi ! vous ne me livrerez pas ?

— Je suis soldat, je ne suis pas bourreau. Je vous ai combattu, je ne vous assassinerai pas.

— Mais enfin, à quoi dois-je attribuer l'intérêt que vous me portez ?

— Peut-être vous le dirai-je un jour ; en attendant, reposez et soyez sans inquiétude. "

Louis tint parole, il soigna son prisonnier, et fit tant, que sa santé revint de jour en jour. Dans les moments qu'ils passaient ensemble, le comte appréciait de plus en plus les bonnes qualités du jeune officier, et finit par ressentir pour lui une vive affection. Leurs conversations devinrent intimes, plus confidentielles. " Mon jeune ami, dit un jour le comte, plus je vous examine, plus je suis convaincu qu'une pensée vous préoccupe ; ces soins dont vous me comblez, ce danger que vous courez en épargnant un ennemi, tout cela part d'un bon naturel sans doute, mais je crois qu'un autre motif,...

— Oui, vous avez raison, et ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est elle. Elle, qui de loin veille sur vous, car je ne me suis fait soldat que pour la mériter ; n'ayant ni rang ni fortune à lui offrir, je veux au moins lui présenter un nom honorable, et ce nom serait indigne d'elle si j'avais à me reprocher quelques-unes des cruautés qui ont déshonoré cette guerre.

— C'est une personne d'un rang élevé ?

— C'est une simple ouvrière comme moi.

— Et elle vous a recommandé d'être humain ?

— Je ne lui ai jamais parlé. Mais j'ai lu sur son visage si pur et si doux, qu'elle serait plus sensible à une bonne action qu'à un fait glorieux, et j'ai voulu, tout en faisant mon devoir, qu'elle n'ait rien à me reprocher.

— Et elle pourra être fière de tout ce que vous faites pour elle. Il n'est pas, sachez-le bien, d'obstacle qui ne soit levé par une conduite comme la vôtre. Si jamais l'occasion s'en présentait, je voudrais, mon jeune ami, être votre avocat, raconter tout ce que vous avez fait pour moi, et ce récit, soyez-en sûr, triompherait de tout ce qu'on pourrait vous opposer.

— Que le ciel vous entende ! Mais, vous le voyez c'est à elle que vous devez tout ; vous êtes pieux, c'est pour elle qu'il faut prier. "

Un jour Louis revenait de chez son général qui l'avait mandé, sa

figure était radieuse, il tendit la main à son prisonnier : " Je savais bien lui dit-il, qu'on arriverait à des mesures plus douces ; on vient de publier une amnistie en faveur des Vendéens, profitez-en.

— Une amnistie ! en êtes-vous bien sûr ?

— Oui ; rien ne s'oppose plus à ce que vous retourniez près de votre famille ; peut-être nous reverrons-nous dans des temps plus heureux.

— C'est mon plus vif désir ; je vais rechercher ce que j'ai de plus cher au monde, croyez bien que je n'oublierai jamais mon sauveur. "

Tout était bien changé à Paris depuis que nous l'avons quitté. Le citoyen Brutus avait complètement disparu ; Yvon avait quitté le bonnet rouge et la carmagnole, et ne se cachait plus pour être le brave et fidèle serviteur de la vieille marquise. Bonne était devenue une belle et gracieuse demoiselle, son habileté et son goût en avaient fait la plus utile ouvrière de son magasin. La marquise vivait toujours dans la même ignorance du changement de gouvernement, attendait toujours son gendre, car Bonne et Yvon ne lui faisaient point part de leur inquiétude. Toutes les recherches de ce dernier avaient été infructueuses, personne navait entendu parler de M. de Sérigny.

Un soir Bonne venait de se retirer dans sa chambre, où elle priait avec ferveur pour son père ; Yvon travaillait dans une salle basse, car il état toujours tailleur ; il n'avait pas fait assez de progrès pour confectionner les ridicules habits des *incroyables*, mais il avait conservé sa clientèle pour le raccommodage ; le brave homme n'avait jamais pu s'élever au-dessus de la réparation. Il cherchait dans sa tête comment il pourrait savoir ce qu'était devenu son maître ; tout à coup on frappe à la porte : " Qui va là ? demanda Yvon avant d'ouvrir.

— *Gens de bien passent partout* (*), répondit en patois breton une voix bien connue.

— M. le comte ! s'écria Yvon en étouffant sa voix. Et il ouvrit aussitôt. Le comte entra précipitamment, et Yvon se jeta à ses genoux.

— Jésus, mon Dieu ! est-ce bien vous, monsieur le comte ?...

— Moi-même, mon brave Yvon ; mais ma fille, ma mère, où sont-elles ?

— Ici, monsieur le comte, et en bonne santé. Mais, permettez que j'appelle d'abord mademoiselle Bonne, je craindrais que madame la marquise ne fût trop émue...

— Tu as raison, va chercher ma fille. "

Peu d'instants après Bonne était dans les bras de son père. Après les premiers épanchements, que nous n'essayerons pas de dépeindre, le

* Devise bretonne.

père et la fille s'assirent l'un près de l'autre, Yvon resta debout devant eux.

" Que tu es embellie, mon enfant! et que je suis heureux de te revoir ! J'ai bien cru ne jamais goûter ce bonheur!

—Oh ! dites-moi, mon père, tout ce qui vous est arrivé.

— Hélas! mon enfant, c'est une triste histoire; après bien des chances de succès et de revers, après avoir supporté toutes les privations, souffert toutes les douleurs, après avoir vu tomber tous nos chefs et nos braves compagnons, nous en étions arrivés à un tel degré de misère et de désespoir, que nous attendions la mort comme un refuge; nous combattions avec rage, car nous savions que si nous étions pris, nous n'avions rien à attendre de nos ennemis. Dans une dernière affaire, qui dura deux jours, je fus atteint d'une balle et percé de plusieurs coups de baïonnette; laissé sur le champ de bataille, je fus transporté mourant dans la demeure d'un jeune officier républicain. La Providence avait eu pitié de moi, car j'étais tombé entre les mains d'un ennemi généreux qui, au lieu de me faire subir le sort d'un si grand nombre des nôtres, me prodigua les soins les plus empressés, et veilla sur moi tant que j'eus quelques dangers à courir. "

Le comte entra alors dans des détails sur la conduite de son libérateur; il fit un tableau touchant des égards et des soins qu'il avait eus pour lui, vanta la noblesse de son caractère, sa douceur, sa loyauté, et ce récit fit souvent verser des larmes à sa fille et à Yvon, qui murmurait de temps en temps tout bas: " Brave garçon, va! Bon jeune homme! je voudrais bien lui serrer la main.

— Mon père, dit Bonne en embrassant le comte avec effusion, Dieu récompensera celui qui vous a rendu à notre tendresse, qui a été pour vous un si généreux protecteur, et désormais son nom sera placé dans mes prières, parmi ceux qui me sont les plus chers.

— Et dans les miennes donc! dit Yvon en essuyant ses yeux; tous les matins et tous les soirs je veux dire, plutôt deux fois qu'une: Mon Dieu, conservez la santé à..... Mais, comment s'appelle-t-il ce brave garçon ?

— Le commandant Louis Dufour.

— Louis Dufour ! s'écria Yvon, Louis Dufour !.....

— Eh bien! oui, Louis Dufour; qu'est-ce que tu as à ouvrir ainsi de grands yeux et une grande bouche énorme ?

— Louis Dufour !.....

Ah çà! ma chère Bonne, est-ce que par hasard ce pauvre Yvon serait devenu fou pendant mon absence ?

— En vérité, mon père, je ne comprends pas..... Qu'avez vous donc, Yvon ?

—Moi, mademoiselle, rien...... rien, c'est que je croyais...... il me semblait que...... Mais je me trompe, ne faites pas attention.

— Ma chère enfant, la grand'mère dort sans doute, il est tard; c'est que j'ai eu de la peine à vous découvrir; demain, tu la prépareras à me revoir. Mais, comment avez-vous fait pour vivre pendant si longtemps sans ressources ?

— Nous vous dirons cela demain, mon père; venez vous reposer, je vais vous conduire. Oh! que je serai heureuse de vous savoir si près de moi!"

Resté seul en bas, Yvon sans bouger de place, répétait: Louis Dufour! voyez ce que c'est que le hasard... car ce ne doit être que le hasard. Ce jeune homme ne pouvait pas se douter que cette petite ouvrière qu'il rencontrait était la fille d'un comte, il ne connaissait que la nièce du citoyen Brutus; rien dans ce que je lui ai dit n'a pu lui faire soupçonner...... Non, il a sauvé M. le comte sans intérêt. C'est drôle, tout de même, et quand je dis le hasard, je crois plutôt que c'est le bon Dieu qui s'est mêlé de ses affaires. Eh bien! tant mieux, c'est un brave garçon; je crois que j'ai bien fait de ne rien dire à M. le comte, ça aurait pu le contrarier; maintenant les voilà bien loin l'un de l'autre, tout ça finira sans bruit; c'est plus sage."

Le lendemain M. de Sérigny, conduit par Bonne, alla voir sa belle-mère, qui fut enchantée de son retour, car elle lui portait une tendre affection; et après l'avoir bien questionné, elle le vit reprendre sa place dans la maison, sans se douter des dangers qu'il avait courus. Le Comte s'occupa immédiatement de faire régulariser sa position. L'acte d'amnistie et la paix signée avec les Vendéens déclaraient non émigrés tous ceux qui avaient pris part à la guerre; il obtint donc de rentrer dans la partie de ses biens qui n'avait point été vendue. Ce changement de fortune en amena nécessairement un nouveau dans la situation de toute la famille. On quitta la petite maison isolée où l'on avait vécu ignoré pendant la terreur; Bonne, au grand regret de la lingère, ne retourna plus au magasin où elle avait travaillé avec tant de courage; et Yvon, pour toujours débarrassé du sobriquet de citoyen Brutus, renonça avec plaisir à l'aiguille et aux ciseaux, pour reprendre sa position auprès du Comte, position devenue bien plus douce depuis que celui-ci connaissait tout le dévouement de son fidèle serviteur.

Les sociétés, comme les hommes, passent facilement d'un excès à un autre. Après toutes les horreurs qui avaient répandu tant de deuil sur la France, on se jeta avec fureur dans les plaisirs et dans le luxe; on semblait vouloir étouffer dans le tourbillon du monde, jusqu'au souvenir des maux auxquels on venait d'échapper. Les salons s'ouvraient de toutes parts et les réceptions étaient brillantes et courues.

On recherchait surtout celles où se retrouvaient la politesse courtoise, les manières nobles et affables de ces aristocrates qu'on égorgeait quelque temps avant, et l'on semblait compter sur eux pour repolir la société. Bonne faisait les honneurs du salon de son père avec une grâce et une distinction parfaites.

Un jour le comte devait réunir dans un grand dîner tous ceux de ses amis qui, comme lui, avaient fait, sinon acte d'adhésion, du moins acte de soumission au nouveau gouvernement. Déjà une société brillante était réunie, on n'attendait plus que le maître de la maison, lorsque celui-ci entra en tenant par la main un étranger ; il traversa rapidement le salon en s'écriant : " Bonne, ma chère enfant, le voilà, mon sauveur, celui à qui tu dois la vie de ton père, le colonel Louis Dufour ! "

Bonne se leva vivement, et s'avançant vers le nouveau venu lui dit avec émotion : " Ah ! monsieur, le ciel a exaucé mes prières, il a protégé vos jours, et sa bonté permet enfin que je puisse vous exprimer toute ma reconnaissance ! " Le jeune officier s'arrêta, étouffa avec peine un cri qui allait lui échapper, et dans son trouble, ne put répondre que par un salut.

" Oui, mes chers amis, reprit le Comte, je vous présente celui qui m'a arraché deux fois à la mort ; vous savez tous avec quelle générosité il a bravé la fureur des farouches proconsuls pour me sauver. "

Chacun s'empressa près du colonel, on le félicita ; mais ne pouvant surmonter son émotion, il répondait à peine à tous ces compliments ; il avait reconnu, dans celle que le Comte appelait sa fille, cette jeune ouvrière dont le souvenir ne l'avait pas quitté, celle qui lui avait inspiré tant de bons sentiments ; il la revoyait enfin, non plus simple comme autrefois, mais dans un brillant salon et parée de tout ce qui pouvait relever sa beauté. La porte du salon s'ouvrit et Yvon s'avança en disant : " Monsieur le comte est ser... Ah ! mon Dieu !...

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? s'écria M. de Sérigny pendant que tout le monde regardait Yvon resté sur le seuil de la porte, les bras levés et la bouche ouverte. Es-tu fou de nous faire une pareille peur ? j'ai cru que tu t'étais cassé quelque chose.

— Non, non, monsieur le comte... Monsieur le Comte est servi, " reprit en balbutiant Yvon, qui ne savait plus ce qu'il disait.

On passa dans la salle à manger ; le colonel fut placé à table auprès de Bonne, qui, n'ayant pas reconnu ce jeune homme qu'elle n'avait fait qu'entrevoir il y avait déjà longtemps, n'éprouvait avec lui aucun embarras, et fut par conséquent d'une amabilité et d'une prévenance qui augmentaient de plus en plus le trouble de Louis. Elle lui parla de sa reconnaissance avec chaleur, déploya sans affectation toute la bonté de son cœur et toutes les grâces de son esprit.

Le plus tourmenté de tous ceux qui se trouvaient là était sans contredit le brave Yvon, qui ne savait plus que faire, et qui dans sa préoccupation remplissait ses fonctions tout de travers.

"Décidément, se disait-il tout bas, le bon Dieu se mêle des affaires de ce jeune homme ; il l'envoie dans la Vendée pour sauver le père, il le ramène ici pour que la fille lui témoigne sa reconnaissance, laissons faire le bon Dieu, il sait mieux que moi ce qui est bien... Mais cependant, reprenait-il après avoir réparé quelque oubli dans son service, maintenant je manquerais à mon devoir si je n'avertissais pas M. le Comte ; oui, je lui dirai tout ce qui s'est passé, il faut qu'il le sache."

Pendant toute la soirée, Louis fut l'objet des attentions du Comte, de ses amis, et, ce qui lui était bien plus agréable, de Bonne, qui le remerciait avec une grâce si affectueuse, avec des mots si doux, qu'il en perdait la tête et qu'il était fou de bonheur.

Lorsque tout le monde fut retiré, Yvon suivit son maître dans son appartement. "Ah ça ! lui dit le Comte dès qu'ils furent seuls, pourrais-tu me dire ce que tu avais aujourd'hui ? Pendant tout le dîner tu n'as fait que des maladresses, tu étais distrait, tu oubliais tout.

— Ah ! monsieur le Comte ! il faut m'excuser, mais ce qui se passe ici est si étonnant !

— Comment ? et que se passe-t-il donc ?

— Vous savez bien, le colonel Dufour...

— Eh bien ?

— C'est lui...

— Qui, lui ?

— Ah ! c'est vrai, vous ne savez pas. A l'époque où, pour être à même de tromper madame la marquise, mademoiselle Bonne allait travailler dans un magasin...

— Oui, la noble et généreuse enfant se sacrifiait pour cacher à sa grand'mère la misère où vous étiez.

— Mademoiselle Bonne était déjà bien jolie, et une jolie fille ne peut pas aller seule dans Paris sans être remarquée ; un jour elle me prévint qu'un jeune homme qui la suivait depuis quelque temps sans lui parler, s'était interposé entre de méchantes gens qui la menaçaient, et qu'elle serait embarrassée si elle le rencontrait encore. Je vis ce jeune homme, il m'avoua qu'il aimait celle qui passait alors pour ma nièce, qu'il voulait l'épouser ; je lui dis qu'un obstacle que je ne pouvais connaître s'y opposait.

— Et il te dit qu'il vaincrait cet obstacle et deviendrait digne d'elle ?

— Précisément, et il partit. Un an après il m'adressa cette lettre qui vous expliquera tout."

Yvon remit au Comte la lettre de Louis.

" Tu n'avais rien dit qui pût lui faire connaître mon nom ? dit M. de Sérigny après avoir lu.

— Je m'en serais bien gardé ! on ne traitait pas si bien, alors, les ci-devants, il y allait de notre tête à tous. Non, il n'a jamais songé qu'à la nièce du citoyen Brutus.

— Je comprends à présent son trouble en voyant Bonne ; le pauvre garçon a dû être bien intrigué. Mais il t'a sans doute reconnu aussi ?

— Je le pense bien, quoique je n'aie plus ma grande barbe et qu'il ne m'ait rien dit, et je ne serais pas étonné de le voir venir me demander une explication.

— C'est probable ; quand il viendra, tu l'amèneras près de moi.

— Oui, monsieur le Comte.

— Ne parle de rien à personne, à ma fille surtout.

— Je serai muet. Monsieur le Comte ne m'en veut plus de mes maladresses ?

— Non, mon brave garçon ; laisse-moi, et n'oublie pas ce que je t'ai dit.

Le lendemain dans la matinée, Louis se présenta à l'hôtel et demanda à parler à Yvon. " Mon cher monsieur, lui dit-il, je ne viens pas vous demander l'explication de ce qui m'a tant surpris hier. J'ai deviné que, serviteur fidèle, vous veilliez, pendant les moments de troubles sur le trésor qui vous avait été confié ; je comprends maintenant l'obstacle insurmontable dont vous me parliez ; j'aurais dû le soupçonner plus tôt à la distinction, à la noblesse du maintien de mademoiselle Bonne, mais j'étais aveugle alors. Je ne puis vous en vouloir du mystère que vous m'avez fait, mais je regrette, je vous l'avoue, que ce que vous m'avez dit n'ait pas été la vérité ; ce qui m'arrive aujourd'hui m'impose un cruel devoir. Il faut que je parle à Monsieur de Sérigny, et je désire que vous me conduisiez près de lui.

— Je lui ai tout dit, et il vous attend. "

Lorsqu'ils arrivèrent au cabinet du Comte, celui-ci se leva et vint au-devant de Louis en lui tendant la main. " Je vous attendais, mon cher ami, lui dit-il, et je crois presque savoir ce qui vous amène.

— Monsieur, dit Louis, avant de vous faire part de la détermination que j'ai prise, permettez-moi d'invoquer le témoignage de votre fidèle serviteur : il vous dira qu'hier encore j'ignorais les liens qui vous unissent à mademoiselle Bonne ; que je n'aimais en elle que la simple ouvrière ; j'espérais pouvoir la rendre heureuse, je n'avais pas d'autre ambition.

— Je n'ai pas besoin de l'affimation de maître Yvon. Le brave garçon a, je le sais, très-bien joué son rôle de farouche républicain et d'oncle sévère ; il l'a si bien joué, que vous n'avez rien pu deviner ;

aussi je me garde bien d'attribuer votre généreux dévouement à un autre motif qu'à l'affection sincère que vous aviez pour cette jeune fille inconnue dont la candeur vous avait inspiré de nobles sentiments; cependant...

— Permettez, monsieur le Comte; maintenant que je sais quelle a été mon erreur, que je connais cet obstacle insurmontable, je n'ai plus qu'un parti à prendre, celui de m'éloigner, de retourner à l'armée et là de tâcher d'oublier le rêve de ma jeunesse; je viens donc vous faire mes adieux.

— Vous m'avez interrompu. Je vous disais: Cependant, il y a une chose que vous ne pouvez pas contester, c'est que c'est, tranchons le mot, par amour pour cette jeune fille, quelle qu'elle soit, que vous m'avez sauvé la vie!

— C'est la vérité.

— Eh bien, moi, je vous ai promis d'être votre avocat près d'elle, et de vous aider à surmonter l'obstacle qu'on vous opposait, quel qu'il fût. Ne pourriez-vous pas croire aussi que je vous ai fait cette promesse dans un but intéressé? Je veux vous prouver que non, je tiendrai ma parole, et nous allons voir si à nous deux nous ne réussirons pas.

— Quoi! monsieur le Comte, vous voudriez!... Mais songez donc qui je suis?

— Un brave militaire qui m'a sauvé la vie.

— Mais ma famille est pau...

— Honorable, je le sais. J'ai pris des informations. Yvon, fais venir mademoiselle Bonne.

—Quand je disais que le bon Dieu se mêlait des affaires de ce jeune homme! dit Yvon en sortant.

— Ma chère enfant, dit M. de Sérigny à Bonne, qui entra bientôt, comprends-tu ce bon colonel qui veut nous quitter?

— Quoi! déjà?

— Oui, quand rien ne l'y oblige. Il ne veut même pas nous donner le temps de lui prouver que nous ne sommes pas des ingrats.

— Ah! monsieur, si rien ne s'oppose à ce que vous fassiez un plus long séjour près de nous, restez, je vous en prie; le spectacle du bonheur que nous vous devons sera la juste récompense de tout ce que vous avez fait pour nous.

— C'est ce que je lui dis. Mais il a des scrupules; il craint que nous ne croyions qu'il avait un but intéressé.

— Comment le supposer? Monsieur ne nous connaissait pas.

— C'est ce qui te trompe; il ne me connaissait pas moi, mais il te connaissait, toi, depuis longtemps.

— Moi?...

— Oui. Te souviens-tu d'un jeune homme que tu rencontrais tous les jours quand tu n'étais qu'une petite lingère ?

— Et qui vous a soustrait, dit Yvon, à la colère des tricoteuses et des sans-culottes, qui voulaient vous emprisonner parce que vous n'aviez pas de cocarde ?

Bonne rougit.— Eh quoi, monsieur, ce serait vous ?

— Oui, mademoiselle; mais vous savez que j'ignorais...

— C'est pour te mériter qu'il est devenu un vaillant colonel et un généreux adversaire ; il a eu la main heureuse, conviens-en, et...

— C'est le bon Dieu qui se mêle de ses affaires à ce jeune homme-là, dit Yvon.

— Mais, à propos, maître Yvon, ou plutôt citoyen Brutus, en ta qualité-d'oncle, tu dois être consulté : qu'en penses-tu ?

— Je pense qu'il faut achever ce que le bon Dieu a si bien commencé, et je donne mon consentement.

— Alors, Bonne, il n'y a plus que le tien. "

La jeune fille se jeta dans les bras de son père.

" Eh bien, colonel, suis-je bon avocat ?

— Que voulez-vous que je vous dise, monsieur le Comte ? je suis anéanti par mon bonheur.

— Vous êtes deux nobles enfants, dit le Comte ému ; vous avez l'un et l'autre fait preuve de ces vertus qui honorent les nobles et qui anoblissent ceux qui ne le sont pas ; venez tous deux dans mes bras !

— J'ai toujous pensé et je penserai toujours, dit Yvon en essuyant ses yeux, que le bon Dieu se mêle des affaires des braves gens et les rend heureux un jour.

— Et c'est nous, dirent les jeunes gens, qu'il charge de récompenser le bon citoyen Brutus. "

FIN.

Journal des Demoiselles.

JOHN BULL ET JONATHAN.

La grande querelle des Anglais et des Américains n'est pas encore terminée et ne paraît pas près de l'être. Ils ne peuvent se décider à vivre ni amis ni ennemis. Jonathan grogne et montre les dents. John Bull gronde et recule dans son coin. Ils se craignent, ils se détestent, ils n'osent pas en venir aux mains. Chacun des deux ne veut combattre

qu'à coup sûr, et calcule, à un dollar près, ce que coûte et ce que rapporte la plus glorieuse victoire.

Il est doux de rosser l'ennemi; mais, outre qu'on n'est jamais sûr de vaincre, le boxeur le plus intrépide peut avoir le bras cassé, les yeux pochés et les côtes enfoncées. C'est à dégoûter de la gloire.

Voilà pourquoi John Bull et Jonathan se menaceront longtemps sans frapper. Ce sont deux cousins-germains, et John, comme l'aîné de la famille, a longtemps affecté des airs d'importance. Il tranchait du grand seigneur et regardait l'autre par dessus l'épaule. Jonathan, tout jeune encore et presque enfant, n'osait se fâcher qu'à la dernière extrémité; mais maintenant il a la force et la stature d'un géant; il étend ses grands bras, l'un vers l'océan Atlantique, et l'autre vers l'océan Pacifique; il parle haut, il prend le dessus, et pas à pas il fait reculer John.

Mais, dit le pauvre John Bull, autrefois si fier, aujourd'hui si humble et si prompt à se justifier, c'est toi, Jonathan, qui m'a donné l'exemple. C'est toi qui m'a souhaité publiquement tous les malheurs imaginables pendant la guerre de Crimée et la révolte des Cipayes. C'est toi qui donnait la main aux Russes, c'est toi qui encourage l'Irlande. Jonathan, mon bon Jonathan, nous sommes cousins. J'ai pour toi un faible incompréhensible...

—Toi! réplique le bourru Jonathan, tu me ferais pendre si tu l'osais; mais je te fais peur. Tu connais la pesanteur de mes poings qui ressemblent à des marteaux de forge. D'un seul coup je te briserais la mâchoire, je te casserais les dents, je t'aplatirais le crâne, je te ferais rentrer sous terre. Paie donc, malheureux, paye, puisque tu n'es pas le plus fort.

Et John Bull, plus patient que jamais, souffre ces discours sans se fâcher. Il a vieilli et grossi, l'orgueilleux seigneur; il ne peut entrer dans son armure; il a la goutte aux pieds; il est couvert de cicatrices. Autrefois il allait à la bataille d'un pas joyeux comme Roland. Maintenant il s'y traîne avec tristesse comme Sancho Pança.

D'ailleurs sa fortune est faite et ne peut plus que décroître. Il a dans tous les pays de la terre des fermes et des maisons de campagne, je veux dire des îles et des provinces. Comment garder à la fois toutes ces richesses contre un ennemi agile et avide? S'il veut défendre Malte et Gibraltar, il faut négliger Hong-Kong et Singapore.

S'il veille sur l'Inde et sur Ceylan, il faut abandonner l'Australie et le Canada.

En même temps que le pauvre John offre tant de prises, il n'en a lui-même aucune sur Jonathan.

Le territoire des Etats-Unis est immense, mais compact. Il occupe

toute la largeur du continent américain : il est à moitié chemin d'Europe et de l'Australie. Enfin, avantage sans égal, Jonathan n'a pas de voisins, car le Mexique ne compte pas, et les Canadiens ne paraissent pas disposés à se faire tuer pour empêcher l'annexion.

Jonathan est donc chez lui, et peut attendre l'occasion, les mains dans ses poches. Qu'elle se présente, il est prêt. Le revolver à la ceinture, il siffle entre ses dents "Yankee doodle," et s'amuse de l'embarras du pauvre John qui voudrait bien offrir satisfaction pour éviter la bataille, mais qui ne veut pas se déshonorer publiquement.

Qu'en arrivera-t-il ?

Toutes les chances sont pour Jonathan. John payera l'amende, pensant qu'un mauvais accommodement vaut mieux qu'un bon procès. Il payera, il s'humiliera, il demandera grâce, il promettra de ne plus recommencer.

Au temps de sa verte jeunesse, il aurait boxé vigoureusement ; mais les prédicateurs et les quakers l'ont mis au régime du lait d'ânesse ; il est devenu conciliant et doux et se fait une vertu de son catarrhe.

C'est ainsi que d'année en année l'influence des Etat-Unis s'étend et s'affermit sur le globe terrestre. En 1784, après la guerre de l'Indépendance, ce peuple ne demandait qu'à vivre libre. Il était alors de trois millions d'hommes. Vingt-cinq ans plus tard, il osait tenir tête à l'Angleterre (occupée à la vérité de combattre Napoléon.) En 1846, il prenait le nouveau Mexique, le Texas et la Californie. Dès 1803, il avait acheté à Bonaparte la Louisiane, c'est-à-dire, l'immense vallée du Mississipi (Esaü donna son droit d'aînesse pour un plat de lentilles.) Aujourd'hui l'on parle de prendre Cuba et le Canada.

C'est probablement l'œuvre que Grant s'est réservée et qui doit illustrer sa présidence ; car chaque président tient à laisser l'Union américaine plus grande qu'il ne l'a reçue des mains de son prédécesseur. C'est ainsi que faisaient les consuls de Rome.

Après le Canada viendra le Mexique, puis l'Amérique centrale déjà entamée par les compagnies de chemins de fer et de bateaux à vapeur. Puis on s'avancera vers le Vénézuela, la Colombie, le Pérou, la Nouvelle Grenade et l'on entrera dans cette plaine sans fin qu'arrose le fleuve des Amazones et qui s'étend des Andes à l'océan Atlantique.

Voilà l'inévitable avenir.

Gazette de France.

LE NATURALISTE AUDUBON À PARIS.

(Voir page 174.)

"15 *septembre*. La France est vraiment bien pauvre! Aujourd'hui j'ai assisté à une séance de l'Académie des sciences, et mes planches ont été examinées par cent personnes environ. "Beau! très-beau!" Tels étaient les mots qui sortaient de toutes les bouches; mais on disait aussi: "Quel ouvrage? quel prix! qui est-ce qui peut payer cela?" Je me suis souvenu que j'avais trente souscripteurs à Manchester et je le dis. On a ouvert de grands yeux et l'on a paru surpris. Mais j'ai reconnu que l'Angleterre, la plus petite île d'Angleterre, était seule en état de seconder le pauvre Audubon. Quelqu'un est allé jusqu'à dire que si j'étais venu ici il y a quatre mois, je n'aurais pas même eu le prince d'Essling pour souscripteur. Pauvre France! ton beau climat, tes riches vignobles et les vœux de tes savants ne servent à rien; tu es une mendiante dans le dénûment et non l'amie puissante que l'on m'avait dépeinte. C'est maintenant que je vois clairement combien il a été heureux ou chanceux pour moi de ne pas être venu tout d'abord en France; car si j'eusse débuté par là, mon ouvrage n'aurait pas encore de commencement; il eût péri comme une fleur au mois d'octobre, et je serais retourné dans mes bois sans l'espoir de laisser après moi cette réputation éternelle, but si ardemment poursuivi de mon ambition, de mes travaux et de ma persévérance. Pas un souscripteur, Lucy, pas un!

"Je suis encore retourné aujourd'hui chez Cuvier afin de présenter M. Parker pour qu'il commençât son portrait. Vous aimeriez sans doute à en apprendre davantage sur Cuvier et sa maison. Eh bien! nous avons sonné, un domestique est venu et nous a priés de nous essuyer les pieds. Nous en avions besoin, car nous étions tous crottés. Cela fait, nous avons suivi notre guide au premier étage et, dans la première pièce où nous sommes entrés, j'ai vu une forme légère en noir se glissant comme un sylphe par une porte située en face. C'était Mlle Cuvier qui n'était pas tout à fait prête à recevoir du monde. Elle s'est enfuie comme une colombe devant des faucons. Quoi qu'il en soit, nous avons suivi le domestique qui, à chaque moment, se retournait vers nous pour nous répéter: "Par ici, messieurs." Après avoir traversé huit pièces remplies de lits ou de livres, nous sommes enfin arrivés dans une espèce de labora-

toire, le *sanctum sanctorum* de Cuvier. Là, il n'y avait rien que des livres et des squelettes d'animaux et de reptiles. Notre guide nous a dit de nous asseoir et nous a quittés pour aller chercher le baron. Dans l'intervalle, j'ai occupé mes yeux à examiner le cabinet de ce grand homme, et mon esprit à réfléchir aux merveilles de son savoir. Ses livres n'étaient pas moins qu'en ordre; j'en ai conclu qu'il lisait, qu'il étudiait, et qu'il n'aimait pas les livres pour la simple satisfaction de les posséder, comme certains personnages de ma connaissance. Notre guide est revenu aussitôt et nous a conduit dans un autre laboratoire, où nous avons trouvé le baron. Les grands hommes ont une façon particulière de se montrer polis; ils vous reçoivent sans beaucoup de démonstrations. Un sourire suffit pour vous assurer que vous êtes le bienvenu, et ils ne se dérangent pas de leurs occupations, vous traitant en cela comme si vous étiez un membre de la famille.

" Parker fut présenté au moment où Cuvier regardait un petit lézard à travers un flocon d'esprit qui le renfermait. Je vois encore son œil éloquent à demi fermé, comme s'il *lorgnait* les formes de l'animal, et tout en écrivant le nom du petit saurien sur une étiquette avec un crayon, il s'inclina pour nous saluer: " Monsieur Parker, dit-il, venez déjeuner " avec moi, jeudi prochain à dix heures, et je serai votre homme." Et il se mit à lorgner d'autres lézards.

" 18 *septembre*. Été avec Parker chez le baron Cuvier. Nous avons trouvé Mlle Cuvier qui avait fait tous les préparatifs pour nous recevoir. Le baron est entré et s'est assis dans un large fauteuil. Les grands hommes, comme les femmes célèbres, ont leur part de vanité, et bientôt je découvris que le baron se croit un bel homme. Sa fille semblait comprendre cela, et elle fit remarquer à différentes reprises que son père avait sa lèvre inférieure plus grosse que de coutume; puis elle ajouta que la courbe de son nez était extrêmement belle. Je passai mes doigts sur le mien, et voyez! je pensai exactement de même pour ce qui me concernait. Je vois encore le baron tout aussi bien encore que ce matin-là, enveloppé d'un vieux pardessus vert, ayant au cou une cravate qui, dépliée, aurait pu entourer tout son corps, et dans laquelle son menton se dissimulait à demi, sa chevelure argentée dénotant un homme qui aime mieux étudier les livres que visiter les coiffeurs. Son bel œil brillait sous ses épais sourcils, et il souriait en me parlant.

" Mlle Cuvier est une très-agréable personne. Ayant ouvert un livre, elle nous proposa de lire tout haut pour nous tous, et elle se mit à lire, d'une voix claire et très-accentuée, une comédie, bien faite pour nous amuser quelque temps, pendant l'ennuyeuse monotonie d'une séance de portrait. Mme Cuvier vint nous rejoindre, et je remarquai que son visage était empreint d'une expression de tristesse générale; elle écoutait avec

un air de mélancolie qui m'enleva mon entrain. Le baron se dit bientôt fatigué et sortit; je conseillai à Parker de le tenir aussi peu de temps que possible. Nous étions dans une de ses bibliothèques, et il dit à sa fille de nous montrer deux portraits de lui, peints il y avait une dizaine d'années. Ils n'étaient que passables. Sur ces entrefaites, le baron fixa le jeudi suivant pour une autre séance.

" 20 *septembre*. Ce matin j'ai eu le plaisir de voir le vénérable Redouté, le peintre de fleurs par excellence. Après avoir lu la lettre que lui écrivait Lesueur, il y a cinq ans, il me regarda fixement et me dit: " Eh bien, monsieur, je suis vraiment enchanté de faire votre connaissance," et sans plus de cérémonie, il me montra ses plus beaux dessins. Ses fleurs sont groupées avec un goût particulier, bien dessinées, exactes dans leurs contours, et d'un coloris brillant, qui ressemble incomparablement mieux à la nature que tout ce que j'avais vu jusque-là. Redouté repousse tout ce qui n'est pas la pure nature, il ne peut admettre qu'on dessine des oiseaux ou des quadrupèdes empaillés, aussi s'est-il montré très-désireux de voir un ouvrage dans lequel la nature est représentée animée. Il dînait, me dit-il, tous les vendredis chez le duc d'Orléans; il y porterait mon ouvrage la semaine prochaine et ferait souscrire le duc et sans doute aussi la duchesse. Il me demanda un prospectus et me pria de revenir mercredi prochain. Je feuilletai plusieurs centaines de ses dessins, et j'appris qu'il les vendait à de très-hauts prix, quelques-uns jusqu'à 250 guinées.

" En retournant à mon hôtel, j'ai rencontré le secrétaire de la bibliothèque du roi, qui me dit que le baron de la Bouillerie avait donné l'ordre qu'on examinât mon ouvrage et qu'on y souscrivît, s'il était approuvé.

" J'ai trouvé que les lettres de recommandation ne sont pas aussi utiles ici qu'en Angleterre. Cuvier, pour qui je n'avais point de lettre, et à qui mon nom était inconnu avant mon arrivée, est le seul homme qui m'ait encore invité à venir chez lui. Je voulais aller aujourd'hui à sa soirée scientifique à laquelle il m'avait invité; mais je n'y ai pas été, parce que j'y avais assisté deux samedis de suite, et j'ai peur d'importuner, quoique l'embarras que ma gaucherie me faisait éprouver autrefois ait presque complètement disparu.

" 22 *septembre*. C'était aujourd'hui le grand jour fixé par le baron Cuvier pour la lecture de son rappórt sur mon ouvrage à l'Institut de France. L'Institut de France! Dois-je le mettre au-dessus de l'Académie royale de Londres? Je ne saurais mieux répondre à cette question qu'en reproduisant les rapports des présidents de ces établissements sur mon ouvrage. Par invitation privée du baron, j'étais à l'Institut à une heure et demie. Le baron n'était pas arrivé. Je m'assis en face de la pendule et comptai les minutes les unes après les autres; mais l'aiguille,

sans pitié pour mon impatience, marchait régulièrement et décrivait son cercle tout comme si Audubon n'avait jamais existé. J'entrepris de compter les nombreux volumes qui remplissaient les nombreux compartiments de la bibliothèque ; mais mes yeux s'égarèrent, et comme ils atteignaient le milieu de la salle, ils se reposèrent sur le buste de Voltaire ! Pauvre Voltaire ! n'eut-il pas, lui aussi, sa part de tracas ? Comment fut-il traité ? Les savants passèrent devant moi comme des ombres, firent un signe de tête et allèrent prendre leurs siéges, puis, le front appuyé sur la main, ils se mirent à feuilleter différents mémoires comme pour y puiser de nouvelles connaissances. Quant à moi, Lucy, j'étais parti pour l'Amérique, j'en franchissais les fleuves, les lacs, j'en suivais les côtes, je remontais le Missisipi, jusqu'à ce que j'eusse atteint le Bayou Sara, et sautant sur le rivage, traversant les forêts de magnolias, je m'élançais vers toi, ma bien chère amie... lorsque la pendule qui sonna me rappela tout à coup à moi-même, me faisant souvenir que j'étais à l'Institut royal, attendant M. le baron Cuvier.

Le nombre des savants augmentait, et ma montre et la pendule me disaient que le temps fuyait. Je pris un livre et je lus ; mais la lecture m'entrait dans l'esprit sans y laisser d'impression. La foule des savants s'accrut de plus en plus, et tout à coup parmi eux j'aperçus le baron. On m'avait demandé cinquante fois si je l'attendais, et l'on m'avait conseillé d'aller chez lui, mais je restais assis veillant comme une sentinelle à son poste. J'entendis sa voix et son pas ; enfin je le vis, ayant chaud et paraissant fatigué. Il vint à moi, cependant, avec une amabilité extrême : " Mon cher monsieur, me dit-il, je suis bien fâché d'apprendre que vous " ayez si longtemps attendu ici ; j'étais dans mon cabinet ; venez avec " moi." Tout en m'adressant ces paroles auxquelles je répondis en m'inclinant et en le suivant, il maniait un crayon avec agilité, et je découvris qu'il était occupé à faire son rapport. Je pensai à la fable de La Fontaine, *la Tortue et le Lièvre*, et à beaucoup d'autres choses, et j'étais surpris qu'un si grand homme, qui, naturellement, en sa qualité de grand homme, devait prendre infiniment plus de soin de chacune de ses actions qu'un individu ordinaire, afin de prévenir des erreurs et de donner le moins de prise possible à l'envie, à la malveillance, à toutes les mauvaises passions qui s'attaquent aux grands esprits, remît au dernier moment la rédaction d'un rapport, à chaque mot duquel les quarante immortels de la France allaient prêter une oreille habituée à se montrer difficile. Nous étions alors dans son cabinet ; mon énorme livre était ouvert devant lui, et je rangeais avec promptitude les différentes planches qu'il avait marquées pour les examiner. Son crayon ne cessait de marcher ; il tournait et retournait les feuilles de chaque livraison avec un soin merveilleux, en écrivant tout ce qu'il avait à noter aussi vite que son œil

se portait dessus. Nous étions tous les deux inondés de sueur. Quand il eut fini, il m'invita à venir le voir le lendemain à dix heures et demie, et il sortit pour se diriger vers la salle du conseil.

" 28 *septembre*. J'ai attendu dans la section à laquelle appartient Cuvier jusqu'à onze heures passées; il est alors entré en grande hâte, comme toujours, et cependant aussi bienveillant que d'ordinaire; c'est toujours le parfait gentleman. Le rapport avait été lu, et l'Institut, dit-il, avait souscrit à un exemplaire; il me dit que le rapport paraîtrait dans *le Globe* de samedi prochain. Je me rendis auprès de M. Feuillet, principal bibliothécaire de l'Institut, pour m'informer de quelle manière je devais recevoir la souscription. M. Feuillet est un gros homme replet. Il portait une casquette de chasse; il commença par m'annoncer que l'Institut était dans l'habitude de se faire faire une remise sur tous les ouvrages qu'il prend. Ma lèvre supérieure se plissa sous l'impression d'un tout autre sentiment qu'un sentiment de plaisir à une telle demande: je dis à ce monsieur que je ne faisais jamais de remise sur un ouvrage qui me coûtait toute une existence de peines et trop de frais pour que j'en fusse jamais indemnisé; l'affaire en resta là.

" 24 *septembre*. Aujourd'hui l'on m'a dit que Gérard, le grand Gérard, l'élève de mon ancien maître David, voulait me voir moi et mes œuvres. Je me propose de lui rendre visite demain.

" 25 *septembre*. J'ai trotté par voies et par chemins à travers cette grande ville, a partir du Palais-Royal jusqu'au jardin du Luxemberg, à la recherche de M. le docteur Bertrand, pour avoir une copie du rapport de Cuvier. Voyez comme l'homme est, de son naturel, avide de louanges! Trois fois je suis allé au bureau du *Globe*, partant de points éloignés de trois milles les uns des autres, jusqu'à ce qu'enfin, lassé, aux abois, j'abandonnai la partie. Je finis par aller à la bibliothèque du roi, et j'appris du bibliothécaire—parfait gentleman, d'ailleurs—que la ccur avait examiné mon ouvrage et s'en était montré ravie. Le fonctionnaire ajouta toutefois que généralement on ne devait pas s'attendre à ce que les rois achetassent des ouvrages, à quoi pour réponse je lui donnai à entendre que j'étais homme à garder mon livre, si le roi ne l'achetait pas.

" Aujourd'hui j'ai vu l'original du rapport de Cuvier sur mon ouvrage. C'est un éloge complet, mais ce n'est pas écrit avec autant de sentiment que celui de Swainson; ce rapport néanmoins donnera aux Français une idée de mon ouvrage, et pourra faire grand bien."

(Ici un extrait du rapport tout à la louange de l'œuvre d'Audubon et d'Audubon lui-même.)

" 30 *septembre*. Aujourd'hui, M. Coutant, le célèbre graveur de Paris, est venu voir mon ouvrage. Quand j'ai ouvert le volume, il a, lui, ouvert de grands yeux; et à mesure que je tournais les planches, il

s'écriait: "O mon Dieu! quel ouvrage!" Le vieux Redouté est aussi venu me rendre visite et m'a rapporté une réponse du duc d'Orléans à ma lettre. A une heure je suis allé avec mon portefeuille au Palais-Royal. Comme je ne vois pas des ducs tous les jours, je vais, ma bien chère amie, vous faire un récit de ma visite.

" Le Palais-Royal du duc d'Orléans est en réalité l'entrée du Palais-Royal public, notre promenade favorite de presque tous les jours, et qui est gardé par un certain nombre de factionnaires. A droite, je vis derrière la fenêtre du rez-de-chaussée un homme grand et gros, habillé de rouge, que je supposai être le concierge de Son Altesse royale; l'homme rouge ouvrit la porte, j'ôtai ma casquette de fourrure et j'entrai sans cérémonie. Je lui remis une carte et je le priai de la porter au premier étage. Il me dit que monseigneur n'était pas chez lui, mais que je pouvais entrer dans l'antichambre. Je montai alors un des plus beaux escaliers que mon pied ait jamais foulé: double à son point de départ, les deux séries de marches se rejoignent, au second étage, sur un carré éclairé par un châssis vitré, d'où l'on avait la vue des belles allées du jardin. En face étaient trois portes; j'essayai en vain d'ouvrir les deux premières; la troisième céda, et je me trouvai dans l'antichambre extérieure, où une douzaine de laquais se levèrent à mon entrée et se tinrent debout jusqu'à ce que je fusse assis sur un banc moelleux couvert de velours rouge. Pas un mot ne me fut adressé, et je me pris à regarder ces laquais et ce lieu avec un étrange sentiment d'embarras. Les murs étaient nus, le sol était dallé de carrés de marbre noir et blanc, qu'arpentait à pas comptés un huissier portant un large baudrier.

" J'attendis quelques minutes contemplant cette scène muette, et me demandant combien de temps elle durerait. M'adressant enfin à l'huissier, je lui dis que je désirais voir le duc et que j'étais venu par son ordre. Il me fit un profond salut et me conduisit dans une autre salle, où plusieurs messieurs étaient assis à écrire. Je fis part à l'un d'eux de ce que je désirais, et aussitôt il m'introduisit dans un appartement immense et richement meublé, où il donna des ordres pour qu'on apportât mon livre. Dans cette pièce, je saluai deux messieurs décorés de la Légion d'honneur, et je me promenai, examinant les belles statues de marbre et les tableaux.

" Bientôt entra dans la salle un monsieur qui, venant à moi avec un sourire agréable, me demanda si je n'étais pas M. Audubon. Je m'inclinai, et il reprit: "Dieu soit loué! nous pensions que vous étiez parti et que " vous aviez laissé votre portefeuille. Le prince vous a attendu vingt " minutes; voulez-vous, monsieur, prendre la peine de me suivre?" Nous entrâmes dans une autre pièce, et je vis le duc s'approcher de moi.

Je ne me rappelle pas avoir jamais vu un plus bel homme pour la taille, le port et l'élégance des manières que le duc d'Orléans. S'étant fait

apporter mon portefeuille. il m'aida à délier les cordons et à arranger la table. Il commença par me dire qu'il éprouvait un grand plaisir à souscrire à l'ouvrage d'un Américain, qu'il avait eu à se louer de l'accueil qu'il avait reçu aux Etats-Unis et qu'il ne l'oublierait jamais. Quand le portefeuille fut ouvert et que je lui montrai la planche représentant le loriot de Baltimore, avec un nid balancé sur les plus tendres rameaux du peuplier jaune, le duc dit : "Ceci surpasse tout ce que j'ai vu, et je ne "suis point étonné maintenant de l'éloge de M. Redouté." Il s'exprimait tantôt en anglais, tantôt en français ; il parla beaucoup de l'Amérique, de Pittsburg, de l'Ohio, de la Nouvelle-Orléans, du Mississipi et de ses bateaux à vapeur, puis il ajouta : "Vous êtes une grande et noble "nation, une nation prodigieuse !" Le duc me promit d'écrire pour moi à l'empereur d'Autriche, au roi de Suède et à d'autres têtes couronnées, afin de les inviter à souscrire, et il me recommanda d'envoyer le jour même une note au ministre de l'intérieur. Je restai plus d'une heure à causer familièrement avec lui. Je le priai de me donner sa signature sur ma liste de souscription. Il sourit, prit la liste et écrivit en lettres très-lisibles : *Le duc d'Orléans.* Je pensai alors que demeurer plus longtemps serait être importun, et, Son Altesse remerciant respectueusement, je m'inclinai, lui serrai la main et me retirai. Quand je passai en bas, les laquais me regardèrent avec étonnement, se demandant sans doute ce qui avait pu me valoir une entrevue si longue et si intime avec leur maître.

" 1er *octobre.* Je suis allé aujourd'hui chez M. Gérard, dont la France peut être fière à bon droit. Il était dix heures quand j'arrivai à son hôtel ; mais comme il est né à Rome, et qu'il garde les habitudes des Italiens, qu'il veille tard et prend rarement son thé avant une heure du matin, je le trouvai venant de se lever et commençant son travail du jour. Quand j'entrai dans ses appartements, ils étaient remplis de personnes des deux sexes, et aussitôt qu'on annonça mon nom, Gérard, bien pris dans sa petite taille, vint à moi et me tendit la main : "Soyez le "bienvenu, mon cher confrère !" me dit-il. Cette manière de m'aborder me plut beaucoup, je me sentis ravi de voir la glace rompue si facilement, et la sueur cessa de me monter au front.

" Gérard brûlait d'impatience de voir mes dessins, et le vieux Redouté, qui était également présent, s'approcha et en parla avec tant d'éloges avant qu'ils fussent hors des cartons, que je craignis que Gérard ne fût désappointé en les voyant. Quoi qu'il en soit, le volume fut ouvert à tout hasard à la planche des perroquets ; Gérard la prit sans souffler mot, la regarda pendant plusieurs minutes avec toute l'attention que j'y mettais moi-même, la déposa, prit les oiseaux moqueurs, les examina de même, et, me tendant la main : " Monsieur Audubon, me dit-il, vous êtes le roi des " peintres d'ornithologie. Nous sommes tous des enfants en France ou

" en Europe. Qui se serait attendu à voir venir de semblables choses " des forêts de l'Amérique?" Je reçus des compliments de tous côtés, et Gérard ne parla que de mon ouvrage, me priant de lui donner quelques prospectus pour en envoyer en Italie. Il répéta aussi que le baron Cuvier avait dit, dans la matinée, qu'il espérait que le ministre souscrirait à un certain nombre d'exemplaires pour le compte du gouvernement. Je fermai le livre et fis le tour de la pièce, admirant les superbes gravures, qui reproduisaient pour la plupart des tableaux du peintre. Les dames jouaient toutes aux cartes, et l'argent ne paraissait pas être rare dans ce quartier de Paris. Mme. Gérard est une petite femme un peu grasse, je lui fis ma révérence, et je ne la vis qu'un instant. Les dames étaient en grande toilette et mises d'une façon tout à fait nouvelle pour moi, avec des corsages faisant la pointe par devant, ornés de garnitures pendantes, et des robes très-amples de satin et d'autres riches étoffes de différentes nuances.

" 20 *octobre.* Rien à faire et fatigué de regarder Paris. Quatre souscriptions en sept semaines, c'est bien lent.... Le pigeon ramier ou *cushat* perche sur les arbres du jardin des Tuileries en nombre considérable. Ces oiseaux arrivent vers le coucher du soleil, s'établissent d'abord sur les arbres les plus élevés, les plus nus, ils se rapprochent ensuite peu à peu des troncs, entrent dans la partie la plus touffue du feuillage, et y restent toute la nuit. Ils partent au point du jour et s'envolent vers le nord. Les merles font de même et sont extrêmement bruyants avant la tombée de la nuit; on y voit aussi quelques freux et quelques pies. Dans le jardin ou les allées du Palais-Royal, les moineaux francs sont en prodigieuse abondance, très-apprivoisés, nourris par les dames et les enfants, et tués souvent au moyen de sarbacanes par de méchants gamins. Les pinsons de montagne passent par bandes au-dessus de Paris dans cette saison-ci, allant vers le nord. Et maintenant, ma bien-aimée, ne me croiras-tu pas encore une fois dans les bois et en pleine occupation d'observateur? Hélas? je désirais y être. Quel temps précieux je perds dans cette Europe! Quand retournerai-je au logis?

" 26 *octobre.* Voilà plusieurs jours que je n'ai écrit, parce que j'ai attendu que l'idée m'en vint et que je n'en avais pas le goût. Pendant ce temps une note m'est venue du baron de la Bouillerie, qui m'annonce que le roi souscrit à sept exemplaires; j'ai nommé un agent à Paris, et maintenant je suis prêt à partir. J'ai dit adieu au baron Cuvier et à Geoffroy Saint-Hilaire, et j'ai pris une place de rotonde pour Calais et Londres directement. J'ai payé vingt francs d'avance, et il me tarde d'être demain en route pour l'Angleterre. J'aurai été absent deux mois, j'ai dépensé 40 livres et j'ai recueilli treize souscriptions."

III.

Il nous reste peu de chose à dire des faits et gestes d'Audubon en Angleterre, de son retour en Amérique, de ses nouveaux voyages en Angleterre, de sa *Biographie des oiseaux*, qu'il publia avec la collaboration de Macgillivray. Il nous faut couper court aux détails pour arriver au dénoûment. Nous nous bornerons à constater que son grand ouvrage eut un succès décisif malgré les pertes considérables qu'éprouva l'auteur par le fait de souscripteurs qui jugèrent à propos de ne pas tenir leurs engagements. Quelques-uns d'entre eux trouvèrent peut-être en définitive que leurs moyens ne leur permettaient pas le luxe d'une pareille publication. Elle parut chère au baron de Rothschild lui-même.

La biographie d'Audubon, rédigée par M. Robert Buchanan, est quelquefois un peu diffuse et pèche cependant par plus d'une omission regrettable. Ainsi, à propos du voyage du grand naturaliste à Edimburg, "le seul incident, dit-il, qui mérite d'être mentionné, c'est la visite qu'Audubon, l'ornithologiste chasseur, fit à Bewick, le graveur naturaliste." Et après avoir ainsi excité notre curiosité, il termine sa phrase par ces mots: "Mais comme cet incident n'ajoute rien à ce que nous savons d'un homme qui, dans son genre, fut un véritable génie, nous passons à un sujet plus attrayant." Il a pu sembler difficile à M. Buchanan de resserrer dans de justes bornes ses extraits de manuscrits qui, selon lui, auraient rempli cinq volumes comme celui que nous avons sous les yeux; mais il est nombre d'incidents qu'il eût mieux valu laisser de côté que celui dont il s'agit. Quelque court qu'eût été ce détail, il eût été certainement le bienvenu, car s'il y avait un homme sur le compte duquel M. Buchanan eût pu laisser Audubon jaser à son aise, c'était assurément Bewick. Dans la *Biographie des oiseaux*, Audubon a fait un récit charmant de sa première visite à "cet Anglais de la vieille roche, plein de vie avec ses soixante-quatorze ans" et duquel il dit: "La compagnie se sépara de bonne heure, et quand je quittai Bewick, ce soir-là, je quittai un ami." On s'attendait à ce qu'Audubon dans ses mémoranda en dirait plus qu'il n'en avait publié jusque-là au sujet du vieux graveur. On pouvait, certes, dans tous les cas, espérer voir figurer la lettre de Bewick, à propos de laquelle Audubon a fait quelque part cette remarque: "Je la conserve avec autant de plaisir que le manuscrit de la *Synopsis of the Birds of America* d'Alexandre Wilson, que ce célèbre personnage m'a donné à Louisville dans le Kentucky, il y a plus de vingt ans." Cela eût au moins aussi intéressé que la reproduction des lettres de recommandation de tel ou tel, donnée à Audubon pour M. tel ou tel. La visite que Bewick, quelques semaines avant sa mort, fit à Audubon à Londres,

nous semblerait également aussi digne d'être rapportée que la roideur hautaine des filles de lord Mansfield, qui omirent d'inviter Audubon à prendre part au *lunch*.

Une autre omission que nous regrettons plus encore, c'est l'omission presque totale des dates dans les premiers chapitres. On ne nous dit pas à quelle époque Audubon naquît, et nous n'avons aucune idée nette de son âge jusqu'au jour de sa mort, et comme les événements ne se suivent pas dans leur ordre chronologique, il en résulte parfois de la confusion. Une chose toutefois paraît certaine, c'est que si, comme il appert de la page 5, Audubon n'était encore qu'un écolier à l'époque du premier empire, il ne pouvait guère logiquement avoir presque atteint sa soixante et dixième année en 1843, ainsi qu'il est dit aux pages 362 et 363. Il est encore d'autres anachronismes sur lesquels il est inutile d'insister.

Nous avons dû renoncer à nous occuper des chapitres consacrés à des épisodes de chasse et d'histoire naturelle. Ils sont écrits d'un style extrêmement pittoresque, mais ils sont beaucoup trop longs pour être rapportés ici. Disons toutefois qu'on y rencontre fort peu de ces petites observations secondaires qui ont tant d'intérêt pour le naturaliste, et qu'on devrait s'attendre à trouver à profusion dans le journal de l'homme extraordinaire dont Swainson a dit: "Il a dû vivre avec un carnet dans sa poche et un crayon à la main." Il peut se faire que ces observations, après avoir servi à la rédaction des écrits d'Audubon, y figurent toutes; néanmoins on ne peut s'empêcher de penser qu'un écrivain ayant, à un plus haut degré que l'auteur du livre que nous analysons, le goût de l'histoire naturelle, aurait pu tirer plus de parti encore des manuscrits du grand ornithologiste du nouveau monde. M. Buchanan est assurément un poëte agréable et un *reviewer* de talent, qui, ayant ici par occasion abordé un genre de travail exceptionnel pour lui, s'en est acquitté très-convenablement à un point de vue littéraire; mais nous doutons fort qu'il soit ni chasseur ni naturaliste, et ce sont peut-être ces deux qualités qu'il eût fallu surtout à la personne chargée de faire un choix dans le journal d'un naturaliste chasseur comme Audubon.

FIN.

Revue Britannique.

LES PSAUMES D'APRÈS L'HÉBREU.

Voici un de ces livres qui charment l'esprit, consolent le cœur et raffermissent la foi. En présence des défaillances qu'entraînent les succès prolongés de ceux qui vivent et parlent comme s'il n'y avait pas de Dieu, il est doux de rencontrer une de ces natures d'élite que rien ne peut détourner de la voie étroite, et dont la conversation, malgré les bruits impies de la terre, est toujours dans le ciel.

C'est à ce qu'il y a de plus tendre, de plus pur et de plus sublime dans tous nos sentiments, c'est à l'amour filial et à l'amour divin que nous devons ce beau livre de la traduction des *Psaumes*. Après avoir lu ces pages si touchantes et si noblement simples, dans lesquelles l'auteur nous permet d'entrevoir ce sanctuaire de la famille où furent écoutés ses premiers essais, et d'entendre les vœux de la digne mère d'un tel fils pour la publication du fruit de ses pieuses veilles, oh ! ce n'est plus alors le livre d'un lauréat de l'Académie que l'on tient entre les mains ; non, c'est la confidence, c'est l'inspiration d'un ami, d'un frère, qu'on recueille avec amour, et que l'on goûte mieux, parce qu'on chérit la voix qui chante.

Les éloges et la récompense si flatteuse que l'Académie française a décernés à cet ouvrage, attestent sa valeur littéraire. La lettre si honorable adressée à l'auteur de la part de Pie IX et le suffrage de doctes professeurs d'Écriture sainte sont la garantie de la fidélité et de l'orthodoxie de la traduction. Il nous semble que la meilleure manière de louer et de faire apprécier l'œuvre de M. de la Jugie, c'est d'en citer un fragment complet.

Nous choisissons, à dessein, l'un des psaumes les plus hérissés de difficultés : c'est devant l'obstacle qu'on mesure bien la puissance. En suivant avec une remarquable exactitude le texte hébreu, en luttant souvent de concision avec la langue sacrée, le poëte français conserve une allure facile, une clarté parfaite.

Pour prouver que nos éloges ne sont ni complaisants ni exagérés, nous nous permettrons d'y joindre deux remarques critiques.

En admirant, comme nous le disions tantôt, la concision et la fidélité de l'élégant traducteur des *Psaumes*, nous avons rencontré un verset qui, relativement à la perfection de l'ensemble du travail, nous a semblé

incomplétement rendu. C'est le verset cinquième, dont voici la traduction littérale d'après le texte hébreu :

"Canite Deum ; fidibus celebrate potentiam ejus, sternite viam curru vecto per deserta *. Ens per se nomen ejus, exultate ob adventum ejus."

Louez Dieu ; comblés de ses grâces,
Chantez son nom. Ouvrez un passage à celui
Dont le char franchit les espaces.

Sans doute on peut dire que la puissance de Dieu s'étant signalée par des bienfaits, on prend ici l'effet pour la cause ; mais le mot *grâces* est-il, dans ce sens, assez juste, assez énergique ?

Chantez son nom fait entendre faiblement la pensée du texte : d'après l'usage attesté par tant de passages des psaumes, après avoir invité à chanter les louanges de Dieu, le prophète, trouvant la voix humaine trop faible et impuissante pour répondre à ses transports, demande que ses chants soient secondés par les accords des instruments : *psallite, fidibus celebrate.*

Ouvrez un passage rend imparfaitement l'énergique et pittoresque expression *sternite,* que les commentateurs font correspondre, avec raison, à la parole d'Isaïe citée dans le saint Evangile : *parate viam Domini,...omnis vallis implebitur, omnis mons et collis humiliabitur ;* c'est bien toute la force de l'expression SLU, *sternite viam.*

.... à celui
Dont le char franchit les espaces.

* Pour l'expression du texte BARBUTH (nous donnons les lettres seulement sans tenir compte des points voyelles), nous avons mis *per deserta,* parce que nous voyons que c'est le sens adopté par le savant traducteur. Mais s'il nous était permis d'énoncer notre sentiment personnel, nous préférerions peut-être la traduction *super vesperam,* qui est aussi exacte: car la racine ARB, *miscuit,* entre autres significations, exprime ce mélange de jour et de ténèbres que nous appelons crépuscule (*vesper.*) Comme les saints Pères généralement, et S. Paul lui-même, donnent à ce psaume magnifique un sens prophétique et le rapportent à l'ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'expression *super vesperam* offre ce sens mystique: que l'éclat de la gloire du divin Sauveur commence à partir de la nuit de son tombeau ; c'est de là qu'il s'élève triomphant de la mort et des ténèbres de ce monde, où tout est corruption et désolation. Au surplus, comme le fait observer Bellarmin, ce sens peut encore subsister en adoptant la version *per deserta.* En commentant le mot de la Vulgate *super occasum,* le savant et pieux cardinal dit à ce sujet : "Illud super occasum hebraice est BARBUTH, super vesperam, sive tenebras noctis, vel etiam super desertum : quæ omnia significant corruptionem mortalitatis, quæ plena est tenebris et ariditate. Dicitur igitur Christus resurgens ascendere super occasum, quia equita et cursu invehitur quodam modo super omnia mortalia, triumphans de tenebris, de deserto mundi hujus inferioris, et sic exponunt non solum Patres citati, sed etiam S. Gregorius in homilia de ascensione Domini." A. C.

En vérité, il n'est pas possible de critiquer un si beau vers, qui joint à la magnificence de l'expression et du tour une fidélité tout à fait littérale, dès qu'on admet la version *per deserta*, qui est assurément bien conforme au sens propre de l'expression hébraïque. Cependant comme il y a une autre interprétation plus généralement adoptée, qui renferme un sens mystique très-beau et parfaitement conforme à l'esprit prophétique de ce psaume, nous en avons touché un mot en forme de note. Il nous semble que nous sommes injuste à force de rigorisme; mais nous espérons que le poëte chrétien sur les belles pages duquel nous nous montrons si sévère, nous le pardonnera, en considérant que la beauté même de son travail est un peu la cause de nos exigences; on ne recherche guère la perfection que dans ce qui en approche.

Pour mieux prouver encore avec quelle attention nous avons comparé la traduction au texte, nous oserons trouver à redire dans des vers que Racine n'aurait pas désavoués :

Quand tu sortis à notre tête,
Quand ton peuple au désert le suivait, ô mon Roi,
La terre trembla ; la tempête
Mugissait dans le ciel, qui fondait devant toi.

Après avoir admiré comme elle le mérite, cette belle période poétique, nous avons éprouvé le regret de ne pas en retrouver tous les éléments dans le texte sacré, où rien ne peut correspondre à l'idée de tempête mugissante; au contraire, on voit plutôt l'image d'une rosée bienfaisante dans l'expression NTPHU *distillarunt*, et ce sens est confirmé par le développement de la pensée, dans la suite du verset et dans le suivant, qui nous montre que *terra mota est* se rapporte à l'apparition de Dieu sur le mont Sinaï, et *cæli distillarunt*, à la manne que le Seigneur fit pleuvoir pour nourrir son peuple.

Tu fis pleuvoir tes biens pour tes enfants chéris.

En voilà assez, peut-être trop, pour établir que notre admiration n'est pas aveugle, et que les imperfections qui restent dans ce travail n'ôtent rien à son charme ni à son prix : elles attestent qu'il est l'œuvre d'un homme, mais hâtons-nous d'ajouter d'un homme, supérieur par le cœur comme par l'esprit et la science ; et, ce qui est encore plus, d'un homme élevé, par la foi et la charité, au-dessus du niveau de la raison et des sentiments purement humains : cette traduction des *psaumes* est l'œuvre d'un chrétien savant, pieux, fervent, érudit et vraiment poëte.

Voici maintenant le psaume *Exurgat Deus* avec son sommaire et ses notes : nos lecteurs auront ainsi une idée juste de la manière et de la

méthode de l'auteur. Ajoutons (ce que nous ne pouvons leur montrer) que la netteté de l'impression, la beauté du caractère, le choix du papier et la correction remarquable de cette première édition, font honneur aux presses de province ; il y a peu de typographes parisiens qui pourraient opposer avec avantage leurs éditions à ce travail de l'imprimerie de Toulouse.

PSAUME LXVIII. Vulg. 67 *Exurgat Deus.*

Le sujet de ce psaume est la translation ou le retour de l'arche sur la sainte montagne. Si la fête fut magnifique, on peut dire que l'hymne fut digne de la fête. Il débute par les paroles que Moïse, dans le désert, ordonne de chanter lorsqu'on levait l'arche pour le départ (*Nomb.*, X, 35).—S. Paul (*Eph.*, IV, 8) applique à l'ascension de Jésus-Christ un passage de la cinquième strophe.

Que Dieu se lève !... à sa présence,
Que ses fiers ennemis soudain soient dispersés ;
Que ceux qui bravent sa puissance,
Disparaissent au loin, par son regard chassés.
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
Comme à l'aspect du feu fond la cire enflammée,
Qu'en présence de Dieu périssent les méchants.
Mais que le cœur des bons tressaille d'allégresse
Sous le regard de Dieu, dans une sainte ivresse
Qu'ils fassent éclater leurs chants.

Louez Dieu ; comblés de ses grâces
Chantez son nom. Ouvrez un passage à celui
Dont le char franchit les espaces :
L'Etre * est son nom ; menez vos danses devant lui.
Père de l'orphelin, défenseur de le veuve,
Dieu, de son temple saint, nous secourt dans l'épreuve.
A ceux qu'on opprimait, Dieu rend la liberté ;
Au peuple sans foyers il donne une patrie...... •
Mais ils n'habiteront qu'un terre flétrie,
Ceux qui blasphèment sa bonté.

Quand tu sortis à notre tête,
Quand ton peuple au désert te suivait, ô mon Roi,
La terre trembla ; la tempête
Mugissait dans le ciel, qui fondait devant toi.

* En hébreu, JAH, que nous retrouvons dans Hallelu, Jah (alleluia).

Devant toi, notre Dieu, Dieu puissant en miracles,
Trembla ce Sinaï, fameux par tes oracles.
Tu fis pleuvoir tes biens pour tes enfants chéris :
C'est toi qui soutenais leurs forces défaillantes !
Ton troupeau vivait là ; par tes mains prévoyantes
Les indigents étaient nourris.

De ton divin souffle animées,
Un jour on entendra mille femmes en chœur * :
" Ils ont fui, les rois des armées ;

J'ai surtout cherché à lier les idées et les images de façon à jeter un peu de clarté sur l'ensemble du morceau.

" Partage leur dépouille, épouse du vainqueur.
" Bientôt, loin des combats, dans l'enclos domestique
" Tu t'épanouiras, colombe pacifique,
" Au plumage d'argent mêlé d'or et d'azur."
Quand Dieu frappa ces rois, le peuple qu'il protége
Ressembla dans la gloire au Selmon, dont la neige
Etincelle sous un ciel pur.

* Ce qui suit semble le fragment d'un chant de victoire des femmes d'Israël à l'occasion du triomphe remporté sur Sehon, roi des Amorrhéens, et sur Og, roi de Basan. Ce triomphe, qui précéda de bien peu la mort de Moïse, annonça et prépara la conquête de Chanaan. Le souvenir en demeura populaire. (Voy. les ps. CXXXV et CXXXVI.) Cependant Herder, et avec lui beaucoup de commentateurs modernes,—Ewald n'est pas de ce nombre,—voient dans ce passage une allusion à la victoire de Débora, et ils croient y retrouver quelque chose de son célèbre cantique, auquel est emprunté, il est vrai, le début de la strophe précédente. Sans oublier que je dois m'abstenir de commentaires, je ferai remarquer que, dans le cantique même, l'ironie passionnée de Débora, apostrophant les tribus oisives, se comprend et ne peut manquer de produire une vive impression. Jetée au milieu de ce psaume, sans que rien l'amène, elle devient inintelligible et sans effet. Le sens que j'adopte s'appuie, d'ailleurs, sur le commencement de la strophe suivante : par une transition hardie que ce sens explique, par un bond lyrique vraiment admirable, le poëte, après avoir parlé de la conquête du pays de Basan, qui fut comme la prise de possession de la terre sainte, passe immédiatement à la capitale choisie de Dieu, à cette colline de Sion récemment conquise, que le cortége gravit au moment où se chante cette strophe. Peut-être découvrait-on à l'horizon les hautes montagnes de Basan ; l'imagination pouvait du moins facilement se les figurer. Le psalmiste les apostrophe comme un poëte qui, voulant exalter la gloire du Vatican, apostropherait les Apennins ou les Alpes.

Du reste, je ne prétends pas avoir donné l'interprétation la plus exacte de toutes les parties de cette strophe hérissée de difficultés, et à laquelle le P. Houbigant a pu appliquer ici ce vers de Virgile :

Infames, scopulos, acroceraunia saxa.

De Basan la chaîne orgueilleuse,
La chaîne de Basan a de nombreux sommets.
Pourquoi, montagne sourcilleuse,
Insulter celle où Dieu veut régner pour jamais?
Nouveau Sina, Sion est sa demeure sainte;
Ses mille et mille chars en remplissent l'enceinte *.
Sur cette auguste cime il monte, notre Roi:
Tu mènes les captifs †, triomphateur suprême;
Tu reçois les présents des mortels, de ceux même
Qui ne connaissent point ta loi ‡.

Que chaque jour on te bénisse;
Jehovah, Dieu sauveur, avec nous tu combats.
Dieu pour nous est un Dieu propice;
Il sort, et devant lui fait marcher le trépas.
Dieu sur ces ennemis poursuivra ses conquêtes,
Des pécheurs orgueilleux il brisera les têtes.
" Oui, de Basan, dit-il, je ramène les miens;
" Oui, du fond de la mer mon secours les rappelle §
" Vous baignerez vos pieds dans le sang infidèle;
Ce sang abreuvera vos chiens."

Quelle pompe autour de ton Arche!
O mon Maître, ô mon Dieu, dans quels ravissements
Tous les yeux contemplent ta marche!
Après le chœur des voix viennent les instruments;
Des vierges au milieu résonne la timbale:
Vers Dieu, fils d'Israël, que votre hymne s'exhale;
Bénissez le Seigneur, rassemblés en son nom.
Benjamin, le plus jeune, est en tête ||; à sa suite,
Les princes de Judah; plus loin, la noble élite
De Nephtali, de Zabulon.

* L'innombrable armée des esprits invisibles rangés autour de leur roi.

† Les captifs d'Israël délivrés ou les prisonniers faits sur l'ennemi.

‡ Dans le sens littéral, ceci peut s'entendre des présents offerts par les infidèles; peut-être s'agit-il du reste de la population jébuséenne, que David reçut dans les rangs des enfants d'Israël.

§ Allusion au passage de la mer Rouge, qui affranchit les Israélites de la tyrannie de l'Egypte, et à la victoire remportée sur le roi de Basan, qui leur assura une patrie. Cet endroit vient encore appuyer mon explication de la quatrième strophe.

|| Jérusalem était dans la tribu de Benjamin; voilà pourquoi cette tribu marche la première,

Pour nous commande à la victoire ;
L'œuvre de puissance, affermis-la, Seigneur.
Que dans le temple de ta gloire
Les rois, chargés de dons, viennent te rendre honneur.
Du dragon des roseaux * arrête les ravages ;
Dompte les fiers taureaux et ces hordes sauvages
De soldats, troupeau vil qui pour de l'or se vend.
Ils ont soif de combats ; détruis leur ligue impie.
Grands d'Egypte, venez ; accours, Ethiopie,
Tends les mains vers le Dieu vivant.

Chantez, royaumes de la terre ;
Célébrez le Seigneur, qui dans les cieux des cieux,
Triomphe à jamais... Son tonnerre
Eclate : c'est la voix du Maître glorieux.
De Dieu sur Israël luit la magnificence ;
La foudre dans la nue annonce sa puissance ;
Proclamez son empire éternel, infini.
Dieu dans son sanctuaire est grand et redoutable ;
Il arme ses élus d'une force indomptable ;
Dieu d'Israël, qu'il soit béni.

Le goût exquis de la classe de lecteurs choisis à laquelle nous nous adressons, sentira vivement le mérite de ce chef-d'œuvre de traduction, et l'on nous remerciera sans doute d'avoir appelé l'attention sur un livre trop peu connu. Le public lettré n'a pas cependant été injuste au point de le négliger : nous savons même qu'il n'en reste plus que très-peu d'exemplaires ; et cependant l'auteur, résistant avec une noble fierté au mauvais goût du siècle, loin de rechercher les éloges, a repoussé avec dédain les petits moyens de l'annonce et de la réclame, si largement exploités par les écrivains même le plus en vogue. Nous félicitons l'auteur d'avoir eu ce respect pour son œuvre, qui restera parmi nos meilleurs livres, comme un monument de foi, de science et de sublime poésie.

* Le crocodile du Nil, c'est-à-dire le roi d'Egypte. Les deux vers suivants désignent les princes et leurs armées mercenaires.

Revue Littéraire.

LES PARTIS LIBÉRAUX.

(Voir page 204.)

Les libéraux qui sont chrétiens ne voient dans les principes de 89 que la fin de l'ancien régime. '89 est pour eux la destruction de la monarchie pure au profit de la monarchie constitutionnelle, la destruction des deux premiers Ordres au profit des classes moyennes; l'abolition des biens de main-morte au profit des cupides; l'effacement des traditions nationales au profit d'une opinion mobile et qu'on dit progressiste, parce qu'elle est toujours subordonnée à l'intérêt du moment. Sans hostilités systématiques contre le Catholicisme, les libéraux chrétiens lui donneraient volontiers place au soleil s'il secondait mieux l'ambition des classes moyennes et la cupidité des annexeurs. Ils disent à l'Eglise: Marchez avec nous, et nous vous donnerons l'Europe! tandis que les libéraux antichrétiens veulent une civilisation purement humaine et la souveraine indépendance de la raison.

Mais, si diverses que soient les pensées et les intentions des deux partis, ils arrivent tous les deux au même résultat, qui est la destruction du droit divin, c'est-à-dire la ruine de la civilisation catholique.

Les libéraux rationalistes et les libéraux politiques forment ce grand parti conservateur qui ne veut ni de la réaction, ni de la révolution, ni des mazziniens, ni des *cléricaux*.

Les libéraux rationalistes s'allient à la Révolution en haine de l'Eglise et des dynasties catholiques, et aux politiques libéraux chrétiens en haine de la Révolution, quand elle menace leurs intérêts.

Dans les moments de crise, et quand les démocrates crient dans la rue: A bas le capital! A bas les riches! A bas la propriété! A bas les gendarmes! A bas la famille! A bas la religion! *Dieu c'est le mal! La propriété, c'est le vol! Révolution, c'est justice!* Aux armes, citoyens! les libéraux conservateurs, soit chrétiens, soit déistes, serrent leurs rangs et inscrivent sur leur drapeau: Liberté! Ordre public! Liberté sous la loi! Religion! Propriété! Famille!

Tous disent pieusement: "Je crois en Dieu;" mais ce Dieu n'est pas notre Dieu. Ce n'est pas le Dieu vivant qui a donné au Christ, son envoyé, toute puissance dans le ciel et sur la terre. C'est un Dieu solitaire qui règne et ne gouverne pas, un Dieu dont la religion est san

prêtres et sans sacrifices, sans dogmes et sans mystères, et que chacun adore à sa guise, ou n'adore pas du tout. Quand le socialisme gronde, les rationalistes s'allient aux chrétiens libéraux, mais à la condition de renfermer les cérémonies religieuses dans le temple et le prêtre dans la sacristie.

A ce prix, ils défendront la religion quand ils auront peur.

Les libéraux conservateurs, soit rationalistes, soit chrétiens, veulent aussi conserver la famille. Ils repoussent l'union libre, mais sous la condition que Dieu et l'Eglise n'auront pas à se mêler de l'union conjugale.

Il leur faut une famille formée par la loi seule et dont l'existence viagère finisse à la mort des époux, par suite du partage forcé et du tirage au sort substitué aux dispositions des parents.

Enfin, quand le socialisme menace "le capital et les oisifs," les libéraux proclament bruyamment le droit sacré de propriété, mais un droit privé qui ne protége ni la fortune des princes déchus, ni les biens du clergé, et qui n'apporte aucun obstacle à l'annexion des Etats catholiques convoités par leurs amis.

Les classes libérales et éclairées sont formées en immense majorité de catholiques qui reculeraient devant l'apostasie. A leur honte, elles se mettent à la remorque de quelques apostats qui exploitent leur indifférence et leur vaniteuse ambition.

On conçoit les libéraux révolutionnaires, on conçoit les libéraux rationalistes; ils ont un principe net, un but qu'ils poursuivent avec persévérance et pleine connaissance de cause. Mais que les libéraux chrétiens suivent comme des moutons, voilà ce qui aurait droit de surprendre, si la chute originelle n'expliquait cet aveuglement tout à la fois naturel et volontaire que l'Eglise seule peut guérir. En repoussant l'union de l'Eglise et de l'Etat, et l'autorité spirituelle de l'Eglise sur les nations, les libéraux chrétiens se mettent à la merci de leurs adversaires anti-chrétiens.

V.

Malheureusement, ils peuvent invoquer pour leur justification l'exemple et les leçons des catholiques libéraux, qui assument la responsabilité des erreurs modernes en les encourageant.

Nous rendons pleine justice au courage, au caractère, au talent, au dévouement, aux intentions de leurs chefs, et nous reconnaissons hautement les éclatants services qu'ils ont rendus à l'Eglise. Nous ne pouvons oublier leurs combats sous la monarchie voltairienne de 1830, et nous savons qu'après Dieu et l'épiscopat, nous devons en grande

partie à leurs courageux efforts la liberté des conciles, des synodes et de l'enseignement. Nous ne pouvons oublier les discours et les ouvrages de M. de Montalembert, les sermons et les œuvres du P. Lacordaire, le ministère de M. de Falloux, l'appui déterminant donné par M. Berryer au fameux discours de M. Thiers pour la défense du pouvoir temporel. Et pourtant, qu'ils le veuillent ou non, les dangers qu'ils font courir à la civilisatien chrétienne dépassent les services qu'ils lui ont rendus; car le libéralisme qu'ils patronnent est la négation radicale de l'autorité sociale de l Eglise, unique fondement de la civilisation chrétienne. Les catholiques libéraux sont toute la force du libéralisme. Ce sont eux qui endorment la conscience catholique, malgré les avertissements répétés des Papes et de l'épiscopat.

Il est donc d'une importance extrême de savoir ce que veulent les catholiques libéraux.

Croient-ils tout ce qu'enseigne l'Eglise? Condamnent-ils tout ce qu'elle condamne avec Pie VI, Grégoire XVI et Pie IX? Le libéralisme catholique est-il seulement la condamnation de l'ancien régime et l'amour de la liberté chrétienne? Nous n'aurions, dans ce cas, qu'un reproche à leur faire, ce serait d'avoir un langage équivoque, de prendre un nom flétri par l'Eglise, et sans même qu'ils aient le droit de s'en parer.

Acceptent-ils les libertés modernes comme un mal qu'il faut subir, comme *un fait* qui est la conséquence de notre état social et sans en faire un *principe?* S'il en était ainsi, ils ne seraient pas plus libéraux que les évêques de Belgique et d'Amérique.

Etre libéral, ce n'est pas aimer la liberté vraie *, car c'est pour nous l'apporter que le Christ s'est incarné et qu'il est mort;

Ce n'est pas non plus *user* des libertés modernes, afin de combattre autant que possible les mots qu'elles entraînent;

Etre libéral, c'est faire des libertés modernes non pas un expédient transitoire, mais un *principe* durable; c'est admettre sincèrement la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et dans toute sa réalité la maxime de *l'Eglise libre dans l'Etat libre,* c'est-à-dire dans l'Etat indifférent sur les principes éternels de la justice et de la foi.

C'est proclamer l'égalité devant la loi civile de tous les cultes, de toutes les doctrines, pourvu que l'ordre public ne soit pas troublé; c'est faire descendre, dans l'ordre politique, la religion au rang de simple opinion, et se contenter pour elle de ce droit commun qui ne voit dans l'Etat que des opinions religieuses égales en droit.

Sans doute les catholiques qui sont libéraux ne le sont pas à la façon des rationalistes et des indifférents. Ils veulent être, dans l'ordre

* Voir le *Monde* du 11 février.

spirituel, des fils soumis à l'Eglise leur mère; ils combattent même pour la conservation de ses droits temporels, tout en lui demandant de faire des concessions à l'esprit du siècle. Pour eux, l'égalité des cultes, l'égalité des droits qu'ils concèdent à l'erreur comme à la vérité, n'est pas une égalité intrinsèque, mais elle est purement civile et légale. S'ils demandent la liberté religieuse, la liberté de la presse et de l'enseignement, c'est dans l'espoir de faire triompher le Catholicisme par la discussion et la liberté: leur vie entière témoigne de leurs intentions.

Il n'est pas moins vrai que s'ils sont vraiment libéraux, et non pas seulement des libéraux de nom et de circonstance, c'est-à dire, s'ils adoptent en *principe* la séparation de l'Eglise et de l'Etat et les libertés modernes, la France n'est plus la monarchie très chrétienne; l'Eglise n'est plus la nourricière des rois et des nations, ils la privent du droit divin d'enseigner les nations, comme les gallicans l'avaient privée du droit divin d'enseigner les rois. Les rois et les peuples chrétiens n'ont plus la gloire de propager le règne et la justice de Dieu, et ils descendent au rang des Gentils.

Si les catholiques libéraux veulent sincèrement et sans arrière-pensée les libertés modernes ou l'égalité de droits pour l'erreur et pour la vérité, pour le Catholicisme et pour le naturalisme, s'ils veulent le droit commun pour toutes les doctrines, sans faveur, sans préférences, sans répression; *s'ils substituent la discussion à l'autorité*, s'ils sont libéraux de *principe* et non pas de nom et d'occasion, qu'ils le disent, car ils sont nos plus dangereux adversaires. Il faut les combattre énergiquement, comme il aurait fallu combattre énergiquement, sous l'ancien régime, les catholiques gallicans, malgré leur foi, leurs intentions et l'éclat de leurs services.

Les catholiques libéraux ne sont pas, en effet, plus illustres que Louis XIV et Bossuet, plus dévoués à l'Eglise que la maison de Bourbon et l'ancien épiscopat, et ils sont plus dangereux que les catholiques gallicans, car ils achèvent la séparation commencée par le gallicanisme.

Si, au contraire, les catholiques libéraux ne veulent que la liberté chrétienne; s'ils veulent la liberté par la vérité, et la vérité préparée, il est vrai, par la discussion, mais assurée par l'autorité de l'Eglise, qui, par ses jugements, termine les discussions, ils sont nos amis. Unissons-nous alors contre l'ennemi commun, dans l'immortelle devise de l'Eglise: *Unité dans les choses nécessaires; liberté dans les choses douteuses; en toutes, charité.*

Le Monde.

RUSBROCK L'ADMIRABLE.

M. Hello ne recule jamais devant l'extraordinaire et ne transige jamais avec la beauté. Il a à la découvrir un bonheur étrange et à la montrer une audace généreuse.

En fouillant les siècles passés, il a découvert dans leur profondeur des figures merveilleuses, resplendissantes d'amour et de poésie. Il les aborde sans timidité et nous les montre sans crainte, revêtues d'un style éclatant qui est leur parure nouvelle. Ces figures merveilleuses, cachées dans le latin, endormies dans la profondeur des siècles, oubliées à cause de leur silence, apparaissent dans le français éblouissantes de la jeunesse éternelle qui ne se flétrit pas, parées des magnificences d'un style nouveau qui a su conserver du latin toute l'austérité et du français la grâce et l'éclat.

L'an dernier, M. Ernest Hello, introduisait ainsi dans le monde Angèle de Foligno; Angèle passionnée et terrible, incessamment précipitée des hauteurs dans les abîmes, sans cesse combattue et sans cesse triomphante, s'élevant d'un élan vainqueur des gémissements de la défaite aux hymnes de la victoire, femme, poète et Sainte.

Cette année, il nous montre Rusbrock. Ici tout change, Angèle vole et se précipite : Rusbrock plane. Comme un aigle, Rusbrock a pris son vol des hauteurs. Il est né dans la région des neiges éternelles. Ses yeux se sont ouverts sur leur blancheur ; son premier regard les a contemplées, mais son amour a désiré les profondeurs de l'immensité, et ses ailes triomphantes l'ont porté dans la nuit immuable, assurée, où nul égarement n'est à craindre. Il a vu dans le cœur même des mondes le lieu où se joue l'amour, il en connaît les tempêtes, les éclairs et les silences. Dans un mâle transport il en a contemplé la magnificence et raconté les profondeurs.

Quand le cœur ému de Rusbrock s'ébranle, il parle. Car cet aigle a ses frères parmi les hommes et ses joies n'appartiennent pas seulement à lui. Son langage est une condescendance, car le silence est un sommet de son amour, et sa parole est le balbutiement de l'éblouissement.

Pour le suivre à ces hauteurs qui semblent inaccessibles, Rusbrock nous indique les compagnons de voyage que nous devons choisir : La charité, l'humilité, la simplicité, l'activité.

“ Quelle est la route pour aller au devant du Seigneur ? dit Rusbrock.

La route de la ressemblance plus parfaite et de l'unité plus jouissante ? Tout acte de bonté, fût-il imperceptible, si la simplicité d'intention le rapporte à Dieu, augmente en nous l'image divine, et fait abonder sa vie éternelle. La simplicité d'intention rassemble dans l'unité de l'esprit les forces dispersées de l'âme, et unit à Dieu l'esprit lui-même. C'est la simplicité d'intention qui rend à Dieu honneur et louange ; c'est elle qui lui présente et lui offre les vertus."

"Elle foule aux pieds la mauvaise nature, elle donne la paix, elle impose silence aux bruits vains qui se font en nous. Elle est la santé des vertus, elle est paix, espérance, confiance, maintenant et au jour du Jugement."

Ce que Rusbrock sait, ce qu'il veut, ce qu'il raconte, c'est la jouissance de l'amour et ses désirs.

"L'âme humaine est capable d'une faim sans assouvissement. C'est l'amour avide, l'amour béant, l'aspiration de l'esprit créé vers le bien incréé. Quand l'esprit est touché, touché par le désir, quand il a reçu de Dieu une invitation qui est un ordre, il faut absolument qu'il touche ce qu'il aime. De là une insatiable avidité qui ne peut jamais embrasser et tenir. Les hommes qui vivent ainsi sont les plus pauvres entre les hommes. Ils mangent, ils boivent, ils ne peuvent pas se rassasier ou se désaltérer. Ils ont faim à jamais, car le vase créé ne peut pas contenir l'incréé. Le désir est là, ardent, éternel ; mais Dieu est plus haut que lui, et les bras levés du désir n'atteignent jamais la plénitude adorée."

Rusbrock est dans l'extase comme chez lui ; il la connaît, il la suit comme son propre bien et il nous montre son domaine, il nous invite à vivre chez lui ; il nous y attire et nous y traite en frères. Il nous embrasse dans une étreinte vigoureuse, régénératrice, reconfortante et paisible. Ecoutez-le :

"Les mains du ravissement nous emporteront dans l'Incréé, et nous nous surpasserons nous-même en hauteur, en profondeur, en largeur, en longueur, et ce sera quelque chose comme un égarement sans retour. C'est le témoignage du Prophète Ezéchiel : Les quatre animaux avançaient toujours, et ne revenaient jamais. Ainsi des élus : transportés plus haut qu'eux-mêmes, dans la jouissance sans mesure, ils vont sans revenir. Ils ne regardent pas derrière eux. C'est la septième veillée, c'est le repos ; c'est la consommation de la béatitude. C'est là que nous demeurerons plus haut que nous dans la simplicité. N'oubliez jamais les actes intérieurs et extérieurs, n'oubliez pas les préparations, n'oubliez pas les exercices, n'oubliez pas les vertus. Les divers degrés de vertus, d'adhésion, de charité, de sagesse, d'activité produiront divers degrés de béatitude. La faim et la soif qu'on aura de Dieu, dépendra des mérites conquis. O béatitude superessentielle ! vous êtes le Seigneur ! Sur

vous nous roulerons et nous brûlerons dans l'unité sans mesure, dans l'abondance, dans la communion, plus haut que la capacité de nos puissances réunies. Et l'ordre des élus et des Anges sera gardé sur terre et au Ciel éternellement, tel qu'il était éternellement dans la prédestination divine. Que la soif de notre cœur prenne une voix pour crier : O gouffre de puissance, dont je ne vois pas les lèvres, engloutis-nous dans ton abîme ! Que ton amour se décache ! et qu'il brille à nos yeux ! Etes-vous couverts de blessures mortelles, que l'amour vous embrasse, et vous voilà sauvé !"

Les livres comme Rusbrock ont dans leur beauté une surprenante vertu. Ils enseignent la pratique journalière et commune de la vie, parce que la pratique journalière de la vie ne se peut voir, en vérité, que dans la lumière d'un surnaturel amour.

La nature pèse d'un poids dont la gravité ne peut être suspendue. Elle est entraînée par les forces qui la sollicitent vers le surnaturel ou vers le *sous naturel*, s'il est possible de parler ainsi. Aussi les maîtres de la vie sont-ils les grands mystiques, dont les mains puissantes et les cœurs enthousiastes nous entraînent vers les hauteurs où doit s'établir l'activité humaine. Ecoutez Rusbrock donnant des conseils à une Sœur de charité :

"Si vous êtes chargée de l'infirmerie, le nécessaire, c'est la gaieté. Que votre visage soit ouvert et riant ; que votre douceur soit parfaite. N'ayez jamais avec les malades un mouvement d'impatience. Si elles sont impatientes, vos malades, si elles sont moroses, dites-vous : En ce moment, je rends service à Jésus-Christ. S'il y en a dans le nombre de plus pauvres, de plus souffrantes, de plus abandonnées, que toutes vos préférences soient de ce côté là, et voyez Dieu en elles, Dieu pour qui vous travaillez. Je vous supplie d'éviter l'ombre d'un mot, l'ombre d'un geste qui puisse impatienter un pauvre malade. Si la tristesse et la colère s'emparent de lui, montrez-lui, dans leur gloire céleste, ceux qui ont autrefois souffert, Dieu et les Saints. Si le malade vous demande quelque chose, ne le faites pas attendre une minute. S'il vous fait une demande dangereuse pour lui et contraire à sa santé, ayez l'air de ne pas entendre. S'il insiste, dites-lui vos craintes, et, s'il insiste encore, consultez vos supérieurs.

"Toutes les fois que vous préparez pour un malade un petit repas ou une potion, faites-le avec la plus grande propreté ; rendez agréable au goût l'objet que vous préparez : faites que le malade soit content et, quant à vous, conservez la paix. Remuez très souvent les lits des malades ; arrangez-les parfaitement. Rendez-les commodes, surtout aux plus délicats, surtout à ceux qui ont le plus grand besoin d'être bien traités. S'il le faut, restez la nuit près d'eux : mais alors, alors, de la

gaieté ! de la gaieté ! Inventez des choses amusantes ! faites-les rire, ma Sœur ; je veux que partout où il y aura un malade, il désire vous avoir à côté de lui..."

Voilà les conseils du grand contemplateur.

M. Ernest Hello dispose de la splendeur, il en revêt ses amis et Rusbrock lui doit aujourd'hui sa jeunesse.

Il nous reste à dire que Rusbrock est précédé d'une Introduction du traducteur. Cette Introduction est un portique digne des domaines où il conduit, et merveilleusement disposé pour en faciliter l'accès.

" *L'Ornement des noces spirituelles*, dit M. Ernest Hello, transporta d'admiration tous les docteurs mystiques. Couverts maintenant par les bruits qui se font en bas, les cris de leur admiration ont éveillé jadis tous les échos du monde chrétien. Tout ce qu'il y avait de grand sur la terre se donnait rendez-vous dans la Vallée-Verte, et ces illustres pélerins qui avaient obtenu quelques mots tombés des lèvres du solitaire, s'en allaient chargés de leur trésor, et méditant, pendant le reste de leur vie, les paroles rares et brèves qui leur avaient été dites. Les discours de Rusbrock, ses cris et ses désirs ressemblent aussi à des pélerins qui se donneraient rendez-vous dans la solitude où Dieu vit et règne. Ce ne sont pas des créatures posées et arrêtées ; ce sont des créatures errantes et cherchantes. Ce sont les pélerins du grand sanctuaire ; et quand ils arrivent au rendez-vous, ils tombent à genoux, sans parler. Pendant la route, ils étaient encore capables de se traîner et de balbutier, mais quand ils arrivent là où ils allaient, accablés par la volupté de l'impuissance où l'adoration les conduit, ils se précipitent ensemble dans un très grand silence et dans un très grand sanglot."

M. Ernest Hello termine ainsi : " Aujourd'hui, plus que jamais, les âmes ont faim et soif. J'ai trouvé, au pays de Rusbrock, ce pain et ce vin, et j'ai essayé de le porter en France ; priez pour celui qui vous l'offre en ce moment." *Le Mémorial Catholique.*

ÉCHOS DE LA SEMAINE.

Le Parisien badaud, le Parisien flâneur, le Parisien musard s'est bien amusé cette semaine ; la rue lui a offert tous les soirs, un spectacle gratis dont il est friand : l'émeute. On ne saura jamais à quel point toute émotion populaire qui se traduit par quelques carreaux cassés, par quelques réverbères éteints, par quelques sergents de ville bouscu-

lant ou bousculés, est pour le bourgeois de notre bonne ville, un régal de haute saveur.—C'est au point que, pour entrer en liesse, il n'a même pas besoin d'assister au désordre ou au tapage qui constituent le trouble public, il lui suffit de le pressentir, de le soupçonner à une certaine distance, d'être devant la toile derrière laquelle il suppose que s'agitent quelques perturbateurs.—Au besoin, il se passe du fait brutal, pourvu qu'il en ait un écho lointain, un parfum fugitif, comme le petit pifferaro qui, penché sur le soupirail d'un restaurant, hume avec délices l'odeur d'une cuisine dont il ne doit pas goûter.—A la première nouvelle d'une agitation quelconque, vous les voyez, ces Parisiens, palpitants de curiosité, descendre dans la rue, parcourir les places, arpenter les carrefours, à la recherche de l'émeute qui, parfois, n'existe qu'à l'état d'atôme; comme vous les voyez aux jours gras s'empiler sur les boulevards en quête d'un prétendu carnaval qui, depuis plus de trente ans, a complètement disparu de la voie publique.—C'est ainsi qu'ils arrivent, presqu'à eux seuls, à composer un semblant d'émeute, en courant après l'émeute, et un simulacre de carnaval, en courant après le carnaval.

Donc, le bourgeois de Paris s'est bien amusé ces jours-ci. Il a été visiter scrupuleusement, le lendemain, tous les lieux où il s'était passé quelque chose la veille; il a compté les candélabres brisés, les kiosques renversés, les devantures enfoncées. Pour lui, c'est là le vrai bonheur seulement, il a fini par trouver que le spectacle finissait un peu tard, ce qui le faisait coucher après *son heure;* et puis dans la bagarre, on perdait parfois son chapeau (coût, 18 fr.), ou bien l'on se faisait déchirer sa jaquette (coût, 90 fr.); aussi, le cinquième jour il s'était un peu refroidi, et le sixième il a dit à sa femme: " Ces émeutiers m'exaspèrent, je finirais par leur donner un mauvais coup... j'aime mieux rester chez moi."

Et tout a été fini.

Voilà pour le côté comique... Quand au côté attristant, nous n'y insisterons pas; c'est un terrain délicat sur lequel nous aurions peur de glisser.

***

Revenons donc aux chapeaux perdus et même aux chignons égarés; car il paraît que les chignons ont été particulièrement victimes de l'incident.—Un témoin oculaire nous a affirmé en avoir vu le boulevard Montmartre littéralement jonché.—Cela va encore faire hausser cette marchandise qui, dit-on, vu la demande, est déjà hors de prix... Oh! les émeutes! qui donc nous en délivrera une bonne fois!...—Allons, voilà que j'y retourne... Je vois bien que je ne pourrai m'en tirer que

par un grand écart : je vais vous parler des *chignons;* justement je trouve, dans un article de M. Edouard Dangin, des détails curieux sur l'élément qui le constitue : *le cheveu.*

Etudions donc le cheveu, tout en faisant des vœux pour que les divers partis qui divisent notre pauvre France attendent au moins jusqu'aux prochaines élections pour, de nouveau, se prendre......par cet article.

" Les cheveux, dit M. Dangin, se récoltent un peu partout, et la Parisienne qui peigne le matin sa fausse natte ne se doute pas que les cinq parties du monde se sont probablement cotisées pour lui former l'appendice ordonné par la mode.

Il ne saurait en être autrement.

Si vous prenez la chevelure d'une Espagnole, ce noir énergique ne convenant pas à une Française, il faut l'attendrir avec quelques cheveux anglais, la poétiser avec des cheveux allemands, qui lui donnent un petit ton rêveur...

Si, au contraire, vous avez en mains une de ces chevelures flamandes d'un blond si fade, si filasse... ah ! vite blondes filles de l'Allemagne, vite quelques mèches d'un blond plus ferme ; semez un peu de soleil dans cette étoupe,—et vous, filles d'Albion, quelques mèches encore, mais d'un blond châtain, d'un blond vague et indécis, comme votre ciel en produit seul.

Les cheveux proviennent de la Bretagne, de l'Auvergne, de l'Italie, de l'Autriche, de la Belgique, de la Bohême, etc.

Partout où il y a des femmes, la coquetterie règne ; partout où les femmes ont des cheveux, elles les vendent, par coquetterie, pour s'acheter des colifichets ; et,—voyez le contraste,—c'est par coquetterie que les unes vendent ce que les autres achètent par coquetterie.

C'est ici le lieu de relever une erreur accréditée par MM. les romanciers : ils ne manquent jamais de nous représenter un grenier où règne la misère, une jeune fille,—pauvre, mais honnête,—courant vendre sa chevulure pour donner du pain à ses vieux parents... quelquefois aussi, —en cas de variante,—c'est une orpheline qui vend ses cheveux pour conserver sa vertu.

Il n'en est rien : les mœurs de la Bretagne,—c'est presque exclusivement le seul coin de la France où l'on vende ses cheveux,—ne sont plus si innocentes que cela.

En Bretagne, vendre ses cheveux est une coutume en quelque sorte passée dans le sang.

Je dis : on vend... je devrais plutôt dire : on échange...—Cet échange se fait, les jours de marché, par des colporteurs qui troquent leur marchandise contre des chevelures... deux coups de ciseaux, cric, crac... et c'est fait...

Mais ce n'est pas tout.

Chaque matin, madame, vous vous coiffez, et la dent de votre peigne, —si doucement que vous agissiez,—emporte toujours une certaine quantité de cheveux.

Ils tombent sur le sol, on les balaie... et on les jette aux ordures.

Le chiffonnier les ramasse dans la rue où votre bonne les jette; il les recueille soigneusement et les vend à des marchands qui les lavent, les travaillent et en fabriquent des bandeaux, des repentirs, des chignons à bas prix, dont s'accommode l'immoralité de bas étage.

C'est une infamie... c'est en quelque sorte un abus de confiance commis envers la famille.

O mères de famille, ô vous, jeunes vierges que le foyer couvre de son égide, je vous en conjure, ne jetez plus vos cheveux, brûlez-les!

Le cheveu a dans son histoire une page dramatique:

Dans les couvents, le jour où une jeune fille renonce au monde pour se vouer à Dieu, elle voit, devant l'autel même, tomber sa chevelure sous le ciseau sacré.

Le croiriez-vous! ces chevelures se vendent et plusieurs fabricants se les assurent chaque année.

Oh! que ces chevelures-là me semblent précieuses. Est-ce qu'elles ne doivent pas contenir quelque chose de l'âme de la novice? Et de quelles mystérieuse pensées, de quels combats intérieurs, de combien de rêves éteints et d'illusions envolées n'emportent-elles pas le secret!"

***

L'arrivée à Paris du vice-roi d'Egypte et la prochaine ouverture de l'isthme de Suez, remet à l'ordre du jour les deux grands noms éternellement attachés à la plus merveilleuse entreprise des temps modernes. C'est une occasion que je m'enpresse de saisir pour vous remettre en mémoire d'assez jolis vers que l'isthme de Suez a inspirés, il y a quelques années, à M. Henry Bornier et qui, bien que couronnés par l'Académie française, sont aujourd'hui un peu oubliés:

Le désert! L'horizon d'une morne rougeur,
Prison sans murs qui marche avec le voyageur!
Point d'arbres, un sol noir, quelque vautour qui plane,
L'hyène qui, de loin, guette la caravane,
Et parfois le simoun, horrible et furieux,
Soulevant l'Océan des sables jusqu'aux cieux!
Ici, rien n'aime l'homme et rien ne le redoute.
Rien ne distrait les yeux, rien ne charme la route.

Cependant, en ce lieu fatal et désolé,
L'homme régnait jadis... il s'en est exilé !
Mais on retrouve encor, sous la ronce et le sable,
D'un travail merveilleux la trace ineffaçable,
Et dans le lit du fleuve abandonné, souvent,
Le pâtre libyen vient s'abriter du vent.

Ces deux hommes qui vont dans cette solitude,
Quels sont-ils ?—L'un est jeune et de noble attitude,
Sérieux, attentif comme son compagnon ;
Il gouverne l'Égypte, et Said est son nom.
L'autre, sur qui les ans ont pesé davantage,
A la douce énergie et le calme d'un sage ;
On sent qu'il est de ceux qui ne reculent pas
Et qui marchent au but sans dévier d'un pas ;
De Lesseps ! nom qu'attend, au bout de la carrière,
La gloire impartiale ainsi que la lumière !

Le Prince était pensif, et le Français lui dit :

" Les héros, les vainqueurs, que la foule applaudit
" Sont bientôt oubliés s'ils restent inutiles ;
" Les régnes vraiment beaux sont les règnes fertiles,
" Et ce siècle, surtout, pense que les meilleurs
" Et les plus grands des rois sont les rois travailleurs !
" Prince, à vous vient s'offrir la plus noble entreprise
" Que le destin réserve aux rois qu'il favorise :
" Vous pouvez relever, agrandir de vos mains
" L'œuvre des Pharaons et l'œuvre des Romains.
" Fertiliser ces lieux que le sable dévore,
" Et d'un désert brûlant faire un autre Bosphore !
" Par de nouveaux chemins, facilement ouverts,
" Vous pouvez, rapprochant tant de peuples divers
" Qu'au soleil du progrès la distance dérobe,
" Raccourcir de moitié la ceinture du globe !
" Les vaisseaux, qui cherchaient sur l'immense Océan
" Ou la jeune Australie ou le vieil Hindostan,
" Achevant, grâce à vous, de moins rudes conquêtes,
" N'iront plus se briser sur le cap des Tempêtes ;
" Comme de grands oiseaux près du bord plus nombreux,
" Ils voleront en foule à l'Isthme ouvert pour eux.
" Et le vent du désert, rois dont le règne expire,
" Les poussera lui-même à travers son empire !

" Ce rêve qui par vous doit avoir son effet,
" Leibnitz, Louis le Grand, Napoléon l'ont fait !
" A vous de l'accomplir, Altesse ! L'heure est bonne,
" La science aujourd'hui n'a plus rien qui l'étonne ;
" Elle a le feu, les vents et les flots pour sujets !"

Le Prince, à ce discours, répondit : " J'y songeais."

La Revue.

CORBIN ET D'AUBECOURT.

Préface.

Il y a longues années, je me trouvais à la campagne avec quelques amis, dans un coin charmant de l'Alsace, au moment le plus fleuri de la belle saison, chez un homme qui nous offrait à tous la plus aimable hospitalité. On le nommait Théodore de Bussierre. Il avait l'âme pieuse, le cœur très doux, l'intelligence vive et ornée ; il était heureux. Après d'assez dures traverses, solidement établi sur sa terre, sans ambition, sans ennemi, cher à quiconque l'approchait, il s'occupait uniquement à faire du bien. Il écrivait des livres, auxquels il souhaitait plutôt d'être utiles qu'applaudis ; il visitait les pauvres, consolait les affligés, soignait les malades, rendait à Dieu et aux hommes ce qu'il leur devait.

Sa vertu, aussi humble qu'active, dissimulait ses côtés austères, et son esprit sage et brillant étincelait de bonne gaieté comme son âme juste surabondait de bonne joie.

Ses hôtes se laissaient aisément amener à son humeur. Ils étaient jeunes, les uns dans une situation faite, les autres sachant leur chemin et le voulant suivre. Nul grave souci privé ne troublait aucun d'entre eux, et il n'existait pas, en ce temps-là, de grave souci public.

On eut quelques moments, sous Louis Philippe, où, pourvu qu'on n'y regardât pas de trop près, il sembla que la société pouvait se rasseoir.

Pour ma part j'étais dans une verve de foi qui s'étendait jusqu'aux hommes. Je croyais à leur sincérité générale ; je me persuadais qu'ils cherchaient tous la vérité, et qu'ils n'étaient divisés que par des malentendus, où la discussion porterait enfin la lumière.

Des fatigues qui attendent la vie, une seule encore m'avait effleuré, la fatigue physique ; mais je la comptais presque comme plaisir. J'avais travaillé, je me reposais, et, en me reposant, je rêvais de travailler davantage.

J'étais comme un ouvrier de ville qui a pu sortir et se coucher à l'ombre sur l'herbe, et qui voit toute sa journée devant lui. Je jouissais de mon repos, je remerciais Dieu de me l'avoir donné si agréable et si parfait.

Véritablement, j'avais sujet de remercier ! Theodore de Bussierre et les autres, et nos communes sympathies, étaient autant de dons de la foi. Nous nous étions rencontrés dans l'Eglise. Partout ailleurs, nous ne nous serions pas reconnus, et cette douce amitié n'eût pu se faire entre nous. Or, l'Eglise, à l'origine, n'était point sur nos voies. Il avait fallu que Dieu nous prît par la main et nous conduisît les uns et les autres, à travers tant de sentiers mêlés, jusqu'à ce point de rencontre.

J'ouvrais les yeux sur ces belles trames que la Providence fait avec la vie humaine, nous ménageant de loin, avec une tendresse si sage le soleil et l'ombre, l'œuvre et le repos ; fixant partout notre chemin, nous laissant partout la liberté de choisir, se réservant toujours le droit miséricordieux de nous ramener quand nous nous égarons. Je considérais cette merveille et j'éprouvais un continuel ravissement d'admiration et d'amour. Je voyais combien d'arbres Dieu avait plantés, combien de fontaines il avait fait couler, combien de maisons il avait bâties, afin que rien ne manquât sur la terre, et que, dégagé des entraves de la richesse, j'eusse néanmoins le nécessaire et le superflu. Sa justice me devait des phares et les avait prodigués ; mais, parce que je m'étais laissé un jour dirigé par les phares j'avais rencontré des oasis et des palais.

Dans l'oasis de Reichshoffen, autour de cet aimable Théodore, rien de dissonnant, rien de sombre. L'homme, la demeure, le pays, tout allait de pair, avec une harmonie exquise. De grands arbres, de vaste prairies, des vallons, des collines, des eaux transparentes, des ruines couronnées de vie, je ne sais quelle allégresse des choses qui semblaient naître de l'allégresse des cœurs et qui, à son tour, la ravivait constamment. Il ne survenait aucun contre-temps, il ne pleuvait pas. S'il tombait parfois une ondée, c'est que le paysage changeait de parure et " mettait ses perles." Ainsi tout souriait, même la pluie, et tout chantait, les oiseaux dans le jardin, les fleurs dans les herbes, les légendes dans les ruines, les enfants dans la maison, la paix dans les âmes. Et la pluie de perles était aussi une chanson qui n'interrompait point les autres chansons.

Quelle maison ! Spacieuse, grave, magnifique ; palais et ermitage. On y trouvait des tableaux, des collections, de beaux et bons vieux livres. La douceur du travail était facile comme la douceur du repos. Mais le grand charme, c'était la causerie. L'on causait de tout, à perte de vue, non à perte d'haleine. Notre bonne fortune avait voulu que nous fussions tous assez causeurs, et cependant qu'il n'y eût point d'orateurs parmi nous. Quelquefois la causerie devenait conversation, jamais discours. Bussierre qui savait mille histoires, et qui n'était jamais embarassé d'inventer la mille

et unième, s'indignait plaisamment lorsqu'on le laissait parler plus de dix minutes sans l'interrompre. Il n'avait pas souvent besoin de nous rappeler ce règlement, car ses fusées en allumaient toujours quelques autres. Rarement, néanmoins, tout le monde parlait à la fois.

C'est d'une de ces conversations qu'est né ce petit ouvrage.

On avait agité le pour et le contre sur les romans, et je m'étais prononcé en faveur de ce genre de litérature. J'avais au moins soutenu qu'il n'était nullement antipathique aux règles strictes de la morale et du bon sens, et que l'on pouvait intéresser et émouvoir même un lecteur français sans aborder l'étrange, sans outrer les sentiments, en un mot, sans sortir de la vie commune ni de ses devoirs, et rien qu'en faisant tout marcher par les seuls battements du cœur le plus droit et le plus ingénu. Un peu poussé, j'avais ajouté qu'un auteur qui aurait seulement la fierté de borner son public, renfermerait l'aventure dans un salon, le drame dans un personnage, le personnage dans un monologue, et que ce serait assez pour dérouler une page du cœur humain. Mad. de Bussierre me dit en riant qu'elle voudrait voir ce roman-là. Je répondis qu'elle le verrait si elle voulait en accepter la dédicace, et me voilà engagé.

L'engagement ne me pesait point. Je tenais mon sujet. C'était une des mille histoires de Bussierre, et je n'avais qu'à trouver les détails. Rien ne me semblait plus aisé. La situation toute seule, indiquée à l'imagination, produisait le drame, comme une graine déposée dans la terre produit la plante qu'elle contient.

En effet, le lendemain, je pus, non pas lire mon Roman, rien n'était écrit, mais le raconter à peu près. On jugea qu'il pourrait ne pas ennuyer, pourvu qu'il fût court, et l'on me conseilla de l'écrire. Seulement, les vacances finissaient.

Je l'écrivis néanmoins, plus tard. Le cher souvenir de Reichshoffen le préserva du sort peu regretté d'un certain nombre d'autres, dont j'avais alors la tête garnie, et qui sont morts avant de naître, étouffés par les soucis de la vie militante. Car si j'ai soutenu tant de polémiques, ce fut bien par ma volonté, mais mon goût me portait ailleurs. J'ai été journaliste comme le laboureur est soldat, uniquement parce que l'invasion l'empêche de rester à cultiver ses champs. Je ne tenais ni à recevoir ni à porter des coups, et les joies de ma carrière ne sont pas d'avoir été mis à l'ordre du jour pour quelque fait d'armes plus ou moins heureux, mais d'avoir vu parfois une pauvre petite fleur éclore dans mon courtil délaissé.

En relisant ce conte, vieux d'un quart de siècle, j'y ai retrouvé je ne sais quel souffle qui, pour moi du moins, ranime ce printemps, ces sourires, ces sérénités et jusqu'à ces "pluies de perles" dont les vacances de Reichsoffen devaient recevoir une parure aussi durable que mes jours. Hélas! que vingt-cinq années emportent de choses; que de fleurs hérissent, que d'arbres succombent!

Bussierre est mort, et longtemps avant qu'il mourût sa main pieuse avait enseveli le plus saignant lambeau de mon cœur qui soit tombé sur les chemins d'ici-bas. Là ou j'avais trouvé tant de joie, là j'ai rencontré le glaive qui fait d'inguérissables blessures; là où j'avais savouré des journées si douces, là même quelques années après, s'est subitement éteinte une aurore qui était le tendre et charmant espoir de ma vie déjà entamée. Là, dans le ciel riant encore jusqu'à cette heure soudaine, je commençai à ne plus voir que les astres de la nuit, et je n'eus plus de fleurs à cueillir en ce monde que pour les jeter sur des tombeaux.

Cher Théodore! je sais que nous n'avons que des larmes d'un moment. Il est une maison éternelle où la paix, le soleil et l'amour ne finissent pas. Vous habitez maintenant cette demeure du Père; les anges de ma vie vous y ont chanté la bien venue, et vos prières s'unissent aux leurs pour m'en ouvrir l'entrée. Ainsi, ami, vous m'êtes secourable encore, et moi, je vous suis reconnaissant d'hier et d'aujourd'hui. Je veux veux donner cette marque de mon affection, toujours vivante comme la vôtre. Puisque ce petit ouvrage, né de vos entretiens, n'a point péri, je le dépose sur votre tombe, comme jadis, sur le cercueil de ma fille, vous avez effeuillé les roses blanches de vos jardins.

Et que de ces pages monte vers Dieu le même parfum de charité qui monta de vos fleurs! Ls. VEUILLOT.

L'AVÈNEMENT D'UN MINISTRE.

(La scène se passe dans un chef-lieu de département, au choix des amateurs.)

Depêche électrique à M. Birotteau.

Le nouveau ministère est en voie de formation. Il reste un portefeuille vacant. Le voulez-vous?—Réponse payée.

LE CHEF DU CABINET...

Réponse.

Quand une occasion s'offre de servir le pays, il y aurait lâcheté à reculer. J'accepte.

BIROTTEAU.

M. de la Verpillière à M. Birotteau.

" Mon cher ami,

" J'apprends par le bruit public que l'on vous offre un portefeuille.

Je ne connais pas vos dispositions, mais je vous engage à vous méfier. Il se dit qu'il s'agit d'un ministère provisoire. Voyez si cela vaut le voyage. D'ailleurs, la politique est fort embrouillée, et je crains que vous ne vous fourriez dans un fagot d'épines."

M. ET MME. CHAPUIS.

CHAPUIS.—Tu ne sais pas une nouvelle; M. Birotteau est ministre....

MADAME.—Tu plaisantes.

CHAPUIS.—Il n'y a pas de quoi rire et je ne plaisante pas. Vois le journal officiel. Toute la ville est en rumeur. Il y a déjà la queue au domicile des Birotteau. On attend le préfet, sa femme, le receveur et toute la boutique.

MADAME.—Un tas d'intrigants....

CHAPUIS.—En attendant, nous voilà bien! Je te disais toujours qu'il fallait ménager tout le monde, et qu'on ne savait jamais ce qui pouvait arriver. Mais tu as fait sottises sur sottises à Mme Birotteau.

MADAME.—Est-ce qu'on peut deviner qu'un pareil paquet va devenir un personnage? D'ailleurs, je ne lui ai rien fait à cette femme. C'est elle qui a dit que j'avais de faux cheveux; alors, je ne me suis pas gênée pour raconter que, à un dîner chez le général, elle avait laissé tomber dans son assiette deux dents que le domestique lui a rapportées le lendemain.

CHAPUIS.—Vous êtes toutes insupportables. C'est ainsi, avec votre guerre de femmes, que vous entravez la carrière de vos maris. Si tu avais su retenir ta langue, je serais peut-être en passe aujourd'hui de devenir quelque chose. J'étais très bien avec Birotteau. Nous avions fait encore l'année dernière l'ouverture de la chasse ensemble; et comme il n'aimait pas rentrer bredouille, je lui avais passé un lapin que j'avais tué. On s'attache les hommes par ces petits procédés. Maintenant nous ne nous saluons plus.

MADAME.—Eh bien! que veux-tu que j'y fasse? Faut-il que j'aille m'aplatir devant Mme Aglaé Birotteau, né Fougas, dont le frère vendait des limousines et des couvertures.

CHAPUIS.—Je ne te dis pas de t'aplatir; mais si tu trouvais un moyen honnête de faire ta soumission.

MADAME.—Ma soumission.

CHAPUIS.—Mais oui; de présenter tes excuses sous une forme qui n'aurait rien d'humiliant. Par exemple, ne pourrais-tu pas dire que tu viens d'apprendre que les deux dents que l'on a rapportées à Mme. Birotteau appartenaient à la femme du général, et que tu es désolée d'avoir confondu. Bien entendu, tu seras censée ignorer que Birotteau est ministre, et ce remords tout spontané serait apprécié.

Madame.—Ah! oui, tu connais bien les femmes! avec cela qu'elle serait dupe de ma démarche. C'est plutôt toi qui devrais aller trouver Birotteau...

Chapuis.—Pour lui dire quoi?

Madame.—Tout ce que tu voudras. Tiens, dis-lui que je suis une mauvaise langue, et qu'en apprenant les propos que j'ai tenus sur Mme. Birotteau, tu as menacé de te séparer de moi. Rappelle-lui le lapin, et s'il a du cœur, il tombera dans tes bras. Quand à Mme. Birotteau, parle lui de ses confitures. Rien au monde ne la flatte davantage.

Chapuis.—Tout cela est un peu faible; mais l'essentiel serait de rentrer dans la maison. Je vais passer un habit et une cravate blanche et méditer un discours de rentrée...

(Le cercle de Mme. Birotteau.—Personnages divers. Visites de félicitations.)

Mme. Darancourt.—(Elle se jette en pleurant dans les bras de Mme. Birotteau.)

Ah! ma chère amie! quel bonheur et quelle émotion! M. Darancourt vous le dira: en apprenant cette nouvelle, je me suis évanouie.

Mme. Pomard.—Moi, je n'ai pas éprouvé tant de saisissement. Je m'y attendais depuis longtemps. Depuis dix ans, je disais tous les jours à M. Pomard: comment se fait-il que M. Birotteau ne soit pas ministre!......

M. Sulpice, Séminariste.—Le mérite perce lentement...

Tous.—Oui, mais il perce! il perce!

Mme. Darancourt.—(Elle tapote les mains de Mme. Birotteau et lui arrange les cheveux.)—Ah! que je suis heureuse? Je crois que M. Darancourt serait nommé ministre que je n'éprouverais pas une joie aussi pure. Ce n'est pas qu'il ne soit très-capable; mais vous savez qu'il bégaie, et cela le gênerait peut-être pour répondre à M. Thiers, dont la langue fait soixante-quinze tours à la minute......

(Entrée de nouveaux Personnages.)

Le Baron Moulingrin.—(Il baise familièrement la main de Mme. Birotteau.)—Bonjour, cousine......

Mme. Birotteau.—Bonjour, Edmond. Où avez-vous appris la nouvelle?

Le Baron.—Au cercle......

Mme. Birotteau.—Et que disait-on?

Le Baron.—Ah! on a commencé par dire que c'était un excellent choix, et que c'était un grand honneur pour le département. Ensuite, les jalousies de province ont fait leur œuvre de vipères. M. Philodor Pascal, le grand avocat du pays, s'est permis de dire qu'Armand était de force à sauver le Capitole......

Mme. Birotteau.—Qu'est-ce que cela veut dire ?

Le Baron.—C'est une allusion à l'histoire romaine, n'essayez pas de comprendre. C'est une infamie. Mais où est-il donc ce cher Armand ?

Mme. Birotteau.—Dans son cabinet. Il travaille à un exposé de la situation politique et sociale, qu'il veut soumettre au conseil des ministres.

Un domestique.—Madame, monsieur ne trouve pas de chaussettes.

Mme. Birottnau.—C'est bon ! c'est bon ! (à part) Quel idiot ! (haut) Monsieur est dans son cabinet ?

Le domestique.—Non, madame, monsieur est dans sa chambre. Il fait sa malle, et il dit que s'il n'a pas de chaussettes, par cette chaleur, il lui sera impossible de prendre le ministère.

Mme. Birotteau (se levant).—Ah ! mon Dieu ! mesdames, messieurs, excusez-moi.........

(Pendant l'absence de madame Birotteau, on cause à voix basse).

—Quel âge a-t-il ?

—Pas soixante ans...

—C'est jeune pour un homme d'Etat.

—Cela va faire enrager bien des gens.

—Oui, les Chapuis, les Daumont et tout le quartier de la noblesse.

—Vous êtes très-liée dans la maison ?

—Je crois bien ! Aglaé est depuis mon mariage ma meilleure amie; elle est si bonne, si dévouée...

—On ne lui donnerait jamais son âge.

—N'est-ce pas ?

—Elle a l'air d'une femme de quarante ans bien conservée...

—Leur fille est mariée ?

—Malheureusement, car aujourd'hui elle pourrait aspirer à tous les partis.

—Elle est très-heureuse, mais elle a épousé un homme de rien. Ah dame ! on ne pouvait pas deviner. Enfin, elle peut devenir veuve. On a vu des choses si extraordinaires...

—Dites donc,—entre nous, là,—ma chère madame Darancourt, vous représentez-vous Mme. Birotteau à la cour...

—Mon Dieu ! Aglaé manque peut-être d'une certaine élégance de convention, mais elle n'a pas l'air commun...

—Ce n'est pas ce que je veux dire. Mais, enfin, dans ce monde-là, il y a des manières acquises, des façons d'être qui s'accommodent peu avec les allures d'une bonne bourgeoise de province. Mme. Birotteau a un tic malheureux, "je crains que, quand elle sera présentée à l'impératrice, elle veuille lui apprendre à faire des confitures.

—C'est une bien bonne femme!

—Excellente.—Un peu vulgaire.—Mais, dites-moi, là, sincèrement, qu'est-ce que votre mari pense de M. Birotteau?

—Mon Dieu! vous savez, mon mari est la bienveillance même. Je n'ai jamais pu lui faire dire du mal de personne. En lisant le *Journal officiel* il s'est mis à rire.

—C'est comme le mien. Nous étions à déjeûner, et il a failli avaler une arête de poisson.

(Rentrée de Mme. Birotteau. Elle a une toilette nouvelle. On applaudit.)

—Charmante!

—C'est d'un goût exquis!

—Seulement, je n'approuve pas ces oiseaux du paradis sur la tête—à midi.

—Ecoutez-donc, on entend le préfet?

—Ma chère Aglaé, est-ce que nous ne verrons pas M. Birotteau?

—Je le crains. Il répète généralement son discours d'ouverture.....

—Comment cela?

—Oui, il est monté sur le marche-pied de la bibliothèque, qui figure la tribune. Au moment où je suis entré, il s'écriait: "Et nous aussi, messieurs, nous pouvons dire: Catilina est à nos portes!" Vous me croirez si vous voulez, c'est mon mari; eh bien! il était si imposant, que je ne le reconnaissais pas......

LE DOMESTIQUE.—Madame, monsieur, avant de fermer sa malle, demande si madame a des commissions pour Paris...

—Non, non... à moins qu'il ne veuille emporter quelque pots de mes confitures pour faire des cadeaux; car vous savez, mesdames, que j'ai une réputation pour les confitures.

—Je crois bien! C'est donc un secret de famille?—Mon Dieu non; c'est bien simple: quand vos fruits sont dans la bassine, agitez avec la cuillère, et jetez votre sucre...

LE DOMESTIQUE, annonçant.—Monsieur Chapuis!..

(Chuchottements.—Tous les yeux sont fixés sur Mme. Birotteau, qui s'évente avec énergie.)

M. CHAPUIS, embarrassé.—Madame—nous savons—nous avons appris... et nous avons voulu être des premiers à vous féliciter—ma femme voulait se joindre à moi; mais une migraine l'a retenue à la maison.—Elle me charge... elle voudrait vous dire...

MME. BIROTTEAU.—Priez Mme. Chapuis de ne pas se déranger—je suis tellement accablée de visites, que je craindrais de ne pas la recevoir comme elle le mérite...

MME. DARANCOURT, (bas à sa voisine).—Elle lui garde une dent...

—Elle lui en garde même deux...

(Entrée de M. Latourette en costume de voyage.)

Mme. Birotteau.—Ah! c'est le cousin Latourettte...

Latourette.—Moi-même, cousine,—moi-même—Armand n'est pas parti?

—Non.

—Très-bien. Je vais à Paris avec lui.

—Ah! pourquoi faire?

—Mais pour cette recette que je sollicite depuis dix ans. J'espère bien que son collègue des finances ne pourra lui refuser...

—Mon cher cousin, vous êtes libre d'aller à Paris. Mais je vous préviens que M. Birotteau ne paraît pas disposé à pousser les siens. Il a horreur du népotisme.

—Il a bien raison. Le népotisme est la plaie de la France. Aussi, si je n'avais pas des droits acquis, je vous prie de croire que je n'induirais pas mon cousin en démarches compromettantes...

Mme. Darancourt (bas à sa voisine).—Qu'est-ce que le népotisme?

—Je ne sais pas au juste. Mais par exemple, vous demandez un bureau de tabac à M. Birotteau, il vous le fait donner, c'est du népotisme...

Latourette.—Ah ça! cousine, dites-moi un peu comment cela est arrivé. J'étais tranquillement à pêcher quelques truites, lorsque M. Chicoineau, l'avoué, vient me dire: Vous ne savez pas, votre cousin est ministre. Il a donc un pied de mouton enchanté, une lampe merveilleuse, le cousin?......

Mme. Birotteau (froissée).—Non, monsieur: il n'y a là ni talisman, ni féerie, ni rien de surnaturel. Tout simplement, il paraît que les hommes de mérite manquent sur la place de Paris; alors, il a bien fallu en faire venir de province. Il est bien probable que depuis longtemps, l'empereur avait les yeux sur M. Birotteau...

Latourette.—Ce n'est pas ce que dit un méchant petit journal que j'ai acheté à la gare. Il raconte que quand la liste de ce conseil de ministres a été imprimée, on ne s'abordait à Saint-Cloud, à la Chambre, et sur les boulevards, qu'en se demandant: Connaissez-vous Birotteau-Birottard-Bichonneau-Mirliton-Mirlitaine?

Le Baron (bas à son voisin).—En voilà un qui se coule!

Le domestique (annonçant).—Monsieur le préfet et madame la vicomtesse! Le receveur général! Le commandant de la division!

(A l'entrée de ces personnages tout le monde se lève. Les familiers prennent congé de Mme Birotteau.)

—Adieu, chère amie, je vous laisse à vos devoirs; à bientôt...que je vous embrasse encore une fois!...

(Le préfet s'asseoit auprès de Mme Birotteau.

Il se félicite que l'empereur ait distingué l'homme éminent et modeste qui était déjà une des gloires du département. Les dames échangent des compliments.—Entrée de M. Birotteau, qui se met en conférence avec les autorités. Pendant ce temps, Mme Birotteau, après avoir admiré le mantelet de dentelle de la vicomtesse, lui enseigne l'art de faire des confitures...)

CHEZ M. CHAPUIS.

MME. CHAPUIS.—Eh bien!

—Eh bien, elle m'a reçu comme un croquemort dans un repas de noces...

—J'en étais sûr! mais tu as voulu y aller...Si tu étais fier comme moi, cela ne te serait pas arrivé. As tu vu le Birotteau?

—Non, il est caché comme un saint-sacrement. C'est madame qui tient le baise-mains. C'est d'un ridicule! Elle a un perroquet sur la tête et toute son argenterie sur elle. Quand je suis arrivé, j'ai demandé à voir Birotteau. Le domestique m'a répondu: Son Excellence est enfermée, mais je vais demander à madame si elle peut vous recevoir......

—Et qu'y avait-il là?

—Tous les gros bonnets de la ville. Et c'étaient des compliments, des adulations qui me tournaient sur le cœur......

—Vois-tu, Amédée, nous, nous sommes trop indépendants pour ce monde là. Enfin, elle t'a reçu?

—Oui, mais d'un air...de l'air que les peintres donnent à Junon dans l'Olympe...

—Lui as-tu parlé de moi?

—Parbleu!

—Et alors?

—Alors elle t'engage à rester chez toi.........

—C'est bien!

—Voyons, ne te mange pas les ongles et ne t'exaspère pas ainsi...

—Ah! tu crois que ce n'est pas enrageant de voir des parvenus... C'est ta faute aussi; avant notre mariage, Birotteau me faisait la cour. Si je l'avais épousé, c'est moi aujourd'hui qui serais dans l'Olympe...

—J'aime ce remords. Eh bien! pourquoi ne l'as-tu pas épousé? Ce n est pas par amour que tu m'as donné la préférence?

—Oh! certainement! mais mes parents disaient que tu avais des foins au soleil, tandis que Birotteau, petit avocat de murs mitoyens ne faisait pas grande figure à cette époque. Sais-tu ce que tu ferais, si tu étais un homme? Tu irais à Paris, et tu fonderais un journal pour

éreinter Birotteau. N'oublie pas de raconter l'histoire des deux dents de Mme Birotteau.

CHAPUIS.—Les journaux, c'est un peu cher. Quatre ou cinq cent mille francs de vengeance, c'est un luxe que je ne puis me permettre. Une brochure, je ne dis pas. Nous verrons cela...

LE DOMESTIQUE.—Les journaux de monsieur......

CHAPUIS.—Ah! voyons;—sont-ils plats! (lisant): "On attend d'un instant à l'autre à Paris, M. Birotteau. Le nouveau ministre, que quelques journaux affectent de considérer comme un inconnu, jouissait dans son département de cette considération qui est la popularité des honnêtes gens. Nous ne doutons pas que, dans le poste difficile que lui confie l'Empereur, il ne justifie les pressentiments de ses amis, qui s'accordent à reconnaître en lui un esprit lucide et une grande applica-cation au travail. On nous dit que M. Birotteau n'est pas éloquent. Nous répondons: Tant mieux! C'est depuis soixante ans l'éloquence qui enbrouille la politique...." (Mme Chapuis met son châle et son chapeau.)

—M. CHAPUIS.—Eh bien, où vas-tu?

MME CHAPUIS.—Je vais à mon ouvroir des petites orphelines. Toutes ces dames y seront. J'aurai bien du malheur si l'on n'y dit pas des horreurs de Mme Birotteau.

Le Figaro.

ANNIVERSAIRE D'UNE MESSE
DANS LES CATACOMBES.

Il se rencontre dans la vie des jours bénis qui laissent dans l'âme des souvenirs ineffaçables; tel a été, pour les heureux pèlerins nivernais qui ont assisté aux fêtes du centenaire, le 4 juillet 1867.

Il est impossible de descendre dans les catacombes sans sentir son cœur agité de bien vives et bien douces émotions. Quand, pour la première fois surtout, on se trouve transporté au milieu de ces vastes nécropoles des martyrs, qu'on parcourt silencieusement, une torche à la main, les étroits sentiers qui conduisent aux *cubicula*, ayant à sa droite et à sa gauche ces tombeaux où reposent les corps de tant de saints; quand on porte ses regards sur ces peintures, œuvres de tant de généreux athlètes, qui se plaisaient à reproduire sur les parois de leurs souterraines demeures les symboles de leur foi, de leur ardente charité et de leurs immortelles espérances,

l'esprit se dégage de la terre, le cœur devient plus généreux, en un mot on est plus chrétien.

Mais si le simple fidèle éprouve ces indicibles sentiments, que ne doit pas ressentir le prêtre quand il contemple les tombeaux des martyrs, premiers autels sur lesquels nos pères dans la foi offraient l'auguste victime qui a sauvé le monde ? Ne doit-il pas alors se transporter par la pensée jusqu'au moment où les pontifes et les prêtres puisaient à ces mêmes autels le courage et la force pour voler eux-mêmes au martyre ? Comme il serait heureux s'il lui était donné de célébrer les saints mystères dans ces lieux à jamais bénis !

Depuis notre arrivée à Rome nous attendions avec impatience le moment où, sous la conduite du savant chevalier de Rossi, il nous serait permis de visiter les catacombes de Saint-Calixte ; cette faveur nous avait été promise ; mais, tout à coup, nous sommes avertis que l'illustre archéologue romain ne pourrait nous accompagner ; une maladie du larynx exigeait des précautions particulières, et les medecins lui avaient fait une défense formelle de descendre dans la Rome souterraine, où il trouvait ses délices. il ne voulut pas cependant que notre sacrifice fût complet ; il nous proposa de nous faire accompagner par son domestique, dont nous avions déjà pu apprécier toute l'intelligence, et qui avait souvent accompagné son maître et entendu ses explications.

J'osai pousser plus loin mes prétentions : j'exprimai à M. de Rossi le vif désir que j'avais de célébrer la sainte messe dans les catacombes : il me promit de faire en sorte de me procurer ce bonheur.

La veille du jour indiqué pour ce pieux pèlerinage, Joseph, c'est le nom de cet excellent domestique, se rendit à Saint-Calixte et fit tout préparer pour le lendemain, dans la crypte de Sainte-Cécile, afin qu'à notre arrivée je pusse y dire la messe ; puis, de retour à Rome, il s'occupa des voitures qui devaient nous transporter.

A cinq heures du matin, tous les pèlerins avaient rendez-vous sur la place du Gésù. Hélas ! il est difficile de trouver dix personnes réunies, ayant toutes au même degré l'amour de l'exactitude. La demie sonnait quand nous nous mîmes en marche. Comme de coutume, les innocents durent payer pour les coupables ; nous priâmes nos *vitturini* de nous faire gagner le temps perdu, en pressant un peu leurs coursiers. Quelques minutes plus tard nous pûmes saluer en passant Sainte-Marie du Cosmedin à notre gauche, laissant sur notre droite le temple de la Fortune Virile.

Un peu plus loin, du même côté de la route, nous rencontrons la petite église des Saints Nérée et Achillé que le cardinal Baronius rebâtit en 1596. Cependant l'abside semble remonter à l'époque primitive, c'est-à-dire, vers l'année 525. On y remarque le siège pontifical en marbre qui servit à saint Grégoire 1er lorsqu'il addressa au peuple sa vingt-huitième homélie

dont on a gravé une partie sur le dossier du siége. C'est ainsi qu'à Rome on sait perpétuer les souvenirs à l'aide de pièces authentiques. Sur la gauche nous laissons l'église Saint-Sixte. Le pape Honorius III donna ce monument et ses dépendances à saint Dominique, qui fonda dans cet endroit un couvent dans lequel il demeura longtemps et qui fut témoin de plusieurs miracles.

En 1852, j'y trouvai l'habile P. Besson, dominicain français, nouveau *fra Angelico;* il ornait de fresques la chapelle du saint fondateur, et reproduisait alors le tableau de la résurrection du jeune Napoléon Orsini, qui s'était tué dans une chute de cheval. Sa mère éplorée présente au saint thaumaturge le cadavre de son fils, et Dominique le rend à la vie.

"Si vous fussiez venu quelques instants plus tôt, nous dit alors le P. Besson, vous eussiez rencontré le saint-père auprès de moi; Pie IX vient quelquefois me surprendre au mileu de mes couleurs et de mes pinceaux."

Tout en racontant ces détails à mes compagnons de voyage, nous avancions; déjà nous avions passé le tombeau des Scipions, que nous nous proposions de visiter à notre retour, puis l'arc de Drusus, et devant nous s'ouvrait la porte de Saint-Sébastien sur la voie appienne.

Bientôt se présente à nos regards l'église *Domine quo vadis.* On connait l'origine de ce modeste édifice: une pieuse tradition veut que saint-Pierre, se sauvant des prisons de Rome, rencontra en cet endroit son divin maître et qu'il lui fit cette question:

" Seigneur, où allez-vous?

— Je vais à Rome, lui répondit le Sauveur, pour être crucifié de nouveau."

Pierre comprit le sens de ces paroles; honteux de sa lâcheté. Il reprit le chemin de la vie éternelle, et bientôt il scella sa foi de son sang.

Le Seigneur disparut, mais il laissa sur la pierre où il s'était arrêté les empreintes de ses pieds, cette pierre qu'on remarque dans l'église *Domine quo vadis* n'est qu'un *fac-simile*; la véritable pierre est conservé dans la basilique de Saint-Sébastien.

Nous approchions du terme de notre route, et bientôt nous aperçumes sur notre droite, au mileu des champs, des espèces de lanternes; ce sont les ouvertures extérieures qui, par de vastes et profonds soupiraux, portent la lumière jusque dans les *cubicula* des catacombes. Ce n'est pas inutilement que ces lanternes extérieures ont été établies; avant cette disposition les imprudents qui se promenaient sans précaution dans cette partie de la campagne romaine étaient exposés à des chutes dans ces ouvertures. Tout à coup Joseph donne le signal et nos *vitturini* s'arrêtent. Nous étions arrivés. Il était six heures du matin.

Le gardien était à son poste; sans retard il allume ses torches résineuses,

les distribue, et nous descendons silensieusement par l'étroit escalier dans lequel il nous précédait. Parvenus au bas des degrés, nous inclinons à droite, et après plusieurs détours nous arrivons à une des *cubicula* mystérieuses de ces vastes souterrains. Là, un modeste autel était préparé: les flambeaux y étaientallumés; le gardien n'avait pas même oublié d'y disposer quelques siéges. Dans un renfoncement, sous une espèce d'*arcolium*, sur une petite table, se trouvaient le calice, les burettes, les linges et les ornements sacrés; rien n'était oublié, pas même quelques petits pains d'autel pour les personnes qui auraient désiré faire la sainte communion.

Au-dessus de l'autel, contre la muraille, on remarquait des peintures murales dont nous parlerons bientôt. Nous étions à l'endroit même où on avait découvert, il y a peu d'années, le tombeau de sainte Céçile.

Suspendons notre récit; car il faut bien que nous rendions compte de ce *loculus* actuellement vide, et qui avait renfermé autrefois l'urne dans laquelle était déposés les restes vénérés de cette glorieuse martyre.

Inutile d'entrer dans aucuns détails relativement à ses combats et à ses luttes; tout le monde les connaît; il ne s'agit ici que de son culte.

Dans le Transtévère, à peu de distance du pont Palatin, connu encore sous le nom de *Ponte Rotto,* se trouve une église intéressante sous bien des rapports, quoique le style primitif en ait été dénaturé par des restaurarations qui lui ont enlevé une partie de son caractère. Cette église avait été autrefois construite, dit-on, par le pape Urbain 1er, vers 230, sur l'emplacement de la maison de sainte Cécile. Je crois qu'on serait plutôt dans le vrai en disant que la maison ou la chambre de la sainte avait alors été convertie en oratoire.

Au huitième et au neuvième siècle, les pontifes romains, à la vue des ravages que les Lombards d'abord, et plus tard les Sarrasins, exerçaient dans la campagne romaine, se mirent en devoir de transférer des catacombes dans les églises de Rome les corps des saints les plus illustres. D'après Bosio, le pape Pascal 1er porta lui-même, de ses propres mains, les restes vénérés de sainte Cécile, les déposa dans un sarcophage précieux et les transféra du cimetière de Sainte-Calixte à l'église qui porte son nom, et dont nous venons de parler. C'était vers 824 que Pascal élevait ce temple en l'honneur de cette illustre martyre. A la fin du seizième siècle il fut de nouveau reconstruit: mais on eut soin d'y conserver les trois nefs et la forme basilicale. Une autre restauration eut lieu dans le cours du dix-huitième siècle, et enfin, en 1824, de nouveaux travaux entrepris lui ôtèrent son caractère: les vingt-quatre colonnes qui divisaient les nefs furent enveloppées dans des massifs de maçonnerie.

L'église est précédée d'une cour comme à Saint Clément. Dans cette cour, à droite, on remarque un grand vase en marbre qui servait autrefois pour les ablutions des fidèles lorsqu'ils entraient dans l'église.

Quatre colonnes de granit rouge garnissent le portail, encore orné de mosaïques du neuvième siècle.

On voit dans le sanctuaire le tombeau de la sainte et sa statue couchée reproduisant exactement la pose de son corps dans l'urne où Pascal 1er l'avait déposé.

Revenons maintenant au cimetière de Saint-Calixte. Lorsqu'en 1852 nous avons visité ce cimetière, accompagné de M. de Rossi, il venait de découvrir le tombeau du pape saint Corneille. Il était convaincu qu'il retrouverait dans cette région l'ancien tombeau de sainte Cécile. Ce tombeau, selon lui, devait être enseveli sous les décombres qui s'étaient accumulés depuis le neuvième siècle, et qui cachaient encore tant de richesses précieuses pour l'archéologue chrétien.

En effet, "la découverte n'était pas entière, dit dom Guéranger, tant que la tombe de l'illustre vierge Cécile n'avait pas été retrouvée. On savait par ses actes qu'elle avait reposé près des pontifes; on lisait sur l'itinéraire de Salzbourg: *Ibi quoque et Cæcilia virgo pausat.* Ce point central du cimetière de Calixte était appelé indifféremment sur les documents anciens *Ad sanctum Xystum et Ad sanctam Cæciliam ;* le puissant archéologue ne devait donc pas laisser refroidir son ardeur. Au fond de la crypte papale * sur la gauche, ouvrait une porte qui avait dû être richement ornementée, à en juger par les traces qui demeuraient encore. Cette porte devait conduire dans une salle parallèle à la première; mais les décombres l'obstruaient tellement qu'on avait lieu de penser que la crypte elle-même devait être comblée de terre jusqu'à la voûte. Les excavateurs travaillèrent avec ardeur, et en peu de temps la salle fut accessible. Là était bien véritablement le *loculus* où avait reposé la célèbre martyre, l'arceau sous le quel fut placé le sarcophage que saint Pascal ouvrit en 821, lorsqu'il transporta le corps de la vierge romaine dans sa basilique. Une peinture murale représentait une femme *orante*, et près d'elle un évêque en habits pontificaux, ayant son nom écrit auprès de lui : *Urbanus.* C'était l'Urbain des actes de sainte Cécile, et la femme *orante* était Cécile elle-même."

C'était devant ces vénérables restes d'iconographie chrétienne qu'était dressé le modeste autel qu'on nous avait préparé. Une messe dans les catacombes, au lieu même où le corps de cette héroïne avait reposé depuis le troisième siècle de l'Eglise jusqu'au neuvième, sur ce sol pétri avec le sang et les cendres des martyrs, où saint Urbain lui-même et tant d'autres saints pontifes avaient offert le divin sacrifice, peut-il y avoir quelque chose de plus émouvant? Pendant que je célébrais la sainte messe, mes compagnons de voyage, environnant l'autel, étaient plongés dans de pieuses

* On peut bien lui donner ce nom, car un certain nombre des premiers pontifes romains y furent inhumés.

méditations, et le silence mystérieux de ces labyrinthes n'était interrompu que par les paroles de la sainte liturgie que le prêtre doit prononcer à haute voix. Tous ne pouvaient pas jouir de la faveur qui m'était accordée. On ne devait dire que deux messes, à cause des nombreux pèlerins désireux de visiter les catacombes. On tira au sort, et celui que le sort favorisa me remplaça au saint autel ; les autres durent se contenter de faire la sainte communion.

Pendant la seconde messe, le trop-plein de notre âme débordait par de de pieux cantiques. Le *Magnificat* fut entonné avec enthousiasme sous ces voûtes souterraines ; puis, à trois reprises différentes, nous répétâmes les versets, suivis de l'oraison pour l'immortel Pie IX. Ce n'était sans doute pas pour la première fois que ce chant retantissait dans les catacombes ; les premiers chrétiens se plaisaient à le répéter alors que des persécutions moins perfides peut-être, mais plus sanglantes, couvaient dans le cœur des Néron et des Dioclétien.

Après avoir parcouru encore quelques-unes des allées du cimetière de Saint-Calixte, nous remontâmes pour nous diriger vers la basilique de Saint Sébastien, dont on attribue la fondation à Constantin. Toutefois il est certain qu'elle fut embellie ou restaurée en 337 par le pape saint Damase. Au commencement du cinquième siècle. saint Innocent 1er la dédia à saint Sébastien, Adrien 1er, Eugène IV la restaurèrent, et enfin le cardinal Scipion Borghèse la rebâtit en 1614.

Cette petite basilique à une seule nef, avec chapelles, est parfaitement entretenue et renferme plusieurs chefs-d'œuvres artistiques ; mais on peut dire que c'est un véritable reliquaire. On y voit une des flèches dont le saint titulaire a été percé, la colonne à laquelle il a été attaché, la pierre du *quo vadis* dont nous avons parlé plus haut, et une quantité considérable de reliques. De cette église on peut descendre dans les catacombes qui portent le nom de Saint Sébastien et qui touchent celles de Saint-Calixte.

LE PRISONNIER DU CHATEAU SAINT-ANGE.

C'était en 1825, un jeune homme de dix-sept ans, nommé Gaëtano accusé de conspiration et condamné a mort, était conduit au suplice. Un jeune prêtre qui passait fut touché de la physionomie douce et intéressante du condamné, de son attitude courageuse et résignée. Il pria les conducteurs du triste cortége de ralentir autant que possible leur marche

et il courut au Vatican. Qu'espérait-il ? La grâce du condamné. En effet, Grégoire XVI, attendri par ses supplications, signa l'ordre de suspendre le supplice, et le lendemain la peine de mort était, dans les formes légales, commuée en celle d'une détention perpétuelle.

Gaëtano fut conduit au château Saint-Ange, et quelle que dût être la rigueur de la captivité qui lui était réservée, il n'en bénit pas moins son libérateur, le doux et généreux abbé Mastaï.

Vingt-deux ans se sont écoulés ; Grégoire XVI vient de mourir, et son successeur est à peine installé au Vatican lorsqu'un soir un visiteur inconnu se présente au château Saint-Ange et demande à voir le prisonnier Gaëtano.

Le porte-clefs lui répond que l'on n'entre point dans la prison à pareille heure. L'étranger insiste ; le geôlier se montre brutal et grossier, et il ne faut rien moins qu'un ordre précis, signé du souverain pontife, et autorisant le visiteur à entretenir pendant une heure le prisonnier d'Etat, pour lui imposer silence et le décider à obéir. L'étranger est introduit dans un corridor silencieux, sous ces sombres voûtes où il semble que les condamnés sont, par anticipation, retranchés du nombre des vivants et plongés dans les ténèbres de la tombe. Et c'est là que Gaëtano a vu s'écouler les années de la jeunesse et arriver celles de l'âge mûr sans recueillir ni un des rayons du soleil, ni une des joies de la famille, c'est là qu'il a vieilli sans avoir vécu !

La porte de l'étroite cellule où depuis tant d'années s'est concentrée toute l'existence du prisonnier s'ouvre bruyamment ; Gaëtano se soulève sur sa couche, et d'une voix faible et étonnée ;

“ Qui êtes-vous ?... Que voulez-vous ? dit-il.

— Je vous apporte des nouvelles de votre mère.”

A ce nom si doux, le prisonnier joint les mains et s'écrie :

“ Ma mère ! Elle vit donc encore et elle se souvient de son pauvre fils! Ah! que Dieu soit béni.

— C'est elle qui m'envoie pour vous apporter l'espérance de jours meilleurs.”

Gaëtano s'empare des mains du messager de sa mère ; il les embrasse, il les presse sur son cœur, il les mouille de larmes.

“ Des jours meilleurs ! Serait-ce donc la liberté ?... Mais c'est impossible !... Et cependant je n'en puis douter, le ciel a eu piti de moi puisqu'il m'envoie un ange de consolation... Mon Dieu ! mon Dieu ! que dois-je croire, que dois-je espérer ?

— Commencez par écrire au souverain pontife ; invoquez sa clémence. Une faute commise à dix-sept ans n'est-elle pas d'ailleurs plus que suffisamment expiée par vingt-deux ans de captivité ?

— Ecrire ! dit le prisonnier avec accablement, à quoi bon ? J'ai écrit si souvent, et toujours sans même recevoir de réponse !

— Ecrivez de nouveau.

— Ma lettre n'arrivera pas à Grégoire XVI ; elle sera interceptée comme les autres.

— Elle ne sera pas interceptée, car je la remettrai moi-même, non pas à Grégoire XVI, qui est mort, mais à son successeur Pie IX. Ecrivez donc, hâtez-vous, le temps presse ; voici du papier et un crayon.

Le prisonnier écrivit quelques lignes où respirait un de ces repentirs sans arrière-pensée, sans amertume, qui révèlent une âme vraiment chrétienne et résignée. Comme il achevait les dernières lettres de son nom, la porte s'ouvrit et le porte-clefs parut sur le seuil.

Par Satan ! monsieur l'abbé, vous ne deviez rester ici qu'une heure ; or voici deux minutes que l'heure est passée ; je ne suis pas d'humeur à perdre mon temps à vous attendre ; donc, décampez au plus vite, s'il vous plaît !

— Je pars, mon ami ; mais laissez-moi vous dire que vous avez grand tort de jurer comme un païen et de malmener ainsi les visiteurs ; que doit-ce être donc des prisonniers ? Certes si le pape le savait !...

— Le pape ! Ah ! bien, par exemple, comment le saurait-il ? D'ailleurs, chacun ses affaires, le pape se moque de moi comme je me moque de lui.

— Vous vous trompez, et vous aggravez votre faute au lieu de l'atténuer ; Pie IX aime tous ses enfants et ne se moque de personne. Comment vous appelez-vous ?

— Que vous importe ? Voulez-vous sortir ou faut-il que j'appelle la garde ?

L'étranger sortit ; la porte fut refermée sur lui avec une violence qui fit tressaillir tous les échos du vieux château, pendant que le porte-clefs épuisait tout le vocabulaire des imprécations italiennes contre les visiteurs qui viennent à heure indue troubler le repos des braves geôliers, comme si ceux-ci n'avaient pas assez de besogne sans cela.

De la geôle le charitable prêtre se rendit à l'appartement du gouverneur du château.

Comme le porte-clefs, le gouverneur était d'humeur grondeuse.

Encore un importun, grommela-t-il, et élevant la voix ; Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur l'abbé ?...

Sans attendre de réponse, il ajouta :

Veuillez être bref, très-bref dans vos explications, je suis fort pressé.

— Je viens, monsieur, vous demander la liberté d'un de vos prisonniers, le nommé Gaëtano.

— Et c'est pour cela que vous venez me déranger... et à pareille heure encore !... Mais vous êtes fou, monsieur l'abbé, à moins cependant que ce ne soit une gageure.

— Qu'y a-t-il donc de si étrange à ma demande, monsieur ?

— D'abord, vous ne pouvez ignorer que le pape seul a le droit de faire grâce à un prisonnier d'Etat.

— Oh! qu'à cela ne tienne, le pape fait grâce.

— La preuve ?

— La voici, monsieur."

Et s'approchant d'une table, l'étranger prit une plune et traça rapidement ces quelques mots :

Je fais grâce pleine et entière au détenu Gaëtano, et j'ordonne au gouverneur du château Saint-Ange de le faire mettre en liberté sur-le-champ. Je lui ordonne, en outre, de chasser le porte-clefs qui m'a introduit ce soir dans la prison.

PIE IX, pape *.

Le gouverneur éperdu tomba aux pieds du souverain pontife, qui eût pu lui dire avec le divin maître ; " apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ", et qui lui pardonna la brusquerie de son accueil.

Quant au porte-clefs, le bon cœur de Pie IX ne l'avait point condamné sans appel. Après deux mois d'inquiétudes sur son avenir, pendant lesquels il dut réfléchir aux dangers de la brusquerie et aux avantages de la politesse, il fut appelé, sans l'avoir demandé, à un emploi à peu près équivalent à celui qu'il avait perdu. Le saint-père le lui avait dit : " Le pape aime tous ses enfants et n'en oublie aucun."—*Semaine religieuse de Tours.*

LES RELIGIEUSES D'AUTREFOIS

ET

LEURS SŒURS D'AUJOURD'HUI.

PAR M. LE COMTE DE MONTALEMBERT.

Parmi les pages les plus récentes et les plus admirées de notre belle littérature française, dit M. l'abbé Gélot, nous n'en connaissons pas de plus émouvantes et surtout de plus dignes d'être offertes comme modèle de style que celles qu'on va lire. Elles sont datées du vendredi saint 1866, et elles furent écrites à l'évêché d'Orléans, par un ami de notre évêque, par M. le comte de Montalembert, et cela au moment où il était

* Pour comprendre ceci, il faut se souvenir que Pie IX ayant vécu très-longtemps éloigné de Rome, son visage était encore très-peu connu des Romains dans les premiers mois qui suivirent son élection.

encore sous le coup d'une séparation bien cruelle pour son cœur de père. Sa fille venait de lui dire un dernier adieu et d'entrer au monastère. C'est après cette sublime, mais navrante séparation que l'hôte de Mgr l'évêque d'Orléans traçait les lignes suivantes :

..... Je croyais ma tâche terminée, mais j'entends comme un chœur de voix douces et pures qui semble me reprocher d'avoir laissé dans l'ombre tout un côté du grand édifice dont j'ai entrepris de reconstruire le souvenir. Ces voix n'ont rien de plaintif ; mais elles ont une harmonie qui charme et transporte, et que la mémoire des hommes n'a point assez célébrée. Les âmes dont elles sont l'écho ne se plaignent pas d'être oubliées : c'est leur état et leur désir. Elles ont fait bien d'autres sacrifices que celui d'une place dans la mémoire des hommes. Elles respirent la force voilée sous la douceur. Quelque chose de net et de ferme, de sobre et de vif caractérise leur apparition dans l'histoire, en même temps que ce sacrifice de la vie dans sa fleur, qui est ce qu'il y a de plus touchant en ce monde. Ce sont les filles des rois et des seigneurs anglo-saxons, et avec elles tout un peuple de vierges, prisonnières volontaires pour l'amour de Dieu, consacrées à la vie monastique dans des cloîtres qui rivalisent de nombre et d'influence avec les monastères d'hommes, avec les plus imposants foyers de la vie chrétienne...

L'histoire n'a gardé que les noms d'un petit nombre de ces religieuses anglo-saxonnes, et encore n'est-ce pas sans peine qu'il faut les arracher du fond des chroniques et des légendes. Le voile de l'oubli, de l'indifférence s'est abaissé entre nous et ces siècles lointains. Ce grand foyer allumé par la foi et la charité dans toutes ces âmes de chrétiennes neuves et ferventes, s'est éteint ; c'est à peine si quelques rayons affaiblis pénètrent à travers la nuit des âges jusqu'à nous. Ce grand jardin de fleurs parfumées, de fruits éclatants et bénis, n'est plus vu et respiré que de Dieu ; c'est à peine si un léger souffle nous apporte le vestige éphémère de ce parfum. On ne saura jamais quelles myriades d'âmes candides et vaillantes, simples et délicates, douces et ferventes, ont dû peupler ces immenses et innombrables monastères d'autrefois ! Que de jeunes et touchantes destinées ensevelies dans les ténèbres de l'oubli jusqu'au jour où, devant l'univers assemblé, elles resplendiront des feux de la gloire éternelle !

Mais alors, en ces temps reculés, elles formaient déjà, pour la gloire et la consolation de leur patrie et de l'Eglise, toute une armée nombreuse, aguerrie, indomptable, portant les glorieux insignes du sacrifice avec une sérénité magnanime, avec une humble ferveur. Elles confessaient victorieusement devant la chrétienté naissante et la barbarie refoulée, comme leurs sœurs d'aujourd'hui devant notre civilisation trop orgueilleuse, la divinité de Jésus-Christ, les souffrances expiatrices, l'empire immortel de l'âme sur la nature inférieure.

Dans toutes ces nobles filles, fiancées à Dieu, il apparaît quelque chose d'intrépide et de fort qui est au-dessus de leur sexe. C'est le propre de la vie religieuse de transfigurer ainsi la nature humaine en donnant à l'âme ce qui lui manquerait presque toujours dans la vie ordinaire. Elle inspire à la jeune vierge je ne sais quoi de viril qui la dérobe à toutes les faiblesses de la nature, qui en fait, au jour voulu, une héroïne tendre et douce, surgissant des abîmes de l'humilité, de l'obéissance et de l'amour, pour monter au niveau des plus généreux essors et atteindre tout ce qu'il y a de lumineux et de puissant dans le courage humain.

Elle verse dans le cœur du moine, du vrai religieux, du vrai prêtre, des trésors d'une compassion intelligente, d'une tendresse sans bornes, d'une douceur sans mollesse, d'une patience sans relâche, tels que le cœur d'une femme semble seul capable d'en contenir.

Quelquefois à l'une comme à l'autre, à la fiancée de Dieu comme à son ministre, à l'héroïne de la charité comme au maître de la doctrine et de la parole, elle ajoute, par un don surnaturel, le charme incomparable de l'enfant avec sa candeur naïve et caressante; et alors le regard attendri contemple sur un visage vivant cette simplicité dans la beauté et cette sérénité dans la force, qui sont la plus belle parure de la vertu et du génie, de sorte que parfois tout ce qu'il y a de grand et de pur dans ces trois types si divers de l'espèce humaine, l'homme, la femme et l'enfant, se trouve ainsi combiné en un seul être qui accomplit tout ce que l'âme peut faire de plus grand ici-bas pour se relever de sa chute et se rendre digne du Dieu qui l'a créée et sauvée.

Je parle au présent, car tout cela subsiste encore. Tout cela se retrouve et se reproduit chaque jour au sein de notre civilisation moderne. De ce monde perdu, dont nous nous efforçons de retrouver l'empreinte, tout a disparu, tout a péri, tout a changé, hormis l'armée du sacrifice. Le vaste et magnifique édifice de l'ancienne société catholique s'est écroulé sans retour. Il en surgira, il en surgit déjà une autre qui aura, comme l'ancienne, ses grandeurs et ses misères. Mais ce que nous venons de raconter a duré, dure encore et durera toujours.

Douze siècles après ces Anglo-Saxonnes dont on vient de parler, la même main vient s'abattre sur nos foyers, sur nos cœurs désolés, pour en arracher nos filles et nos sœurs. Et jamais, depuis que le christianisme existe, ces sacrifices n'ont été plus nombreux, plus magnanimes, plus spontanés qu'aujourd'hui.

Oui, chaque jour, depuis le commencement du siècle où nous sommes, des milliers de créatures aimées sortent des châteaux comme des chaumières, des palais comme des ateliers, pour offrir à Dieu leur cœur, leur âme, leur corps virginal, leur tendresse et leur vie. Chaque jour, parmi nous et partout, des filles de grande maison et de grand cœur, et d'autres d'un

cœur plus grand que leur fortune, se donnent dès le matin de la vie à un époux immortel. C'est la fleur du genre humain ; fleur encore chargée de sa goutte de rosée, qui n'a encore réfléchi que le rayon du soleil levant et qu'aucune poussière terrestre n'a encore ternie, fleur exquise et charmante, qui respirée même de loin, enivre de ses chastes senteurs, au moins pour un moment, les âmes les plus vulgaires. C'est la fleur, mais c'est aussi le fruit ; c'est la sève la plus pure, c'est le sang le plus généreux de la tige d'Adam ; car, chaque jour, ces héroïnes remportent la plus étonnante des victoires, grâce au plus courageux effort qui puisse enlever la créature aux instincts terrestres et aux liens mortels.

Avez-vous vu, en mars et en avril, un jeune enfant respirer les premiers épanouissements de la nature, et les premières lueurs de l'admiration étinceler dans son beau regard, au contact du réveil de la vie dans les bois et les champs ? C'était le printemps de la vie en présence du printemps de la nature, et c'était un enchantement ! Mais il y a quelque chose de plus enchanteur et qui ravit l'âme aux plus hautes cimes de l'émotion humaine : c'est la vierge déjà adolescente, toute rayonnante de jeunesse et de beauté, qui se détourne de tous les parfums de la vie pour ne plus respirer et regarder que vers le ciel.

Quel spectacle ! et où en trouver un qui manifeste plus visiblement la nature divine de l'Eglise, qui fasse mieux oublier les misères et les taches dont sa céleste splendeur est parfois voilée ?

Mais redisons-le sans cesse, ce spectacle nous est donné partout, et non-seulement dans notre Europe vieille et malsaine, mais dans cette Amérique que contemplent avec espoir et confiance tous les esprits généreux ; partout où l'Evangile est prêché, partout où un crucifix est dressé, car partout le Christ sait, de ses bras invincibles, saisir et déraciner ces fleurs terrestres pour les transplanter dans une région plus voisine du ciel.

Les spoliateurs et les proscripteurs auront beau recommencer leur œuvre, chaque jour prédite et provoquée par les scribes du césarisme révolutionnaire, la chasteté dévouée recommencera la sienne. Dans les greniers et les caves des palais habités par les triomphateurs de l'avenir, sur leurs têtes ou sous leurs pieds, il y aura des vierges qui jureront à Jésus-Christ de n'appartenir qu'à lui, et qui garderont ce serment, s'il le faut, au prix de la vie.

En ce siècle de grande mollesse et d'universel affaissement, ces victoires ont gardé le secret de la force, et dans la faiblesse de leur sexe, ne nous lassons pas de le répéter, elles manifestent la mâle et persévérante énergie qui nous manque pour aborder de front et dompter l'égoïsme, la lâcheté et le sensualisme de notre temps et de tous les temps. Cette tâche, elles l'accomplissent avec une chaste et triomphante hardiesse. Tout ce qu'il y a de noble et de pur dans la nature humaine est mené au combat contre

toutes nos bassesses et au secours de toutes nos misères. Ne parlons plus du charme de la vie contemplative, des joies suaves de la méditation, de la solitude. Ce n'est plus là que le lot du petit nombre. La foule des dévouées se précipite dans une autre voie. Elles accourent, elles affluent pour prodiguer des soins infatigables aux infirmités les plus prolongées de la pauvre nature humaine; pour défricher les déserts de l'ignorance, de la stupidité enfantine, souvent si revêche et si rétive. Bravant tous les dégoûts, toutes les répugnances, toutes les dénonciations, toutes les ingratitudes, elles viennent par milliers avec un courage et une patience indomptable, courtiser, caresser et soulager toutes les formes de la souffrance et du dénûment.

Et comme elles ont la force, elles ont aussi la lumière, la prudence, la vraie perspicacité. Elles ont compris la vie avant d'en avoir goûté. Qui donc leur en a enseigné les douloureux secrets? A elles si pures et si passionnées, à elles dans l'âge où le cœur commence à être dévoré par la soif insatiable des sympathies et des tendresses humaines, qui donc a appris que cette soif ne sera jamais assouvie en ce monde? Qui leur a révélé l'ignominieuse fragilité des affections d'ici-bas, des plus nobles et des plus douces, des plus tendres comme des plus enracinées, de celles-là même qui se croyaient immortelles et qui tenaient le plus de place dans les cœurs où elles ont misérablement péri? Ce ne peut être qu'un instinct divinement libérateur, qui les affranchit en nous les dérobant. Les voilà délivrées des cruels étonnements de l'âme qui rencontre le mécompte, la trahison, le mépris dans le chemin de l'amour, et quelquefois, après tant d'efforts et tant d'illusions, le silence de la mort dans la plénitude de la vie. Elles ont deviné l'ennemi; elles l'ont tourné, déjoué, vaincu; elles lui ont échappé pour toujours: *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium: laqueus contritus est et nos liberatæ sumus.*

Elles vont donc porter à Dieu, dans sa première fraîcheur, tout leur cœur, tous les trésors du profond amour, du complet abandon qu'elles refusent à l'homme. Elles vont tout ensevelir et tout consumer dans le secret du dépouillement volontaire, des immolations cachées.

Cela fait, elles nous affirment qu'elles ont trouvé la paix et la joie, et dans le sacrifice d'elles-mêmes la perfection de l'amour. Elles ont gardé leur cœur pour celui qui ne change pas et ne trompe jamais. Et à son service elles rencontrent des consolations qui valent tout le prix dont on les paye, des joies qui ne sont pas sans nuages parce qu'alors elles seraient sans mérite, mais dont la saveur et le parfum durent jusqu'à la tombe.

Ce n'est pas qu'elles aient voulu nous oublier ou nous trahir, nous qu'elles aimaient et qui les aimions. Non; la flèche qui est entrée dans notre cœur et qui y reste a d'abord traversé le leur. Elles partagent avec nous le poids et l'amertume du sacrifice. Le détachement n'est point l'insensi-

bilité. Il n'y a que la fausse spiritualité qui rende dur, arrogant, impitoyable. Toute religion qui dessèche ou endurcit le cœur est une tyrannie menteuse. Ici, dans le vrai sacrifice, dans la mortification suprême, l'affection humaine ne perd aucun de ses droits: ils sont tous respectés, mais tous épurés, tous tranformés en offrande au Dieu qui a promis de nous consoler mieux qu'une mère: *Miserebitur tui magis quam mater.* L'ardeur d'une tendresse souffrante, mais si pure, si droite, si sûre d'elle-même, se révèle encore dans chaque regard. Le bonheur d'être à Dieu ne ferme point un cœur bien né aux peines d'autrui, et ne l'isole d'aucune émotion généreuse. Ce cœur devient, au contraire, plus tendre et plus intimement occupé de ceux qu'il aime à mesure qu'il s'enlace d'une étreinte plus passionnée au cœur de Jésus.

Est-ce là un rêve, une page de roman? Est-ce seulement de l'histoire, d'un passé à jamais éteint? Non, encore une fois; c'est ce qui se voit et se passe chaque jour parmi nous.

Ce spectacle quotidien, nous-même qui en parlons, nous l'avons vu et subi. Ce qui ne nous était apparu qu'à travers les âges et à travers les livres s'est dressé un jour devant nos yeux baignés des larmes d'une angoisse paternelle. Qui ne nous pardonnera d'avoir, sous l'empire de cet ineffaçable souvenir, allongé plus que de raison peut-être cette page d'une œuvre trop longtemps inachevée? Combien d'autres n'ont pas, eux aussi, traversé cette angoisse et contemplé d'un regard éperdu la dernière apparition mondaine d'une fille ou d'une sœur bien-aimée!

Un matin elle se lève et s'en vient dire à son père et à sa mère: "Adieu! tout est fini. Je vais mourir, mourir à vous, mourir à tout. Je ne serai jamais ni épouse ni mère; je ne serai plus même votre fille. Je ne suis plus qu'à Dieu." Rien ne la retient. *Statim relictis retibus et patre, secuta est eum!* La voilà qui apparaît déjà parée pour le sacrifice, étincelante et charmante, avec un sourire angélique, avec une ardeur sereine, rayonnante de grâce et de fraîcheur, le vrai chef-d'œuvre de la création! Fière de sa riante et dernière parure, vaillante et radieuse, elle marche à l'autel, ou plutôt elle y court, elle y vole comme un soldat à l'assaut, contenant à peine la passion qui la dévore, pour y courber la tête sous ce voile qui sera un joug pour le reste de sa vie, mais qui sera la couronne de son éternité.

C'en est fait; elle a franchi l'abîme avec cet élan, cet essor, ce magnanime oubli de soi qui est la gloire de la jeunesse: avec cet enthousiasme invincible et pur que rien ici-bas ne saura plus ni éteindre ni égaler.

Mais qui est donc cet amant invisible, mort sur un gibet, il y a dix-huit siècles, et qui attire ainsi à lui la jeunesse, la beauté et l'amour; qui apparaît aux âmes avec un éclat et un attrait auquel elles ne peuvent résister; qui fond tout à coup sur elles et en fait sa proie; qui prend tout vivante

la chair de notre chair et s'abreuve du plus pur de notre sang? Est-ce un homme? Non; c'est un Dieu. Voilà le grand secret, la clef de ce sublime et douloureux mystère. Un Dieu seul peut remporter de tels triomphes et mériter de tels abandons. Ce Jésus, dont la divinité est tous les jours insultée ou niée la prouve tous les jours, entre mille autres preuves, par ces miracles de désintéressement et de courage qui s'appellent des vocations. Des cœurs jeunes et innocents se donnent à lui pour le récompenser du don qu'il nous a fait de lui-même; et ce sacrifice qui nous crucifie n'est que la réponse de l'amour humain à l'amour d'un Dieu qui s'est fait crucifier pour nous.—*Annales religieuses et littéraires.*

LES CHOSES DE L'AUTRE MONDE,

ET

LE SPIRITISME.

Voilà certes un titre capable de piquer la curiosité; il l'eût piquée et bien autrement encore il y a dix ans, alors que, dans les deux hémisphères, on croyait avoir trouvé, grâce au *câble* mystique tressé par nos tourneurs de *tables* et nos *évocateurs* magiques, le trait d'union entre le monde des vivants et celui des morts.

Il est vrai que, sans être abandonné ni détruit, ce *câble*, trop souvent altéré ou rompu, a beaucoup perdu de son crédit; mais la grande vérité tant cherchée n'a rien perdu pour cela de son importance et de sa réalité.

On s'est remis en mémoire que le catéchisme, au lieu d'un *câble*, en avait deux, la prière et la vertu, et que puisqu'il nous recommande sans cesse *l'invocation*, sinon *l'évocation* des saintes âmes enlevées à la terre, c'est qu'apparemment il les croit accessibles aux attractions de la grâce et de la croix. Qu'on n'aille cependant pas se figurer que le livre dont nous allons nous occuper soit exclusivement consacré à cet ordre de surnaturel badin. Il ne lui accorde au contraire qu'un très-petit nombre de pages perdues entre 500 autres consacrées à l'examen de toutes les grandes difficultés de la foi. Ces quelques pages ont été seulement pour nous la raison de cette question. Dans l'impossibilité de savoir si le philosophe dont l'abbé Bautain *recueille* le journal est ou n'est pas une fiction, nous avions cru posséder une indication en faveur du premier système, en

lisant (p. 59) le récit d'une table "qui se jette en arrière pour ne pas supporter un objet consacré, et d'une corbeille qui, mise en mouvement par l'imposition des mains, *s'enfuit en rampant* comme un serpent devant le livre des Evangiles." Or cette anecdote, si nous avons bonne mémoire, se lisait dans une petite brochure publiée en 1853, au moment de l'épidémie générale, par M. l'abbé Bautain.

A part cette réminiscence qui s'explique tout naturellement peut-être par l'assistance simultanée du philosophe et de l'abbé aux mêmes expériences, tout le livre respire une telle simplicité, un tel naturel dans l'exposition, dans le rangement des sujets, dans l'argumentation si personnelle du chercheur, qu'il paraît impossible d'en faire un apocryphe.

Mais ce qui tranche pour nous la question, ce sont les détails de famille et de pure individualité qui interviennent à chaque instant dans le récit et que le talent le plus distingué ne s'avisera jamais d'imaginer. Libre à tout le monde de feindre et de prêter à un autre autant d'anxiétés philosophiques qu'il lui en faudra sur *l'origine du mal*, sur le *salut des païens* et *des enfants non baptisés*, sur *l'éternité des peines*, etc. Sur ces matières on peut faire parler autant de pseudonymes que l'on voudra, personne n'en sera la dupe et ne s'en plaindra; mais on n'invente pas ce qui va suivre, parce qu'il y a là, pour parler en artiste, couleur locale et *nature*.

"17 avril. Irai-je ou n'irai-je pas à la messe dimanche? (C'est le professeur incrédule de philosophie qui parle.) Telle est la grande affaire qui me préoccupe depuis trois jours, plus que mes cours, plus que mes ouvrages, plus que toutes mes études. Voici le fait. Depuis quelque temps nous sommes établis à la campagne dans une petite propriété qui m'a été laissée par ma mère. Quoique près de Paris, je n'y vais pas le dimanche et suis heureux de n'y pas aller; mais il y a la grand'messe au village, et la cloche y appelle à plusieurs reprises tous les habitants, qui malheureusement n'y vont guère, et je le déplore, parce que enfin ces gens-là, sans instruction et sans raison, n'ont pas comme nous des principes de morale. Mais il y a un autre point de vue dans cette affaire, et c'est là que ma femme s'est placée, je ne dirai pas pour m'attaquer, mais pour aborder la question. Elle m'a prié tout simplement de venir à l'église avec elle et sa fille, afin de donner un bon exemple à la population... A Paris, ajouta-t-elle, elle ne m'avait jamais parlé à ce sujet parce qu'il n'y avait pas de scandale, bien qu'elle eût été plus d'une fois embarrassée quand sa fille, l'accompagnant à l'église, lui demandait naïvement puurquoi son père n'y allait pas avec elle. En prononçant ces derniers mots, qui évidemment exprimaient le fond de son cœur et lui avaient le plus coûté à dire, sa voix était presque tremblante, et on sentait que toute son âme y était.

"J'en fus touché plus que de toutes ses raisons, qui n'étaient cependant pas mauvaises ; mais quand il fallut répondre, ma vanité blessée prit le dessus, et il y eut dans mon accent quelque chose d'âpre que je m'efforçai néanmoins d'adoucir le plus possible. C'était une sorte de leçon qui m'était faite, et je ne voulais pas habituer ma femme à m'en donner, même quand elles seraient méritées. Je lui répondis donc que je ne l'avais jamais contrariée dans ses croyances ni dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, et qu'ainsi j'avais droit à la réciprocité...qu'elle devait supposer que j'avais de bonnes raisons pour m'abstenir de ce qu'elle faisait sous le rapport religieux, et que tout ce qui est utile aux femmes et aux enfants peut ne pas l'être aux philosophes ; bref, que je regarderais comme indigne de moi d'aller à l'église, sans croyance et uniquement pour empêcher des commérages. Là-dessus je la quittai avec une froideur qui, lui fit venir les larmes aux yeux."

Voilà bien le philosophe ; maintenant écoutons le père et l'honnête homme :

"Mais voici dès lors un gros nuage dans mon intérieur, et je sens que j'y ai jeté de la tristesse. Fanny ne dit rien, mais n'en pense ou plutôt n'en sent pas moins. Je sens que je ne ne l'ai pas convaincue le moins du monde, mais seulement froissée dans son affection, blessée dans sa conscience, peut-être même un peu dans son amour-propre... Toutes ces affaires de conscience et d'affection sont si délicates à manier, que je ne sais plus comment y revenir pour y mettre de l'apaisement sans avoir l'air de céder le terrain... heureusement, j'ai trois jours devant moi pour réfléchir jusqu'à dimanche... mais qu'arrivera-t-il si je refuse ? ma femme en sera non-seulement contrariée, mais contristée ; c'est mon âme qui l'inquiète et, d'après ses croyances, *elle doit* penser avec inquiétude que si je mourais dans cet état mon âme serait séparée de la sienne pour l'éternité, et cette pensée la désole... Or... j'ai été très-épris de Fanny et j'ai tout fait pour obtenir sa main. Elle a résisté longtemps, quoiqu'elle eût du penchant pour moi, parce quelle ne voulait épouser qu'un chrétien fidèle et pratiquant. Sans l'avoir été moi-même, je lui laissai alors l'espérance que je pourrais le redevenir ; ce qui m'a toujours laissé comme une espèce de remords. Il y a donc là un mécompte pour elle, et quoique je ne me croie pas engagé à me convertir pour lui faire plaisir, cependant je me crois engagé à ne pas payer par une sorte d'ingratitude l'intérêt bien cher quelle prend au salut de mon âme... En fin de compte, en allant à l'église le dimanche, je rendrai ma femme bien heureuse et son bonheur rejaillira sur moi ; si je refuse d'y aller, elle sera profondément contristée, et pendant quelque temps un nuage sombre s'appesantira sur notre intérieur. Ce seront les ténèbres à la place de la lumière. "Paris vaut bien une messe," disait le Béarnais, et je suis bien tenté de dire à mon tour : "La

paix de notre ménage, qui est mon royaume, vaut bien une messe aussi."

"21 avril. C'est fait et bien fait, je le crois, ou au moins aussi bien qu'il m'a été possible. J'ai tenu la mère et la fille en suspens jusqu'au dernier moment, et dimanche matin, à l'heure de la messe, quand elles s'apprêtaient à partir, un peu tristement, à ce qu'il m'a paru, je suis allé à elles le chapeau à la main... Ma femme alors me regarde d'un air étonné, ou plutôt un peu incertain, n'osant pas croire à ce qu'elle ressent; et comme je ne lui réponds que par un sourire, elle se jette à mon cou en pleurant de joie; Louise me prend la main et la couvre de baisers, et me voilà le plus heureux des maris et des pères, car j'étais heureux du bonheur que je leur donnais.

"Nous arrivons à la paroisse, et je me place entre ma femme et ma fille. Il y avait foule, parceque c'était un jour de fête, et je m'aperçus bientôt que beaucoup de regards étaient tournés vers moi qu'on n'avait jamais vu en pareil lieu; je ne m'en inquiétai aucunement, et quand la messe commença, je tirai de ma poche un petit livre et me mis à lire; je crois que Fanny aurait bien voulu en voir le titre, mais elle n'osait pas m'interroger. C'était le premier volume des *Confessions* de S. Augustin. Pour rien au monde je n'eusse voulu emporter un livre profane, comme un de mes collègues que sa pieuse fille conduit à la messe et qui, pendant l'office, s'amuse à lire Horace ou Virgile; je regarderais cela comme une espèce d'hypocrisie.

"J'écoutais avec plaisir la parole du curé. C'était la parole évangélique dans toute sa simplicité. Il eut en outre le mérite de ne pas parler trop longtemps, et surtout de ne faire de polémique d'aucune sorte. Ses attaques m'auraient probablement éloigné ou irrité, tandis que son onction et sa bonhomie me touchèrent, et je pus dire à ma femme, en revenant, qu'il avait parlé en bon prêtre et en honnête homme.

"Grâce à S. Augustin, d'ailleurs, le temps de la grand'messe m'avait paru court, et je crois réellement y avoir gagné quelque chose. Par toutes ces circonstances réunies, je sentais au cœur une joie intime que je n'avais pas éprouvée depuis longtemps." (P. 158.)

Nous pourrions raconter à nos lecteurs une scène bien autrement touchante encore, mais elle nous mènerait beaucoup trop loin. Il s'agit de la fille chérie du philosophe qui, à la veille de sa première communion, le force, malgré tous ses étonnements et ses scrupules, à la bénir et à lui tracer sur le front le signe du salut, "ce signe, dit-il, gage de vie pour elle et pour moi d'un respect purement négatif." Mais voilà qu'après cette première victoire, "la charmante syrène, dit-il, en essaye une autre bien autrement osée" celle de décider son père à venir s'asseoir auprès d'elle à la table sacrée. Les caresses de la jeune fille sont si douces, son

éloquence si entraînante, qu'il semble un moment que le philosophe va céder ; mais pour concevoir cette espérance, il faudrait méconnaître tous les embarras du respect humain et les éternels retardements suggérés par les intérêts de la vie. "Plus tard, peut-être, nous verrons......quand je serai plus instruit," dit le philosophe à moitié rendu ; mais s'il recule encore devant le tribunal de la pénitence, la *confession* intime et scripturale ne lui manque déjà plus. "Ma conscience me dit que cette petite vaut bien mieux que son père, et que sa religion a des visées bien plus hautes que ma philosophie."

Mais les ajournements ne servent guère : le philosophe a beau se ménager d'admirables conférences avec des prêtres, qui le confondent encore plus par leur charité que par leur savoir ; ceux-ci ont beau verser des torrens de lumière sur les sujets de tous ses doutes et les balayer comme avec la main, le temps s'écoule comme toujours et les heures s'engloutissent dans le passé sans arriver au résultat.

Il en est une, toutefois, qui a toujours le privilége de sonner comme un tocsin : c'est l'heure de la mort. Sans une vérité de plus dans l'esprit on sait tout, sans une lumière de plus on voit tout, sans argument on comprend tout, et l'importance du moment tranche en maître toutes les difficultés. Comme l'on doit regretter alors de ne s'être pas réservé quelques journées de paix, de repentance et d'amendement !... "Et en définitive, je meurs, s'écrie le philosophe, après avoir donné à mes élèves un peu de science et et beaucoup de doutes, beaucoup de parlages et d'écritures qui font chez les hommes ce bruit qu'on appelle la gloire, et qui n'a d'autre effet que de nous faire mâcher ce hachis qui nous enlève de temps en temps à la triste réalité par des rêveries et des fantômes.

En somme, ce livre est excellent et mériterait de devenir le *Vade mecum* de tous les philosophes qui n'ont pas rompu avec l'espérance et la traitent toujours en question *réservée*.

Nous le recommandons à nos lecteurs.

"Le spiritisme, dit M. Martinet, est la très-digne couronne de tous les arts précédents de Satan et l'introduction au suprême degré de l'irréligion. "C'est Satan et ses démons qui prennent ici positivement la place de l'Eglise et ses saints pour enseigner et diriger les hommes. Quel malheur, si les prêtres ne prenaient pas garde à cette ouverture si béante du puits de l'abîme, qui a eu lieu de nos jours en Amérique, où un déluge de folie et de sang l'a suivie, et dont les lugubres crevasses se sont étendues subitement et partout sous nos pas ! "Le chef-d'œuvre de Satan, disait le père Ventura, c'est d'être parvenu à se faire nier. "Il n'a pas de meil-

leurs complices que les pasteurs aveugles, muets ou peureux. M. Martinet tient à le leur déclarer avec de singulières et salutaires insistances ; et il leur met le doigt, on peut le dire, sur la bête. Il écrit pour eux cette conclusion de son volume, si sacerdotale, si vraie, si pieuse, si épouvantable, tant elle est pratique, aux jours du grand combat où nous sommes

" Contre la nuée des *esprits de l'abîme* qui se sont abattus sur l'univers chrétien et qui mettent tout en œuvre pour inoculer le satanisme aux fidèles et aux incrédules, il faut employer les armes que la parole du Seigneur a déclaré être seules efficaces contre les pires d'entre eux, et dont il a dit : *cette espèce ne se chasse que par la prière et le jeûne.* Tous les clercs séculiers et réguliers doivent prier, plus que jamais, avec cette foi et cette persévérance auxquelles tout est promis, même l'impossible. De tous les cœurs doivent monter assidûment ces cris ou de semblables : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.—Ne livrez pas aux bêtes les âmes de ceux qui confessent votre nom.—Accordez l'assistance à vos serviteurs, que vous avez rachetés de votre précieux sang.*—Après la toute-puissante Mère et Auxiliatrice de la famille du Christ, il faut invoquer spécialement les anges gardiens, les princes de la milice céleste, Michel, Gabriel et Raphaël, les bienheureux Apôtres démolisseurs du règne des enfers, fondateurs de l'Eglise. En présence de l'ennemi, qui dans son camp ne permet de repos à personne, il faut engager sans relâche les fidèles à prier, et, contre l'apostolat universel de l'abîme, propager partout *l'apostolat de la prière*, en convoquant tous les fils de Dieu à la *maison* parfaite *de la prière*, c'est-à-dire aux très-sacrés cœurs de Jésus et de son immaculée Mère. La prière sans le jeûne est sans ferveur ; elle ne persévère pas ; elle n'est point assez bien reçue de Dieu, ni assez terrible au diable. Si vous voulez arracher à l'adversaire ses captifs, abstenez-vous tout d'abord de toutes les choses par lesquelles il les a pris et les retient. Il a pris, il retient tous les hommes par le triple lacet de *l'orgueil,* de la *concupiscence de la chair et de la concupiscence des yeux.* Gardez-vous des désirs de l'orgueil, de la sensualité et de l'avarice. Mais, pour rompre les liens par lesquels le diable retient les autres hommes, ce n'est point assez de n'y être pas emprisonné vous-même ; il faut avancer, de plus, dans la vertu par une sincère abnégation de vous-même et de toute gloire mondaine, par le crucifiement de la chair, en fuyant non-seulement la volupté, mais encore la sensualité de la bouche, le luxe, l'oisiveté, la curiosité, en vous contentant d'une nourriture et d'un vêtement modestes, en considérant tout le reste *comme du fumier.* Depuis le siècle de St. Paul jusqu'à celui du vénérable serviteur de Dieu J.-B.-M. Vianney, curé d'Ars, vous ne trouverez point chez le vainqueur de Satan un autre art de le vaincre. Que toutes les milices religieuses vous soient chères, elles qui opposent le triple vœu d'obéissance, de chasteté et de pauvreté, à la triple religion du prince

des enfers. Fuyez, ô prêtre, tous les ferments d'envie et de discorde dans la milice sainte : ils sont *pires que le chien et le serpent*, et ils sont suscités sans relâche par l'adversaire.

“ Outre les *armes* de l'oraison et du jeûne, si vous voulez combattre *comme un bon soldat du Christ Jésus, et éteindre tous les traits de feu du méchant, prenez continuellement le bouclier de la foi.... et le glaive de l'Esprit, qui est la parole de Dieu.* C'est avec cette parole que notre Chef a mis par terre le tentateur, et *c'est l'instrument de guerre qui vainc le monde, notre foi.* Soit donc que vous soyez maître de théologie dans un séminaire, instruisant les candidats du sacré ministère ; soit que vous soyez curé ou missionnaire, paissant les brebis du Christ, gravez avec toute la dilligence que vous pourrez dans les esprits et dans la mémoire de vos auditeurs le fondement de l'instruction chrétienne, à savoir l'abrégé historique de la religion, depuis la création du monde jusqu'à l'avènement du Christ, et depuis l'avènement du Christ jusqu'à nous. Décrivez le perpétuel conflit du christianisme avec le satanisme, exposez les machinations principales par lesquels le séducteur, vainqueur de nos premiers parents, a fait tomber leurs descendants....Ne vous arrêtez pas.... Laissant de côté les erreurs disparues avec lesquelles il a séduit nos ancêtres, et dans la réfutation desquelles les *fils de lumière*, nous l'avons dit souvent, perdent trop d'efforts et de temps, recherchez avec soin, écoutez, méditez en vous-même tous les souffles que le perpétuel inspirateur de l'erreur répand à présent en tout lieu par ses ministres de tout genre, et à découvert et en secret. Notez les fourberies et les raisons spécieuses par lesquels il glisse et insinue les pires de ses venins à la multitude des ignorants et aux esprits cultivés. L'école, disons mieux, *l'Eglise de ceux qui honorent les esprits* grandit tous les jours ; et les *esprits* ne font plus tourner les tables, mais ont partout des milliers de *médiums*, par la main, par les écrits divers desquels ils enseignent aux peuples du Christ le pur antichristianisme, avec un si grand succès qu'on ne peut douter qu'ils ne menacent d'une prochaine ruine l'Eglise et les puissances du siècle qui leur sont contraires. Quelle excuse auriez-vous, ô homme de Dieu ! si, occupé à combattre des ennemis morts, vous étiez surpris à l'improviste par une si grande irruption des *portes de l'Enfer* ?”

Tels sont les conseils éloquents que l'âge et la science permettent au vénérable théologien d'adresser à ses confrères dans le sacerdoce. Qui de nous ne les recevra avec reconnaissance et n'en trouvera immédiatement une trop douloureuse application ? L'Europe se modèle sur la France, sur Paris, et quel esprit règne dans ce Paris splendide ? On a signalé trente mille spirites à Lyon, douze mille à Bordeaux ; qui osera compter ceux de Paris, et tous les agents trop déclarés, même dans l'ombre, de Satan acharné à reprendre au Christ la cité qui fut si chère à Julien l'Apostat ?

Ce fait bien remarquable, c'est qu'on n'ose plus guère y prêcher l'enfer. Emery, dans sa théologie frileuse et téméraire à la fois, a cherché à mitiger les peines des damnés. Qu'est-il besoin de cela à cette heure? On supprime l'enfer par le silence; et il semble qu'on avertit ainsi Dieu de le supprimer et les fidèles de compter là-dessus. Et pourtant le Père Faber vient d'écrire: " Pour tous les chrétiens, sans exception, l'enfer est un véritable secours. Le pécheur qui ne le craindrait pas ne se convertirait jamais complètement; elle aurait un défaut à son origine, un germe de décadence dans son progrès; elle serait sans stabilité, sans persévérance ....O enfer, création désolée de l'éternelle justice, qui jamais eût pensé que tu pourrais être un ami pour nous? Et cependant nous ne pouvons douter que l'enfer n'ait fait entrer au ciel presque autant d'âmes qu'il en contient." M. Martinet insiste énergiquement auprès de tout prêtre pour qu'il tienne continuellement debout auprès de tout chrétien ce terrible mais salutaire ami. N'est-ce point par lui que Jean-Baptiste a commencé son fructueux ministère? et par lui encore que le Christ a fini le sien, en prêchant le jugement dernier l'avant-veille de sa mort et en l'exécutant même sur la croix, entre les deux larrons? Montrons, montrons incessamment le repaire de Satan qu'on ne voit plus, et où les âmes, le bandeau sur les yeux, tombent comme la pluie. Ne justifions pas le jugement triomphal des spirites, c'est-à-dire des amis des démons: " Un grand pas est déjà fait dans le sens progressif chez *beaucoup de membres du clergé de toutes les communions*....Le spiritisme....est....d'accord avec l'Eglise catholique-grecque, qui admet la conversion de Satan."

C'est le dernier conseil de M. Martinet dans son livre; et il est bon. *Revue du Monde Catholique.*

TRACTATUS DE PAPA.

Ce nouveau traité est tout à fait de circonstances, sans avoir, avec le temps, rien à perdre de son intérêt. Il y a plus, nous croyons qu'il restera à jamais comme une œuvre classique dans la question du Gallicanisme. Des trois volumes que doit comprendre l'ouvrage, les deux premiers ont paru. Ils embrassent la question du primat du Pontife Romain, c. à d. de sa suprématie monarchique sur toute l'Eglise de Jésus-Christ, les deux grandes questions de l'infaillibilité du Souverain Pontife et de sa supériorité sur le Concile Œcuménique.

La question de l'infaillibilité est divisée en cinq sections préliminaires, historique, théologique, pratique ou morale ou polémique. La partie historique, que nous ne voulons pas appeler la meilleure, parce que chacune d'elle a sa valeur spéciale, nous semble plus complète que tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour pour l'abondance, le choix et la nouveauté des documents. On voit de suite que la doctrine que quelques uns disent *Ultramontaine*, est la doctrine de l'Eglise catholique et de tous les siècles. Son histoire et sa démonstration sont l'histoire et la condamnation de la doctrine contraire. Il ne s'agit point là de raisonnements subtils, de triomphes d'éloquence ; ce sont des documents et des faits. Ces documents et ces faits ne sont point réunis, comme dans des œuvres d'érudition, pour donner matière aux études, mais disposés dans un ordre exact et chronologique, parlant d'eux-mêmes et formulant toute chose avec netteté et précision. A force de documents irréfragables formulés en propositions distinctes, l'auteur vous fait toucher du doigt cette vérité : à savoir que dès les quatre premiers siècles de l'Eglise, du cinquième au neuvième siècle, époque du schisme grec, du neuvième siècle jusqu'à l'époque des scholastiques, du treizième ; et de ce siècle au Concile de Constance, la croyance à l'infaillibilité du Souverain Pontife a été constante dans l'Eglise. L'opinion contraire, tristement mise en avant à l'occasion du schisme d'Occident puis rejetée communément, même en France, reparut en 1663 et plus solennellement encore dans la déclaration de 1682, vraie flatterie de courtisan. Notons néanmoins que, même après cette époque, la doctrine antique de l'Infaillibilité resta commune hors de la France, et que, même au sein de ce royaume, elle compta de vaillants défenseurs.

Dans cette partie historique, comme dans d'autres de l'ouvrage, l'auteur se montre justement sévère sur les doctrines et les personnes. Il ne pardonne ni à l'aigle de Meaux, qui est encore pour beaucoup un objet d'admiration, ni à quelques membres d'illustres corporations religieuses. Il excuse, compâtit, mais flagelle sans égard ni ménagement : *Amicus Socrates, amicus Plato, sed magis amica Veritas.*

Passant ensuite à l'autorité du Pontife romain sur le Concile Œcuménique, l'auteur fait observer que la question est double. La première, d'une souveraine importance, est la plus controversée. Elle regarde le Concile sans le Pape. La seconde considère le Pape uni au Concile. Qu'un Concile sans le Pape ou bien distinct et en opposition avec le Pape, lui soit supérieur, c'est là une opinion nouvelle dans l'Eglise et inouïe jusqu'au schisme d'Occident. La doctrine contraire est évidemment l'antique enseignement de l'Eglise. Le docte auteur, en deux sections distinctes, prouve l'autorité du Pape sur le Concile, en tant que séparé du Pape, d'abord en ce qui concerne la foi, la discipline,

les jugements, puis il traite spécialement chaque chapitre. Il va plus loin dans les sections suivantes ; il établit qu'à proprement parler, le Pontife romain n'est point et ne saurait être jamais soumis au Concile, pas même par exception et en certains cas extraordinaires, comme le veulent quelques uns, c. à d. quand il s'agit d'un Pontife douteux par légitimité d'élection ou d'un Pontife notoirement scandaleux ou même hérétique, si cela est possible, comme personne privée. Il soutient que dans le Concile de Constance ce ne fut point par le fait d'une juridiction coactive du Concile sur le véritable Pape que fut éteint le schisme.

Enfin, avec moins de développements, mais d'une manière complète, l'auteur aborde l'autre question de l'autorité du Pape sur le Concile réuni au Pape comme à son chef. A ce point de vue, on ne peut dire que le Pape soit supérieur au Concile, mais moins encore qu'il lui soit inférieur ; car, alors il serait ou supérieur ou inférieur à lui-même et à sa propre autorité, qui est celle du Concile. Que si, en un sens, l'autorité du Pape uni au Concile peut être appelée plus grande que la seule autorité du Pape, cela doit s'entendre *extensivement*, et non *intensivement*. Pour parler comme l'auteur, le Concile avec le Pape contient bien *plures auctoritates*, puisque les évêques par autorité divine sont les vrais juges et les maîtres de la foi ; mais il ne contient pas *plus auctoritatis*, puisque c'est l'autorité suprême et infaillible et comme la voix de Dieu qui se manifeste par le double organe ou du Pontife romain ou de tout le corps épiscopal, qui est l'Eglise *docens et regens* Quant aux canons de foi faits par le Concile uni au Pape, le Pape, il est vrai, y est tenu, mais il ne faut pas en conclure qu'il soit inférieur au Concile. Car l'on ne saurait déduire l'infériorité d'un Concile de l'obligation où est celui-ci de s'en tenir aux définitions d'un Concile précédent, ainsi que de l'obligation de droit naturel et divin qu'a le Pape de s'en tenir à ses propres définitions. En vertu du même droit, le Souverain Pontife peut être encore tenu aux canons de discipline, mais non point en raison de la supériorité du Concile. D'où il suit que le Souverain Pontife doit tenir les canons pour règle directive, en promouvoir l'observance, comme gardien naturel et exécuteur de la discipline ecclésiastique. Pour ce qui concerne les canons purement disciplinaires, quand il y a une juste raison (et c'est le Souverain Pontife qui en est juge), il lui est permis d'user du droit de dispense, de dérogation, d'abrogation, sans avoir besoin d'attendre un autre Concile. Ainsi, la controverse de l'autorité du Pape sur le Concile et celle de son infaillibilité sont traitées séparément sous tous leurs aspects, et d'une façon qui ne laisse plus rien à désirer.

Il ne faut pas croire que tout le mérite de ce travail consiste seule-

ment dans la vaste érudition de l'auteur. Son mérite principal est dans l'ordre et dans la force qui mettent l'érudition au service du raisonnement. Ajoutons que les arguments théologiques sont présentés avec habileté. Il suffit de lire la section troisième dans la question de l'infaillibilité et la seconde concernant l'autorité du Pape sur le Concile. C'est là qu'avec une logique lumineuse, l'auteur, dans plusieurs propositions, fait découler l'infaillibilité du Pontife de certains principes catholiques, et donne une nouvelle force à ses arguments en exposant les faux principes et les fausses conséquences du système des adversaires. Il démontre également jusqu'à l'évidence la supériorité du Pape sur le Concile considéré comme distinct ou séparé de lui, en analysant séparément ce que c'est qu'un Concile sans le Pape et ce que c'est que Pierre seul. Nous attendons avec bonheur le dernier volume, qui doit traiter plus spécialement du Concile Œcuménique.

Chronique du Concile.

LE RÉCIT D'UNE SŒUR.

Nous sommes heureux de pouvoir présenter à nos lecteurs un résumé des beautés si émouvantes du *Récit d'une Sœur*. C'est un faisceau des plus beaux sentimens, de ces élans de cœur, de ces mouvemens spontanés de l'âme, de ces aspirations ardentes vers le bien que l'on retrouve presqu'à chaque page dans ce magnifique recueil. L'auteur que nous remercions beaucoup de son obligeance a montré beaucoup d'intelligence et de tact et surtout un goût marqué pour les choses du ciel digne de tout éloge. Nos lecteurs sauront apprécier son travail et ils l'en féliciteront comme nous le faisons nous-même.

Il y a quelques années à peine, la France chrétienne et catholique s'est profondément émue à l'apparition d'un livre dont le titre seul révèle ce qu'il peut renfermer de beautés touchantes et de parfums.

Ce livre que les lecteurs de l'*Écho* connaissent, sans doute, pour la plupart, est le *Récit d'une Sœur*, ou Souvenirs de Famille recueillis par Madame Augustus Craven, née La Ferronnays.

Le monde moderne, si matériel et si adonné qu'il soit au culte des sens, se laisse doucement attirer par le charme d'une vertu aimable et point du tout morose, surtout, lorsque ces caractères qui sont, d'ailleurs, ceux de la véritable vertu, se rencontrent chez des personnages vivant

au milieu de l'atmosphère brillante et dissipée du monde de la fortune, des distractions et des plaisirs, comme ceux dont la vie est écrite dans le Récit d'une Sœur, car, ces personnages sont généralement portés à oublier les sérieux devoirs du christianisme.

On se sent d'abord étonné de rencontrer dans les pages de ce livre, tant de piété naïve, un abandon si simple et si confiant à la Providence, une Religion si forte et si vraie, à côté de toutes ces velléités et de toutes ces ombres de religion dont les partisans de notre siècle se nourrissent à leur choix. Puis on subit, sans y penser, l'ascendant d'une vertu supérieure, mais en même temps, à la portée de toutes les âmes droites et craignant Dieu;—c'est que la vérité, quand elle luit de tout son éclat, sait toujours atteindre l'esprit et le cœur et touche même ceux qui sans la rechercher, ne la repoussent pas quand ils l'entrevoient.

Or ce livre est vrai dans son sujet, vrai dans les sentiments qui en remplissent les pages, vrai dans son style et surtout vrai dans l'esprit de religion qu'il respire.

Des lettres intimes, des extraits de journaux tenus en famille, en voyage, en particulier: voilà tout l'ouvrage. L'auteur n'a eu qu'à grouper, suivant la mémoire de son cœur, les manuscrits qu'elle avait en sa possession et ceux que lui ont rendus les amis de sa famille, pour l'aider dans son œuvre.

Il suffit d'ouvrir ce livre pour être frappé de l'attrait qu'il inspire, à cause même de la vérité qui brille dans la narration.

Sans doute le tableau de mœurs qu'il offre au regard du lecteur ne se rencontre que très-rarement; mais toute âme vraiment sensible et honnête qui entend bien les devoirs de la religion chrétienne, ne trouvera pas moins dans ce tableau la réalisation de toutes les vertus domestiques et comme un écho des vœux de son propre cœur. Aussi ce livre admirable ne saurait être parfaitement goûté que par les esprits droits, les cœurs purs, les âmes aux pensées nobles et aux sentiments élevés. Il n'en est pas moins le livre de l'époque, malgré que le mensonge abonde et que l'erreur triomphe. Toutes les aspirations ne sont pas tombées. Bien plus, la vertu et l'honneur relèvent fièrement la tête et la portent plus haut que les scandales. Le règne de la force, mais de la force de l'amour, est venu. Cet ouvrage a été dicté par l'amour; il a été publié sous l'inspiration de l'amour d'une sœur; et c'est la sympathie, l'amour du bien et du beau qui en ont assuré le succès. Depuis à peine quelques années, ce livre a atteint sa quatorzième édition! Succès inouï qui doit réjouir et encourager les bons, en portant à remercier Dieu.

L'Académie Française, le corps le plus haut placé dans la société

des lettres en France et dans le monde entier, a couronné cette œuvre d'élite, ce monument élevé par l'amour, la piété d'une sœur au souvenir de morts adorés; et ainsi Elle a couronné l'amour conjugal, l'amour fraternel, l'amour de la famille, tous les amours domestiques, toutes les affections nobles et pures que la Religion inspire et sanctifie.

Nous nous sommes proposé de recueillir les pensées, les expressions les plus remarquables et les plus détachées qu'on rencontre dans ce livre pour en faire comme un bouquet de fleurs odorantes et l'offrir aux lecteurs de l'*Écho*, dans la persuasion où nous sommes que l'esprit chrétien dans lequel cette feuille est publiée et que ses lecteurs propagent par leur encouragement, trouvera un reflet bien pur et bien brillant dans les pages de ce recueil.

Nous avons donc parcouru les deux volumes qui composent le *Récit d'une Sœur*, puis nous avons noté et ensuite transcrit les extraits qu'on va lire.

Mais pour l'intelligence de ces documents, il importe que ceux qui n'ont pas encore lu le Récit d'une Sœur, aient quelques notions touchant cette famille de la Ferronnays dont les membres sont les héros de l'ouvrage, si nous pouvons nous exprimer ainsi.

Voici les faits en peu de mots:

Le comte de la Ferronnays, père de cette famille privilégiée, avait épousé, en 1802, mademoiselle de Montsoreau fille du comte de Montsoreau; lequel faisait partie, à cette même époque, de l'armée de Condé, ainsi que le père du comte de la Ferronnays. Il fut nommé ambassadeur de France à Saint Petersbourg, en 1819, et à son retour de Russie, il avait été appelé à faire partie du ministère de 1828. Il était ministre des affaires étrangères en 1829, lorsqu'une maladie grave le força de donner sa démission et de partir pour l'Italie.

Une des gloires qui s'attacheront le plus solidement au nom de monsieur le comte de la Ferronnays, c'est celle qui lui vient d'avoir prié et sans doute d'avoir offert le sacrifice de sa vie pour la conversion de l'abbé Marie de Ratisbonne. C'est après Dieu et la Sainte Vierge, aux prières de ce pieux personnage que cet apôtre des Juifs devenu justement célèbre, attribue sa conversion dont l'éclat s'est répandu dans tout le monde.

La famille de la Ferronnays a compté onze membres dont quatre sont morts en bas âge. Les noms de ceux qui ont survécu et qu'on retrouve dans le *Récit d'une Sœur* étaient: Charles, l'aîné de tous, Pauline, l'auteur de ce *Récit*, Albert, Eugénie, Fernand, Olga et Albertine, la plus jeune de la famille. (Il ne reste plus maintenant de celle-ci que Pauline, mariée au comte Augustus Craven, en Angleterre,

et peut-être Albertine dont le *Récit* nous laisse ignorer le sort, parce que, sans doute, elle n'avait pas alors le droit au tribut que l'on paie à la mémoire de ceux qui ne sont plus.)

Ces noms forment avec ceux du comte et de la comtesse de la Ferronnays, une chaîne d'affections nobles et touchantes et sont inséparables, tant que dure le *Récit*. Mais il en est un surtout qui revient plus souvent sous la plume de madame Craven, et qui, si ce recueil des souvenirs d'une famille pouvait être un roman, pourrait en être appelé le héros, à juste titre.

Albert, le doux et pieux Albert avait épousé, le 17 avril 1834, à Naples, mademoiselle Alexandrine d'Alopeus, fille du comte d'Alopeus, (Suédois de naissance) longtemps ministre de Russie à Berlin, et de Jeanne de Wenkstern, comtesse d'Alopeus, dont la rare beauté était célèbre. Alexandrine était née à Petersbourg, en 1808, et avait eu pour parrain l'empereur Alexandre; sa mère se trouvant alors à la cour en qualité de dame d'honneur de l'Impératrice.

Ce mariage ne s'était pas fait sans difficultés. La fortune d'Albert n'était pas considérable; et son père et sa mère s'inquiétaient sur le sort de leur fils en même temps que sur celui de la charmante jeune femme à qui il voulait s'unir. Puis Albert avait une santé chancelante. Deux fois il avait échappé avec peine aux bras de la mort. Mais d'un autre côté, l'amour de ces deux jeunes âmes était si fort, si tendre et si pur! Il avait reçu sa première sanction en face de St. Pierre de Rome, alors que Albert venant de communier, disait à Alexandrine, qui l'accompagnait en descendant les degrés de l'immense basilique: Que je suis heureux, mademoiselle; je viens de communier, et je vous aime!—Alexandrine était protestante; elle ne se convertit qu'après la mort d'Albert, qui avait offert sa vie en sacrifice pour le salut de celle qu'il aimait plus que lui-même. Quel amour que celui qui ne redoute pas de placer ainsi sur son cœur Dieu et la créature de son choix, et de les regarder presque dans un même amour, en rapportant tout à Dieu!

Le monde oublie que l'amour vient du ciel, et que c'est là qu'il doit aspirer et retourner. L'amour vrai ne git pas dans les sens; ces derniers sont un voile qu'une âme pûre perce sans y toucher, pour arriver jusqu'à l'âme qu'elle a trouvée et en faire la compagne de ses affections. Cet amour n'exclut pas pourtant le plaisir des sens. Sans doute, Albert reconnaissait les charmes qui brillaient sur toute la personne d'Alexandrine, et il en était ravi. Nous le voyons dans les portraits enthousiastes qu'il en fait avec un rare bonheur; mais aussi, l'âme de sa sœur, comme il aimait à la nommer, lui apparaissait plus parfaite encore que la distinction de ses traits et l'élégance de sa per-

sonne. Il l'aimait de toute la force de son âme; il l'a aimée assez pour lui sacrifier sa vie. Qu'on lise cette histoire et qu'on nous dise si jamais époux a su mieux comprendre le cœur de son épouse, et s'est mieux appliqué à lui plaire en toutes choses; si jamais épouse a mieux deviné le cœur de son époux, et s'est mieux établie comme son ange et sa compagne de tous les jours? Non, la Religion seule sait inspirer de pareilles amours, les conserver et les couronner. Qu'on veuille bien nous pardonner cette digression; le sujet nous l'a fournie comme naturellement.

Albert se laissait quelquefois aller à un abattement passager, à la pensée des obstacles que ses vœux rencontraient. Une fois, il crut devoir oublier Alexandrine; il ne voyait pas comment il pourrait jamais l'épouser; mais ses efforts ne réussirent qu'à le faire tomber en langueur. Rien de plus touchant que les lettres qu'il écrit sous l'empire de ces cruelles incertitudes qui rongeaient son pauvre cœur; mais il priait, il espérait. Il aimait Dieu et continuait d'aimer sa douce Alexandrine. Alexandrine non plus ne pouvait oublier Albert. Leurs deux vies ne pouvaient se compléter que l'une par l'autre; semblables à deux fleurs dont les tiges ont besoin d'un support mutuel, elles s'étiolaient séparées. Le Ciel, enfin, qu'ils mettaient de part dans tous leurs projets, les réunit un jour. Quel bonheur ce dut-être! hélas, comme tous les bonheurs de la terre, cela leur parut un songe. "Tous les deux, nous croyions rêver," dit Alexandrine. Cet heureux rêve, pendant lequel ils n'entrevoyaient que du bonheur sans mélange pour l'avenir, devait durer *dix jours*. Au bout de ce temps, la santé d'Albert ne fit que s'altérer davantage, et Alexandrine ne cessa d'entretenir des craintes à son sujet jusqu'au moment ou son doux ami cessa de vivre. Certes, si pour couronner un amour si vrai, si fidèle et si pur, *dix jours* est tout ce que la Divine Providence a cru devoir accorder à Albert et à Alexandrine; les amours de cette terre ont besoin d'être continués dans le ciel et de ne point mourir avec les corps. Mais le pieux Albert et sa compagne avaient établi leurs âmes dans le Ciel pour les pénétrer d'immortalité.

"Oh non," écrivait Albert à Alexandrine, "je ne crois pas qu'on puisse "aimer avec innocence, avec profondeur, je ne crois pas qu'on puisse vous "aimer enfin sans être pénétré de religion et d'immortalité." "Il me semble," écrivait de son côté Alexandrine dans son journal, "que nos "âmes (celle d'Albert et la sienne) ont de quoi s'aimer et se com- "prendre pour la vie et pour l'éternité!—Sans doute, mon Dieu, ce ne "serait pas trop d'avoir souffert toute la vie pour avoir toute l'Eternité "avec ceux qu'on chérit...... Je ne veux rien d'heureux qui ne vienne "du Ciel."

Ces deux âmes avaient compris le bonheur ici-bas dans la Croix ; et ils en attendaient le couronnement dans le Ciel.

Le même esprit de sacrifice et d'espoir en Dieu, de religion enfin, anime les autres membres de la famille ; on le voit dans leurs lettres et leurs mémoires : c'est là tout le parfum vivifiant de ce livre béni.

Le Récit d'une Sœur comprend d'une manière spéciale l'histoire d'Albert et celle d'Alexandrine, tirée chacune de leurs mémoires. La première partie de l'ouvrage est intitulée : Amour ; la deuxième : Amour et mariage ; et la troisième : Amour, mariage et mort. Touchante pensée qui fait primer l'amour dans toutes ces divisions. Madame Craven n'a fait cependant que rétablir l'ordre des faits formé par la Providence ; mais elle n'a pu retrancher l'amour qui en était le lien.

Nous offrons maintenant au lecteur les extraits qui suivent, sous le titre de *Fleurs du Souvenir* ou

LES PARFUMS DU RÉCIT D'UNE SŒUR.

On ne perd jamais ceux qu'on aime
en Celui qu'on ne peut perdre.—
St. Augustin.

Ah !...... les hommes appellent romanesques ceux qui ne veulent vivre que de ce qui honore la vie, et l'exaltation ne leur paraît qu'une fièvre dangereuse. Insensés ! ils n'osent demander au Ciel du bonheur, ils demandent à la terre des plaisirs, et le ciel et la terre les déshéritent tous deux !—*Albert.*

Le nom de Sœur a quelque chose de si doux, de si pur, qu'il rassure même celui qui s'en sert pour cacher un sentiment plus tendre que l'amitié.—*Albert.*

***

Elle a tout ce qui fait les fortes passions : la grâce, la timidité, la décence, avec une de ces âmes passionnées pour le bien, qui aiment parce qu'elles vivent.... Elle a un corps délicat et tout ce qui annonce la faiblesse et la dépendance, mais une âme forte et courageuse qui braverait la mort pour la vertu.—*Portrait d'Alexandrine par Albert.*

***

Quel blasphème, que de dire qu'on n'est au monde que pour être malheureux ! oh ! mon Dieu ! avez-vous jamais créé une âme pour autre chose que le bonheur, et quand on vous aime, une idée aussi absurde

peut-elle entrer dans le cœur? Quelle ingratitude aussi!—*Journal d'Albert.*

***

Oh! que j'aurais voulu passer ici (Amalfi) de longs jours! Quand, au pied de ces sublimes montagnes, j'admirais leur immensité, j'étais étonné de me sentir encore plus grand qu'elles, et franchissant leurs cimes dorées, de les trouver petites auprès de ma pensée; car Dieu seul remplissait mon cœur enivré....—*Ibid.*

***

.... Je n'ai que ce que j'ai demandé au Ciel: la grâce d'aimer autant qu'il est possible d'aimer, quand même, en retour, je ne devrais rencontrer que la plus grande indifférence.—*Lettre d'Albert à M. de Montalembert.*

***

Mon Dieu! je vous en prie, donnez-moi la ferveur...! On est si heureux en priant bien, et c'est un bonheur qui doit durer toujours. Tous les sentiments vagues et passionnés qu'on éprouve lorsqu'on est jeune, donnent à la religion quelque chose qui calme et satisfait tellement l'âme....Oh! mon Dieu!... Retirez-moi les jouissances que fait éprouver l'enthousiasme, mais laissez-moi l'amour du bien.—*Journal d'Albert.*

***

Autrefois le mot de patrie embrasait tous les cœurs. Aujourd'hui que l'intérêt le plus froid, l'intérêt personnel fait agir, la patrie est là seulement où le cœur éprouve sans réserve ces sensations qui font chérir tout ce qui est bien, tout ce qui est beau, et les concitoyens sont ceux qui vous comprennent et qui ont soif de la même vie que vous.—*Ibid.*

***

Oh! non, je ne crois pas qu'on puisse aimer avec innocence, avec profondeur; je ne crois pas qu'on puisse *vous* aimer enfin sans être pénétré de religion et d'immortalité.—*Dans un billet d'Albert à Alexandrine.*

***

Oh! mon Dieu! mon Dieu! Dieu tout amour! cette pure extase,

cette joie infinie, cet amour qui fait trouver parfait l'objet qu'on aime; n'est-ce pas un avant-goût de la manière dont tu nous permettras d'aimer *pour toujours* ceux que nous aimons déjà ainsi sur la terre?—*Alexandrine (encore protestante) dans son Histoire.*

***

Oh! la mort est toujours mêlée à la poésie et à l'amour, parce qu'elle mène à la réalisation de l'une et de l'autre!—*Ibid.*

***

Oh! Marie, ma mère, priez pour moi, ne m'abandonnez pas et donnez-moi du courage pour étouffer tout respect humain. Que je puisse faire rougir mes ennemis, mais non les faire rire!... Je voudrais prendre une attitude noble et indépendante; indulgent pour les autres, sévère pour moi-même; ne point souffrir de plaisanteries sur ma manière d'être, mais aussi ne point m'ériger en censeur; aller beaucoup dans le monde parce qu'on peut s'y amuser sans faire de mal; aimer toujours A.......... sans être ridicule; être homme et ne pas la compromettre par des enfantillages; et, par-dessus toutes choses, chérir la vertu. Oh! rendez-moi cette sensibilité que j'avais pour le bien. Rallumez dans mon cœur le feu de votre amour tout divin. Purifiez ce sentiment qui est ma vie aujourd'hui. Donnez-moi, ô mon Dieu! de l'empire sur moi-même et ne permettez pas que dans le trouble de mon émotion, je blesse ses oreilles par des discours déréglés. Que je la respecte plus que tout au monde et que je me rende digne de l'aimer. Oh! mon Dieu! donnez-moi des larmes, de la ferveur, de l'enthousiasme, de l'amour.—*Journal d'Albert.*

***

Je crois qu'on ne peut avoir qu'un seul ami et confident.... C'est cet épanchement dans un cœur ami qui rend l'amitié inviolable.—*Albert à M. de Montalembert.*

***

Excepté son âge, il est de tous les hommes que j'ai rencontrés celui qui ressemble le plus à l'idéal que je m'étais formé. Une sympathie extraordinaire a fait naître mon amitié pour sa sœur; la même existe entre lui et moi.... Oh! chère amie, que je voudrais vous le faire connaître! vous concevriez ce que j'éprouve? C'est l'âme la plus tendre, la plus passionnée, en même temps le cœur le plus droit, les sentiments

les plus nobles. Il a beaucoup de modestie, d'humilité même; et cependant il a une noble fierté, du courage, de l'exaltation; et avec cela, quand il est gai, une gaiété enfantine, car (et cela doit vous plaire) il ne se donne jamais l'air plus âgé qu'il ne l'est véritablement; il est parfaitement naturel et simple dans tout ce qu'il fait. Je ne nomme pas sa plus grande qualité, ses sentiments religieux, profonds, inébranlables. Ajoutez à tout cela un amour pour moi comme je n'en ai jamais inspiré, et jugez si je puis rester insensible.—*Portrait d'Albert par Alexandrine dans une lettre à une de ses amies.*

***

N'est-il pas toujours utile...d'apprendre au monde, qui se plait à croire froids et insensibles ceux qui savent rester maîtres d'eux-mêmes et fidèles à la loi de Dieu, quels sentiments vifs et tendres peuvent remplir le cœur pur d'un chrétien ?—*Pauline* (*Mme Craven*).

***

Occupe-toi, car le vide que cause l'oisiveté est une grande source de chagrins involontaires.—*Albert dans une lettre à Fernand son frère.*

***

Les passages suivants, extraits d'un ouvrage de Eugène Aram, se trouvent dans le *Récit d'une Sœur*, mais ne sont tirés des manuscrits ou des mémoires d'Albert et d'Alexandrine que comme y ayant été copiés par eux-mêmes. Puis donc qu'ils ont trouvé place dans leurs mémoires, ils sont d'eux. Tout ce qu'ils ont trouvé beau et aimé est comme une seconde expression de la candeur et de la noblesse de leurs sentiments qui leur faisaient goûter le bien partout où ils le rencontraient.

" J'ai souvent lu et entendu parler de la défiance et de la jalousie " qui accompagnent l'amour. Je pense qu'un pareil amour doit être " un sentiment bas et vulgaire; il me semble qu'il y a une religion " dans l'amour, et sa vraie base est la foi."

Puis encore:

" Plus mon âme est émue, plus je suis disposé à prier. La tristesse, " la joie, la tendresse, toute émotion élève mon âme vers Dieu. Et " quel délicieux épanchement du cœur se fait dans la prière! Quand " je suis près de vous et que je sens que vous m'aimez, mon bonheur " serait pénible, s'il n'y avait pas de Dieu que je pusse bénir de son

" excès. Est-ce que ceux qui ne croient pas aiment? Ont-ils des " émotions profondes? Peuvent-ils être véritablement dévoués?"

Les lignes suivantes sont tirées du journal d'Alexandrine:

" Oh! notre amour nous enivrait beaucoup trop peut-être. Cependant jamais, je crois, il ne nous a fait oublier Dieu, et il n'y avait pas de sujet dont nous aimions plus à parler."

***

Le Carême commencé, je me sentis de jour en jour plus heureuse. Nous pouvions plus que dans le temps des bals, avoir des conversasions sérieuses, et il me parlait beaucoup de Dieu, des anges et aussi de sa chère religion *, pour laquelle je sentais croître mon amour. Je goûtais un bonheur si complet, si inattendu, surpassant tellement tout ce que j'avais rêvé dans ce genre, que cela remplissait mon cœur de reconnaissance envers Dieu, et mettait plus de douceur et d'indulgence dans mon caractère. Quelquefois je remerciais Dieu avec délices de ce qu'Albert valait tellement mieux que les autres, et je sentais si bien mon bonheur plus grand que celui de tant de femmes aimées frivolement dans le monde, et qui cependant ne pensaient sans doute guère à m'envier.—*Journal d'Alexandrine.*

***

La Providence est si bonne, si puissante dans ses moyens, que les obstacles humains ne doivent jamais nous effrayer. Le secours nous vient ordinairement du côté où nous l'attendons le moins.—*L'Abbé de Noërlieu à Albert.*

***

" J'ai toujours eu cette impossibilité de croire à la fin de ce qui me " rendait heureuse. Quelle preuve innée de l'immortalité et de " l'immortalité bienheureuse!"—*Alexandrine dans son journal.*

***

Il est affreux de voir souffrir ses enfants, et cependant ce n'est qu'alors qu'on sent combien on les aime!—*Le Comte de la Ferronnays dans une lettre à la Comtesse sa femme.*

***

Prions Dieu, prions-le de nous regarder avec compassion, et promettons-lui d'être aussi bons que possible.—*Alexandrine, dans un billet à Albert.*

* Alexandrine n'avait pas encore le bonheur de partager la foi d'Albert.—Note du Compilateur.

Nous sommes dans un temps de transition; tant pis pour nous, car nous sommes loin d'avoir bu tout le calice. Ce qui me rassure, c'est que la base de tout bonheur, la religion ne peut périr, et dans ces temps d'épreuves, elle seule semble devoir triompher de tous ses ennemis.—*Albert dans une lettre à M. de Montalembert.*

***

En opinion, vos antécédents et une foule de considérations inférieures peuvent et doivent même vous enchaîner; mais en religion, on ne doit compte de ses actions et de ses sentiments qu'à Dieu, et Dieu ne permet pas qu'on résiste à sa conscience, voix dont il se sert pour nous avertir de nos erreurs aussi bien que de nos fautes . . . .
. . . .
Dieu ne veut pas qu'on se tourmente. Le trouble est ami du mal. Ayons du calme...... n'ayons que cela.—*Albert dans une lettre à Pauline.* (*A continuer.*)

PAROLES DE SAINTE THÉRÈSE.

Ah! que l'exil est long!... Vers la sainte patrie
Quand pourrai-je, échappée au désert de la vie,
Prendre un essor sublime et, convive du ciel
M'asseoir brillante et pure au banquet éternel?
Quand pourrai-je?... Mais non, pour s'élever de terre,
L'homme, comme le Christ, doit monter son calvaire,
Roi couronné d'épines et chargé de sa croix:
Seigneur, je me soumets et j'adore tes lois.
Ou souffrir ou mourir, voilà ce que j'implore.
Frappe, tes châtiments me seront doux encore;
Meurtris ce corps rebelle et ces membres pécheurs,
Etends-les palpitants sur un lit de douleurs.
Sous tes coups paternels j'inclinerai la tête
Comme la fleur qui plie au vent de la tempête.
Pour épuiser les flots de ton calice amer,
Verse-les dans ce cœur qui peut-être t'est cher;
De ces flammes d'amour dont souvent tu l'embrases,
De ces attraits divins, de ces transports si doux
Dont même près de toi les anges sont jaloux,
Qu'il soit aride et froid, sans goût pour le ciel même;
Qu'il soit brisé, ce cœur, mais que toujours il t'aime,

Et qu'à ton nom toujours, fidèle à s'attendrir,
Il puisse encore te dire : *Ou souffrir ou mourir !*
Enfin quand accablé du poids de ta puissance,
Mon être tout entier en proie à la souffrance,
Enveloppé déjà des ombres du tombeau,
Tremblant, anéanti, pliera sous le fardeau ;
Quand mes yeux s'éteindront, que ma main incertaine
Pressera sur mon cœur le crucifix d'ébène,
Seul ami qui nous suive aux portes de la mort ;
Quand mon dernier soupir, avec un long effort,
Viendra pénible et lent expirer sur ma bouche ;
Quand les anges planant au-dessus de ma couche
Me montreront le ciel tout prêt à s'entr'ouvrir,
Tu n'entendras qu'un mot : *Ou souffrir ou mourir !*

H. C.

LA SERVANTE DU CURÉ.

Elles sont deux.

La première, la grande Jeannette, brune et sèche, robe noire et coiffe blanche, tabatière d'écaille et lunettes d'argent, est une femme lente, laborieuse et solennelle. Sa parole est brusque ; son caractère est plus sérieux qu'affectueux, plus austère que pieux. Elle dirige le presbytère, comme une abbesse dirige un couvent ou comme un secrétaire général régente un ministère. Il y a Marie qui s'agenouille aux pieds de Jésus, et Marthe qui lui prépare à dîner. La grande Jeannette, c'est Marthe. Pratique à nier le sentiment, elle se tient en garde contre les flatteries et même contre la pitié. En écoutant les flatteurs, elle pourrait se compromettre ; en croyant à toutes les misères, elle risquerait d'en soulager de fausses aux dépens de véritables.

Franche jusqu'à la brutalité, elle réfléchit avant de conseiller et conseille bien. Ne confondez pas sa froideur avec la fierté, ni sa dignité avec l'orgueil. Pour ne pas s'attendrir à première vue, elle n'en est pas moins charitable. Elle a peu de relations, sort peu, cause moins ; on ne l'aime pas, mais on l'estime. Quelques-uns la redoutent. Grâce à sa mine puritaine, le silence et le repos règnent dans le presbytère. Autour d'elle tout est propre, net et triste. Cette janséniste déteste les fêtes. Elle tient pour la simplicité évangélique et pour les

messes basses. Elle ne donne jamais un sou sans donner en même temps un conseil...

Sa cuisine est irréprochable mais sans douceur et sans apprêt. Elle dîne fort bien d'une tranche de bœuf bouilli, et *veut* que M. le curé déjeune de deux œufs sur le plat. Il ne s'en portera que mieux, et sera, j'imagine, plus alerte et plus dispos pour aller visiter ses malades...

Le grande Jeannette est une autorité. Le maire, l'instituteur, le brigadier de la gendarmerie comptent avec elle. Elle sait ce qui se passe dans le conseil municipal, dans le conseil de fabrique, et elle a l'œil sur l'évêché.

Elle est le presbytère même. Que si, dans le vestibule, vous ne lui contez pas ce qui vous amène, vous ne le conterez pas à M. le curé ; il sera sorti.

L'antithèse vivante de la grande Jeannette, c'est la grosse Marianne, petite, rondelette, joviale, sentimentale, bavarde, mystique et gourmande; la médisance et le dévouement.

Au lieu d'être un rempart, c'est un trait d'union entre M. le curé et ses paroissiens.

Elle affectionne les couleurs claires, les bonnets fleuris, les bagues, les broches. Elle a une demi-douzaine de chapelets et une collection de médailles de Rome et de Lyon.

Sa montre pourrait servir d'horloge au clocher du village.

Despote, brouillonne, bonne—elle est bonne comme elle est grasse,—charitable à verser des larmes à la vue d'un mendiant, elle fait du bien, des cancans et des brouilles; puis elle réconcilie les gens, pour les rebrouiller de nouveau.

C'est un cordon bleu. Elle a des recettes merveilleuses, qui sont à elle, et dont on parle dans trois cantons. Sa batterie de cuisine ressemble à un musée. Ses armoires sont remplies de conserves, de gelées, de liqueurs de ménage et de vins fins. Elle professe le même culte pour les clefs de la cave et pour celles de la sacristie. Si M. le curé n'a pas une gastrite, c'est qu'il est doué d'un excellent tempérament.

Point de grand festin sans elle. Quand le maire ou les notables donnent un dîner, ils songent à la grosse Marianne. C'est à elle que revient de droit la direction des casseroles et des fourneaux.

Envahissante, importune et familière, elle désespère son maître, qui parle sans cesse tout bas de la renvoyer, et qui ne saurait se passer d'elle.

Elle est vissée au presbytère comme le coq au clocher.

D'où vient la servante du curé ?

C'est quelquefois une veuve, souvent une vieille fille, presque toujours une parente éloignée de son maître.

Elle a une nièce ou un neveu dont l'avenir la préoccupe.

La nièce est sage, très en vue, et, grâce à sa tante, ordinairement elle se marie bien.

Le neveu est enfant de chœur, chante au lutrin et mange les confitures de M. le curé. Il entrera au séminaire ; il en sortira vicaire...

Des neveux de servantes de curé sont devenus évêques.

Quelle est l'influence de la grande Jeannette et de la grosse Marianne ?

Cette influence est immense. Elle rayonne de la sphère de la commune à celle du canton, se glisse dans le conseil municipal et se faufile dans les familles. Quand un curé nouveau s'installe dans un pays : Qui est-il ? se demande la masse des paroissiens... Mais les fines-mouches disent simplement : Que pensez-vous de la servante ?

C'est qu'en réalité cette servante est l'égale des rentières et des bourgeoises. Elle tricote avec madame l'adjointe, déjeune chez madame la buraliste, est considérée et reçue au château.

Cette servante, c'est la servante de M. le curé...

Elle a ses grands jours : les fêtes carillonnées, les conférences, les premières communions...

Alors tout gravite autour d'elle, et chacun de s'incliner devant son autorité souveraine. On la sollicite, on la consulte, on l'implore.

Marianne ici ! Marianne là !...

Elle est partout, au presbytère, à l'église. Elle met le couvert, pare l'autel, reçoit les visites et les cadeaux, s'emporte contre le marguillier, contre les pauvres, et veille sur *les âmes du purgatoire.*

Elle est l'âme de la cure, la providence de tous les fidèles et le point de mire de tous les yeux...

Mais le jour unique entre les jours, c'est celui de monseigneur.

Monseigneur, c'est l'évêque, et l'évêque, pour la servante du curé, c'est plus que l'empereur, c'est presque le pape !...

Ah ! le beau spectacle que présente le presbytère au moment de son arrivée ! Quel va-et-vient ! Quel tumulte ! Quels soins ! Quelle émotion ! Et quelle cuisine !...

Est-ce monseigneur ou Gargantua qu'on attend ?...

La nuit précédente, la grosse Marianne n'a pas dormi ; deux fois elle a quitté son lit pour voir si tout était bien en ordre dans l'office et la salle à manger.

La grande Jeannette elle-même est émue. Elle ne se lève pas ; mais, dans un demi-sommeil, elle voit d'avance la face large du grand vicaire et le profil aristocratique et fin de monseigneur, la mitre, la crosse, la robe violette et la croix d'or...

Peines, insomnies, soucis, allées, venues, tracas, tout sera payé par un geste ou par un mot.

L'évêque, étendant sa blanche main pastorale, donnera sa bénédiction à la servante du curé, ou bien il dira tout haut : Cette crème est exquise !...

Comment finissent les servantes des presbytères ? La mort du vieux curé seule interrompt leur sacerdoce. Lui mort, il faut partir, quitter la curé où l'on a vécu, où l'on a régné.

Le deuil d'une veuve est moins triste, le désespoir d'un exilé est moins navrant.

Eh quoi ! d'autres viendront dans ces lieux familiers ! Les êtres et les choses, les hommages, les affections, il faut tout perdre !...

Une seule consolation reste à la servante, celle de médire de ses successeurs, de ne jamais adresser la parole à la servante du nouveau curé et de prendre pour confesseur le vicaire d'une paroisse voisine.

Où ira la dépossédée ?

Au château qui lui a offert un asile ami ; mais tous les châteaux ne sont pas hospitaliers.

Aussi, cherchant à rattrapper le temps perdu, la servante du curé épouse souvent un vieil employé du cadastre ou un gendarme en retraite.

Elle traitera son mari en enfant. Le bonhomme sera dorloté, choyé, et, s'il écoute sa femme, il aura toutes les chances de faire son salut...

Choix de bonnes Lectures.

BIBLIOGRAPHIE.

LE TRÉSOR DES AMES PIEUSES.—Un digne prêtre de la vénérable Maison de St. Sulpice dont le zèle est immense comme sa charité, vient de publier un livre de prières qui est bien en effet le trésor des âmes pieuses. On y trouve tout ce qui peut satisfaire la dévotion la plus minutieuse. Ce livre est destiné à devenir très-populaire, non-seulement par l'intelligence et l'esprit solide qui a présidé au choix des morceaux, mais encore parce que tout le monde doit trouver, dans cette variété presqu'infinie de sujets pieux, quelque chose qui lui parle au cœur. M. l'abbé Picard a déjà bien mérité de ses concitoyens par la fondation d'œuvres méritoires ; il est surtout l'ami, le bienfaiteur par excellence des pauvres. Son livre du trésor des âmes pieuses achèvera de conquérir pour lui l'estime de tous ; nous admirons comme tout le monde l'inépuisable fécondité de ses nombreux travaux et nos vœux les plus sincères lui sont acquis à l'avance dans toutes ses entreprises pieuses.

L'ÉCHO

DE LA FRANCE.

UNE PAGE ÉMOUVANTE DE LA VIE DE PIE IX.

Le 15 novembre 1848, au pied de l'escalier de la chancellerie, où le parlement tenait ses séances, le malheureux Rossi tomba percé d'un coup de poignard. Dès lors la rébellion s'avança impudemment vers le but qu'elle se proposait depuis longtemps. Bien des gens qui, la veille encore, avaient été vus courant les rues en chantant : "Bénie soit la sainte bannière arborée par le vicaire du Christ !" aujourd'hui, ivres de crimes, levaient sur ce même vicaire de Jésus-Christ leurs armes trempées dans le sang de son ministre, et pointaient le canon contre celui qui les avait rappelés de l'exil, rendus à leur patrie et comblés de bienfaits et de faveurs.

Une masse de gardes nationaux, des milices et des journaliers, auxquels on disait que le prince de Canion avait donné double solde pour cette journée, avait passé près de ma maison en poussant de grands cris, et entre autres celui de "Vive la république !" qui ne fut point répété par les passants. L'un de ces misérables, qui était gendarme du pape, tenait dans sa main, au milieu d'une volée d'oriflammes et de banderoles, un drapeau blanc portant les noms des ministres imposés au souverain par la plèbe.

C'est ainsi qu'ils s'acheminèrent vers le Quirinal, où les suivit le comte de Spaur, mon mari, qui voulait voir ce qui allait se passer ; bientôt il me fit dire de ne point m'inquiéter s'il tardait à rentrer, parce qu'il devait rester auprès de la personne du souverain pontife.

Comme j'étais à me demander ce qui pouvait retenir le comte chez le pape, je fus saisie de terreur par une rumeur sinistre. De toutes parts on criait "Aux armes, aux armes !" Alors, courant à la fenêtre,

je vis un torrent d'hommes descendre du Quirinal: ils s'accostaient les uns les autres et s'excitaient à retourner à la charge contre " les infâmes Suisses", comme ils disaient, qui, au nombre d'environ soixante-dix, s'étaient noblement opposés à leur entrée dans le palais.

Ce qui se passa dans mon cœur, vous vous le figurez! Je n'entendis qu'un cliquetis d'armes, qu'un cri de " Mort aux Croates du palais!" et les trépignements furieux de cette bande de forcenés, allant et venant au pas de course. Représentez-vous le poignard ensanglanté que, depuis la veille j'avais sans cesse devant les yeux, et vous comprendrez ma terreur et mes angoisses mieux que je ne puis vous les peindre. Ah! que j'aurais voulu pouvoir courir vers mon mari et lui donner une arme pour se défendre, lui et mon malheureux souverain!... Déjà, dans mon désespoir je me précipitais sur l'escalier, lorsque je rencontrai une personne qui, me voyant à ce point hors de moi, parvint, à force de prières, à me détourner de mon dessein, et me laissa seule avec mon fils, dans une désolation telle que je n'en éprouvai jamais de plus grande en ma vie.

Enfin, vers dix heures du soir, un billet écrit par le ministre de Russie à sa femme nous apporta quelque consolation; il était signé de toutes les personnes qui avaient intérêt à rassurer leur famille et qui se trouvaient présentes au château avec M. de Boutenief. Toutes assuraient qu'elles étaient saines et sauves: une heure plus tard, mon mari me raconta avec indignation comment le palais pontifical avait été cerné par des hommes armés et le canon dirigé contre la porte principale; comment il avait vu de ses yeux les balles de fusil arriver jusque dans la chambre du pape; il me dit de quelle manière avait été frappé et tué Mgr Palma; puis la garde suisse enlevée au pape et remplacée par la milice révolutionnaire dite garde civique. Il me raconta la violence et l'arrogance avec lesquelles fut imposé et proclamé, au bruit des arquebusades, l'étrange ministère de Galletti, Sterbini, Muzzarelli, Campello et Mamiani. Enfin il m'apprit que le souverain pontife avait adressé aux ministres étrangers, réunis auprès de sa personne, une protestation contre toutes les énormités accomplies en ce jour.

Tandis que ces événements se succédaient sur un point, Rome était divisée d'opinions; on n'entendait que discours vains et contradictoires. Les uns disaient que le saint-père transigerait même avec les républicains, et qu'il les tolérerait; d'autres, que non-seulement il les tolérerait, mais qu'il était le provocateur de ces scandales. Ils le qualifiaient de rebelle, lui tout le premier, comme s'il ne cherchait que l'élévation des siens et l'abaissement de l'Église, apportant pour cette fin l'hérésie dans la religion, les discordes civiles à l'intérieur, et au dehors la guerre. Ah! si l'on avait pu lire au fond de son âme, on l'aurait vu dévorer des

larmes amères et demander à Dieu force et conseil dans l'adversité !

Dieu, qui ne pouvait rester sourd aux supplications de son vicaire, fit qu'une lettre lui parvint le 21 novembre. Elle était écrite par l'évêque de Valence, qui s'exprimait en ces mots :

" Très-saint père, pendant les pérégrinations de son exil en France, et surtout à Valence, où il est mort, le grand pape Pie VI portait la très-sainte eucharistie suspendue sur sa poitrine ou sur celle des prélats domestiques qui étaient dans sa voiture. Il puisait dans cet auguste sacrement une lumière pour sa conduite, une force pour ses souffrances, une consolation pour ses douleurs, en attendant qu'il y trouvât le viatique pour son passage dans l'éternité.

" Je suis possesseur d'une manière certaine et authentique de la petite *pyxide* ou vase qui servait à un si religieux, si touchant, si mémorable usage ; j'ose en faire hommage à Votre Sainteté. Héritier du nom, du siége, des vertus, du courage et presque des tribulations du grand Pie VI, vous attacherez peut-être quelque prix à cette modeste, mais intéressante relique, qui, je l'espère bien, ne recevra plus la même destination. Cependant, qui connaît les secrets desseins de Dieu dans les épreuves que sa providence ménage à votre sainteté ?... Je prie pour elle avec amour et foi.

" Je laisse la pyxide dans le petit sac de soie qui la contenait et qui servait à Pie VI ; il est absolument dans le même état que lorsqu'il était suspendu à la poitrine de l'immortel pontife.

" Je garde un précieux souvenir et une profonde reconnaissance des bontés de Votre Sainteté, à l'époque de mon voyage à Rome, l'année dernière. Daignez, saint-père, y ajouter encore votre bénédiction apostolique ; je l'attends prosterné à vos pieds.

" Valence, le 14 octobre 1848."

Le saint-père reçut cette lettre presque comme un signe miraculeux ; et, la tenant pour un indice certain de la volonté de la Providence, il résolut aussitôt de s'éloigner de ses États.

Je dois dire qu'à plusieurs reprises mon mari avait déjà offert au saint-père son concours et toute espèce d'assistance, tant en qualité de ministre d'une puissance catholique, de laquelle il avait reçu à cet égard des ordres positifs, que comme une personne ayant professé de tout temps, et plus que jamais dans les malheurs actuels, un dévouement sans bornes au chef de l'Église. Le saint-père, qui avait reçu ces ouvertures avec bonté, lui fit dire le 22 novembre, par le cardinal Antonelli, que dans l'intérêt du siége apostolique, et non pour sauver sa personne qu'il eût exposée sans réserve à de plus grands périls, Sa Sainteté s'était résolue à quitter Rome, et qu'elle accepterait volontiers, dans les difficiles conjonctures, où elle se trouvait, le secours d'un homme

dont la fidélité et le dévouement étaient éprouvés, enfin d'un homme tel que le comte de Spaur.

Depuis le 16 novembre, lorsque nous parlions confidentiellement d'éloigner le pape et que nous nous demandions quand et comment il pourrait quitter Rome, mon mari m avait répondu plusieurs fois en souriant: "Qui sait si nous ne serons pas appelés à coopérer à cet événement?" Je ne pris pas garde alors à ces paroles échappées dans l'intimité d'un entretien secret et qui n'étaient que l'expression d'un voeu de son cœur; mais quand je reçus de sa bouche une nouvelle si extraordinaire, je demeurai quelque temps comme privée de sentiment: je fus tentée un instant de détourner mon mari d'une entreprise si grave et si hasardeuse. Cependant, le voyant résolu, et Dieu m'envoyant la force dont j'avait besoin, je me mis à faire tous les apprêts du départ, ordonné pour le surlendemain. Depuis le 22, je n'avais pris ni repos ni nourriture, ni senti le besoin d'en prendre.

Tout était ordonné et préparé pour le départ le 24 à six heures du matin, lorsque mes frères vinrent pour me voir monter en voiture. Mais quelle fut leur surprise en apprenant que je partais seule, et que plus tard le comte, après avoir réglé quelques affaires pressantes et que sa charge ne lui permettait pas de négliger, me rejoindrait à Albano, où je devais aller l'attendre. Que ne dirent et ne redirent-ils pas pour décider le comte à m'accompagner, et, s'il lui était impossible de partir alors, pour qu'il permît au moins à l'un d'entre eux de me suivre jusqu'à Albano! Leurs instances furent vaines; nous ne cessions d'inventer et de colorer des raisons, tant pour expliquer le retard du comte que pour nous opposer à leur désir de m'escorter. A la fin mes frères, acceptant nos prétextes, qui pourtant ne les persuadèrent pas du tout, me laissèrent prendre congé d'eux, et, après les avoir embrassés, je montai en voiture avec mon fils, son gouverneur et deux de nos gens. Voilà comment nous partîmes de Rome à six heures trois quarts pour arriver à Albano dans la matinée.

Cependant, quelques personnes avaient été mises dans la confidence. Elles s'étaient disposées à remplir le rôle qui avait été assigné à chacune d'elles pour aider au travestissement et à l'évasion du saint-père. Donc à l'heure convenue, le duc d'Harcourt, ambassadeur de France, vint au palais du Quirinal, et, ayant demandé audience, il entra dans le cabinet du pape à cinq heures du soir.

Le saint-père, en l'apercevant, ôta ses habits ordinaires et s'habilla en simple prêtre; puis il se mit une paire de lunettes vertes sur le nez. Dans cet accoutrement, étant sorti par une porte qui donnait sur des chambres inhabitées, il parvint jusqu'à un passage appelé le corridor des Suisses. Mais qui sait depuis combien d'années la porte de ce corridor, toujours fermée, n'avait point servi?

Le duc, resté seul dans la chambre d'où le pape venait de sortir, avait l'oreille et l'esprit tendus pour saisir le roulement de la voiture sous les portes du palais. Inquiet de n'entendre aucun bruit, le duc fut comme frappé de vertige lorsqu'il vit de nouveau dans la chambre le saint-père devant ses yeux, tenant un bougeoir à la main en disant que cette antique porte des Suisses n'avait cédé à aucun effort. On en était là quand le fourrier de la cour, Filippani, vint dire qu'à la fin on était parvenu à ouvrir la malheureuse porte. Le saint-père put sortir de son palais sans encombre.

Voilà comment Pie IX fuyait déguisé et s'échappait de Rome à grand'peine, grâce au dévouement d'un bien petit nombre de serviteurs fidèles. C'est le 24 novembre 1848, à cinq heures et demie du soir, qu'il quitta cette royale demeure du Quirinal.

Pendant ce temps, mon mari sortait de chez lui à cinq heures, dans sa calèche ouverte, avec son domestique, et s'acheminait lentement vers Saint-Pierre et Saint-Marcelin, église dont le pape, encore cardinal, avait été le protecteur; c'est le lieu qui avait été choisi pour que le pape y montât dans la voiture du comte afin de sortir de Rome. Sa Sainteté arriva au lieu du rendez-vous après l'heure convenue: aussi mon mari commençait-il à s'inquiéter; le cœur lui battait violemment lorsqu'à la fin il entendit de loin le pas cadencé d'un pesant attelage et le bruit de ferraille d'une vieille voiture. Le pape entra dans la calèche du comte; alors le fourrier étant remonté dans l'autre équipage, tous deux continuèrent de marcher de compagnie jusqu'à la place Saint-Jean de Latran, où le vieux carrosse, s'étant arrêté un instant dans un recoin obscur et sombre, vit la petite calèche franchir sans obstacle la barrière.

Cependant, nous qui étions à Albano depuis le matin, nous passions des heures fort tristes et fort pénibles. Je dis nous, puisque j'étais avec mon fils et son gouverneur le père Liebl. Jamais mon âme n'avait été poursuivie de si épouvantables fantômes. Mon pauvre fils, me voyant dans un état qui eût fait pitié même à des inconnus, venait de moments en moments me demander la cause d'une telle affliction et me presser de lui dire ce qui pouvait me troubler à ce point; et moi, pour surcroît de tourment, j'étais forcée de ne pas laisser échapper un seul mot.

J'avais ordonné qu'on préparât le dîner pour trois heures. Quatre heures sonnèrent; cependant le comte n'arrivait pas; le garçon d'auberge vint m'annoncer que le dîner était prêt depuis longtemps; alors nous nous mîmes à table, où je ne vis ni ne goûtai rien de ce qui fut servi; au sortir de ce dîner, je me mis à calculer les heures avec terreur, je sentais mes forces défaillir, je tremblais de la tête aux pieds, j'étais

près de perdre connaissance. A ce moment, j'entendis ouvrir la porte de ma chambre ; mon cœur battait avec force : cependant ce n'était ni Frédéric que j'espérais, ni l'autre messager que je redoutais : à leur place, je vis apparaître un indifférent qui ayant appris mon arrivée dans l'auberge, venait me faire une visite et causer avec moi. Je ne puis trouver des paroles pour exprimer ce que j'éprouvai : on ne saurait se figurer de quelle manière j'accueillis cette personne et j'écoutai ses discours. En voici à peu près le sens : il s'était sauvé là, armé de pied en cap, pour laisser passer l'orage ; mais aussitôt que le vent tournerait en faveur du pape, il volerait à la cour, etc. Cette conversation me contrista et m'abattit à tel point qu'aussitôt que je fus seule, je me retirai dans une autre chambre pour prier Dieu avec mon pauvre enfant et le père Liebl, et, ne pouvant plus maîtriser mon épouvante, j'éclatai en sanglots et je fondis en pleurs.

Mais bientôt j'entendis la voix bien connue de Frédéric, qui venait nous apprendre enfin que le comte était arrivé à la Riccia, où il nous attendait. Aussitôt, ayant repris espérance, je donnai des ordres pour le départ. Lorsque nous fûmes descendus dans la cour de l'auberge, voyant que les bougies manquaient aux lanternes de notre voiture, j'attribuai avec affectation cette négligence au pauvre Frédéric, et j'eus soin de ne pas lui accorder la permission de se disculper ni de réparer pour le moment son oubli. Étant tous montés en voiture, nous ne tardâmes pas à arriver à la Riccia.

La nuit était avancée, l'obscurité profonde ; la pluie nous menaçait ; moi, cependant, le corps épuisé de fatigue et de besoin, je me sentais saisie d'un trouble inexprimable, et qui s'augmentait de moment en moment, en voyant approcher celui où j'allais être assise familièrement à côté du chef vénéré de notre sainte religion, sans pouvoir me prosterner à ses pieds, et forcée, au contraire, d'oublier les actes de respect que la foi impose à tout catholique : c'était un effort dont je me sentais incapable. A peine eûmes-nous traversé ce bourg de la Riccia, que nous ralentîmes notre marche et commençâmes la descente au petit pas. Dans les ténèbres de cette nuit profonde, mon imagination malade ne cessait de transformer en objets formidables chaque arbuste, chaque pierre que nous rencontrions ; que devins-je lorsque, tout bruit ayant cessé, j'entendis de loin un coup de sifflet fort aigu ? Des voleurs, des bandits vont nous assaillir ; je crus que nous étions perdus. Au second coup de sifflet, la voiture s'arrête : je reconnus aussitôt devant moi l'uniforme d'un carabinier, je me sentis pâlir ; ma voix s'arrêta : mon gosier ne laissait sortir aucun son. Cependant, je repris un peu de courage lorsque cet homme, en m'adressant la parole d'un ton fort obséquieux, me dit :

"Votre Excellence demande-t-elle quelque chose ?"

Je compris alors que ce soldat avait été posté là pour garder la route, et que les coups de sifflet étaient un signal convenu entre les carabiniers et les postillons; à force de regarder, je reconnus distinctement mon mari au milieu d'un groupe d'hommes en uniforme, et derrière lui un homme vêtu de brun, debout, le dos appuyé contre une palissade qui bordait la route. Aussitôt j'adressai à celui-ci, à Pie IX, les paroles convenues et lui dis :

"Docteur, montez dans ma voiture, montez vite, car je n'aime pas à voyager la nuit."

Alors, un carabinier ayant ouvert la portière et défait le marchepied, le docteur monta, et le soldat, refermant la voiture, nous souhaita un bon voyage, en ajoutant que nous pouvions être tranquilles et que la route était parfaitement sûre.

Nous voici donc en chemin à dix heures du soir. Notre très-saint-père et très-clément souverain Pie IX, assis à gauche au fond de ma voiture, le père Liebl en face de lui, moi à sa droite et mon jeune fils vis-à-vis de moi. Mon mari et Frédéric étaient montés derrière la voiture, sur un siége adapté à cet usage.

Dans les premiers moments, je fis tous mes efforts pour retenir mes paroles; mais bientôt, ne pouvant maîtriser mon cœur et cédant à l'excès de mon émotion, j'exprimai au saint-père, sans égard aux convenances et sans penser que les autres pouvaient me comprendre, tout ce que je ressentais de peine à feindre et quels efforts je faisais pour ne pas tomber à genoux devant l'auguste vicaire de Jésus-Christ, qui, de plus, portait en ce moment sur son cœur le corps très-saint du Sauveur, enfermé dans la pyxide envoyée par Mgr de Valence. Le saint-père, compatissant très-bénévolement à ce mouvement de sensibilité, me répondit :

"Soyez tranquille, ne craignez rien, Dieu est avec nous."

A ces mots, nous arrivions à Gensano. Nous y changeâmes de chevaux, et l'on alluma les lanternes, où le manque de bougies n'avait pas peu favorisé l'entrée du pape dans ma voiture, au milieu des carabiniers. Maintenant la lumière éclairant ses traits, fit tout à coup reconnaître à mes compagnons de voyage la figure du saint-père. Alors je vis mon fils et son gouverneur témoigner une grande surprise, et aussitôt chacun d'eux se renfonça dans son coin, en se faisant le plus petit possible. Moi, à mon tour, je n'éprouvai pas moins d'étonnement en voyant le peu de soin que le saint-père avait pris de déguiser ce visage que l'amour du peuple, peu de temps auparavant, reproduisait de milles manières et répandait jusque dans les campagnes les plus retirées et dans les asiles les plus misérables.

Pendant toute la route il ne cessa d'adresser au Rédempteur des

prières pour l'amour de ses persécuteurs, et de réciter le bréviaire et d'autres oraisons avec le père Liebl.

A cinq heures trois quarts du matin, nous arrivâmes à Terracine. Peu de moments après en être sortis, il me demanda de l'avertir quand nous serions à la frontière des deux États. Et lorsqu'il eut entendu de ma bouche ces mots : " Saint-Père, nous y sommes", pensant être arrivé en lieu sûr, le cœur ému sans doute de profonds et sublimes sentiments, il versa des larmes et rendit grâces au Dieu de miséricorde, en récitant le cantique consacré à la reconnaissance par la coutume de l'Église.

De Fondi à Mola di Gaeta, il ne nous arriva rien, si ce n'est un retard de quelques heures dans la première de ces villes, pour faire raccommoder une de nos roues. Pendant ce travail, un curieux crut reconnaître le pape, qu'il avait aperçu peu de temps auparavant dans un voyage à Rome. Parvenus à un mille de la ville de Mola, nous vîmes venir deux personnes au-devant de notre voiture ; elles ouvrirent la portière du côté du pape et lui prirent les mains qu'elles baignèrent de larmes. L'une de ces deux personnes était le chevalier Arnao, secrétaire de l'embassade d'Espagne ; l'autre, bien qu'elle ne me parût pas tout à fait inconnue, était affublée d'une si énorme cravate écarlate autour du cou et d'un costume si nouveau, que je ne me remis son nom que lorsque le saint-père s'écria, en se croisant les bras :

" Je vous rends grâces, Seigneur, d'avoir aussi conduit ici, sain et sauf, le bon cardinal Antonelli."

Arrivés à Mola dit Gaeta, nous descendîmes tous à l'auberge dite de Cicéron, où le cardinal Antonelli et le chevalier Arnao ne tardèrent pas à nous rejoindre. Il était dix heures du matin. Le pape et le comte de Spaur montèrent les premiers ; nous les suivîmes, ainsi qu'un jeune homme dont le visage disparaissait sous sa barbe et ses favoris. Je le considérais avec un peu d'inquiétude, lorsque je fus rassurée par le cardinal, qui m'apprit que c'était le comte Louis Mastaï, neveu du pape, qui, depuis le jour devant le départ de Sa Sainteté, était venu à Mola dit Gaeta sous prétexte d'une partie de plaisir.

Personne n'entra dans la chambre du pape, sinon le comte de Spaur, le chevalier Arnao et le cardinal, qui fit apporter quelque nourriture au saint-père. Après Sa Sainteté, nous fîmes une collation, la première pour moi depuis ces trois jours de jeûne. Au sortir de table, les deux nouveaux venus retournèrent prendre les ordres du pape, qui voulut rester caché et ignoré le plus possible jusqu'à ce que la nouvelle de son arrivée fût parvenue au roi de Naples.

MME LA COMTESSE DE SPAUR.

LES PARFUMS DU RÉCIT D'UNE SŒUR.

(Voir page 141.)

......Il est doux d'avoir pour ami et confident des sentiments même romanesques de sa jeunesse un père qui les comprend et les protége. —*Eugénie dans une lettre à Alexandrine, en parlant de son père, le Comte de la Ferronnays.*

***

Il me semble que nos âmes * ont de quoi s'aimer et se comprendre pour la vie et pour l'éternité! Sans doute, mon Dieu, ce ne serait pas trop d'avoir souffert toute la vie pour avoir toute l'éternité avec ceux qu'on chérit.

Je te rends grâce, ô mon Dieu! de ce que jamais l'espoir d'une bienheureuse éternité ne s'éteint dans mon cœur...... Je ne veux rien d'heureux qui ne vienne du Ciel, et si je me trompe en croyant ce désir sincère, rends-le tel, ô mon Dieu! tu peux tout.—*Alexandrine dans son journal.*

***

J'ai quelquefois une certaine curiosité de savoir s'il y aura des carrières au Ciel! Si les généraux, les ministres y seront plus considérés que ceux qui n'auront pas fait parler d'eux! Qu'est-ce que la gloire pour une dignité de la terre? Que ne cherche-t-on plutôt à acquérir une dignité dans le Ciel? Ne pense-t-on jamais que celles-là sont incorruptibles? Carrière! ce mot m'est devenu insupportable...... Que l'on dise à une jeune personne: Ne vous mariez pas avant d'avoir l'assurance (autant qu'on peut l'avoir de quelque chose sur la terre) que la misère vous épargnera, cela est raisonnable et prend sa source dans une bonté prévoyante; mais qu'un peu plus ou un peu moins d'argent excite la considération ou le dédain, voilà ce qui crie vengeance au Ciel.

* Celle d'Albert et la sienne.—(*Note du compilateur.*)

Mademoiselle, quand vous aurez rencontré quelqu'un qui, vous le pensez, pourra vous plaire, avant de vous laisser trop charmer, ne vous informez pas s'il a de la religion et des principes; pourvu qu'il n'ait pas volé et qu'il n'ait commis aucun crime, cela suffit. N'ayez pas de prétentions trop élevées ou ridicules, mais informez-vous s'il a de quoi vous donner pour toute votre vie et au-delà à vos enfants *plus* que le superflu nécessaire pour connaître *toutes* les aises de la vie. Si vous pouvez vous assurer de ce point, le plus essentiel de tous, alors épousez-le sans crainte, vous serez heureuse. Mais si, au contraire, celui que vous êtes disposée à aimer n'a que juste ce qu'il faut pour vivre, et que vous entendiez des têtes romanesques vous dire que la femme qu'il épousera sera digne d'envie, que la solidité de son caractère lui garantit des procédés toujours également bons, que ses principes religieux sont inébranlables, que ses goûts modestes ne l'entraîneront jamais dans de folles dépenses, etc., etc., n'écoutez pas des paroles si exaltées, si dénuées de raison et de connaissance du monde!—*Alexandrine dans son journal, à propos de certaines objections qu'on lui faisait touchant la fortune d'Albert.*

***

" Merci mon Dieu !......vous m'avez donnée à Albert et Albert m'a donnée à vous!"—*Alexandrine en écrivant son histoire après sa conversion au catholicisme.*

***

......Jamais les grâces de Dieu ne sont tombées sur une âme plus digne de les recevoir. La religion a développé son intelligence et son imagination s'est emparée de l'une et de l'autre. Elle comprend les choses du Ciel mieux que tout; du reste, elle est plus enfant qu'une autre pour son âge *: c'est bien là, je crois, ce que Dieu aime......... Elle avait l'air de n'être jolie † que parce qu'elle était bonne.—*Portrait d'Olga, le jour de sa première communion, par Pauline.*

***

Quel bonheur que celui de pouvoir éprouver dans une église, le dernier degré de transport et d'enthousiasme dont l'âme soit capable ici-bas! On peut bien défier le monde, quand on est catholique, de vous rien montrer qui égale ce que la religion vous fait voir, ou de vous faire éprouver rien qui surpasse ce qu'elle vous fait sentir. Oh! j'ai

* Elle avait alors un peu plus de douze ans.—*Note du Compilateur.*

† Vêtue de sa robe blanche de première communion.—*Note du Compilateur.*

bien remercié Dieu de m'avoir fait naître dans son Eglise.—*Pauline dans son journal, le jour de la première communion d'Olga.*

***

Le soleil se couchait derrière Saint-Pierre; le Ciel était brillant, brûlant, sans nuages; tout était bien beau, et nous parlions de ce qui fait regarder le Ciel avec tant de plaisir!—*Pauline.*

***

Je crois que rien n'égale la grâce que Dieu fait à ceux auxquels il accorde une véritable vocation religieuse. C'est le bonheur sur terre pour obtenir le bonheur au Ciel.—*Pauline.*

***

Nous sommes dans un temps où chacun se range sous sa bannière.... Si l'accord et l'union manquent à ceux qui se rencontrent au pied de la croix, que sera-ce des hommes qui n'ont pas ce lien d'amour?—*Albert au comte de Montalembert.*

***

Albert et moi nous passons notre vie ensemble; jamais nous n'avons si bien causé, jamais je ne l'ai tant aimé. Dieu a tout fait pour moi en me le donnant pour frère. Nous parlons de son religieux, de son divin amour. Il me disait qu'en récapitulant les événements de sa vie, il était forcé d'y reconnaître une bonté de Dieu si rare à son égard, que toute sa vie ne saurait la reconnaître . . . .
. . . .
Il ne craint plus que tu sois jamais à un autre, et, du reste, il se livre et te livre à Dieu. Il a fait des progrès de tout genre, et, avec ce caractère, cette vertu, il trouve moyen de plaire à ceux qui lui ressemblent le moins, parce qu'il est si bon et si naturel que tout le monde l'aime autant qu'on le respecte. Albert a moins de talent, moins d'instruction que son ami Charles de Montalembert, mais il a autant d'esprit, autant d'enthousiasme pour les belles choses et plus de douceur dans les opinions, les expressions et les manières . . . . Chaque jour son esprit se développe * et je suis sûre que d'ici à bien peu d'années, tu seras fière de ce que diront de lui les indifférents, comme tu peux déjà l'être de ce que pensent de lui ses amis . . . . . .

* Albert avait alors un peu plus de vingt-et-un ans.—*Note du Compilateur,*

Dieu fera tout, les plus grandes ainsi que les plus petites choses de notre vie !—*Pauline à Alexandrine.*

***

......Tant qu'on est sûr l'un de l'autre et que les chagrins sont indépendants de l'affection qu'on se porte, on n'est point, ou, du moins, pas tout à fait à plaindre .... Tenons-nous bien fermes, les yeux au Ciel, et Dieu ne détournera pas les siens de dessus nous. Nos combats, nos agitations, nos peines, rien de tout cela n'est perdu .... En attendant, prions et aimons-nous !—*La même à la même.*

***

Il faut qu'il y ait quelquefois des interruptions aux plaisirs de la vie, pour en sentir tout le prix.—*Journal d'Alexandrine.*

***

Quand on est jeune, quand on a encore du bonheur devant soi, il est très doux, il y a un charme tout particulier à relever de maladie, la terre parait *rosée.* Mon Dieu ! quand on relèvera de la vie, qui n'est qu'une maladie, quand on se lèvera de ce lit du tombeau, quelle jeunesse se sentira-t-on alors ! Et l'on verra devant soi, non un bonheur toujours incertain et fugitif, mais un bonheur sans fin et sans nuages.—*Ibid.*

***

On goûte dans ces moments-là, on goûte avec folie, mais enfin on goûte, même sur terre, la certitude du bonheur, je dirai presque son immortalité, car on ne croit plus à sa fin ! Pauvres mortels ! . . . Mais, Père adoré, si votre Paradis est une durée continuelle * d'une pareille ivresse, alors il est bien beau.—*Journal d'Alexandrine.*

***

......Ce qui faisait que, malgré le grand nombre de ceux qui aimaient Albert, chacun était toujours content de son affection sans envier les autres ; c'est qu'à tous cette âme si tendre donnait beaucoup, et qu'elle aurait toujours pu s'ouvrir à une nouvelle bonne affection sans nuire aux autres. O mon cher doux ami ! tu aimais déjà sur terre comme on

* Alexandrine fait ici allusion à ce moment où elle revit à Naples la famille d'Albert et lui-même, après une séparation de plus de six mois.—*Note du Compilateur.*

aime au Ciel, ton amour avait déjà quelque chose d'infini et d'immense.—*Ibid.*

***

Incompatibilité de la liberté avec la religion : c'est-à-dire, division d'une même âme. Est-ce possible? Oh! non, ce sont de vaines terreurs. Liberté veut dire la croix, et Dieu l'a plantée pour être le foyer du genre humain. Regarde les progrès toujours croissants de cette liberté depuis sa descente du Ciel. Elle a grandi, grandi, mais sa marche est lente, parce qu'elle veut la foi dans tous les cœurs. Ne la croyons donc pas morte parce qu'elle n'avance pas au gré de nos désirs. Quoi! désespérerons-nous de l'avenir, quand jamais il n'a paru plus resplendissant? Si tout est fini, d'où vient donc cette sympathie immense entre tous les peuples? D'où vient ce besoin universel de vie, de religion? Non, ... loin de nous les coupables terreurs! Que nos cœurs soient remplis de joie!—*Albert au comte de Montalembert* *.

***

" Aux légers plaisirs, les légères souffrances ; aux grands bonheurs, les maux inouïs.".—*Alexandrine.*

***

Mon Dieu! je suis heureuse! je l'ai été délicieusement, j'espère que je puis croire que je le serai encore; et cependant il y a en moi un tel mélange! quelquefois, je m'imagine que je l'aime trop † et j'en suis humiliée; quelquefois je trouve que je ne l'aime pas assez, que je ne sais pas aimer. Je ne suis pas contente de moi, et souvent je ne le suis pas des autres. Je trouve souvent que je ne veux rien, et cependant j'en veux aux autres de ne pas assez bien me traiter. Oh! si je me sentais plus digne d'être heureuse, je crois que je le serais. Au moins, ô mon Dieu! fais que je ne cause les malheurs de personne, je t'en prie au Nom de Notre Seigneur Jésus-Christ! Je vais donc me marier dans quelques semaines. Mon Dieu! tu exauceras ma prière, n'est-ce pas? de me faire mourir avant de causer de la peine à Albert! Oh! que ne suis-je digne de lui! J'ai si peur de lui déplaire que je ne sais ce que je ferais pour être ce que je voudrais être pour lui, et pourtant je me néglige. Je pense encore quelquefois que rien ne me suffit, pas même son amour, qui est tout pour moi. Et pourtant je ne suis pas assez

* Albert écrivait ces lignes alors que la question des doctrines de l'avenir était devant la cour de Rome.—*Note du Compilateur.*

† Albert.

bonne pour que *le Ciel me suffise.* Au moins, faudra-t-il que je change extrêmement pour cela. Je suis si singulière! soupçonneuse, fière, et faible, et irritable, et apathique tout à la fois. Oh! comment serai-je plus tard? déplairai-je ou serai-je malheureuse?—*Journal d'Alexandrine.*

***

Oh! la vie! qu'est-ce que "*tous les jours de la vie?*".—*Ibid.*

***

......L'obligation de noter chaque jour de sa vie force peut-être à la mieux employer.—*Journal d'Albert.*

***

Notre amour est en Dieu et béni par lui .... O Seigneur! que votre amour se répande sur nous comme une sainte rosée.—*Ibid.*

***

......Le cœur est insatiable de bonheur! Il le lui faut éternel et parfait!—*Alexandrine, sur la marge d'une page du Journal d'Albert.*

(*A continuer.*)

L'HABEAS CORPUS.

Le *Siècle* a le fâcheux privilége d'aller à gauche, même quand il lui arrive de viser juste. Il peut rencontrer une idée vraie (on n'est pas parfait); mais la note alors détonne, le mot biaise ou chope. C'est le vrai vu à travers le faux, et, pour cette cause, sans application et sans aboutissement possible. Ce journal s'étend sur les institutions de la libre Angleterre, en particulier sur l'acte de *l'Habeas corpus*, qu'il voudrait voir naturaliser dans notre droit public. En France, dit-il, la liberté personnelle n'a aucune sauvegarde; *l'individu ne pèse non plus qu'un fêtu de paille.* A souhait jusque-là. Mais M. Léon Plée

ajoute que, chez nous, tout semble combiné pour donner à la société une prépondérance irrésistible.

Le *Siècle* chope ou en tout cas se permet un trope infiniment risqué en parlant ici de *la société*. La société, c'est nous tous, c'est le pays, c'est tout le monde. Si elle avait la prépondérance que suppose M. Léon Plée, nous serions tous prépondérants ; à tout le moins, chacun de nous jouirait-il de ce mininum, de ce nécessaire du droit et de la dignité humaine qui consiste dans l'inviolabilité de la personne. Ne mettons pas un mot à la place d'un autre, infaillible moyen de brouiller les idées les plus simples. Ce qui est prépondérant chez nous, ce qui est absorbant, ce qui tire à soi toute vitalité et toute initiative, ce dont on rencontre la main partout et la responsabilité nulle part, c'est l'Etat, c'est le pouvoir. Le pouvoir apparemment n'est pas la même chose que la société.

Le *Siècle*, au reste, a ses raisons pour biaiser et préférer le mot louche au mot propre, quand il s'agit de l'effrayante omnipotence de l'Etat et de l'annulation des droits de l'individu. Il ne lui est pas possible d'oublier, bien qu'il se garde d'en convenir, que c'est surtout à la Révolution que nous sommes redevables de ce retournement de l'ordre naturel des choses. La Révolution a centralisé à outrance, aboli la vie politique locale, en abolissant les droits des municipalités et des provinces. Elle a mortellement atteint l'ordre et l'autonomie de la famille en mutilant le droit de tester, en ôtant aux pères jusqu'à la liberté de choisir les précepteurs et les éducateurs de leurs enfants.

C'était subversif, mais c'était logique. La révolution procédait de l'idée gréco-romaine ; dans les démocraties grecques l'Etat était tout, la vie privée était supprimée. L'archonte intervenait dans toutes les affaires domestiques, réglait la dot des filles, disposait de la tutelle des enfants. La révolution nous affubla de ce nom de citoyen, renouvelé des Grecs et qui reparaît toutes les fois que le vent tourne à la démocratie. Le citoyen est le contraire d'un homme libre ; *civis* vient de *civitas*, la cité, l'Etat. Le citoyen n'a humainement et nativement aucun droit ; il n'a que celui que lui confère la cité. Perd-il le droit de cité ? il perd du même coup tous ses droits de propriété et de famille, sa femme est veuve, ses enfants sont émancipés de la puissance paternelle, sa succession est ouverte et dévolue au fisc. La loi romaine est formelle sur ce point. Est-ce la cité elle-même, est-ce l'Etat qui est détruit par la fortune des armes ?

Le citoyen n'a plus de droit et d'inviolabilité ; n'étant plus citoyen, puisque la cité a cessé d'être, il n'est qu'un homme, c'est-à-dire rien, une proie appartenant corps et biens aux vainqueurs. Voilà le droit antique, le droit païen, et voilà purement l'idée révolutionnaire que les

écrivains démocrates n'ont pas le courage de regarder en face ou la franchise d'affirmer sans déguisement. Dans les pays libres, libres de la liberté chrétienne (il n'y en a pas d'autre), nous rencontrons un ordre inverse de l'ordre des cités antiques. Les droits de l'individu et des familles ne procèdent pas de l'Etat; ils viennent de Dieu; c'est Dieu qui les donne en donnant la vie. L'Etat ne donne rien; il reçoit tout, il emprunte tout. Les finances sont les subsides du pays librement votés par les habitants; sa force armée se compose des milices des villes et des bourgs dont le service militaire est accordé à bon escient; la justice est rendue par le jury, c'est-à-dire par le pays.

C'est tout le fond des institutions anglaises, et, dans un pareil milieu, on comprend que le droit soit vivace et qu'il n'y ait pas moyen de jouer avec la liberté et l'inviolabilité des personnes. Quand les familles démocratiques parlent de *l'habeas corpus*, elles devraient un peu considérer l'ensemble à la fois simple et vaste, et si cohérent, si fortement lié des libertés anglaises. Ce serait un texte utile de méditation.

Le *Siècle* préfère invoquer les principes de 89. La liberté individuelle ne figure-t-elle pas en première ligne au nombre des droits de l'homme et du citoyen *garantis* par la Constitution de 1791 ?—*garantis*, le mot est d'une propriété douteuse.

La Constitution du 3 septembre 1791 aurait eu bon besoin elle-même d'être garantie, arcboutée sur quelque chose de plus résistant que des aphorismes et des abstractions. Elle vécut ce que vivent...les Constitutions. Elle fut remplacée par la Constitution de juin 1793, laquelle ne vécut pas du tout et fut supplantée par la Constitution de l'an III, qui disparut à son tour devant la Constitution consulaire de l'an VIII, qui elle-même...etc. Il a été dit un mot excellent sur ces Constitutions d'un jour : *La meilleure ne vaut pas le chiffon de papier sur lequel elle est écrite.*

Cette inconsistance et cette fragilité de l'œuvre de la révolution ne laisse pas d'embarrasser un peu ses plus intrépides glorificateurs. On convient que la Constitution anglaise est plus fortemant construite. Il est du meilleur goût chez nous de célébrer la Constitution de nos voisins, depuis Montesquieu qui la mit à la mode et qui d'ailleurs l'avait comprise tout de travers. Montesquieu avait, il est vrai, pour l'initier à l'esprit et au fonctionnement des Institutions anglaises, lord Chesterfield qui lui fit très hospitalièrement et très magnifiquement les honneurs de l'Angleterre. Avec cela, l'auteur de *l'Esprit des lois* est tombé sur ce chapitre dans de si étranges méprises, que je ne sais pas me défendre de douter un peu qu'il ait été bien loyalement mis au fait par son spirituel *cicérone.*

Ce brillant lord Chesterfield très Anglais, très orgueilleusement

contempteur, au fond de ce qu'il y a toujours eu de chimérique dans l'esprit français, a bien pu se moquer un peu de la France dans la personne de son illustre ami.

Quoi qu'il en soit, l'engouement n'a pas cessé, et la fleur de nos publicistes continue de vanter l'excellence de la Constitution anglaise. —Mon Dieu! il n'y a qu'une difficulté, *c'est que l'Angleterre n'a pas de Constitution, à la manière au moins dont nous entendons la chose.* Il n'y a pas de Constitution anglaise, en ce sens que nos voisins n'ont jamais consigné dans un statut ou dans un bill unique, consigné tout d'une pièce et d'un seul contexte, l'ensemble des maximes et des principes de leur droit public.

L'Angleterre a, pour garder ses libertés, des institutions séculaires et multiples. C'est d'abord la grande charte, qui même ne créa pas un droit nouveau et ne fut qu'une revendication et une confirmation des anciennes franchises saxonnes. Puis, c'est une série de statuts ou actes du Parlement, dont les plus mémorables ont été *la Pétition de droit* sous Charles Ier, qui étendit la garantie de *l'habeas corpus* aux cas où l'ordre d'incarcération était émané du roi lui-même ou de son conseil privé. Après, nous rencontrons l'acte proprement dit de *l'habeas corpus* du règne de Charles II, puis le *bill des droits* sous Guillaume d'Orange. C'est un faisceau de chartes et de statuts que décore la majesté des siècles, et qui font masse et se font mutuellement contrefort. La liberté anglaise n'a jamais fait la sottise, que nous renouvelons à chaque changement de régime, de mettre tous ses œufs dans un même panier, dans une même charte, si l'on veut. Une révolution ou un coup d'Etat ont bientôt fait de déchirer une charte et de casser les œufs. Il vaut mieux, pour un peuple, avoir ses droits consignés dans les archives de l'histoire. On n'escamote pas l'histoire.

Voilà une première différence et assez notable : en Angleterre, la liberté individuelle comme toutes les autres a sa racine dans un droit traditionnel, séculaire, et d'autant plus résistant, car ce droit fait partie des mœurs du pays. Nous, nous avons la Constitution trépassée de 1791. Mais passons sous cette évidente infériorité ; admettons que le principe surnage et qu'il a survécu à la loi constitutionnelle où il était formulé. Voyons en quels termes la Constitution de 1791 affirmait ce droit élémentaire, cet inaliénable droit de la liberté individuelle. Voici le texte : *Nul ne pourra être arrêté ni détenu que dans les cas et les formes déterminés par la loi.* Il faut une infinie bonne volonté pour trouver dans cette maigre formule quelque chose ressemblant à un principe.

N'est-il pas mille fois clair qu'en octroyant majestueusement une liberté individuelle ainsi définie, les législateurs de la Constituante

n'accordaient et n'affirmaient en réalité rien ? Tout dépendait des lois organiques à venir.—Nul ne peut être arrêté ou détenu que dans *les cas déterminés par la loi.*—A quoi cela mène-t-il, si la loi est prodigue d'arrestation et d'incarcération ?—Nul ne peut être arrêté *que dans les formes que la loi détermine.*—A quoi encore cela avance-t-il, si la loi n'organise que des formes insuffisantes pour protéger l'inviolabilité des personnes ? En vérité, nous sommes de vieux enfants, nous sommes des niais incorrigibles de donner éternellement *dans les principes*, de nous payer toujours de cette monnaie creuse. Un principe, un aphorisme philosophique ou social, ce n'est rien ; c'est une abstraction inerte, sans organes pour agir, pour se défendre et se faire respecter.

En Angleterre, on ne se paye pas d'abstractions en matière de liberté individuelle, de même qu'en matière de toute autre liberté. L'acte de *l'habeas corpus* n'est pas une théorie, une doctrine d'école ; c'est une procédure, un mécanisme précis qui a vie, qui fonctionne et ne laisse aucune issue au bon plaisir, aucune marge à l'arbitraire. Tout geôlier ou gardien d'une personne détenue doit, sur la demande de son prisonnier, ou sur la demande de l'avocat ou agent de celui-ci, lui délivrer une copie de l'ordre d'arrestation. La copie indiquant les causes de la détention préventive, doit être délivrée par le gardien dans les six heures, pour tout délai, de la réclamation qui lui en est faite par le détenu ou son procureur.

Moyennant la simple production de cette copie, le *writ d'habeas corpus* peut être demandé, et doit être accordé par la cour du banc de la reine ou par celle des plaids-communs, ou encore, en temps de vacations, par l'un des juges de l'une ou l'autre de ces cours. La copie du mandat d'arrestation pourrait, en fait, être refusée par le gardien du détenu. En pareil cas, il suffit, pour obtenir le writ, d'affirmer, sous serment, le refus de délivrance de la copie. Le writ lui-même *d'habeas corpus* est un ordre écrit, émané de la cour ou d'un des juges, et enjoignant au gardien de représenter la personne de son prisonnier et de déduire les motifs et les circonstarces de l'arrestation dans un rapport rédigé à cette fin, et qui se nomme *return*. Le délai du return et de la représentation à la barre de la personne détenue est fixé par le writ *d'habeas corpus*. Il est réglé sur le pied de la distance à parcourir et du temps strictement nécessaire pour l'aller et le retour.

Les causes et les formes de l'arrestation sont discutées, en audience publique, et la Cour vide l'incident en ordonnant, soit la mise en liberté pure et simple du détenu, soit son élargissement provisoire sous caution, soit sa réintégration en prison si l'arrestation a été régulière et légale.—*L'habeas corpus* ne s'étend pas aux accusations dites de trahison ou de félonie ; mais les individus détenus sous des inculpations de cette nature

peuvent demander d'être jugés au premier terme ou session d'assisses qui s'ouvre après leur arrestation. Si leur affaire ne peut être utilement appelée et jugée à cette session, ils peuvent réclamer leur élargissement provisoire en fournissant caution de se représenter à un terme subséquent d'assises. Quelles que soient la nature et la gravité des inculpations, la procédure anglaise rend ainsi impossible tout emploi abusif de la détention préventive.

N'y aurait-il pas moyen d'acclimater chez nous ces dispositions si efficacement protectrices de la liberté des personnes? Rien assurément ne devrait être plus vivement souhaité; sur ce point d'un si émouvant intérêt, il y a dans notre législation un manque intolérable de garantie; la réforme est urgente. Mais ne nous faisons pas illusion. *L'habeas corpus* serait, hélas! fort dépaysé, il serait inimaginablement dépareillé dans le système de nos institutions judiciaires. L'agencer à nos codes criminels paraît impraticable; nous reviendrons sur ce point.

PH. SERRET.

QUELLES SONT LES CONDITIONS REQUISES POUR QUE LE PAPE SOIT DIT PRONONCER *EX CATHEDRA?*

I. D'abord il est hors de toute controverse que le Pape doit parler comme docteur public et non comme docteur privé: les écrits d'un Pape, par exemple de Benoît XIV, lors même qu'ils tendraient à qualifier des doctrines, à flétrir des erreurs, ne constitueraient point des décisions doctrinales. De plus, le Pontife doit proposer une règle de croyance pour l'Eglise universelle, c'est-à-dire émettre un véritable acte souverain ayant pour but de lier toute la société qu'il est chargé de régir comme premier pasteur et docteur suprême. Voilà ce qui est requis *ex parte personæ.*

Tout le monde reconnaît aussi qu'il doit être question d'une règle de croyance, et non-seulement d'une règle immédiate d'action, c'est-à-dire d'une loi disciplinaire: la direction dans l'ordre de la discipline rentre dans la vertu de prudence, et non précisément dans l'ordre de l'immuable et inflexible vérité; par conséquent, dans ces lois, il n'y a pas lieu rigoureusement à examiner la question de l'infaillibilité. Le terme *infaillibilité* est déterminé par l'usage à ne signifier autre chose,

sinon rectitude doctrinale, stabilité absolue dans l'indivisible vérité. La rectitude des lois disciplinaires consiste dans l'aptitude actuelle des moyens rendus obligatoires en vue de la fin prochaine que poursuit l'Eglise; et il est certain que toute la loi disciplinaire, imposée par le Pape à l'Eglise universelle, sera un moyen apte à concourir en quelque chose à la sanctification des âmes. Et si l'on voulait employer le terme "infaillibilité" pour signifier cette rectitude dans le choix des moyens disciplinaires, il faudrait encore affirmer que le Pape est infaillible dans les lois disciplinaires, comme dans les lois dogmatiques: il est perpétuellement assisté dans l'exercice de ses fonctions de Pasteur universel; et les termes employés par Notre-Seigneur pour garantir cette assistance n'impliquent aucune restriction. Et ainsi les lois disciplinaires ne sauraient être moins sacrées, moins respectables et moins sûres en elles-mêmes que les lois dogmatiques.

Mais enfin il s'agit ici de l'indivisible et immuable vérité à laquelle se rapporte proprement et rigoureusement l'infaillibilité. Et voilà une nouvelle condition qui est requise, *ex parte materiæ*, c'est-à-dire de l'objet à définir: et il s'agit de la vérité surnaturelle ou divinement révélée, dans l'Ecriture ou la Tradition, règle objective et éloignée, par opposition à la règle prochaine et subjective. Cet objet consiste donc en une question de droit, et non en une pure question de fait, c'est-à-dire n'ayant aucune connexion nécessaire avec le droit: tout fait dogmatique rentre en effet dans la matière des définitions doctrinales.

Tout ceci est hors de doute. La controverse sur ce point revient donc à déterminer les conditions particulières *ex parte formæ*, c'est-à-dire les solennités requises dans l'information de la cause et la sentence elle même. Nous avons dit plus haut que la sentence doit formuler un dogme de foi: *Ut res proponatur indubitanter credenda*, selon l'expression de Gauthier. Il suffit d'ajouter ici qu'une sentence *ex cathedrâ*, dans cette acception stricte, c'est-à-dire définissant une vérité comme de foi catholique, ne se présume point; la qualification de la doctrine doit être indiquée d'une manière précise et indubitable, soit directement et immédiatement, en déclarant que telle vérité est définie comme de foi catholique, ou que telle erreur est réprouvée comme hérésie, soit équivalemment, par la qualité des peines contre les coutumaces.

Mais nous devons dire ici que cette condition tirée de la qualité même des vérités imposées à la croyance n'a aucune connexion nécessaire avec le privilège de l'infaillibilité; et ainsi il n'y a aucune raison intrinsèque qui puisse faire révoquer en doute l'infaillibilité d'un formulaire doctrinal comme le *Syllabus*, lors même qu'il ne s'agit point de la note théologique la plus grave, *heræsis*, mais simplement d'une

note subalterne, *error*. Et il est à remarquer que chaque proposition du *Syllabus* est au moins flétrie par cette note, en vertu de son insertion dans le *Syllabus*, sans compter les autres notes théologiques qui pourraient résulter des décisions doctrinales antérieures.

II. *Ex modo procedendi*, les théologiens exigent aussi certaines conditions et voilà le côté le plus grave, celui qui demande un examen plus approfondi: c'est à ce point que ce sont attachés certains théologiens contemporains, avec plus ou moins de rectitude et de précision doctrinale.

Disons d'abord que ces conditions se rapportent soit à la liberté du sujet, qui dans les circonstances où il porte un décret, doit être libre ou soustrait à toute crainte grave, à toute pression ou à toute violence qui pourrait mettre en doute l'origine réelle de l'acte pontifical, soit à certains préliminaires à l'acte, *ex parte præparationis ad actum*, tels que la prière et l'information de la cause.

Tous les théologiens qui s'occupent de cette question considèrent la liberté comme une condition nécessaire à l'exercice du pouvoir doctrinal infaillible; et sur ce point, envisagé d'une manière générale, il n'y a aucune divergence d'opinions; il est donc inutile de s'y arrêter et de produire des autorités. Toutefois, il importe d'introduire ici une distinction nécessaire entre la violence occulte et la violence notoire. Ballerini a soin de l'indiquer, sans en donner toutefois la raison fondamentale, que je ne trouve, d'ailleurs, indiquée dans aucun théologien.

Cette raison ne peut venir simplement de ce que la crainte ou la violence, tendant de leur nature à détruire le volontaire, peuvent extorquer au Pape un acte qui lui répugnerait, et qui par là même, ne procéderait pas réellement de son intelligence et de sa volonté. L'assistance est promise au Pape, non pour lui-même, mais pour l'Eglise; par conséquent, c'est dans cette relation de l'acte à l'Eglise universelle qu'il faut chercher quelle liberté est requise à l'exercice du pouvoir doctrinal.

L'infaillibilité n'est donc pas concédée au Pape pour son avantage propre et personnel, et comme une qualité subjective qui informe ses facultés, c'est-à-dire son intelligence et sa volonté; elle lui est garantie pour le bien de l'Eglise universelle; c'est une condition inséparable de tout décret doctrinal imposé réellement à la croyance de l'Eglise. Chaque fois que l'ordre du Pasteur fait naître pour le troupeau l'obligation stricte et absolue d'obéir, il est impossible que l'ordre soit erroné: *Qui vos audit, me audit... Ecce ego vobiscum sum, etc.* S'il en était autrement, l'erreur devrait retomber sur Jésus-Christ lui-même, qui nous a commandé d'obéir au Pasteur qu'il a constitué: *Pasce agnos, pasce oves.* Ce serait Jésus-Christ lui-même qui nous

conduirait à l'abîme, lui qui a dit: *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.*

Il est donc impossible que le Pape, soumis à une violence occulte et ignorée de l'Eglise, émette sous cette pression un décret dogmatique erroné: *Portæ inferi non prævalebunt;* il est impossible que l'Eglise universelle se trouve liée par une loi promulguant une erreur positive: si le Pape pouvait subir une telle violence occulte, il n'y aurait aucun remède contre l'enseignement donné, et l'erreur serait nécessaire.

Mais s'il était question d'une violence notoire, qui ne fût nullement ignorée du peuple fidèle, nous ne voyons pas d'une manière très évidente que l'infaillibilité ne puisse faire défaut dans ces circonstances: il faudrait admettre ici un miracle extérieur et éclatant, dont la nécessité est loin d'être évidente. Lorsqu'il est notoire que le Pontife suprême subit la violence, il est notoire aussi que les décrets qui lui sont attribués peuvent ne point émaner réellement de lui, et alors la loi reste au moins douteuse; or le principe: *lex dubia non obligat,* est ici rigoureusement applicable; et l'obligation n'étant point certaine, il n'y a aucune nécessité pour l'Eglise de suivre ces voies de l'erreur indiquées au nom du Pape.

Ainsi donc chaque fois qu'il sera certain pour l'Eglise universelle que c'est le Pape lui-même qui prononce une sentence dogmatique, il sera certain que la décision est infaillible; et chaque fois qu'il sera notoire que le Pape est violenté et se trouve entre les mains de ses ennemis ou des hérétiques, il sera par là-même impossible de savoir si un décret n'est point apocryphe, simulé et promulgué au nom du Pontife et sans son aveu: alors aucune obligation réelle et certaine ne viendra lier les consciences. L'Eglise n'est point induite en erreur, et peut légitimement suspendre son assentiment jusqu'à ce qu'elle entende la véritable voix du Pape. Et voilà, ce me semble, la raison fondamentale pour laquelle la liberté est une condition requise à l'exercice du pouvoir doctrinal infaillible, et ensuite pourquoi il ne peut être question que de la violence notoire. Jésus-Christ est toujours présent pour empêcher la déception; et le souverain Dominateur étendra sa main toute-puissante pour briser les obstacles en temps opportun. Le troupeau peut donc et doit toujours suivre en paix et avec sécurité la houlette du Pasteur; jamais à la voix de son chef il ne quittera les vrais pâturages et les voies du salut.

Enfin quelques théologiens anciens ou modernes parlent aussi des conditions requises *ex parte præparationis ad actum.* Et c'est à ce point qu'un certain gallicanisme de date récente s'est attaché pour ébranler la doctrine de l'infaillibilité personnelle du Pape. Mais avant d'envisager la question quant à son côté polémique, hâtons-nous de

dire que ces conditions sont relatives, non à l'infaillibilité, mais simplement à ce qu'on pourrait appeler les devoirs de conscience du Pontife; elles reviennent à déclarer que, dans une affaire si grave, il faut apporter tout le soin, toute la maturité possible, et qu'ainsi fait le Pape qui les négligerait se rendre plus ou moins répréhensible devant Dieu: il remplirait avec légèreté une fonction et un devoir de la plus haute gravité. Mais enfin ce ne sont point, par rapport au privilége de l'infaillibilité, des conditions *sine quibus non;* il s'agit uniquement de règles pratiques aux quelles le Pontife est astreint pour exercer avec le respect convenable ses fonctions de docteur suprême de l'Eglise.

Une loi dogmatique est l'acte le plus grave du pouvoir ecclésiastique: il importe donc de se préparer à cet acte par la prière, et d'implorer le secours et l'assistance divine; il est même convenable que ces supplications soient publiques, afin de reconnaître ostensiblement que Dieu est la source première de toute rectitude dans les voies de la vérité. Mais si la foi pratique commande la prière dans les conjonctures solennelles, la prudence à son tour conseille de consulter, sur le point à définir, les théologiens, les hommes habiles et les Evêques: l'assistance n'est point l'inspiration ou un don surnaturel qui illumine l'intelligence et meut la volonté du Pontife, mais un secours divin qui peut consister dans un ensemble de moyens et de faits naturels, ménagés par la divine Providence, *Ex parte modi procedendi, in ferendâ sententiâ definitivâ,* dit Gauthier * *previo scilicet maturo examine, et, ut plures contendunt, consultis viris rerum ejus modi peritis, praecipue episcopis iisque pro majori vel minori rei difficultate et gravitate pluribus, vel saltem exploratâ Ecclesiæ romanæ doctrinâ ac sententiâ.*

Suarez, en parlant de cette condition, rappelle qu'assurément il importe de traiter les questions de ce genre avec le plus grand soin, mais que tout cela est laissé à la prudence des Pontifes, le droit divin n'ayant rien statué là-dessus. Quelques-uns, ajoute-t-il, ont prétendu que le Pontife pouvait, en agissant avec témérité, errer dans ses déclarations; mais cette assertion est périlleuse, *hoc periculosum est.* L'esprit-Saint, conclut-il, ne peut permettre aucune témérité qui soit de nature à compromettre la doctrine. Bellarmin † avait dit la même chose, et à peu pres dans les mêmes termes: *Non potest fieri ut Pontifex temere definiat; qui enim promisit finem, sine dubio promisit media,* et tous les théologiens les plus graves parlent comme ces grandes lumières de l'Eglise.

Il est donc évident en soi, et établi par l'autorité des docteurs, que

* *In Thes. Zacc.*, p. 222.

† *De Rom. Pont.*, l IV, c. 2.

ces conditions peuvent et doivent être envisagées simplement comme des règles morales qui concernent le Pontife seul, qui peuvent indiquer ses obligations de conscience et ses devoirs devant Dieu, qui peuvent lui rappeler la grandeur de l'acte qu'il accomplit, du ministère dont il est investi, mais ne concernent que lui ; l'Eglise enseignée n'a rien à voir touchant le mode particulier de procéder ; et personne n'est constitué juge de la perfection morale des actes du Pasteur suprême.

III. Ici donc il faudrait conclure, si certaines théories assez étranges ne s'étaient produites sur ce point.

Comme je l'ai rappelé plus haut, quelques théologiens ont exagéré l'importance et la nécessité de cette dernière condition, c'est-à-dire du devoir de consulter, jusqu'à faire dépendre l'infaillibilité elle-même de l'examen de la cause ou de la consultation préalable.

Les uns, subissant une tendance rationaliste, font jaillir la rectitude absolue de la décision *ex cathedrâ*, de la multiplicité et de la variété des éléments qui constituent comme cette chambre consultative : toutes les spécialités de l'ordre théorique et pratique ont dû donner leurs approbations ; or, *peritis in arte credendum est.* Ainsi, il serait déjà humainement et moralement impossible qu'une sentence élaborée avec tant de soin et de maturité, avec le concours de tant d'hommes si divers par leurs tendances naturelles, leurs préjugés nationaux, leurs intérêts si variés et si divergents, pût s'écarter des voies du vrai. Cette sorte de chambre consultative, qui doit réunir les théologiens les plus consommés, les hommes les plus prudents et les plus habiles dans le maniement des affaires, de nombreux Evêques des divers points du monde, ne saurait, disent ces théologiens, arriver à d'autre résultante commune, qu'à l'inflexible et indivisible vérité.

Tout ceci peut avoir la valeur d'un argument *ad hominem* contre certains adversaires de l'infaillibilité ; mais enfin cette théologie n'a aucun rapport avec ce don naturel et divin de l'assistance, qui est promise, non aux consulteurs, quelques nombreux et de quelque qualité qu'ils soient, mais au seul Pontife, comme tel. Si donc ces considérations tendaient à expliquer la cause fondamentale de l'infaillibilité, elles seraient purement et simplement fausses, pernicieuses et opposées à la révélation divine.

Mais une autre explication, qui est précisément une forme particulière du gallicanisme, un gallicanisme mitigé ou plutôt voilé, consiste à faire de cette consultation des Evêques une condition *sine quâ non* de l'infaillibilité. Ainsi le devoir de consulter est strict et absolu ; il est imposé par la volonté divine elle-même ; et les consulteurs obligatoires du Pape sont les Evêques et l'Episcopat tout entier, et non les théologiens romains ou autres. Le Pape doit toujours étendre cette

consultation à un assez grand nombre d'Evêques pour qu'il soit moralement certain que la sentence promulguée exprime la pensée de tout le corps épiscopal.

Il est donc manifeste que, dans cette théorie, l'épiscopat devient la règle nécessaire et le véritable sujet de l'infaillibilité ; le Pape est la chose réglée et l'organe particulier de ce sujet du pouvoir doctrinal infaillible. Aussi quelques théologiens modernes sont-ils allés jusqu'à affirmer que "le Pape ne serait plus infaillible, le jour où il n'y aurait plus d'épiscopat." Ils sont d'avis que l'infaillibilité papale est.... comme la résultante de toutes les forces régulières qui agissent constamment dans la chrétienté." Enfin pour être plus explicites encore sur ce point, ils avancent cette proposition qui est comme le principe d'où les autres sont réduites : "La somme de tous les pouvoirs qui régissent cette société (l'Eglise) appartient au sacerdoce suprême, c'est-à-dire l'épiscopat ayant à sa tête le Pontife romain."

Il résulterait donc de cette doctrine qu'il n'y a qu'un seul organe réel de l'infaillibité, l'épiscopat ayant à sa tête le Pontife romain.

Cette théorie, quant à ses points fondamentaux, c'est-à-dire en tant qu'elle exige examen et consultation comme condition indispensable, est déjà ancienne ; et Bellarmin *, qui la rapporte, la rejette comme impliquant, en réalité, la négation de l'infaillibilité personnelle. Aussi, après avoir, comme nous l'avons indiqué plus haut, résolu la question générale, il conclut contre cette doctrine en disant : *Parum prodesset jure Pontificem esse infaillibilem quando non temerè definit.*

Il me semble donc que cette condition, apposée à l'infaillibilité d'une décision *ex cathedrâ*, tend directement à nier l'*inerrantia* personnelle du Pape, à révoquer en doute que la plénitude du pouvoir juridictionnel soit dans le Pontife romain, et à faire de l'épiscopat, à la vérité non isolé ou séparé, mais uni à son chef, le sujet réel et unique du pouvoir doctrinal suprême et irréfragable ou du *magisterium* infaillible.

En outre, elle me semble reposer sur une confusion d'idées et de principes. Elle a pour point de départ cette assertion vraie : "L'épiscopat, dans son intégrité, ne peut en aucune sorte s'écarter de la vérité, en tant que dépositaire de toute la révélation divine, en tant que tradition vivante et règle subjective et prochaine de la foi." Mais l'erreur vient de ce qu'au lieu de la conclusion légitime ;—donc il est impossible qu'on puisse faire définir une vérité qui soit étrangère au corps épiscopal pris dans son intégrité, et ainsi tout décret dogmatique exprime nécessairement, par sa nature même, la pensée de l'Eglise universelle, la pensée commune de l'épiscopat :—on arrive, au contraire, à cette conséquence

* *De Rom Pont.*, l. iv, c. 2.

étrangère aux prémisses. "Donc le Pape, avant de rendre une décision *ex cathedra*, doit s'enquérir du sentiment personnel de tous les Evêques, ou du moins recueillir assez de suffrages pour que l'Episcopat ait réellement exprimé sa pensée; et ainsi le Vicaire de Jésus-Christ n'est point par lui-même, en tant que Pontife suprême et Pasteur universel, le gardien, le dépositaire et le témoin authentique de la révélation divine; il n'est pas par lui-même et en vertu des pouvoirs personnels qui lui ont été conférés la règle vivante de la foi : il ne peut être dans les choses de la foi que l'*organe* de l'épiscopat et de cette pensée commune préalablement constatée par voie d'information et d'enquête.

Nous réservons pour un dernier article cette question des rapports du Pape à l'épiscopat : ce que nous venons de dire suffit, ce me semble, pour répondre à la question que nous avions à examiner ici.

Revue des Sciences Ecclésiastiques.

L'INFAILLIBILITÉ DU PAPE.

Le prochain Concile œcuménique définira-t-il que l'infaillibilité du Pape est un dogme de foi enseigné dans l'Ecriture Sainte et la tradition ? Les adversaires de cette haute prérogative le redoutent; ils manifestent leurs craintes dans des brochures, des recueils périodiques et des journaux publiés en Angleterre, en Allemagne, en France. On annonce qu'un ouvrage volumineux traitant le même sujet verra le jour à l'ouverture du Concile; les vieilles objections du gallicanisme sont reproduites et elles sont parfois accompagnées d'arguments dont les protestants ont fait usage pour nier la primauté du Saint-Siége.

On rencontre aussi quelques catholiques qui, tout en étant très convaincus que le vicaire de Jésus-Christ est infaillible quand il parle *ex cathedra*, jugent le moment inopportun pour imprimer à cette vérité le sceau d'une définition solennelle. A leur avis, cette définition nuirait aux progrès de la cause catholique; elle ralentirait ou arrêterait même le mouvement religieux qui ramène un grand nombre de protestants dans le sein de l'Eglise; elle serait en outre un obstacle à la réunion tant désirée des Eglises d'Orient, qu'un long schisme retient dans les ténèbres de l'ignorance.

Ces opinions, hâtons-nous de le dire, ne comptent pas de partisans

dans notre pays. Le vœu des catholiques belges sera exaucé, si l'Esprit-Saint inspire aux Pères du Concile la résolution de proclamer que l'infaillibilité du Pape est un dogme de foi. Ce vœu répond à un sentiment qui n'est pas nouveau chez nous, et qui, de tout temps, a été profondément enraciné dans l'esprit de nos ancêtres.

Placée entre la France et l'Allemagne, la Belgique a souvent subi leur influence ; mais elle a la gloire d'avoir toujours résisté avec force au mouvement qui, dans quelques circonstances malheureuses, a fait naître chez ces deux grandes nations un esprit d'hostilité ouverte contre les prérogatives du Saint-Siège.

L'ancienne université de Louvain, qui a eu une grande part dans la formation de notre esprit national, s'est distinguée, en toutes circonstances, par son zèle à défendre la cause des Souverains Pontifes. Dans les universités du moyen âge, symboles vivants de l'union de la raison et de la foi, la faculté de théologie était considérée, selon le langage du temps, comme donnant la forme aux autres facultés ; elle exerçait une grande influence religieuse dans le corps académique et sur l'esprit de la jeunesse universitaire. La faculté de Louvain a été l'un des instruments dont la divine Providence s'est servie pour tenir nos provinces fortement attachées au centre de l'unité chrétienne.

. . . .

. . . .

. . . .

L'université catholique de Louvain, fondée en 1834 par l'épiscopat belge d'accord avec le Saint-Siège, revendique l'attachement aux doctrines romaines comme la portion la plus précieuse de l'héritage qui lui a été laissé par son illustre devancière. Elle a voulu que la première dissertation présentée pour l'obtention du doctorat fût consacrée à la défense des prérogatives du Pontife de Rome, et chaque année plusieurs des thèses défendues à la faculté de théologie ont pour but de prouver l'infaillibilité du Pape.

Nous formons des vœux pour la définition d'une vérité qui fut toujours chère à nos ancêtres, qui est gravée dans le cœur des catholiques belges, et qui nous paraît clairement enseignée dans l'Ecriture sainte et la tradition.

Loin d'admettre la valeur des raisons d'inopportunité qu'on allègue, nous sommes convaincus que la définition de l'infaillibilité du Pape augmenterait le nombre des conversions parmi les protestants, servirait à mieux faire comprendre aux Eglises séparées d'Orient la nécessité de se rattacher au centre de l'unité chrétienne, et qu'elle écarterait des catholiques une pierre de scandale qui, dans certaines circonstances,

pourrait occasionner des chutes mortelles. Disons quelques mots sur chacun de ces trois points.

Parmi les protestants, ceux qui étudient la religion et tiennent à conserver les dogmes chrétiens sont tous frappés du contraste qui existe, d'une part, entre les variations continuelles, les discussions interminables sur les points les plus fondamentaux du christianisme, l'impossibilité reconnue d'arrêter et de maintenir un symbole de foi parmi les sectes issues de la révolte de Luther; et d'autre part, l'immuable unité de l'Eglise catholique qui prêche les mêmes vérités depuis dix-huit siècles et les fait accueillir avec une foi vive par les esprits les plus divers et les plus divisés sur toutes les autres questions, chez tous les peuples et dans tous les âges. Il y a dans ce contraste une preuve évidente en faveur de l'Eglise catholique contre le protestantisme. Mais pour donner à cette preuve toute sa force, il faut montrer que le Sauveur, voulant que sa doctrine, une et immuable, fût prêché à toutes les nations et conservée dans toute son intégrité jusqu'à la fin des temps, a vou'u aussi employer les moyens nécessaires pour atteindre son but. Où trouver ces moyens, sinon dans l'organisation divine de l'Eglise? L'unité de foi, qui existe chez les catholiques et qui est l'object de vives aspirations chez beaucoup de protestants, a été assurée par ces paroles adressées par Jésus-Christ à saint Pierre et dans sa personne à tous ses successeurs: *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.*

L'Eglise ne sera jamais atteinte par les suggestions de l'esprit d'erreur, elle ne variera point dans sa foi; mais elle restera toujours debout, une et immuable, parce que, selon les desseins de son divin fondateur, elle repose sur une base unique, ferme comme le roc et qui communique sa solidité à tout l'édifice.

Saint-Pierre, toujours vivant dans ses successeurs, est divinement constitué le pasteur suprême des fidèles, le centre de l'unité; il faut que tous obéissent à sa voix et que tous soient en communauté de foi avec lui. Ceux qui ne sont pas unis au Saint-Siège sont des pierres détachées de l'édifice, des branches séparées du tronc.

Voilà, personne ne le contestera, un point de la doctrine chrétienne qu'il est de la plus haute importance, pour travailler à la conversion des protestants, d'entourer de tous les genres de preuves puisées dans l'Ecriture sainte, la tradition, l'histoire et l'idée d'un gouvernement parfait approprié à une société qui doit contenir dans son sein les nations de tous les temps. Or, en mettant ces preuves dans tout leur jour, on prouve en même temps, comme nous le démontrerons, si ce n'est déjà évident, que le Pape n'est pas sujet à faillir dans le jugements qu'il

prononce pour maintenir l'unité de foi dans l'Eglise. Si les motifs qui agissent le plus efficacement sur l'esprit des protestants pour les rapprocher de l'Eglise, si les preuves les plus solides en faveur de la doctrine catholique contre le protestantisme établissent l'infaillibilité du Pape, je demande comment la définition de cette vérité pourrait être un obstacle à la conversion de nos frères séparés? Ne servirait-elle pas au contraire à leur montrer la nécessité de l'union avec le Saint Siége, pour obtenir l'unité de foi si ardemment recherchée par un grand nombre d'entre eux?

Il est vrai que l'esprit d'erreur s'est plu à répandre parmi les protestants des préjugés propres à rendre l'autorité du Pape odieuse. Que d'esprits égarés croient qu'en revenant au giron de l'Eglise, ils y trouveraient la servitude, que le mouvement de leur pensée dans l'immense sphère de l'activité intellectuelle serait sans cesse comprimé par le despotisme d'un homme ennemi de tout progrès! On s'appuie sur l'existence de ces préjugés si absurdes pour affirmer, ou au moins insinuer, l'inopportunité de la définition qui est l'objet de nos vœux. Voici le raisonnement que l'on fait: L'autorité du Pape est le grand point qui retarde la réunion des dissidents; convient-il, au moment où le Saint-Père invite à l'union nos frères séparés d'Orient et d'Occident, de grandir encore un obstacle déjà si grand et d'élargir l'abîme qu'on veut combler? Cet argument, si toutefois c'est un argument, suppose que les opinions gallicanes seraient utiles pour ramener les dissidents dans le sein de l'Eglise romaine. Cela est-il vrai? Ce qui est certain, c'est que la déclaration de 1682 excita une grande joie parmi les protestants et fit même croire à Londres que la France était sur le point de se séparer du Saint-Siége.

Il est vrai encore que plusieurs écrivains protestants s'appuient sur le quatrième article de la déclaration pour soutenir que le Pape étant, de l'aveu des catholiques, sujet à se tromper dans les décisions dogmatiques, il doit être permis de se séparer du Saint-Siége. Ils jugent que les opinions gallicanes se rapprochent du protestantisme, et ils y puisent un motif, non pour se rapprocher mais pour se tenir éloignés de l'Eglise romaine. Evidemment, pour influer sur la conversion des protestants, l'essentiel n'est pas de nous rapprocher d'eux, mais de les rapprocher de nous; ce n'est pas de diminuer l'autorité du Pape, mais de détruire les préjugés répandus contre cette autorité. Or, ces préjugés, qui constituent *l'obstacle à vaincre et l'abîme à combler*, ont été grandement fortifiés par la déclaration de 1682.

Au contraire, rien ne serait plus efficace pour les dissiper qu'une définition du Concile œcuménique déclarant que le Pape est infaillible quand il parle *ex cathedrâ*, et définissant en même temps les caractères

qui distinguent les décrets prononcés *ex cathedrâ*. Cette définition ferait mieux comprendre, qu'étant en union de foi avec le Saint-Siége, on possède la certitude de professer la doctrine de Jésus-Christ dans toute son intégrité et toute sa pureté ; qu'on ne s'expose point à errer en suivant les décisions dogmatiques imposées par le Pape à la foi de tous les fidèles, puisque ces décisions portées avec l'assistance du Saint-Esprit sont l'expression infaillible des enseignements du Sauveur. Ainsi professer la foi du Saint-Siége ce n'est pas, comme des protestants le croient par suite d'aveugles préjugés, enchaîner son esprit et régler toutes ses pensées selon la volonté d'un homme sujet à faillir et ennemi du progrès; mais c'est adhérer à la vérité divinement révélée, c'est rendre à Dieu l'hommage qui lui est le plus agréable, la soumission de la plus noble de nos facultés.

L'objection qu'on nous oppose n'est donc pas fondée en ce qui concerne les protestants; mais aurait-elle de la valeur par rapport aux Eglises schismatiques d'Orient? Séparées du centre de l'unité par l'ambition et les intrigues de Photius, ces Eglises, autrefois si florissantes, ont marché d'un pas rapide dans la voie de la décadence; elles ont perdu jusqu'au dernier reflet de leur ancienne splendeur.

Cependant, depuis quelque temps, plusieurs de ces Eglises gémissent en considérant l'état d'abaissement où elles sont réduites; elles tendent à se réunir au Saint-Siége, comprenant qu'il est le tronc dont la sève communique la vie aux diverses branches et rameaux de l'Eglise universelle. Pour seconder ces dispositions favorables, il est nécessaire de démontrer aux Orientaux que les titres de la primauté du Souverain Pontife sont inscrits dans l'Ecriture sainte et les monuments les plus certains de la tradition. Comme ces titres, si on les examine avec soin, démontrent l'infaillibilité du Pape, on doit avouer qu'ici encore l'objection tombe et ne saurait être relevée.

C'est surtout parmi les catholiques que la définition de l'infaillibilité du Pape exercerait son heureuse influence et serait un rempart puissant contre les suggestions de l'esprit d'erreur. L'histoire nous montre qu'au moment où le jansénisme était à son apogée, la quatrième des quatre propositions gallicanes fut un puissant auxiliaire pour la propagation de l'hérésie. Qui oserait dire que ce danger est suffisamment écarté par les circonstances du moment et les prévisions de l'avenir? En toute hypothèse, n'est-il pas à désirer que les catholiques sachent *avec la certitude de la foi* que l'erreur ne saurait se glisser dans les définitions dogmatiques imposées à leur croyance par le souverain guide des consciences, le pasteur suprême des âmes, le docteur universel et le juge des controverses?

Nous nous proposons de montrer par l'Ecriture sainte, les monuments

de la tradition et les raisons théologiques, que l'infaillibilité du Pape est une vérité divinement révélée qui peut être l'objet d'une définition solennelle de l'Eglise.

Revue Catholique de Louvain.

LA CONSTITUTION DE 1852

ET

LE SÉNATUS-CONSULTE.

La Constitution de 1852 a vécu. Elle aura tenu dix-sept ans. C'est la belle durée de ces sortes de chefs-d'œuvre modernes, et beaucoup ont été fabriqués avec plus de conseil qui n'ont pas si longtemps servi. Rendons cet hommage funéraire à la Constitution de 1852 et à son auteur. Depuis 1789, il n'a pas été donné à tous les législateurs, ni à toutes les législatures, de faire une Constitution capable de naviguer dix-sept ans. Et encore pourrait-on soutenir que celle-ci n'est pas en loques et absolument hors d'usage ; qu'elle est entrée correctement dans le bassin de radoub, et qu'elle en va sortir rajeunie et forte et en état de faire encore campagne. Néanmoins, il est vrai que l'avarie est considérable et qu'il a suffi d'un coup de mer assez léger.

Ce qui n'est pas moins vrai, c'est que la mer grossit.

On a lu le projet de sénatus-consulte. Nous donnons aujourd'hui l'exposé des motifs qui en explique le caractère et les avantages. Nous ne prétendrons pas que tout cela soit bien satisfaisant ; mais nous prétendons encore moins juger au pied levé, après une première et rapide lecture, une pièce qui a été délibérée par tant de doctes fort intéressés à l'ouvrage et que l'on peut croire au courant de toutes les difficultés et de toutes les possibilités. En somme, il y a d'énormes changements. Depuis un siècle, les gouvernements et les sociétés, dont ils sont l'expression beaucoup plus que les guides, n'ont pas appris à se bien porter ; ils connaissent l'art de se retourner dans leur lit, et le pratiquent avec dextérité. Quelquefois, cependant, ils font des imprudences.

La Contitution de 1852 était un régime de clôture et de silence. Elle avait proscrit les courants d'air et le bruit. Les raisons ne manquaient pas en faveur de ce régime. Mais l'air s'est corrompu ; mais le silence a engendré l'ennui ; et l'ennui, et le silence, et le mauvais air ont allumé une

fièvre endiablée. On ouvre à présent les fenêtres, peut-être un peu tard ; on les ouvre de façon à ne pouvoir guère les refermer, et quelques vitres seront brisées irrémédiablement ; on organise la conversation de telle sorte qu'elle deviendra aisément bruit, et le bruit vacarme. Reste à savoir si ce grand air et ce grand bruit couperont la fièvre, ou produiront le délire.

N'importe, et malgré toutes les appréhensions, il en faut essayer.

Nous souhaitons de tout notre cœur que l'essai tourne bien. Nous ne dirons pas que nous sommes sans espérance. La France est plus sage qu'elle ne paraît. Nous disons plus sage, nous ne disons pas meilleure. Il serait impossible de nommer dans le monde un meilleur pays, plus patient, plus content, plus résistant au mal, offrant autant de ressources pour le bien, voulant d'un cœur aussi généreux l'ordre véritable, c'est-à-dire, la justice dans la paix. La France, dans son ensemble, n'applaudit pas aux iniquités qui se commettent sur la terre ; elle ne demande pas le renversement du monde et la destruction de la société humaine. La Révolution, dont on l'a entichée, n'est pour elle qu'un nom de justice, et nullement la chose sinistre et sauvage que l'on voit ailleurs. A ce titre, elle en a horreur, et il faut la pousser et la surprendre pour la faire entrer dans les voies véritablement révolutionnaires. Chaque fois qu'elle y a été engagée, elle s'est fait des gouvernements pour en sortir. C'est la mission qu'elle a spécialement donnée aux Napoléons...qui auraient pu la remplir mieux.

Tel fut le mandat de Napoléon Ier, tel celui de Napoléon III : terminer la Révolution ! Ils ont pris, l'un et l'autre, *terminer* dans le sens *d'accomplir*, et ils n'ont ni accompli ni terminé, parce que terminer est incompatible avec accomplir, et accomplir incompatible avec exister.

Ce qui se passe aujourd'hui en est une preuve nouvelle. C'est la pente à accomplir la Révolution qui a provoqué et rendu nécessaire l'espèce d'abdication opérée par le sénatus-consulte. Le message impérial, le discours de M. Rouher, l'exposé des motifs de M. Duvergier colorent très convenablement l'entreprise et la rattachent habilement à divers précédents du règne, en sorte que cela ressemble assez à un *proprio motu*. Mais, au fond, tout se fait parce que la Révolution a regagné du terrain ; et ce terrain le gouvernement le lui a livré par un long écart des instincts, sinon des principes, auxquels il doit son origine. Institué pour terminer la Révolution, il s'est laissé aller,— employons l'expression la plus mitigée et peut-être la plus juste,—il s'est laissé aller à l'accomplir ; et enfin le péril qu'il ne voulait pas voir lui est apparu plus fort que lui. En faisant des concessions, il demande surtout secours à des forces contraires, qu'il n'a pas su employer ni entretenir, et qui, perdant toute espérance en lui, l'abandonnaient.

Est-il encore temps? Ce remède héroïque répondra-t-il à l'attente de Napoléon III? Est-il né des hommes pour faire avec lui et pour lui ce qu'il devait faire lui-même pour tous, parce que, selon le sentiment général, les hommes manquaient et qu'une longue et sage dictature était nécessaire à la France et au monde?

C'est la grosse question qui domine immensément toutes les réformes que l'on va entreprendre, et qui ne peut être résolue aujourd'hui ni demain. Quelle impulsion le gouvernement personnel, conseillé, limité, contenu, nous le voulons bien, mais subsistant, il le faut, saura-t-il donner à la machine nouvelle dont il va essayer? De quel esprit sera-t-il animé? Voudra-t-il accomplir, voudra-t-il terminer? Tout est là, dans le nouvel état comme dans l'ancien.

Les modifications proposées par le sénatus-consulte doivent satisfaire et au delà ceux qui voulaient quelque chose; elles doivent contenter ceux qu voulaient beaucoup; elles laissent du moins l'espérance à ceux qui voulaient tout. Pour nous, sauf ce que la discussion nous pourra montrer plus juste ou plus désirable, nous sommes très disposés à ne pas demander davantage, et notre vœu serait que l'on fît très sincèrement cette expérience, comme le gouvernement paraît, du reste, en avoir l'intention.

Aux approches du coup d'État, situation qui n'est pas sans analogie avec celle où nous nous trouvons présentement, quoiqu'il s'agisse aujourd'hui de défaire ce qui alors fut fait, nous désirions de tout le monde beaucoup de bonne foi, et nous prenions la liberté de conseiller à tout le monde de se donner du temps. Notre solution était de proroger les pouvoirs du président de la République, et non pas de chercher à faire une autre république, ni un autre président, ni un roi, ni un empereur. Bonaparte, disions-nous, est le seul chef possible du parti de l'ordre, et le parti de l'ordre est la seule force sur laquelle Bonaparte puisse compter. S'ils ne s'accordent pas, ils se ruinent réciproquement, et la France tombe dans les aventures révolutionnaires.

L'accord se fit autrement que nous ne le désirions, et il serait long d'en examiner les suites. Aujourd'hui, il est souverainement à désirer que l'accord se refasse. Les besoins sont réciproques, comme alors. Récriminer est fort inutile; se venger serait périlleux. En politique comme en tout le reste, les chrétiens pardonnent; et les gens de bon sens, quand le moment est venu, c'est-à-dire, quand ils sont forts, proclament l'amnistie.

LOUIS VEUILLOT.

LES EMPLOIS DU PAPIER.

Les journaux ont annoncé récemment l'invention d'un papier imperméable pouvant servir à contenir des liquides.

Voici qu'un autre inventeur vient de fabriquer un papier tellement résistant, malgré sa souplesse et sa flexibilité, qu'il est aussi facile à coudre que les étoffes ordinaires de laine et de coton.

Une chemise, un jupon, une robe de ce papier ne coûteront pas plus de soixante centimes (60 cents,) sans compter la façon.

Il y a quelques années, cinq ou six ans à peine, que l'industrie du papier appliquée aux vêtements a pris naissance, et déjà à cette heure elle a résolu le problème de l'habillement à la tête.

On a commencé par les cols, les manchettes et les plastrons de chemises en papier blanc, puis on a mis une impression en couleur sur le papier blanc.

En 1866, l'Amérique fabriquait à la mécanique :

Des chemisettes à plis de diverses dimensions.

Des jupons avec ou sans volants et à volants tuyeuiés.

Des bonnets pour femmes et pour hommes.

En 1867, ce fut le tour des chaussettes de papier.

En 1868, l'Amérique inventait le chapeau de paille en papier.

Et cette année voici qu'on invente un papier qui peut recevoir tous les dessins et tous les coloris possibles que l'on taille à la pièce comme les cotonnades, et que l'on coud sans la moindre cassure, de façon à le convertir en chemises, en robes, en gilets, en pantalons, en paletots, voire même en souliers, que l'on rend imperméables au moyen d'une légère application de caoutchouc.

Le vêtement est complet, il n'y a plus rien à ajouter.

L'inventeur de ce papier indéchirable ajoute qu'on peut en faire des draps de lit, des serviettes, des nappes, des mouchoirs, des rideaux, etc.

Alors c'est tout simplement la ruine des blanchisseuses.

La blanchisseuse est destinée, dans un temps plus ou moins rapproché, à aller rejoindre les coucous et les diligences. Elle sera une superfétation dès qu'il n'y aura plus de linge à laver.

Cela me rappelle une scène assez comique.

C'était lors de l'apparition des cols en papier à Paris. Je n'avais pas cru devoir me dispenser de faire l'essai de cette nouveauté.

Un jour ma blanchisseuse ayant trouvé au fond de l'armoire deux douzaines environ de ces cols de papier, les emporta avec mon linge. La semaine suivante, je la vois arriver toute désolée.

—Ah ! monsieur, il m'est arrivé un bien grand malheur, allez !

—Votre mari est mort ?

—Pas de danger, celui-là ?

—Vos enfants ?

—Ils se portent bien, Dieu merci !

—Votre maison brûlée, peut-être ?

—Si ce n'était que ça ! Elle est assurée, notre maison. . .Mais vos faux-cols ! . .De si beaux faux-cols tout neufs que vous n'aviez mis qu'une fois. . .disparus, perdus, pris, volés, quoi ! Et il y en avait vingt-quatre ! J'a fait ma déclaration au commissaire ; on a fouillé tout le village. . .bernique ! C'est fait pour moi, ces choses-là. Je n'en ai pas dormi depuis trois jours. Ce qu'il y a de plus fort, c'est que c'est moi-même qui les ai mis tremper dans la lessive. Ça vous fait rire ?

—Bast ! lui dis-je après m'être un peu égayé de son gros chagrin, j'en ai encore là quelques-uns ; seulement, rendez-moi le service de me les laver tout de suite. Voici justement de l'eau bouillante.

—Bien volontiers.

Elle se mit aussitôt à l'œuvre.

—Ah ! mon doux Jésus, s'écria-t-elle tout à coup ; les voilà tous qui se mettent en marmelade ! c'est donc pas de toile ?

—Du papier tout simplement.

—Qu'est-ce qu'on va s'imaginer ? C'est égal, j'ai eu une fière suée. Mais va-t-il me trouver bête, le commissaire, quand je vas lui conter cette affaire là.

L'HOMME ET LA MACHINE A VAPEUR.

Vous avez tous vu une machine locomotive.

Vous avez vu ce merveilleux enfant du génie de l'homme, calme d'abord, immobile sur ses pieds de fer, expirant doucement par sa grande trachée cylindrique : c'est à peine si l'on entend un léger frôlement dans ses entrailles d'acier.

Mais tout à coup, par un simple petit mouvement imprimé à une manivelle, il fait appel à l'énergie de ses poumons puissants ; il souffle d'abord avec lenteur, comme sous le coup d'une dyspnée : ses expirations

sont séparées les unes des autres par de longs intervalles ; elles se succèdent, se rapprochent de plus en plus, se précipitent, lançant dans l'air un tourbillon de longue fumée ; le monstre s'ébranle ; il fait mouvoir ses bras, ses articulations ; il joue de tous ses organes, ronflant, soufflant, hennissant, sifflant, bondissant ; suant parfois à grosses gouttes, et dévorant comme un éperdu l'espace.

En vérité, si au lieu de montrer à tout venant ses secrets organiques, ses rouages, ses bielles, ses tiges, ses tuyaux, ses pistons, ses tiroirs, etc., la locomotive avait un tégument externe à forme animale ; si elle représentait, par exemple, un de ces monstres fantastiques vomis par les enfers ; si des naseaux de ce dernier s'échappaient les tourbillons de fumée argentine ; si de sa bouche entr'ouverte et écumante était jetée la voix du sifflet que vous connaissez déjà, tantôt vive, sèche et acérée, tantôt longue, prolongée, tantôt pensive et remplie de tristesse, — ne semble-t-il pas que l'illusion serait complète, et qu'on serait très-disposé à remplacer, par la pensée, dans les flancs du démon, ses rouages d'acier par des organes de chair et d'os.

Ce n'est pas tout.

En regardant bien, et en y réfléchissant on trouve dans le fonctionnement même de nos locomotives, ou de quelque machine à vapeur que ce soit, une relation très-remarquable avec le fonctionnement de nos propres organes.

Lorsque l'illustre James Watt, en imaginant sa première machine à vapeur, reconnut que toute la chaleur et toute la force du mécanisme devaient résider dans la rapide combinaison de l'oxigène de l'air avec le combustible déposé dans le fourneau, il ne pensait guère que, dans le corps vivant, il se fait, quoique plus lentement, une pareille combinaison de l'oxygène de l'air avec la matière combustible des aliments ; il ne savait pas sans doute que cette matière combustible, le carbone, portée dans le sang après la digestion, et chariée dans les poumons, se combine là avec l'oxygène de l'air, et produit ainsi la chaleur et la force de l'état vivant.

Donc, en comparant une locomotive en activité avec le jeu de nos organes, voici à quels rapports curieux on arrive :

1o Si la locomotive a besoin, pour soutenir son action, pour vivre, d'éléments de chauffage, c'est-à-dire, du charbon et du bois, qui ne sont tous deux que des végétaux vieux, secs et combustibles ;

Le corps de l'homme á besoin de soin, pour soutenir son action, de matières végétales et animales fraîches toutes combustibles.

2o Si la locomotive a besoin d'eau ;

Le corps de l'homme a besoin de boissons composées toutes essentiellement d'eau.

3o Si la locomotive a besoin d'air pour obtenir une combinaison rapide

de l'oxygène de l'air atmosphérique avec le combustible placé dans le foyer ;

Le corps de l'homme a besoin aussi d'air dont l'oxygène, en se combinant avec le carbone dont le sang veineux est surchargé, engendre en grande partie la chaleur animale.

4o Si la locomotive possède la chaleur constante de l'eau bouillante, c'est-à-dire, 100 centigrades par une combustion vive et rapide ;

Le corps de l'homme possède une chaleur constante de 36° centigrades par une combustion lente, un véritable feu de charbon.

5o Si la locomotive envoie en dehors de la fumée qui s'échappe par la cheminée, et qui n'est pas autre chose que de l'air chargé d'acide carbonique et de vapeur d'eau ;

Le corps de l'homme envoie au dehors quatorze fois environ par minute, un air impur qui s'échappe par une cheminée d'un autre espèce appelée trachée, et qui n'est, lui aussi, que de l'air chargé d'acide carbonique et de vapeur d'eau.

6o Si la locomotive laisse pour résidu des cendres qui ne sont que cette partie des matières de chauffage non-brûlées ;

Le corps de l'homme laisse pour résidu des matières excrémentelles qui ne sont elles aussi que de la nourriture non brûlée, de véritables cendres.

7o Si la locomotive jouit d'une force motrice, simple mouvement alternatif de va-et-vient, lequel, agissant sur des leviers, des articulations, des bras, des mains, produit un travail à variétés infinies ;

Le corps de l'homme jouit aussi d'une force motrice : simple mouvement alternatif de contractions et de relâchement (va-et-vient) des muscles, lesquels, agissant sur des leviers, des articulations, des bras, des tendons, des cordes, des poulies, produisent un travail à variétés infinies.

8o Si la locomotive manque de charbon, d'eau ou d'air, son mouvement est troublé ou arrêté ;

Si le corps de l'homme manque de nourriture, de boisson ou d'air, son mouvement se trouble, s'arrête. . . .et amène la mort.

9o Si la locomotive éprouve un dommage matériel par quelque violence, le mécanicien est là pour le réparer ;

Si le corps de l'homme se détraque et est frappé par la maladie, le médecin est là pour le réparer.

Mais, malgré ces points de contact extraordinaires qui existent entre le *fonctionnement* d'une machine à vapeur et les *fonctions* de notre corps ; malgré cette ressemblance surprenante qui n'a pas échappé à plusieurs observateurs, qui nous dira la ligne de démarcation immense, infranchissable, qui sépare le monstre de fer de la créature en chair et en os ?

Qui nous dira la différence qu'il y a entre les forces *externes* surajoutées au mécanisme d'acier et ces forces *internes* qui pénètrent de toutes parts l'être humain, qui lui sont inhérentes, et qu'il a reçues en toute propriété dès son état cellulaire ? Partout je vois des hommes d'un talent immense, qui ont voué leur vie entière à la découverte de ce critérium, et je n'en trouve aucun qui puisse me convaincre. . . .Et il y a deux mille ans que cette question est posée. . . .Sommes-nous aujourd'hui plus avancés malgré les merveilles de la chimie, les assurances solides de la physique, les surprises de la micrographie et les fourneaux des laboratoires ? Pour mon compte, je ne demande qu'à être convaincu ; mais je ne le serai que lorsque j'aurai vu un chimiste faire sa petite cuisine chimique, mélanger A avec Z, y ajouter une quintescence quelconque, et me montrer une cellule vivante qui se développera spontanément, croîtra, se contractera, exécutera des mouvements et se propagera. Je ne lui demande pas de faire un homme ; je lui demande de me fabriquer cette cellule.

LA POLITIQUE INTIME.

Nous sommes à Saint-Cloud. La scène représente une grande salle richement ornée ; une table couverte de fleurs, de crystaux, de vaisselle et de surtout d'argent est dressée au milieu. L'Empereur a pris place devant cette table, l'Impératrice lui fait face. A droite et à gauche sont assis des personnages que l'on n'a pas coutume de voir figurer dans les banquets impériaux. Ce sont les députés nouvellement élus, dont le chef de l'État a voulu faire la connaissance ; à ce banquet, il y a eu moins de convives que d'invités. On y voyait bien des hommes d'une certaine opposition, mais les irréconciliables, bien que l'habit brodé ne fut pas obligatoire, avaient refusé d'y venir.

L'Empereur est courtois avec tout le monde ; il a l'air bien gai et ne paraît pas s'apercevoir que la plupart de ces députés ne sont point de ses amis. L'Impératrice est gracieuse et trouve des sourires pour tous les visages. On mange tant bien que mal ; on boit modérément ; on cause bas dans de petits *à parte ;* sur les neuf heures et demie on se lève de table. Les convives passent dans un salon voisin. On voit M. Rouher aller et venir d'un air ennuyé ; il regarde sa montre. Il a pour fonction de présenter à l'Empereur les nouveaux députés. Il s'acquitte de son

mieux de cette besogne de chambellan. La même cérémonie se pratique à l'égard du Prince Impérial, qui n'était point du dîner et qui fait son entrée dans le salon sous l'œil vigilant du général Froissard.

Bientôt les conversations s'établissent; l'Empereur voudrait causer avec tout le monde, il n'y pourrait suffire. Il avise M. Lefebvre-Pontalis:—"Vous êtes un des nouveaux députés, monsieur?—"Oui, Sire, j'ai été nommé comme candidat de l'opposition constitutionnelle. Je représente une circonscription dévouée à l'Empereur, mais également dévouée à la liberté."—"Je reconnais qu'en effet les élections se sont faites dans le sens de la liberté." M. Lefebvre-Pontalis s'incline et ne trouve plus un mot à dire.

A ce moment, M. Clément Duvernois s'avance; l'Empereur fait un demi tour et se trouve en face de M. Dugué de la Fauconnerie:—"Vous avez signé l'interpellation, monsieur? l'Empereur ne riait pas en disant ces mots. M. Dugué embarrassé: "Sire, j'ai vu le nom du duc de X. . . . .et j'ai cru. . . . ."—"Le duc de X. n'est qu'un enfant."—"Alors, Sire, il est bien fâcheux que l'on fasse des députés avec des enfants." On aperçoit M. Duvernois qui oscille du côté de l'Empereur; il va s'incliner, lorsque le chef de l'Etat s'engage dans un groupe au milieu duquel est M. de Kératry. M. de Kératry a tenu à se présenter lui-même au chef de l'Etat.

Sur un divan, au fond du salon, l'Impératrice est assise; M. Dreolle est debout devant elle et paraît suivre une conversation intéressante. M. Rouher se rapproche de l'Empereur; il échange quelques mots avec Sa Majesté; pendant ce temps, quelques députés entourent le général Froissard, d'autres plus hardis adressent la parole au Prince Impérial. Celui-ci prend le parti d'aller s'asseoir près de l'Impératrice; M. Dreolle s'éloigne. M. Clément Duverneis est dans un coin, qui ne quitte pas de l'œil l'Empereur. Lorsqu'il voit que M. Rouher prend congé, il opère une manœuvre habile et finit par se trouver en face de Sa Majesté. Il a l'honneur d'un entretien de quelques minutes. Pendant ce temps, M. Rouher, qui a de nouveau regardé sa montre, se perd dans l'embrasure d'une porte et va rejoindre son coupé.

A onze heures, Leurs Majestés s'étant retirés dans leurs appartements, quelques députés allèrent prendre le train; d'autres, profitant d'une belle soirée, allèrent à Paris par le bois, en fumant des cigares et en causant politique.

Pendant la séance d'hier, on s'entretenait beaucoup de cette soirée, qui a laissé de bonnes impressions. J'ai vu des députés qui sont convaincus que l'Empereur a pris son parti des réformes qu'on lui demande, et qu'il accordera tout ce qu'on *saura* lui demander. Notez e mot que je souligne. J'ai ouï dire que Napoléon III était beaucoup

moins satisfait qu'il n'avait voulu le paraître, et qu'il demandait avec des signes visibles d'impatience :—"Cela va-t-il bientôt finir ?" C'est à M. Rouher qu'il aurait posé cette question hier matin. La soirée de la veille, la contrainte qu'il s'était imposée, lui aurait singulièrement agacé les nerfs. M. Rouher pousse à un appel à la nation. C'est la ressource extrême de ce ministre qui se voit débordé. L'appel à la nation est combattu par les hommes du tiers-parti. Ceux-ci trouvent que la nation s'est suffisamment prononcée.

Il ne faut pas croire que les chefs du centre gauche soient exempts d'embarras. Ils ont bien réuni cent deux signatures à leur interpellation, et ils savent bien qu'ils en auront encore un grand nombre d'autres. Mais ils ne se dissimulent pas qu'ils peuvent fort bien manquer leur but. Il suffit que l'Empereur fasse la sourde oreille ou que M. Rouher trouve encore moyen de se rallier à un semblant de responsabilité ministérielle. Il s'est bien rallié à l'amendement des 45, qu'il avait combattu ! On ne sait pas encore qui portera le premier la parole pour développer l'interpellation. M. Buffet est naturellement désigné. Le texte de l'interpellation ne sera déposé que le jour où la chambre sera constituée.

Or, on ne parait pas se presser de procéder à cette constitution. Dans la séance d'hier, on a vu le président disposé à des atermoiements contre lesquels a protesté M. Ernest Picard. On dit que ces atermoiements sont une tactique de M. Rouher, qui espère ainsi user l'interpellation du tiers-parti avant qu'elle soit portée à la tribune. Le ministre d'État aurait un autre plan : celui de faire entrer le Corps Législatif dans la discussion des élections contestées, de l'absorber dans l'intérêt qu'elles ne peuvent manquer de faire naître, de s'y relever par un suprême effort de son éloquence, et de faire clore ensuite brusquement la session par un décret impérial. De cette manière l'interpellation de la gauche serait confisquée, et le gouvernement arriverait à la session de décembre avec des projets de loi qui réaliseraient à peu près les vœux étouffés du tiers-parti.

Je ne sais rien de plus enchevêtré que les intrigues auxquelles nous assistons. De tous côtés, on marche à tâtons. Je vous ferai observer que, jusqu'à présent, c'est le tiers-parti qui a occupé la scène. La gauche est restée dans la coulisse. Elle se réserve. Si elle faisait un coup d'éclat, comme cela pourrait arriver d'un moment à l'autre, l'aspect de la politique pourrait changer, et M. Rouher reprendre la corde. Il est à souhaiter, dans l'intérêt de la liberté, que les orateurs de la gauche, et particulièrement les irréconciliables, ne sortent point de leur réserve.

L'International.

VELOCIPEDIANA.

Les vélocipèdes sont devenus,—chacun le sait,—une des plus grandes attractions du moment. Rien de curieux comme d'aller voir, le matin, les évolutions des vélocipédistes au manége de l'avenue Bugeaud, dans l'ancien local de la maison Godillot.

L'établissement a huit mille mètres. Le manége est asphalté. Cinq ou six cents personnes, des jeunes, des vieux, des gras et des minces, s'essayent à trouver l'équilibre sur le coursier à deux roues. On ne se lance dans les allées du bois de Boulogne que lorsqu'on a passé par ce gymnase d'entraînement ou par celui de la rue Goujon.

Pour prouver l'immense développement de la vélocipédie nous citerons ce fait : La compagnie parisienne, ancienne maison Michaud, fabrique trois cents vélocipèdes par jour. Trois cents vélocipèdes par vingt-quatre heures, que vont devenir les chevaux ?

Ajoutons que, dans ces derniers mois, cent trois brevets ont été pris en Angleterre pour inventions ou perfectionnements de vélocipèdes. La perfide Albion aura ses chevaux de bois pur sang et les écuries de l'avenir ne seront autre chose que des ateliers de menuiserie. La mode marche.

L'*International* donne la nomenclature des genres et variétés de la grande famille des vélocipèdes qui, pour être d'origine récente, n'en fait pas moins son chemin.

Il a compté : le vélocipède à rails ; le vélocipède à musique, jouant à volonté *God save the Queen*, la marche du *Prophète* ou *Bu qui s'avance ;* le vélocipède à berceuse ; le vélocipédomane inversable, à trois roues, deux devant, une derrière, que l'on travaille des pieds et des mains, ce qui est très hygiénique par les grandes chaleurs ; le vélocipède à quatre roues, avec places ménagées pour une dame, pour sa malle et pour le cocher ; enfin, le plus merveilleux de tous, le vélocipède à une seule roue énorme, et portant cinq hommes, qui, par leurs efforts réunis, le font marcher avec une rapidité vertigineuse.

On construit en ce moment chez un mécanicien de la rue Oberkampf un vélocipède à cinq roues pouvant contenir douze voyageurs, qui fera sans gêne ses quinze kilomètres à l'heure. A vrai dire, ce n'est pas un

vélocipède, c'est une diligence. Le mouvement lui sera communiqué par le poids des voyageurs eux-mêmes.

Autrefois, plus une voiture était chargée, plus la traction en était laborieuse; désormais ce sera tout le contraire qui arrivera; plus le nouveau véhicule contiendra de voyageurs, plus sa vitesse sera grande; voilà le progrès!

Voici maintenant venir un inventeur qui prétend avoir trouvé le secret de faire marcher les vélocipèdes sans le secours des pédales. Ce serait l'électricité qui serait le moteur.

Un autre s'occupe de la fabrication d'une voiture à air comprimé.

Toutes ces inventions ne tendent-elles pas de plus en plus à faire du cheval un objet de luxe? Au lieu de se promener dans une voiture à deux chevaux, on se fera conduire dans une voiture à deux airs comprimés.

La vélocipédomanie n'a pas dit d'ailleurs son dernier mot, et elle nous ménage chaque jour une surprise nouvelle.

Pendant qu'un journal nous annonce l'apparition prochaine du vélocipède à musique, un autre nous parle d'une *fantasia* vélocipédique qui doit avoir lieu prochainement dans le parc du comte M.

Des *gentlemen* montés sur des vélocipèdes feront le maniement du fusil à toute vitesse; il paraît que le tir, à en juger par une sorte de répétition, est d'une justesse merveilleuse.

Si cette expérience réussit, le journal auquel nous empruntons cette nouvelle, propose la création de vélocipédistes pour défendre les voies ferrées.

Disons deux mots avec M. Eugène Paz, de l'hygiène du vélocipède.

On me demande mon avis sur l'hygiène des vélocipèdes. Je me sens assez mal à l'aise pour obtempérer à ce désir, ayant certes à dire beaucoup de bien de ce locomoteur, mais ayant aussi à formuler un assez grand nombre de réserves.

Le mieux, en ce cas, est de débuter par le chapitre des restrictions. Je commencerai donc par la critique, réservant l'apothéose pour la fin.

Le premier des inconvénients que me paraît offrir le bicycle est l'état de perturbation que peut amener ce véhicule employé sur le pavé ou toute autre route rude ou inégale. En effet, la trépidation à laquelle il donne lieu en ce cas, peut produire, après une répétition un peu fréquente, un ébranlement des centres nerveux.

Un autre danger non moins redoutable est celui-ci: l'homme qui monte beaucoup en vélocipède est exposé à certains accidents physiologiques du côté des genoux.

Ceci demande une courte explication: nos articulations fonctionnent au moyen d'une substance qui est à leur jeu ce que la graisse est aux

roues d'une voiture. Or, que certaines de ces articulations fournissent un travail imprévu, exhorbitant, à force de se frotter et de s'user, elles absorberont nécessairement toute la provision de liqueur synoviale dont les a dotées la nature. Les os, n'étant plus suffisamment humectés, deviennent plus friables; de là, propension à la fracture; souvent aussi inflammation articulaire.

Je n'ai rien à dire de la difficulté matérielle qu'on éprouve à garder son centre de gravité sur le bicycle, de la fatigue de toute la région coxale assise sur un espace presque aigu à force d'être étroit, de la communication naturelle de ce malaise à l'épine dorsale, et enfin de la facilité des chutes et des dangers qu'ils peuvent entraîner.

J'ai fini avec le passif du vélocipède; vous le voyez, je ne lui ai pas épargné les dures vérités qu'il me paraît mériter. Il est bien juste que je lui décerne maintenant sa légitime part d'éloges.

Au point de vue hygiénique, il est comme tous les exercices corporels, très salutaire, à la condition d'être une distraction et non un travail, un incident et non une habitude.

Il détermine une transpiration bienfaisante; mais cette transpiration obtenue, il faut éviter avec le plus grand soin les refroidissements brusques et les courants d'air.

Le vélocipède peut convenir aux gens obèses qui veulent s'entraîner, aux personnes sujettes à des oppressions pulmonaires ou aux congestions.

On peut sans crainte le recommander comme un très puissant dérivatif du sang vers les extrémités inférieures, et comme un excellent moyen pour guérir la raideur des articulations des jambes.

Enfin les rhumatisants, les diabétiques et les goutteux peuvent en retirer de grands et incontestables avantages; mais à la condition expresse de changer de linge aussitôt après ce violent exercice.

Tel est, selon moi, le bilan du vélocipède à deux roues.

Nous lisons dans le *Telegraph* de Kiew, qu'un jeune Français nommé de Croix, est arrivé tout récemment de Paris dans cette ville sur son vélocipéde. Il a passé par Vienne, Cracrovie, Lemberg et Gitomir. Partout la foule de curieux étonnés assistait au passage de M. de Croix; mais nulle part l'intrépide voyageur n'a causé plus grande stupéfaction que dans les petites villes et villages russes, où les paysans et les juifs prenaient pour un sorcier ou un démon incarné.

Il a passé la première fois, le 18 mai, sur Krestchatik à Kiew; la foule a couru après lui: les cochers des voitures publiques le poursuivaient, et M. de Croix, satisfait d'avoir attiré l'attention, marchait avec la vitesse d'une locomotive et manœuvrait son véhicule avec une étonnante habileté.

Un jeune suisse, M. de Watteville, vient de faire en cinq jours le

trajet de Francfort à Prague, en vélocipède ; il déclare que le voyage a été des plus agréables et qu'il se trouve moins fatigué que s'il avait fait le tour en chemin de fer. Il a quitté Prague pour se rendre, toujours par le même moyen, à Vienne et de là à Pesth.

A Charlottenbourg, près de Berlin, ces jours-ci, toute une bande de vélocipédistes prenait ses ébats au milieu d'une brillante assistance ; les uns se lançaient de toute la force de leurs jarrets, d'autres faisaient des grâces ; tous étaient contents de l'effet qu'ils produisaient. Subitement s'élance dans une allée un énorme boule-dogue qui, avec des aboiements furibonds, se met à la poursuite des jeunes *vélocemen ;* à sa voix on vit accourir de partout des chiens, grands et petits, caniches et roquets ; bientôt ce fut toute une meute donnant la chasse à nos pauvres jeunes gens qui, au milieu des éclats de rire de la foule impitoyable pour ces sortes de déboires, fuyaient à qui mieux mieux ; c'était un tintamarre effroyable, surtout quand un des animaux avait happé le pan d'un habit et qu'alors une douzaine d'autres chiens cherchaient à le lui arracher.

Le tumulte fut au comble, lorsque quatre gros chiens attachés par couples à deux petites voitures d'un laitier se mirent de la partie ; les boîtes en fer-blanc roulèrent sur le chemin avec fracas et finalement les deux véhicules volèrent en éclats. Cependant les malheureuses victimes parvinrent à s'échapper, sauf deux qui choppèrent contre un pavé et allèrent s'étendre dans un fossé rempli de vase où la meute les suivit en poussant des hurlements de triomphe. A ce moment cependant, les spectateurs qui avaient suivi la chasse en curieux, intervinrent et empêchèrent les deux jeunes gens d'avoir le sort de la corne (dormeur) d'Actéon : ils en ont été quittes pour quelques foulures.

Au nom des principes immortels de 89, le *Figaro* proteste.

Un monsieur pétitionne au Sénat pour qu'on supprime les vélocipèdes.

Mais sacrebleu ! quel drôle de pays que le nôtre où l'on passe sa vie à demander la liberté, et où on ne laisse pas les citoyens jouir en paix de la liberté de se casser le cou.

Si ça leur plaît, à ces gens,—et si ça ne gêne personne . . . .

Henri Monnier prépare une nouvelle édition de *Grandeur et décadence de Joseph Prud'homme.*

Il y introduira cet important changement : au lieu de :

" Le *char* de l'Etat navigue sur un volcan."

On lira désormais : "le *Vélocipède* de l'Etat, etc.

C'est logique !

LA MARSEILLAISE.

Dans les groupes qui se sont formés dans les rues—à quelque époque et sous quelque prétexte que ce soit—il est une mélodie vibrante, guerrière, menaçante...que les gamins de Paris connaissent à peu près par cœur;

Et que Rachel *disait* sur la scène du Théâtre Français, avec un accent et une *maestria* extraordinaires.

C'est une mélodie, écrite sur une mesure de marche.

Elle se nomme *la Marseillaise*. . . .

***

Je ne me base pas toujours, pour bien apprécier la raison des choses, sur des opinions dès longtemps établies.

Je ne suis pas complaisamment, andolemment . . . . . de l'avis de tout le monde.

Je ne trouve pas que la *Marseillaise*, dans l'intention de son auteur, ait été un chant séditieux.

C'est un chant de soldats écrit par un soldat.

Je le crois, et l'histoire à la main, je vais tenter de le prouver . . . .

***

J'ai souvent, étant enfant, entonné la *Marseillaise*, dans un entr'acte de l'Ambigu Comique ou de la Gaîté . . . . sans songer que je faisais entendre un chant guerrier.

Cet âge est sans pitié, a dit le poëte, et il me suffisait que la *Marseillaise* fût défendue dans les endroits publics. . . . pour me mettre absolument en voix. . . .

J'avais chanté la *Parisienne* et le *Chant du départ* comme je devais fredonner plus tard le *Chant des Girondins* et les *Lampions*.

Nous avons, nous gamins de Paris, un génie d'enfer à exécuter l'air du *Mirliton* avec des variations durant toute la période d'une foire de Saint Cloud, ou bien encore les *Pommiers* de *Nanterre* sans respirer, tout le long de la route qui sépare de Paris le bourg qui vit naître Geneviève la Sainte. . . .

Tous ces chants badins ou politiques, narquois ou profonds; *ils chantent et paieront*, eût dit Mazarin en les écoutant.

Mais la *Marseillaise*, c'est bien autre chose ; c'est absolument un chant de soldats, écrit par un soldat....et composé pour faire face vaillamment aux étrangers, assez audacieux pour menacer nos drapeaux.

***

L'auteur de la *Marseillaise*, Joseph Rouget de l'Isle, naquit à Louis Saulnier, le 10 mai 1770.

Il était en 1792, alors que la guerre éclata, officier du génie en garnison à Strasbourg.

Strasbourg, pour défendre le pays menacé, avait organisé un bataillon d'héroïques volontaires....

Or, au moment du départ de ces valeureux jeunes gens, le maître de Strasbourg, M. Dietrich, se souvient que le jeune officier Rouget de l'Isle était à la fois musicien et poëte.

Il lui demanda un chant pour ses héros improvisés.

Rouget se mit à l'ouvrage dans la soirée, il passa la nuit....et à l'aurore le chant était écrit, parole et musique.

Cela ne s'appelait pas la *Marseillaise*, mais bien le *Chant de Guerre de l'armée du Rhin.*

Ce ne fut que plus tard, quand les Marseillais de Barbaroux l'eurent adopté, qu'il prit son titre actuel.

Mais il convient de rappeler quel fut l'esprit de son auteur et quelle a été sa véritable origine....

***

La *Marseillaise* a donc été uniquement, je répète, le chant d'un soldat créé pour des soldats.

Dumersan, dans son annotation de la *Marseillaise*, placée en tête des chansons guerrières de la France a dit :

" Ce chant patriotique et guerrier a retenti dans toute l'Europe.

" On ne saurait se faire aujourd'hui une idée de l'enthousiasme qu'il inspire.

" L'air est devenu une des plus belles marches militaires que l'on connaisse ; il a souvent mené nos soldats à la victoire.

" Malheureusement, on fait des plus belles choses un mauvais emploi."

La *Marseillaise* fut aussi l'accompagnement des actes les plus violents des époques violentes.

***

Ce chercheur intelligent et amoureux de la vraie vérité, M. Poisles-Degranges, a abordé cet épisode de la composition de la *Marseillaise*.

Il raconte qu'étant, après les sollicitations de Dietrich, rentré dans la chambre qu'il occupait à Strasbourg, Rouget de l'Isle prit son violon et improvisa l'air et les paroles.

Quand il publia plus tard ce qui était devenu *l'Hymne des Marseillais*, Rouget de l'Isle raconta lui-même la façon dont il avait doté la France chantante et guerrière de ses couplets entraînant.

" Je fis les paroles et l'air de ce chant à Strasbourg, dans la nuit qui suivit la proclamation de guerre, de la fin d'avil 1792. Intitulé d'abord *Chant de l'armée du Rhin*, il parvint à Marseille par la voie d'un journal constitutionnel rédigé sous les auspices de l'illustre et malheureux Dietrich. Lorsqu'il fit son explosion, quelques mois après, j'étais errant en Alsace sous le poids d'une destitution encourue à Auniogue pour avoir refusé d'adhérer à la catastrophe du 10 août, et poursuivi par la proscription immédiate qui, l'année suivante, dès les commencements de la Terreur, me jeta dans les prisons de Robespierre, d'où je ne sortis qu'après le 9 thermidor.

" R. D. L."

***

Dans la *Marseillaise*, telle qu'on la conserve aujourd'hui, il y a un couplet qui n'est pas de Rouget de l'Isle, mais qui a été ajouté, c'est celui-ci.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus ;
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus ?
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre !

Un jeune homme, rencontrant Rouget de l'Isle dans un salon de Paris, lui dit qu'il n'avait jamais entendu de chant aussi vaillant que l'ancien chant *des soldats du Rhin*.—Quelle stance préférez vous ? lui demanda le poète musicien.

—La dernière, celle qui commence par :

Nous entrerons dans la carrière

Car les vers sont admirables. . . .

—Vous avez raison, répondit modestement Rouget de l'Isle, mais *ils ne sont pas de moi*.

Rouget de l'Isle est mort le 26 juin 1836.

Et, lorsqu'on le déposa dans la terre, c'est M. Poiles-Desgranges qui nous le rappelle, il arriva ceci :

On chanta seulement les litanies religieuses prononcées par le clergé.

Les habitants de Chisi le Roi s'agenouillèrent et chantèrent....*la Marseillaise !*...

***

Voilà l'histoire de cette *Marseillaise*, que les américains demandaient à Mlle Rachel, lors de sa tournée artistique à New-York, Boston et Philadelphie.

Elle a été écrite comme un défi aux ennemis de la France, aux envahisseurs de son territoire.

C'était un pendant à la *chanson de Roland*, qui n'était pas inférieur à ce refrain favori de la chevalerie.

C'était, dit M. Ourbry, un *chant national*, réservé pour faire lever un peuple comme un seul homme, en cas d'agression de l'étranger,—moderne oriflamme qui devrait reposer, en temps de paix, sous un voile dans le sanctuaire.

Le Petit Journal.

ÉCHOS DE LA SEMAINE.

Paris, Juillet 1869.

Sur la foi du calendrier, cet affreux mystificateur qui, esclave d'une vielle routine, nous annonce chaque année la *belle saison*, comme si l'on devait toujours compter sur elle à jour fixe, Paris a déjà depuis quelque temps quitté ses gilets de flanelle, ses caleçons et ses cache-nez, et s'est élancé avec une confiance d'un meilleur sort vers les villes d'eaux, les bains de mer et autres résidences habituelles du citadin en rupture de ban.—Hélas, mal lui en a pris,—à l'heure présente, non-seulement Paris grélotte aux abords des sources en se gardant bien d'y porter la lèvre, et se tient à distance respectueuse de toute immersion et de toute promenade aux cascades, mais il est en train de s'approvisionner pour tout son hiver de bronchites et de rhumatismes.—Ce que le touriste cherche en ce moment avec le plus d'ardeur à Bade, à Spa, à Trouville ou à Nice, c'est une cheminée bien garnie, bien flambante où il puisse réchauffer ses membres engourdis, et de tous côtés la même dépêche court sur les fils électriques: *Envoyer fourrure sans retard; expédier paletot par retour courrier.*—Les employés du télégraphe ne peuvent pas suffire à la demande.

Voilà pour le Parisien absent; mais le Parisien qui, retenu dans l

grande ville par les chaines de sa profession ou les exigences d'une position qui ne permet pas le déplacement, croyez-vous qu'il soit moins à plaindre ?—Tous les plaisirs de l'hiver étant clos, tous les plaisirs d'été étant inabordables, il se trouve comme un corps sans âme, placé entre une saison qui n'existe pas encore,—il n'a plus les bals, les dîners, les concerts, les spectacles, et il est privé en même temps du tour de Marne, de la gibelotte sous la tonnelle, de la rêverie dans les bois suburbains, de la pêche à l'ablette aux abords des égouts, toutes ces joies dont on ne sent bien le prix que lorqu'on en est privé.—Pauvre Parisien !

Il est vrai que, pour le consoler, les astronomes ont résolu de lui exposer la cause de toutes ses privations ; MM. les académiciens se sont mis en quête de raisons pour expliquer cette absence prolongée du soleil,—et voici ce qu'ils ont découvert :

Le roi des astres a été, comme on sait, affligé de tout temps d'une sorte de maladie de peau, qui modifie considérablement son attitude dans le monde :—il a des taches, et il paraît qu'aucun chimiste n'a pu encore découvrir une eau spécifique pour les faire passer.—Le lait antéphélique, qui obtient de si beaux résultats sur le facies de nos vieilles planètes du demi-monde, et la benzine qui, dit-on, remet si bien à neuf les étoffes les plus maculées, n'ont pas leur analogue dans les hautes sphères qu'il habite ;—et ce qu'il y a d'affreux, c'est que la maladie de ce pauvre soleil est soumise à des intermittences et à des recrudescences.—Ainsi, il paraîtrait que ces *taches*, qui, d'ordinaire, n'entament son disque que dans une proportion raisonnable et ne compromettent qu'en partie l'éclat de ses rayons, se multiplient tous les trois ans d'une façon tout à fait alarmante et arrivent à le couvrir comme le ferait un véritable écran.—On lit, en effet, dans un journal italien, qu'*un astronome romain en a compté, le 7 courant, jusqu'à trente-trois principales, disposées en sept ou huit groupes.*

Le malheureux, que vouliez-vous qu'il fît contre trente-trois ?—Qu'il s'éteignît.—C'est ce qu'il a fait, et voilà pourquoi nous sommes livrés en pâture à ces affreux nuages, ces émeutiers de l'azur dont le sergent de ville soleil ne peut plus avoir raison,—et voilà pourquoi nous soufflons dans nos doigts, nous tremblons pour nos orangers et nous faisons emplette de combustibles à la fin de juin.

Mais voici la question qui se complique ; c'est justement au moment où nous éprouvons le besoin de reprendre nos habitudes d'arrière-saison, et notamment de nous chauffer, que la grève des mineurs vient nous inquiéter sur l'avenir de nos calorifères. Plus de mineurs, plus de houille : plus de houille, plus de coke, et M. Prudhomme qui m'affirme que la *France est déboisée,*—comment nous tirer de là ?—" Il est vrai, ajoute-t-il, *que cela décidera peut-être l'Empereur à annexer la Belgique.*

qui, vous ne l'ignorez pas, est un pays des plus riches en houillières;" c'est égal, cette considération ne me rassure pas complètement,—j'aime mieux penser que ce gros différend s'arrangera à l'amiable ;—les malentendus de Saint-Etienne, comme les taches du soleil, finiront par se dissiper,—et tout reprendra son état normal ici et là.

***

Et puis n'avons-nous pas, pour nous soutenir dans nos tristes jours, cette philosophie qui affirme que le mal est toujours doublé d'un certain bien, et qu'une bonne chose se trouve souvent au fond d'une mauvaise ?

"Charles Dickens soutenait un jour cette théorie : "Que quelles que soient les épreuves et les difficultés que l'homme puisse rencontrer sur son chemin ici-bas, elles auraient toutes leur côté consolant si on était assez heureusement doué pour l'apercevoir. Laissez-moi vous raconter une histoire à l'appui de mon argument"—dit l'illustre romancier à son auditoire :—" Deux hommes étaient condamnés à être pendus le même jour et à la même heure pour crime d'assassinat, devant la prison de Newgate, qui est, comme on le sait, la Roquette de Londres.

Les lugubres préparatifs pour la dernière scène du drame viennent d'être terminés ; le moment approche, le bourdon de l'église du Saint-Sépulcre fait entendre les premiers accords du glas funèbre, la procession s'avance jusque sous le plateau fatal; la corde est ajustée autour du cou des deux condamnés ; des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants se tiennent au pied de l'échafaud. En ce moment même, un taureau échappé du marché de Smithfield fait irruption dans la foule et, donnant de la corne de droite et de gauche, sème l'épouvante et la terreur sur son passage. Sur quoi l'un des patients, se tournant vers son malheureux compagnon, lui dit avec une satisfaction marquée :

Dites donc, Bill, nous avons de la chance ! hein ! de ne pas nous trouver dans cette bagarre !"

—Quelle chance, me disait l'autre jour un excentrique, nous n'aurons pas d'été cette année.

—Comment, cela vous réjouit ?

—Parbleu, pas d'été, pas de melons...et *ils me dérangent.*

Au reste, le goût du paradoxe, de l'étrangeté, de l'excessif allant toujours en se développant et certaines des idées et des prédilections modernes continuant à s'épanouir dans l'absurde, il n'est pas absolument impossible qu'avant peu on arrive à nier les influences bienfaisantes du soleil lui-même et à casser aux gages jusqu'au printemps. Que de choses dignes d'être respectées cette recherche enragée de la nouveauté quand même n'a-t-elle pas ébranlées par ses sarcasmes, ou étouffées sous son dédain !—Si nous nous laissions aller à

la tentation, combien il nous serait facile de broder sur ce thème. Nous aimons mieux, pour aujourd'hui, citer un passage d'un article de M. Chadeuil, qui s'y rattache et dans lequel l'écrivain fait charge à fond contre le goût du jour ; c'est à l'occasion de la mort Grisar, un des convaincus de l'art, dont l'indifférence des directeurs théâtre semble avoir abrégé les jours, que le courriériste du *Siècl* écrit ces lignes :

" Aujourd'hui, dit-il, l'artiste s'est effacé devant le praticien. fabrique des partitions à la vapeur, comme des brimborions dans le commerce ou des colifichets dans l'industrie. Le désir de bien vivre a créé le besoin de faire vite. Il ne s'agit plus que d'y avoir la main

Alors sont venus les faiseurs de gaudrioles, les maîtres farceurs, qui se sont mis à nous faire rire. Tout leur était bon : la fable, l'histoire, les mœurs, ils ont tout bouseulé, tout renversé sur leur passage ; ils nous ont mis la tête en bas et le cœur à droite : ils n'ont plus fait que des parodies.

C'était bon une fois, pour s'amuser dans des milieux qui ne sont pas toujours agréables. Mais ce qui devait être l'exception est malheureusement devenu la règle. On a vu ces plaisantins de la dernière heure s'enrichir de leur productions insalubres, et la tentation a été grande de les imiter. Sans y mettre de gêne, on a fait comme eux. Les fariboles sont devenues à la mode et les grosses farces ont fait fureur. Sur beaucoup de théâtres, nous n'avons plus eu que des charges à fond de train contre la délicatesse et le sens commun. Le goût public s'est dépravé, des chanteuses de carrefour se sont fait un trône dans des tabagies, et....je n'ose presque pas le répéter, nous avons vu des souverains étrangers, venus chez nous pour l'Exposition, s'en aller le soir, au débotté, dans des lieux malsains où l'on jouait je ne sais plus quelle pièce, genre Gauthier Garguille ou Galimafré. Etait-ce une leçon qu'ils prétendaient nous donner en affectant cette présence ? Je le crains un peu. "

Parmi les arts qui, selon ceux qui voient tout en noir seraient aujourd'hui *dans le marasme*, il ne faut pas compter l'art de l'escrime. A en juger par le nombre de duels que les journaux ont chaque jour à enrégistrer, il est clair que cette science, qui consiste à tuer son semblable proprement et selon les bonnes règles, est plus que jamais en grande faveur.

Depuis deux ou trois mois à peine, *onze* rencontres, plus ou moins meurtrières, ont déjà été signalées, et il s'en mitonne encore plusieurs autres en ce moment. Nous voilà donc revenus à ce bon temps où Montaigne disait : " Mettez trois français aux déserts de Libye, ils ne seront pas un mois ensemble sans se harceler et s'égratigner. " Serait-il

vrue cet affreux préjugé du duel soit indéracinable ? Ne serait-ce plutôt que nos lois sont mal combinées pour le combattre d'une façe efficace ? Nous serions assez disposé à nous ranger à ce dernier avis il nous semble, en effet, qu'en ce moment on n'éprouve tant le besoin de venger par ses propres mains son honneur outragé, que parce qu'on ne se sent pas suffisamment protégé par la loi contre celui qui y porte atteinte. Qu'un homme, après avoir reçu un soufflet, porte sa plainte aux tribunaux, les tribunaux condamneront presque toujours l'agresseur à une amende ou des dommages-intérêts insignifiants qui semblent dire : Un soufflet ! Qu'est-ce que cela ? 25 fr. ou 50 fr., c'est bien payé. Si les lois étaient plus sévères contre la calomnie, l'injure, l'offense ; si elles couvraient sérieusement les citoyens dans leur honneur ; si elles obligeaient, comme en Angleterre, je crois, l'agresseur opulent à partager sa fortune avec les enfants malheureux de sa victime, on parviendrait évidemment à éteindre chez l'homme insulté cet esprit de vengeance qui le pousse aux dernières extrémités. Il renoncerait plus volontiers à toute réparation personnelle, et étant convaincu que cette réparation sera sérieusement exigée par la justice, déléguée par lui à cet effet, on arriverait ainsi à détruire, au moins en partie, cette funeste habitude, héritage barbare et gothique de l'esprit chevaleresque des siècles passés, qui ne tend à rien moins qu'à dissimuler l'assassinat, et à légitimer ce que condamnent à la fois et la loi et la morale.

THOMAS GRIMM.

L'ÉLECTION DE PIE IX.

Le 17 et le 21 juin ont été deux dates chères aux cœurs catholiques. C'était le double anniversaire de l'élection et du couronnement de Pie IX. Le pape entrait donc dans la vingt-quatrième année de son pontificat. Cette année en verra le plus bel acte : le grand concile du Vatican. Puisse cet auguste et bien-aimé père la passer tranquille et heureuse.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler les circonstances touchantes qui signalèrent l'avénement au trône pontifical de ce pape à qui la divine providence réservait un aussi grand rôle dans l'Eglise.

Déjà trois scrutins avaient eu lieu. Le cardinal Mastaï voyait se concentrer sur lui les voix que perdait le cardinal Lambruschini, et un nombre de plus en plus grand de suffrages éparpillés sur d'autres

cardinaux. Au second tour, il avait gagné quatre voix ; au troisième, Mgr. Mastaï, comme scrutateur, avait lu vingt-sept fois son nom.

On approchait du dénoûment, et l'émotion du conclave était grande. Le soir du même jour, le scrutin fut ouvert à trois heures. Mgr. Mastaï était à son poste ; il était pâle et paraissait préoccupé : le résultat de l épreuve du matin l'effrayait. Il avait passé dans la prière tout le temps écoulé entre les deux scrutins.

La séance s'ouvrit par le chant du *Veni Creator ;* puis on procéda à l'écriture et au dépôt des bulletins dans le calice ; ensuite les votes des malades, recueillis avec les formalités d'usage, y ayant été réunis, un silence solennel se fit, et le dépouillement commença.

Mgr. Mastaï lut son nom sur le premier billet ; il le lut encore sur le second, sur le troisième, et ainsi de suite jusqu'au dix-septième, sans interruption. Sa main tremblait, et quand, sur le dix-huitième que le scrutateur lui présenta, il lut encore son nom, ses yeux se voilèrent. Il supplia l'assemblée de prendre en pitié son trouble et de charger l'un d'eux de continuer le dépouillement. Mgr. Mastaï oubliait qu'un scrutin ainsi interrompu eût annulé l'élection.

Le sacré collége s'en souvint heureusement : " Reposez-vous, prenez votre temps, nous attendrons ", cria-t-on de tous côtés. Les plus jeunes, s'empressant autour de lui, l'engageaient à s'asseoir, à se reposer. Un de ses collègues lui présenta un verre d'eau. Il était assis, et il restait tremblant, silencieux, immobile. Il n'entendait rien et il ne voyait rien, et deux ruisseaux de larmes sillonnaient ses joues.

Cet ébranlement si profond, si vrai, causé par l'effroi de sa propre grandeur, gagna la plupart des cardinaux, auxquels il avait été jusque-là étranger, et les attendrit d'autant plus que, dans ces trésors de modestie et de sensibilité qui se révélaient à eux, ils virent la justification la plus inattendue et la plus touchante de l'acte qu'ils venaient d'accomplir.

Au bout de quelques instants, le cardinal Mastaï se leva et rejoignit le bureau, soutenu par deux de ses collègues. Le dépouillement s'acheva lentement. Au dernier bulletin, il avait lu son nom trente-six fois !

Aussitôt les cardinaux se levèrent ; une seule voix retentit sous les plafonds de la chapelle Pauline. Le sacré collége avait confirmé par acclamation le résultat du scrutin. C'était le 16 juin 1846.

Le lendemain, le cardinal-Riario Sforza annonçait au peuple romain la bonne nouvelle au son du canon du château Saint-Ange et en ces termes : " Je vous annonce une grande joie. Nous avons pour pape l'éminentissime et révérendissime seigneur Jean Mastaï-Ferretti, cardinal-prêtre de la sainte Eglise romaine, qui a pris le nom de Pie IX. "

Un profond silence, racontent les historiens, accueillit ces paroles

Depuis près de vingt ans que le cardinal Mastaï avait transporté hors de Rome le théâtre de sa charité et de ses bonnes œuvres, il était à peu près resté inconnu, à peu près oublié dans le peuple; mais ce que l'on avait entendu à Fossombrone se renouvela tout-à-coup pour lui sur la place du Quirinal. "Ah! il ne m'est pas inconnu à moi, le cardinal Mastaï, commença un homme de la foule; combien de fois il m'a consolé à l'hospice de Tata-Giovanni! Son cœur était celui d'une mère.—Et moi, continuait une pauvre veuve, je venais de perdre mon époux; le bon cardinal paya ses funérailles et me laissa sa bourse pour secours.—C'est avec son argent que j'achetai les premiers outils de mon état, disait un ouvrier, et depuis le pain n'a jamais manqué à ma famille.—Il a sauvé toute notre ville de la vengeance de l'armée autrichienne, ajoutait un habitant de Spolète qui se trouvait dans la foule.—Il n'y a plus de malheureux à Imola, grâce à lui", s'écriait enfin un homme venu de cette ville.

Et les éloges se multipliant comme s'étaient multipliés les bienfaits, le nom de Pie IX fut élevé jusqu'aux nues; Rome se tapissa de guirlandes, s'enflamma de lumières, se remplit de chants et de bénédictions; l'Eglise entière tressaillit d'espérance.

La Semaine.

LE P. HYACINTHE AU CONGRÈS DE LA PAIX.

Le *Journal des Débats*, le *Temps*, l'*Opinion Nationale* et l'*Universel* rendent compte de la séance du congrès de la paix. C'était très beau, disent-ils. La salle pleine, beaucoup de dames, le bureau chargé de fleurs de rhétorique au moment de s'ouvrir! Ils se sont émus, ils ont presque pleuré. Une perle tremble aux cils de M. Molinari, des *Débats*, et M. Sauvestre, de l'*Opinion Nationale*, l'œil flamboyant, les bras étendus, demande à embrasser tout le monde, même ses anciens écoliers devenus Jésuites.

Il y avait quatre personnes au bureau. M. Michel Chevalier, sénateur, de la religion saint-simonienne, présidait, disons mieux, pontifiait. Auprès de lui, M. F. Passy, ministre de la paix perpétuelle, inventeur de la chose, vrai curé de cette paroisse, catholique très modéré, très, très modéré, faisait prêtre assistant. Puis, diacre et sous-diacre, d'un côté M. le pasteur Martin Paschoud, ministre du libre-examen, de ceux

qui nient la divinité de Jésus-Christ, et de l'autre, le R. P. Hyacinthe, fils de Ste. Thérèse (*religioso Teresiano*, dit le journal romain) ministre du Dieu vivant.

Sur l'estrade on voyait diverses personnes renommées et importantes. Il y a comme un accord des journaux pour n'en citer que quelques-uns; mais ils citent les mêmes: le P. Perraud, de l'oratoire, M. l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, et MM. les grands rabbins de Paris et de Génève. Hélas! très vénérable et très vénéré curé de la Madeleine, prêtre plein de cœur, patriarche plein de jeunesse, homme d'esprit plein de simplicité, qu'on est importuné de vous voir dans ce mélange! On sait bien ce qui vous y pousse; mais vous aurez beau faire, vous ne baptiserez point ces rabbins, et vous ne dégonflerez point ces hydropiques.

A sa petite place de sous-diacre, le P. Hyacinthe était cependant le lion et la pièce rare de toute cette pompe *passyfique*. C'est sur lui que se portait tout l'intérêt, et plusieurs n'en pouvaient croire leurs yeux; c'est lui qu'on voulait entendre, et plusieurs n'en voulaient pas croire leurs oreilles. Lorsqu'il eut parlé, beaucoup levèrent le siège, fuyant sans pitié les déroulements fleuris de M. le pasteur Martin Paschoud. On n'avait même que fort peu écouté une lettre du R. P. Gratry, l'un des Quarante, lequel est aussi en communion avec les Passyfiants. Tout pour le P. Hyacinthe! Ainsi le Carmel et la religion catholique ont triomphé hier, entre midi et cinq heures, à Paris, dans un lieu que Ste. Thérèse et St. Jean de la Croix n'auraient pas voulu hanter.

Faisons comme tout le monde, laissons-là M. Michel Chevalier et M. Frédéric Passy, que nous pourrons toujours retrouver, et allons au P. Hyacinthe. Notre collaborateur, M. Aubineau, a rapporté hier la pénible impression qu'il a reçue de son discours, nous n'en dirons pas d'avantage avant de l'avoir sous les yeux; mais les impressions des journaux qui s'en occupent, intéresseront nos lecteurs.

Voici le *Temps*, organe du protestantisme politique et orléaniste, qui a eu sa part dans les élections de Paris, où il est représenté par M. Ferry, l'homme pur de toute alliance avec l'Eglise:

"Le P. Hyacinthe s'est levé ensuite. On ne se transforme pas tout à coup, par cela seul qu'on change de milieu et d'auditoire. Il y a eu dans le discours du célèbre orateur catholique parfois de la causerie et parfois du sermon, toujours beaucoup d'élan, de flamme, le plus généreux amour de l'humanité et le sentiment très vif de la liberté: "Il faut aux "enfants, a-t-il dit, des maîtres et des précepteurs très personnels; mais "de ces maîtres et de ces précepteurs, le temps est passé, nous ne "sommes plus des enfants, nous sommes des hommes." Et plus loin: "L'humanité ne veut plus former un camp, mais un forum et un

" marché, avec un temple au-dessus, où la grande humanité adorera
" son Dieu.

" Le P. Hyacinthe est pour l'action plus que pour le mysticisme :
" L'homme, a-t-il dit, n'est pas sur la terre pour rêver le ciel, mais
" pour le mériter."

" Une condamnation, de la guerre, de par les trois commandements du Décalogue : " Tu ne tueras point, tu ne déroberas point, tu ne convoiteras pas le bien de ton prochain," a fourni à l'orateur de fort beaux mouvements, qui ont excité dans la salle un véritable enthousiasme."

Le *Temps* donne un petit mot au P. Gratry, dont la soutane brodée de laurier toujours vert a été un peu éclipsée par la bure du carmel. Il paraît donc que la lettre du P. Gratry est le développement de cette pensée :

" Deux choses sont sorties de l'urne électorale, paix et liberté : c'est par la paix que la liberté doit être conquise."

Dans son dernier livre, après avoir très bien raisonné contre M. Vacherot et très bien battu son philosophe, le P. Gratry insiste fortement sur les bonnes pensées qui nous viennent des étoiles, habitées selon lui par des peuples très sages et tous membres du congrès de la paix ; car ils ont totalement banni la guerre. Probablement le P. Gratry voyage en ce moment par là, et c'est de là qu'il considère les choses terrestres. Mais entre l'étoile qu'il habite présentement et la réalité des mouvements politiques, il y a des nuages.

Revenons au P. Hyacinthe ; il n'a pas paru nuageux.

Le *Journal des Débats* l'a vu et entendu avec plaisir. Il s'exprime par l'organe de M. G. de Molinari, économiste et grand admirateur de M. Quinet. Nous avons dû, il y a quelque temps, reprendre M. de Molinari, qui citait inexactement certaines paroles de nos Evêques, et qui profitait de ce qu'il leur faisait dire pour les injurier très gravement. Il est plus doux aujourd'hui.

" Le P. Hyacinthe a pris la parole. On connaît l'éloquence nerveuse et colorée de l'éminent prédicateur des conférences de Notre-Dame ; on sait aussi que cette éloquence qui rappelle celle de Lacordaire, le P. Hyacinthe l'a mise souvent au service des idées de liberté et de progrès, et c'est un autre point de ressemblance avec son illustre devancier. La *Ligue de la paix* doit se féliciter d'avoir acquis un tel auxiliaire. Nous ne devons pas oublier de dire non plus que plusieurs autres prêtres catholiques, l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, le Père Perraud, de l'Oratoire, etc., etc., avaient accompagné le Père Hyacinthe, et qu'à côté d'eux siégeaient des pasteurs protestants ainsi que le grand rabbin. Déjà au Congrès de la paix de 1849, on avait vu M. l'abbé

Deguerry tendre la main à M. Athanase Coquerel, à l'inexprimable horreur du journal l'*Univers*. Jeudi, le scandale a été plus complet et plus criant encore, s'il est possible: prêtres catholiques, pasteurs protestants, rabbins israëlites, au lieu de faire assaut d'anathèmes et de malédictions, ont invoqué ensemble le Dieu de tolérance et de paix. L'assemblée, en proie à une indescriptible émotion, applaudissait à ce spectacle si rare, et ses applaudissements ajoutaient à la gravité du scandale.

" Nous ignorons si l'*Univers* s'en consolera; mais cette réunion fraternelle de ministres des trois grandes religions des peuples civilisés, comme les a nommés le P. Hyacinthe, n'est-elle pas une première victoire dont les amis de la paix peuvent à bon droit se réjouir?"

Ecoutons maintenant M. Sauvestre. C'est celui-là qui s'est rendu immortel en appelant *vermine* les Petites Sœurs des pauvres et les Sœurs de la charité, et qui a fait ce livre diffamatoire intitulé *Sur les genoux de l'Eglise.* Comme si l'on s'était trouvé si bien sur ses genoux à lui, lorsqu'il distribuait la pâtée intellectuelle en Bonnétable. Mais M. Sauvestre est transfiguré.

Après avoir dit au pauvre M. Passy qu'on s ennuyait de l'entendre, parce qu'enfin on était venu pour le P. Hyacinthe, il continue:

" Il était quatre heures et demie, lorsque l'orateur aux pieds nus s'est levé. L'assemblée a bien vite oublié sa fatigue. Reprenant à son tour, et comme à plaisir, la description de ces deux grandes forces que la civilisation moderne peut opposer à la guerre comme une double autonomie: le développement de l'industrie et la puissance grandissante de l'opinion, il a trouvé pour les mettre en évidence des images d'une incomparable grandeur.

" Il a déclaré qu'il n'appartenait point à cette secte étroite et exclusive, qui fait profession de mépriser les terrestres intérêts et de compter pour rien les travaux que l'homme accomplit en vue de dompter la matière. L'homme n'a pas été mis sur la terre " pour rêver le Ciel, mais pour le gagner par le travail."

" Et, après avoir décrit en termes magnifiques les merveilles du travail, après avoir montré le monde civilisé, des deux côtés de l'Océan, mis incessamment en communication par la presse, par la télégraphie, et devenu comme un immense forum sous l'œil de l'éternelle justice, l'orateur qui venait de rendre hommage à ces grandes forces modernes, les a déclarées insuffisantes.

"Il faut, a-t-il dit, une force plus forte pour vaincre la guerre, il faut que les nations puissent opposer aux commandements des rois ambitieux la double loi morale d'où est sortie toute la civilisation, et sur laquelle repose le monde moderne; il faut que les peuples puissent

élever au-dessus de toutes ces agitations coupables cette loi que Moïse et les prophètes ont écrites avec les traits de feu du Sinaï, et qui dit : " Tu ne tueras point.—Tu ne déroberas point.—Tu ne convoiteras point le bien de ton voisin."

"Et, auprès de cette loi qui représente la justice, il faut qu'ils puissent dresser la loi nouvelle, complètement différente de la première, et qui dit : " Aimez-vous.—Vous êtes tous frères."

"Réunissant alors comme en un faisseau d'influences pacifiques ce qu'il a appelé "les trois grandes religions de la civilisation," le Judaïsme, le Catholicisme et le Protestantisme, il a convié leurs ministres à unir leurs efforts afin de hâter le règne de la paix sur la terre."

" Ayant ainsi analysé le discours du P. Hyacinthe, où il y a certainement des choses qu'il ne comprend pas, M. Sauvestre exprime ses propres petits sentiments :

" Il nous serait impossible de rendre l'émotion de l'auditoire sous cette parole puissante et convaincue. A chaque protestation au nom de la liberté, au nom de la dignité humaine, l'assemblée éclatait en applaudissements prolongés, en acclamations enthousiastes.

" Ah ! si cette voix éloquente voulait se faire entendre plus souvent ; si le P. Hyacinthe voulait essayer de porter "son évangile de paix" partout où la vérité a besoin d'être entendue ! quelles conquêtes ne ferait-il pas !

" Car la guerre, ce n'est pas seulement à la frontiàre qu'elle est à craindre ; ce n'est pas seulement entre des peuples différents que s'engagent des luttes meurtrières : c'est parmi nous aussi qu'il faut entreprendre l'œuvre de conciliation et d'apaisement.

" Ce n'est pas seulement aux ambitions princières, c'est aussi aux intérêts privés, aux égoïsmes aveugles, qu'il faut prêcher la justice et la fraternité.

" Et, puisque l'éminent orateur a séparé sa cause de celle des violents et des exclusifs, que ne cherche-t-il à rallier les masses à sa doctrine de tolérance et d'amour, à sa religion de liberté et de fraternelle égalité ?

" Ce serait là une tâche patriotique aussi, et digne de celui qui sait si bien parler de la France.

" Ensuite, l'excellent pasteur Martin Paschoud est venu joindre sa parole sympathique à celle des orateurs de la paix. Mais l'heure et la durée excessive de la séance ont fait vider la salle avant la fin.

"Pauvre excellent pasteur Martin Paschoud, trouvé de trop comme le pauvre M. Passy !, Mais si nous en croyons l'*Universel*, M. l'excellent pasteur Martin Paschoud s'est bien vengé :

" M. Martin Paschoud, pasteur protestant, clot la séance par quelques paroles émues, qui sont très favorablement accueillies.

"Il rappelle fort à propos ce qu'il dit au P. Hyacinthe, après l'avoir entendu parler sur la paix dans une réunion pareille, à Lyon.

"—Je ne sais pas si je suis catholique, mais je ne sais pas si vous "n'êtes pas protestant."

"Ce souvenir provoque l'assentiment et le sourire de l'éloquent religieux, et l'auditoire tout entier d'applaudir plus frénétiquement que jamais.

"M. Paschoud termine en prêchant l'union entre les israëlites, les catholiques et les protestants.

"Les quatre orateurs ont été fort éloquents et fort applaudis; mais les honneurs de la journée sont incontestablement pour le P. Hyacinthe, dont la parole vive et chaleureuse a excité dans cette assemblée le plus grand enthousiasme."

Voilà l'effet. Nous n'en voulons rien dire de plus. Il faut donner aux orateurs le temps de la réflexion *après*, lorsqu'il ne l'ont pas assez pris *avant*. Il nous est agréable d'espérer que, rentré dans sa cellule, et pesant les suffrages qui lui viennent et ceux qui s'en vont, le R. P. Hyacinthe trouvera que son triomphe d'hier est un triste et périlleux enfantillage.

Nous n'avons rien à dire de plus, pour notre compte, sur le discours du R. P. Hyacinthe à la réunion de la *Ligue de la paix*, que ce que nous avons dit hier; mais nous avons encore diverses appréciations à reproduire. Il faut montrer aux catholiques quelles approbations obtient l'éloquent religieux et comment elles sont motivées.

Voici l'article du *Journal de Paris;* auteur, M. F. Sarcey:

Reprenons la Ligue de la paix au point où nous l'avons laissée hier.

Enfin, le Père Hyacinthe se leva, et il courut dans toute l'assemblée un frisson de curiosité attentive. Il débuta, comme l'Intimé, par rendre hommage à l'éloquence éclatante de M. Michel Chevalier et de M. Frédéric Passy. Il avoua qu'elle l'eût découragé de prendre la parole à son tour si les glorieux haillons dont il était revêtu ne lui donnaient le droit d'apporter une nouvelle force et une nouvelle lumière. Et quelle est cette force, quelle est cette lumière? Cette lumière et cette force, c'est la lumière et la force de l'Evangile, non pas cet Evangile étroit, exclusif, que chaque secte tire à soi et garde jalousement, mais le vrai, le grand, l'Evangile de Jésus-Christ.

L'orateur prononce tout cet exorde les mains jointes et appuyées sur la table qui est devant lui, dans une pose savante, qui tient tout à la fois du prédicateur chrétien et du causeur laïque. Les glorieux haillons dont il parle le drapent avec beaucoup d'élégance et relèvent singulièrement sa physionomie, qui n'a rien d'ascétique.

Il divise son sermon en trois points, conformément aux conditions de

la chaire catholique. C'est qu'en effet il y a, selon lui, trois moyens par lesquels on peut espérer, sinon de détruire la guerre, de la contenir tout au moins : ce sont d'abord les institutions, puis les intérêts et enfin les barrières de l'Evangile. Chacun de ces trois points se subdivise lui-même en plusieurs autres, ainsi qu'il est d'habitude dans les sermons.

Quelles sont ces institutions ?

La première est une cour internationale et souveraine qui rendrait la justice aux peuples et terminerait tous les différents par une simple décision. L'orateur avoue que ce moyen est peu pratique. Il pourrait ajouter qu'au cas même où cette cour serait constituée, la guerre n'en serait pas pour cela plus supprimée, puisqu'elle ne pourrait imposer que par les armes ses jugements aux nations récalcitrantes. La justice ordinaire à le sabre du gendarme pour raison dernière. Le canon des armées serait *l'ultima ratio* de ce tribunal.

Les autres institutions que l'orateur met en avant sont la diplomatie, l'opinion publique et l'armée. Je ne me charge pas d'expliquer comment l'opinion publique peut être une institution au même titre que la diplomatie et l'armée. Le père Hyacinthe a parlé, et je répète comme lui, sans bien comprendre.

Sur la diplomatie, il a remarqué finement qu'il y avait diplomatie et diplomatie. Il ne s'agit pas ici de diplomatie à la Machiavel, qui cherche par des détours souterrains à tromper les peuples et à abuser les rois. Non la diplomatie du P. Hyacinthe, c'est celle qui plane sur les hauteurs du christianisme et de l'humanité. Ainsi voilà qui est entendu : nous jouirons d'une paix certaine quand nous aurons des diplomates qui planeront sur les hauteurs du christianisme et de l'humanité. Il faudrait, avant de nommer un ambassadeur, que les rois se demandassent : "Plane-t-il ? Est-il homme à planer ?" Vous voyez que rien n'est plus simple.

De la diplomatie, l'orateur a passé à l'opinion publique, qui a-t-il dit après Pascal, est la reine de ce monde. Eh bien ! s'est-il écrié, savez-vous ce qu'elle fait en ce moment, cette opinion publique ? Elle tend à mettre fin partout, et d'une façon absolue, aux gouvernements personnels.—Oh dame ! là, l'orateur avait mis le doigt sur l'épicrate de l'enthousiasme. De longues acclamations s'élèvent de toutes les parties de l'assemblée ; et le Père Hyacinthe, les mains jointes, l'air contrit, semblait dire avec componction : Mon Dieu ! je vous les offre.

La volonté des rois n'est plus à présent. Ce sont les peuples qu'il faut consulter. Et ici l'orateur, par une de ces prosopopées familières à l'éloquence chrétienne, a directement interrogé les peuples : "Etes-vous pour la guerre ou pour la paix ?

"—Entendez-vous, s'est-il écrié, ce long cri qui me répond : La

paix ! la paix ! Il s'élève, ce cri, de la cabane tout aussi bien que du palais ; il vient de l'orient et du couchant... Les peuples qui le poussent voient en imagination cette cité symbolique, qui se compose d'un marché et d'un forum, et par-dessus, ah ! par-dessus, le temple universel, ce temple vers qui sont tournés tous les regards et toutes les aspirations de l'humanité !

Quand le P. Hyacinthe se lance dans un de ces grands développements, il prodigue les gestes et les éclats de voix, en même temps que les métaphores ; puis, tout à coup, sans transition, il tombe brusquement à la causerie familière, et il dit : " Je passe maintenant à l'armée," du ton de M. Jourdain demandant à Nicolle ses pantoufles et son bonnet de nuit,

Je ne voyais pas très nettement, avant que l'orateur en arrivât là de son discours, comment l'armée pouvait être utile au maintien de la paix universelle. Je ne le vois pas encore après qu'il s'est expliqué là-dessus. Il a fait, en revanche, de fort belles phrases sur le soldat, qui est, comme le prêtre, un missionnaire de la civilisation. Si M. Duruy se fût trouvé là, on lui eût fait la politesse de joindre au prêtre et au soldat l'instituteur. Car l'instituteur, lui aussi, est un missionnaire de la civilisation ; et le journaliste, aussi, et le magistrat également ; tous missionnaires !

Mais l'orateur, qui admire tant le soldat, n'en veut qu'un très petit nombre par Etat. Six mille en tout pour la France. Il n'en passera pas un de plus. Pourquoi même six mille ? C'est pour la graine apparemment. Il fait une description très romantique des armées trop considérables : " Je les vois, ces lourds bataillons, qui font trembler la terre et qui creusent sous leurs pieds des gouffres, d'épouvantables gouffres, des gouffres sans fond, dans le sang de tous ces jeunes hommes démoralisés et corrompus." Vous pensez si ces gouffres ont été applaudis !

C'est ici qu'a fini le premier point, qui avait éclairé la question d'une lumière bien vive. L'orateur a passé au second, Il s'agissait, comme on se rappelle, des intérêts. Les intérêts sont de trois sortes : l'agriculture, l'industrie, le commerce. Le père Hyacinthe nous a peint le laboureur appuyé sur sa charrue, le manufacturier allumant les fourneaux de son usine, et s'est répandu, a propos du commerce, en un prodigieux débordement de lyrisme. " Le commerce ouvre ses ailes, s'est-il écrié ; ses voiles se gonflent au souffle des vents ; la séve des mêmes produits et des mêmes idées court à travers le monde, unissant tous les hommes par une chaîne sans fin. Toutes les nations jouissent de ses bienfaits ; car, ainsi que l'a dit saint Paul, elles sont toutes cohéritières de Jésus-Christ : *Jesus Christi cohæredes.*

" Qu'y a-t-il au commencement de tout cela ? la paix. Et à la fin

de tout cela ? la paix. Malheur, trois fois malheur, quand le clairon sonne, quand les bataillons s'ébranlent, quand tous les biens s'abîment dans la fumée et dans le sang !"

Et ici l'orateur, par un mouvement qui a été vraiment heureux, après avoir montré ces fruits de la paix : à l'Orient, l'isthme de Suez percé; à l'Occident, le *Great Eastern* emportant le câble qui doit relier les deux mondes, s'est écrié, se frappant la poitrine : "Et moi, je ne suis pas si bien enfermé dans la solitude du cloître que je me sois désintéressé de toutes ces grandes choses, qui sont l'honneur de notre patrie. C'est ma France qui a fait tout cela ?...." Le sentiment était vrai, le vrai était simple, le geste éloquent, l'accent convaincu : il y a eu de toutes parts une explosion de bravos enthousiastes. C'est, dans tout ce discours, si inégal et fait à bâtons rompus, le seul endroit qui m'ait touché.

Mais institutions et intérêts, a dit l'orateur passant à son dernier point, sont impuissants si la religion ne vient à son tour prêter sa force aux idées de paix. La racine de la guerre est l'orgueil; il faut donc dresser contre ce monstre de l'orgueil deux barrières infranchissables : le Décalogue de Moïse et l'Evangile de Jésus-Christ, la justice et la charité.

"Il y a trois religions (je cite textuellement la phrase) qui ont également droit de se présenter au nom du monde civilisé : la juive, la catholique, et la protestante."

A ce coup inattendu, la salle tout entière frémit ; elle éclate en longs applaudissements qu'elle répète à plusieurs reprises, tandis que deux ou trois jeunes gens, non loin de moi, se démènent avec indignation, et que l'un d'eux crie : Il a blasphémé ! il a blasphémé ! Ce n'est point là le langage d'un moine catholique.

Le prédicateur ne s'est point arrêté en si beau chemin, et, développant une thèse qui doit lui être familière, il a déclaré, qu'il n'y avait qu'une morale, qui était la même dans toutes les religions et qui devait s'appliquer également à tous les hommes. Il a peint d'un côté le pauvre diable qui vole un pain pour ses enfants, et que l'on condamne ; et de l'autre, un roi qui fait tuer cent mille hommes pour le bon plaisir de son ambition personnelle, et que l'on admire. A lui aussi ne doit-on pas lui crier : Caïn, Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?

L'Évangile a dit : *Vous ne convoiterez pas.* Il n'y aura donc plus de guerre quand le règne de l'Evangile se sera établi sur la terre. "Ce temps viendra, s'est écrié l'orateur. Je crois au *millenium* des premiers chrétiens. Je crois qu'avant de nous réunir tous au royaume de Dieu, nous jouirons sur la terre d'un âge où la justice et la charité se partageront le monde, où la lumière de l'Evangile éclairera une humanité

plus chaste, plus douce, plus tendre, plus noble, plus digne de Dieu.

Et le Père Hyacinthe a terminé en chantant une espèce *d'Hosannah* sur ce *millenium* désiré. Mais s'il nous faut l'attendre pour voir la guerre disparaître de ce monde, nous avons du temps devant nous. La ligue internationale de la paix n'est pas près d'avoir fini, et elle tiendra encore plus d'une séance.

Celle-ci n'était pas terminée, mais déjà cinq heures et demie avaient sonné. Je me trouvais suffisamment convaincu que la paix est une bonne chose; j'ai pris mon chapeau, et j'ai suivi la foule qui s'écoulait sans bruit, laissant un des membres du bureau lire une lettre du Père Gratry.

On lit dans le *Gaulois:*

Un fait immense, au point de vue religieux, s'est produit avant-hier à la salle Hirz pendant la séance de la ligue internationale de la Paix.

Le R. P. Hyacinthe, dans une improvisation des plus brillantes, s'est écrié:

"Il y a trois religions qui gouvernent le monde et qui sont égales devant Dieu: la religion juive, la religion catholique et la religion protestante!"

A ces mots un tonnerre d'applaudissements éclata. Cependant un jeune homme se leva en s'écriant: Il a blasphémé! Un moine ne peut pas parler ainsi!

Mais la voix de ce jeune homme fut couverte par de nouveaux applaudissements frénétiques.

Cette parole du père Hyacinthe est un accès d'admirable franchise et d'admirable courage, que M. Veuillot lui fera payer bien cher!

Citons, pour finir, le correspondant parisien du *Phare de la Loire:*

M. Martin Paschoud est inscrit pour parler le dernier: il a très finement et très spirituellement relevé le cléricalisme fort accentué du Père Hyacinthe et du Père Gratry, dont un jeune prêtre venait de lire une lettre.

"Ils ont raison, a-t-il dit d'invoquer l'Evangile, moi aussi je l'invoque; mais quel Evangile? Non pas, je pense, l'Evangile de ceux qui, en dehors de cette enceinte, se scandalisent de voir réunis pour une même œuvre un Carme, des prêtres catholiques, un rabbin et un ministre protestant?

"Cet Evangile n'est certes point l'Evangile de la paix! Le véritable Evangile, c'est l'Evangile du grand rabbin Isidore, dont je viens de serrer la main, c'est l'Evangile du Père Hyacinthe, c'est le mien. Suis-je catholique, par hasard? Je n'en sais rien. Le Père Hyacinthe est-il protestant? peut-être; M. Isidore est-il chrétien? Cela se

pourrait; mais ce qui est sûr, c'est que M. Isidore, le Père Hyacinthe et moi, nous sommes de la même religion !....."

La phrase que rapporte si triomphalement le *Gaulois* et que donne le *Journal de Paris* avec une variante, est celle que nous avons dès le premier jour signalée. Le texte du *Journal de Paris* nous paraît le plus rigoureusement exact.

L'Univers.

ST. PAUL PAR E. RENAN.

L'APOTRE ST. PAUL PAR A. TROGNON.

M. Renan est en baisse au comptoir des frères Lévy et dans l'opinion, ou, pour mieux dire, M. Renan est un homme coulé et fini. Qu'il est loin du succès si retentissant et si lucratif de la *Vie de Jésus !* Les *Apôtres* gardent encore la boutique, et ce n'est pas d'eux qu'on dira : *In omnem terram exivit sonus eorum !* Quant au *Saint Paul*, il n'aura pas davantage la marche triomphale de son héros. C'est la crainte des frères Lévy, qui, dit-on, ne l'ont tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires. "Le Clergé ne coupe plus dans le Renan," disent, en langue de boulevart, les frères Lévy, qui ont boutique ouverte sur le boulevart comme sur la rue Vivienne. Et, en effet, c'est bien le clergé qui a fait le succès d'argent et de bruit de la *Vie de Jésus.*

Si ce livre a eu vraiment douze éditions, on peut bien dire que dix sont entre les mains du clergé ; et c'est grâce au clergé, à ses protestations, habilement transformées en *réclames*, que les deux autres sont allées aux mains profanes. A chaque mandement de nos Evêques, les frères Lévy se frottaient les mains et disaient : "Encore une édition !" —*Tecum sit pecunia !* répondrai-je aux juifs Lévy et à M. Renan, leur complice. A vous l'argent, mais à nous, chrétiens, le véritable profit dans cette affaire ! Pour quelques écus qu'il nous en a coûté, et dont nous avons enflé votre escarcelle, quel gain pour nous dans cette manifestation de la France chrétienne, dans ces actes d'adoration et d'amour chez les croyants, dans ce réveil de foi chez tant d'hommes qui ne se seraient jamais imaginé que Jésus-Christ fût encore si vivant dans leurs âmes !

Si nous avons perdu notre argent, nous n'avons pas perdu un fidèle et nous avons gagné plus d'un incrédule : le bon compte est pour nous !

Mais c'est fini ! Il nous convenait de protester en l'honneur de *Jésus*; il ne nous convient plus de protester pour les *Apôtres* ou pour *Saint Paul*, car les disciples ne sont ni au-dessus ni au rang du maître ; et, d'ailleurs, la protestation en l'honneur du maître couvre, et au-delà, l'honneur des disciples. Nous ne protesterons donc plus. Est-ce de notre part ce qu'on appelle la conjuration du silence ? Non, c'est simplement la conjuration involontaire et instinctive du dédain. Oui, le dédain, voilà désormais tout ce que méritent M. Renan et ses œuvres, également incapables de passionner l'esprit public.

Aussi, quand on m'a demandé d'écrire ici de *Saint Paul*, j'ai hésité ; puis j'ai répondu : Dix articles ou un seul ! Mais dix articles, la chose en vaut-elle la peine ? Un seul donc, pour tenir nos lecteurs au courant, et leur dire uniquement le caractère général de ce livre. Car il échappe à toute discussion sérieuse, ou à toute discussion sur quelque point nouveau. On avait prôné à l'avance une introduction, chef-d'œuvre, disait-on, de cette *critique*, dont M. Renan est le prophète ou le docteur. Eh bien, cette introduction, grosse de quatre-vingt pages, est vide absolument de raisons nouvelles. Des redites et des redites, cent fois réfutées ! On entend bien qu'elle traite des sources de l'ouvrage, à savoir de l'authenticité et de la valeur soit du livre des *Actes*, soit des *Epîtres* de Saint Paul. Du livre des *Actes*, dont il avait été longuement traité dans la préface des *Apôtres*, M. Renan ne dit plus rien, sinon que, "jusque-là si légendaire, il devient tout-à-coup assez solide ;" et même que "les derniers chapitres, composés en partie de la relation d'un témoin oculaire, sont le seul récit complétement historique que nous ayons sur les premiers temps du christianisme (p. IV)." Il y a bien encore du *légendaire* dans ces derniers chapitres, mais on le rejettera, de la même autorité qu'on avait rejeté complétement les premiers !

Quant aux Epîtres de Saint Paul, on les divise en incontestables, en certaines, en probables, en douteuses et en fausses. Pourquoi ? Parce qu'ainsi il a plu à l'exégèse protestante et rationaliste, à laquelle M. Renan n'ajoute rien de son crû. Contradictions apparentes entre certains faits relatés dans certaines Epîtres et les faits bien connus de la vie de Saint Paul, différences prétendues de langue et de doctrine : on a objecté cela cent fois, et cent fois on y a pertinemment répondu ; et parce que M. Renan répète les objections, faut-il répéter les réponses ? Il insiste particulièrement sur les différences de style, et cela pour se donner le plaisir de hérisser pédantesquement ses notes de mots grecs, ou de jeter de la poudre grecque aux yeux des lecteurs d'aujourd'hui, qui, la plupart, ne savent guère plus de grec que l'Henriette de Mollière.

Mais le simple bon sens ne dit-il pas que Saint Paul, dans le cours de ses années, et surtout dans ses passages à travers tant de peuples

aux dialectes différents, a pu modifier sa langue? Et quant à ces mots uniques dont M. Renan se fait autant d'épées de chevet, à ces *apax legomena*,—le pédantisme est contagieux!—qu'il tourne contre nous, n'en rencontre-t-on pas jusque dans les Epîtres qu'il déclare lui-même incontestables et incontestées? Puis, comment oser affirmer quelque chose, quand on n'est sûr de rien, ni de soi-même?

M. Renan n'a-t-il pas tántôt affirmé, tantôt nié la possibilité des miracles, l'authenticité de l'Evangile de saint Jean? Et la venue de saint Pierre à Rome, qu'il a traitée de fable dans tous ses écrits précédents, ne la tient-il pas aujourd'hui "pour probable (P.LXXVI)?" Et les "Frères du Seigneur," qui ne proviennent plus maintenant que "d'un premier mariage de Joseph (P. 285)!" Des conjectures et des hypothèses, de perpétuels *peut-être*, ainsi procède-t-il toujours, et voilà ce qu'il oppose aux affirmations et aux certitudes de dix-huit siècles chrétiens! Le doute, le scepticisme, voilà le dernier résultat de cette *critique*, de cette *science* orgueilleuse, par lesquelles on veut supplanter aujourd'hui la théologie et la religion! En réalité, c'est le renversement de la vraie critique et de la vraie science, dont le but est toujours l'affirmation et la certitude.

Laissons cela; laissons même le côté religieux du sujet, et traitons le livre comme œuvre purement profane. Je le caractérise d'un mot, et je dis qu'il est faux au triple point de vue philosophique, historique et littéraire.

J'appelle faux au point de vue philosophique, le livre qui non-seulement n'explique pas, mais rend absolument inexplicable un fait ou un personnage.

J'appelle faux au point de vue historique, le livre qui, sans raison, de parti pris, écarte, retranche certains éléments essentiels d'une biographie; qui, par un anachronisme trompeur, applique à un âge les jugements d'un autre âge, et transporte violemmment les idées et les mœurs d'un siècle dans un autre siècle.

J'appelle faux au point de vue littéraire, le livre infidèle au précepte éternel:

Des couleurs du sujet je teindrai mon langage;

le livre qui met l'image où il faudrait l'idée, la description et l'idylle où il faudrait le drame et l'action.

Et je soutiens que *Saint Paul* porte à toutes ses pages cette triple marque de fausseté.

II

Ce livre ni ne raconte tout saint Paul, ni ne l'explique. Saint Paul commence sur le chemin de Damas, sous l'action terrassante de Jésus-

Christ, et il finit à Rome, sous le glaive de Néron. Or, le chemin de Damas, la retraite en Arabie, le premier retour à Jérusalem, les premières prédications à Antioche, tout cela faisait partie du livre des *Apôtres*, et on renvoie à un autre volume de cette prétendue histoire des origines du Christianisme, les trois dernières années de la vie de saint Paul et son martyre. Rien à dire de ce qui n'a pas encore été raconté ; mais pour comprendre toute la fausseté du présent volume, il faut se rappeler ce qui a été dit, au livre des *Apôtres*, du chemin de Damas et de l'entrée de Paul sur la scène chrétienne. Ce chemin de Damas, où Paul a été renversé persécuteur et s'est relevé apôtre, est à la fois le fondement et le nœud de son existence ; si bien qu'une fausse explication de ce point de départ faussera tout le reste.

On a fait des livres sous ce titre : *Le Christianisme démontré par la conversion de saint Paul ;* livres aussi solides et inébranlables que toutes les autres assises de la foi chrétienne. Et, en effet, sans un miracle de Jésus ressuscité et vivant, impossible de rendre compte de cette merveilleuse transformation qui a fait de Saul le conquérant et le docteur du monde. Or, un orage ou un coup de soleil, une ophthalmie ou un transport au cerveau, voilà la ridicule et absurde explication substituée par la *science critique* au plus incontestables des miracles !

Halluciné, protestant, fondateur du protestantisme cinq ans après Jésus, telle était déjà le Paul du livre des *Apôtres*, tel est le Paul du livre d'aujourd'hui. "Si Paul eût rencontré Jésus vivant, disait-on en 1866, on peut douter qu'il se fût attaché à lui. Sa doctrine sera sienne, non celle de Jésus. Les révélations dont il est si fier sont le fruit de son cerveau." Et on répète en 1869 : "Il n'a pas vu Jésus, il n'a pas entendu sa parole... Le Christ qui lui fait des révélations personnelles est son propre fantôme ; c'est lui-même qu'il écoute en croyant entendre Jésus."

Produit d'une hallucination, Paul est donc resté halluciné. Toutefois, entre l'hallucination, qui suppose la bonne foi, et la dissimulation ou la jonglerie, M. Renan, dans ce livre comme dans le précédent, comme dans *Jésus* lui-même, hésite et balance. "Il nous est malheureusement interdit de douter, dit-il en gémissant, que Paul et Barnabé eurent plus d'une fois recours aux prestiges (p. 16)." Barnabé lui-même, le *saint* de notre auteur ; à plus forte raison Paul, qu'il ne tient pas pour saint : "Allant à Jérusalem, il feignit, selon une prétention qui lui était habituelle, d'obéir en cela à un ordre du Ciel, et d'avoir eu à ce sujet une révélation (p. 75)." Ainsi, du reste, en était-il de tous les Apôtres : "Ils étaient censés obéir, dans la direction de leurs courses, à des inspirations d'en haut." C'étaient des motifs, ou l'absence des motifs, "qu'ils dissimulaient sous ce langage (p. 127)."

Mais ailleurs M. Renan, la contradiction incarnée, semble admettre la bonne foi de saint Paul. Parlant de saint Luc, dont il nous fait une caricature, de saint Luc pourtant, auteur, suivant lui, des cantiques évangéliques, même du *Magnificat*, y compris le verset prophétique: *Beatam me dicent*... (pp. 132-134); parlant donc de saint Luc, témoin oculaire, il est vrai, mais désireux de trouver partout des miracles, il ajoute: "Quoi de surprenant qu'un disciple de Paul crut que son maître faisait des miracles, quand Paul lui-même déclare en avoir fait (p. 150)?" Et en effet, on dit ailleurs: "Paul croyait sérieusement faire des miracles; il était persuadé de son pouvoir miraculeux (pp. 392, 500)." Fou ou fourbe, c'est toujours le dilemme dans l'étau duquel on écrase toutes ces vaines explications!

Donc, pas de miracles réels, ni dans la conversion de saint Paul, ni dans son œuvre apostolique. La cécité de Barjésu, récit inadmissible comme la conversion du proconsul Sergius Paulus (p. 16)! La guérison miraculeuse du boiteux de Lystres, bruit répandu par les Frères pour séduire la population, qui, en effet, prit Paul et Barnabé pour Jupiter et Mercure (p. 44)!—*Zeus* et *Hermès*, dit M. Renan, qui appellera ailleurs *Naos* les petites images du temple d'Ephèse: voit-on l'effet de ce *Naos?* Le savant homme!—La défense faite aux deux Apôtres par l'esprit de Jésus d'entrer en Bithynie, imagination ou calcul (p. 128)! Le Macédonien disant en rêve à Paul: "Viens à notre aide!" pur rêve (p. 134)! La Pythonisse de Philippes, une jeune fille "probablement ventriloque (p. 150)!" Les phénomènes de thaumaturgie, de *glossolalie* (admirez!), de dons du Saint-Esprit, d'effusions mystiques, d'extases, de visions divines, à Thessalonique, à Corinthe, partout, phénomènes extraordinaires, convenus, immanquables (p. 159, 217)! A Ephèses, phénomènes plus équivoques et plus mesquins, plus désagréables et plus choquants, comme exorcismes, guérisons par les mouchoirs et les chemises de Paul, "tristes ombres dont les délicats détournent les yeux (p. 347)!" A Troas, la résurection d'Eutyque, chose facile, vu que le jeune homme n'était que froissé par sa chute, et c'est bien à tort que "tous, y compris Paul, crurent à un miracle (p. 500)!" Enfin, à Malte, la vipère transformée en couleuvre innocente, illusion des assistants qui crurent Paul mordu à la main; la guérison, par l'imposition des mains, du père de Publius, imagination des disciples de Paul, qui croyaient voir éclore les miracles sous ses pas (p. 556)!

Et pourtant elle tourne! Et pourtant, c'est non malgré, c'est par cela que saint Paul a fait son œuvre, œuvre, elle, au moins miraculeuse! On a beau vouloir l'amoindrir, en parlant de ses Eglises peu solides, et qui, bientôt, le renièrent, en réduisant à un millier le nombre

de ses convertis) pp. 561, 563): qu'importe? Ce millier de fidèles fut la semence d'où sortit l'immense moisson chrétienne. Ce n'est pas moins Paul qui a introduit le christianisme dans le monde païen; il demeure l'apôtre des gentils, titre dont tous les sophismes ne diminueront jamais la gloire et l'importance. Or, à défaut du miracle réel qu'on nie, du miracle fictif qui n'est qu'une injure au bon sens, quelle raison donner de l'œuvre de Paul? "La population d'Antioche, nous dit-on, avait une sorte de penchant vers le monothéisme (p 32)." Oui, Antioche, cette ville si païenne encore du temps de Chrysostome!—"La belle morale de Paul, nous dit-on ailleurs, ravissait les bons Lycaoniens, et leur crédulité les disposait à accueillir avec admiration ce qu'ils prenaient pour des miracles et des dons surnaturels de l Esprit (p. 41)." La belle morale de Paul, morale crucifiante pour la chair, voilà ce qui ravissait encore, sans doute, les voluptueux d'Antioche et de Corinthe!—En Macédoine, "les mystères du Bacchus de Thrace couvraient des idées élevées sur l'immortalité, et rendaient familières à la population des images de la vie future et d'un paradis *idyllique* fort analogues à celles que le christianisme devait répandre. Le polythéisme y renfermait des germes de monothéisme. Un certain goût de simplicité *enfantine* préparait les voies à l'Evangile (p. 142)." L'Evangile si viril de Paul, préparé par une simplicité *enfantine!* De l'*idyllique*,—cet homme en voit et en met partout,—dans le paradis de Paul: *Oculus non vidit... Videbimus eum sicuti est!* Toutes les explications de M. Renan sont de cette force!

U. Maynard.

(*A continuer.*)

SÉANCE D'HYGIÈNE AU COLLÉGE STE. MARIE.

Discours du Dr. Leman.

M. le Président, Messieurs,

Depuis 1866 il s'est fait un remarquable mouvement dans notre ville. Grâce à la généreuse initiative d'un citoyen distingué, le Dr. Carpenter, le bulletin de notre mortalité a été dépouillé. Les naissances et les décès de notre ville ont été dressés dans un tableau numérique et raisonné; et cette investigation nous a révélé un état de choses déplorable. Je vais aujourd'hui disserter avec vous sur cette question grave et importante de la mortalité de Montréal, mais en raison du chiffre

élevé qu'offre surtout la mortalité des enfants ; je m'en tiendrai particulièrement à ce dernier sujet.

L'attention du public est aujourd'hui fixée sur ce grave problème. Le mal sévit avec une rigueur et une opiniâtreté lamentables. Il s'agit de l'examiner, de l'analyser, d'en reconnaître les causes, d'indiquer quelques uns des remèdes ; et nous aurons rempli une partie de la tâche qu'il incombe à tout médecin d'accomplir. En 1867, le chiffre de notre population a été établi à peu près à 116,000 âmes. Les naissances ont été de 5,598, les décès de 4,247 ; ce qui équivaut à une mortalité de 37 par mille habitants, et de 76 par 100 naissances.

En 1868, notre population était de 122,000 âmes. Les naissances ont été de 5,060, décès de 4.567 ; ce qui fait une mortalité de 37 par mille habitants, et de 90 par 100 naissances. En moyenne, nous pouvons calculer une mortalité de 35 par mille habitants, et de 75 par 100 naissances.

C'est là une mortalité considérable. Ce tableau révèle que nous sommes presque décimés; et cependant durant ces dernières années nous n'avons été éprouvés par aucun fléau. Nous n'avons eu ni disette, ni épidémie. Le choléra en 1866 nous a épargnés après avoir sévi dans presque tous les pays de l'Europe, et après avoir fait de nombreuses victimes dans les grandes villes des Etats-Unis.

Le dernier rapport du Dr. Larocque, sur les décès du mois d'août, constate une mortalité totale de 438 ; sur ce nombre il faut compter 333 enfants. En portant le chiffre de notre population à 123,000, il nous revient pour le mois d'août une mortalité de 43 par mille habitants. Notre mortalité moyenne a été fixée par le Dr. Carpenter à 35 par mille, et je suis convaincu que ces chiffres sont aussi véridiques qu'un statisticien peut les fournir. Ils sont à mon avis loin d'être exagérés. Cette moyenne mise en regard de la statistique des autres pays, nous convaincra davantage du chiffre élevé de nos décès.

La mortalité totale de l'Angleterre est de 22 par mille, celle de Londres de 24, de Bristol et de Birmingham de 27. Notre mortalité est encore plus élevée que celle des deux villes les plus insalubres d'Angleterre, Liverpool et Manchester. La mortalité de Liverpool est de 33 par mille, et celle de Manchester de 31 par mille. D'après la statistique, il n'y a que Moscou, St. Petersbourg et Vienne qui aient un chiffre de mortalité plus considérable que le nôtre. A Vienne les décès sont de 49 par mille, St. Petersbourg 41, et Moscou 38. La mortalité de Paris avec ses deux millions d'habitants, ses nombreux hospices et ses enfants trouvés est de 28 par mille.

Je cite ces chiffres afin de dissiper les illusions, que nous croyons habiter la ville la plus salubre du monde, quand notre statistique dé-

montre une mortalité beaucoup trop élevée. Je sais que notre chiffre de décès est pour un grand nombre un objet de scandale. Plusieurs refusent d'y croire et disent que le Dr. Carpenter exagère les faits. Ils ne peuvent se persuader que Montréal, avec ses rues spacieuses et son site magnifique, doive fournir une mortalité plus considérable que Londres, Manchester et Liverpool avec leurs nombreuses usines, leurs vieilles rues étroites et malsaines et leur population compacte.

A côté des incrédules, viennent les optimistes. D'après ces derniers, tout est pour le mieux à Montréal. Notre mortalité de 35 par mille s'explique naturellement. Le nombre des naissances étant deux fois plus élevé ici que dans les différentes villes des Etats-Unis et d'Angleterre, il doit nécessairement mourir deux fois plus d'enfants. Quelques journaux de Montréal ont publié des articles en ce sens; mais ces articles m'ont paru tellement diffus, que je ne les puis accepter comme base de la véracité d'une pareille assertion. Tout en admettant ce que cet argument renferme de plausible, je ne le crois pas suffisant pour expliquer une mortalité 10 fois plus considérables qu'à Londres et 15 fois plus forte que dans les grandes villes des Etats-Unis. Surtout je ne saurais admettre que les naissances soient doubles ici de ce qu'elles sont dans les autres pays. Qu'il meure ici beaucoup d'enfants, personne ne le conteste, au contraire c'est cette mortalité excessive que l'on voudrait diminuer. Il est admis depuis longtemps que ce sont les décès prématurés d'un si grand nombre d'enfants qui élèvent si démesurément le bulletin de nos décès. Le Dr. Carpenter n'a jamais nié ces faits, il les a au contraire proclamés à maintes reprises. Ses efforts et ses travaux ont constamment tendu à nous révéler le mal au moyen de la statistique, et à en signaler les principales causes.

Mais au lieu d'attribuer la grande mortalité des enfants au chiffre élevé des naissances, il a plutôt reconnu comme causes l'insalubrité des habitations, l'air confiné, une alimentation impropre, le manque de soins convenables; enfin tout ce qui dépend d'une hygiène méconnue, et les causes qu'il a énumérées semblent avoir été signalées dans d'autres pays.

En 1866, le gouvernement français, justement alarmé des plaintes nombreuses qui se faisaient entendre sur la mortalité des enfants et l'industrie nourricière, fit instituer une vaste enquête au sein de l'Académie de Médecine. Là, des hommes autorisés et éloquents, pénétrés de l'étendue de leurs devoirs et de la gravité de leur mission, abordèrent pendant plus de six mois le grave problême soumis à leurs délibérations. Dans ce mémorable débat, il fut constaté que les grandes causes de la mortalité des enfants en France, sont surtout les abus de l'industrie nourricière, l'allaitement insuffisant ou défectueux, les

attentats à la santé et à la vie des enfants par des mères criminelles ou des nourrices perverses, les mauvaises conditions hygièniques de tout genre, les transports à la mairie, l'installation malsaine des crèches ou des asiles. Si des plaintes variées se sont élevées en France contre l'industrie nourricière, que doit-on penser de la nôtre qui n'a aucune organisation quelconque et qui est laissée entièrement au libre commerce de chacun. En France, la loi exige qu'une nourrice soit convenablement rétribuée, qu'elle n'ait pas plus d'un nourrisson à la fois, qu'un médécin inspecteur déclare après examen, que la nourrice choisie est en état de fournir un lait abondant et convenable. Si l'enfant confié à une nourrice dépérit par manque de soins, ou à raison d'une nourriture défectueuse, il lui est enlevé pour être remis à une autre. Des prix d'encouragement sont annuellement décernés aux mères et aux nourrices qui forment les plus beaux nourrissons. Malgré ces restrictions et la vigilance exercée par des bureaux particuliers sur l'industrie nourricière, de graves abus s'y sont introduits. La mortalité considérable des enfants a fait ouvrir les yeux, et un cri de réprobation s'est élevé par toute la France. La presse, toujours vigilante à signaler les abus et à flétrir les actions honteuses s'est emparée de la question pour la traiter au point de vue économique et national.

Elle a démontré combien cette question intéressait au plus haut point l'avenir de la France; car il ne faut pas l'oublier, la première richesse d'une nation est sa population. Plus la population d'un pays s'amoindrit, par l'émigration ou les mortalités de toutes sortes, plus ce peuple perd de son prestige et de sa grandeur. Un des plus remarquables discours prononcés à l'Académie de Médecine sur la mortalité des nouveaux-nés, est sans contredit celui de M. Husson, directeur de l'assistance publique à Paris. Se faisant l'écho des plaintes formulées par les Drs. Monat et Brochard dans des mémoires adressées au Ministre de l'Instruction Publique, il dit que le problême posé à l'Académie n'est pas nouveau, et que les dangers dont est entourée la vie des nouveaux-nés ont été en différentes circonstances signalée à l'administration. Toute la question semble dépendre d'une surveillance active sur le choix des nourrices, et sur les soins dont les enfants doivent être l'objet. La nature a préparé une nourriture toute spéciale pour les enfants après leur naissance. Cette nourriture est le lait de leur mère. Bien compromise est la vie de l'enfant qui en naissant n'a pas le sein d'une mère pour l'allaiter. Partout où la mortalité des enfants est élevée, on peut affirmer le besoin du lait et des soins d'une mère. Et ceci se comprend facilement. Les organes digestifs des enfants étant trop faibles pour digérer et assimiler d'autres aliments que le lait maternel ou celui de nourrices; en leur faisant prendre une nourriture plus

solide, on fatigue leur estomac sans nourrir leur tissus. Les enfants privés de cette nourriture naturelle s'étiolent et meurent le plus souvent; à moins que nés forts et robustes, leurs organes puissent assimiler les bouillies et les aliments solides auxquels on a malheureusement trop souvent recours avant l'âge requis. Un fait qui démontre toute l'exactitude de cet avancé, c'est que dans tous les pays et dans toutes les villes, la haute mortalité des enfants pèse surtout sur les enfants trouvés, ou les enfants naturels. C'est que ces êtres malheureux, conçus dans le crime, sont privés la plupart du temps de cet allaitement maternel et de ces soins vigilants indispensables à leur faiblesse. Et pour leur malheur, ces premiers secours leur sont refusés par les auteurs mêmes de leurs jours, à qui la honte, la cupidité et le remords font abandonner le fruit même de leurs entrailles. Pour le plus grand honneur de l'humanité, il se trouve heureusement dans toutes les grandes villes, des hospices où sont recueillis ces êtres délaissés. Montréal a l'avantage de posséder un de ces précieux asiles; c'est l'hospice St. Joseph. L'hospice St. Joseph est confié aux Dames Grises, et en nommant ce nom de *Sœurs Grises*, j'évoque en votre esprit une longue histoire de dévouement hospitalier, de charité sans bornes et d'abnégation chrétienne, qui inspirent partout l'admiration. Tous ceux qui ont visité leur magnifique hospice, dû à la munificence d'un citoyen distingué, dont la charité est devenu proverbiale, et dont le nom est aujourd'hui dans toutes les bouches, ne tarissent en éloges sur sa bonne administration intérieure et sur les secours que l'on y prodigue à ces pauvres petits infortunés. Malgré les soins intelligents et les secours de tout genre dont ces excellentes sœurs les entourent, ces enfants meurent, et ils meurent en grand nombre. La mortalité s'élève de 80 à 90 par cent. Cette mortalité est considérable; mais il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y a qu'à Montréal où les enfants trouvés meurent en aussi grand nombre. Un rapport, publié en 1862 par le ministre de l'Intérieur en France, constate que la mortalité de ces enfants s'est élevée dans certains départements à 90, 87, 78, 70 par cent, tandis que dans les départements de la Seine, où il existe une administration civile et médicale bien organisée, la mortalité des enfants trouvés en nourrice, qui de 1839 à 1858 était de 58 par cent, est tombée en 1864 à 39 par cent.

Voilà un chiffre éloquent. Il nous dit mieux que toutes les périodes sentimentales et les discours philantropiques ce que peuvent une bonne action administrative et la surveillance des médecins sur la santé et la vie de ces enfants.

Dans le département de la Seine, l'administration des enfants trouvés et des nourrices est organisée comme suit. Un Inspecteur en chef est chargé avec l'aide de médecins du recrutement des nourrices. Après

qu'elles ont été choisies, elles sont envoyées à Paris sous la conduite d'une surveillante pour prendre les enfants et les amener à la campagne. L'Inspecteur est aussi chargé de payer aux nourrices leur salaire et de veiller au bien-être du nourrisson. Il y a de plus des sous-inspecteurs choisis pour exercer une surveillance incessante sur les enfants de leurs nourrices. Ils doivent veiller à ce que les médecins nommés rendent des visites régulières aux nourrissons malades; à ce que le lait de la nourrice ne soit pas partagé avec un autre nourrisson; que l'enfant soit tenu proprement et bien vêtu; qu'il couche seul dans son berceau et ne soit pas tenu trop longtemps; que ses layettes soient bien entretenues et qu'il soit promené souvent, que l'habitation soit salubre et propre. Il doit veiller a ce que l'enfant soit constamment nourri au sein; puis quand survient l'époque du sevrage, s'assurer qu'il reçoit une nourriture appropriée et examiner avec le médecin si la nourriture artificielle convient, ou s'il ne vaut pas mieux continuer l'allaitement. Enfin les sous-inspecteurs doivent tenir l'administration au courant des maladies qui peuvent atteindre les enfants, de leur guérison et de leurs décès, et de tout ce qui intéresse de près ou de loin leur état. A côté de ce rôle important du sous-inspecteur vient celui du médecin.

Le médecin est chargé de surveiller les enfants d'une certaine circonscription. Il est payé 10 francs par an pour chaque enfant placé sous ses soins. Ses attributions sont considérables et particulièrement importantes. Il est tenu de faire une visite mensuelle à tous les enfants sous sa charge et en cas de maladie de donner tous les soins requis. Sa surveillance des nourrices doit être minutieuse. Il doit voir à ce que leur lait soit abondant et de bonne qualité, à ce que leurs mœurs soient irréprochables: qu'elles aient une bonne constitution, qu'elles jouissent d'une certaine aisance, que leur habitation soit convenable. Il doit faire attention à leur âge. Elles ne doivent pas avoir moins de vingt ans, ni plus de quarante. Leur lait ne doit pas avoir plus de dix-sept à vingt mois. Le médecin doit s'assurer que la nourrice n'ait pas un autre nourrisson, que l'enfant couche seul et dans un bon berceau, qu'il est entouré de toutes les attentions que réclame son état. Enfin tout ce qui peut de près ou de loin, compromettre la vie de l'enfant est de son ressort. J'ai esquissé à grands traits l'organisation de l'industrie nourricière en France et particulièrement telle qu'elle fonctionne dans le département de la Seine. Vous avez vu plus haut le magnifique résultat produit par cette organisation sur la mortalité des enfants trouvés dans ce département comparé aux autres... C'est que les règlements y ont été strictement mis en vigueur, pendant qu'ailleurs, ils ont été, ou négligés, ou ignorés. En présence d'un si éclatant succès, obtenu au moyen de sacrifices pécuniaires et d'une

surveillance active; je me demande, Messieurs, si Montréal ne devrait pas faire plus qu'il ne fait pour améliorer le sort de ses enfants trouvés; je me demande si le gouvernement ne devrait pas venir plus efficacement au secours de ces malheureux déshérités.

Jusqu'ici, l'irréflexion et les préjugés ont voulu tenir les Dames Grises responsable pour cet état de choses déplorable, mais la raison et l'examen des faits ont calmé l'effervescence et démontré que ces excellentes sœurs étaient dans l'impossibilité de faire plus, qu'elles ne faisaient, et cela par leur manque de moyens.

Si mes données sont justes, ces Dames ne recevraient du gouvernement et d'ailleurs qu'une subvention annuelle de quatre ou cinq cent louis, pour pourvoir à toutes les dépenses d'entretien et de soins que nécessite un service aussi considérable que celui des enfants trouvés. Imaginez ce que peuvent quatre ou cinq cent louis pour secourir 6 ou 700 enfants, qui tous ont besoin d'une nourrice et qui tous devraient en avoir une. Car, remarquez-le bien, le seul et unique remède pour faire revivre et sauver ces enfants, nés pour la plupart dans les plus fâcheuses conditions, est l'allaitement.

L'exemple de la France l'atteste et celui de tous les autres pays. Avec l'état de choses actuel, ce qui m'étonne le plus, ce n'est pas qu'il meurt 90 enfants par 100; c'est qu'il n'en meurt pas davantage; c'est de comprendre comment les sœurs parviennent à en sauver 10 et 20 par cent.

Puisque la prostitution est la source de ce grand mal, de ces hécatombes d'enfants, que la prostitution soit taxée, et que le produit soit consacré à soulager efficacement toutes ces infortunes.

Je passe maintenant à la mortalité générale des enfants dans notre ville. Comme je l'ai exprimé plus haut, elle est considérable. Le nombre total des décès en 1868 a été de 4,842, et celui des enfants de 3,524. En retranchant 642, qui représentent le nombre d'enfants trouvés morts en 1868, il nous reste un quotient de 2,842, indiquant la mortalité normale des enfants à Montréal. Ses naissances en 1868 ayant été de 5,000, et la mortalité enfantine de 2,842, il nous revient une mortalité d'enfants de 57 par 100 naissances. Ce chiffre paraîtra très élevé, surtout si on le rapproche des données que nous fournissent les auteurs sur la mortalité des enfants en général. West dit que durant la première année de la vie, la mortalité chez les enfants s'élève de 20 pour 100, et durant les cinq premières années à 33 pour 100. Rapprochez ce nombre de 33 de celui de 57, qui représente notre mortalité d'enfants et vous aurez un surplus de 24. Nous avons donc une mortalité d enfants 24 fois au-dessus de la mortalité ordinaire, et cela tout en faisant abstraction des enfants trouvés, qui comptés,

grossiraient le chiffre à 13 de plus pour le fixer à 37. Me voici arrivé à la partie la plus difficile et la plus compliquée du sujet important que j'ai entrepris de traiter; celle d'expliquer les causes de cette haute mortalité enfantine. Le vieux proverbe latin qui dit: "Tot homines quot sententiæ," autant de médecins, autant d'opinions, ne saurait recevoir qu'en cette circonstance une meilleure application. Sur un point, pourtant, l'opinion est unanime; c'est que nous perdons beaucoup trop d'enfants. Le Dr. Carpenter, qui me paraît être l'un des hommes les plus autorisés par ses études spéciales et ses hautes lumières, à fournir une solution à la grave question qui nous occupe, semble attribuer entièrement la haute mortalité des nouveaux nés et des enfants aux mauvaises conditions hygiéniques de la ville; à l'air impur et aux habitations malsaines. Cet avis cependant n'est pas partagé par tout le monde. Plusieurs expliquent notre mortalité par le nombre d'enfants naturels qui naissent dans notre sein, ces naissances illégitimes étant pour la plupart le fruit d'une garnison nombreuse, stationnée jusqu'ici dans notre ville. D'autres rappelant l'influence de l'herédité sur la constitution des enfants, ont attribué notre haute mortalité à l'extension considérable de l'intempérance. Les enfants de parents ivrognes et vicieux naissent en grande partie faibles et cachectiques, et offrent peu de chances de longévité. Les mauvaises qualités du lait employé par les mères pauvres pour nourrir leurs enfants, ont été reconnues comme des causes fréquentes de décès. La sophistication du lait est devenue générale dans les grandes villes. La plus ordinaire est d'écrémer le lait, de le couper ensuite avec de l'eau, puis afin de lui conserver sa couleur, sa saveur et sa densité, d'avoir recours à la fecule, au sucre, aux infusions du riz, aux blancs d'œufs et à la gélatine.

Souvent l'on fait usage de bicarbonate de potasse et de soude pour retarder sa coagulation. Toutes ces falsifications peuvent être découvertes par l'analyse.

Enfin une dernière cause que j'ai souvent entendu signaler et que je considère très bien fondée; c'est le manque de soins convenables dont les enfants souffrent de la part des parents et les effets d'une mauvaise alimentation. Nous nous vantons souvent d'être Normands; de descendre de cette vielle race de conquérants, laborieuse et progressive, qui forme une des populations les plus intelligentes et les plus avancées de la France. Si cette race est remarquable par son génie industriel et commercial et ses vertus civiques, elle n'est pas celle qui comprend le mieux les lois du développement et de la conservation. D'après certaines statistiques, la Normandie est un des pays qui fourniraientla plus haute mortalité d'enfants. La population générale serait en décroissance, et cela est attribué à la mauvaise habitude qui prévaut

en Normandie, de supprimer l'allaitement naturel pour y substituer le *Petit Pôt*, ou nourriture artificielle. Cette opinion qui a été récemment répétée au sein de l'Académie de Médecine, avait été émise, il y a plus de dix ans par un médecin distingué, chargé par l'administration d'alors de faire une enquête sur la mortalité des enfants trouvés dans cette province. Cette mauvaise habitude semblait très ancienne, et je suis sous l'impression que beaucoup de nos mères en ont hérité. Toujours est-il que dans nos familles il existe une grande tendance à donner de bonne heure des aliments solides aux enfants, et souvent parmi les pauvres, à substituer entièrement le lait et les bouillies à l'allaitement maternel. Je suis convaincu que dans les familles pauvres, les maladies et les décès d'un grand nombre d'enfants sont amenés par le sevrage précoce et l'usage hâtif d'une nourriture trop substantielle et indigeste.

Je ne dois pas omettre comme funeste à la vie des enfants notre système détestable de nourrices. Ces femmes se chargent souvent d'un ou deux nourrissons, à part leur propre enfant. Aussi la plupart des enfants qu'elles prennent meurent en peu de temps.

J'ai analysé rapidement quelques-unes des causes qui influent sur la mortalité des enfants à Montréal. Toutes, il n'y a pas à en douter, opèrent dans notre sein. Il en est dont l'influence est cependant plus ou moins funeste. La plus fatale est celle que le Dr. Carpenter dénonce maintenant depuis plus de trois ans. L'enfance est l'âge qui a le plus besoin d'air pur. Comme l'a dit un auteur : ce que les enfants requèrent avant tout, c'est de l'air pûr et du soleil. On sait combien dans les premières années de la vie, l'organisation est faible ; comme la respiration est fréquente et active et l'absorption facile. Si l'atmosphère qui entoure un enfant est vicié, il est donc bien plus susceptible qu'aucun autre à en subir les atteintes. L'air joue un si grand rôle dans la vie de l'enfant, que Guersant, le célèbre chirurgien de l'hôpital des enfants à Paris, disait que le meilleur agent pour guérir les maladies chroniques chez les enfants des grandes villes, c'était l'air pûr de la campagne. Trousseau a dit quelque part que beaucoup d'enfants contractent des maladies scrofuleuses à respirer un air confiné. Ce qui corrompt surtout l'atmosphère des villes, ce sont les émanations animales et végétales de toutes sortes. Il est bien reconnu aujourd'hui, que les miasmes qui se dégagent des matières organiques en putréfaction et des matières fécales, sont très dangereuses à respirer. On sait que les épidémies des camps sont souvent engendrées par le trop proche voisinage de fosses d'aisance. Et dans les hôpitaux qu'est-ce qui alimente et fait sévir ces terribles maladies que l'on nomme érysipèle, gangrène, résorption purulente et typhus, n'est-ce pas un air confiné et vicié? L'atmosphère d'une grande ville est constamment

imprégné d'émanations délétères. Songez à toutes ces vapeurs empoisonnées qui montent sans cesse des fosses d'aisance, des égouts, des marchés, et des boucheries. Comme tout ce méphitisme doit agir d'une manière mortelle sur la constitution délicate des enfants qui le respirent.

Le Pays.

À M. PHAMPHILE LEMAY,

Poëte deux fois couronné par l'Université-Laval.

Poëte, on t'applaudit; poëte, on te couronne;
Le laurier du vainqueur sur ton beau front rayonne;
Le passant jette à flots des fleurs sur ton chemin,
Au tournoi de la lyre, on t'a cédé l'arène;
Ta muse à ses rivaux sourit, en souveraine......
Et je ne suis plus là pour te serrer la main!

Pourtant naguère encor, suivant la même étoile,
Nous n'avions qu'une nef, nous n'avions qu'une voile.
Nos luths, comme nos cœurs, vibraient à l'unisson;
Poëtes de vingt ans, c'étaient luttes sans trêve;
C'était à qui de nous ferait le plus beau rêve;
C'était à qui ferait la plus belle chanson.

Nous rêvions; nous chantions! c'était là notre vie.....
Et le cœur près du cœur, sans fiel et sans envie.
A la muse des vers nous faisions notre cour:
Tu charmais les zéphirs; je narguais la bourrasque;
Et nous voguions tous deux, toi rêveur, moi fantasque,
L'âme ivre de printemps, de soleil et d'amour.

Nos soirs étaient sereins; nos matins étaient roses;
Tout était calme et pur; nuls nuages moroses
N'estompaient l'horizon......ô présage moqueur!.....
J'aimais, et je croyais à l'amitié fidèle;
Tout me parlait d'espoir, quand le sort, d'un coup d'aile,
Brisa mes rêves d'or, ma boussole et mon cœur!

L'orage m'emporta loin de la blonde rive,
Où ton esquif flottait toujours à la dérive,
Bercé par des flots bleus pleins d'ombrages mouvants:
Et depuis, ballotté par la houle écumante,
Hochet de l'ouragan, jouet de la tourmente,
J'erre de vague en vague, à la merci des vents.

Oui, je suis loin, ami; mais par fois les rafales
M'apportent des lambeaux de clameurs triomphales.
Et j'écoute, orgueilleux, ton nom que l'on redit. . . .
Alors je me demande, en secret dans mon âme
Si tu songes parfois, quand la foule t'acclame,
A celui qui jadis tant de fois t'applaudit.

Louis H. Fréchette.

Chicago, Octobre 1869.

M. Lemay a répondu comme suit à M. Fréchette :

RÉPONSE

A MON AMI LOUIS-HONORÉ FRÉCHETTE.

Oui, mon cœur se souvient encore,
Poète au luth harmonieux,
De ces rêves que notre aurore
Faisait flotter devant nos yeux;
Alors que nos âmes aimantes
Se plaisaient au bruit des tourmentes
Comme au murmure des ruisseaux,
Alors qu'à l'avenir tranquille
Nous demandions un doux asile
Pour chanter comme les oiseaux!

Ah! nos muses en deuil te pleurent!
Elles n'entendent plus tes chants
Quand les derniers bruits du jour meurent,
Quand l'aube dore au loin les champs!
Et les nymphes de nos fontaines
Te demandent aux fleurs des plaines

Qui perdent leurs beaux fruits vermeils.
Et l'aigle interroge l'espace
Pour voir si dans ta noble audace
Tu n'as pas franchi les soleils !

Ta nef, Louis, le vent d'orage
L'emporte, hélas ! bien loin de nous !
Mais ton invincible courage
Se moque des flots en courroux !
Comme l'oiseau de la tempête
Qui plane sur la mer et jette
Aux vents ses cris victorieux,
Ainsi ta lyre souveraine
Sur l'ouragan qui se déchaîne
Fait pleuvoir ses chants glorieux !

Pour moi, Louis, quand sonne l'heure,
L'heure si douce du loisir,
Au foyer d'une humble demeure
Je viens m'asseoir avec plaisir;
Je vois s'éloigner la misère
D'une famille qui m'est chère,
Et le bonheur est moins lointain.
A qui le demande j'avoue,
Comme le Cygne de Mantoue,
Qu'un dieu bon m'a fait ce destin.

Ah ! si le mal qui me dévore
Ne brisait pas mon luth vaincu !
Ah ! si je pouvais vivre encore
Aux champs aimés où j'ai vécu,
Le soleil luirait sur ma vie,
Et mon âme toute ravie
Aurait un plus suave accent !
Comme le vent dans le feuillage,
Comme le flot sur le rivage
Je voudrais mourir en chantant !

PAMPHILE LEMAY.

L'ÉCHO
DE LA FRANCE.

CETTE TRISTE DÉFECTION.

Il est des sujets pénibles, que l'on voudrait pouvoir écarter absolument. Mais le chroniqueur subit l'obligation de se faire l'écho de tous les bruits de quelque importance, et il doit à la fois vaincre ses scrupules et ménager ceux de ses lecteurs.

Parlons donc du célèbre Carme que l'on hésite à appeler encore le *Père* Hyacinthe.

Aussi bien pas un journal catholique n'ose prendre sur lui de se taire en cette circonstance ; même plusieurs *Semaines religieuses* se distinguent par une vigueur de langage que j'approuve fort, tout en ne me permettant pas de l'imiter.

Le laïque, on ne saurait trop le redire, perd une grande partie de sa liberté lorsque l'appréciation de la conduite d'un prêtre lui incombe. Le prêtre est plus, et pour ainsi parler autre chose qu'un homme ordinaire. Alors même qu'il aurait commis un acte criminel, sa nature spéciale de ministre et de continuateur de l'Homme-Dieu reste entière ; pour s'occuper de ce criminel, il y faut une forme et une langue autres que d'habitude, aussi un sentiment particulier : sentiment étrange, où il arrive que la colère se mêle à la douleur, le respect à l'indignation.

A cause de cela précisément, le prêtre qui faillit d'une manière grave est bien plus coupable qu'un laïque, ne fût-ce que parce qu'il place les laïques dans une situation d'une telle délicatesse que la plupart perdent la mesure et faillissent sur ce point à leur tour.

Le Père Hyacinthe a renouvelé la faute éclatante de l'abbé Lamennais ; et comme celui-ci il n'a pas su, en passant la divine frontière

sacerdotale, conserver la noblesse d'attitude, la froideur sombre qui imposent ou retiennent encore un débris de vénération. Jusqu'au dernier jour de la vie de l'abbé Lamennais, il y avait sur son triste visage une teinte de remords. C'était l'ange déchu : il faisait peur et pitié. Au contraire, le Père Hyacinthe a exécuté sa malheureuse évolution avec une espèce d'allure frivole, si bien que tout à la minute elle lui a valu, de la part des ennemis de l'Eglise, un accueil d'une familiarité tapageuse. Certains journaux, et un nombre considérable de personnes ont fait au Père Hyacinthe quelque chose comme une ovation. Il lui est venu des masses de compliments épistolaires dont quelques uns ont été rendus publics ; de plus, les hommes plus ou moins notables de la philosophie voltairienne, sont venus pendant plusieurs jours se faire inscrire à la maison des Carmes de Passy, par groupes, par bandes. C'était comme une fête, qui scandalisait les moins scrupuleux parmi les voisins.

Les détails de l'événement sont assez connus pour que je me dispense d'en tracer l'historique : à mesure que je fais un pas sur ce difficile chemin, je vois combien il est malaisé d'y marcher droit. Cette nuance de respect qui devrait s'adjoindre au blâme, m'échappe ou s'évapore. Aussi ma timidité maladroite de laïque se hâte-elle de chercher un abri à la suite d'appréciateurs plus compétents que moi-même.

Voici en quels termes *l'Espérance du Peuple* de Nantes, reproduite par plusieurs *Semaines religieuses*, apprécie la défection du Père Hyacinthe.

« Un homme, un prêtre, un moine, vient de se révolter contre l'Eglise, sa mère.

« Sur une observation paternelle de son supérieur hiérarchique, « il n'hésite pas un instant » à se dépouiller de la robe qu'il portait depuis dix ans, symbole de l'obéissance et de l'humilité.

« Un organe protestant, choisi spécialement par lui, a la bonne fortune d'annoncer avant tous les autres cet acte d'éclat et de courage. Les anges du ciel se voilent la face, les chrétiens gémissent au plus profond de leur âme, les impies applaudissent, et au fond personne ne l'absout.

« Nous ne voulons pas aujourd'hui nous appesantir sur l'étendue de son malheur. Le révolté prétend qu'il ne roulera pas jusqu'aux dernières profondeurs de l'abîme. Que la miséricorde de Dieu daigne accomplir ce miracle et lui tendre la main.

« Qu'il nous soit du moins permis de rechercher les causes de cette misérable chute.

« Eh bien ! nous n'hésitons pas à notre tour à regarder le Père Hyacinthe comme la victime de l'hérésie moderne qui se pare du nom menteur de *catholicisme libéral.*

" A l'époque des élections pour le Corps législatifs, nous écrivions cette phrase, qui a soulevé contre nous des tempêtes : " N'oublions pas " que plusieurs nuances de catholiques sollicitent nos suffrages, les uns " dits catholiques *sincères*, les autres dits catholiques *libéraux;* les " premiers livreront la Papauté sur un signe du maître, les seconds " altèrent l'enseignement de l'Eglise et affaiblissent la foi dans les " âmes."

" Nous le demandons, la main sur la conscience, chargions-nous le tableau ? et maintenant ne serions-nous pas autorisé à dire que non-seulement ils altèrent l'enseignement, qu'ils affaiblissent les croyances, mais qu'en réalité ils combattent la foi ?

" Les conséquences logiques de leur doctrine les mènent tout droit à la révolte ou à la désertion.

" Quel est l'inspirateur du catholicisme dit libéral ? Le démon de la popularité.

" C'est lui qui, jusque dans la chaire chrétienne, demande aux porteurs de la parole évangélique des précautions oratoires, des habiletés diplomatiques destinées à dissimuler par d'ingénieuses concessions au courant du jour l'inflexibilité du dogme catholique.

" C'est lui qui, pour saisir les âmes par le charme de la nouveauté, suscite les opinions douteuses, accrédite les théories suspectes, provoque les discussions oiseuses.

" C'est lui, toujours lui, le démon de la popularité, qui préside à la salle Herz le *Congrès de la Paix.*

" C'est lui, en un mot, qui s'oppose partout et toujours à la *virginale intégrité* de la vérité, sous prétexte de donner aux hommes un enseignement mieux approprié aux exigences de leurs rêves ou de leurs passions.

" Et quand on a sacrifié de longues années à ce démon, qu'on a épuisé à son service tous les dons de son intelligence, toutes les puissances de son être, toutes les ressources de sa nature, on a fait trop souvent, sans s'apercevoir, la nuit dans son âme.

" On tombe soi-même dans les filets qu'on a tendus ; on a pénétré dans le camp de l'ennemi par des moyens frauduleux, et au lieu de le ramener en triomphateur, on reste dans le sien.

" Et si une voix autorisée cherche enfin à vous éclairer sur le danger de vos manœuvres :

"—J'en appelle, s'écrira le révolté, qui craint de voir tarir la source de sa popularité, j'en appelle au Pape mieux informé, et je proteste contre les décisions du Concile assez audacieux pour préférer les inspirations du Saint-Esprit à celles de mon génie.

"—Mais du moins, si vous attendiez pour convaincre le Concile

d'impuissance et d'indignité, que ses décrets fussent rendus, votre protestation, sans être moins coupable, serait moins ridicule.

"—Je proteste, vous dis-je, et si vous refusez de m'entendre, j'en appelle à Jésus-Christ, mon Maître et mon juge.

"—Ici encore, vous êtes le jouet d'une fatale illusion. Si, répondant à la sommation de sa créature révoltée, le Seigneur Jésus consentait à descendre des splendeurs de sa gloire pour présider le Concile à la place de son Vicaire, et prononçait, de sa bouche divine, la condamnation du catholicisme libéral, vous protesteriez, aux applaudissements de la libre pensée, qui vous charment en ce moment, mais qui sont très-insuffisants, vous le reconnaîtrez bientôt, "pour vivre et pour mourir."

"Du haut de votre infaillibilité catholique et libérale, vous diriez : *Non serviam.*

"C'est la même formule depuis six mille ans, elle n'a pas changé, elle ne changera pas, c'est la formule des hérésiarques qui vous ont précédé et de ceux qui vous suivront.

"*Non serviam*, voilà le dernier mot du *libéralisme catholique.*

"Ainsi dans son acception antichrétienne, anticatholique, antiromaine, ce libéralisme n'est donc rien autre chose que le protestantisme.

"Des hommes de bonne foi engagés dans cette voie fatale essayent de douter encore.

"Qu'ils méditent à la lumière de leur conscience l'acte du Père Hyacinthe, ils n'hésiteront pas à proclamer avec nous, que tout homme qui refuse son adhésion absolue à l'enseignement infaillible de l'Eglise, est fatalement condamné à se jeter dans les bras de Luther."

Ces réflexions sont dures, mais justes. On a beaucoup discuté sur le libéralisme, un vieux mot dont on voudrait faire une chose nouvelle. En définitive, à près de quarante ans de distance, nous voyons que le libéralisme a produit deux faits tristement similaires : la faute (pour ne pas dire plus) de M. de Lamennais, et celle du Père Hyacinthe. C'est avec le même mot que tous deux ont été entraînés et perdus.

Rosier de Marie.

POURQUOI PIE IX CONVOQUE UN CONCILE ŒCUMÉNIQUE.

Parce que, à la lumière de l'Esprit-Saint et en sa qualité de Chef de l'Eglise, il juge qu'il est utile et très utile de le faire.

Et pourquoi juge-t-il de la sorte ? Il faudrait être aveugle, sourd et absolument étranger à ce qui se passe pour ne pas le comprendre du

premier coup. Depuis le Concile de Trente, c'est-à-dire depuis trois siècles, les dangers que courent la foi et l'Eglise se sont accrus démesurément, par suite d'une quantité de causes plus perverses les unes que les autres :

La renaissance des théories du paganisme sur la littérature, la science, les arts, la politique, a introduit dans la société chrétienne un élément délétère qui la mine chaque jour.

Les milles sectes protestantes avec toutes les folies du *libre examen* ont bouleversé le christianisme dans presque toute l'Europe et ont infecté l'Amérique, l'Asie, le monde entier ;

Les révoltes protestantes ont enfanté les révoltes politiques ; la démagogie, qui n'est autre chose que la révolte des peuples contre leurs princes légitimes, est venue s'installer côte à côte avec le césarisme, c'est-à-dire avec l'exercice arbitraire du pouvoir et avec la révolte des princes contre les lois de Jésus-Christ et de l'Eglise ; de là des bouleversements profonds dans ce bel ensemble que l'on appelait la chrétienté, où l'autorité des souverains et la liberté des peuples était si merveilleusement protégées par l'influence sacrée et souverain de l'Eglise ; de là des désordres graves qui menacent le salut des âmes et auxquels il faut que l'Eglise porte remède.

Puis le *jansénisme*, avec ses hypocrisies et ses ruses qui ont altéré la vraie piété dans beaucoup de contrées catholiques ;

Puis d'autres rébellions très dangereuses, surtout dans leurs conséquences connues sous le nom de *gallicanisme*, et qui ont faussé très profondément les rapports de l'Etat avec l'Eglise, des Evêques avec le Saint-Siége, préparent ainsi des schismes, des ruines sans nombre ;

Enfin, la grande révolte antichrétienne, appelée par excellence la *Révolution ;* révolte qui couronne toutes les autres, qui nie le christianisme et l'autorité sociale de l'Eglise ; qui sépare effrontément l'homme de Dieu, la raison de la foi, la société de l'Eglise, la terre du ciel.

La Révolution qui veut transformer, c'est-à-dire bouleverser toute l'Europe chrétienne, tout le monde catholique, en détruisant toutes les traditions, toutes les institutions, tout le passé, et en organisant ce qu'elle appelle le monde nouveau en dehors de Dieu, en dehors de Jésus-Christ, en dehors de la foi et de l'Eglise ; la Révolution universelle comme l'Eglise, qui personnifiée dans les sociétés secrètes et en particulier dans la franc-maçonnerie, enveloppe tout l'univers d'un immense réseau de conspirations et de blasphèmes.

En présence de ces périls, de ces ruines accumulées les unes sur les autres ; en présence du déluge révolutionnaire dont les flots, chaque jour grossissants, menacent de tout submerger ; en présence de l'oubli des principes les plus fondamentaux, du danger que courent les fidèles

de se laisser séduire par tant d'erreurs ; en présence de la falsification presque générale et de l'autorité et de la liberté, le souverain Pasteur des peuples et des âmes a jugé qu'un remède extraordinaire devenait indispensable ; et comme, d'autre part, les chemins de fer et la vapeur rendent beaucoup plus facile que par le passé la réunion de tous les Evêques du monde, il n'a pas hésité à convoquer à Rome, au Vatican, tous ses vénérables Frères les Evêques en Concile général pour le 8 décembre de l'année 1869.

CE QUE DEVIENT L'AUTORITÉ SOUVERAINE ET INFAILLIBLE DU PAPE AU MILIEU DU CONCILE.

Ce qu'elle devient ? mais elle y resplendit d'un éclat plus vif encore que dans l'exercice habituel du gouvernement de l'Eglise.

Rien n'est *Papal* comme un Concile œcuménique. Le Pape y joue le rôle souverain du chef, de la tête, qui, dans le corps humain, conduit et régit tous les membres. Nous l'avons dit, et c'est de foi : le Pape seul convoque le Concile, le dissout, le proroge, l'interrompt à son gré. Le Pape seul le préside et en dirige les travaux. Seul il lui donne son existence *conciliaire ;* et seul, par la confirmation, il donne force de loi aux décisions et aux décrets.

Sans le Pape, les Evêques rassemblés, même rassemblés en très grand nombre, ne sont pas infaillibles. On a vu des Conciles de plus de cinq cents Evêques se tromper gravement. Dès que le Pape confirme, par sa sentence, la sentence des Evêques, immédiatement l'infaillibilité existe. L'infaillibilité du Pape, en se communiquant aux Evêques, devient l'infaillibilité du Concile et de l'Eglise.

Ce n'est pas que le corps épiscopal n'ait, lui aussi, des promesses spéciales et ne participe en un sens très réel au privilége de l'infaillibilité. L'épiscopat est, en effet, d'institution divine comme la Papauté et il est de foi que toujours un certain nombre d'Evêques continueront, autour du Souverain-Pontife, le ministère des Apôtres unis à saint-Pierre, obéissant à saint-Pierre. Les Evêques catholiques jouissent en ce sens de l'infaillibilité ; ils font partie intégrante de l'Eglise enseignahte infaillible. Quand aux simples prêtres et aux fidèles qui composent l'Eglise enseignée, ils reçoivent, par le seul fait de leur obéissance, le bienfait de l'infaillibilité catholique. Ils sont infaillibles *passivement*, comme le Pape et les Evêques le sont *activement*.

Bossuet exprime en termes pleins de grandeur cette belle dispensation de l'infaillibilité dans l'Eglise : « C'était manifestement, dit-il, le dessein de Jésus-Christ de mettre premièrement dans un seul ce que dans la suite il voulait mettre dans plusieurs ; mais la suite ne renverse

pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place. Cette première parole : *Tout ce que tu lieras*, dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : *Tout ce que vous remettrez.* Car les promesses de Jésus-Christ, aussi bien que ces dons, sont sans repentance ; et ce qui est une fois donné indéfiniment et universellement, est irrévocable : outre que la puissance donnée à plusieurs porte sa restriction sans son partage ; au lieu que la puissance donnée à un seul, et surtout, et sans exception, emporte la plénitude. C'est pourquoi nos anciens docteurs de Paris ont tous reconnu d'une même voix dans la Chaire de saint Pierre la plénitude de la puissance apostolique : c'est un point décidé et résolu.

" Par cette constitution, tout est fort dans l'Eglise, parce que tout y est divin et que tout y est uni ; et comme chaque partie est divine, le lien aussi est divin, et l'assemblage est tel que chaque partie agit avec la force du tout."

C'est ainsi que le Pape est infaillible au milieu du Concile infaillible.

Il y a des gens qui voudraient mettre l'infaillibilité du Pape en opposition avec l'infaillibilité du Concile. Sauf respect, ils ne comprennent pas ce qu'ils disent. En effet, il n'y a pas du tout de Concile œcuménique sans le Pape ; il n'y a plus qu'une assemblée plus ou moins considérable d'Evêques certainement non infaillibles.

L'infaillibilité du Concile comme le Concile lui-même, n'existe que par le Pape infaillible et avec le Pape infaillible.

Ou plutôt, car il faut remonter plus haut encore, Notre-Seigneur Jésus-Christ, Chef céleste et invisible de son Eglise, dirige souverainement par son Vicaire tous les Evêques, soit assemblés en Concile, soit dispersés dans le monde ; il les dirige par le Pape, Pasteur suprême et Docteur suprême de tous les Evêques, non moins que de tous les prêtres et de tous les chrétiens. L'infaillibilité du Pape, l'infaillibilité du chef du Concile, l'infaillibilité du Concile présidé par le Pape, c'est une seule et même chose avec l'infaillibilité divine de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Jésus répand en plénitude son Esprit de vérité et de souveraineté dans son Vicaire, et par là il lui communique sa propre infaillibilité ; il la répand partiellement dans chacun des Evêques qui président aux destinées de son Eglise ; et c'est auprès du Pape que ceux-ci viennent puiser, dans le Concile général, la confirmation de leur grâce et l'infaillibilité absolue de leurs sentences.

La fameuse question de la supériorité du Pape sur le Concile, ou du Concile sur le Pape, est tout simplement un mal-entendu, un non-sens qu'on ne peut pas même discuter. Aujourd'hui, grâce à Dieu, on n'en parle plus.

L'Eglise est un corps vivant ; la tête qui régit le corps est aussi nécessaire à la vie du corps que le corps lui est nécessaire. Tous deux dans l'homme vivant sont inséparables ; dans l'Eglise vivante, le Pape infaillible est inséparable du corps épiscopal qui reçoit de lui et avec lui la vie et l'infaillibilité. Dans le Concile comme hors du Concile, le Pape jouit pleinement de l'autorité et de l'infaillibilité ; dans le Concile, comme hors du Concile, le Pape peut tout délier, tout lier ; et tout ce qu'il délie sur la terre est par là même et immuablement délié dans les cieux ; et tout ce qu'il lie sur la terre est de même lié par Jésus-Christ dans les cieux. Dans le Concile, le Pape n'est, il est vrai, qu'une partie, c'est la tête, c'est le chef, c'est la partie capitale, de qui dépendent absolument toutes les autres, qui les mène toutes, qui voit, qui entend, qui parle, qui juge, qui définit souverainement au nom de toutes, avec toutes et pour toutes. C'est " la partie qui est tout : *Pars tota,* " selon l'énergique expression du bienheureux Pape Libère, répondant à l'empereur Constance qui lui demandait ce qu'il était, lui Libère, dans l'Eglise de Dieu.

Donc, l'infaillibilité de Jésus-Christ est l'infaillibilité du Pape ; et l'infaillibilité de Jésus-Christ et du Pape est l'infaillibilité du Concile et de l'Eglise.

MGR. DE SÉGUR.

A PROPOS DU P. HYACINTHE.

Les journaux publient divers contes plus ou moins ridicules sur le P. Hyacinthe, qui est, hélas ! pour la plupart d'entre eux, un sujet d'amusement. De leur côté, les catholiques désirent avoir des nouvelles, et nous en demandent. Nous croyons opportun de dire ce que nous savons.

La détermination du Père Hyacinthe n'a nullement étonné les personnes de son intimité, ni celles qui le voyaient un peu souvent. Il avait des amis de diverses classes : les uns dans l'Eglise et dans le monde religieux ; les autres, assez loin de là, dans le monde politique ou dans le monde tout à fait extérieur. Les uns et les autres s'attendaient à le voir sortir de son couvent. On savait par cœur, longtemps avant qu'elle parût, la malheureuse lettre du 20 septembre. Le religieux fatigué la racontait à droite et à gauche. A gauche, on l'applaudissait, à droite, on se bornait à espérer qu'il ne la publierait pas. Les amis

catholiques du P. Hyacinthe ne lui demandaient pas de conserver ses liens, mais de ne s'en affranchir que correctement, et, comme dit Cicéron, de découdre au lieu de déchirer. Il avait presque promis d'attendre. Malheureusement rien n'est difficile comme de déloger une idée de son cerveau, si ce n'est, peut-être, de l'y maintenir.

On donne pour certain que le P. Hyacinthe avait demandé sa sécularisation, et c'était une affaire arrêtée avec son général d'après l'avis conforme de Mgr. l'Archevêque de Paris. Manifestement, cet esprit ardent et changeant ne pouvait plus porter la règle. Il fallait attendre deux ou trois mois. Le P. Hyacinthe a récusé encore cette régularité. Ajoutons que ceux qui le connaissent n'accusent point sa patience. Ils disent qu'il a certainement jugé meilleur, comme il l'affirme lui-même, de frapper un grand-coup, afin d'avertir plus solennellement le genre humain.

Quel avertissement a-t-il voulu donner ? C'est le secret des pensées où il s'est perdu.

Nous avons, suivant notre devoir dans une circonstance si digne d'intérêt, tenu régistre de l'opinion des journaux. On y a vu à quel point, en général, ils savent peu ce qu'ils disent. Rien ne nous a paru moins nécessaire que de les refuter. Il suffisait d'informer les catholiques, et en même temps qu'eux l'auteur de tout ce mauvais bruit. S'il veut rester fils et prêtre de Jésus-Christ, c'est à lui de confondre tant d'erreurs et d'injurieuses espérances. Nous relèverons néanmoins un mot sérieux tombé parmi un flux de paroles vaines.

Il a été parlé des "souffrances" du P. Hyacinthe, comme pour confirmer ce qu'il a dit lui-même des taquineries et des persécutions dont il aurait été l'objet. Les lettres du général des Carmes ne laissent place à aucun doute sur la douceur, la tendresse et la largeur de l'autorité monastique. Tout est dit là-dessus dans ces lettres admirables. Mais ce qui a surpris les fidèles, c'est la comparaison suggérée à cette occasion avec de prétendues souffrances analogues, plus patiemment endurées par le P. Lacordaire et le P. de Ravignan.

Quant au P. de Ravignan, jamais personne n'a entendu parler d'aucune difficulté qui lui eût été faite, ni surtout d'aucune souffrance qui lui eût été infligée soit dans le sein de son ordre, soit du dehors, sauf de la part des ennemis avérés de l'Eglise et de sa Compagnie, ce qui ne peut compter et n'est pas compté. On n'entre point en religion pour faire sa volonté. Le P. de Ravignan le savait. Parfait religieux, il a obéi à ses supérieurs comme à Dieu même, ainsi qu'il le devait et l'avait promis; et les catholiques ne lui ont jamais manifesté que la grande confiance et la grande admiration auxquelles il avait droit.

Le P. Lacordaire très engagé dans les idées de M. de Lamennais, a

été contredit et soupçonné à ses débuts, surtout par des prêtres plus ou moins prédicateurs, que sa manière neuve et hardie déroutait un peu. Plus tard sa doctrine n'ayant pas paru sur quelques points suffisamment nette, on lui demanda de signer des propositions. Il s'y soumit avec simplicité et sincérité, et rien n'entrava son essor ni dans l'Eglise ni dans le monde. Il établit son ordre, il fonda son collége, il fut journaliste, député, académicien et l'orateur sacré le plus applaudi de son temps. Que si l'on prétend le plaindre d'avoir été contredit, dans quelques unes des vues et de ses pentes politiques, c'est le plaindre du sort commun. A notre avis l'on rabaisserait un peu son caractère en érigeant en "souffrances" ces contradictions que tout le monde fait subir à tout le monde.

Tout homme qui parle en public doit s'attendre à être contredit, et lui-même il contredit déjà ceux qui veulent le contredire.

La simple raison s'étonne toujours de la facilité avec laquelle quantité d'esprits, d'ailleurs distingués, tombent dans ce lieu commun de croire ou de dire, et même de crier que la contestation *dénonce*, mais à la façon des espions et des délateurs, les hommes qui font profession de donner leur pensée au public. Leurs œuvres ne sont-elles pas là ? Sont-ils privés de tout droit et de tout moyen à se défendre, et le P. Lacordaire était-il, à cet égard, si dénué que ce fut un assassinat moral de le contredire publiquement, mais même la contradiction secrète est légitime, et l'on ne prétendra pas sans doute que le fidèle isolé qui défère à l'*Index* un livre ou un écrit quelconque, dont la doctrine lui paraît suspecte, fait par cela même un acte de félonie.

Pour venir au P. Hyacinthe, les souffrances qu'il a pu éprouver de la part de ses adversaires n'ont certainement point dépassé ces limites. Du moment qu'il enseignait avec éclat, il affrontait, il appelait la contradiction. Il l'a rencontrée, rien de plus simple. Si elle s'est trouvée forte et victorieuse, la faute en est à lui, et la contradiction demeure non-seulement justifiée, mais glorifiée par la victoire qu'elle remporte.

On ne doit donc point plaindre cet orateur d'avoir été contredit, mais seulement de s'être aventuré dans un combat dont les difficultés surpassaient ses forces, et surtout d'avoir préféré le déplorable expédient de la fuite au triomphe que lui eût assuré l'humilité.

Du reste, lui-même ne se plaint pas. Les prêtres, ses vieux amis, qui se sont empressés autour de lui dans l'espérance de le ramener, l'ont trouvé fort tranquille. Il est sans irritation comme sans hésitation. Il n'a, dit-il, aucune amertume, et ceux qui le jugent sévèrement et qui doivent juger ainsi, ne comprennent pas le mobile auquel il a su obéir, quoique pût penser le monde. Mais quel est ce mobile? Une voix de sa conscience, dit-il, une impulsion à laquelle sa

conscience ne pouvait résister ! Cette unique réponse, on le conçoit décourage et déconcerte toute argumentation.

Un vénérable Evêque, son ami, venu exprès pour le voir, l'a conjuré de se rendre auprès de Mgr. l'Archevêque de Paris. Il a consenti. Mgr. l'Archevêque, consulté à son tour, a désiré que l'ancien religieux ne se présentât pas dans le costume séculier qu'il a pris en quittant la robe monastique. Le P. Hyacinthe a décliné la condition, objectant que c'était par égard pour Mgr. l'Archevêque de Paris qu'il s'était sécularisé jusqu'à l'extérieur, craignant que le Prélat ne fut accusé de complaisance en lui laissant porter la soutane dans son diocèse, lorsque sa situation ecclésiastique n'est plus régulière. Mgr. l'Archevêque a passé là-dessus par charité, mais l'entrevue est restée sans résultat. Mgr. l'Archevêque, comme les autres, a rencontré l'obstacle de la voix intérieure, le mobile caché dans la conscience, devant lequel tout reste impuissant.

Voilà où en sont les choses. Immédiatement, elles ne laissent guère d'espoir.

Tout espoir cependant n'est pas perdu. On compte sur la prière; on compte sur la foi du P. Hyacinthe; on compte aussi sur son caractère absolu, mais peu constant. Il a été successivement membre de la Société de Saint-Sulpice, dans deux états, puis Dominicain, avant d'être Carme; et son dessein de quitter aussi le Carmel ne date pas d'hier. Assez mauvais religieux, on peut le dire, quant à l'observance, sa régularité et sa foi sacerdotales n'ont jamais été soupçonnées. Sa foi a toujours paru plus ferme que son esprit et plus profonde que sa doctrine. Plaise à Dieu que cette foi résiste à la périlleuse épreuve où il s'engage: C'est l'espoir de ses amis; c'est le vœux de ceux qui n'ont été ses adversaires que pour défendre la vérité, sur les intérêts de laquelle, tout le monde le voit trop clairement, il a eu le malheur de se méprendre.

Il dit que si l'on pouvait lui prouver son tort, aucun sacrifice d'amour propre ne lui coûterait et qu'on le verrait aussitôt revenir à ce qu'il s'applaudit aujourd'hui d'avoir quitté. Dans la situation où il se renferme, et à la manière dont il justifie la nouvelle mission qu'il croit avoir reçue, nul ne peut le convaincre d'erreur que lui-même, ou plutôt lui-même n'a pas actuellement ce pouvoir sur son esprit. Mais Dieu est toujours là, et la prière toujours aux pieds de Dieu, et l'erreur produit et produira toujours ses fruits. Avant peu il aura vu ce qui lui reste possible pour le salut des âmes, et il connaîtra l'impuissance de sa parole nue sur les seuls hommes qui l'écouteront désormais. Alors sans doute sa conscience parlera et le désabusera.

S'il a célébré la sainte messe avant de quitter son couvent, le 20

septembre, c'était la messe *Sapientiam* pour la fête de St. Eustache et de ses compagnons martyrs. Entre l'Epître et l'Evangile, il a dit ces paroles, et puisse-t-il les redire un jour en retrouvant sa lumière et sa joie aux pieds de l'autel d'où il s'est éloigné; *Laqueus contritus est, et nos liberati sumus !*

LOUIS VEUILLOT.

LA MAISON.

L'auteur a eu l'heureuse inspiration de chercher la poésie là où elle existe encore et où elle sera toujours : dans l'aimable et doux sanctuaire de la famille, près du berceau de l'enfant qui sourit à sa mère, près de l'aïeule vénérable qui bénit ces joies si pures, mêlant aux charmes gracieux de l'enfance, la majesté sereine d'un noble front couronné de cheveux blancs.

Ces poésies seront goûtées, parce qu'elles seront comprises, surtout dans les familles qui, fidèles aux saintes et sublimes traditions de l'éducation domestique, refusent de se débarrasser de cette tâche sacrée de l'éducation, en l'abandonnant aux soins mercenaires d'une nourrice, puis à la camaraderie grossière d'un collége, enfin à la caserne des écoles.

N'y aura-t-il pas, pour plusieurs, des regrets bien amers et trop légitimes, en feuilletant ces poétiques pages, en y respirant ces suaves parfums de pure poésie, qui s'exhalent de tous ces tableaux aimables, comme la douce senteur des larges corbeilles de rose et de réséda aux premières brises du soir ?

De quelles joies délicieuses ont été sévrés tous ces jeunes gens. toutes ces jeunes personnes, éloignés de la maison trop tôt et trop longtemps ! Et pour le cœur du père et de la mère que de consolations sacrifiées avec le devoir !

Ce gracieux petit volume, élégant et coquet, comme une blonde enfant parée aux jours de fête par la main délicate de sa mère, reflète fidèlement les joies intimes, si douces, si profondes de la famille chrétienne : c'est une poésie tout à la fois tendre, mâle et sublime, inconnue aux anciens et effleurée à peine par nos grands poëtes, trop imitateurs des Grecs et des Romains.

La prose règne partout aujourd'hui; et cela doit être : quelle éléva-

tion en effet pourrait subsister sous le plat niveau du positivisme? quel élan possible avec les doctrines abrutissantes du matérialisme? Et comment la noblesse et la grâce de l'expression seraient-elles recherchées, quand l'élégance va s'inspirer dans les hontes du libertinage de carrefour?

Heureux celui qui pourra répéter comme sienne cette touchante et poétique *Action de grâces*, dans laquelle l'auteur a lutté, avec tant de bonheur, contre les difficultés de la forme du sonnet.

Soyez béni, mon Dieu, pour ma double famille,
Celle qui me précède et celle qui me suit!
Soyez béni, mon Dieu, pour mes fils et ma fille,
Qui montent vers le jour quand je vais à la nuit!

Ma gaieté presque éteinte en eux renaît et brille;
Leur jeunesse me rend ma jeunesse qui fuit.
Tels les bourgeons naissants rendent à la charmille
L'honneur de ses rameaux que l'hiver a détruit.

Comme je la donnai, je reçois l'allégresse:
Je bois les doux rayons que versait ma jeunesse.
C'est la loi de la vie et l'ordre de l'amour.

Ces joies de la famille, ces délicieuses consolations de la vie, c'est la poésie de la *Maison*, si bien chantée par M. de Ségur. Il sait l'art de relever les plus petits détails: il a senti, il a savouré ces plaisirs qui s'attachent aux moindres choses de la maison, et sa plume exercée trouve l'expression la plus heureuse pour redire et peindre tout cela.

Il n'y a pas seulement le *Dimanche à Paris* et le *Dimanche au village*, mais toutes les circonstances de la vie aux champs et à la ville fournissent tour à tour les plus fraîches inspirations.

L'auteur a trop d'exquise sensibilité et une trop grande élévation d'idées pour se borner à de froides descriptions: dans ses peintures, sous la couleur il y a toujours de la pensée, tantôt fine, tantôt émue, parfois sublime. A la ferme, les plus ignobles et les plus stupides animaux perdent, sous son pinceau, ce qu'ils ont de trivial et de ridicule:

L'agneau bêle en la bergerie:
Il est faible, innocent et bon.
De l'étable à la boucherie,
Tu passeras, pauvre mouton!

Le bœuf immobile rumine:
On dirait qu'il cherche à penser.
Le pourceau va grognant famine,
Et ne songe qu'à s'engraisser.

Modeste et simple créature,
Content de son maigre repas,
L'âne souffre et vit à la dure :
Il travaille et ne se plaint pas.

L'auteur ne reste pas enfermé toujours dans l'enceinte de la maison de ville ou de la ferme: les plaisirs goûtés en famille se rattachent pour lui à la *Maison;* il aime sa *Bibliothèque*, mais il savoure aussi le charme des *Bois* et même le divertissement de la chasse; il vous mène avec lui à l'*affût*, le fusil à la main, l'œil attentif, pour saisir l'arrivée de Jeannot Lapin qui vient gaiement brouter le thym et le serpolet.

De son jour dernier
C'est l'aube qui brille.
Adieu, doux terrier
Et douce famille !
Adieu le festin
Que, dans la rosée,
La terre arrosée
Parfumait le thym!

L'arme meurtrière
Soudain retentit:
Elle couche à terre
Le pauvre petit,
Et son sang colore
L'herbe où chaque jour
Il faisait la cour
A la jeune aurore.

En voyant revivre dans ces poétiques pages les tableaux enchanteurs des beaux jours de la vie de famille, les délicieux souvenirs de l'enfance et les joies de la paternité, on comprend que ceux qui ont le bonheur d'en jouir encore dans les leurs, même au déclin de la vie, éprouvent une peine amère à la pensée de s'en détacher pour toujours et qu'ils s'écrient avec l'auteur :

O matin de la vie ! ô jeunesse écoulée !
Jours charmants ! je verrais, d'une âme inconsolée,
Pâlir votre soleil qui touche à son déclin,
Si mes yeux, attirés par une autre lumière,
Ne contemplaient déjà, par delà cette terre,
L'aube d'un jour plus beau, qui n'aura pas de fin.

On ne se lasserait pas de citer, pas plus que de cueillir des fleurs dans un riche parterre, mais nous nous arrêterons ici; ce qu'il y a de délicat et de touchant dans notre dernière citation sera compris de tout le monde.

L'AVEUGLE QUE J'AIME.

Toi qui ne vois rien ni personne,
Qu'une ombre éternelle environne,
Pauvre aveugle, que je te plains!
Comme deux astres sans lumière,
Tes yeux dorment sous leur paupière,
Et tous leurs rayons sont éteints.

En eux pourtant la paix respire.
Toi qui ne vois jamais sourire,
D'où vient que tu souris toujours?
Quelle clarté perce tes voiles?
Tes nuits même n'ont pas d'étoiles
Et sont noires comme tes jours!

La grâce et la spendeur des choses
A tes regards sont lettres closes:
L'ordre éclatant de l'univers
Pour toi n'est plus qu'un vain emblème.
Hélas! Et tu ne vois pas même
Les traits de ceux qui te sont chers!

—Enfant, pour goûter la parure
Dont Dieu revêt la créature,
Je n'ai pas besoin de mes yeux.
Si son image fugitive
Jamais à mes regards n'arrive,
Mon esprit ne la voit que mieux.

Tandis que devant toi la grâce,
Comme un vaisseau fuyant, s'efface,
Sur la mer profonde du temps,
Le visage de ceux que j'aime
Pour moi reste toujours le même,
Il garde un éternel printemps.

Dans les yeux où vit la souffrance,
De la joie et de l'espérance

Je vois les rayons disparus;
J'aperçois sur les fronts où l'âge
A gravé son rude passage,
Les beaux cheveux qui n'y sont plus.

Tout ce qui brille sur la terre
Chaque jour décroît et s'altère
Par la main du Temps dévasté.
Tout, excepté l'âme immortelle,
Dont les ans, quand elle est fidèle,
Ne font qu'accroître la beauté.

Or, cette beauté ravissante
De l'âme à mon âme est présente:
Rien ne la voile à mes regards;
Débarrassé de la poussière
Où l'enveloppe la matière,
Je la saisis de toutes parts.

Ne plains donc pas ma destinée;
Du seigneur qui me l'a donnée
Je bénis l'éternel amour.
La mort rouvrira ma paupière;
Alors je verrai la lumière,
Et la nuit fera place au jour!

Nous pensons qu'un commentaire sur cette dernière citation serait superflu; mais qu'il nous soit permis de dire, en terminant, toute notre pensée sur la portée de ce petit volume. Auguste faisait chanter par Virgile les charmes de la vie des champs, pour appeler les Romains au goût de l'agriculture; les peintures, non moins poétiques, mais bien plus vraies, des charmes de la vie de famille dans la *Maison* de M. de Ségur, ne doivent-elles pas contribuer à ramener, les chrétiens du moins, au souci et à l'amour de cette vie de famille, qui est l'école de la vertu en même temps que la source du seul bonheur réel ici-bas?

En ce sens, ce volume de poésie a une grande valeur philosophique, et sa lecture sera bien plus profitable que les froids traités de morale et les dissertations pompeuses des professeurs de l'école. Si notre opinion paraissait étrange ou exagérée, nous invoquerions l'autorité du philosophe le plus distingué, sinon le plus vanté des temps modernes, qui a dit: " Le but de la philosophie morale est moins d'apprendre aux hommes ce qu'ils ignorent que de les faire convenir de ce qu'ils savent, *et surtout de le leur faire pratiquer*. Elle ne consiste pas à entretenir l'homme de

lui-même, et des mystères impénétrables de sa propre intelligence, pour en faire un idéologue arrêté à la contemplation de soi-même, et qui s'évanouit dans ses propres pensées : mais elle consiste à la rappeler sans cesse à la connaissance de ses rapports avec les êtres semblables, à en faire un être moral et social, une *personne* dans la famille, une *personne* dans l'Etat, une *personne* dans la religion, une *personne* pensante et parlante dont il faut étudier la pensée dans la parole et la volonté dans les actions."

Si le meilleur moyen *de faire pratiquer* une chose, c'est de montrer combien elle est avantageuse et aimable, n'est-il pas vrai de dire qu'entre tous nos écrivains, M. de Ségur excelle à inspirer l'estime de la vie de famille, l'amour de la maison ?

Revue Bibliographique.

ST. PAUL PAR E. RENAN.

L'APOTRE ST. PAUL PAR A. TROGNON.

(Voir page 422).

Et le protestant, le fondateur du protestantisme, comment M. Renan le voit-il dans saint Paul ? On devine bien qu'il s'agit ici principalement des débats et des incertitudes du collége apostolique, relativement à la circoncision, aux rites juifs, au commerce avec les gentils, et du rôle qu'y prit Paul. Jésus, dit M. Renan, n'avait pas, en portant la religion sur les plus hauts sommets, dit bien clairement s'il voulait rester juif ou non. Il se disait tantôt venu pour confirmer Moïse, tantôt pour le supplanter. " A vrai dire, c'était là, pour un grand poëte comme lui, un détail insignifiant (pp. 58, 59)." Jésus était venu à la fois pour confirmer et pour supplanter Moïse, et il a dit en quel sens.

Mais les saints de Jérusalem, qui n'avaient pas sa *finesse*, qui étaient "incapables d'ironie (p. 77); Jacques surtout, " esprit étroit," que Jésus " eût percé de ses plus fines railleries (p. 285);" Jacques et les siens, de plus en plus éloignés de l'esprit de Jésus, s'obstinaient à rester juifs.—On comprend la difficulté. L'Eglise, en un sens très vrai, est fille de la synagogue. Mais la séparation de la fille avec la mère ne se pouvait faire sans douleur ; et l'instant précis de la rupture, l'instant où les rites juifs, sans vertu après la mort du Sauveur, mais indifférents

pendant une période nécessairement indéterminée, deviendraient un danger et un signe d'apostasie, n'était pas facile à fixer.

De là le Concile de Jérusalem, vrai Concile, quoi qu'en dise M. Renan, qui, en cherchant à mettre en contradiction le livre des *Actes* et l'Epître aux Galates, ne réussit qu'à se mettre en contradiction avec lui-même (p. 84). Quoi qu'il en dise encore, s'il y eut débât, il n'y eut, en fin de compte, ni tension, ni embarras, ni dissentiment, mais accord parfait entre Paul et Pierre, entre Paul et Jacques lui-même ; accord libellé en un vain décret, auquel tous se soumirent. Il n'y eut pas de schisme, M. Renan l'avoue (p. 83): Paul obéit au Concile, et le Concile confirma à Paul sa révélation personnelle, et sa vocation spéciale d'Apôtre des gentils; et, désormais, Paul, malgré son goût d'indépendance, malgré son protestantisme prétendu, "tint toujours,—c'est encore M. Renan qui avoue,—à se rattacher à l'Eglise mère, modèle des autres, sentant bien que, hors de la communion avec Jérusalem, il n'y avait que schisme et dissension (p. 578)."

Le débat d'Antioche, entre saint Pierre et lui, ne fut qu'un débat de conduite, et non de croyance, ni de hiérarchie. Il plaît à M. Renan de dire que là se posait "la question de l'autorité ecclésiastique et de la révélation individuelle, du catholicisme et du protestantisme ;" que Jésus, malgré le *Tu es Petrus*, n'avait donné à son Eglise ni gouvernement ni constitution, et ne s'était pas pourvu d'un représentant ; que Pierre était seulement chef de l'Eglise romaine hiératique et hiérarchique, aussi funeste à l'Eglise universelle que l'Eglise de Jérusalem le fut au christianisme naissant, et que Paul, donnant son affirmation pour unique preuve de sa mission immédiate, fut le précurseur de Luther : fable des deux Eglises pétrinienne et paulinienne, que M. Renan, à la suite du rationalisme d'outre-Rhin, est allé chercher dans le livre apocryphe des Homélies clémentines, et même dans les premiers chapitres de l'Apocalypse, uniquement dirigés contre les Nicolaïtes !

Car tout est bon à cet écrivain, qui récuse les monuments les plus authentiques, pour établir ses fausses thèses ; ou, s'il puise aux véritables sources, c'est pour les empoisonner de ses erreurs. C'est ainsi qu'il demande à l'Epître aux Romains, subversive, suivant lui, de la raison, de la liberté, de la personnalité des mérites, une nouvelle preuve de l'esprit particulier de Paul ; et il lui pardonne sa doctrine, "opposée à tout sens humain," il la proclame même "libératrice et salutaire", parce qu'elle a, dit-il, "séparé le christianisme du judaïsme, séparé le protestantisme du catholicisme (p. 485)." Puis, sans aucun souci de la contradiction, il revient à reconnaître que Paul ne "rompit pas avec le collége apostolique, dont il reconnaissait l'autorité."

Il est vrai qu'en maint endroit il ne suppose entre eux qu'une

communion de charité, et qu'il insinue même que Paul, apportant des aumônes aux pauvres de Jérusalem, achetait l'indépendance. Et, par une dernière contradiction, il le montre s'abaissant jusqu'à la *momerie* (p. 515), pour garder la communion avec l'Eglise mère. N'importe, saint Paul est "l'ancêtre véritable du protestantisme." Mais il a tous "les défauts d'un protestant." Sa lutte même nous le rend "peu aimable." Peut-être exagère-t-il les torts des autres, et qui dira les siens? "Nous n'avons aucun moyen de répondre à ces questions." Alors pourquoi les poser? Pourquoi surtout remplir tant de pages des torts prétendus des autres envers lui? Néanmoins, homme peu aimable!

"Un homme qui dispute, résiste, parle de lui-même, un homme qui maintient son opinion et sa prérogative, *qui fait de la peine aux autres*, qui les apostrophe en face, un tel homme nous est antipathique; Jésus, en pareil cas, cédait tout et se retirait d'embarras par quelque mot *charmant*......Paul n'est pas Jésus. Que nous sommes loin de toi, cher Maître! Où est ta douceur, ta poésie? Toi qu'une fleur enchantait et mettait dans l'extase, reconnais-tu bien pour tes disciples ces disputeurs, ces hommes acharnés sur leur prérogative, qui veulent que tout relève d'eux seuls? Ils sont des hommes, tu fus un dieu (pp. 116-117, 291-295, 303-327)!" Arrière-goût nauséabond de la *Vie de Jésus!*

Tout cela prouve une seule chose, c'est que M. Renan n'aime pas plus saint Paul qu'il ne le comprend. Entre ces deux natures, l'une si nerveuse et si virile, l'autre si lymphatique et si féminine, antipathie complète. M. Renan ne goûte et ne comprend pas plus l'homme que l'Apôtre. On le voit encore dans le parallèle inintelligent qu'il fait entre Paul et Barnabé, et dans le récit de leur rupture à propos de Jean-Marc, qui les avait quittés, il l'avoue "au moment où la mission entrait dans sa partie la plus périlleuse." Ce qui ne l'empêche ni de mettre tout sur le compte de la "personnalité insupportable" de Paul, de l'homme d'action capable d'un "grand crime de cœur," ni de reconnaître que Paul traita toujours Barnabé en confrère. "Vif, emporté, susceptible, Paul oubliait vite, quand les grands principes auxquels il vouait sa vie n'étaient pas en question (pp. 20, 119-122)." Au rebours de ces doux, qui n'oublient jamais et haïssent toujours.

De contradiction en contradiction, ainsi va toujours M. Renan. L'apôtre de la virginité était peut-être le mari de Lydie (p. 148); l'apôtre de la résurrection des morts croyait qu'il ne mourrait pas (p. 415). En définitive, que pense-t-il donc de Paul? Quel rang lui assigne-t-il, comme il dit, "dans la hiérarchie de ceux qui servirent l'*idéal* (page 567)," seule religion de cet homme qui se prétend si religieux? "Ce ne

fut pas un saint," parce qu'il n'eut pas "la bonté." Il n'eut pas la bonté, et il a écrit sur la charité une page plus tendre peut-être que toute page analogue de l'Evangile! Et il se faisait tout à tous! et il était la mère, la nourrice de tous ceux qu'il avait enfantés à Jésus-Christ! Et on est contraint d'avouer qu'il avait "la faculté puissante d'aimer les communautés qu'il avait fondées (p. 118)!" Et si on le trouve *rude* dans ses Epîtres, on le trouve aussi "tendre, délicat, presque *mièvre* et *câlin* (p. 231)!" Mièvre et câlin, c'est M. Renan; mais délicat et tendre, certainement Paul l'était.—"Ce ne fut pas un savant," et il a été "le fondateur de la théologie chrétienne," et, depuis dix-huit siècles, il est "le Docteur par excellence (p. 563)!"—"Ce ne fut pas un poëte. Ses écrits, œuvre de la plus haute originalité, sont sans charme et sans grâce." Ils n'ont pas heureusement la *grâce* de M. Renan, mais ils n'ont pas moins *charmé* les plus gracieux comme les plus forts génies de tous les siècles!—Que fut-il donc? "Un homme d'action éminent......Or, l'homme d'action......est moins près de Dieu que celui qui a vécu de l'amour pur du vrai, du bien et du beau ....Les premières places dans le royaume du ciel sont réservées à ceux qui n'ont adoré que l'idéal (p. 568)!" Un rêveur athée, comme M. Renan, plus près de Dieu que saint Paul! Un rêveur incrédule aux destinées célestes de l'âme, placé avant saint Paul dans le royaume du ciel!

III

Faux au point de vue philosophique, le livre l'est également au point de vue historique, et presque pour les mêmes raisons; car on pourrait ranger indifféremment tout ce qui précède sous l'un ou l'autre de ces titres. Ajoutons seulement qu'on fausse encore l'histoire en supprimant, comme a fait notre auteur, les récits de miracles pour ne leur substituer que de puériles hypothèses. Les miracles doivent être conservés au moins à l'état de *légendes*, sinon l'histoire est tronquée, dénaturée, dépouillée, comme on dit, de toute couleur locale.

Ceci m'amène à la question littéraire, sur laquelle je me séparerai de tous les critiques, même chrétiens. D'accord avec nous sur la question religieuse, ceux-ci se sont accordés avec les incrédules pour louer la littérature de M. Renan, son style, sa poésie descriptive. Or, je soutiens que tout cela est faux comme le reste.

Auteurs et libraires ont bien compté sur ce clinquant pour faire passer le livre. Ne pouvant s'abstenir de tout merveilleux en un pareil sujet, l'auteur a remplacé le merveilleux surnaturel et divin par les merveilles de la nature et de l'art; et les libraires, dans leurs confidences anticipées aux journaux, ont jeté des descriptions en amorce au public.

Du descriptif, de l'idyllique et du bucolique, je comprends cela, jusqu'à un certain point, dans une *Vie de Jésus*, qui enseignait sur une montagne ou sur la berge d'un lac, et ne parlait qu'en paraboles empruntées presque toutes aux objets de la nature. Mais transporter *l'idylle galiléenne* dans une histoire des Apôtres, et surtout de saint Paul, c'est tout déplacer et tout fausser. "La gaieté, la jeunesse de cœur que respirent ces odyssées évangéliques, nous dit-on, furent quelque chose de nouveau, d'original, de *charmant*. Les *Actes des Apôtres*, expression de ce premier élan de la conscience chrétienne, sont un livre de *joie* (p. 12)."

De quelle joie ? Reportez-vous aux endroits des *Actes* cités en note, et vous n'y trouverez que la joie et la consolation du triomphe de l'œuvre de Dieu, ou que cette joie dont surabondait saint Paul et les Apôtres dans leurs infirmités, et dans les persécutions qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus. Les odyssées, les idylles *charmantes*, ce n'est que du *joli* Renan, comme dit M. Louis Veuillot, qui, par ce mot, a très-bien caractérisé un faux genre littéraire. A ces tableaux, opposez le XIe chapitre de la seconde épître aux Corinthiens, les fouets et les verges, les lapidations et les naufrages, les périls de toutes sortes, le travail et les veilles, la faim et la soif, le froid et la nudité, et vous verrez quelle place il y a là pour le joli et le charmant, pour l'idylle et la bucolique joyeuses !

En tête de plusieurs de ses chapitres, M. Renan s'amuse à faire des descriptions du pays, des tableaux d'histoire et de genre. C'est faux, encore une fois, comme explication philosophique du succès de l'Evangile; c'est encore plus faux comme littérature. "Paul, on l'avoue, n'eut pas un regard pour ces lieux enchantés, et les merveilles d'Athènes touchèrent peu l'Apôtre (pp. 157, 172)." Paul ne voyait, ne savait, ne goûtait que Jésus-Christ. Bois de myrtes et de lauriers ou déserts arides, chemins de broussailles ou de fleurs, torrents déchaînés ou paisibles cours d'eaux, mers calmes ou orageuses, montagnes ou plaines, que lui importait, pourvu que la parole de Dieu ne fût pas enchaînée et qu'il portât partout le nom de son Fils !

De la nudité ou de la riche parure des pays qu'il a traversés, vous ne retrouverez pas un reflet dans ses Epîtres, pas plus que des splendides monuments de leurs villes ; et si, au rapport des Actes il s'émut à la vue des monuments d'Athènes, c'est qu'il y vit des monuments d'idolâtrie. "Ah ! belles et *chastes* images, s'écrie ici le joli Renan *vrais* dieux et *vraies* déesses, tremblez, voici celui qui lèvera contre vous le marteau. Le mot fatal est prononcé : vous êtes des idoles ; l'erreur de ce laid petit Juif sera votre arrêt de mort (p. 172). Et il y a des gens pour admirer ces niaiseries ! Si la *chaste* Vénus est une *vraie*

déesse et le *beau* Vulcain un *vrai* Dieu, comment la religion de Jésus est-elle la *vraie religion ?* Et comment la vraie religion se serait-elle établie, si " ce laid petit juif" n'eût traité les *vrais* dieux et les *vraies* déesses en idoles ?

Voit-on suffisamment la fausseté de ce genre littéraire ? Toutes les descriptions du *Saint Paul* ne sont pas seulement des hors-d'œuvre, elles sont des contre-sens.

Il me reste à peine assez d'espace,—et je le regrette—pour mentionner le livre de M. Trognon, qui contraste si heureusement avec celui de M. Renan. " L'auteur n'a point la prétention d'un exégète, moins encore celle d'un théologien ; il n'a jamais étudié les langues sémitiques ; il a lu seulement, quelque fois en grec, plus souvent en latin, le Nouveau-Testament, et il lui a paru que le texte des Actes des Apôtres, attentivement rapproché de celui des Epîtres de saint Paul, fournissait la matière d'un récit, qui pouvait n'être pas sans nouveauté et sans intérêt pour un certain nombre de lecteurs."

Début modeste, en opposition avec l'introduction pédantesque de M. Renan, qui prévient en faveur de l'auteur ; programme simple et juste réalisé avec beaucoup de foi, de talent et de charme dans le livre. La foi est une lumière plus sûre que l'exégèse, et, d'ailleurs, certaine exégèse, mais qui se cache au lieu de s'étaler, ne manque pas ici ; l'on voit que l'auteur a bien étudié les sources et est maître de son sujet. Le talent s'y fait également humble, mais à chaque page il se trahit et éclate. C'est là le vrai talent, sans prétention et sans coquetterie, comme la vraie vertu et la vraie beauté. De là naît aussi le charme qui vous saisit dès le début et ne vous abandonne pas jusqu'à la dernière page. Voilà bien l'*apôtre saint Paul.* A tous nos amis, je recommande sincèrement cet excellent et très agréable livre, et je me permets de le recommander à tous avec une parfaite confiance. A tout lecteur de bonne foi, chrétien ou non chrétien, je dirai : Prenez et lisez ces deux livres ; après quoi, je demanderai : De quel côté est la vérité ; de quel côté même l'intérêt ? Et je ne craindrai pas la réponse.

Le livre de M. Trognon fait du bien après le livre de M. Renan : il soulage et rafraîchit l'âme. Il venge saint Paul de tant d'injures, et de tant d'éloges plus insultants que l'injure même. O grand Paul, après que tout semblait consommé pour vous par votre glorieux martyre, il vous restait à subir un dernier et pire supplice : la plume d'un sophiste vous a été plus cruelle que le glaive de Néron !

U. MAYNARD.

L'INFAILLIBILITÉ.

La "Rédaction du *Correspondant*" ne sait pas où réside l'infaillibilité doctrinale, et si elle le sait, du moins elle ne veut pas le dire. Elle fait des recherches et n'avoue que des présomptions. Seulement ses présomptions sont graves. Il en résulte, pour le moment, que l'infaillibilité n'est point dans le Pape, qu'il n'y a là tout au plus qu'une possession acquise, mais suspecte d'usurpation et sujette à révision. Moins incertaine lui semble l'infaillibilité du Concile. Toutefois elle y met des conditions. La principale est que le Concile soit tenu en haleine d'infaillibilité par l'inspiration continuelle de l'esprit humain, et c'est pourquoi il serait bon que le Concile fut non-seulement périodique mais permanent.

Examinons ce système dans la pratique, en nous servant des données que le *Correspondant* lui-même nous fournit. Nous lui fournirons peut-être, à notre tour, quelques motifs pour changer la direction de ses recherches et se fixer là où se tient l'Eglise, d'accord en ce point, qu'il veuille bien y prendre garde, avec l'immense majorité de l'humanité baptisée. Il ne disconviendra pas que l'humanité baptisée est le vrai genre humain, celui qui est en capacité de vivre suivant les vraies lois de l'homme et de recevoir la vie éternelle. C'est le catéchisme: "Dieu "nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir et par ce moyen " acquérir la vie éternelle." Donc, c'est le baptême qui constitue l'humanité, et tout ce qui n'a pas été introduit dans l'Eglise par le baptême n'est véritablement qu'une sorte de matière première qui attend encore le souffle de vie.

Ce serait une grande joie pour nous si nous pouvions démontrer au *Correspondant* qu'en se mettant d'accord avec l'Eglise, il se mettrait d'accord avec l'esprit humain, même moderne, tandis que ses indécisions l'exposent à faire un triple schisme avec la raison, avec l'humanité et avec le bon sens. Car l'Eglise, qui domine et devance la raison humaine, fait néanmoins, comme Dieu même, toutes choses de manière à contenter pleinement la raison ; et l'humanité, si aisément rebelle à la raison, finit cependant par porter ce joug qui la contrarie. De même que la raison se soumet à Dieu, l'humanité se soumet à la raison. Aprés tous leurs écarts, la raison et l'humanité trouvent qu'il est plus

sage, plus grand et plus doux d'obéir; et c'est par là que le genre human livré aux tempêtes de la liberté dans les ombres de sa connaissance imparfaite, ne périt pas, mais marche vers le plein jour.

Nous sommes dans la chute, dans la liberté et dans la nuit, trois causes de destruction qui rendent l'infaillibilité nécessaire. Pour ne pas périr, il nous faut un réparateur, un chef et un phare. L'infaillibilité est nécessaire; donc elle est visible et elle est certaine. Dieu y a pourvu, autrement nous n'aurions pas de Dieu que la raison pût croire, et nous discuterions sans aucune utilité sur le Pape et sur le Concile. Mieux vaudrait appliquer toutes les forces de l'intelligence humaine à chercher un topique contre la moindre des infirmités corporelles qui nous dénoncent la perpétuelle dissolution de cette matière déchue dont nous sommes formés, *quasi vestimentum quod comeditur a tinea.*

L'infaillibilité existe, et elle existe, nous ne dirons pas dans un seul homme, mais dans un seul dépositaire. L'exemple en est permanent dans l'histoire de l'humanité élue. Adam, chassé du paradis, est le dépositaire infaillible de la promesse. C'est tout ce qu'il faut au monde pour traverser la première période de ses défaillances sans fin. Adam garde la promesse, il la transmet et cette lumière ne s'éteint pas. Cependant le monde, l'esprit moderne, se pervertit de plus en plus. Les eaux du déluge sont amoncelées dans la colère divine, elles vont se répandre. Dieu parle à Noé, et le fait infaillible pour le salut du genre humain. Noé affirme la vérité de Dieu, il avertit les pécheurs de leur perte prochaine, et il construit l'arche.

Noé, figure du Christ et figure de Pierre! mais Pierre gouvernera lui-même une arche plus miséricordieuse; elle demeurera ouverte et quiconque ne voudra point périr y pourra entrer, et le nouveau Noé lui tendra la main.

En vertu de son infaillibilité, Noé construit l'arche sans délibération ni conseil. On le raille, il poursuit. Il emploie à la construction de l'arche des ouvriers qui n'y entreront point, prophétique et perpétuelle destinée de ceux d'entre le monde que Dieu emploie aux œuvres de l'Eglise et qui ne veulent pas être de l'Eglise. L'arche est faite, et la promesse donnée à Adam franchit le déluge pour être encore le phare et l'espérance du genre humain recommençant. Les eaux descendent: la colombe rapporte le rameau d'olivier qui avait conservé ses feuilles sous les ondes du châtiment, comme Dieu avait conservé son amour dans le débordement de sa colère. Noé sort, il plante la vigne, d'où sortira la matière du sacrifice eucharistique, il maudit le fils qui n'a pas respecté l'infirmité paternelle, il partage la terre à ses enfants. Il agit sans conseil, et ce qu'il a fait demeure.

Après Noé, l'infaillibilité, errante et temporaire parmi les affirmateurs de la promesse, se pose çà et là, mais toujours sur un homme à qui Dieu a parlé. On ne voit point de corps délibérant infaillible. La première assemblée délibérante dont on trouve une trace dans l'histoire, délibère contre Dieu et bâtit Babel contre Dieu et ainsi advint la confusion des langues.

Abraham est fait infaillible, et l'infaillibilité se concentre en quelque sorte dans la race de cet ami de Dieu. Elle est un moment donnée à Lot pour le salut de sa famille, avant le désastre de Sodome, image du déluge de feu prédit comme dernier châtiment de la race humaine ; elle couronne de rayons sublimes la tête de Job, petit-fils d'Esaü ; mais elle demeure davantage à la lignée plus fidèle. Après Isaac, Jacob et Joseph, pasteur du peuple, inspiré de Dieu, Moïse est pleinement investi de l'infaillibilité. On ne voit autour de lui aucun conseil. Dieu lui parle, il obéit. Quelle délibération a précédé la sortie de l'Egypte, dans quelles discussions s'est formée la loi du Sinaï ? Donoso Cortès remarquait que ce grand Moïse n'eût pu réussir à rien en face d'une assemblée délibérante; il était bègue, et Aaron, qui n'était qu'orateur, parlait pour lui.

Moïse institua des juges pour le peuple, il n'y prit point de législateurs. Si l'on veut savoir quels conseillers lui eut donné le peuple, l'Exode nous le dit. A la première station après le passage de la mer Rouge, ce peuple, délivré de la cruelle servitude égyptienne, murmura contre son libérateur. Les eaux qu'ils trouvèrent en ce lieu étaient amères ; ils l'appelèrent *amertume*, et dirent : Que boirons-nous ? A la seconde station, sur les confins du désert de Sin, le quinzième jour du second mois après le départ, les murmures redoublèrent :—" Plut à " Dieu, dirent les fils d'Israël, que nous eussions péri en Egypte, " lorsque nous étions assis devant les marmites pleines de viande, et " que nous mangions du pain à satiété, puisque vous nous avez conduits " en ce désert pour faire mourir de faim tout le peuple !" Dieu même, éloignant ces insensés et ces lâches, ne voulut traiter qu'avec Moïse ; et défendit au peuple de gravir la montagne, et même d'y toucher, sous peine de mort.

Ainsi Moïse reçut la loi toute entière de la bouche de Dieu, et Moïse la transmet au peuple. Cependant ce peuple, témoin de tant de merveilles et honoré d'une loi si sainte et si sage, ne cessa de murmurer.

Il regrettait toujours les jouissances matérielles de l'Egypte, et il fallut que de nouvelles générations se formassent dans le désert pour que la terre promise leur fut ouverte enfin. A l'exception de deux, aucun n'y entra, de tous ceux qui avaient vécu en Egypte. Moïse lui-même resta dehors, parce qu'un moment la voix de l'Egypte, la voix de l'esprit moderne l'avait ébranlé.

Par une volonté de Dieu, l'infaillibilité reste dans le peuple d'Israël, de deux manières. L'une est pour ainsi dire passive : c'est l'attachement du peuple à sa loi sainte, toujours reconnue infaillible et toujours adorée, même à travers des transgressions à peu près générales, d'ailleurs si sévèrement et néanmoins si miséricordieusement punies. L'autre est active : c'est l'inspiration prophétique, le commerce de Dieu avec certains hommes à qui il parle directement, et qui deviennent infaillibles durant l'extase dont ils sont favorisés. Jésus-Christ se soumet à l'infaillibilité de la loi et des prophètes ; il ordonne d'écouter leurs interprètes si indignes qu'ils soient devenus, "parce qu'ils sont dans la chaire de Moïse."

Enfin l'infaillibilité est créée avec et pour le monde nouveau, par celui que l'Eglise appelle le Père du siècle futur, le maître de l'homme, de la vie et de l'éternité. Elle ne sera plus errante et intermittante, en quelque sorte, comme elle l'a été, mais permanente et fixée en son lieu connu et éternel. "Tu es Pierre," non pas tu seras, non pas tu deviendras, non pas tu te feras : Tu *es* Pierre ! "J'ai prié," non pas je prierai, non pas j'ai prié jusqu'à un certain temps : J'ai prié *pour Toi* à toujours ! "Confirme tes frères," non pas, demande-leur si tu es toujours Pierre, et s'il est toujours vrai que je te l'ai dit et toujours certain que j'ai prié pour toi. Car alors où serait Noé, où serait Moïse, où serait Jésus-Christ, et à qui ira le monde, si Pierre n'est pas tout à la fois Noé et Moïse et le Christ, celui à qui Dieu parle et qui parle pour Dieu, celui qui peut lier et délier, celui qui peut ouvrir l'arche, celui qui peut dire : Voici la vérité et voici l'erreur ? Et si la parole de Pierre peut être incertaine, qui croirons-nous ?

La question a été mille fois posée, et il n'est pas d'état des choses ni d'état des esprits en face desquels elle n'ait été résolue, toujours de la même façon. Le ciel et la terre ont crié : Tu es Pierre ! et après dix-huit siècles, le ciel et la terre proclament encore que toute voix discordante s'est trompée.

On a vu des séparations. En face de l'hérésie obstinée, l'infaillibilité a été inflexible. Toutes les séparations ont abouti au même résultat. La vérité est restée entière, vivante et féconde ; l'erreur séparée est tombée sous une tyrannie abominable ou s'est engouffrée dans une abominable anarchie. Ainsi s'est accompli la menace de Dieu contre ceux qui voudraient gravir cet autre Sinaï, où le nouveau Moïse est seul appelé avec Aaron. "Que ni les prêtres ni le peuple ne fassent "d'efforts pour monter vers le Seigneur, de peur que Dieu n'en détruise "plusieurs."

Ceux qui prétendent aujourd'hui que cette prohibition est levée et que cet état est changé, disent par là même que la constitution de

l'Eglise est changée, bien plus, que la nature humaine aussi est changée. Et il faudrait en effet qu'un changement radical put survenir dans la nature humaine pour qu'un pareil changement put s'accomplir dans la constitution de l'Eglise. Il faudrait que la chute originelle fut complétement réparée et la puissance du mal complétement abolie, que la passion n'eût plus de prise sur les âmes également justes, que l'erreur n'eût plus de prise sur les esprits également éclairés et dociles. Alors en effet, à quoi bon le médecin s'il n'y a plus de malades, ni de maladies, le phare si tout le monde voir clair, le guide si tout le monde connaît et suit le chemin ?

Mais quelle que soit l'estime du *Correspondant* pour l'esprit humain moderne, assurémont, il ne le croit pas encore parvenu à cet état d'infaillible lumière et d'indéfectible liberté.

Les principes et les conquêtes de 89 n'ont pas encore opéré ce miracle. Malgré le progrès très réel que le christianisme lui a fait faire dans l'intelligence et dans la vertu, le genre humain est en majorité ce qu'il était avant le déluge, lorsqu'il se raillait des avertissements de Noé ; ce qu'il était après le déluge, lorsqu'il délibérait de se construire une demeure où ne put monter la colère de Dieu ; ce qu'il était à la sortie de l'Egypte, lorsqu'il murmurait contre Moïse et regrettait les ignobles félicités de la servitude. Il a toujours besoin de Noé, toujours besoin de Moïse ; il lui faut toujours un guide, définiteur infaillible de la vérité.

La privation de ce guide accuserait la miséricorde divine; son existence, mais à l'état de dispersion et pour ainsi dire de suspension dans la masse humaine, accuserait sa prudence. La prudence de Dieu fait partie de sa miséricorde; il doit y avoir un point où la raison humaine ne puisse pas risquer de se tromper. Prétendre que c'est le Concile qui est le guide, et non pas le Préposé immortel, toujours présent, toujours visible que la prudence divine a institué pour convoquer, présider et confirmer le Concile, quelle contradiction !

En reconnaissant au Pape le droit de convoquer le Concile, nécessité à laquelle on ne peut échapper, on confesse déjà son infaillibilité personnelle. On confesse aussi par là que pour ôter au Pape cette infaillibilité qu'on lui nie et qu'on lui attribue en même temps, il doit tout à la fois se la reconnaître et se la nier lui-même, toujours infailliblement. Rien n'étant valable dans l'Eglise que par le consentement du Pape, il ne peut cesser d'être cru infaillible qu'en déclarant infailliblement qu'il ne l'est pas ! Or, comme il a dit et cru le contraire pendant dix-huit cents ans, et que toute l'Eglise, tantôt réunie, tantôt dispersée, n'a cessé de le croire et de le dire avec lui, ce serait toute l'Eglise qui proclamerait qu'elle ne peut se tromper,—et qu'elle s'est toujours trompée !

Par cette contradiction si violente et si monstrueuse, et par sa conséquence, la substitution du Concile au Pape, on charge la rebelle raison humaine d'un miracle autrement lourd et dur que le miracle de cette infaillibilité personnelle que l'on prétend ne pouvoir comprendre. L'infaillibilité naissant à une date fixe dans la foule des Evêques, convoqués non plus par le Saint-Esprit, mais par le calendrier; et cette foule déléguant son infaillibilité pour le temps où elle cessera, c'est-à-dire, durant l'intervalle de ses réunions, à une autre foule qui sera allégée des soucis et partant privée des grâces et des lumières que procure le gouvernement des troupeaux, voilà ce que nous représentent la périodicité et la permanence conciliaires. C'est là ce que l'on peut appeler un dogme vraiment nouveau, un dogme dont il n'existe pas de trace dans l'antiquité, par conséquent un dogme faux. Quant l'Eglise flétrit un hérésiarque, quelle qualification lui donne-t-elle? Elle l'appelle un *novateur*. Est-ce que cela aussi doit être changé?

A quel moment de l'histoire le Pape a-t-il été traité de novateur? Quel Concile, quel docteur de l'Eglise a élevé cette accusation contre le Pontife romain? Interprète de la tradition, Pierre n'est pas et ne peut pas être plus novateur que l'Esprit-Saint lui-même qui lui révèle la tradition et qui en éclaire les antiques témoignages. Pierre ne parle jamais le premier, et même lorsqu'il dit une chose qui n'a jamais été entendue, il ne la dit pas le premier: *Dicit ei (Jesus): Beatus es Simon Barjona: quia caro, et sanguis non revelavit tibi,* SED PATER MEUS *qui in cœlis est.*

Observons que ce Pierre, déchu et relégué à de vains honneurs, resterait pourtant la source de la juridiction. Lui par qui les Evêques sont véritablement pasteurs, et qui assigne à chacun son troupeau, il continuerait de fabriquer des infaillibles et donnerait ainsi à ses frères ce qu'il n'a pas.

Nous abandonnons ici notre dessein, et nous ne voulons pas pousser jusqu'au bout l'examen pratique des nouveautés que " la Rédaction du *Correspondant* " nous propose. Cet examen nous ferait trop franchir les bornes d'un article de journal, et il serait difficile, dans la rapidité de marche qui nous est imposée, de garder toute la gravité que requiert un pareil sujet. On voit d'ici, en gros, quelle affaire deviendrait l'élection des Evêques, quelles intrigues entoureraient le Concile périodique et le Concile permanent, quelles réclamations indomptables contre les décrets rendus et qui ne confirmerait plus et n'interpréterait plus une autorité certaine.

On verrait promptement naître l'esprit national, puis l'esprit provincial, puis l'esprit diocésain; on verrait bientôt chaque Evêque se déclarer Pape, et plus vite encore chaque fidèle insurgé. Tous

voudraient monter au Sinaï; et suivant la logique débridée de la raison humaine, l'unité de l'Église périrait avec l'infaillibilité. Mais à quoi bon considérer davantage ces extrémités folles? Ni Dieu, ni le bon sens, après Dieu et d'accord avec Dieu, maître des choses humaines, ne le veulent ainsi. Et les hommes d'esprit et de bonne foi qui proposent ces routes insensées, n'ont besoin que d'y faire encore quelques pas pour reculer avec épouvante.

Parmi les idées qui les égarent, deux surtout sont acceptées d'eux trop légèrement. Il y a d'abord une idée de liberté. Une idée! nous devrions dire un mot. La liberté n'est que dans l'ordre, et le mot de liberté, de la façon dont ils l'entendent, est presque toujours hors de l'ordre. Ils disent avec raison que l'Eglise a besoin de liberté. Oui, sans doute, et nous croyons que personne ne l'a dit plus que nous-mêmes. La liberté est le droit souverain de l'Eglise, son souverain bien, son souverain besoin, et parce qu'elle est le droit, le bien et le besoin souverain de l'Eglise, cette même liberté de l'Eglise est le droit, le bien et le besoin souverain du monde.

Nous disons même que la liberté de l'Eglise suffit au monde, parce que nulle liberté n'est possible sans celle-là, et que toute liberté véritable, appuyée, remparée et défendue, découle invinciblement de celle-là. Mais la liberté de l'Eglise en elle-même et contre son chef, c'est-à-dire, contre elle-même, la liberté de le réduire, de résister à ses décrets, de les réformer, de les casser, c'est là ce que nos contradicteurs entendent tout de suite, et ce que ni la foi ni la raison n'indiquent pas, et ce que le temps ne requiert pas, et tout au contraire. Cette liberté supposerait l'Eglise faillible, elle ne l'est point.

L'Eglise a traversée et traversera les âges, parce que ni son Chef ne peut faillir dans l'enseignement, ni elle dans l'adhésion et dans l'obéissance. Il y aurait lieu ici de raconter l'apologue des membres et de l'estomac, si l'Eglise existait purement, suivant les lois de la nature charnelle. Mais dans l'Eglise il n'y a pas de membres révoltés et qui discutent. Le membre révolté ne raisonne plus et n'entend plus la raison, il est mort, il tombe, et le corps reste vivant et entier.

Une autre cause de trouble dans les esprits, est la définition fausse, à beaucoup d'égards, qui présente l'Eglise comme une monarchie *tempérée* d'aristocratie. On se dit que si elle est *tempérée* d'aristocratie, la proportion des "tempéraments" peut donc être changée, que même l'aristocratie peut dominer, et, suivant une certaine marche des institutions humaines, ou se concentrer en oligarchie ou s'élargir en démocratie. Mais la définition de Bellarmin est une définition politique et non pas canonique. Elle est fort contestée parmi les théologiens. Suivant Bolgeni, l'Eglise dispersée est aristocratique; réunie autour de son Chef, elle est monarchique.

Ces subtilités, dont nous ne prétendons pas méconnaître l'importance, nous paraissent cependant meilleures pour l'école que pour la pratique.

L'Eglise est l'Eglise et ne saurait complétement être assimilée à rien d'humain. Elle est Jésus-Christ continué. Elle est l'image vivante de la très sainte Trinité, qui est une, et qui n'a nul besoin de se tempérer elle-même par des classements marqués de l'une ou de l'autre des trois personnes divines, qui sont un seul Dieu. S'il fallait chercher une image, c'est le patriarcat, le gouvernement de la famille, plein d'amour et de lumière, et les seuls mots qu'on y entende sont les mêmes qu'au Ciel : *Amen ! Alleluia !*

Pour nous résumer, l'infaillibilité a toujours été sur la terre comme le premier besoin du monde ; elle a toujours été connue et acceptée de ceux qui avaient et qui voulaient garder la vie, qui est de connaître Dieu et de le servir ; elle a toujours été librement donnée de Dieu et toujours personnelle ; mais jusqu'au Rédempteur elle n'a existé pour ainsi dire que par figures isolées. Le Christ l'a accomplie comme il a accompli toutes choses ; il l'a fixée sur la Pierre, et elle y demeure à jamais, et là sera prononcée la parole de lumière que répètera plein d'amour le dernier confesseur, le dernier martyr et le dernier élu.

L'Univers.

LE MARIAGE CIVIL EN ANGLETERRE.

Un article où nous exprimions le désir de voir les catholiques manifester leurs sentiments sur le mariage civil, a mis en gaîté le *Journal des Débats*. Rappelant ce que les Polonais firent contre la tyrannie moscovite, nous conjecturions ce qu'à notre place ils feraient contre la tyrannie libérale, mais nous ne prîmes pas la peine d'expliquer compendieusement quelle conduite serait mieux adaptée à nos mœurs et à nos usages. C'était oublier à tort qu'au *Journal des Débats* on n'entend pas à demi mot. Il faut donc bien expliquer les choses, et lui dire d'où vient que son rire n'est pas franc, ni exempt d'inquiétude.

En attaquant le mariage civil, on touche à une trouvaille du terrorisme guillotineur, devenu ensuite l'arche sainte du terrorisme phraseur. Témérité inouïe, crime impardonnable, qui rend indigne de vivre ! Quand les Jacobins décrétèrent l'abolition du christianisme, ils n'étaient pas encore assez mûrs pour se défaire de tout préjugé sur l'article de la

famille; si peu que valussent les femmes capables de s'unir à de pareils bandits, il fallut leur assurer un sort, ainsi qu'à leurs enfants, et faire quelque distinction d'avec les concubines et les bâtards. Force fut aux citoyens montagnards d'inventer quelque machine libérale, égalitaire et fraternelle pour remplacer le sacrement proscrit au nom de la liberté. Satan, esprit illuminateur de l'époque, eût bientôt trouvé ce qu'il fallait: une parodie, où le maire officia à la place du curé. La loi du mariage civil n'est donc pas une loi de liberté, elle est née entachée de proscription et de sang. Les démolisseurs la conservèrent quand, devenus maîtres des ruines, ils s'en firent les conservateurs. Ils ne pouvaient renier leur œuvre sans renier leurs femmes et leurs enfants.

Que le mariage civil soit ridicule et grotesque, personne n'en disconvient. Ses plus chauds partisans ne sont pas les derniers à dauber l'écharpe de monsieur le maire, et la lecture bredouillée ou ânonnée des articles 212 à 226 du Code Civil "sur les droits et les devoirs respectifs des époux." Mais où on nous donne le démenti, à nous catholiques, peu habitués à mentir, c'est quand nous soutenons que cette institution libérale est une gêne pour notre liberté religieuse. Vous êtes bien libres, d'aller devant un prêtre, nous dit-on. N'est-ce pas une gêne déjà que de nous astreindre à une cérémonie peu sérieuse au moment que nous tenons pour le plus sérieux et le plus décisif de la vie? Et le jour où notre religion s'efforce d'élever notre âme en y faisant dominer le sentiment chrétien, n'est-il pas odieux de nous forcer, de par la loi, à être les comparses d'une imitation sacrilége du sacrement que nous allons recevoir? N'est-ce pas une singerie du vrai mariage, cette présentation des époux à la maison commune, devant un maire plus ou moins respectable, qui pontifie en écharpe, son bureau pour autel, son greffier pour acolyte et son Code pour Evangile? La police empêche les charivari, en quoi elle fait son devoir; mais alors comment se fait-il que l'on garde précieusement une cérémonie inutile, inconnue à nos pères, et qui n'est autre chose qu'un charivari donné à nos sentiments intimes de chrétiens et d'époux? Est-ce de la liberté?

Est-ce pour cause de liberté qu'il faut aller en un lieu où l'on n'a que faire, répondre à des questions d'un homme public, mais incompétent, et s'entendre déclarer par ce magistrat qu'on est marié, quand on sait très-bien qu'en conscience on ne l'est pas? Ce n'est que devant la loi, dira-t-on: mais qu'est-ce qu'une loi en contradiction flagrante avec la conscience? N'y a-t-il pas là quelque chose de souverainement choquant? Que le premier venu à qui un jeune homme et une jeune fille annoncent leur intention de s'épouser, s'avise de leur déclarer que d'après cela il les regarde et ils peuvent se regarder comme mari et femme; quelle sera l'attitude du jeune homme, gardien de l'honneur et

de la pudeur de sa fiancée? Pour plus d'un il y aurait matière à soufflets. Or, l'officier de l'état civil, pour des chrétiens, en ce qui concerne le mariage, est le premier venu. Mais chut; n'y aurait-il pas quelque journaliste d'esprit pour s'imaginer que nous conseillons envers les maires ce procédé violent, parfaitement inutile, peu conforme à la charité et infiniment séditieux? Sans exciter personne à souffleter le célébrant, il n'est pas défendu de réclamer que les devoirs de leur charge n'obligent plus messieurs les maires de nous jeter à la face de ces incongruités. Rien n'inspire davantage le mépris de la loi et de l'autorité que lorsqu'elles se mêlent de ce qui ne les regarde pas.

Et l'Etat institue des empêchements au mariage. Mieux encore, il donne ou refuse des dispenses, affaire, s'il en fut, propre au pouvoir spirituel, au pouvoir des clefs. Qu'on se figure M. Baroche ou l'Empereur Napoléon III permettant ou défendant à deux citoyens de se marier. En quoi cela engage-t-il la conscience? Et pourtant il faut en passer par là. Nous pourrions nommer deux malheureux à qui l'Eglise, dans sa miséricorde, avait permis le mariage au degré de beau-frère et belle-sœur. De l'Etat, qui n'a pas des entrailles de mère, et qui se tient à cheval sur ses règlements, ils eurent un refus. Ils vivent dans le péché, n'ayant pas eu le courage de rompre leur union coupable, après que le remède offert et accepté leur a été arraché des lèvres. Ils y avaient droit cependant, une fois obtenu de l'autorité qui, pour des catholiques, est ici la seule compétente. Et s'ils se damnent, il y aura de leur faute sans doute, mais plus encore de la loi, qui leur ôte une liberté régulièrement acquise. C'est ainsi que l'intervention de l'Etat protége la liberté religieuse.

Est-ce de la liberté de conscience et des cultes, quand, après le mariage civil, une des deux parties refuse à l'autre le vrai mariage? Est-ce de la liberté que la victime de ce guet-apens reste enchaînée toute sa vie par un lien qui ne lie pas en conscience, mais que la loi civile lui impose contre sa volonté et contre le droit naturel et divin?

Est-ce encore la liberté de conscience qui soumet à des juges civils les cas de conscience si difficiles que soulèvent les procès en séparation? La question si l'on peut ou non s'éloigner d'un époux à qui l'on s'est engagé pour la vie, est de celles qui intéressent la conscience dans ce qu'elle a de plus intime, et qui dépend le plus de l'ordre divin. Quelle que soit la sagesse d'un tribunal laïque, elle ne peut suppléer à son incompétence dans des questions où le droit et le devoir sont en lutte, se disputant toute la suite de deux existences, même au delà de cette vie, et l'avenir d'une famille.

Mais ce qui insulte encore plus au sens chrétien, c'est l'espèce de mépris qu'affecte la loi envers le sacrement institué pour être la base

de la famille, et, par suite, de la société, qui l'a été pendant dix huit siècles, et qui, Dieu merci, le sera toujours quoi qu'on fasse. La loi révolutionnaire le regarde comme n'existant pas, ne lui laisse produire aucun effet civil. Nous ne craignons pas de le dire, c'est là un outrage public et permanent, quoique légal mais non légitime, à la religion de la majorité des Français. En même temps le peuple est trompé : on l'habitue à voir le principal dans l'acte de l'état civil, et à faire du sacrement la chose accessoire ; on lui apprend à s'en passer.

Voilà ce qui fait du mariage civil un des joyaux qui brillent d'un éclat sinistre dans le trésor des lois révolutionnaires. Si l'on va au fond des choses et au fond des cœurs il n'y a pas d'autre motif qui attache tous les ennemis de l'ordre et de la religion à cette loi d'origine terroriste comme à un palladium. Elle n'a sérieusement de raison d'être et de durer que parce qu'elle insulte à l'institution divine de la famille et au sens chrétien. Si l'on ne voulait que pourvoir à la liberté des cultes et même à celle de n'en point avoir, les moyens ne manqueraient pas. Nous ne sommes pas de ceux qui regardent cette liberté comme un bien, ni de ceux qui citent l'exemple de l'Angleterre à tout propos ; mais vis-à-vis du *Journal des Débats*, ce double argument *ad hominem* est sans réplique. Qu'il fasse connaître à ses lecteurs, seulement par une courte analyse, le rapport de la commission royale chargée d'étudier les réformes à introduire dans les lois du mariage pour mettre fin aux disparates, aux anomalies et aux dangers de la législation diverse des trois royaumes.

Cette commission a conclu comme nous avons annoncé d'avance qu'elle le ferait. Le mariage civil se présentait naturellement avec son uniformité, qui passe le niveau sur toutes les croyances. Mais l'idéal du rationalisme n'a point été du goût de la commission. En Angleterre principalement, où l'esprit irréligieux et rationaliste a plus gagné qu'en Ecosse et qu'en Irlande, quelques esprits mal faits n'auraient pas mieux demandé que de l'introduire. Un premier pas était fait déjà par l'institution des *registrars ;* il n'y avait qu'à l'étendre. Au contraire, la commission propose le sage parti de restreindre son action. L'usage en restera à ceux qui n'ont ni foi ni loi, ou qui appartiendraient à quelque secte tellement minime que l'existence n'en puisse être reconnue.

" Ceux qui tiennent absolument à tout séculariser," dit le *Standard*, et ce n'est pas nous qui le lui faisons dire,—" peuvent aller au bureau du *registrar* et conclure leur marché aussi simplement et sans plus de cérémonie que s'ils achetaient un cheval dans une foire ou que s'ils négociaient des titres à la banque d'Angleterre." Voilà pour les athées de toute dénomination. Pour ceux qui croient en Dieu, la

commission propose de donner la sanction légale à toutes les unions contractées devant les ministres des cultes reconnus, en dehors de la présence du *registrar*, moyennant les précautions nécessaires contre les mariages clandestins. Cet officier civil n'aura donc plus à intervenir dans les mariages catholiques, pas plus en Angleterre et en Ecosse qu'en Irlande. La défense aux prêtres catholiques de faire les mariages mixtes sera levée, ce qui couperait court "aux scandales honteux, dit encore le même journal, dont le procès de Yelverton a été si fertile." Ce que propose la commission paraît de nature à satisfaire tout le monde, à l'exception peut-être des *registrars*. Ils perdent là de bonnes occasions d'aller en ville, pour emprunter une expression qui n'est pas de nous.

C'est ainsi que la commission anglaise a entendu la liberté, en accordant des réformes justes et désirées. Seuls, les Ecossais devront renoncer aux mariages par-devant le forgeron, sacrifice qui ne sera pas regardé comme une calamité publique. Ce n'en serait pas une non plus que la suppression du mariage par-devant le maire. Une trotte à l'hôtel de ville avant de se marier n'importe pas du tout à la liberté des cultes, dont on fait tant de bruit, et qu'on ferait mieux de nous accorder. La reculade que va faire le mariage civil en Angleterre est d'un bon exemple. C'était, croyons-nous, ce qu'on pouvait faire de mieux en l'état. "Le sentiment public, dit le *Guardian*, s'est formellement prononcé contre l'institution continentale. Voulant donner une base uniforme à la législation relative au mariage, la commission a dû laisser de côté cette rêverie théorique, et adopter un système qui s'accorde davantage avec la pratique actuelle, et soit mieux en harmonie avec le sentiment religieux."

Demander en France, pour le sacrement de l'Eglise catholique, le même respect et la même protection qu'il obtient en Angleterre, est-ce une exigence exorbitante? La volonté seule manque aux gouvernants, pour tarir une source d'immoralité scandaleuse. Du reste, c'est une affaire de temps. N'en déplaise à messieurs de la libre pensée, en dépit de leurs clameurs, tôt ou tard nous finirons par recouvrer la liberté du mariage chrétien, et quelques autres libertés religieuses.

A. DE LANSADE.

L'ENFANT PERDU.

Septembre a fini son cours; octobre, avec les longues soirées, a commencé le sien, asseyons-nous donc autour du foyer où la flamme ne brille pas encore, et, sans plus de préambule, je commence.

Que les mères sensibles se rassurent, ce récit ne les conduira ni dans les déserts brûlants du Sahara, ni dans les steppes glacés de la Russie. Il s'agit simplement d'un enfant perdu dans le jardin de Luxembourg.

Quoi! dira-t-on, est-il possible de se perdre dans le jardin du Luxembourg revu, corrigé et rétréci sur le plan nouveau adopté par l'édilité parisienne?—Je ne discute pas avec les incrédules, je raconte. Rien de plus entêté après un chiffre qu'un fait: veuillez donc écouter mon récit.

René, qui vient d'atteindre sa septième année, n'est pas un méchant enfant, mais c'est un hardi garçon, hardi jusqu'à la témérité, qui ne doute de rien, et qui doute surtout très-peu de lui-même. En outre, c'est un fils unique, et sa jeune mère, sans négliger dans l'occasion de lui adresser de sages discours, a le tort de toujours lui céder. Elle parle, mais elle n'agit pas, et René sait d'avance qu'après avoir écouté ou fait semblant d'écouter les discours maternels, il obtiendra ce qu'il veut par une bouderie prolongée ou par une caresse habilement placée. La moue va si mal à sa bouche aux lèvres roses, que la mère, qui désire qu'on trouve son enfant joli, lui cède de peur de l'enlaidir. Tout jeune qu'il est, René a déjà beaucoup lu, il a lu les *Aventures du capitaine Hatteras;* il ne rêve que voyage au pôle Nord, sa mère l'a trouvé un de ces derniers jours écrivant en demi-gros à M. Lambert pour savoir si celui-ci voudrait l'emmener dans son expédition. Après le récit du voyage du capitaine Hatteras, il a lu l'abrégé de celui du docteur Livingstone et de Speke dans l'Afrique centrale. Quand il eut achevé le livre, sa mère le trouva songeur et presque mélancolique.

—Qu'as-tu donc, mon enfant? lui dit-elle.

—Tu verras, maman, répondit-il avec une généreuse indignation qui rappelait celle d'Alexandre devant lequel on racontait les victoires de Philippe, tu verras, maman, que ces gens-là voyageront tant et si loin qu'ils ne me laisseront rien à découvrir!

—Bah! dit la mère en riant, il y a toujours quelque chose à décou-

vrir dans ce monde; souviens-toi de Gulliver abordant dans une île où les hommes sont hauts comme des clochers.

René fit la moue.

—Ce sont là, dit-il à sa mère en se campant sur sa hanche, des contes bons pour les enfants.

—Et qu'es-tu donc, mon chéri? Dieu merci tu n'es pas encore un homme, car ta pauvre mère aurait des rides et n'aurait plus ni cheveux ni dents.

—Si je ne suis pas un homme, je veux le devenir le plus tôt possible. Cela m'humilie d'être toujours traité comme un bébé de trois ans. Voyez, maman, quand les ailes poussent aux petits oiseaux, ils quittent leurs nids, et leurs mères ne les retiennent pas.

—Es-tu bien sûr que tes ailes soient déjà poussées, cher petit aiglon?

—Tenez, maman, je cours plus vite que ma bonne; l'autre jour, elle n'a pu m'attrapper, et quand elle est arrivée à la maison, cinq minutes après moi, elle était hors d'haleine.

—Mon enfant, lui dit la mère qui crut le moment opportun pour lui adresser un de ces petits discours que René écoutait plus ou moins patiemment, quand les ailes poussent aux petits oiseaux, l'instinct leur arrive en même temps, et cet instinct, présent de Dieu, est aussi sûr chez la nouvelle génération qui vient, que chez la génération qui l'a précédée. Il n'en est pas de même pour ceux de notre race; notre guide à nous, notre flambeau, c'est la raison, don plus élevé, flambeau plus lumineux, mais qui met plus de temps à acquérir tout son éclat. Dieu, qui connaît le cœur des mères, a voulu que vous eussiez plus longtemps besoin de nous pour que nous puissions vous garder plus longtemps sur nos genoux, mon bien-aimé.

Puis la jeune mère ajouta avec un geste charmant d'indicible tendresse, en soupirant intérieurement, plutôt qu'en prononçant les vers de Beauchesne:

Enfant aimé du ciel, ne grandis pas trop vite,
Garde longtemps encor ta robe de lévite,
Au papillon tes pleurs, à l'oiseau tes baisers,
Et sois longtemps encore à mûrir tes pensers!
Ne creuse pas trop tôt dans la science humaine:
La science, c'est l'âge, et l'âge, c'est la peine.

René avait écouté avec une patience exemplaire le petit sermon maternel et les vers de Beauchesne. Il se sentait digne d'une récompense, et, comme il allait toujours droit au fait, cette récompense, il la demanda aussitôt:

—Maman, dit-il de son ton le plus câlin, si tu me menais promener aujourd'hui au Luxembourg sans ma bonne ?

—Et pourquoi sans ta bonne, mon chéri ?

—C'est si humiliant d'avoir une bonne à mon âge !

—Pourquoi donc humiliant ?

—Sais-tu bien ce que me disait l'autre jour mon grand cousin Adolphe, qui est tout fier d'être au collége et d'avoir treize ans ?

—Non, en vérité. Et que te disait donc ton grand cousin Adolphe?

—Je lui avais parlé du voyage du docteur Livingstone en ajoutant que, quand il repartirait pour l'Afrique centrale, j'espérais bien pouvoir aller avec lui. " Pourquoi pas ? me dit-il en me riant au nez. On enverra avec toi ta bonne pour te coucher tous les soirs à huit heures après t'avoir donné un peu d'eau sucrée à la fleur d'oranger, et pour t'habiller le matin. Cela fera un très-bon effet dans les journaux quand on y lira ce qui suit : " Le docteur Livingstone, M. René et sa bonne " sont arrivés ce matin aux sources du Nil." Tenez, maman, j'étais si en colère que je crois que je l'aurais battu. En m'emmenant seul au Luxembourg, vous lui prouverez que je puis me passer de ma bonne, et je vous en serai si reconnaissant, je vous aimerai tant, ma petite maman !

Il n'en fallait pas tant pour toucher la jeune mère. Il fut donc convenu qu'on laisserait la bonne à la maison et que la mère ferait seule avec son fils une excursion au Luxembourg, jardin où elle n'avait pas coutume de le conduire parce qu'elle demeurait sur la rive droite de la Seine.

On partit de bonne heure. En chemin, la mère demanda à l'enfant la promesse solennelle de ne pas s'écarter d'elle.

—Je m'assiérai, lui dit-elle, au pied d'un oranger, et je ferai de la tapisserie. Toi, tu joueras autour de moi de manière que je puisse toujours te suivre des yeux. Quand ta bonne est là et que tu t'écartes, elle se lève pour te surveiller, et me quitte pour être toujours avec toi ; elle t'a élevée, je compte presque autant sur sa tendresse que sur la mienne. Mais aujourd'hui, je serai seule, ne va donc pas t'éloigner de moi, car tu pourrais te perdre dans ce jardin que tu ne connais pas et où je suis allée moi-même peu souvent. Si nous n'allions plus nous retrouver, mon bien-aimé, j'en deviendrais folle de douleur !

L'enfant, comme un avocat qui a gagné sa cause, promit tout ce qu'on voulut. Sortir sans sa bonne, quel honneur et quel bonheur ! Il se sentait grandi de six pieds. Désormais, son cousin Adolphe ne pourrait plus le poursuivre de ses plaisanteries. Il avait lu dans un abrégé d'histoire que les enfants des princes sortaient à sept ans des mains des femmes pour être remis dans les mains des hommes. Dans

sa pensée, cette promenade au Luxembourg, seul avec sa mère, équivalait à cette cérémonie.

Voilà la mère et son fils au Luxembourg. La mère s'asseoit près d'une caisse d'oranger dans cet hémicycle creusé au centre du jardin, en face du palais, et que le parfum des fleurs et la fraîcheur des jets d'eau rendent très-agréable. Elle n'a que quelques marches à monter pour entrer dans la grande allée qui côtoie les cirques de verdure où l'on joue au ballon, et elle a sous les yeux les jardins inférieurs entrecoupés de bassins qui s'étendent devant la façade du palais. La mère travaille à sa tapisserie et René, d'abord fidèle à sa parole, s'amuse autour d'elle, tantôt en jouant aux billes, tantôt en faisant rebondir son ballon. Toutes les cinq minutes, il quitte son jeu pour venir embrasser sa mère, qui se félicite d'avoir cédé à une innocente fantaisie, et se répète en elle-même que c'est par la douceur et l'indulgence qu'on gagne le cœur des enfants. Pourquoi contrarier ces charmantes petites créatures qui nous aiment et que nous aimons? Les contrariétés et les contradictions viendront assez vite, et les mères ne seront pas toujours là pour ôter les pierres du chemin que suivent leurs enfants. Rendons-les donc heureux pendant que nous le pouvons.

Ainsi raisonnent beaucoup de mères pour justifier leur faiblesse et leur obéissance aux caprices de petits garçons volontaires. Est-ce raisonner qu'il faut dire?

Tout alla pour le mieux au commencement. Par malheur, une partie de ballon s'engagea dans un de ces cirques de verdure situés sous les grands arbres. René demanda la permission à sa mère de s'éloigner un peu plus d'elle et de monter sur la terrasse pour aller assister à cette partie, en promettant de revenir bientôt. Comme la caisse d'oranger n'était qu'à trente pas du cirque de verdure, la mère y consentit, et, comme elle savait René à peu de distance d'elle, suivant un jeu qui absorbait toute son attention, elle ne s'inquiéta pas de ce qu'il ne revenait pas. S'il tardait encore quelques minutes, elle se lèverait et elle irait le chercher.

Or, il arriva que pendant que la partie s'animait, le soleil, qui continuait à monter, commença à darder ses rayons en plein dans le cirque de verdure, de manière à éblouir les joueurs qui ne voyaient plus arriver le ballon. D'un commun accord, on convint d'aller chercher de l'autre côté de la grande allée un cirque de verdure qui se trouvait moins exposé aux rayons du soleil. La galerie suivit les joueurs, et René faisait partie de la galerie. Le voilà éloigné de sa mère et pour la première fois seul dans un jardin. Une pensée que lui envoya sans doute son bon ange lui vint à l'esprit, quitter le spectacle qui absorbait toute son attention et retourner à la caisse

d'oranger où il était attendu. Mais cette bonne pensée ne fut qu'un éclair qui s'évanouit bientôt. La présomption et l'orgueil prirent le dessus. Que dirait de lui son cousin Adolphe s'il apprenait qu'il n'avait pas pu se déterminer à rester seul jusqu'à la fin d'une partie de ballon? C'est pour le coup qu'il lui conseillerait de ne jamais marcher sans tenir le jupon de sa bonne, et qui sait? de se faire remettre un bourrelet et des lisières. Le moment de montrer qu'il devenait un homme était arrivé. A cette pensée, René se redressa. Il était fier de marcher dans son indépendance et dans sa liberté. Je ne dirai pas précisément de lui ce que dit Milton de nos premiers parents quand ils sortirent de l'Eden: Le monde s'ouvrit devant eux! Je dirai seulement: Le Luxembourg s'ouvrit devant lui. Or, bien que le Luxembourg ait été rétréci et diminué dans sa longueur et dans sa largeur, il paraissait encore fort grand à René: la grandeur de la cage se mesure à la petitesse de l'oiseau.

La partie de ballon était finie. René marchait devant lui, il se disait qu'il retrouverait quand il le voudrait sa mère, et qu'il fallait d'abord agir en homme et montrer qu'il était capable de se suffire à lui-même.

Il rencontra d'abord une troupe de jolies petites filles qui, sous les yeux de leurs mères, dansaient et chantaient la ronde de *Berthe à la tête blonde:*

Connaissez-vous Berthe à la tête blonde,
Ange et lutin, folle mais douce enfant,
Si folle qu'en l'adorant on la gronde,
Si douce qu'on l'adore en la grondant?

Il les regarda quelques minutes, non sans plaisir. Mais vint l'avant-dernier couplet qui lui fit froncer ses blonds sourcils:

Si bien courut Berthe à la tête folle
Pour disputer à l'abeille la fleur,
Suivre l'oiseau qui chante et qui s'envole,
Et le ruisseau qui répand la fraîcheur;
Si bien courut qu'elle perdit sa mère.
Mais las! Sa main s'engage en un buisson
Qui la déchire, en sa douleur amère
L'enfant gémit, l'écho seul lui répond:
Petites filles
Aux mains gentilles
Qui courez cueillir au jardin
Lilas et roses
A peine écloses
Sous les frais baisers du matin.

Mes hirondelles,
Ployez vos ailes
Et posez-vous sur le gazon.
Ici Marie!
Là Stéphanie!
Écoutez bien ma nouvelle chanson.

Un membre du Corps législatif aurait demandé la parole pour un fait personnel. René, qui n'avait pas l'honneur de siéger au palais Bourbon, se contenta de trouver que l'écho était un impertinent: "Qu'il garde ses leçons pour les petites filles!" pensa-t-il. Puis il continua son chemin.

Le nez au vent, les mains dans les poches, et son ballon sous le bras, René s'éloignait de plus en plus, sans s'en apercevoir, de la caisse d'oranger. Il s'arrêta en voyant un groupe d'enfants qui jouaient aux billes. Ils étaient tous plus âgés que lui, et leur toilette n'annonçait pas qu'ils appartinssent à la même classe de la société. C'était une troupe de ces apprentis que l'on rencontre à toutes les heures du jour dans les jardins publics et qu'on appelle les travailleurs, probablement parce qu'ils flânent une partie de la journée et qu'ils jouent pendant l'autre partie. L'amour du jeu ramène les enfants à l'esprit d'égalité, comme l'intérêt y ramène les hommes. René avait ses poches pleines de billes, parmi lesquelles il y en avait de marbre et même d'agathe que sa mère lui avait données la veille. Il demanda au plus grand de la troupe à prendre part au jeu. On accueillit sa proposition, mais avec un méchant sourire qui aurait averti un observateur moins inexpérimenté qu'il se jetait dans un guêpier; les casquettes n'aiment point les panamas et les blouses en veulent aux costumes élégants des enfants du monde. Au bout de quelques instants, un des vauriens de cette troupe proposa à René de jouer ses billes d'agathe contre ses billes de pierre. Comme l'enfant refusa, on se jeta sur lui, on lui vola ses billes, et comme il voulut repousser les aggresseurs, on le battit. Le pauvre René n'osa point appeler sa bonne qui était loin et sa mère qu'il ne voyait plus, de peur qu'on se moquât de lui; mais il commença à comprendre que les parents sont bons a quelque chose, et que, pour déployer ses ailes, il faut que l'oiseau attende que ses plumes aient poussé.

Il s'éloigna tristement, en tenant sous son bras son ballon qui avait échappé au pillage, et, comme il avait envie de pleurer, il chercha un endroit écarté pour qu'aucun promeneur ne vît couler ses larmes. Que dirait son cousin Adolphe si par malheur il le rencontrait dans cet état? Combien il se moquerait de lui! René était vexé, ébranlé, mais il

n'était pas encore vaincu. Il ne voulait pas s'avouer qu'il n'était pas un homme. Il s'enfonça donc dans une allée solitaire qui longe la nouvelle grille construite pour séparer le jardin du Luxembourg de l'allée de l'Observatoire. Il n'avait pas goûté et la faim se faisait sentir. Il se souvint à propos que sa mère lui avait mis un gâteau dans la poche. Au moment où il l'en tirait pour le manger, un des mauvais garnements avec lesquels il avait joué aux billes venant à passer, donna un coup de poing dans le ballon, et s'en emparant s'éloigna à toutes jambes. Le chien du garnement, habitué comme son maître, à vivre de maraude, s'élança sur le gâteau que René dans sa surprise avait laissé tomber et s'enfuit en courant. Voilà donc le pauvre René sans ballon et sans goûter! Ses réflexions devenaient de plus en plus tristes, et à partir de ce moment il fit le bon propos de retourner le plus vite qu'il pourrait auprès de sa mère. Mais il n'était pas au bout de ses épreuves.

Quoique le jardin du Luxembourg ne ressemble pas précisément au labyrinthe antique, et qu'il soit beaucoup moins étendu que les steppes glacés du pôle Nord où, le matin encore, René aurait voulu s'engager à la suite des hardis explorateurs qui partent pour cette expédition lointaine, un enfant peut encore se perdre dans ce dédale d'allées interrompues de corbeilles de verdure et de fleurs, avec ces terrasses qui dominent les parterres et cette multitude de promeneurs qui interceptent la vue. René se perdit donc; de grosses larmes commençaient à tomber de ses yeux et restaient suspendues à ses longs cils comme des perles. Cédant au sentiment instinctif de la tristesse qui nous porte à éviter les regards et à chercher la solitude, il s'écartait le plus qu'il pouvait des promeneurs, et, tout en croyant se rapprocher de l'oranger près duquel il avait laissé sa mère, il s'en éloignait de plus en plus. On sait que le jardin du Luxembourg n'est pas aussi sûr que celui des Tuileries; il y.a des grilles qui ne sont pas gardées par des sentinelles, on y entre avec tous les costumes. Aussi, la mendicité y est-elle pratiquée en grand, et la mendicité de la pire espèce. De prétendus pauvres honteux qui n'ont pas de honte de persécuter les passants et qui poussent l'importunité jusqu'à l'obsession, s'attachent à eux comme les taons aux chevaux, guettent les promeneurs solitaires, et, au lieu de demander l'aumône, l'imposent. Depuis quelque temps une vieille femme d'une physionomie repoussante, au nez crochu comme le bec d'un oiseau de proie, aux yeux gris et méchants, et dont les dernières dents sortaient comme des crocs d'une bouche démeublée, attachait sur l'enfant perdu un regard méchant et inquisitif. Tout à coup, elle l'aborda, et lui serrant fortement le bras dans la dure étreinte de sa main osseuse:

—Que fais-tu là, garnement? lui dit-elle. Tu m'as tout l'air d'un mauvais sujet qui s'est sauvé de chez ses parents.

—Mon Dieu, non, madame, répondit René tout tremblant; au contraire, je cherche maman que j'ai perdue.

—Tu es un petit menteur, car ta maman m'a dit elle-même que tu t'étais sauvé, et elle m'a chargé de te ramener chez elle.

—Ah! madame, si vous connaissez maman, elle vous récompensera bien de m'avoir ramené.

—Allons, dit la mégère, marchons vite.

—Mais vous savez donc où demeure maman?

—Ne t'inquiète pas de cela, je n'ai pas de compte à te rendre. Marche, te dis-je, et plus vite que cela.

—Moi, je veux que vous me disiez où demeure maman, s'écria l'enfant exaspéré, où je ne vous suivrai pas.

—Ah! tu me suivras pas, petit drôle!

En même temps elle lui asséna un violent soufflet sur la figure, lui arracha son panama, et tirant d'un grand sac une sale blouse, elle voulut la lui faire endosser en place de son costume.

René était un vaillant enfant. Le coup qu'il avait reçu au visage, le premier qui eût jamais atteint sa joue, lui fit le même effet qu'un coup de fouet produit à un généreux cheval de course. Il se révolta, se roidit contre la main de fer qui l'étreignait et cria de toute sa force: "Au voleur!" Quoiqu'il se fît tard et que cette scène se passât dans l'endroit le plus isolé du Luxembourg, un promeneur et sa femme qui se dirigeaient vers une des grilles du jardin pour rentrer chez eux entendirent les cris de l'enfant et accoururent. A leur approche, la voleuse s'esquiva rapidement.

L'enfant, après avoir raconté ses tristes déconvenues à ses libérateurs, leur indiqua aussi bien qu'il put l'endroit où il avait laissé sa mère, et il se mit à pleurer amèrement en songeant pour la première fois aux inquiétudes qui devaient lui déchirer le cœur. Les deux généreux passants qui étaient venus à son aide comprirent qu'il était inutile d'ajouter leurs remontrances à ces tristes réflexions. Ils délibérèrent entre eux sur le moyen de retrouver la mère de René si elle était encore dans le jardin. Ils se rendirent d'abord auprès de l'oranger que René avait indiqué; la jeune femme n'y était plus. Ne voyant pas revenir son enfant, elle avait parcouru tout le jardin en le demandant aux gardiens, aux passants, aux marchands qui font un petit commerce de joujoux et de gâteaux dans les boutiques qui sont aux portes: "Avez-vous vu mon fils, mon René, mon enfant que j'ai perdu?" Personne ne l'avait aperçu.

Celui qui avait sauvé René des mains de la mégère tint conseil avec

sa femme; c'étaient des gens de bon sens. Il fut convenu que la femme resterait avec René auprès de la caisse d'oranger, devant laquelle s'était d'abord assise la mère de celui-ci, et que le mari parcourrait le jardin. On avait ainsi un point de repère et une double chance de se rencontrer. Le mari n'avait pas fait deux cents pas qu'il reconnut la mère de René, moins au signalement que lui avait donné l'enfant qu'à l'air égaré et à l'expression d'inquiétude, presque de désespoir, que portait la jeune femme sur son visage.

Je renonce à peindre la joie de la mère et de l'enfant quand ils se retrouvèrent.

—Ah! maman, s'écria René en entourant le cou de sa mère de ses petits bras, je ne veux plus vous quitter, je veux toujours vous obéir. J'ai été bien coupable, mais j'ai été bien puni.

—C'est moi, mon enfant, qui ai été coupable, disait la jeune mère. Je t'ai cédé, je devais te résister, j'ai été faible, une mère ne doit pas l'être.

Cette leçon de l'expérience ne fut pas perdue. René se corrigea de son esprit d'indépendance et de sa présomption, et la mère de René se corrigea de sa faiblesse. L'une avait appris que la tendresse maternelle doit être toujours ferme, quelquefois sévère; l'autre, que l'amour filial doit toujours être obéissant.

La Semaine des Familles.

MON VOYAGE *

Je ne recherchais pas l'honneur que l'on m'impose;
Le silence me plaît... pour beaucoup de raisons;
Mais à notre programme il manquait quelque chose:
Les petits vers font bien après la grande prose;
—Et tout finit par des chansons.

Donc, vers la fin de juin, pour quatre ou cinq semaines,
J'allais partir... j'allais voir les monts et les plaines,
Quand notre président me dit: C'est votre tour...
Avant le quatorze août vous serez de retour;

* Fragment des vers lus par M. Camille Doucet à la séance annuelle des cinq Académies.

Pour la réunion que ce jour là ramène,
Faites-nous quelques vers, un poème, une scène,
Un conte... moins que rien...
—La belle occasion

Que j'avais d'être absent, ou de répondre : Non !
—Mais l'échéance était si loin !... En perspective,
Rien ne semble devoir arriver... tout arrive.
A vous, chers auditeurs, je n'avais pas songé,
Je promis... je partis !... vieil enfant en congé !

Dès la première nuit, dans l'express de Marseille,
Je me disais : Faisons pour eux quelque merveille ;
Jusqu'aux plus hauts sommets essayant de monter,
Ma muse rajeunie aimerait à chanter...
Chantons !...

—Le train s'arrête... ô grandeur et ruine !...
Nous étions à Mâcon... Mâcon de Lamartine !...
—Aigle né dans un nid de cygne... c'est de là
Que, pour planer dans tous les cieux, il s'envola
Là nos pères ont vu grandir l'amant d'Elvire ;
Là, jeune homme, il médite, et, vieillard, il soupire.
Là, glorieux lutteur, par le temps seul vaincu,
Il tombe... et chante encore après qu'il a vécu !
Là nous avons scellé, par lui-même choisie,
La tombe du poète... et de la poésie !

Par la folle vapeur vainement emporté,
Près de notre grand mort je me sentais resté.
Tout à coup... sa douleur eût égalé la mienne...
Lamartine en pleurant aurait salué Vienne...
—De notre cher Ponsard, Vienne, berceau romain,
Où *Lucrèce* naquit, un laurier à la main ;
Vienne qui, par ce fils heureuse et couronnée,
Après chaque succès l'attendait chaque année,
Et qui viendra demain, n'ayant plus d'autre orgueil,
Au pied d'une statue agenouiller son deuil !

—Quand parut ce jeune homme aux allures hardies,
Chantant le vieil Homère entre deux tragédies,
Comme au premier Sophocle Eschyle triomphant,
Lamartine à Ponsard avait dit : Bien, enfant !

Puis, voyant Marcellus mourir avant Auguste,
Lamartine trouva la mort deux fois injuste.
—De ses regrets alors confident par hasard,
J'ai vu saigner son cœur à travers son regard ;
Il semblait qu'enviant celui qu'il allait suivre,
Lamartine à Ponsard s'indignât de survivre.
—Aujourd'hui tous les deux dorment sous le granit ;
La mort tantôt sépare et tantôt réunit.

Je ne donnerais pas pour une nuit meilleure
Cette mauvaise nuit, qui passa comme une heure ;
Rien ne m'eût consolé, vieux maître, jeune ami,
Lorsque j'étais si près de vous, d'avoir dormi !

Avouons cependant que, pour un honnête homme
Qui dans un *coupé-lit*, comptait faire un bon somme
Et qui pour son plaisir prétendait voyager,
Ce début était peu propre à l'encourager !

Le soleil reparut, et pour les Pyrénées
Nous partîmes bientôt à petites journées,
Heureux de contempler, tout le long du chemin,
Les chefs-d'œuvre éternels qu'y sema l'art romain.

Uu beau jour nous devions, en passant par Narbonne,
Sur la foi de Nadaud, aller voir... Carcassonne ;
—C'était le huit juillet, jeudi, jour d'Institut !
Mon cœur suivit sa pente et tourna vers ce but.
—A trois heures, pensai-je, ils seront en séance,
Et moi......— du quatorze août j'oubliais l'échéance !
—Comme un méchant point noir sans rime ni raison,
Elle vint tout à coup assombrir l'horizon.

Que faire ?... reculer ne serait pas honnête ;
Il faudrait, bien ou mal, acquitter cette dette...
De quelque beau sujet m'inspirant par hasard...
—Quoi !... des grands vers après Lamartine et Ponsard !...

Garde-t'en bien, sembla me dire
Une voix que je connaissais,
—Mordante comme la satire
Et fière comme le succès !

Garde-t'en bien, poursuivit-elle
D'un ton plus doux et moins railleur ;
Qu'un vieil ami soit ton modèle,
Tu n'en peux choisir un meilleur.

Nul, même au jour le plus néfaste,
N'avait vu faiblir son grand cœur :
Pareil au vieux Franc Arbogaste,
Il ne connaissait pas la peur.

Pourtant des combats de la scène
En sage s'étant détourné,
Il abandonna Melpomène
Avant d'en être abandonné.

Sa raison avait su comprendre,
Et, l'ayant compris l'arrêta,
Qu'il est bon parfois de descendre...
C'est en descendant qu'il monta !

Pour une couronne de lierre
Déposant des lauries douteux,
A la muse familière
Il consacra ses derniers feux.

Jamais alors... que Dieu préserve
Les méchants qu'en faute il surprit,
La satire n'eut plus de verve,
Jamais la fable plus d'esprit.

—J'étais là quand, l'autre semaine,
L'instituteur, qui s'y connaît,
Dit qu'il s'appelait La Fontaine,
Avant de s'appeler Viennet !

—Viennet !... qu'entends-je ? m'écriai-je...
—C'est lui qui dort sous ces rosiers,
Dont le doux parfum le protége
Où sommes-nous donc ?
—A Béziers !

Pour la troisième fois, m'inclinant,
En moins de huit jours, sur une tombe amie,
Mes regrets rencontraient encore maintenant
Les regrets de l'Académie !

Pour la troisième fois, me reportant vers vous :
C'est là que le doyen de nos doyens repose,
Me dis-je... et qu'il nous attend tous.
A ses rosiers alors je cueillis une rose...
Immortelle... hélas ! comme nous !

Tristesse et gaîté, tout s'efface ;
—Sans attendre le lendemain,
Je continuai mon chemin,
Mais en me disant qu'un Romain
Chez lui rentrerait à ma place.

Je me disais aussi : Le conseil a du bon,
Fi de ces vers pompeux dont le public s'effraie ;
—Mieux vaut un conte vif et piquant, qui l'égaie,
Une fable... ou plutôt quelque anecdote vraie.

Mon voyage sera très long...
Très amusant, j'espère... en surprises fécond !
Un sujet seul me manque... en route,
J'aurai bientôt trouvé mon affaire sans doute.

Sur ce, plus léger, plus content,
J'arrive à Luçon... me flattant
D'y travailler pour vous... m'en faisant une fête.
—A me bien installer pour un mois je m'apprête.
Des lettres douce liberté !...
Des arts heureuse indépendance !
C'est pour vous que, couché sous son hêtre... en cadence
Le berger de Virgile autrefois a chanté !
Comme il vous aimait, je vous aime !
Sous quelque arbuste, comme lui,
Pour vous je chanterai de même,
—Une autre fois... pas aujourd'hui !

Libre de tout souci, n'ayant rien qui me presse,
Du repos, en revanche, ayant très grand besoin,
Aux délices de la paresse
Je veux me livrer dans mon coin

. . . .

Je rentre.... et trouve sur ma table
Un télégramme qui m'attend.
Je l'ouvre... —Pour Paris repartez à l'instant !

A l'instant je repars!... Et ce charmant voyage
Qui, de tous les plaisirs nous offrant le mirage,
Promettait presque trop... et ne tient pas assez!...
Il est fini!
—Mes vers... ne sont pas commencés!

CAMILLE DOUCET.

HALLALI.

Le bruit des cors et de l'aboiement des meutes nous arrive de tout côté, surtout de Compiègne où les séries des invités se succèdent. La France est en chasse, je parle de la France qui a des meutes, des coureurs, qui revêt les habits rouges des *Gentlemen-hunters* ou les habits verts galonnés d'or, de la France qui court à la curée aux flambeaux, pour regarder les chiens fouiller de leurs museaux sanglants les entrailles palpitantes du cerf, aimable passe-temps que goûtent ensembles les belles dames, les beaux messieurs et Médor, Phanor, Castor, Storm, Ramono, Rigolo, les héros à quatre pattes, de ces fêtes cynégétiques. Remarquez que je préfère encore ces *déduits* de chasse, comme disaient nos aïeux, aux *Tableaux vivants* dans lesquels les belles dames, que je ne nommerai pas, mais que nomme la petite presse, "déploient les splendeurs de leur beauté sculpturale," et un talent de pose si admirable, toujours suivant la petite presse, que "les premières scènes seraient orgueilleuses de les posséder." Louange ingénieuse et délicate! Dans le monde interlope, on aspire à monter; dans certains salons du grand monde, on aspire à descendre. On disait autrefois des princesses de théâtre: "Elles ont l'air de vraies princesses!" On dit aujourd'hui de certaines grandes dames: "Elles seraient au besoin de véritables actrices." Et ce n'est pas une injure, pas même une épigramme, c'est un compliment. On est heureuse et fière de trouver son nom ainsi mentionné dans les feuilles légères, que les habitués des estaminets lisent, entre deux cigares, en savourant un verre d'absinthe.

Encore une fois j'aime mieux les fanfares de la chasse, les aboiements de la meute, et les émotions poignantes de l'hallali, quoique la chasse ait bien aussi quelque fois ses inconvénients. S. A. R. le prince de Galles s'en est aperçu à Compiègne. C'est l'histoire de chasse la plus étrange que j'aie jamais lue, quoique l'étrangeté ne soit pas ce qui

manque ordinairement dans ces sortes d'histoires. Qui dit chasseur dit...conteur. Or il est impossible de douter de l'authenticité de l'anecdote de Compiègne ; le *Moniteur* en a parlé : c'est officiel. Qu'on ait vu quelquefois un cerf, près d'être forcé, faire face aux chiens et aux chasseurs, éventrer quelques-uns des premiers et blesser même quelques-uns des seconds avec ses bois, je ne le nie point : les fastes cynégétiques ont enrégistré des légendes de ce genre. Mais qu'au début d'une chasse, au départ, le cerf, demandant, ce semble, la parole pour un fait personnel, se précipite contre le prince de Galles et le culbute avec son cheval, de mémoire de saint Hubert cela ne s'était jamais vu, je le crois. Qu'était-ce donc que ce cerf? Était-ce un cerf domestique apprivoisé? Non sans doute, il a pris avec le royal hôte de Compiégne trop de privautés pour cela. Était ce un cerf savant, ami de ce lièvre célèbre dans les livres d'*Ana*, qui, emprunté à un saltimbanque par des mystificateurs, pour jouer un bon tour à un chasseur parisien, petit cousin de M. de Crac, se leva sur ses pattes de derrière au lieu de fuir, et fit feu sur lui avec un pistolet de poche attaché à sa patte? On serait tenté de le penser, mais les personnes initiées aux mystères de la vénerie affirment le contraire. Ce cerf, à ce qu'elles racontent, était un cerf banal, dont on se sert pour motiver une chasse à courre quand on n'a pas découvert de bonnes pistes. Il avait ce jour-là un caprice, la chasse lui prenait sur les nerfs, le temps lui paraissait désagréable, et, las d'être chassé, il a voulu devenir une fois dans sa vie chasseur. Idée cornue bien digne d'une tête cornue!

Pendant qu'on chasse les cerfs ou qu'on est chassé par eux à Compiègne, les gentlemen-hunters de l'Angleterre se livrent à la chasse nationale, celle du renard. Le renard, à ce que disent les traités de vénerie, a été quelque peu flatté par les fabulistes. Il est vrai que, si la Fontaine n'en fait pas un honnête homme, il en fait un homme habile, un rusé matois, un finassier, un politique consommé, quelque chose comme un Talleyrand. C'est lui qui, dans une fable bien connue, fait tomber le fromage du bec du corbeau, en lui demandant une chansonnette. Pourtant la cigogne, dans certaines circonstances, vengea l'injure du corbeau, et maître renard, n'ayant pu manger le dîner servi,

> En un vase à long col et d'étroite embouchure
> Il lui fallut à jeun retourner au logis,
> Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

Ailleurs, il se retire du puits où il était descendu avec son compère le bouc pour boire, et il laisse celui-ci se morfondre en lui recommandant la patience. Dans un autre endroit le singe, ayant à juger entre

le renard et le loup, qui prétend avoir été volé, les renvoie condamnés dos à dos :

> Le juge, instruit de leur malice,
> Leur dit : Je vous connais de longtemps, mes amis,
> Et tous deux vous paierez l'amende :
> Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris,
> Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande.

Dans une autre fable, le renard, dénoncé par le loup au lion devenu vieux et qui voudrait trouver un remède à sa vieillesse, lui donne le conseil suivant, qui sent son courtisan d'une lieue :

> D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
> Toute chaude et toute fumante ;
> Le secret sans doute en est beau
> Pour la nature défaillante.
> Messire loup vous servira,
> S'il vous plaît, de robe de chambre.
> Le roi goûte cet avis-là.
> On écorche, on taille, on démembre
> Messire loup. Le monarque en soupa.

M. Alphonse d'Houdetot, dans son livre intitulé : *Braconnage et Contre-braconnage*, assure que le renard a beaucoup moins de finesse que la Fontaine ne lui en a prêté : "Comme bête de meute, dit-il, aussitôt lancé, il se réfugie dans son terrier où il serait bien facile de le suivre. A toute heure du jour on le rencontre ; il guette ses proies et s'en rend maître à la façon de tous les carnassiers ; se laisse prendre lui-même à toutes sortes de piéges habilement déguisés, cela va sans dire, mais qui ne seraient que de grossières embûches pour le plus naïf des loups."

Ainsi, selon les praticiens de la science de la vénerie, le loup serait l'Ulysse des bêtes fauves, et le renard en serait l'Ajax. En lui refusant la finesse, les veneurs lui accordent au moins le courage. Il se défend à outrance et il n'hésite pas, lorsqu'il se sent pris au piége par la patte, à se la trancher, ce que n'a jamais fait le loup. Cependant les docteurs ès-vénerie se contredisent eux-mêmes. Celui que j'ai cité avoue, en effet, une page plus loin que, lorsqu'on tend au renard un traquenard trop grossier, il s'amuse, sans toucher à l'appât, à découvrir à l'aide de ses pattes de devant une partie du piége. N'est-ce pas une plaisanterie d'assez bonne compagnie ? Ne retrouvez-vous pas le renard de la Fontaine dans ce railleur goguenard qui ne se contente pas d'éventer le piége, mais qui y laisse sa carte pour ainsi dire afin que vous sachiez

qu'il l'a éventé ? En outre le renard, qui terre comme le lapin, se précautionne de plusieurs demeures, et, durant la belle saison, ne cessant jour et nuit de tenir la campagne, il prélève quotidiennement avec une impunité constante sur le chasseur et le cultivateur sa pièce de gibier ou de volaille.

Certes, ce n'est pas là agir en maladroit. Ajoutez à cela que le renard, qui, à la différence du loup, est un excellent père de famille, fournit abondamment à la nourriture des siens : " Jeunes faons, lièvres, lapins, faisans, perdrix, dit M. d'Houdetot, tout y passe, y compris taupes, mulots, grenouilles, scarabées et sauterelles." A ceux qui demanderaient à quoi sert le renard, on pourrait répondre qu'il rend un véritable service pour la destruction de la petite vermine carnassière. L'abbé Rozier a constaté, dans son Cours d'agriculture, que les pays où l'on avait détruit les renards ont vu se multiplier les mulots au point de compromettre les récoltes.

Quant à la manière de chasser le renard, la chasse à courre telle qu'on la pratique en Angleterre est certainement la plus intéressante. Le baron d'Haussez, membre du dernier ministère de la Restauration, obligé de chercher un refuge de l'autre côté du détroit après la révolution de Juillet, a raconté une chasse de ce genre à laquelle il assista. C'était par un temps froid et brumeux comme celui dont nous avons joui pendant le mois de novembre. Les personnes invitées se rendirent à 12 milles plus loin, au lieu assigné pour la chasse. La route se fit avec une très-grande rapidité, sur des chevaux que l'on échangea en arrivant contre des *hunters*. Une soixantaine de chasseurs en habit rouge, un nombre à peu près égal de fermiers dans leur costume habituel, deux piqueurs que distinguait leur casquette en cuir bouilli, et un cornet fixé dans un étui à l'arçon de la selle, et quarante ou cinquante chiens, de formes très-communes et à oreilles écourtées, composaient avec le renard qui fut immédiatement lancé le personnel de la chasse. A peine le renard commença-t-il à détaler, que les chasseurs prirent le galop de course, à la suite de la meute dont la vitesse était prodigieuse. Les chiens ne pouvant donner de la voix, à cause de la rapidité de leur course, c'était au juger qu'on se portait dans la direction qu'ils avaient prise. Au bout de dix minutes la chasse ne présentait plus qu'une cohue de cavaliers cherchant à se dépasser, franchissant les haies, les barrières, les fossés avec une résolution qui faisait honneur à l'étonnante vigueur des chevaux et à l'intrépidité des cavaliers.

Pour bien comprendre les difficultés de cette chasse et les accidents qu'elle amène, il faut savoir que toutes les haies sont séparées des champs qu'elles enclosent par deux fossés de deux pieds de largeur

chacun. Le cheval doit traverser du même élan les deux fossés et la haie. Malheur au cavalier si, en calculant mal son élan, l'animal met les pieds de devant dans le second fossé ! il en résulte une chute terrible. Les fossés sont-ils trop larges pour être franchis d'un seul bond, le cheval marque un temps d'arrêt sur la crête qui les sépare, et, de lui-même et sans hésiter, atteint du second bond le sol, toujours en contre-bas, dans lequel le second fossé est creusé. C'est l'instinct du cheval bien plus que l'intelligence du chasseur, qui brille dans cette course; car, dans les endroits difficiles, le second s'abandonne toujours au premier.

Voici comment le baron d'Haussez peint la fin de la chasse : " Après une course d'une heure, et sans que la sagacité et le talent des piqueurs eussent été mis à contribution, le renard fut pris. Deux ou trois chasseurs, que le hasard ou la vitesse de leurs chevaux, plus que leurs combinaisons savantes, avait favorisés, étaient présents à la mort. Les sons aigus des cornets des piqueurs appelèrent les autres et ce ne fut qu'un quart d'heures après que la masse des amateurs fut réunie. On offrit la queue du renard au chasseur qui s'était le plus distingué. On récapitula les hauts faits et les accidents, on rit des larges taches de boue qui révélaient les chutes que les cavaliers tombés auraient voulu cacher. Quelques personnes prirent la direction des lieux où elles avaient vu tomber ceux de leurs amis qui n'étaient pas présents à *l'hallali* et allèrent leur offrir des soins, qu'emportés par l'ardeur de la chasse, elles n'avaient pas songé à leur proposer au moment où ils eussent été les plus utiles. On se sépara et chacun retourna chez soi."

Ainsi finit la chasse au renard, absolument comme la chanson de Malborough.

HISTORIQUE DU CANAL DE SUEZ.

Il est intéressant de voir que chaque grande époque commerciale a eu sa route du bassin de la Méditerranée aux Indes. Les Phéniciens, les Grecs, les Vénitiens, les Portugais, les Espagnols ont eu successivement la leur et l'ont défendu les armes à la main; puis toutes ces routes sont devenues communes; enfin en voici une dernière qui les supprime, et elle est l'œuvre d'une compagnie universelle, dans ce siècle où les rivalités commerciales, au lieu de nuire, profitent à tous.

Les Phéniciens, ces durs marchands sémites qui naviguaient presque seuls et partout, dans la haute antiquité, sur leurs petits navires armés en guerre, n'allaient pas souvent par mer aux Indes. Ils aimaient mieux traverser l'Arabie de Petra à Gherra, sur le golfe Persique, et acheter les marchandises du merveilleux pays d'Ophir aux trafiquants arabes. Mais leurs intermédiaires du golfe Persique pouvaient les tromper; aussi en avaient-ils d'autres près d'Aden, sur la mer Rouge. Leur provision faite de mousseline, d'or et de perles, ils revenaient lentement, par longues caravanes, vers leurs sombres villes de la Méditerranée, Tyr, Aradus, Sidon, puis exportaient leurs richesses en Egypte, en Grèce, jusque dans la mer du Nord. D'ailleurs, ils veillaient soigneusement sur leur monopole: tout étranger saisi dans un comptoir phénicien était puni de mort.

Mais ils comptaient sans les Hellènes. Au sixième siècle avant le Christ, la marine hellénique prend son essor, et dans le cinquième elle ruine sa rivale à Salamine. La bataille de Salamine fut, à l'insu même de ceux qui la gagnèrent, une bataille de marchands, et en même temps elle décida à qui appartiendrait la route des Indes. La conquête d'Alexandre, qui donna l'Egypte aux Hellènes, compléta leur victoire, et à partir de ce jour, on compta dans l'histoire du commerce européen aux Indes une voie de plus. Les Grecs, plus hardis que leurs devanciers, descendaient la mer Rouge, franchissaient le Bab el Mandeb, allaient toucher au cap des Aromates (Guardasni), puis longeant les côtes du Beloutchistan actuel, atteignaient l'embouchure de l'Indus. Peu à peu, ils couvrirent de leurs comptoirs toute la côte occidentale de l'Hindoustan, tournèrent la pointe de Galles, et allèrent aborder aux bouches du Gange. Nous possédons le journal de voyages d'un marchand grec, sur lequel toutes ces positions sont indiquées, avec les diverses marchandises qu'on en peut tirer.

Les deux grands ports grecs sur la mer Rouge, Arsinoé, près de Suez, et Myos Hormos, un peu plus au sud, communiquaient avec le Nil, et, par suite, avec la Méditerranée: le premier par le fameux canal des Pharaons, le second par une série de stations dont on retrouve à peine les traces dans le désert; et toutes les marchandises de l'Inde venaient ainsi s'entasser dans la florissante ville d'Alexandrie. La route grecque était ouverte à tous, car cette race admirable, qui a devancé sur tant de points les temps modernes, regardait la liberté des mers comme un principe fondamental du droit des gens. Sous les Ptolémées, mieux encore sous les Romains, quand tous les hommes civilisés furent concitoyens, les marchands de toute race et de tout pays pouvaient trafiquer aux Indes; mais les Grecs seuls étaient d'assez hardis voyageurs pour se risquer le long des côtes arabes. Aujourd'hui

encore, la première maison européenne qu'on rencontre dans le désert sur les points les plus dangereux est une maison grecque, épicerie ou hôtellerie. Ils demeurèrent donc seuls à profiter et à faire profiter le monde avec eux de leur antique victoire sur les hommes de Tyr.

Tout à coup la nuit se fait. Au septième siècle après le Christ, le monde arabe se répand sur l'Egypte et submerge la civilisation gréco-romaine. Musulman et fanatique, il est une barrière armée entre l'Inde et les chrétiens d'Europe. Puis les croisades l'ébranle, et pendant deux cents ans l'Occident et l'Orient se mêlent dans une lutte gigantesque. Venise alors, Gênes, Pise, Barcelone, Marseille, après Amalfi, tente de reprendre les vieilles routes commerciales et d'entrer enr élation avec l'Inde.

Venise, qui fut la plus riche des républiques marchandes du moyen âge, renouvela le commerce de Tyr sur la route grecque. Il était impossible de traverser les populations musulmanes, mais on pouvait s'établir au milieu d'elles, et acheter au Caire ou à Suez les marchandises des Indes. Les Vénitiens, comme les Tyriens, vivaient en Egypte dans des quartiers fortifiés (*fondache*), qu'on fermait soigneusement le soir. Des traités spéciaux garantissaient leur sécurité. Chaque année, plusieurs flottes de guerre partaient du Lido et se dirigeaient vers les ports de l'Orient. Elles portaient des draps de Pise ou d'Espagne, des miroirs, surtout des armures et des épées, que ces avides marchands vendaient aux infidèles contre leurs frères les croisés. Le marchand était alors en dehors de la chrétienté. On trouvait des esclaves noirs ou blancs à Venise comme en Egypte. Excommuniés par les papes, maudits par les grandes nations de l'Europe, les Vénitiens n'en continuaient pas moins leur commerce. Au besoin, pour acheter des parfums et des perles, ils foulaient, disait-on, la croix aux pieds. De là, à cause même de l'impiété du négoce, des gains énormes; la mousseline et les étoffes brochées se vendaient en Europe vingt fois leur valeur. De là aussi une haine féroce de toute concurrence, des batailles dans les villes musulmanes contre les Pisans, les Catalans, surtout les Génois, une guerre enfin qui fut une des plus longues et des plus éclatantes du moyen âge, dans laquelle les flottes vénitienne et génoise ensanglantèrent toutes les côtes de la Méditerranée. Gênes triompha de Venise, mais tomba bientôt d'elle-même. Venise se releva, et au quinzième siècle, grâce à la décadence du fanatisme arabe, franchit le Bab el Mandeb, se glissa dans le golfe Persique et atteignit enfin la côte des Indes. Elle se servait encore le plus souvent d'intermédiaires arabes, mais l'ancienne route grecque était désormais tout entière une route vénitienne.

C'est alors que les Espagnols et les Portugais voulurent avoir aussi leur route des Indes. Un des éternels ennemis de Venise, un Génois,

Christophe Colomb, se mit au service de l'Espagne, équipa trois petits navires, et, plein d'une foi religieuse, au lieu d'aller par l'Inde vers l'est, cingla droit vers l'ouest à travers l'Atlantique. Il eut le singulier malheur de voir sa route barrée par l'Amérique ; mais, quelques années plus tard, un vaisseau espagnol, commandé par le Portugais Magalhaens, tourna le cap Horn et atteignit enfin l'Hindoustan.

Cependant, Vasco de Gama découvrait la route Portugaise : il faisait le tour de l'Afrique, touchait à Zanzibar, et de là, traversant l'océan Indien, abordait à Calicut. Le commerce de Venise allait s'écrouler, car entre elle et le Portugal devait s'engager une lutte à mort.

Il est vraiment étonnant que, si près de nous, au seizième siècle, on ait vu se renouveler sur mer l'antique lutte des Tyriens et des Hellènes. Les Vénitiens avaient tenté de faire assassiner Vasco de Gama. Des batailles furieuses s'engagèrent sur les côtes du golfe Persique, et un Portugais, Albuquerque, pour ruiner le commerce vénitien par la mer Rouge, conçut un instant l'idée de supprimer l'Egypte elle-même en détournant le cours du Nil dans l'Abyssinie. Mais on n'en eut pas besoin. En 1516, les Turcs conquirent l'Egypte et fermèrent leur route aux Vénitiens.

Ainsi l'antiquité avait créé la voie de la mer Rouge ; le moyen âge, celle du cap de Bonne-Espérance. Nous négligeons celle du cap Horn comme trop longue et trop dangereuse. Voyons maintenant ce qu'à su faire le monde moderne.

Quand, aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, le Portugal eut succombé sous l'Espagne, l'Espagne sous la Hollande et l'Angleterre, et la Hollande, à son tour, sous l'Angleterre, cette dernière régna sur la route portugaise. Elle se l'appropria dans toute sa longueur ; puis, ne craignant plus pour sa suprématie, elle déclara que le commerce aux Indes était libre, que quiconque le voudrait pourrait s'y s'enrichir, et que sa route était celle des autres nations du globe. C'était condamner au nom de la liberté toutes les luttes commerciales des siècles précédents, et faire, Dieu merci, reculer le monde de plus de deux mille ans, jusqu'aux temps d'Athènes et des Césars de Rome.

Ce n'était pas assez que notre dix-neuvième siècle arrivât juste au niveau des Portugais du seizième pour la navigation, et des Grecs d'Egypte pour les franchises commerciales. N'hésitons pas à le dire : ce qui lui manquait de ce côté, le percement du canal de Suez le lui a donné.

Notre grande époque commerciale a désormais sa route, et cette fois, non-seulement tous les peuples peuvent trafiquer aux Indes, mais tous ont contribué à en ouvrir le chemin. Il n'est pas d'œuvre où notre siècle ait plus fortement imprimé sa marque, la coopération.

Et d'abord le canal maritime de Suez est une route complètement nouvelle. Ce que nous avons dit plus haut peut le faire comprendre. Jamais jusqu'à nos jours on n'était allé directement du bassin de la Méditerranée dans la mer Rouge; jamais on avait eu l'idée d'un canal d'une mer à l'autre; jamais non plus, quand même on aurait conçu ce projet, on n'aurait pu le réaliser. Les Grecs transbordaient leurs marchandises d'Alexandrie à Arsinoé, les Portugais et les Anglais faisaient le tour de l'Afrique. Désormais le marchand, sans quitter le pont de son navire, passera en quelques heures de Port-Saïd à Suez.

C'est là une grande nouveauté, et qui fait honneur au dix-neuvième siècle. C'en est encore une plus grande d'avoir vu réunis dans une même compagnie, pour créér une route vers les Indes, des hommes de toutes les nations qui s'étaient autrefois combattus dans les mêmes parages et pour la même cause. Il y a seulement cent ans, la chose n'eût pas été possible; elle eût même fait sourire. Au dix-huitième siècle, où chaque peuple avait sa compagnie des Indes rivale de celle du peuple voisin, où les Français combattaient avec acharnement les Anglais sur la côte de Malabar, qui eût dit que ces compagnies n'auraient bientôt plus raison d'être; que toutes les hostilités commerciales cesseraient; que d'une association universelle sortirait une route commune de la Méditerranée aux Indes, et que sur cette route la paix serait garantie par le monde entier?

Sans doute les Français ont la plus grande part dans cette œuvre; mais ce qui a fait la grandeur comme le succès de l'entreprise a été précisément son caractère international. Français, Italiens, Anglais, Hollandais, Grecs, Egyptiens ont donné de l'argent; les Français ont dirigé le travail, les fellahs ont creusé la terre, les Grecs se sont prodigués sur les dragues et sur les machines.

Directement ou indirectement, nous avons tous contribué à l'œuvre, et nous sommes bien des enfants de notre siècle, tous frères dans la croisade du travail.

On se persuade encore davantage que notre siècle était seul capable de ce travail gigantesque, si l'on considère la nature même de l'isthme. Cette langue de terre, successivement modifiée depuis plus de trois mille ans par des tremblements de terre, des ensablements, des invasions de la Méditerranée et des apports de la mer Rouge, se trouvait aujourd'hui plus que jamais difficile, inégale, embarrassée de mille obstacles; et, sur ce point, nous sommes heureux de signaler les premiers chapitres d'un ouvrage tout récent sur lequel nous reviendrons, l'*Histoire de l'isthme de Suez,* par M. Olivier Ritt, secrétaire général de la compagnie.

L'auteur a étudié sur le terrain, avec la scrupuleuse exactitude d'un

homme pratique, ce que devait être l'isthme mille huit cents ans avant Jésus-Christ, ce qu'il fut au temps de Necos, de Darius, des Ptolémées, de Trajan, d'Amrou, d'Abou Giaffar el Mansour, calife en 767 de notre ère ; et il a joint à son ouvrage des cartes comparées. Grâce à lui, on voit clairement comment se sont formés les lacs Menzaleh et Ballah, et pourquoi l'ancien golfe Héroopolite est devenu le bassin aujourd'hui desséché des lacs Amers, d'où proviennent enfin ces trois seuils d'El Guisr, du Serapeum et de Chalouf. La vie de l'isthme nous est maintenant aussi présente que la vie d'un homme.

Mille huit cents ans avant le Christ, la Méditerranée ne pénétrait pas dans l'isthme ; les lacs Menzaleh et Ballah n'existaient pas. Les terres cultivées du Delta s'étendaient beaucoup plus qu'aujourd'hui vers l'est, et la plus grande masse des eaux du Nil, au lieu de s'écouler vers Damiette et Rosette, roulait du côté de Port-Saïd. La branche la plus considérable était celle de Péluse. Maintenant, près d'El Kantara, on marche dans la branche Pélusiaque, et toute cette région orientale n'est qu'une plaine noirâtre, hérissée de tamaris, où l'on peut, quand la mer ne l'a pas envahie, lancer son cheval ventre à terre sans voir à l'horizon âme qui vive ; mais, au temps de Ramses II, il n'en était pas ainsi. Ce désert noirâtre était précisément la partie la plus fertile et peut-être au moins la mieux défendue de l'Egypte. Il s'y élevait des villes puissantes : Avaris, la clef du Delta, Sethrum, Daphnaé, Phacura, le long du Nil. Çà et là on rencontre encore des ruines, des débris de temples, des conduites d'eaux, des tombeaux, restes des grandes cités.

Au contraire, la mer Rouge pénétrait beaucoup plus qu'aujourd'hui vers le nord ; elle remplissait le bassin des lacs Amers, et s'avançait jusqu'au seuil où l'on a retrouvé depuis un serapeum. A l'ouest et à l'est de cette pointe de la mer Rouge s'étendait et s'étend encore le désert de sable. Mais ce désert ne faisait évidemment pas partie de l'isthme, puisque l'isthme ne commençait alors qu'au nord des lacs Amers et était, dans sa partie méridionale, de cinquante kilomètres moins large qu'aujourd'hui.

Plus tard, quand, par suite des conquêtes persane et grecque, les villes fortifiées de l'isthme furent regardées comme inutiles, et quand Damiette, Rosette, Alexandrie surtout, firent passer le mouvement et la vie de l'Egypte de l'est à l'ouest, les grandes branches orientales du Nil, Tanique et Pélusiaque, furent négligées. Elles s'envasèrent rapidement, leur volume d'eau s'amoindrit, et la Méditerranée n'étant plus suffisamment refoulée, pénétra par leurs embouchures : la mer envahit le fleuve, se répandit sur ces rives et s'étendit dans les plaines basses.

Les Arabes ne faisant rien pour la repousser, elle gagna de jour en

jour, et ainsi se formèrent les lacs Menzaleh et Ballah, mélange indistinct de terre et d'eau, dont une bonne partie demeure sèche pendant plusieurs mois, mais qui s'avance en forme de coin dans l'isthme, du nord au sud, sur une longueur de 60 kilomètres.

Malgré le peu de profondeur de ces lacs, la Méditerranée allait donc au-devant de la mer Rouge; mais dans le même temps, par un contraste curieux, la mer Rouge se retirait.

Le grand bassin des lacs Amers qu'elle remplissait, et qu'on nommait dans l'antiquité golfe Héroopolite, ne communiquait avec ce que nous appelons aujourd'hui la mer Rouge que par un étroit chenal naturel commençant près de Chalouf. Ce chenal devait être facilement comblé par les marées. Cependant il resta libre au moins jusqu'à l'époque de Necos, car le canal de Necos faisait simplement communiquer une dérivation du Nil avec le nord du golfe Héroopolite, et on ne voit pas que ce pharaon ait rien fait pour élargir ou même curer le chenal naturel du sud. Au temps de Darius, la mer s'était déjà barré sa route.

Darius, Ptolémée, Trajan, Omar la lui rouvrirent en creusant et entretenant le fameux canal dit des Pharaons; mais en 767, le calife abbasside Abou Giaffar el Mansour, en guerre avec Médine, résolut de supprimer cette partie septentrionale de la mer Rouge qui venait toucher le Delta, et par où l'on exportait d'Egypte des grains pour les villes saintes. Il fit remplir de sable le chenal un peu au-dessus de Suez, qui devint, par conséquent, ce qu'était Héroopolis, la première ville située au nord de la mer Rouge. Dès lors, un désert aride et difficile à franchir sépara cette mer du Delta, et le golfe Héroopolite fut un lac complètement isolé. Bientôt les eaux de ce lac, sous un soleil ardent, s'évaporèrent, laissant d'énormes dépôts de sel, et l'on eut alors cette cuvette immense, profonde d'environ 9 mètres, dont le centre est une lentille de sel longue de 12 kilomètres, large de 5, épaisse en moyenne de 6 mètres, et cubant 30 millions de mètres cubes.

On avait déjà, dans l'isthme, un seuil élevé de 20 mètres au nord, et tout près du lac Timsah, le seuil d'El Guisr, un autre encore au sud du lac Timsah, près du golfe Héroopolite, le Serapeum; on en eut, grâce à Abou Giaffar, un troisième, celui qui fermait le canal des Pharaons; l'isthme s'élargit aussi de plus d'un tiers, de 50 kilomètres, et il se trouva, à partir du huitième siècle, ce qu'il est aujourd'hui.

On est donc tenté de sourire quand on entend parler des travaux de Darius et des Ptolémées dans l'isthme de Suez à propos des nôtres. Nous verrons bientôt en quoi ils consistaient; mais nous pouvons dire à présent que l'isthme des Ptolémées n'était pas l'isthme d'aujourd'hui; jusqu'au huitième siècle après le Christ, l'isthme, de Péluse à Héropolis, était large seulement de 100 kilomètres.

Aujourd'hui, de Port-Saïd à Suez, on compte 160 kilomètres, et c'est cette énorme bande que nous avons coupée toute entière.

De Port-Saïd à El Kantara, sur une longueur de 45 kilomètres, s'étend le lac Menzaleb. D'El Kantara à El Guisr on rencontre 25 kilomètres de sables et de marais entremêlés, puis tout à coup le sol s'élève de 20 mètres au-dessus du niveau de la mer; on est devant une montagne de petites pierres et de sable. Au delà, à partir du kilomètre 74, une pente douce conduit au beau et bleu lac Timsah; puis le terrain se relève encore au 90e kilomètre, près du Serapeum, et là nous entrons dans la région des lacs Amers.

On descend peu à peu vers cette lentille de sel, grise et d'un éclat métallique sous le soleil de midi, mortelle pour ceux qui s'y attardent, entourée de terrains noirâtres dans lesquels on peut à chaque pas être englouti. A 137 kilomètres de Port-Saïd, nous sommes à Chalouf, devant des rochers vomis par quelque tremblement de terre, et enfin, à travers du sable encore et des lagunes, nous touchons à Suez (160 kilomètres.)

160 kilomètres à travers des étangs salés, des dunes de sable, des terres détrempées, voilà l'isthme tel que la nature et les hommes nous l'ont donné, voilà le pays rebelle que la civilisation moderne a vaincu. Elle l'a vaincu à force d'obstination, de courage, de science, en prodiguant les hommes, les bêtes de somme, l'argent, le fer et le feu.

Nous verrons bientôt, en considérant la lutte, les efforts de trente mille hommes sur ce coin de terre, les obstacles anéantis par la volonté, les revers compensés par l'inébranlable espérance, toutes les misères, toutes les privations supportées sans plainte ; nous verrons ce que valent tous ceux qui ont travaillé dans l'isthme, et combien ils étaient dignes de la mission que notre siècle leur a confiée.—*Choix de Bonnes Lectures.*

L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE DU DROIT.

Les temps sont mûrs pour la liberté de l'enseignement à tous les degrés. C'est là une de ces réformes à fleur du sol qui sortent, nous ne dirons même pas logiquement, mais avec une sorte d'irrésistible spontanéité, des principes du droit public moderne. En fait de croyance et de doctrine, l'Etat fait simplement profession de n'en professer aucune; voilà le principe, l'aphorisme constitutionnel. Une

science d'Etat, une doctrine d'Etat, enseignée par les docteurs de l'Etat, à l'exclusion de toute concurrence et de tout enseignement rival, est inconciliable avec un semblable principe. La contradiction crève les yeux. Mais les partis bravent n'importe quel illogisme, ne reculent devant aucun déni de justice, et les gouvernements timides se croient obligés de ménager les partis. Les adversaires de la liberté d'enseignement revendiquée par les catholiques sont à bout de sophismes, à bout de prétextes. Il n'y a pas moins lieu de prévoir qu'ils feront les derniers efforts pour éluder et pour ajourner la réforme.

En attendant, convient-il de ne ne rien tenter pour faire pénétrer l'enseignement catholique dans quelque branche importante de l'instruction supérieure? Non certainement. L'immobilité hautaine, l'abstention boudeuse, sont étrangères à l'esprit catholique. *Faire ce qu'on peut*, cette devise modeste est la règle des forts et des persévérants. Faire ce qu'on peut, est tout le devoir; avec cela, on marche et l'on va loin, quoique traînant au pied les entraves d'une légalité caduque. Donc, persistons à revendiquer sans trêve la liberté de l'enseignement à tous les degrés; la liberté comme principe, comme droit imprescrit et imprescriptible des pères de famille; mais en attendant que justice soit faite, ne dédaignons pas d'accepter la *liberté* autorisée, si restrictivement, si parcimonieusement qu'elle soit concédée par le pouvoir.

C'est entrer dans la question par son côté pratique, en mettant, sans retardement et sans timidité, la main à l'ouvrage. M. Charles Perroux, l'honorable directeur de l'école Saint-Thomas d'"Aquin, a compris ainsi les nécessités de la situation. Il s'est mis en règle en se munissant d'une autorisation du ministre de l'instruction publique, et il a organisé, dans l'institution qu'il dirige, un enseignement de toutes les parties du droit destinées à répéter les différents cours de Faculté. Cet enseignement, déjà en activité, va se rouvrir avec de nouveaux développements, à la réouverture de l'année scolaire, dans la première quinzaine de novembre 1869.

Les vues de M. Charles Perroux, ses convictions et son caractère personel nous sont connus. Son œuvre est placée sous le haut et significatif patronage de Mgr. de Ségur; ce qu'elle offre aux familles et aux jeunes gens de l'école c'est un enseignement catholique du Droit. Nous avons à cœur cette entreprise, dont l'avenir intéresse les familles chrétiennes, et nous croyons utile de nous expliquer sur ce que devra être *cet enseignement catholique du droit*, dont l'annonce pourrait alarmer quelques timidités, quelques solicitudes paternelles: c'est la Faculté qui délivre les diplômes, et qui, seule, fait des licenciés et des docteurs. Si le droit enseigné catholiquement à l'institution Saint-Thomas d'Aquin

devait comporter des divergences ou des conflicts de doctrine avec l'enseignement officiel, l'épreuve de l'examen pourrait devenir périlleuse, et le diplôme problématique.

Voilà l'objection comme elle se présente naturellement. Disons tout de suite que ce danger n'existe pas. L'assiduité aux cours de la Faculté est obligatoire pour les élèves de Saint-Thomas d'Aquin. Les cours à l'intérieur de l'institution consistent surtout en *répétitions* qui réfléchissent avec exactitude l'enseignement de l'Ecole de droit, en suivant le mouvement et les assez rares évolutions. Des divergences, des chocs d'opinion et de doctrine n'ont pas lieu de se produire. L'esprit de l'Ecole de droit n'a rien qui ressemble aux tendances alarmantes qui se sont révélées dans certaines chaires d'une autre Faculté. Son enseignement, s'il n'a pas en général une physionomie religieuse bien définie, a bien moins une couleur irréligieuse.

La matière se prête peu aux discussions orageuses. Cette pacifique école de droit n'a rien à démêler *avec la cellule rudimentaire, avec les générations spontanées*, et autres prétextes aux scandaleuses aberrations scientifiques qu'on a vu se produire ailleurs. On y traite, on y pousse à fond des questions d'hypothèque ou de totalité: inoffensives questions où la foi religieuse et la foi morale sont à peu près désintéressées, et n'ont en tout cas nulle lésion à redouter. Les professeurs de la Faculté de droit prennent nos codes comme ils sont, sans exprimer l'ambition de les refondre, ils se contentent d'en commenter les textes à leurs cours.

Leur enseignement est une glose, glose érudite et vaste, poussée à fond par les procédés d'une savante analyse et aggrandie par l'histoire; mais enfin, c'est une glose, c'est-à-dire, un enseignement fort étendu au point de vue technique, fort restreint au point de vue philosophique, et ne donnant nullement carrière aux théories avantureuses et à l'esprit de système. Plusieurs des savants professeurs de la Faculté de droit sont personnellement chrétiens et n'en font pas mystère. Quand à l'esprit général de l'enseignement de l'école, il n'est ni catholique ni anti-catholique; la Faculté est, au point de vue religieux, un pays neutre avec lequel on peut vivre sur un pied de relations bienveillantes et courtoises, et dont la doctrine est sans aucun doute l'interprétation la plus élévée, la glose la plus sûre et la plus magistrale de notre législation telle qu'elle existe.

Le droit, comme l'ont fait nos codes modernes, peut à la rigueur être professé sans parti pris dans les questions qui touchent à la foi religieuse. Mais l'esprit, mais le souffle catholiques ne sauraient-ils pénétrer avec utilité, aveo fécondité dans cet enseignement? Qui peut en douter? Les points où le professeur peut faire vibrer la fibre catho-

lique et réchauffer avec l'effusion du sentiment l'analyse de la loi positive, ces points sont nombreux. Dans l'étude de notre législation criminelle, ils rencontrent la question du droit social de punir ; ils rencontrent les théories claudicantes des philantropes touchant le meilleur système pénitentiaire, et la recherche d'une pénalité expiatoire et régénérante.

Dans le cercle du droit privé, ils trouvent sur leur chemin le divorce actuellement aboli, mais toujours revendiqué par un secte d'utopistes imbéciles ; ils rencontrent le mariage civil, toutes les questions sur lesquelles la pensée catholique a le droit et le devoir de s'affirmer, avec la netteté et la liberté chrétienne. Quelquefois un contraste, un désaccord manifeste entre des parties différentes de notre législation, peut ouvrir des aperçus d'une portée sérieuse. Pour n'indiquer qu'un point, notre loi civile, si un débiteur ne s'exécute pas, ne connaît et ne pratique qu'un moyen : la saisie et la vente à la criée de ses meubles et du champ héréditaire.

La loi commerciale est plus humaine. Elle ne liquide pas le gage commun des créanciers ; elle ne dépouille pas le débiteur. La faillite, si elle n'est pas entachée de fraude, aboutit au concordat, replace le failli à la tête de ses affaires et remet son actif à sa disposition. Pourquoi deux régimes aussi disparates dans les lois d'un même pays ? Il n'y a de cela qu'une explication, explication fort simple, très claire, quoique jusqu'ici passé inaperçue. L'explication, c'est que notre loi civile procède absolument du droit romain, droit païen, sans entrailles pour les débiteurs. Notre loi commerciale au contraire est sortie spontanément des coutumes et des mœurs catholiques de l'Europe du moyen âge. Elle est pure de tout alliage des traditions romaines, et elle a été bien moins que le droit civil altérée par les légistes et réglementée par la codification. La loi commerciale, en un mot, a gardé en grande partie son caractère de loi coutumière. C'est pourquoi elle est plus miséricordieuse que la loi civile ; à ce signe on reconnait son origine catholique.

Nous ne pouvons nous étendre ; ce serait superflu. Il est manifeste que les occasions abondent de semer, dans l'enseignement du droit, la pensée catholique. Il n'est pas moins évident que cette accentuation religieuse des doctrines juridiques n'est pas de nature à amener de conflit, de froissement compromettant d'aucune sorte avec l'enseignement officiel. Il serait presque puéril de s'attacher à démontrer d'ailleurs que la partie technique de l'enseignement ne perd rien et a tout à gagner, au contraire, à la hauteur de vues du professeur. On n'a que mieux et plus lucidement l'intelligence du détail, lorsqu'on possède une ample conception de l'ensemble. Redresser au passage quelques

préjugés en vogue, agrandir l'horizon, cela apparemment ne saurait préjudicier à une sérieuse étude de l'économie intime de nos lois et du mécanisme de notre procédure.

Du reste, des exercices pratiques et familiers de procédure, un véritable apprentissage du maniement du dossier font partie et forment une partie importante et tout à fait neuve de l'enseignement juridique de Saint Thomas d'Aquin.

Nous venons de faire connaître en général l'esprit de cet enseignement. Le choix des professeurs répond au but de l'œuvre. Nous citerons M. Rambaut, docteur en droit, habile préparateur aux examens, auteur de publications estimées. Nous citerons encore un nom connu des lecteurs de *l'Univers*, M. Ph. Serret, notre collaborateur, chargé des répétitions du droit criminel et de la troisième année du Code Napoléon.

Les étudiants sont internes à l'Ecole Saint-Thomas-d'Aquin. L'internement est-il une mesure utile dans l'intérêt des familles, dans l'intérêt des jeunes gens surtout, intérêt bien autrement encore engagé dans la question que celui des pères ? Il faut bien peu de pratique de la vie pour en douter. La liberté doit être le lot des chefs de famille ; pour eux, elle ne saurait être trop entière ; ils portent le poids de toutes les charges domestiques, de toutes les responsibilités, de tous les devoirs. Mais la liberté illimitée à vingt ans, la liberté sans tache de famille, avec l'effrayante irresponsabilité morale d'un jeune homme isolé dans une grande ville, quel lamentable anomalie ! Les plus faibles vont en dérivé, glissent aux séductions inférieures, et brisent ou flétrissent leur avenir.

Les mieux doués courent le risque d'éparpiller leur temps à hanter une multitude de cours et de conférences disparates. L'enseignement professionnel est délaissé, et, au lieu d'une instruction technique solide, l'étudiant rapporte dans ses foyers, pour tout baggage intellectuel, des lambeaux d'une philosophie malsaine et d'une littérature dépareillée. Le régime intérieur de l'école Saint-Thomas d'Aquin, relativement aux étudiants des Facultés, diffère toutefois notablement du régime du collége, et comporte une certaine mesure d'émancipation. Il y a là un milieu délicat à tenir. Le directeur est homme de tact ; il comprend ce que doit être une solicitude toujours en éveil, enveloppant les élèves adultes, sans apparence de contrainte, sans exagération importune de surveillance. M. Perroux a, sous ce rapport, la meilleure des habiletés, celle que donnent l'amour fervent, l'amour chrétien de la jeunesse et le dévouement à l'œuvre entreprise :

C'est bien *une œuvre*, en effet, et point une affaire. Les étudiants des écoles de droit sont nos futurs magistrats, les futurs membres du

barreau, et des différentes compagnies d'officiers ministérielles, c'est-à-dire, dans une large mesure au moins, les futures têtes de colonne de l'opinion dans chaque localité. Il importait d'ouvrir à ces jeunes gens une institution où ils retrouvent, au milieu de Paris, les traditions et l'atmosphère catholique de leurs familles. Il importe de conserver l'empreinte chrétienne à l'esprit et au cœur de ces jeunes hommes, appelés à être un jour les guides, les conseils nés des populations. Il y a là une question d'avenir qui explique suffisamment l'intérêt que porte *l'Univers* à l'œuvre de M. Perroux.

FABLIAU.

L'HIRONDELLE

En passant dans le sentier vert,
J'ai bu la goutte de rosée
Qui, dans la nuit s'était posée
Sur ton beau calice entr'ouvert.

LA FLEUR

Heureuse, je te l'ai vue prendre,
Et je ne la regrette pas.
Il faut s'entr'aider ici-bas ;
Le seigneur saura me la rendre.

LE BRIN D'HERBE

Ne crains-tu pas d'attendre en vain,
Petite fleur qui vis cachée ?
Bientôt l'air t'aura desséchée
Et tu seras morte demain.

LA FLEUR

Si l'existence m'est ravie,
C'est un heureux sort que le mien :
Celui qui meurt faisant le bien
Ne doit pas regretter la vie.

L'HIRONDELLE

Non, certes, tu ne mourras pas ;
Car bientôt, ma chère fleurette,
La pluie aura payé ma dette ;
Je vois un nuage là-bas.

LE BRIN D'HERBE

Avant de déployer ton aile,
Pour t'enfuir sous un ciel plus beau,
Dis-moi ton nom, charmant oiseau ;
Et cette fleur, qui donc est-elle ?

L'HIRONDELLE

Nous sommes sœurs, en vérité,
Et nous calmons toute souffrance :
Brin d'herbe, je suis l'ESPÉRANCE !

LA FLEUR

Et moi, je suis la CHARITÉ !

ÉCHOS DE LA SEMAINE.

La politique occupe à elle seule le tapis. La réunion électorale est la lionne du jour. L'éloquence de carrefour ébranle les vitres quand elle ne les casse pas...Où fuir, où nous cacher ? Si vous m'en croyez nous passerons en Angleterre...Chez nous pour le quart d'heure les vivants sont trop ridicules ; allons visiter des morts à l'étranger.

Deux archi-millionnaires viennent de s'éteindre à Londres presque en même temps : M. Peabody, le philantrophe américain et le marquis de Westminster, membre de la Chambre des communes depuis 1818. Mais si ces deux nababs se ressemblaient par le coffre-fort, combien ils étaient différents par le caractère !

L'un, âme tendre et vouée aux bonnes œuvres, ne semblait considérer son immense fortune que comme un dépôt placé entre ses mains par la Providence pour venir au secours des pauvres et des souffrants ; l'autre, égoïste et pince-maille, ne trouvait de jouissance que dans la contemplation de ses trésors, et n'a jamais compté que comme un lingot dans la société aristocratique où sa naissance l'avait placé.

M. Peabody a consacré, dit-on, plus de vingt-cinq millions à des actes de charité ou à des institutions de bienfaisance, et il quitte la vie accompagné des larmes et des prières de tout un monde d'infortunés dont il avait fait ses enfants.

Le marquis de Westminster, se privant du strict nécessaire pour satisfaire son incroyable passion de thésaurisation, était dur aux malheureux et ne laisse de regrets à personne.

L'ancien et le nouveau monde ont incessamment élevé la voix pour proclamer l'éloge du généreux Américain dont l'inépuisable charité s'étendait à la fois sur les deux hémisphères. Le lord, qui est à lui seul propriétaire, dit-on, d'un *tiers de la ville de Londres,* n'a jamais eu que la notoriété du million et meurt obscur comme il a vécu, sans une pauvre petite place au panthéon de l'intelligence, du savoir, ou de la vertu.

A la bonne heure, voilà qui console un peu de tant de renommées surfaites et de tant de gloires usurpées!

De ces deux hommes, le premier a été jugé dans une lettre autographe de la reine d'Angleterre qui restera comme un monument éternel élevé à sa mémoire, et le second par un mot du duc de Bedfort qui restera aussi pour l'attacher à tout jamais au pilori du ridicule.

Nous citerons la lettre et le mot:

M. Peabody avait en 1862 fait hommage à la cité de Londres d'une somme de 150,000 livres sterl. destinée à la construction de logements salubres pour la classe ouvrière; en 1866 il donna à la même ville 100,000 livres sterl. pour ses pauvres; la vieille Angleterre s'émut de tant de munificences et offrit au généreux donateur toutes sortes de distinctions honorifiques.—Il les refusa toutes, c'est alors que la reine lui adressa la lettre suivante:

Windsor Castle, 28 mars 1866.

La reine apprend que M. Peabody se propose de retourner bientôt en Amérique, et elle serait fâchée qu'il quittât l'Angleterre sans recevoir d'elle l'expression de ses sentiments pour la munificence plus que princière avec laquelle il a cherché à soulager la partie la plus pauvre de la population qui se trouve à Londres.

Cet acte de munificence est, dans l'opinion de la reine, sans équivalent, et la meilleure récompense qu'il puisse mériter à son auteur, c'est la conscience d'avoir largement contribué à venir en aide à ceux qui ont besoin de secours. Cependant, la reine ne serait point satisfaite si elle ne donnait à M. Peabody un témoignage public de ses sentiments, et elle serait heureuse de lui conférer soit le titre de baronnet, soit la grand'croix de l'ordre du Bain; mais elle apprend que M. Peabody ne se croit pas autorisé à accepter de semblables distinctions.

Il ne reste donc à la reine qu'à offrir à M. Peabody l'assurance de ses sentiments personnels, et pour les lui marquer davantage, elle le prie d'accepter son portrait en miniature qu'elle fera peindre pour lui, et qui, une fois terminé, lui sera envoyé en Amérique ou remis à lui-même quand il reviendra, et où on l'attend avec bonheur dans le pays qui lui a tant d'obligations.

Le portrait fut accepté. Il portait pour inscription : " Offert par la Reine à Georges Peabody, Esq., le bienfaiteur des pauvres."

M. Peabody répondit à cette gracieuseté royale par un nouveau don de 100,000 livres sterling aux nécessiteux de Londres.

L'Angleterre, ne sachant plus comment exprimer sa reconnaissance à un pareil homme, lui éleva une statue dans la Cité.

Quant aux bienfaits répandus par M. Peabody en Amérique, son pays natal, la nomenclature seule en serait trop longue pour prendre place ici ; ils furent tels que le congrès des Etats-Unis, qui ne prodigue guère ses éloges officiels, lui vota des remerciements.

Voilà certes des titres de noblesse que les descendants du négociant américain pourront toujours montrer avec orgueil.

Passons à M. le marquis de Westminster :

En 1814, la banque d'Angleterre fit une émission de *deux* billets de *cinq cent mille livres sterling* chacun (douze millions de notre monnaie).

Le marquis de Westminster s'en procura un, le fit encadrer et le plaça dans son cabinet de travail, où on peut le voir encore.

Si l'on fait le calcul des intérêts perdus par le non-placement de cette somme, on arrivera à la bagatelle de *cinquante millions,* que le marquis a laissés perdre par ostentation.

Aussitôt que vous entriez dans son cabinet, il avait le soin de vous demander si vous aviez souvent vu pareil billet.

M. le marquis de Bedfort, interpellé par lui, à propos de ce même billet, lui répondit :

" Milord, si vous aviez seulement autant d'esprit et de savoir-vivre que vous possédez de fortune, quel trésor l'Angleterre aurait en vous ! ! !"

Et l'on se souvient de ce mot,—et c'est la seule chose peut-être qui restera attachée à la mémoire du marquis ; l'on devrait le graver sur sa tombe.

Pendant qu'à Londres la nécrologie enregistrait les noms de deux *richissimes,* notre nécrologie parisienne ne voyait sa liste grossie que de deux hommes de lettres : un poëte, Antony Deschamps ; un professeur de la Faculté, Berger.

Antony Deschamps faisait partie, avec son frère Emile Deschamps, de ce fameux *cénacle,* qui comptait parmi ses membres Victor Hugo

Charles Nodier, Alfred de Vigny, Alexandre Soumet, Lefebvre-Deumier, et d'autres encore qui s'accusèrent peu à peu comme les étoiles du firmament romantique.—Des voyages d'artiste furent les seuls événements de sa vie, si l'on en excepte toutefois le plus douloureux.—Frappé d'aliénation mentale, il était entré pour se faire soigner dans la maison du docteur Blanche;—il paraît qu'il se trouva si bien auprès du bon docteur, qu'après sa guérison, il se fixa chez lui, comme pensionnaire et comme ami.—Son principal titre littéraire est une traduction très estimée de la *Divine comédie;* il publia aussi des *Satires* et des élégies, dont quelques-unes ont été remarquées;—mais, en somme, il n'arriva guère qu'à une très médiocre renommée.

C'est bien le moins que nous saluions d'un dernier adieu ces hommes savants et modestes qui souvent dépensent obscurément dans une chaire un grand talent qu'ils auraient pu employer avec plus d'éclat et de retentissement.—D'ailleurs, la *chaire* tend à prendre chez nous, par les *conférences*, une plus grande place que par le passé. Qu'est-ce donc qu'un conférencier, si ce n'est un professeur de quelque chose qui vient en causer avec de grands écoliers? On parle en ce moment d'un établissement nouveau spécialement consacré à des *lectures* faites par les auteurs mêmes des ouvrages choisis pour être lus. A ce propos nous trouvons dans le *Temps* le fragment d'un ouvrage que doit prochainement publier M. Edouard Laboulaye et dans lequel l'auteur de *Paris en Amérique* exprime un doute sur l'acclimatation en France de ce genre de *communications*.

Nous n'avons pas, dit M. Laboulaye, la patience des Anglais, nous ne sommes pas habitués, dès l'enfance, à voir chaque dimanche un grave pasteur en lunettes qui monte en chaire, un rouleau à la main, pour y lire placidement une dissertation théologique.

En France, prêtres, avocats, députés, professeurs, tout le monde improvise; ainsi le veut notre tempéramment. En d'autres pays l'auditeur se laisse mener; il est passif. Chez nous, il s'associe à l'orateur et ne fait qu'un avec lui. Pour la vivacité d'intelligence, la facilité de compréhension, la sympathie, l'enthousiasme, rien ne vaut un public français. Mais toute médaille a son revers. Nous sommes exigeants; il faut que l'orateur soit toujours d'accord avec nous, qu'il glisse quand notre conviction est faite, qu'il insiste quand nous hésitons, qu'il s'anime quand l'émotion nous gagne, qu'il passe avec nous du rire aux larmes et de la colère à la pitié.

Dans ce dialogue incessant, où l'on n'entend qu'une voix, si celui qui parle se sépare un instant de ceux qui l'écoutent, s'il se laisse gagner de vitesse, il est perdu. Son éloquence porte à faux, ses plus beaux mouvements touchent au ridicule. Pour un peuple aussi impressionna-

ble, toute lecture est un ennui ; il y manque ce qui fait le charme de l'improvisation : l'à-propos, l'entente et la passion commune. Ce n'est plus une conférence, c'est un sermon. Si habile que soit le lecteur, ce n'est plus un ami, c'est un maître et un pédant.

Or, nous sommes un peu de l'avis de M. Edouard Laboulaye.

Novembre est l'antagoniste d'avril. Tout ce que celui-ci a fait éclore, vivre et fleurir, celui-là le flétrit, le brise et l'anéantit sans pitié.

Rappelez-vous comme tout souriait au printemps! Quelle pureté dans le ciel ! quelle franche lumière, quelle sincère chaleur dans les rayons du soleil !...Que d'espérance dans le bourgeon qui s'entr'ouvrait, que de fraîcheur dans les lilas, que de jeunesse dans la marguerite, que d'éclat dans le bouton d'or, que d'amour dans la rose !...Comme la vie était active, comme elle circulait partout !...A chaque minute des êtres naissaient par milliers, il semblait que le monde n'allait pas suffire à les contenir. C'était :

Un étourdissement de sève et de croissance !

Novembre est venu !...il a la lèvre contractée, l'œil méchant, le sourcil froncé. Tous ses mouvements ont la brusquerie de ceux d'un homme en colère ; il ravage et détruit l'œuvre magnifique des beaux jours. Il cache le ciel sous les nuages et ne laisse percer, par intervalles, qu'un soleil faux et menteur. Il traîne à sa suite des aides brutaux et terribles, cent fois plus rigoureux qu'il ne leur a été permis de l'être, comme des soldats qui mettent à feu et à sang une ville longtemps assiégée.

Voici la *pluie* froide et glacée, qui flétrit tout ce qu'elle touche ; le *givre*, qui brûle et dessèche les feuilles et les gazons ; le *vent* impétueux et violent qui, non content d'arracher et de disperser tout ce que le froid a fait périr, mutile lui-même les arbres et déracine les arbrisseaux.

La destruction marche avec une incroyable rapidité. Ce qui avait mis six mois à grandir, meurt en une minute. Huit jours d'automne suppriment le travail de trois mois de printemps.

Quelle que soit sa brusquerie, le vent automnal accomplit cependant une œuvre nécessaire, et tout en détruisant les végétaux, il s'occupe de la multiplication de leur espèce.

On se tromperait si l'on croyait que ces brutales bourrasques que mettent un arbre à nu en quelques secondes, ne soufflent, à cette époque de l'année, que d'une manière accidentelle, et pour ainsi dire par hasard. Les vents de novembre sont aussi utiles à l'harmonie de la nature que les tièdes ondées de mai, et si, dans l'accomplissement de leurs fonctions ils commettent quelques dégâts, c'est tout simplement parce qu'ils prennent leur tâche beaucoup trop à cœur.

Le rôle du vent change avec la saison.

Au printemps, doux, léger, embaumé, caressant, il est, sous forme de *brise,* le confident des fleurs. Il favorise leurs amours, il aide à l'accomplissement de leurs mariages; nulle distance ne l'effraie quand il s'agit de porter le *pollen* d'une fleur mâle à la fleur femelle exilée.

En été, devenu plus sérieux, il s'enfle quelquefois. Il ôte à celles que tout à l'heure il servait, leurs corolles de noces, afin qu'elles n'aient plus à vivre que pour le jeune fruit qui déjà grossit au fond du calice... A l'approche de l'orage, il s'irrite souvent et devient furieux, secouant, comme pour les éprouver, les peupliers et les chênes. Il disperse enfin les nuages, pour arroser autant que possible toutes les terres altérées.

En automne, il désorganise la création printannière; il arrache et déchire les décors de la grande fête festivale; il balaie la campagne pour l'hiver qui va l'occuper; et surtout il ensemence, en horticulteur intelligent, les fruits et les graines suspendus encore aux rameaux. En les jetant à la terre, il prépare leur germination au printemps prochain.

En hiver, quand tout ce qu'il fallait mettre à l'abri du froid dormira sous la neige, le vent, qui nous semblait tout à l'heure une force aveugle, et qui nous apparaît maintenant comme un sage proviseur, pénétrera tout glacé dans les retraites les plus cachées, les fouettera de givre, et les infiltrera de pluie, afin de détruire tous les êtres malfaisants qu'elles pourront recéler.

Voilà le grand rôle que la nature a chargé le vent de remplir sur la terre. Dans Zéphire, Eole, Borée, Aquilon, il ne faut voir qu'un jardinier.

Il ne suffit pas, cependant, que le vent soit violent en automne, pour que les arbres soient dépouillés. Les feuilles ne tomberaient pas, s'il ne s'accomplissait en elles un travail préalable de désorganisation. Avant d'être arrachées aux branches, elles jaunissent, meurent, et se séparent lentement du rameau nourricier, dont la sève est tarie. Le moindre souffle alors amène leur chute, et bientôt l'humidité du sol complète la destruction de leur frêle tissu. Selon l'espèce à laquelle elles appartiennent, les feuilles vieillissent plus ou moins vite. Celles des noyers et des saules sont les plus caduques; celles du chêne, quoique mortes, persistent souvent tout l'hiver, et ne se détachent que pour faire place aux jeunes qui les suivent.

Les fruits et les graines ne tombent pas tous de la même façon. Les uns, lourds et volumineux, roulent aux pieds de l'arbre maternel; les autres ont des ailes qui donnent au vent une grande prise, et grâce à cet appareil aérostatique, ils voyagent et se promènent longtemps dans les airs, avant de tomber sur le sol hasardeux qui sera leur patrie.

La Revue pour Tous.